

L'ECHO
DU
TÉMOIGNAGE

RECUEIL CONSACRÉ A L'ÉTUDE
D'APRÈS LA PAROLE DE DIEU

DES DIVERS SUJETS
CONCERNANT L'ÉGLISE ET LA PROPHÉTIE

Celui qui rend témoignage de
ces choses, dit : Oui, je viens
bientôt. Amen ! Viens, Seigneur
Jésus !

APOC. XXII, 20.

TOME II^e

PARIS

LIBRAIRIE MEYRUEIS, RUE DE RIVOLI, 474

NIMES
ADRIEN BOISSIER

VEVEY (SUISSE)
L. PRENLELOUP, LIBRAIRE

L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE

REMARQUES SUR LE LIVRE

DE DANIEL

CHAPITRE VIII.

Au point où nous sommes arrivés maintenant du livre de Daniel, il se fait dans son style un changement remarquable qui n'est peut-être pas connu de tous ses lecteurs. La langue dans laquelle l'Esprit de Dieu révèle la vision que nous allons étudier, et toutes celles qui suivent, est différente de celle dont il s'est servi pour nous faire connaître les parties précédentes du livre. Depuis une bonne partie du chap. II jusqu'à la fin du chap. VII, le langage employé était celui

du roi de Babylone — le chaldéen ; tandis qu'à partir du chap. viii jusqu'à la fin, c'est l'hébreu — la langue ordinaire de l'Ancien Testament. Or, ce changement n'a pas lieu sans dessein. Voici, je pense, ce que nous devons en conclure. Ce qui concernait particulièrement les monarchies Gentiles fut communiqué dans le langage du premier grand empire gentil. Cela les concernait d'une manière immédiate et directe ; et le fait est, comme nous le savons, que la première vision, celle de la statue, fut contemplée par le monarque Gentil lui-même — Nébucadnetsar. A partir de là, jusqu'à la fin du chap. vii, c'est dans sa langue que Daniel est écrit. Mais désormais nous allons aborder des visions qui concernent tout particulièrement les Juifs. Ainsi, par exemple, le chap. viii fait allusion au sanctuaire, au peuple des saints, au sacrifice continu et à beaucoup d'autres points particuliers qu'un Gentil aurait eu de la peine à comprendre, et qui n'auraient eu pour lui aucune espèce d'intérêt. Mais, quoiqu'elles puissent n'en avoir qu'un médiocre à nos yeux maintenant, relatives qu'elles sont au passé, à un peuple pulvérisé pour ainsi dire en atomes, dispersé sur toute la surface de la terre, ces choses pourtant n'en conservent pas moins, dans la pensée de l'Esprit, un intérêt réel et permanent.

Dieu n'en a pas fini avec les Juifs. Bien loin de là. Dans le cours de leur histoire, les Juifs

ont appris à connaître la misère qu'il y a à entreprendre de mériter les promesses faites aux pères en pur don ; et il leur a été permis de faire l'expérience terrible de la folie et de la ruine qu'il y a nécessairement pour l'homme , quand il essaie de gagner ce qu'il ne peut obtenir que de la seule grâce de Dieu. Tel a été , et tel est encore, le secret de toute leur histoire, dans le passé comme dans le présent. Ils furent retirés du pays d'Egypte par la puissance de Dieu ; mais, à Sinaï, ils se chargèrent de faire tout ce que leur disait le Seigneur. Ils ne dirent pas un mot des promesses que Dieu avait faites. Le Seigneur y faisait allusion ; mais ils ne lui rappelèrent, en aucune façon, qu'ils étaient un peuple de couarde, un peuple rebelle et incrédule. Et lorsque Dieu leur proposa de lui obéir, au lieu de reconnaître leur profonde incapacité, au lieu de se jeter uniquement dans les bras de sa miséricorde, ils firent, au contraire, une réponse qui trahissait cette hardiesse présomptueuse qui caractérise toujours l'homme dans son état naturel : « Nous ferons, dirent-ils, tout ce que l'Eternel a dit, et nous obéirons. » Le résultat fut qu'ils ne firent rien de ce que le Seigneur avait dit. Ils furent désobéissants en toute occasion, et Dieu dut les traiter de la manière qu'ils méritaient. Sans aucun doute, la bonté de Dieu n'a pas cessé de se montrer dans leur histoire ; et même chaque nouveau pas qu'ils accomplissaient dans leur chute ne faisait qu'amener, par

la grâce de Dieu, quelque type, quelque figure des bénédictions que Dieu veut leur accorder un jour, lorsque, guéris par sa miséricorde de cette triste erreur de la chair, et l'ayant bien vue dans les souffrances et les épreuves, et dans cette terrible tribulation par laquelle ils sont destinés encore à passer, ils tomberont aux pieds de Ce Bien-aimé qu'ont méprisé et crucifié leurs pères, et reconnaîtront que la miséricorde seule de Dieu peut leur accorder une bénédiction quelconque, et que c'est uniquement sa miséricorde qui accomplira tout ce dont il a parlé à leurs pères.

C'est là ce qui commence à poindre d'une façon particulière dans les prophéties de Daniel. Car, quoiqu'il y en ait eu des types dans les parties précédentes (Daniel lui-même dans la fosse des lions — ou comme interprète du roi — les trois jeunes Hébreux qui refusèrent d'adorer les idoles), toutes ces choses étaient des types de ce que Dieu fera dans les derniers jours pour Israël dans une petite semence qu'il gardera pour lui-même. Mais ce ne sont pas des types tellement clairs que beaucoup de chrétiens ne considèrent comme un effet de l'imagination de les prendre pour des types. Maintenant nous en venons à des choses auxquelles il n'est pas possible de contredire un moment. Il se trouve néanmoins bon nombre de véritables chrétiens qui prennent ces prophéties comme s'appliquant seulement à l'Eglise chrétienne. Ils sont disposés

à voir dans la petite corne, la papauté. Et dans ce chapitre-ci, plusieurs trouvent l'islamisme, le fléau du monde en Orient, comme la papauté l'est en Occident. Quelles que soient les analogies qui se présentent tout de suite à tout esprit attentif et réfléchi, et que je n'ai niées en aucune sorte quant à la petite corne du chap. vii, j'admets qu'il y en a ici de semblables par rapport au mahométisme en Orient. Mais ce que je désirerais faire ressortir clairement, c'est l'intention directe de l'Esprit de Dieu dans ces portions de l'Écriture. C'est parfaitement bien de voir qu'il germe dans le monde des semences de mal, et que les horreurs des derniers jours ont leur précurseurs — signaux d'avertissement qui surgissent de temps à autre à la surface du monde pour nous signaler ce qui approche. Mais dans l'étude de la parole de Dieu, il est de toute importance d'être dégagé de tout désir de trouver, dans les événements passés ou contemporains, la réponse à la prophétie. La chose essentielle est d'aller à elle avec un esprit exempt de préjugés, et animé du seul désir de comprendre ce que Dieu nous enseigne. En conséquence, qu'il s'agisse du passé ou de l'avenir, juste comme s'il est question du présent, la principale condition, absolument indispensable, est que nous soyons soumis à Dieu et à la parole de sa grâce. C'est dans cet esprit là que je désire m'efforcer, autant que le Seigneur m'en rendra capable, d'expliquer le chapitre

ouvert maintenant devant nous. Ici, comme dans le chapitre VII, la vision eut lieu sous le règne de Belsatsar; tandis que les visions subséquentes se passèrent après que la puissance de Babylone eut été renversée. Mais jusqu'à ce moment, il n'y avait pas eu de jugement sur Babylone. Nonobstant cela, le lieu même où se passa la vision nous prépare à un certain changement. C'était en Orient — plus loin encore en Orient — à Susan, capitale de la province de Hélam. Hélam est le nom, en hébreu, ou tout au moins, un des noms de la Perse. « Je vis une vision, et j'étais sur le fleuve d'Ulaï. » Je mentionne cela seulement pour montrer que nous avons certains indices de la portée de la prophétie qui suit. Il lève ses yeux, et il voit un bélier, symbole bien connu, en usage dans la Perse elle-même, et qu'on retrouve fréquemment sur ses monuments et dans ses documents publics. « Et voici, un bélier se tenait près du fleuve, et il avait deux cornes, et les deux cornes étaient hautes; mais l'une était plus haute que l'autre, et la plus haute s'élevait sur le derrière. » L'allusion au caractère mixte de l'empire perse est manifeste. Deux éléments, distincts l'un de l'autre, se trouvaient dans cet empire: l'élément Médique, qui était le plus ancien des deux, et le Persan, qui était le plus jeune. Mais, avec le temps, l'élément le plus jeune devint le plus considérable: aussi, lisons-nous que l'une des cornes était plus haute que l'au-

tre, et que la plus haute s'élevait sur le derrière. Quoique Darius, le Mède, prenne le royaume lors de la chute de Babylone, c'est néanmoins Cyrus, le Perse, qui, en temps convenable, obtient la prééminence, et, dans la suite, ce sont toujours les Perses qui sont plus particulièrement mentionnés. En attendant, nous trouvons la distinction des deux éléments de l'empire, constatée même dans le langage des nobles à Darius ; ils disent : « La loi des Mèdes et des Perses. » Le bélier avait deux cornes.

« Je vis ce bélier heurtant des cornes contre l'Occident, et contre l'Aquilon, et contre le Midi » — c'est-à-dire, dans la direction que suivit l'empire des Perses dans la poursuite de ses conquêtes diverses — « et pas une bête ne pouvait subsister devant lui, et il n'y avait personne qui lui pût rien ôter ; mais il agissait selon sa volonté, et devenait grand. » Ici, on est bien obligé de reconnaître que toute l'histoire profane n'a qu'à s'incliner profondément devant la parole de Dieu. Mais nous n'avons nul besoin, pour nous renseigner, de recourir ailleurs qu'à l'Écriture elle-même. Qu'on lise les livres d'Esdras, Néhémie, etc., et on verra comme, en effet, cette domination s'étendait au loin, et combien elle était incontestée. Même dans les historiens profanes, l'expression solennelle « le grand roi » était celle dont on se servait en parlant de la monarchie persane. Tout cela est d'un accord manifeste avec la descrip-

tion que nous en fait la prophétie. « Il agissait selon sa volonté, et devenait grand. »

« Et comme je regardais cela, voici, un bouc d'entre les chèvres venait de l'Occident. » Nous avons ici la première irruption que l'Occident ait jamais faite sur le monde oriental. Rien ne pouvait sembler moins probable qu'un événement pareil, par la raison que l'Orient avait été le berceau de la race humaine. C'était en Orient que l'homme avait été placé après sa création; c'était en Orient qu'il avait commencé sa seconde histoire dans le monde, je veux dire dans le monde qui succéda au déluge; c'est de ce centre que les diverses races d'hommes s'étaient répandues sur la terre après que le Seigneur eut confondu leur langage à Babel; enfin, c'était aussi en Orient que la civilisation avait pris un essort considérable des siècles avant que l'Occident fût sorti de son état de barbarie. Nonobstant tout cela, la figure prophétique si frappante que nous avons sous les yeux, nous apprend que lorsque le royaume des Perses était encore sans rival, et que, bien loin de décliner, il était dans la plénitude même de sa puissance, il surgit subitement d'un tout autre quartier un pouvoir représenté dans la vision sous l'image d'un bouc — un adversaire occidental. Et ce pouvoir s'avance avec la plus grande rapidité possible, comme il est dit ici : « Il ne touchait point à terre. » Quiconque est tant soit peu capable de se faire une conviction,

ne peut avoir un moment d'incertitude sur la signification de ce symbole, à supposer même qu'il n'en eût pas dans le chapitre l'interprétation divine. Parmi les anciens empires, il n'y en a eu qu'un seul auquel on puisse imaginer qu'il s'applique — l'empire Grec — dont le premier chef, Alexandre, est évidemment désigné par la grande corne que ce bouc avait à sa tête.

« Et il vint jusqu'au bélier qui avait deux cornes, lequel j'avais vu se tenant près du fleuve, et il courut contre lui dans la fureur de sa force. Et je le vis approcher du bélier, et, s'irritant contre lui, il heurta le bélier et brisa ses deux cornes. » L'Esprit de Dieu nous donne là, en peu de mots, ce que toute l'histoire confirme. Après la chute de l'empire de Babylone, il s'en élèverait un nouveau, symbolisé par le bélier et qui aurait ceci de particulier, qu'il se composerait de deux peuples différents qui constitueraient sa force. Cet empire garderait un certain temps toute sa puissance; mais ensuite, d'un autre point où il n'a point existé jusqu'ici de royaume de quelque renom, il vient une puissance dont les progrès sont d'une rapidité étonnante, et à la tête de laquelle se trouve un roi d'une rare valeur et d'une stabilité extraordinaire. Ce personnage frappe l'empire Perse d'une façon si complète qu'« il n'y avait aucune force au bélier pour tenir ferme contre lui; et quand il l'eut jeté par terre, il le

foula, et nul ne pouvait délivrer le bélier de sa puissance. » L'expression « s'irritant » est plus particulièrement employée quand il s'agit de l'empire Grec et d'Alexandre. Les Grecs, effectivement, avaient contre les Perses un fond de haine qu'on ne retrouve pas dans les autres empires, et la grande place qu'ils firent dans leurs guerres au sentiment personnel est admirablement exprimée par ce terme : *s'irritant*, mû de colère, que nous trouvons ici.

Pourquoi cela? Nous ne voyons rien de semblable dans les attaques des Perses contre les Babyloniens, quelques féroces qu'ils fussent, ni dans celles des Romains contre les Grecs; mais c'est particulièrement vrai de cette irruption que firent les Grecs sur l'empire des Perses. Ces derniers avaient, autrefois, envahi la Grèce, et par là avaient soulevé contre eux les sentiments les plus forts. Ce ressentiment traditionnel se transmettait du père au fils, de sorte que les Grecs se considéraient comme les ennemis mortels des Perses. Telle était la provocation dont les Perses s'étaient rendus coupables envers les Grecs, qui n'étaient à cette époque là qu'une petite nation, et qui n'avaient nullement cherché à étendre leurs limites au delà de leur contrée natale. Maintenant le temps était venu pour les Grecs de leur rendre ce coup et de les attaquer dans leur propre pays; et le bouc, avec cette corne remarquable à sa tête, arrive rempli de fureur, frappe le bélier et

brise ses deux cornes, le jette par terre, et le foule sous les pieds. Aucune description ne saurait être plus claire ni plus exacte pour donner une juste idée de la position de ces deux puissances l'une à l'égard de l'autre; et lors même que vous liriez l'histoire toute votre vie, vous ne sauriez trouver un tableau plus vivant de la chute des Perses que celui que l'Esprit de Dieu a tracé en quelques lignes.

Dans ce cas-ci, il devait s'écouler près de trois cents ans depuis le temps de Daniel jusqu'à celui où ces grands événements s'accomplirent — période assez longue pour montrer la merveille de la parfaite sagesse de Dieu, et de quelle manière il dévoile l'avenir à son peuple, mais espace de temps relativement assez court dans l'histoire du monde; néanmoins ce n'était point là le grand objet que Dieu avait en vue. La pensée de l'Esprit se porte toujours en avant sur la fin. Il peut bien présenter des choses qui s'accompliront dans un temps comparativement assez court, mais son attention principale est dirigée vers la fin de ce siècle, et non vers ces événements qui se passent aujourd'hui dans les différentes parties du monde. Dieu a un peuple sur lequel son cœur est arrêté, quoique par sa folie, et faute de s'appuyer sur Dieu, ce peuple ait été très-faible, qu'il ait manqué, et qu'il soit à cette heure, conformément à la parole de Dieu, un sujet de mépris et de raillerie pour les nations. Mais quelque idée que l'on

puisse avoir de la puissance de la Perse, sinon de la Grèce, et quelle que soit l'importance de leurs querelles qui remplissent l'histoire du monde, Dieu ne s'en occupe que fort peu. Il fait tenir en quelques mots les annales de plusieurs siècles. Il se peut que le point sur lequel ses regards sont attachés et vers lequel il se hâte ne soit alors qu'un tout petit point aux yeux du monde; mais comme il se rattache aux intérêts du roi qui est selon son cœur et du peuple qui est à Lui, Dieu marche droit aux grands événements qui les concernent dans les derniers jours. Cela nous donne la clé des actes qui suivent : ils sont importants à cause de leur connexion avec l'histoire des Juifs, et en ce qu'ils nous présentent un reflet de ce qui doit arriver dans un autre temps.

« Alors le bouc d'entre les chèvres devint fort grand; et sitôt qu'il fut devenu puissant, la grande corne fut rompue. » C'est exactement ce qui arriva à Alexandre : il fut retranché, lorsqu'il était encore un homme tout jeune, au milieu de ses victoires. « Et en sa place, il en crût quatre fort apparentes, vers les quatre vents des cieux. » Après la mort d'Alexandre, il s'écoula un certain temps durant lequel ses généraux se firent la guerre entre eux et essayèrent d'établir un grand nombre de royaumes; mais, en définitive, il s'en forma quatre des pays qui constituaient proprement l'empire Grec. De sorte que je ne doute nullement qu'il

est fait allusion ici à la division bien connue de l'empire d'Alexandre en quatre royaumes, qui eut lieu environ trois cents ans avant la venue de Christ.

« Et de l'une d'elles sortit une autre corne petite, » nommée autrement dans l'Écriture le Roi du Nord. Placé au Nord, il pousse sa domination « vers le Midi, et vers l'Orient, et vers le pays de noblesse. » Mes raisons pour penser ainsi, outre celle qui est tirée de la direction qu'il donne à ses conquêtes (direction qui montre où se trouve sa puissance propre et le point d'où il partait), se verront plus particulièrement lorsque nous arriverons au verset 14. Ce qui nous est présenté ici, c'est la succession de ces deux empires — la Perse d'abord, et ensuite la Grèce. Car de l'une des parties de l'empire Grec il surgit un roi qui devait plus tard jouer un rôle très-important en rapport avec le pays et le peuple des Juifs. C'est là le grand sujet de ce chapitre.

Nous voyons ensuite ici que cette petite corne « s'agrandit même jusqu'à l'armée des cieux, et renversa une partie de l'armée, et des étoiles, et les foula. » Ces paroles, je pense, désignent ceux qui occupaient devant le peuple Juif une position d'honneur et de gloire. C'est ainsi que, dans le Nouveau Testament, les étoiles sont employées comme le symbole des personnes qui sont établies en autorité dans l'Église; précisément de la même manière, je pense, que

par « l'armée des cieux. » Il faut entendre les personnes qui, dans le régime politique juif, étaient établies dans une position d'autorité. C'est la clé pour l'intelligence de toute cette portion de la prophétie. C'est l'importance de tout ce qui touche Israël que l'Esprit fait ressortir maintenant. De là vient l'emploi de cette expression : « L'armée des cieux, » qui peut paraître forte. Mais nous ne devons pas en être surpris. Dieu porte à son peuple le plus profond intérêt. Mais souvenez-vous que cela n'implique nullement que son peuple fût dans un bon état. Au contraire, quand il s'agit de juger un état de chute, il nous faut prendre en considération la position occupée, et pour laquelle sont responsables ceux qui s'y trouvent. S'il s'agit de la chrétienté, il faut vous souvenir que tous ceux qui font profession du nom de Christ, soit véritablement, soit à tort — toute personne baptisée — toute personne qui a pris place là où le nom de Christ est extérieurement reconnu, se trouvent dans la maison de Dieu. On s'imagine qu'il n'y a que ceux qui sont réellement convertis qui soient sous des obligations morales. C'est une erreur complète, bien qu'une nouvelle espèce de responsabilité découle du fait de la conversion et des relations de la grâce. Mais il y a une espèce de responsabilité qui entraîne une grande augmentation de culpabilité, lorsqu'on a été placé dans une position privilégiée. C'est là une vérité bien solennelle, à laquelle Dieu attache de l'im-

portance. Voyez dans la seconde épître à Timothée. La maison de Dieu y est comparée à une grande maison parmi les hommes, et il y est déclaré qu'elle renferme des vaisseaux à déshonneur, aussi bien que des vaisseaux à honneur. Les premiers ne sont pas du tout convertis; ce peuvent être de fort méchantes gens, mais il est dit néanmoins que ce sont des vaisseaux dans la maison de Dieu. L'Eglise, ce qui porte sur la terre le nom de Christ, est toujours sous la responsabilité de marcher comme il convient à l'épouse de Christ : toutefois, vous ne sauriez penser à un privilège et à une responsabilité semblables sans voir l'état de ruine entière, de décadence et de chute de ce qui porte ce beau nom. Et cela fait voir de quelle importance pratique il est de ne pas perdre de vue la position que Dieu nous a assignée. Jamais nous ne pouvons juger combien nous sommes déchus, jusqu'à ce que nous voyions la position dans laquelle Dieu nous a placés. A supposer que j'aie à examiner mes voies comme chrétien, il faut que j'aie dans l'esprit qu'un chrétien est un homme dont les péchés sont effacés, qu'il est membre du corps de Christ, et qu'il est aimé du même amour dont le Père a aimé le Fils. Il y en a qui sont accoutumés à penser que si un homme n'est ni juif, ni ture, ni païen, il doit être chrétien. Mais lorsqu'un croyant entend dire qu'un chrétien est quelqu'un qui a été fait roi et sacrificeur pour Dieu, que c'est un sacrificeur

purifié qui n'a plus conscience de péché, il éprouve de l'anxiété et sent qu'il n'a pas une juste idée, une idée complète, de sa vocation et de sa responsabilité. Il commence alors à avoir une autre règle de jugement pour apprécier la manière dont il doit se comporter dans ses sentiments, son travail et sa marche pour Dieu.

La même chose s'applique aussi à Israël. Notre passage désigne comme armée et étoiles des cieux ceux qui tenaient, au milieu du peuple, cette position d'autorité responsable. Dieu les avait mis dans une place d'autorité. Car il faut se souvenir, en rapport avec Israël, que dans la pensée de Dieu, il est le peuple qui occupe sur la terre la première place. Il est la tête, et les Gentils sont la queue. Cela, je le sais, est une pensée nouvelle pour les personnes accoutumées à regarder les Juifs d'un air de pitié dédaigneuse, parce qu'elles n'en jugent que d'après leur dégradation présente. Mais pour bien juger des choses, il nous faut les envisager avec Dieu, les apprécier avec Dieu, et Dieu emploie ces fortes expressions à l'égard de personnes placées dès jadis dans une position extérieure d'autorité parmi les Juifs. Quelques uns ont supposé que puisque des termes si relevés s'appliquaient à des hommes, il fallait entendre par eux des chrétiens. Mais dans le gouvernement du monde, la première place dans la pensée de Dieu appartient à Israël, qui est

sa nation. C'est là la vocation de ce peuple, et les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance. » Jamais Dieu n'abandonnera la grande pensée qui a appelé Israël à cette position, et c'est d'après elle qu'Israël est jugé. La puissance de Babylone n'est pas encore jugée au moment où cette vision est accordée à Daniel ; elle nous présente un tableau de ce qui s'accomplira pour Israël dans les derniers jours, avant que la puissance qui commença par Babylone soit mise complètement de côté.

Cette petite corne s'agrandit, et renversa une partie de l'armée, et des étoiles des cieux, et les foula. En d'autres termes, elle renversa certains gouverneurs juifs qui se trouvaient dans cette place de grande autorité, les traita avec la dernière cruauté, et les dégrada ignominieusement. « Même elle s'agrandit jusqu'au chef de l'armée, » ce qui, je suppose, veut dire le Seigneur lui-même. « Et le sacrifice continuel lui fut ôté (au Chef de l'armée), et le domicile assuré de son sanctuaire fut jeté par terre. Et un certain temps (de détresse) fut donné (décrété) contre le sacrifice continuel, à cause de l'infidélité. » Ensuite nous revenons de nouveau à la petite corne. « Et elle jeta la vérité par terre, et fit de grands exploits et prospéra. » En d'autres mots, le 41^e verset, à partir de : *et le sacrifice*, et la première moitié du 42^e forment une parenthèse ; et puis, dans la dernière partie du verset 42, nous trouvons de nouveau la petite

corne du verset 40, qui devait apparaître, et traiter cruellement les Juifs, et plus cruellement encore leurs gouverneurs.

Puis nous avons, comme s'exprime le prophète, « un saint qui parlait, et un autre saint qui disait à quelqu'un qui parlait : Jusques à quand, durera cette vision touchant le sacrifice continué, et touchant le crime qui cause la désolation, pour livrer l'armée et le sanctuaire à être foulés? Et il me dit : Jusqu'à deux mille et trois cents soirs et matins, après quoi le sanctuaire sera purifié. » Je soupçonne fort qu'en général, tout ce que nous lisons là, sauf ce qui est présenté sous forme de parenthèse, a eu, dans le passé, un accomplissement partiel. Dans le chapitre xi, où les traits auxquels il est fait allusion ici comme caractérisant cette petite corne sont décrits plus minutieusement encore, nous trouverons un personnage qui, dans l'histoire profane, porte le nom d'Antiochus Epiphane, et qui fut particulièrement un méchant homme. Si vous avez lu les livres des Machabées (qui, quoique ne faisant pas partie de l'Écriture, sont, en général, vrais sous le rapport historique, d'eux d'entre eux, du moins), vous savez qu'ils racontent l'histoire de ce roi syro-macédonien, et montrent quels sentiments terribles il éprouvait contre Israël. Il entreprit d'imposer de force aux Juifs le culte païen, spécialement celui de Jupiter olympien, et il mit à mort tous ceux d'entre eux qui résistaient à ses desseins, jusqu'à ce qu'à

la fin, partie par les Romains et partie par la valeur et le courage des Machabées eux-mêmes, il fut contenu et défait, et que de nouveau le temple fut purifié et le culte juif restauré. Nul doute qu'il était historiquement le personnage que désignait la petite corne; mais on trouve en lui la même espèce de traits qui réapparaîtront dans un autre grand chef des derniers jours, ainsi que la dernière partie de ce chapitre le montrera clairement selon moi; car lorsque l'ange Gabriel parle au prophète, il lui dit: « Fils d'homme, entends; car la vision est pour le temps de la fin » (*vers. angl.*) Parole qui, à mon avis, indique que ce qu'il va expliquer d'une façon plus particulière, se rapporte à ce temps là.

Mais ceci me fournit l'occasion de répéter une remarque que j'ai déjà faite, savoir, que nous ne devons jamais supposer que les explications que l'Écriture nous donne d'une vision ne sont qu'une simple répétition de ce qui a précédé. Elles font allusion au passé, mais elles ajoutent des traits nouveaux qui n'avaient pas été présentés avant. Cela est particulièrement manifeste dans le cas actuellement sous nos yeux. La partie de la vision déjà passée (ce qui a été vu par le prophète) a été, en général, accomplie; tandis que la portion explicative ajoute des informations nouvelles qui portent en avant sur les derniers jours. Néanmoins il y a, dans une certaine mesure, une explication de ce qui a

précédé. Mais considérez comme les derniers jours sont fréquemment amenés devant nous dans les explications de l'ange. Il dit : « Voici, je te ferai savoir ce qui arrivera à la fin de l'indignation ; car il y a une assignation déterminée. » Il ne saurait y avoir d'incertitude, pour peu que les prophètes nous soient familiers, sur ce qu'il faut entendre par là. Prenez le premier d'entre eux, j'y trouve cette même expression : « l'indignation. » A la fin de Es. v, et ensuite dans les chapitres ix et x, ce mot « indignation » est souvent répété. Le prophète fait voir que, en conséquence de l'idolâtrie d'Israël et surtout de ses rois, l'indignation de Dieu s'était soulevée contre son peuple. Il envoie sur lui un châtiment. Mais, quel que soit d'abord l'effet du châtiment, le mal éclate de nouveau avec une nouvelle furie, comme le mal fait toujours, à moins qu'il ne soit ôté. C'est pourquoi le prophète prononce cette terrible parole : « Malgré tout cela, il ne fera point cesser sa colère ; mais sa main sera encore étendue. » La colère de Dieu ne cessait point. Puis, chapitre x, 25, nous voyons qu'il annonce que son indignation cessera. Mais en quoi prendra-t-elle fin ? Ce passage met en scène un personnage nommé l'Assyrien ; et cet Assyrien était quelqu'un qui avait été établi par Sennachérib, dernièrement roi d'Assyrie. Il fut le premier qui intervint particulièrement dans les affaires d'Israël, ou plutôt de Juda. Et que lisons-nous ici à son sujet ?

L'Assyrien doit être employé comme verge de la colère de Dieu ; mais lorsque Dieu aura achevé toute son œuvre sur la montagne de Sion et de Jérusalem, lorsqu'il aura, pour ainsi dire, laissé son indignation se consumer entièrement, elle prendra fin dans la destruction de l'Assyrien lui-même, parce qu'il aura oublié qu'il n'était simplement qu'une verge dans les mains du Seigneur. Il nourrissait la pensée qu'il agissait par sa propre sagesse, par sa propre puissance, et le Seigneur déclare qu'il s'occupera de la verge elle-même et qu'il la détruira ; aussi ce même chapitre nous montre-t-il l'indignation du Seigneur cessant dans sa destruction.

Cette indignation du Seigneur se rapporte uniquement à son peuple, à Israël. De sorte que cela confirme ce que je disais auparavant, que nous sommes sur un terrain juif. Elle n'a point trait à ce que peuvent faire les papes ou les musulmans, ni aux progrès de l'apostasie orientale ou occidentale. Elle concerne Israël, elle est la dernière indignation de Dieu contre Israël. Mais on demandera peut-être pourquoi le quatrième empire n'est pas introduit ici. La raison en est que quoique la domination soit ôtée à ces empires, et que par suite nous en voyions s'élever successivement un nouveau, leur corps néanmoins continue d'exister, parce que c'est du troisième empire, et non pas du quatrième, que devait surgir la puissance qui joue dans les derniers jours un rôle si important. De sorte

que nous devons nous souvenir que la petite corne du chapitre viii est une puissance, entièrement distincte de la petite corne du chapitre vii. Celle du chapitre vii est le dernier chef de l'empire romain. Elle s'élève du quatrième empire pendant qu'il est divisé en dix royaumes, tandis que cette puissance-ci s'élève du troisième empire, et pendant qu'il y existait un état de division en quatre parties — non en dix. — Rien ne peut être plus distinct. Quoique la grande domination du monde ait passé du troisième empire au quatrième, et quoique nous ayons en Sennachérib le représentant du troisième empire, néanmoins il y aura aussi dans les derniers jours un héritier du troisième empire qui s'immiscera dans les affaires d'Israël d'une façon particulière. De même qu'il y aura un grand chef en Occident, de même il y en aura un aussi en Orient, qui surgira de l'empire Grec. Il ne faut pas oublier, en effet, que tout en étant l'empire Grec, il était l'Occident, relativement à Babylone et à la Palestine, et l'Orient, par rapport à Rome. Plus tard, nous en apprendrons davantage sur cette petite corne.

Le verset 20 fait connaître que le bélier à deux cornes représente les rois des Mèdes et des Perses, et le verset 21 que « le bouc velu, c'est le roi de Javan (la Grèce), et la grande corne qui est entre ses yeux, c'est le premier roi. » Puis, au verset 22, l'empire Grec est brisé, et le verset 23 ajoute : « Et vers la fin de leur règne, quand

le nombre des perfides sera accompli, il s'élèvera un roi fourbe et d'un esprit pénétrant. » Ceci, à mon avis, ne se rapporte pas à Antiochus Epiphane, mais bien à celui dont Antiochus était le type. Remarquez encore les termes : « Et vers la fin de leur règne, quand le nombre des perfides sera accompli. » « Et sa puissance s'accroîtra, mais non point par sa force. » Parole remarquable, qui n'est point dite du tout de la petite corne du chapitre vii. Pour cette dernière, c'était, je pense, par sa propre force. Satan pouvait aussi lui donner le pouvoir, mais elle portait dans sa propre personne la force de l'empire romain. Mais, dans le cas qui nous occupe, quoique la puissance de ce chef soit grande, ce ne sera point par sa force. Il s'appuie sur la force qui lui est donnée par d'autres. Il sera l'instrument d'une politique et d'une puissance étrangères, et non d'une politique et d'une puissance qui soient siennes. « Et il fera des merveilleux dégâts et prospérera, et fera de grands exploits, et il détruira les puissants et le peuple des saints. » C'est-à-dire, qu'il est fait mention de lui principalement, et d'une manière expresse, en connexion avec les Juifs en tant que faisant un peuple. Il ne s'agit pas ici des saints du Souverain. Là où cette dernière expression est employée, ce n'est pas simplement pour désigner, d'une manière figurée, les hommes élevés du peuple juif; mais ici il s'agit d'eux, comme en contraste avec les Gentils. Il n'y a

rien là absolument qui ait trait à leur caractère personnel ; ce sujet reste tout à fait en dehors de notre chapitre.

Il entrera en rapport avec eux, et détruira les puissants et le peuple des saints. « et par la subtilité de son esprit, il fera prospérer la fraude en sa main, et il s'élèvera en son cœur, et en perdra plusieurs par la prospérité. » C'est-à-dire qu'il tirera parti pour la réussite de ses desseins, de leur état de bien-être, et du fait qu'ils ne sont pas préparés à ses empiétements. « Il résistera contre le Seigneur des seigneurs, mais il sera brisé sans main. » Il sera entièrement sans appui dans ce dernier combat. Il est dit dans un autre passage (Dan. xi, 45), « Il viendra à sa fin et personne ne lui donnera du secours. »

Mon désir serait maintenant de renvoyer à des passages qui feront ressortir l'importance de ce sujet plus clairement que si nous le considérions simplement comme il se trouve présenté en Dan. viii. Y a-t-il, en effet, dans l'Écriture d'autres passages qui jettent du jour sur la nature de ce personnage et sur ce qu'il fera? Je réponds: Oui, il y en a. Ce personnage est le même que celui dont il est fait mention en diverses parties de la parole de Dieu, comme l'Assyrien, ou le roi du Nord : c'est celui qui, dans les derniers jours, sera le grand ennemi des Juifs. En ce temps là, les Juifs seront exposés à deux sortes de maux : un mal intérieur,

dans leur propre pays, un antichrist, s'établissant comme dieu dans le temple de Dieu; et un mal venant sur eux du dehors, le roi dont nous parlons maintenant. Il s'avance contre eux comme un ennemi, et il est aussi doué d'une grande subtilité d'esprit. Ce n'est pas simplement la puissance guerrière qui le distingue, ou un air martial et farouche, mais il a l'intelligence des sentences obscures. Il se présentera comme un grand et profond docteur, ce qui ne saurait manquer d'avoir beaucoup d'influence sur l'esprit des Juifs, car ils ont toujours été un peuple adonné aux recherches et aux spéculations intellectuelles de toutes sortes. Dans ces derniers temps, la plupart d'entre eux ont été trop occupés à gagner de l'argent pour donner une grande attention à ces choses; mais il y a toujours eu dans la nation juive des représentants de la classe vouée aux travaux de l'intelligence. Sur des hommes semblables, l'influence de ce roi sera immense, quand ils seront de nouveau rétablis dans leur pays et qu'ils seront redevenus importants et les objets des voies de Dieu par rapport au jugement. L'indignation n'aura pas encore pris fin.

Voici de quelle manière ces deux maux tourmenteront les Juifs. L'antichrist, ou le roi qui fera selon sa volonté, prendra dans le pays d'Israël la place du vrai Messie. Car il est bien évident que s'il se présente comme le Messie, ce doit être au milieu du peuple juif et dans le

pays des Juifs; tandis que le personnage de ce chapitre-ci est quelqu'un qui s'oppose à eux comme un ennemi déclaré. Je le regarde comme étant le roi auquel il est fait allusion par les autres prophètes comme roi du Nord.

Je voudrais maintenant citer quelques uns de ces passages.

L'Assyrien et l'Antichrist sont des puissances entièrement distinctes et opposées. L'Assyrien sera l'ennemi de l'Antichrist : l'un sera, au dedans, essentiellement l'homme qui s'élève, et l'autre sera le chef des ennemis au dehors. C'est en Esaïe x que se trouve la première indication claire que les prophètes nous donnent relativement à cet ennemi : « Mais il arrivera que quand le Seigneur aura achevé toute son œuvre dans la montagne de Sion et à Jérusalem, j'examinerai le fruit de la grandeur du roi d'Assyrie, et la gloire de la fierté de ses yeux. » Si on me dit que les Assyriens ont complètement disparu, et que cette nation a cessé d'exister, je répons en demandant si le Seigneur a achevé toute son œuvre dans la montagne de Sion et à Jérusalem. Et il faut bien dire que certainement il ne l'a pas achevée. Par conséquent, ce n'en est pas complètement fini avec l'Assyrien. Le Seigneur m'apprend ici que lorsqu'il aura achevé toute son œuvre, il examinera le fruit de la grandeur du cœur du roi d'Assyrie. Mais, objecte-t-on encore, les Juifs ne sont pas dans leur pays, et Jérusalem est encore foulée par les Gentils.

Je le sais ; mais cela prouve-t-il que les Juifs ne doivent pas se retrouver encore dans leur pays , et que Jérusalem ne doit pas être délivrée de l'esclavage dans lequel les Gentils la tiennent ? Lorsque la puissance de Dieu rassemblera les Juifs dans leur pays , la même puissance suscitera celui qui doit être le représentant de l'Assyrien dans les derniers jours . Et comme l'Assyrien fut le premier grand ennemi d'Israël , il est aussi son principal ennemi à la fin . Il montera pour subir son jugement quand le Seigneur aura achevé toute son œuvre en Sion et à Jérusalem . Il ne l'a pas achevée toute ; il en a achevé une partie , mais son indignation contre Israël continue encore . Voilà pourquoi les Juifs ne sont point dans leur pays . Même lorsqu'ils y seront retournés , l'indignation continuera ardente encore . Leur retour s'effectuera dans leur état d'incrédulité , et c'est alors que viendra cette crise solennelle , que Dieu rassemblera les dispersés qui restent et les placera dans leur pays , et que l'Assyrien sera jugé . Il y a un certain grand personnage dont l'Assyrien était le type dans le passé ; ce personnage reparaitra aux derniers jours , et l'Écriture en parle comme étant ce roi d'Assyrie . Il gouvernera dans la contrée même où cette petite corne a exercé son pouvoir — la Turquie d'Asie . Je n'ai pas la prétention de dire si le Sultan sera alors le possesseur de ce pays ; mais , quel qu'en soit le possesseur , c'est lui que les prophètes dési-

gnent comme le roi du Nord. Il descendra vers le pays de noblesse, et attaquera les Juifs; mais ensuite il sera brisé. Il viendra à sa fin, et personne ne lui donnera du secours.

Voyons encore Es. xiv. Ce qui rend ce passage remarquable, c'est que le commencement de ce chapitre parle du roi de Babylone (vers. 4): « Tu te moqueras ainsi du roi de Babylone et tu diras: Comment se repose l'exacteur? Comment se repose celle qui était si avide de richesses? » Le roi de Babylone ne représente point l'Assyrien. Babylone et l'Assyrie étaient deux puissances distinctes. Babylone n'était qu'une petite province lorsque l'Assyrie était un grand empire, et lorsque l'empire assyrien était en ruines, Babylone était une chose entièrement nouvelle, comme puissance impériale.

Le chapitre xiv d'Esaië s'ouvre en déclarant que « l'Éternel aura pitié de Jacob, et élira encore Israël, et les rétablira dans leur terre; et les étrangers se joindront à eux et s'attacheront à la maison de Jacob. Et les peuples les prendront, et les mèneront en leur lieu, etc. » — montrant le vif intérêt que Dieu inspirera en leur faveur aux peuples du monde qui les ramèneront en leur lieu. « Et la maison d'Israël les possédera (ces peuples) en droit d'héritage sur la terre de l'Éternel, comme des serviteurs et des servantes. » Les Gentils, au lieu d'être maîtres, seront heureux en ces jours là d'être serviteurs. « Et ils tiendront captifs ceux qui les avaient

tenus captifs, et ils domineront sur leurs exacteurs. Et il arrivera qu'au jour que l'Éternel aura fait cesser ton travail....., tu te moqueras ainsi du roi de Babylone, et tu diras : Comment se repose l'exacteur? comment se repose celle qui était si avide de richesses? L'Éternel a rompu le bâton des méchants et la verge des dominateurs. » Evidemment, ces choses n'ont jamais encore été accomplies. Personne, ayant quelque connaissance de l'Écriture, ne peut supposer que jamais, depuis l'époque de la suprématie de Babylone, Israël ait été en position de tenir un langage tel que celui-là. « Les temps des Gentils » ont commencé avec l'établissement de la puissance de Babylone sur les Juifs, et jusqu'à ce jour Jérusalem est foulée par les Gentils : puissance après puissance ont pris tour à tour possession de la cité. Or, dans les derniers jours dont il est question, nous voyons les Juifs se soumettre les Gentils, et en faire leurs serviteurs. Et c'est lorsque ce temps sera arrivé, et non pas avant, qu'ils diront : « Comment se repose l'exacteur? etc. » Et c'est au roi de Babylone qu'a trait cet élan de la prophétie, à celui dont Nébucadnetsar était le type, au dernier possesseur de cette même puissance qui commença avec Babylone. Ce personnage, qui est-ce? C'est la bête — le dernier héritier de la puissance qui commença par le roi de Babylone, et dont la destruction provoque les transports de joie et les chants de triomphe d'Israël.

Quand le roi de Babylone obtint cette puissance, où était l'Assyrien? Disparu, brisé. Le roi de Babylone, qui avait été auparavant une petite puissance, s'éleva sur les ruines de l'Assyrien. Mais voyez dans ce chapitre, au verset 24 : « L'Eternel des armées a juré, en disant : S'il n'est fait ainsi que je l'ai pensé, même comme je l'ai arrêté dans mon conseil, il tiendra; c'est que je froisserai le roi d'Assyrie dans ma terre; je le foulerai sur mes montagnes, et son joug sera ôté de dessus eux, et son fardeau sera ôté de dessus leurs épaules. C'est là le dessein qui a été arrêté contre toute la terre. » Ce passage n'établit-il pas aussi avec évidence que lorsque viendra le jour de son rétablissement, non-seulement Israël triomphera du sort du roi de Babylone, mais aussi que l'Eternel renversera l'Assyrien? Cela ne saurait se rapporter simplement à l'Assyrien de l'histoire. Il était passé déjà quand Babylone parvint au pouvoir; de sorte que ce ne peut être qu'un type d'une puissance encore à venir. Le dernier jour verra deux grandes puissances en scène — la bête, représentée par le roi de Babylone, qui, en ce temps là, sera l'ennemi des Juifs sincères, tout en se donnant comme l'ami de la nation, c'est-à-dire de la masse impie; et l'Assyrien qui, au contraire, sera le chef de la coalition ouvertement hostile des Gentils contre Israël.

D'autres passages prouvent ce que nous disons. En Es. xxx, nous retrouvons ces deux mêmes

puissances, (vers. 27) : « Voici, le nom de l'Eternel vient de loin, sa colère est ardente.... Et l'Eternel fera entendre sa voix pleine de majesté, et il fera voir où aura frappé son bras dans l'indignation de sa colère.... Car l'Assyrien, qui frappait du bâton (allusion évidente au fait qu'il était, entre les mains de l'Eternel, un instrument pour châtier son peuple, comme en Es. x, 5), sera effrayé par la voix de l'Eternel. Et partout où passera le bâton enfoncé dont l'Eternel l'aura asséné, et par lequel il aura combattu dans les batailles à bras élevé, on y entendra des tambours et des harpes, car Tophet est déjà préparée, et elle est préparée aussi pour le roi : il l'a faite profonde et large; son bûcher, c'est du feu et force bois; le souffle de l'Eternel, l'allumant comme un torrent de soufre, » expression destinée à faire voir qu'il ne s'agit pas simplement d'un jugement borné à la terre, mais de quelque chose d'une portée plus profonde. Tophet, ou l'Abîme, est préparée dès jadis (*vers. angl.*) « Aussi pour le roi, est le vrai sens du membre de phrase qui suit : Ce Tophet n'est pas pour l'Assyrien seulement, il est aussi pour le roi. Il est fait allusion ici, de même qu'au chapitre xiv, à deux personnages distincts. « Le roi sera dans le pays d'Israël; il y sera sous les auspices de l'héritier de la puissance de Babylone en ces jours là; il y sera en prétendant être le vrai Messie. Tophet est préparée pour lui — mais elle l'est aussi pour l'Assyrien. Ils seront tous les deux

livrés à Tophet. Il serait superflu de citer tous les passages qui les concernent; mais on trouvera dans Esaïe et en d'autres prophètes beaucoup de choses extrêmement intéressantes, relativement à celui que l'Écriture signale par cette expression « le roi. »

Mais il est si loin d'être vrai que l'antichrist, ou « le roi, » soit le personnage qui occupe le plus la pensée de Dieu, qu'il est bien davantage question de l'Assyrien dans les prophètes. En général, les chrétiens ne se doutent pas de la vaste étendue de la prophétie. Ils s'occupent à peine de l'une des puissances les plus importantes qu'elle nous offre. Lisez les petits prophètes, Michée v, par exemple; vous y trouverez une allusion tout à fait manifeste à la même puissance. Le chapitre débute par un appel: « Maintenant assemble-toi par troupes, fille de troupes; on a mis le siège contre nous; on frappera le gouverneur d'Israël avec la verge sur la joue. » Là est annoncée la rejection du Messie. Puis, le verset 2 est une parenthèse qui nous fait voir quel était ce gouverneur d'Israël: « Mais toi, Bethléem Ephrata, petite pour être entre les milliers de Juda, de toi me sortira quelqu'un pour être dominateur en Israël. » On peut le frapper sur la joue; mais, après tout, non-seulement il doit être dominateur en Israël, mais il est le Dieu éternel, et « ses issues sont d'ancienneté, dès les jours éternels. » Ensuite le prophète reprend, en connexion avec le ver-

set 4 : « C'est pourquoi il les livrera jusqu'au temps que celle qui est en travail d'enfant aura enfanté, » c'est-à-dire jusqu'à ce que le grand dessein de Dieu s'accomplisse au sujet de son peuple. « Et le reste de ses frères retournera avec les enfants d'Israël. Et il se maintiendra, et gouvernera par la force de l'Eternel..... Et c'est lui qui fera la paix, après que l'Assyrien sera entré dans notre pays. » Remarquez cette parole — « après que *l'Assyrien* sera entré, et qu'il aura mis le pied dans nos palais. » Chose qui n'a jamais eu encore son accomplissement. Lorsque jadis l'Assyrien entra dans le pays, il est évident que le gouverneur d'Israël ne s'y trouvait pas. En ce temps là, Israël n'avait pas été livré, mais l'Assyrien de cette époque n'était que le type du grand héritier du même nom et de la même puissance des derniers jours. Et alors le gouverneur d'Israël sera là en faveur de son peuple. Le gouverneur qui, autrefois, a été frappé sur la joue, sera reçu par son peuple, lorsque les grands desseins de Dieu seront accomplis. « C'est lui qui fera la paix, après que l'Assyrien sera entré dans notre pays. » Ensuite, verset 6, nous lisons : « Et il nous délivrera des Assyriens, quand ils seront entrés dans notre pays, et qu'ils auront mis le pied dans nos quartiers. Et le reste de Jacob sera au milieu de plusieurs peuples comme une rosée qui vient de l'Eternel.... Aussi le reste de Jacob sera parmi les Gentils, au milieu de plu-

sieurs peuples, comme un lion parmi les bêtes des forêts, et comme un lionceau parmi des troupeaux de brebis, lequel y passant foule et déchire, sans que personne en puisse rien garantir. » De sorte qu'il est de toute clarté que nous avons là l'invasion de l'Assyrien avec sa destruction finale en rapport avec la délivrance finale d'Israël.

J'ai tâché de faire voir que, quoique Antiochus Epiphane fût un type de l'Assyrien que nous avons ici, ce n'était néanmoins après tout que pour une bien petite partie qu'il satisfaisait aux exigences de la prophétie, qui, tout en se servant de lui comme d'un type, porte toujours ses regards en avant sur les derniers jours de l'indignation de Dieu contre Israël, où l'Assyrien montera pour recevoir son jugement de la main même de Dieu. Il importe extrêmement d'avoir des vues justes et claires sur ces grands desseins de Dieu à l'égard d'Israël et de voir que les épisodes de la papauté ou du mahométisme dont l'homme est tant occupé, ne sont touchés dans l'Écriture que d'une façon très-légère. Je reconnais que, dans l'une comme dans l'autre, se trouve une certaine mesure d'accomplissement de la prophétie; mais Dieu ne permet jamais à l'Église d'être un peuple terrestre. C'est quand les Juifs reparaitront sur la scène, que s'accomplira, dans toute sa portée réelle, ce qui les concerne, que cet Assyrien viendra du dehors, en même temps qu'il y aura « le roi » au dedans;

et ils seront l'un et l'autre les objets des jugements de Dieu. Dieu les abattra tous les deux, et son peuple, purifié par ses épreuves et regardant à Jéhovah-Jésus, sera ainsi rendu propre aux desseins de Dieu, en miséricorde, en bonté et en gloire, dans toute la durée du monde à venir.

Que le Seigneur nous donne de connaître ses desseins quant à nous ! Nous n'avons rien à faire avec ce monde ; nous y sommes étrangers. Nous avons le droit de lire toutes ces visions, toutes ces prophéties, à la lumière du ciel. Il n'est point dit qu'elles ne furent pas comprises de Daniel ; les autres ne les comprirent point. Mais quel qu'ait été le cas pour eux, nous sommes mis en état par le Saint-Esprit de les comprendre maintenant. Que le Seigneur nous donne d'être bien au clair sur ce qu'il met devant nous quant à notre propre marche !

CHAPITRE IX.

Dans les prophéties d'Esaië, aussi bien que dans celles de Jérémie, la chute de Babylone se rattachait pour les Juifs à de plus brillantes espérances. La restauration partielle qui suivit pour eux cette chute est le type de la récolte finale

d'Israël. Cela explique la pensée qui a prévalu chez beaucoup de chrétiens, que le rétablissement partiel qui s'accomplit alors constitue tout ce que nous devons attendre en faveur d'Israël comme tel, et que le péché dont il s'est rendu coupable plus tard en rejetant son Messie, et la miséricorde par laquelle l'Évangile a été accordé aux Gentils, l'ont entraîné sous le rapport national dans une irréparable ruine.

Quoiqu'il y ait beaucoup de vrai dans une telle pensée, elle est certes bien loin d'être toute la vérité. Dieu n'abandonne point le peuple qu'il a appelé. Jamais il n'accorde un don de grâce pour le retirer ensuite entièrement, car la même grâce qui a fait la promesse agit et opère dans la personne et le cœur du croyant, jusqu'à ce qu'elle ait son plein effet moral par l'efficacité du Saint-Esprit. Ainsi, en même temps que la grâce, par laquelle il appelle soit un individu, soit un peuple, il y a en Dieu aussi la fidélité, la patience, et la puissance efficace qui, à la fin, triomphent toujours.

L'histoire du passé n'est, sans aucun doute, qu'une chute totale. La raison en est qu'Israël choisit pour base de sa position vis-à-vis de Dieu sa propre force, et non la bonté de Dieu à son égard. Agir de la sorte, c'est pour un temps, toujours et nécessairement, une chose fatale. « Cette génération ne passera pas que toutes ces choses ne soient arrivées. » En d'autres termes, toutes les menaces qui ont été faites et

prédites doivent encore arriver à la génération d'Israël qui a présumé de sa propre justice, et qui, en définitive, a montré son vrai caractère en rejetant Christ et l'Évangile. Un sentiment réel de ruine morale, ou autrement la repentance envers Dieu, accompagne toujours la foi vivante véritable. Israël a passé par cette phase de la confiance en soi-même, ou plutôt il y est encore. « Cette génération » n'a pas encore passé; toutes choses ne sont pas encore accomplies; les Juifs n'ont pas encore subi toutes les conséquences de leur folie et de leur haine pour le Fils de Dieu. Ils ont encore à recevoir le châtement le plus rigoureux, car bien que le passé ait été passablement amer, l'avenir leur réserve des choses bien plus terribles encore. Mais lorsque tout aura été accompli, ils commenceront la scène nouvelle; ce ne sera plus la continuation de la génération qui a rejeté Christ, mais ce que l'Écriture appelle « la génération à venir, » une nouvelle lignée du même Israël, des gens qui seront les enfants d'Abraham par la foi en Christ-Jésus — enfants d'Abraham non pas en paroles seulement, mais par la participation à la même foi, au même esprit. Alors ce sera l'histoire, non pas de la chute, des manquements de l'homme, mais d'un peuple que l'Éternel bénit dans sa grâce, quand ils reconnaîtront, avec allégresse ce même Sauveur que leurs pères avaient crucifié et tué de leurs mains criminelles.

Ce chapitre s'occupe spécialement de Jérusalem et des Juifs. Il forme dans l'histoire générale de Daniel une espèce d'épisode, mais qui n'est nullement sans liens avec le reste; car, comme nous le verrons, les dernières scènes de l'histoire d'Israël le rattachent particulièrement à ces personnages qui doivent encore figurer contre Dieu et contre son peuple, ainsi que nous l'avons lu dans les chapitres qui précèdent. Pour quiconque lit ce chapitre-ci avec intelligence, ce doit être évident que le sujet principal en est la destinée de Jérusalem, et la place future du peuple de Dieu. Or, cela intéressait profondément Daniel. Il aimait Israël, non pas seulement parce que c'était son peuple; mais parce que c'était le peuple de Dieu. Il ressemble à Moïse en ceci — que même lorsque l'état moral du peuple empêchait que Dieu parlât de lui comme son peuple (Il pouvait s'occuper de lui dans les voies secrètes de sa providence, mais je parle ici du fait de le reconnaître publiquement), Daniel continue toujours de mettre en avant, dans sa requête au Seigneur, qu'Israël est son peuple. Il n'abandonne jamais cette vérité que Jérusalem était la cité de Dieu, et qu'Israël était son peuple. L'ange pouvait bien dire : le peuple et la cité de Daniel — c'était parfaitement vrai; mais Daniel tient toujours à cette vérité précieuse que la foi ne doit lâcher jamais — quels qu'ils soient, ils sont le peuple de Dieu. Mais pour cette raison même, ils peuvent être châtiés de plus en plus

rudement, parce que rien n'amène davantage le châtimeut sur une âme qui appartient à Dieu et qui est tombée dans le péché que le fait qu'elle *appartient* à Dieu. Il ne s'agit pas simplement de ce qui est bon pour l'enfant. Dieu agit pour lui-même, et d'après lui-même; et c'est là le vrai pivot de toute notre bénédiction. Que gagnerions-nous à ce que Dieu travaillât simplement pour notre gloire? Mais ce que nous avons devant nous comme sujet de nous glorifier, c'est l'espérance de la gloire *de Dieu*. Nous avons quelque chose d'autant meilleur, parce que ce sera Dieu nous bénissant d'une manière digne de lui-même.

Daniel entraît fortement dans cette pensée. C'est le trait saillant de la foi; car jamais la foi n'envisage misérablement une chose en rapport avec le monde, mais elle l'envisage en rapport avec Dieu. Il en est toujours ainsi. S'il s'agit de la paix, est-ce simplement que *j'ai besoin* de paix? Sans doute que j'en ai besoin, comme un pauvre pécheur qui ai été toute ma vie en guerre avec Dieu. Mais combien c'est infiniment plus béni encore, lorsque nous arrivons à voir que c'est « la paix avec Dieu; » non pas simplement avec notre cœur ou avec notre conscience, mais la paix avec Dieu! C'est une paix qui tient en sa présence. Il manifeste tout son caractère, tout ce qu'il est, en me la donnant et en l'établissant sur une base telle que Satan ne pourra jamais y toucher. Il s'agit

de me délivrer, de briser la dureté même du péché; et rien n'est aussi efficace pour cela que le fait que Dieu est venu au devant de moi lorsque je ne méritais que la mort et le jugement éternel, et qu'il a sacrifié son fils bien-aimé pour me donner une paix digne de lui-même. Et il a fait cela; il a donné cette paix, et toute la pratique chrétienne découle de l'assurance que j'ai trouvée cette bénédiction en Christ.

Nous trouvons donc ici Daniel prenant un profond intérêt à Israël, parce qu'il était le peuple de Dieu. En conséquence, il recherche dans la parole de Dieu ce qu'il a révélé concernant son peuple. Cela se passait « en la première année de Darius, fils d'Assuérus, de la race des Mèdes. » Ce n'était point une communication nouvelle : « La première année de son règne, moi, Daniel, ayant entendu par les livres que le nombre des années duquel l'Éternel avait parlé au prophète Jérémie pour finir les désolations de Jérusalem était de soixante-dix ans. »

Outre qu'il était prophète, Daniel comprit qu'Israël devait être restauré dans sa terre, avant que la chose eût lieu. Il n'attendit pas qu'elle fût accomplie pour dire alors tout simplement : La prophétie est accomplie; mais il comprit « par les livres, » non point par les circonstances. Sans doute, il y avait les circonstances dans la chute de Babylone; mais il comprit d'après ce que Dieu avait dit, et non pas simplement d'après ce que l'homme avait fait. C'est là la

véritable manière de comprendre la prophétie. Et n'est-il pas remarquable que Dieu nous donne la vraie clé pour son intelligence, au moment où nous allons aborder une prophétie bien distincte, limitée presque exclusivement à l'étroite sphère d'Israël? Daniel étudiait le prophète Jérémie; et il y vit clairement que, une fois Babylone détruite, il serait permis à Israël de retourner. Et quel effet cela produisit-il sur son âme? Il s'approche de Dieu. Il ne va pas vers ceux que la prophétie touchait de si près leur dire les bonnes nouvelles; mais il s'approche de Dieu. C'est là un autre caractère de la foi; elle tend toujours à tirer en la présence de Dieu celui qui, par elle, comprend la pensée de Dieu en quoi que ce soit. Il a communion avec Dieu au sujet de ce qu'il reçoit de Dieu, avant même de le faire connaître à ceux qui sont les objets de la bénédiction. Nous avons vu cela auparavant en Daniel, au chapitre II. Ici, nous pouvons le remarquer, ce n'est point avec des actions de grâces qu'il s'adresse au Seigneur, mais avec des confessions. Nous comprendrions facilement que si le peuple d'Israël allait en captivité juste à ce moment, il dût ressentir cela comme un profond châtement, et voulût s'approcher de Dieu pour reconnaître son péché et s'humilier sous la verge. Mais maintenant Dieu avait jugé l'opresseur d'Israël, et il était sur le point de délivrer son peuple. Néanmoins Daniel s'approche, et que dit-il? Ce n'est pas simplement

de la délivrance du peuple qu'il parle à Dieu ; c'est une prière pleine de confession. Je désirerais, sur cela, présenter une remarque générale. Si l'étude de la prophétie ne nous donne pas un sentiment plus profond de la chute du peuple de Dieu sur la terre, je suis persuadé que nous perdons l'un des effets pratiques les plus importants que doit avoir son usage. C'est à l'absence de ce sentiment qu'il faut attribuer le peu de fruit que l'on tire en général de cette étude. On en fait une affaire de dates et de pays, de papes et de rois ; tandis que Dieu ne la donne point en vue d'exercer l'esprit et l'imagination de son peuple, mais pour qu'elle soit l'expression de sa propre pensée quant à sa condition morale ; de sorte que quels que soient les jugements et les épreuves qu'elle nous retrace, ils devraient être saisis par le cœur et compris comme étant la main de Dieu sur son peuple à cause de ses péchés.

Tel fut l'effet qu'elle produisit sur Daniel. Il était l'un des prophètes les plus estimés — selon ce que disait le Seigneur Jésus lui-même « Daniel le prophète ; » et l'effet sur lui fut qu'il ne perdit jamais la portée morale des circonstances les plus simples de la prophétie. Il discernait le grand but de Dieu ; il entendait sa voix s'adressant dans toutes ces communications au cœur de son peuple : et ici il répand tout devant Dieu. Comme il avait appris que la délivrance d'Israël aurait lieu à l'occasion de la chute de Babylone, il

tourne sa face vers le Seigneur Dieu, « cherchant à faire requête et supplication avec le jeûne, le sac et la cendre. Et je priai l'Eternel, mon Dieu; je lui fis ma confession, et je dis : Hélas ! Seigneur, le Dieu fort, le grand, le terrible, qui gardes l'alliance et la miséricorde à ceux qui t'aiment et qui gardent tes commandements; nous avons péché; nous avons commis l'iniquité; nous avons agi méchamment, etc. » Je voudrais faire ici une autre remarque. S'il se trouvait quelqu'un dans Babylone à l'égard duquel sa conduite et l'état de son âme dussent faire supposer qu'il n'avait pas de confession de péché à faire, certainement c'était Daniel. C'était un homme saint et dévoué. Plus que cela : il avait été transporté de Jérusalem à un âge si tendre que ce n'était évidemment pas pour quelque chose à laquelle il aurait pris part que le coup terrible était tombé. Mais il n'en dit pas moins : « *Nous* avons péché, nous avons commis l'iniquité. » Bien plus, j'ose dire que plus vous êtes séparés du mal, plus vivement vous le sentez : précisément, comme une personne qui, arrivée à la lumière, s'aperçoit d'autant plus des ténèbres qu'elle vient de quitter. C'est ainsi que Daniel, dont l'âme était avec Dieu, et qui entra dans les pensées de Dieu à l'égard de son peuple en connaissant le grand amour de Dieu, et voyant ce que Dieu avait fait à l'égard d'Israël (car dans sa prière il n'oublie point cela), ne considère pas simplement les grandes cho-

ses que Dieu avait opérées pour le peuple, mais il arrête aussi son attention sur les jugements qu'il lui avait infligés. Mais a-t-il pour cela dans sa pensée que Dieu n'aime pas Israël? Bien au contraire, personne n'avait un sentiment plus profond du lien d'affection qui existait entre Dieu et son peuple; et c'est pour cette raison qu'il jugeait si bien et si profondément de l'état de ruine où se trouvait le peuple de Dieu. Il en mesurait le péché par la profondeur de l'amour de Dieu, et par la dégradation terrible dans laquelle il le voyait. Tout cela provenait de Dieu. Daniel n'imputait pas à la méchanceté des Babyloniens, ou au génie guerrier de Nébucadnetsar, les jugements qui avaient frappé les Juifs; c'est Dieu qu'il voyait dans ces choses. Il reconnaît que la cause en est dans leur péché, dans leur iniquité extrême, et il attribue tout à cela. Dans sa prière, ce ne sont pas les petits imputant aux grands leurs malheurs, ou les grands aux petits, comme il arrive souvent parmi les hommes; il n'allègue pas simplement l'ignorance et la méchanceté de quelques uns, mais il les renferme tous dans sa confession — rois, sacrificateurs et peuple. Il n'y en avait pas un qui ne fût coupable. « *Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité.* » Et c'est là un autre effet de l'étude de la prophétie quand elle est faite avec Dieu. Elle introduit toujours l'espérance que Dieu est en faveur de son peuple, l'espérance relative au jour brillant et béni où le mal disparaîtra et

où le bien sera établi par la puissance divine. Daniel se garde de l'oublier ; il met cette précieuse espérance comme une sorte de frontispice à ce chapitre. Les détails des soixante-dix semaines vous font voir la continuation du péché et la souffrance du peuple de Dieu ; mais auparavant, la fin, la bénédiction, est placée devant l'âme. Quelle bonté de la part de Dieu en cela ! Dieu saisit l'occasion de me donner, avant tout, la certitude de la bénédiction définitive, et ensuite il déroule à mes yeux le pénible sentier qui y conduit.

Il n'est pas nécessaire d'aborder maintenant les pensées que suggère cette belle prière de Daniel. Je ferai pourtant remarquer une chose d'une grande importance pratique, savoir, que la prophétie vint de Dieu, comme une réponse à l'état d'âme dans lequel Daniel se trouvait. Il prit devant Dieu la position de quelqu'un qui confesse humblement ; il se fit l'organe du peuple, le représentant du peuple, en répandant devant Dieu les péchés dont le peuple était coupable. Peut-être n'y avait-il pas une autre âme qui le fit, certainement il n'y en avait pas beaucoup : il est si rare de trouver beaucoup d'âmes prenant réellement devant Dieu la place de la confession. Qu'il y en a peu aujourd'hui qui aient un sentiment juste de la ruine de l'Eglise de Dieu ! Combien peu qui sentent le déshonneur fait au Seigneur même par les fidèles ! A Babylone, ceux qui étaient les plus coupables le sen-

taient le moins; tandis que celui qui était le plus exempt de mal, le répandait le plus sincèrement devant Dieu.

En réponse au sentiment profond et vrai qu'il a de l'état d'Israël, Dieu envoie la prophétie. L'âme qui se refuse à examiner des paroles telles que celles que nous avons ici, ne sait pas ce qu'elle perd en agissant de la sorte. Et partout où l'enfant de Dieu se prive de ce que Dieu communique relativement à l'avenir (je ne parle pas maintenant de la pure spéculation, qui est absolument sans valeur, mais bien des grandes leçons morales contenues dans la prophétie), il y a toujours faiblesse et défaut de capacité pour juger du présent.

Mais il y a une autre chose à signaler avant de passer aux soixante-dix semaines. Quoique Daniel confesse devant Dieu la grande et totale chute du peuple, et qu'il ait recours à ses grandes compassions, néanmoins il ne s'appuie jamais sur les promesses qui furent données à Abraham. Il ne va point au delà de ce qui fut dit à Moïse. Cela est intéressant et important à observer. C'est la véritable réponse à quiconque supposerait que le rétablissement d'Israël qui eut lieu à cette époque, était l'accomplissement des promesses abrahamiques. Daniel ne se plaça pas sur ce terrain. Il n'y eut rien alors qui ressemblât à la présence de Christ parmi son peuple, comme son roi. Or, les promesses faites aux pères supposent la présence de Christ, parce que Christ

seul est la semence d'Abraham dans le sens plein et propre du mot. Sans lui, qu'étaient les promesses ? Aussi, avec une sagesse divine, Daniel fut-il conduit à prendre le véritable terrain. Quelle que fût la restauration qui allait s'effectuer alors, ce n'était pas la restauration complète ; et cette prophétie-ci nous amène à la bénédiction finale d'Israël, quand les soixante-dix semaines sont consommées. Mais le retour qui suivit la chute de Babylone n'était simplement que l'accomplissement de quelque chose de partiel et de conditionnel, et non l'accomplissement des promesses faites aux pères.

Cela est digne d'être remarqué. Les promesses qui furent faites alors étaient absolues, parce qu'elles reposaient sur Christ, qui, dans la pensée de Dieu, est la véritable semence quoique Israël soit la semence selon la lettre. De sorte que, jusqu'à ce que Christ vînt, et que son œuvre fût faite, la pleine restauration d'Israël ne pouvait point avoir lieu. Lorsque, aux jours de Moïse, Israël se plaça sur le principe de la loi, il l'enfreignit bientôt, et fut brisé. Avant même que la loi eût été mise entre leurs mains, sur les tables de pierre, les enfants d'Israël adoraient le veau d'or. La conséquence fut qu'à partir de ce temps, Moïse prit une place nouvelle — la place de médiateur. Il monte de nouveau sur la montagne, et plaide auprès de Dieu pour le peuple. Dieu ne voulait plus l'appeler son peuple. En parlant d'eux à Moïse, il

dit « ton peuple, » et ne voulait pas les reconnaître comme siens. Moïse ne veut pas cependant lâcher Dieu, mais fait valoir auprès de lui cette considération que quelque chose qu'ils aient pu commettre, ils sont « ton peuple, » dit-il; que je sois effacé, plutôt que de voir Israël perdre son héritage. C'était là précisément ce à quoi Dieu prenait plaisir — le reflet de son propre amour pour le peuple. Il est possible que vous trouviez des défauts à quelqu'un que vous aimez; mais vous n'aimeriez pas d'apprendre qu'une autre personne lui en trouve. Ainsi, Moïse, plaidant en faveur d'Israël, était ce qui allait au cœur de Dieu. Sans aucun doute, ils avaient péché d'un bien grand péché; et Moïse le sentait et le confessait; mais il fait valoir en même temps qu'ils sont le peuple de Dieu.

Dieu continue, et donne occasion à Moïse de montrer toujours plus son cœur: il place devant lui de grandes choses, offrant d'exterminer le peuple et de le faire devenir lui, Moïse, une grande nation. Non! répond Moïse, j'aimerais mieux tout perdre que de les voir eux perdus. C'était la réponse de la grâce à la grâce qui était dans le cœur de Dieu en faveur de son peuple. En conséquence, lorsque la loi fut donnée une seconde fois, Dieu ne la donna point de la même manière qu'auparavant; mais l'Éternel proclama son nom, comme le nom de Celui qui était abondant en gratuité et en vérité, tout en déclarant aussi qu'il ne tiendrait pas le coupable

pour innocent. En d'autres mots, la première fois, c'était purement la loi, purement la justice ; et la chose aboutit au culte du veau d'or, c'est-à-dire à l'injustice pure du côté du peuple ; en conséquence, ils auraient dû être détruits. Mais, sur l'intercession de Moïse, Dieu introduit un système mélangé, en partie la loi, et en partie la grâce.

C'est sur ce terrain que Daniel se place ici. Il fait valoir que, quoiqu'ils eussent violé la loi, Dieu avait fait connaître son nom comme « abondant en gratuité et en vérité. » Daniel croit cela. Il ne remonte point aux promesses faites à Abraham ; sur ce principe la restauration eût été parfaite et définitive, tandis que celle-ci ne l'était point. De même aujourd'hui, prenez un homme qui rattache sa position devant Dieu en partie sur ce que Christ a fait pour lui et en partie sur ce qu'il fait pour Christ : le trouverez-vous jamais heureux ? Non, il ne l'est jamais, et ne saurait l'être. C'est sur ce principe là que se trouvaient les Israélites, et en conséquence Daniel ne va point au delà : Christ n'était pas encore venu. D'un autre côté, après la naissance de Christ, vous trouverez, si vous regardez au cantique de Zacharie (Luc 1) ou à celui des Anges (Luc 11), que le terrain pris par les fidèles n'est point ce que Dieu avait déclaré à Moïse, mais les promesses qu'il avait faites aux pères. Jusqu'au moment assigné de Dieu, Zacharie était resté muet, signe de la

condition d'Israël ; mais maintenant que le précurseur est nommé, la veille de la venue de Christ, sa bouche est ouverte.

Avant d'aborder plus pleinement, selon que le Seigneur nous en rendra capables, la prophétie des soixante-dix semaines, je voudrais d'abord appeler votre attention sur ces paroles : « Or, comme je parlais encore, et faisais ma requête, et confessais mon péché, et le péché du peuple d'Israël. » Remarquez-le, toutes ses pensées sont relatives à Israël et à Jérusalem. La prophétie ne concerne point la chrétienté, mais bien le peuple d'Israël : il n'y a pas moyen de la comprendre, à moins que nous retenions ferme cela. « Comme je parlais encore..... et répandais ma supplication en présence de l'Eternel, mon Dieu, pour la montagne de la sainteté de mon Dieu; comme donc je parlais encore dans ma prière, ce personnage, Gabriel, que j'avais vu en vision du commencement, volant promptement, me toucha, environ sur le temps de l'oblation du soir. » Ensuite, au verset 24, commence la prophétie. Elle se rapporte au peuple de Daniel — « sur ton peuple. » Elle parle d'une période spéciale qui était limitée en rapport avec l'entière délivrance d'Israël. « Il y a septante semaines déterminées sur ton peuple et sur ta sainte ville. » Chacun doit voir qu'il s'agit des Juifs et de Jérusalem. « Pour abolir l'infidélité, consumer le péché, faire propitiation pour l'iniquité; pour amener la justice

des siècles, pour mettre le sceau à la vision et à la prophétie, et pour oindre le saint des saints. »

Du commencement à la fin, c'était une période qui était arrêtée dans la pensée de Dieu, et révélée à Daniel, touchant la destinée future de la ville et du peuple de Dieu ici-bas. Mais, me dira tout à coup quelqu'un alarmé peut-être, n'avons-nous donc rien à faire avec la « propitiation pour l'iniquité, » et « la justice éternelle » ? Je réponds par cette question : de qui le verset parle-t-il ? Vous trouverez ailleurs d'autres passages qui révèlent *notre* intérêt dans l'œuvre qui efface le péché, et dans la justice laquelle nous devenons en Christ. Mais dans la lecture de la parole de Dieu, nous devons nous attacher fortement à cette règle d'or — de ne jamais faire violence à l'Écriture pour qu'elle se rapporte à nous ou à d'autres. Quand une personne est convertie, mais n'a pas encore la paix, aussitôt qu'elle voit quelque chose concernant « l'abolition des péchés, » elle s'en fait l'application. Sentant son besoin, elle saisit, comme un homme qui se noie, des déclarations qui ne peuvent porter son fardeau, ou du moins qui n'ont pas été faites pour elle. Si elle allait aux paroles qui annoncent la grâce de Dieu envers nous, pauvres pécheurs d'entre les Gentils, au lieu de faire une perte, grand serait son gain ; elle aurait des passages bien plus précis pour satisfaire son besoin de paix et d'assurance ; et si Satan travaillait, elle n'éprouverait

ni faiblesse, ni frayeur, ni incertitude. Tandis que si elle s'empare de passages qui s'appliquent aux Juifs, Satan peut l'attaquer sur le fondement de sa confiance, de sorte qu'elle soit obligée de dire : Ceci ne me concerne pas du tout d'une manière littérale et certaine. Les « septante semaines sont déterminées sur ton peuple et sur ta sainte ville. » Mais moi je n'en fais pas partie. Il est important d'avoir l'intelligence de l'Écriture, et de bien voir de quoi Dieu parle. Si on s'était mis cela dans l'esprit, la plus grande partie de la controverse qu'on a soulevée sur ce passage n'aurait jamais eu lieu. On était désireux et pressé d'introduire là quelque chose qui nous concernât comme Gentils ou chrétiens ; tandis que l'attitude du prophète, les circonstances des personnes, et les termes de la prophétie elle-même, excluent toute autre pensée que celle des Juifs et de de leur ville. Il nous faut chercher ailleurs ce qui est relatif aux Gentils. Permettez-moi cependant de faire remarquer que l'abolition des péchés pour cette cité et pour ce peuple repose tout à fait sur le même fondement que l'abolition de nos propres péchés. C'est ainsi que l'apôtre Jean nous déclare que Jésus mourut, « non pas seulement pour cette nation, mais aussi pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés. » (Jean xi, 52.) Ces paroles nous révèlent deux desseins dans la mort de Christ. La prophétie qui nous occupe ne présente que le premier, savoir :

que Jésus est mort pour cette nation — la nation juive; mais par ce même acte de sa mort, il pourvut non pas seulement au salut que Dieu avait en vue en notre faveur, mais aussi au rassemblement ensemble « des enfants de Dieu qui étaient dispersés. »

De sorte que si nous prenons la Bible telle qu'elle est, sans nous trop préoccuper s'il est question de nous ici ou là, au lieu de rien perdre, nous gagnerons toujours quant à l'étendue et à la profondeur de la bénédiction, et par dessus tout, quant à la manière claire et ferme dont nous la retiendrons après l'avoir saisie; nous aurons le sentiment que nous ne nous sommes pas emparés de la part d'un autre peuple, et que nous ne réclamons pas des biens sur des titres susceptibles d'être contestés; mais que ce que nous possédons est bien ce que Dieu nous a librement et certainement donné. Tandis que ce ne sera jamais le cas, si je m'empare des prophéties relatives à Israël et que je fonde sur elles mon droit à la bénédiction; elles ne sont ni l'Evangile pour les pécheurs, ni la révélation de la vérité touchant l'Eglise.

Voilà donc la portée propre des derniers versets de notre chapitre. Les détails sur les semaines viennent après le premier énoncé général. « Il y a, dit Gabriel, septante semaines déterminées sur ton peuple et sur ta sainte ville, pour abolir l'infidélité, consumer le péché, faire propitiation pour l'iniquité; pour amener la jus-

tice des siècles, pour mettre le sceau à la vision et à la prophétie, et pour oindre le saint des saints. » Puis, au verset 25, nous trouvons le premier détail particulier, après que le point de départ a été soigneusement fixé : « Tu sauras donc et tu entendras que depuis la sortie de la parole, portant qu'on s'en retourne et qu'on rebâtisse Jérusalem, jusqu'au Christ le Conducteur, il y aura sept semaines et soixante-dix semaines. » Or, dans le livre d'Esdras, nous avons un ordre émané du roi Artaxercès, appelé dans les historiens profanes Artaxercès Longue-main, un des monarques de l'empire des Perses. Les premières patentes furent données à Esdras, le scribe, « la septième année du roi Artaxercès. » D'autres patentes furent données à Néhémie, la vingtième année du règne du même monarque. Il est important pour nous de décider quel est de ces deux ordres celui auquel Daniel fait allusion. Le premier se trouve rapporté en Esd. vii; le second en Néh. ii. Un examen attentif de l'un et de l'autre nous fera voir quel est celui que la prophétie signale. Quelques uns, excellents d'ailleurs, l'ont interprété d'une manière qui diffère de ce que je crois être le véritable sens. Mais c'est à l'Écriture seule qu'il appartient de décider les questions qui naissent de l'Écriture; si on recourt à des éléments étrangers, on ne recueillera que perplexité et incertitude. Remarquez qu'il ne s'agit pas ici simplement d'un décret général concer-

nant les Juifs, comme celui de Cyrus, leur permettant de retourner, mais d'un décret spécial qui rétablit leur état politique. Or, en quoi les deux décrets du règne d'Artaxercès diffèrent-ils l'un de l'autre? Celui qui fut donné à Esdras avait principalement pour objet la reconstruction du temple; l'autre, que Néhémie obtint, se rapportait à la ville. Et qu'est-ce que nous lisons ici? « Tu sauras donc et tu entendras que depuis la sortie de la parole, portant *qu'on s'en retourne et qu'on rebâtisse Jérusalem.* » Evidemment c'est de la ville qu'il est question; et s'il en est ainsi, nous voyons lequel des deux concerne la ville. Il ne saurait y avoir le plus léger doute, c'était le second, et non le premier; c'était la commission délivrée à Néhémie, la vingtième année d'Artaxercès, et non celle qu'avait reçue Esdras, treize années auparavant. Que l'on compare avec Néhémie, et l'on en verra la preuve manifeste.

Ce qui a conduit certaines personnes à prendre le premier de ces deux décrets pour celui dont il s'agit dans notre chapitre, c'est l'idée que les soixante-dix semaines devaient se terminer à la venue du Messie. Mais cela n'est dit en aucune manière. Le verset 24 renferme beaucoup plus que la venue du Messie: « Il y a soixante-dix semaines déterminées..... pour consumer le péché, faire propitiation pour l'iniquité. » Dans ces paroles, vous avez au moins l'œuvre de Christ, qui, nous le savons, impli-

quait ses souffrances et sa mort. Mais il y a plus que cela ; voici comme le passage continue : « Pour amener la justice éternelle, mettre le sceau à la vision et à la prophétie, et pour oindre le Saint des saints, » expression par laquelle tout Israélite entendait le sanctuaire de Dieu. Il est évident que tout cela ne s'est pas accompli à la venue ni même à la mort du Messie. Car quoique le fondement de la bénédiction d'Israël fût posé dans son sang, cependant Israël n'était pas encore réellement introduit dans la bénédiction ; et ces soixante-dix semaines supposent qu'il sera pleinement béni à leur expiration. Nous apprenons de là de quelle grande importance il est de faire attention à la prophétie elle-même ; de ne pas regarder simplement aux événements qui se passent, mais de les interpréter par la prophétie. « Depuis la sortie de la parole portant qu'on s'en retourne et qu'on rebâtisse Jérusalem, jusqu'au Messie le Conducteur (sans préciser quel temps), il y aura » — non pas soixante-dix semaines — mais « sept semaines et soixante-deux semaines ; » c'est-à-dire soixante-neuf semaines. Ces paroles m'apprennent tout d'abord que, pour une raison que le commencement de la prophétie n'explique pas, des soixante-dix semaines, soixante-neuf sont séparées de la dernière. La chaîne est rompue : une semaine est mise à part des autres. Il est déclaré que depuis la sortie de l'ordre portant qu'on s'en retourne et qu'on

rebâtisse Jérusalem (fait qui devient ici le point de départ, ou le temps depuis lequel nous commençons à supputer les septante semaines) il y a sept semaines et soixante-deux semaines : périodes quelque peu distinctes, mais faisant en tout soixante-neuf semaines, jusqu'au Christ le Conducteur. Evidemment c'est un fait bien remarquable que nous avons là. Mais, pourquoi, pouvons-nous demander, les sept semaines sont-elles séparées des soixante-deux semaines ? Les paroles suivantes nous le font voir : « Et les places et la brèche seront rebâties, et cela dans un temps d'angoisse. Les sept semaines devaient, je pense, être employées à la reconstruction de la ville de Jérusalem. Dans l'intervalle de sept semaines, ou quarante-neuf ans, (car je suppose que personne ne mettra en doute que ce sont des semaines d'années), depuis le point de départ, la construction commencée serait finie. Les places devaient être rebâties, ainsi que les brèches de la muraille, et cela dans un temps d'angoisse. Or, ces temps de difficulté et de détresse nous sont racontés dans le livre de Néhémie, où nous trouvons la date la plus récente de l'histoire de l'Ancien Testament. Prenant ensuite l'autre période, il nous est dit qu'à l'expiration non pas seulement des sept semaines, mais des soixante-deux semaines : « le Christ sera retranché. »

Avant de poursuivre, je désire relever quelques petites inexactitudes de traduction. « Après les soixante-deux semaines, » c'est-à-dire après

la seconde période, ajoutée aux sept semaines de la première employées à bâtir la ville de Jérusalem — « le Christ sera retranché, mais non pas pour soi. » La vraie signification du terme original rendu par cette dernière expression, est, personne ne peut en douter, « et n'aura rien. » La note marginale de la version anglaise, plus exacte que le texte, le rend de cette manière. L'idée est que le Messie, au lieu d'être reçu par son peuple et d'introduire la bénédiction promise à la fin des soixante-dix semaines, serait retranché à la fin des soixante-neuf semaines, et n'aurait rien. Ces paroles donnent à entendre l'entière rejection du Messie par son peuple. Et en voici la conséquence. La clé nous est maintenant donnée, et nous avons l'explication de la difficulté signalée au commencement, quant à savoir pourquoi les soixante-neuf semaines étaient séparées de la soixante-dixième. La mort de Christ rompit la chaîne, et brisa les relations du peuple d'Israël avec Dieu. En conséquence, Israël ayant rejeté son Messie, la dernière semaine est mise de côté pour un temps. Cette semaine là finit par la pleine bénédiction. Mais Israël se trouve rejeté à cause de son péché contre son Messie. Et voilà pourquoi nous lisons dans ce qui vient après : « Puis le peuple du Conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire; et la fin en sera avec débordement, et les désolations sont déterminées jusqu'à la fin de la guerre. » Il avait dit auparavant

70e

qu'il y avait soixante-dix semaines déterminées pour consumer le péché et amener la justice éternelle; etc.; c'est-à-dire qu'à la fin de cette période désignée, la pleine bénédiction ←
serait introduite. Tandis que nous apprenons maintenant que bien loin que les Juifs arrivent à la bénédiction, ils ont rejeté leur Messie. Il n'a rien; et la conséquence en est que la ville et le sanctuaire ne sont pas bénis, mais qu'au contraire, « le peuple du Conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire, etc. » Il n'y aura sur le peuple juif que guerres et désolation. Le cours des soixante-dix semaines est interrompu ← à la mort de Christ, et les événements qui sont ensuite rapportés n'appartiennent en rien à leur accomplissement. On ne saurait nier qu'il s'est écoulé une longue période entre la mort de Christ et la prise de Jérusalem. Il y a jusqu'à Christ soixante-neuf semaines, et ensuite se présentent des événements que la prophétie révèle d'une façon bien claire, mais elle révèle avec non moins de clarté qu'ils sont postérieurs aux soixante-neuf semaines, et antérieurs à la soixante-dixième. Nous avons là un autre peuple appartenant à un conducteur tout à fait différent du Messie déjà rejeté, et ce peuple vient et détruit la ville et le sanctuaire. Ce furent les Romains qui vinrent, malgré le terrible expédient de Caïphe, ou plutôt à cause même delui. Ils vinrent, et détruisirent la ville et le sanctuaire. Mais par là cette prophétie reçut son

accomplissement. Le Messie était retranché, et les Romains, que les Juifs avaient si ardemment désiré se rendre propices, les balayèrent de la face de la terre, et jusqu'au temps actuel il n'y a eu que misère dans leur pays.

A partir de là, Jérusalem devait être foulée par les Gentils, jusqu'à ce que les temps des Gentils fussent accomplis. C'est une période qui dure encore. Depuis lors, Jérusalem n'a fait que changer de maître. Nous avons été témoins, en nos jours, d'une guerre entreprise au sujet de cette même ville et de ce même sanctuaire, et nul ne saurait dire qu'il n'y en aura pas bientôt une autre, car le but de cette guerre n'a nullement été rempli et la question n'est pas encore vidée. Les mêmes éléments de lutte et de combustion subsistent encore : c'est une affaire toujours pendante. Tel que fut Jonas dans le navire, tel Israël sera bientôt pour les Gentils. Il n'y aura point de repos pour eux — rien que des tempêtes — s'ils se mêlent des affaires de ce peuple avec lequel le Seigneur a un procès. Les Juifs sont dans un état misérable ; ils souffrent les conséquences de leur propre péché. Mais ces Gentils qui se mêleront de cette ville et de ce sanctuaire que Dieu destine encore à être purifiés, y trouveront leur ruine. Si nous ne sommes pas encore arrivés à cette période de bénédiction, il faut reconnaître que la soixante-dixième est encore à venir ; car dès qu'elle est accomplie,

c'est la pleine bénédiction pour Israël et Jérusalem. Or, il est bien manifeste qu'une bénédiction semblable n'est pas réalisée ; et en conséquence, nous pouvons être parfaitement certains que la dernière des soixante-dix semaines reste à recevoir son accomplissement. Au reste, la prophétie elle-même doit nous préparer à cela. Une chaîne régulière lie les semaines l'une à l'autre jusqu'à la fin de la soixante-neuvième ; mais alors survient une grande lacune. La mort de Christ rompit le lien de relation entre Dieu et son peuple, et désormais il n'y eut plus entre eux de lien vivant. Les Juifs rejetèrent leur Messie, et par là perdirent pour un temps leur position nationale. Un déluge de maux éclata sur eux. « Le roi envoya ses troupes, et fit périr ces meurtriers, et brûla leur ville. » La dernière partie du verset qui nous occupe (26) nous fait voir que la désolation qui a fondu sur leur ville et sur leur race continue d'être leur lot, et cela postérieurement à la croix du Messie. Et comme personne ne peut prétendre que rien de semblable soit arrivé durant les sept années qui suivirent la crucifixion, il faut nécessairement admettre, entre la soixante-neuvième et la soixante-dixième semaines, un intervalle plus ou moins considérable.

Remarquez l'exactitude de l'Écriture. Il n'est point dit que le conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire, mais que son peuple le ferait. Le Messie, le Conducteur, est déjà

venu et a été retranché. Maintenant l'Écriture nous parle là d'un autre conducteur à venir, un conducteur romain; car tout le monde sait que ce sont les Romains qui vinrent et s'emparèrent à la fois du pays et de la nation des Juifs. L'Écriture dit simplement: « Le peuple du conducteur qui viendra » ce qui explique que le peuple viendrait avant un certain conducteur qui était encore dans l'avenir. Je regarde cela comme fort important. Sans doute qu'il y avait un prince qui conduisait les Romains à la conquête de Jérusalem; mais Titus n'est point le personnage auquel il est fait allusion ici. Tandis que rien n'est plus simple, si le peuple devait venir d'abord et si le conducteur en question devait suivre à quelque époque future. « La fin en sera avec débordement, et les désolations sont déterminées jusqu'à la fin de la guerre. » Il devait y avoir une longue période d'inimitié et de désolation. C'est là précisément que les Juifs en sont aujourd'hui. Ils ont été chassés de cette ville et de ce sanctuaire, et depuis ils ne les ont jamais possédés. Il est vrai qu'ils se sont fait une position remarquable dans la plupart des contrées de la terre; leur influence croît dans toutes les cours et dans tous les cabinets du monde; mais ils n'ont jamais obtenu le plus petit pouvoir dans leur propre pays et dans leur propre ville — ils y sont les plus proscrits de tous; ce sont là les désolations qui continuent.

Au verset 27 arrive la scène finale: « Et il

confirmera une alliance à plusieurs pour une semaine. » Les versions ordinaires disent à tort « l'alliance. » L'article *la* n'est point dans l'original, et ce petit mot en fait égarer plusieurs. C'est *une* alliance qu'il faut lire, ou plutôt, c'est simplement l'idée générale d'alliance que le texte original suggère. C'est le sens de « traiter alliance, faire alliance. » Si on lit « l'alliance, » le lecteur est aussitôt porté à en conclure que par l'expression « le conducteur, il faut entendre le Messie, et qu'il allait confirmer son alliance. Mais voici comment le passage est conçu; « Il confirmera alliance (ou une alliance) avec les plusieurs pour une semaine. » Sans doute que le Messie a apporté le sang de la nouvelle alliance; mais est-ce là ce que le passage signifie? Il suppose que les désolations continuent durant toute cette période, après quoi vient la fin du siècle qui comprend la soixantedixième semaine, ou qui arrive pendant son cours. La mort de Christ a eu lieu depuis longtemps déjà; la destruction de Jérusalem aussi, trente ou quarante ans après. Ensuite a suivi une longue période de désolations et de guerres en rapport avec Jérusalem. Il est fait mention de deux personnes différentes. Au verset 25, il s'agit du Messie le Conducteur; mais il est venu et a été retranché. Au verset 26, nous lisons: « Le peuple du conducteur qui viendra. » Et c'est à ce futur chef romain que le verset 27 fait allusion. C'est lui qui confirmera alliance

avec plusieurs, ou plutôt avec « les plusieurs, » c'est-à-dire la masse ou la majorité. Le résidu ne participera en rien à cette alliance. Observez que la soixante-dixième semaine paraît ici pour la première fois. « Et il confirmera alliance avec la masse pour une semaine. » Or, en supposant que c'est Christ que ces paroles désignent, je demande quel sens elles ont ici ? Une semaine ne peut signifier qu'une période de sept ans. La nouvelle alliance a-t-elle jamais été faite pour sept ans ? Une telle pensée n'a pas de sens. N'est-il pas évident que l'idée d'entendre par là l'alliance apportée par Christ est empreinte d'absurdité ? car l'alliance que le sang de Christ a cimentée est une alliance éternelle, tandis que celle dont il est question ici n'est conclue que pour sept ans. A quelle époque et de quelle manière Christ a-t-il fait une alliance pour sept ans ? « Et il confirmera alliance avec les plusieurs pour une semaine, et à la moitié de la semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation. » Je sais que plusieurs appliquent cela à la mort de Christ. Mais nous avons eu la mort de Christ depuis long-temps—avant que la soixante-dixième semaine commençât ; ensuite toutes les désolations d'Israël arrivant après cette mort, et enfin, subséquemment à tout, la venue d'un autre chef qui confirme une alliance pour une semaine. C'est lui, et non pas Christ, qui fait alliance avec les Juifs pour sept années. Mais au milieu de cette période, il met fin à leur culte. Ils ont ré-

tabli alors le sacrifice et l'oblation, et ce personnage les fait cesser.

Mais ne trouvons-nous pas ailleurs d'autre lumière sur le sujet dont il est question ici ? Ce passage est-il seul à nous parler d'une alliance semblable, et de l'abolition soudaine, par un prince étranger, des rites et des cérémonies juives ? Pour ce qui concerne l'alliance, voici ce que nous lisons en Es. xxviii, 15 : « Car vous avez dit : Nous avons fait accord avec la mort, et nous avons intelligence avec le sépulcre ; quand le fléau débordé traversera, il ne viendra point sur nous. » Et au verset 18 : « Et votre accord avec la mort sera aboli, et votre intelligence avec le sépulcre ne tiendra point ; quand le fléau débordé traversera, vous en serez foulés. » Je ne doute pas que c'est là l'alliance que signale Daniel. Une autre chose vient confirmer ce sens ; la voici : ce prince romain ayant fait avec le peuple juif une alliance impie, et ensuite ayant interrompu les sacrifices et introduit l'idolâtrie — ou ayant réalisé ce que l'Écriture appelle « l'abomination de la désolation » — il mettra fin aux rites juifs, et établira une idole, et se fera adorer là lui-même. Lorsque l'idolâtrie est ouvertement en rapport avec le sanctuaire, Dieu envoie sur son peuple un fléau terrible. Les Juifs avaient espéré d'y échapper en faisant une alliance avec ce prince ; ils pensaient follement, comme le dit Esaïe, être par ce moyen délivrés du fléau débordant. Ce dernier est

le personnage qui devient le grand chef des puissances orientales du monde liguées contre les puissances occidentales. La masse des Juifs fera alliance avec le grand prince de l'Occident qui sera, à cette époque, leur ami de nom. Mais à l'expiration de la moitié du terme fixé, ce même personnage introduira l'idolâtrie et la leur imposera de force. C'est alors que viendra la dernière catastrophe d'Israël.

L'interruption des cérémonies juives ne repose pas sur ce passage seulement. En Daniel vii, la petite corne est l'empereur de l'Occident, ou « le conducteur qui viendra. » Il est dit de ce personnage qu'« il profèrera des paroles contre le Souverain, et détruira les saints du Souverain, et pensera de pouvoir changer les temps et la loi; et ils seront livrés en sa main jusqu'à un temps, et des temps, et une moitié de temps. » Remarquez l'analogie entre cette déclaration et celle que nous avons ici. Que faut-il entendre par « un temps, et des temps, et une moitié de temps? » Trois ans et demi, pour sûr. Et que faut-il entendre par la moitié d'une semaine? Précisément la même période. Au milieu de la durée pour laquelle l'alliance avait été faite avec Israël, ce prince arrêtera leur culte, et prendra en ses mains toutes les cérémonies juives. Il ne leur permettra pas non plus d'observer leurs fêtes. « Ils seront livrés en sa main, » c'est-à-dire, les temps et les lois des Juifs. Dieu ne reconnaîtra pas le culte juif.

d'alors, et en conséquence il ne les préservera pas en cette occasion. Il laissera poursuivre son chemin à cet homme qui, après avoir fait, comme ami, une alliance avec Israël, l'enfreindra et substituera l'idolâtrie au culte de ce peuple. Alors viendra le fléau débordant. « Au milieu de la semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation. »

Mais je dois recourir à une manière plus exacte de rendre les paroles qui suivent. Les traducteurs se sont montrés fort incertains de leur véritable signification ; mais en voici la traduction littérale : « Puis, à cause de (ou en raison de) l'aile des abominations, un désolateur. » C'est-à-dire à cause qu'il aura pris les idoles sous sa protection, il y aura un désolateur, savoir le fléau débordant, ou l'Assyrien. « Le conducteur qui viendra ne désole point Jérusalem. En ce temps là, il a fait alliance avec les Juifs, et quoiqu'il rompe son alliance, cependant, par cela même qu'il est leur chef et leur protecteur, et que son favori, le faux prophète, aura son siège parmi eux comme le grand archiprêtre de ce jour, il établit, avec l'aide de ce faux prophète, le culte de sa statue dans le temple de Dieu. En conséquence de cela, le roi du Nord fondra comme un désolateur.

Les Juifs justes et fidèles auront donc deux ennemis en ce temps là. Le désolateur, ou l'Assyrien, sera l'ennemi du dehors. L'ennemi du dedans sera l'Antichrist, ou leur roi, qui fera selon sa volonté, qui les corrompra en

→ rapport avec le conducteur romain. De sorte que voici le véritable sens de ce passage : « A cause de la protection des abominations, (il y aura) un désolateur, même jusqu'à ce que la consommation déterminée ait fondu sur le désolé. » — « Le désolé » signifie Jérusalem. Toute la consommation, ou ce que Dieu a décrété contre les Juifs, doit avoir son cours. « Cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient arrivées. » Ce seront les derniers représentants de la portion d'Israël qui a rejeté Christ. Dieu fera venir sur eux tous les jugements. Ils seront emportés, et alors il ne restera que la semence sainte, le résidu fidèle, dont Dieu fera le grand noyau de la bénédiction pour tout le monde sous le règne du Seigneur Jésus.

LA LOI.

CE QU'ELLE EST, CE QU'ELLE N'EST PAS, QUELLE EST LA RÈGLE DE CONDUITE DU CHRÉTIEN.

MON CHER FRÈRE, — Je ne suis pas fâché de savoir, d'une manière un peu précise, quelles sont réellement les vues de ceux qui soutiennent que la loi est la règle de conduite du chrétien, et par quels arguments ils

appuient leur opinion. Je désire examiner ce sujet, dont l'importance est grande, en dehors de toute idée de controverse et avec tout le calme possible. Je tiens compte, ou je veux tâcher de le faire, des formes théologiques de la pensée. Enseigné moi-même exclusivement par l'Écriture, une foule d'expressions qu'on n'y trouve jamais me paraissent étranges, tandis qu'elles sont à la base même des habitudes d'esprit de ceux dont j'ai à considérer ici les vues. C'est ainsi, par exemple, que les expressions : « la loi morale, » — « la justice de Christ, » ne se rencontrent jamais dans l'Écriture. Mais il nous faut admettre ces habitudes et ces expressions théologiques, voir jusqu'à quel point elles sont scripturaires quant au fond, et tenir ferme le fond, tout en préférant les manières de s'exprimer scripturaires qui sont sûrement plus claires et meilleures. Je ne doute pas que l'usage d'expressions non scripturaires est le fruit et la cause d'habitudes d'esprit non scripturaires; et, d'un autre côté, il n'est pas bon de compromettre des vérités réelles, en disputant sur les mots qui les expriment. Le mot « Trinité » ne se trouve pas dans l'Écriture; l'expression « justifié seulement par la foi, » ne s'y trouve pas non plus. Cependant je n'ai pas besoin de les justifier auprès de vous, comme expressions humaines de vérités essentiellement fondamentales. Je n'ai pas de termes meilleurs, et je me sers de ceux que je trouve communément employés, pour exprimer ce que je crois du plus profond de mon âme; et je ne voudrais point m'exposer à ébranler la foi de ceux qui retiennent ferme la vérité exprimée par ces mots, en disputant sur les mots par lesquels des milliers de saints l'ont exprimée avant moi. De même pour le mot « Personne, » appliqué à la divinité. Il n'est point scripturaire, mais je ne trouve pas de mot

meilleur pour désigner un être qui envoie, est envoyé, vient, s'en va, veut, distribue et accomplit des actes distincts. Le Père envoie le Fils, le Fils n'envoie pas le Père. Je doute que qui que ce soit me fournisse un terme meilleur que celui dont se sont revêtues pendant des siècles les profondes et divines convictions de la foi chez les saints. Si quelqu'un fait la guerre au mot dont on s'est toujours servi pour exprimer une vérité, sans en avoir un meilleur, je crains un peu que ce soit à la vérité que ce terme porte avec lui qu'il fait réellement la guerre.

Je dis cela pour que vous soyez bien convaincu que je ne cherche point à ébranler quelque âme simple, en soulevant des difficultés capricieuses sur des mots, ou par répulsion pour des expressions nées et en usage dans les écoles. Si un serviteur de Dieu cherchait simplement à insister sur le caractère dangereux de ce que l'on nomme vulgairement antinomianisme, mal qui consiste à se servir de la liberté comme d'un voile pour la méchanceté — et nous savons par l'Écriture que la chair est parfaitement capable de le faire — certainement il ne m'aurait pas pour adversaire. Si on appuyait fortement sur la piété comme étant le fruit d'une foi vivante, et qu'on donnât à cela le nom de loi morale, je pourrais regretter le vague d'une phraséologie non scripturaire; ainsi que le défaut de vue et de puissance spirituelles qu'il y a, à ne pas faire de Christ la substance même de l'enseignement moral aussi bien que de l'enseignement doctrinal, comme l'Écriture le fait sûrement d'une manière si bénie; mais, quant au fond du sujet, je crois pouvoir dire que je m'associerais cordialement au but poursuivi. De semblables exhortations ont leur place et leur nécessité. Qu'un chrétien doive marcher conformément aux pré-

ceptes du Nouveau Testament, et à toute la lumière divine qu'il peut retirer pour sa conduite, de l'Ancien, soit des dix commandements, soit de toute autre partie, c'est ce qu'aucun chrétien conséquent et droit ne saurait nier un seul instant. Je ne pourrais reconnaître comme chrétien quelqu'un qui le nierait. Je puis ne pas le juger, lui, mais je suis tenu de juger ses principes. Mais je suppose que de tels cas sont rares, si même il s'en trouve : toujours est-il sûr que cette manière de voir n'aurait ni mon appui ni le vôtre. Il est superflu de s'y arrêter davantage, sauf pour la rejeter comme étant entièrement mauvaise et n'ayant rien de chrétien.

C'est un des caractères qui distinguent l'hérésie de tout progrès dans la vraie connaissance divine, que ce dernier retient toujours ferme le fondement moral, la différence entre le bien et le mal, immuable et fixe, comme il l'est dans la nature divine et dans la parole révélée. L'hérétique, au contraire, en fait peu de cas, ou le perd de vue. Cela est montré d'une manière remarquable en Rom. II, 6-10, au début d'une épître qui traite de la justification sur le principe de la foi et de la grâce, avec tant d'étendue et d'une manière si méthodique et si bénie. L'Apôtre ne s'arrête pas à rechercher là comment on peut arriver au bien, et n'a garde d'affaiblir les principes fondamentaux par des explications ayant pour but de prouver leur accord avec d'autres doctrines, et qui ne feraient que leur ôter de leur force. D'autres passages peuvent nous enseigner cela, et le font, je n'en doute certes pas, et nous avons à les comparer soigneusement; mais celui-ci nous présente la grande vérité dans sa fermeté immuable et inaltérable, fondée sur la nature de Dieu et la responsabilité de l'homme. Les divines *finis bonorum et ma*

Iorum, si je puis me servir d'une expression païenne, ne doivent pas être franchies. Je puis bien voir que, en moi-même, dans mon état de nature, je dois être condamné sur ce fondement, et qu'il me faut réfugier dans l'espérance placée devant moi; je puis voir qu'il me faut trouver une vie qui persévère dans les bonnes œuvres telle qu'elle est demandée ici, trouver aussi la justice en Christ, et que je ne puis les trouver nulle part ailleurs; tout cela, je puis bien le voir, mais l'immuable justice est là qui le rend absolument nécessaire. Il faut que je trouve cette vie et cette justice, de quelque inexprimable degré que la grâce et la gloire que je trouve dépassent la mesure de la responsabilité qui m'a forcé de les trouver. Jamais ces vérités-ci ne détruiront ni n'affaibliront celle-là.

Ce que j'objecte à la manière dont on parle de la loi morale, partout où les chrétiens sont placés sous la loi, ne tient point au maintien des obligations morales, car elles sont parfaitement justes, mais à ce que, par l'usage que l'on fait de l'expression loi morale, et la manière dont ensuite on l'applique à la loi dans le sens que l'Apôtre en parle, l'enseignement de l'Apôtre est entièrement perverti et mis de côté, et cela dans les points pratiques les plus importants. Et comme ceci me mène à quelques vérités capitales, je désire reprendre la question, ce que je ne ferais pas s'il ne s'agissait que de controverse.

Si, en parlant de la loi, j'emploie l'expression de *loi morale* (ce que l'Écriture ne fait point), je présente, par l'expression même, comme une chose fatale, le fait d'en être délivré. Pourtant, Paul déclare que le chrétien est délivré de la loi. Si je fais de la loi une loi morale, comprenant là dedans les préceptes du Nouveau Testament et toute la moralité qui se trouve

dans le cœur et dans la conduite, dire qu'un chrétien en est délivré, c'est une chose absurde, ou bien le fait d'une méchanceté monstrueuse. Certainement ce n'est point là le christianisme. Marcher d'une manière conforme à la volonté divine, et cela dans l'esprit d'obéissance aux commandements, c'est à la fois la joie et le devoir d'un cœur renouvelé. Je dis obéissance aux commandements. Il y en a qui s'effraient de ce mot, comme s'il devait affaiblir l'amour et l'idée d'une nouvelle création. L'Écriture ne s'en effraie pas. L'obéissance à quelqu'un que l'on aime, et l'observation de ses commandements, sont la preuve de cet amour et font les délices de la nouvelle nature. Lors même que je pratiquerais toujours le bien, si je n'agissais pas dans l'esprit d'obéissance je ne ferais rien de bon, parce que ma véritable relation et ma relation de cœur avec Dieu seraient laissées entièrement de côté. C'est ici l'amour que nous gardions ses commandements. Nous sommes sanctifiés par l'obéissance de Christ. Christ lui-même dit : « Le chef du monde vient ; et il n'a rien en moi ; mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais. » Son acte d'amour le plus éclatant est son acte le plus éclatant d'obéissance.

Mais c'est justement la raison pour laquelle il est si fatal, si pernicieux de mettre le chrétien sous la loi, de changer les termes de l'Écriture pour d'autres, et de parler de la loi morale comme si elle était donnée pour règle de conduite ; et parce qu'on n'a pas de passage où soit employée l'expression de *loi morale*, de citer les déclarations de Paul relativement à la loi, de laquelle il déclare que nous sommes délivrés, en insistant sur cela comme l'un des points principaux de son enseignement. Il ne dit pas simplement, en effet, que nous

ne sommes point justifiés par les œuvres (*cependant nous le serions, si la loi morale était gardée*, et il l'affirme ainsi : « Ceux qui accomplissent la loi seront justifiés »); mais que nous *en sommes délivrés*. Un chrétien en est délivré, parce qu'elle est d'un effet ruineux toutes les fois qu'elle s'applique aux hommes en état de chute. Et ce n'est pas évidemment de la loi cérémonielle que cela est vrai, car l'homme pouvait l'accomplir quelle qu'elle fût. C'est la loi morale qui est ruineuse dans ses effets pour tout fils d'Adam déchu. Mais est-ce la moralité qui est ruineuse, ou l'obéissance aux préceptes de Christ? Ce serait un blasphème de le dire, et abominable pour tout cœur chrétien. Mais c'est de la loi que l'Apôtre déclare que ce qui était donné pour la vie a été trouvé pour lui être pour la mort, Rom. vii. Elle est un ministère de mort, et un ministère de condamnation, 2 Cor. iii, 7-9. Tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi — et ce ne sont pas des œuvres mauvaises — sont sous la malédiction, Gal. iii, 10. En d'autres termes, dans l'enseignement de l'Apôtre, la loi signifie tout autre chose qu'une règle ou une mesure de conduite. Elle est un principe d'après lequel Dieu en agit avec les hommes, et qui les détruit et les condamne nécessairement.

Telle est la manière dont l'Esprit de Dieu fait usage de la loi. Dans l'enseignement chrétien, il ne place jamais les hommes sous elle, mais il montre soigneusement, au contraire, comment ils en sont délivrés, et ne sont plus sous elle. Jamais, non plus, l'Écriture ne songe à dire : Vous n'êtes pas sous la loi d'une certaine manière, mais vous y êtes d'une autre; vous n'y êtes pas pour ce qui regarde la justification, mais vous y êtes envisagée comme règle de vie. Elle affirme que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce;

que si vous êtes sous la loi, vous êtes condamnés et sous une malédiction; car il faut qu'elle ait toute sa force et son effet propre. Remarquez qu'elle la présente comme un principe en contraste avec la grâce. Mais on me dira peut-être : Vous êtes injuste à notre égard, en prétendant que nous tenons qu'un chrétien est sous la loi. Je réponds en demandant comment peut être obligatoire une chose sous laquelle on n'est pas, dont on est délivré. Non, l'Apôtre a grand soin d'insister sur ceci, que la loi est bonne et que ce n'est pas la faute de la loi si nous sommes condamnés dans le cas où nous avons à faire avec elle; mais il déclare avec autant de soin que nous le sommes si c'est réellement le cas; et que, de fait, nous en sommes délivrés : il ajoute que si nous sommes conduits par l'Esprit, nous ne sommes pas sous la loi. Il s'en sert pour exprimer un principe, une manière d'agir de la part de Dieu en contraste avec la grâce. C'est dans ces sens qu'il parle de la loi.

Je le répète, l'Écriture apporte le plus grand soin à faire voir que nous sommes délivrés de la loi en tant que ministère de mort et de malédiction, et à déclarer que nous ne sommes pas sous elle. Prenez le terme de loi morale, et parlez comme saint Paul, et voyez où vous nous amènerez. Mais pour que cela soit bien devant nos yeux, je citerai quelques passages qui montreront que ce n'est pas un sujet de peu d'importance, ni une assertion exagérée que ce qui est exprimé par ces paroles : « Tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi, sont sous la malédiction. » « La loi est intervenue, afin que l'offense abondât. » Remarquez cette expression, est intervenue (*pareisélthe*). C'était un principe, un système, une manière d'agir qui survenait. « Le péché n'aura pas d'empire sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce. »

« L'aiguillon de la mort c'est le péché, et la *puissance du péché*, c'est la loi. » — « Or, moi, étant autrefois sans loi, je vivais ; mais le commandement étant venu, le péché a repris la vie, et moi je mourus. » Est-ce de la loi cérémonielle que l'Apôtre parle ? Loin de là, il parle de la loi dans sa nature et son essence morales. Je n'eusse pas eu conscience de la convoitise, dit-il, si la loi n'eût dit : Tu ne convoiteras point. Et, après avoir affirmé que le péché n'aurait point d'empire sur nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, il ajoute aussitôt : « Quoi donc ! pécherons-nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce ? » faisant voir par là qu'il ne s'agit nullement ici de l'introduction de la loi cérémonielle. Et ce n'est pas non plus de la justification qu'il parle, mais du service du péché. Non, il traite toute la question de la loi d'une manière qui non seulement est tout à fait différente de celle dont la traite en général le parti évangélique dans son enseignement, mais qui lui est même complètement opposée. Je continue : « le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, a produit en moi toute convoitise. » — « Le péché, afin qu'il parût péché, m'a causé la mort par ce qui est bon, afin que le péché fût rendu par le commandement excessivement pécheur. « S'agit-il de la loi cérémonielle ? Ou bien n'est-ce pas plutôt un principe sur lequel Dieu plaça l'homme « quatre cent trente ans après la promesse, et qui « fut ajouté à cause des transgressions, jusqu'à ce que vint la semence à laquelle la promesse est faite. » Mais maintenant la semence à laquelle la promesse fut faite est venue, et « désormais nous sommes délivrés de la loi. » Ce qui était impossible à la loi en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu l'a fait d'une autre manière.

Je désire montrer un peu ici comment cette délivrance de la loi n'autorise nullement le péché. Ce que je cherche à faire voir, c'est que l'Écriture traite la question de la loi d'une manière bien différente de celle que j'examine. Avant que la foi vint, nous étions gardés sous la loi. Mais depuis que la foi est venue nous ne sommes plus sous le conducteur (le pédagogue). Si l'héritage est sur le principe de la loi, il n'est plus sur le principe de promesse, mais Dieu a fait le don à Abraham par promesse. La loi a été ajoutée. De plus, s'il avait été donné une loi qui eût le pouvoir de vivifier, en réalité la justice serait sur le principe de la loi. « Mais l'Écriture a renfermé toutes choses sous le péché. » — « Pour moi, dit l'Apôtre, par la loi je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu. » — « Si je suis conduit par l'Esprit, je ne suis pas sous la loi. » Vous êtes morts à la loi par le corps de Christ, pour être à un autre. — « Elle est le ministère de la mort écrit en lettres, empreint sur des pierres. » S'il était permis de considérer la loi comme la loi morale qui oblige un chrétien, comment l'Apôtre pourrait-il dire : « C'est pourquoi, mes frères, vous aussi, vous êtes morts à la loi par le corps de Christ ? » Ne serait-ce pas faire Christ ministre de péché, ainsi que l'exprime saint Paul ? Et qu'on n'essaie pas de dire qu'il parle de la justification par des œuvres de loi. Il ne fait rien de semblable. Voici ses paroles : — Vous êtes morts à la loi par le corps du Christ, pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que vous portiez du fruit pour Dieu. Être mort à la loi, est le véritable moyen de porter du fruit. De même, dans l'épître aux Galates. Pour moi, par la loi je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu. Si je veux porter du fruit et vivre à Dieu, il faut que je sois mort à

à la loi. La loi est un principe sur lequel nous ne pouvons pas plus vivre à Dieu qu'être justifiés. Sans doute il est impossible que nous soyons justifiés par des œuvres de loi, mais il y a beaucoup plus encore. La loi nous condamne positivement si nous sommes sous elle. Elle « produit de la colère. » Elle ne saurait donner la vie, mais cela n'est pas tout. Elle est un ministère de mort — est trouvée être pour la mort. Elle est « la puissance du péché. » Par elle le péché, à qui elle fournit occasion pour cela, produit en nous toute convoitise — portant du fruit pour la mort. Les passions des péchés sont par la loi : enfin, elle rend le péché excessivement pécheur. Tout cela est-il enseigné par l'Écriture, ou non ? Allèguera-t-on que c'était là l'effet de la loi, hors de Christ et avant Christ ? Mais que le lecteur se souvienne que l'Apôtre écrit à des chrétiens, et qu'il raisonne contre une tendance et des efforts qui assiégeaient partout les chrétiens en vue de les placer sous l'obligation de garder la loi *après la venue de Christ*. Il montre l'effet de la loi pour quiconque l'a prise dans la pensée de satisfaire aux obligations qu'elle impose, lorsque déjà il était chrétien, et il déclare que pour lui, qui avait été sous la loi, il en était délivré, et qu'elle était destinée uniquement à servir de pédagogue jusqu'à ce que la foi vint ; mais que la foi étant venue, on n'était plus sous elle. Le sujet qu'il traite toujours, c'est la loi dans sa nature (1) ou spécialement la tentative de placer les

(1) Le lecteur qui connaît le grec verra que, dans une multitude d'exemples où l'expression « la » loi, semblerait se rapporter à la loi juive ; l'Apôtre parle de la loi comme d'un principe. De fait, ce n'est que dans le judaïsme que Dieu avait mis ce principe à l'épreuve, de sorte qu'au fond cela revient au même.

gens sous l'obligation de l'observer après qu'ils avaient déjà reçu la foi. La loi a sa portée à elle, son effet propre.

Ceci m'amène au texte constamment cité : « Au contraire, nous établissons la loi. Et ici, je voudrais vous prier de peser ce que j'avance. J'affirme, conformément à l'Écriture, que la loi doit avoir toujours son effet tel qu'il est présenté dans la parole de Dieu, toujours, nécessairement, sur quiconque est placé sous elle ; mais que cet effet est toujours, selon l'écriture, la condamnation et la mort ; et rien d'autre, sur un être en qui il se trouve une convoitise ou une faute ; qu'elle ne connaît pas de miséricorde, mais prononce la malédiction contre quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui y sont écrites ; et que quiconque est sur le principe des œuvres de loi est sous la malédiction. Or, de fait, le chrétien, comme homme, a le péché en lui, et hélas ! il manque ; et si la loi s'applique à lui, il est sous la malédiction, car elle prononce la malédiction contre quiconque pèche. Est-ce que par là j'affaiblis son autorité ? je la maintiens, au contraire, et l'établis de la manière la plus complète. Je demande si vous avez à faire avec la loi : dans ce cas vous êtes sous la malédiction. Pas moyen d'échapper, point d'exemption. Il faut que son autorité et ses droits soient maintenus, que ses justes exigences soient remplies. Avez-vous manqué ? Oui, certainement, vous avez manqué. Vous êtes alors sous la malédiction. Non, répondez-vous ; mais je suis chrétien : la loi m'oblige encore, mais je ne suis pas sous une malédiction. Est-ce que la loi n'a pas prononcé une malédiction contre celui qui vient à manquer ? Oui, elle le fait. Comment ! vous êtes sous la loi, vous avez failli, et vous n'êtes pas mau-

dit après tout ! Dans ce cas , l'autorité de la loi *n'est pas* maintenue ; car vous êtes sous elle , elle vous a maudit , et vous n'êtes point maudit . Tandis que si vous tenez ce langage : *j'étais* sous la loi , et j'ai manqué ; mais Christ est mort et a porté la malédiction qu'elle prononçait ; et maintenant , comme racheté , je suis sur un autre fondement , et ne suis plus sous la loi , mais sous la grâce : alors l'autorité de la loi *est* maintenue . Mais si , après que Christ est mort et ressuscité , et que vous êtes en Christ , vous êtes placé *de nouveau* sous la loi , et que vous manquez , et ne soyez point maudits , son autorité est détruite , car elle prononce une malédiction , et vous n'êtes nullement maudit . L'homme qui place un chrétien sous la loi , détruit l'autorité de la loi , ou bien il met le chrétien sous la malédiction ; car nous bronchons tous en plusieurs choses . Ils' imagine qu'il établit la loi , au lieu qu'il détruit son autorité . Celui-là seul établit pleinement l'immuable autorité de la loi , qui déclare qu'un chrétien n'est absolument pas sous elle , et que par conséquent il ne saurait être atteint par sa juste et sainte malédiction .

Je montrerai , par l'Écriture , avant de clore ces pages , quelle est la mesure de la conduite chrétienne . La seule chose que je désire faire remarquer maintenant , c'est que , de fait , ce dont nous avons tout particulièrement besoin , ce n'est pas tant la règle du bien et du mal , quoiqu'elle soit très-utile , très-nécessaire et fort à sa place , comme un motif et de la puissance pour notre nouvelle nature . La loi ne fournit ni l'une ni l'autre de ces deux choses . L'Écriture déclare qu'elle sert d'occasion au péché pour produire en moi la convoitise , que les passions des péchés existent par elle , qu'elle est la puissance du péché , et que

le péché n'aura pas d'empire sur moi, parce que je ne suis pas sous la loi, mais sous la grâce. Mettez sur une table un vase renversé : qui est-ce qui s'en occupera ? Dites, « personne ne doit savoir ce qui est placé dessous : » qui ne désirera le savoir ? La loi donne occasion à la convoitise. Que seulement on veuille se souvenir que l'Apôtre parle de la loi, de son effet sur *quiconque* est sous elle, et *particulièrement* sur les chrétiens qui prennent cette place après être devenus chrétiens ; et qu'il ne traite pas simplement (quoiqu'il le fasse d'une manière complète) de la justification par la loi, mais de son effet propre, qu'elle a nécessairement et dans tous les cas, et la question sera bientôt décidée si l'Écriture fait autorité.

Mais de quelle manière un homme consciencieux est-il délivré de la loi sans qu'il en résulte quelque tolérance pour le péché ? Premièrement, ceux qui péchent sans la loi périront sans la loi, de sorte qu'il ne s'en trouverait pas mieux en mettant la loi de côté dans le but de pécher impunément. Secondement, la loi n'est pas un secours contre le péché. D'après l'Apôtre, c'est parce que nous *ne sommes pas* sous la loi mais sous la grâce que le péché n'a point d'empire sur nous. Qu'est-ce donc qui délivre du péché et de la loi ? C'est la mort, et la nouveauté de vie dans la résurrection. Nous sommes en Christ, non en Adam. Voyons d'abord l'effet légitime de la loi, car elle est bonne, si quelqu'un en use légitimement. Elle condamne les péchés ; mais, connue dans sa puissance spirituelle, elle fait davantage : elle condamne le péché. En premier lieu, elle condamne toute transgression de ses propres commandements. Ici pour ce qui est de la conduite extérieure, un homme comme saint Paul peut éviter de lui donner prise sur sa con-

science ; mais connue dans sa spiritualité , elle condamne la convoitise. Mais j'ai des convoitises. Néanmoins je vois que la loi est juste : je me condamne moi-même. Elle juge le travail de ma nature produisant la convoitise , *mais elle n'en donne pas une nouvelle*. Elle condamne ma volonté , réclamant une obéissance absolue comme due à Dieu ; et si ma volonté est pour le bien , je découvre que sous la loi je n'ai pas de puissance pour l'accomplir. Je ne trouve pas le moyen d'accomplir ce qui est bon. Actes , convoitises , volonté , tout ce que je suis moralement , est jugé et condamné à la mort , et je n'ai point de force pour accomplir le bien. Tel est l'effet que produit la loi sur un homme quand elle a prise dans la conscience. Elle me tue. Quant à ma conscience sous la loi , je suis mort devant Dieu. Mais la loi s'applique à l'homme comme enfant d'Adam vivant dans la chair. Sous ce rapport elle me condamne et produit la mort en moi , parce que je suis tel. A ce titre , je suis mort sous elle ; et il en résulte que ce à quoi elle s'appliquait est mort sous son efficace , et qu'elle n'a plus d'application. Un homme est mis en prison pour vol ou pour meurtre ; il y meurt ; la loi ne peut plus rien , car c'en est fait de la vie sur laquelle elle avait puissance. Par la loi , je suis mort à la loi afin que je vive à Dieu. Eu égard à ma conscience devant Dieu , la loi m'a tué ; elle ne peut rien faire de plus.

Mais il y a plus encore , parce que je suis arrivé à l'intelligence de tout cela en étant chrétien , et qu'autrement je ne pourrais le voir ni en raisonner ainsi. De là vient que je suis mort à la loi *par le corps de Christ*. La mort , sous la sentence de laquelle la loi m'avait placé dans ma conscience , est tombée sur un autre ; je suis mort en Lui , en Christ , de cette ma-

nière le péché a été ôté de ma conscience. Si la mort fût tombée sur moi, ma part eût été la misère éternelle. Mais Christ ayant pris cette place, c'est l'éternel amour ; et j'ai le droit de me tenir pour mort, parce que Christ est mort et que je l'ai reçu réellement dans mon cœur comme vie ; et il est réellement ma vie, lui qui mourut pour moi et ressuscita ensuite. Je vis par la vie de Celui qui est un esprit vivifiant ; et par conséquent, j'ai le droit, et j'y suis obligé, de me tenir moi-même pour mort, puisque celui en qui je vis a souffert la mort. C'est sur ce fondement que l'Apôtre appuie tous ses raisonnements et toutes ses exhortations relativement au péché et à la loi. Il considère le chrétien comme mort et ensuite ressuscité, parce que sa vie véritable, son « moi », la vie qu'il a reçue et dans laquelle il vit en tant que chrétien, c'est Christ qui mourut et qui de nouveau est en vie. Après avoir dit « pour moi, par la loi je suis mort à la loi, » il ajoute : « Je suis crucifié avec Christ, mais je vis ; non plus moi, mais Christ vit en moi. » — « Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi établissez-vous des ordonnances, comme si vous étiez encore en vie dans le monde. » — Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu.

Voyons de quelle manière il applique cette doctrine au péché et à la loi. En Rom. v, il avait appliqué la résurrection à la justification. Christ (IV, 25) a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification. C'est une justification accompagnée de la vie ; nos péchés ne sont pas simplement ôtés, mais nous sommes placés dans une position entièrement nouvelle d'acceptation devant Dieu. Cette connexion de la vie, de la puissance de la vie en Christ, avec la justification en ce même Christ qui est ressuscité après

être mort pour nous, est ce qui (et non point la loi), assurait aussi la piété dans la doctrine de l'Apôtre, vi, 2. « Nous qui sommes morts au péché, comment y vivrons-nous encore ? » Nous ne le pouvons si nous y sommes morts. Or, telle est notre position en Christ, mort et ressuscité, et bien réellement notre position puisque nous avons une vie entièrement nouvelle en Christ qui est notre vie. « Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec Lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché; car celui qui est mort est quitte du péché. » Il montre ensuite comment Christ est mort et ressuscité et comment il vit à Dieu; puis il ajoute : « Vous aussi tout de même, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ-Jésus. » — « Que le péché » continue-t-il « ne règne donc point dans votre corps mortel », ajoutant ce que j'ai déjà cité, « car le péché n'aura pas d'empire sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce. » Il fait allusion alors à l'abus que la chair voudrait faire de cette doctrine; mais au lieu d'insister sur la pensée que la loi morale les obligeait, il leur fait voir qu'ils sont affranchis du péché, et asservis à Dieu et à la justice, et qu'ils ont à livrer leurs membres comme esclaves à la justice pour la sanctification. C'est donc en vertu du fait que nous sommes morts et que nous vivons dans la vie de Christ, que nous sommes affranchis du péché.

Dans le chapitre vii, il applique la même vérité à la loi avec plus de soin encore. Vous ne pouvez, dit-il, et il insiste là-dessus, avoir deux maris en même temps. Vous ne pouvez être obligés à Christ et à la loi. Bien; mais de quelle manière l'homme placé sous la loi en peut-il être délivré? Ce sera en mourant à ce

à quoi il était tenu. La loi n'avait de droit sur l'homme que comme vivant dans la vie d'un enfant d'Adam. « La loi a de l'autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit, » mais je suis mort à la loi par le corps de Christ; le lien qui m'obligeait à la loi a pris fin d'une manière absolue, complètement et nécessairement; car la personne est morte, et que la loi n'avait d'autorité sur elle qu'aussi longtemps qu'elle vivait. De là vient que Paul dit, dans un langage plein de force et de simplicité : *lorsque nous étions dans la chair*, les passions des péchés lesquelles sont par la loi. La loi s'applique à l'homme dans la chair; mais nous sommes morts, nous ne sommes pas dans la chair. *Quand nous y étions*, elle s'appliquait à nous : elle s'appliquait à la chair, excitait le péché, et condamnait le pécheur. Mais il est mort sous son action lorsqu'il était placé sous elle — mort sous son effet dans la personne de Christ, et désormais il vit délivré d'elle, en possession d'une nouvelle vie, laquelle est Christ ressuscité, en dehors à toujours de la portée de la loi et de la condition qu'elle concerne. Il n'est point lié à l'ancien mari; la mort a rompu le lien, sa propre mort et sa crucifixion en Christ; car il a reconnu que c'était là ce qui était justement sa portion comme pécheur. Il est maintenant marié à un autre, savoir, à Christ qui est ressuscité d'entre les morts, afin de le rendre capable de porter du fruit pour Dieu. *Il n'est point dans la chair*, mais dans l'Esprit, si l'Esprit de Dieu habite en lui; si non, il n'est point à Lui.

Oui, direz-vous, mais la chair est encore là, bien que le chrétien ait le droit, et qu'il doive le faire, de se tenir lui-même pour mort; et, en conséquence, il a besoin de la loi, non point pour ôter le péché, mais pour faire qu'il n'ait pas d'empire. Je répons par ces

paroles déjà plusieurs fois citées : « Le péché n'aura pas d'empire sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi. » Quand j'étais dans la chair, la loi était pour le péché l'occasion d'opérer dans mes membres. Or, je suis mort dans la chair et la loi ne peut aller au delà de la mort. La piété se trouve dans la vie nouvelle qui vit par la foi du Fils de Dieu. C'est le fait béni et dont j'ai conscience, que je suis mort en Christ et que je suis en *Lui*, de telle sorte que je ne suis plus du tout dans la chair, mais que je l'ai, Lui, pour ma vie, qui est la voie scripturaire de la piété, de la justice avec son fruit en sanctification, et non point le fait d'être sous la loi. Vivre dans un Christ ressuscité, comme quelqu'un qui a été mis par la mort hors de la portée de la loi, voilà la vie chrétienne. *La mesure de cette marche, c'est Christ, et rien d'autre.* Celui qui dit qu'il demeure en Lui, doit lui-même aussi marcher comme Il a marché. Consultons l'Écriture sur ce point, la règle scripturaire de la conduite. Je viens de la donner. Nous devons marcher comme Christ a marché. Il est encore écrit : « Il nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces. » Il est à la fois la vie, le motif, et aussi le modèle; il vit en nous, et la vie que nous vivons dans la chair nous la vivons par la foi en Lui. Il a foulé le sentier avant nous. Il est tout, et en tous. C'est comme contemplant en sa face découverte la gloire du Seigneur (2 Cor. III) que nous sommes *transformés* dans la même image de gloire en gloire; et ainsi Christ étant empreint dans le cœur par l'Esprit du Dieu vivant, nous devenons l'épître de Christ (2 Cor. III.) Et remarquez que cela est présenté comme faisant *contraste* avec la loi écrite sur des tables de pierre. Nous devons revêtir Christ, revêtir le nouvel homme. C'est

à une chose qui va si loin qu'il est dit (1 Jean III) :
« Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que Lui
a laissé sa vie pour nous, et nous devons laisser nos
vies pour les frères. » La loi ne connaissait pas de
principe tel, ni une telle obligation. Est-ce la loi qui
a fait que Christ est venu et a laissé sa vie pour nous?
Cet exemple ne démontre-t-il pas combien est fausse
la pensée que la loi est la règle ou la mesure de notre
conduite?

A la vérité, il y a deux aspects dans la vie de Christ :
l'obéissance de l'homme à la volonté de Dieu, à la loi
si vous voulez, car Il est venu sous la loi ; et puis la
manifestation de Dieu lui-même dans sa grâce et dans
sa bonté. Mais ceci ce n'est point la loi ; c'est Dieu en
bonté et non pas l'homme dans sa responsabilité :
c'est une chose funeste de confondre les deux points
de vue. Dira-t-on que nous ne sommes pas appelés, et
que nous ne saurions l'être, à suivre Christ dans sa
vie considérée sous son dernier aspect ? Je réponds
que nous sommes expressément appelés à le faire, et
que nous ne le sommes jamais à le suivre sous la loi.
Quant à ce dernier point l'Écriture déclare que si
j'aime mon prochain comme moi-même, j'aurai ac-
complis la loi, de sorte que je n'ai pas besoin d'être
sous elle. Elle dit encore que si je marche selon l'Es-
prit, la justice de la loi sera accomplie en moi, et
qu'ainsi sera effectué ce qui était impossible à la loi,
en ce qu'elle était faible par la chair. L'Esprit produira
des fruits contre lesquels il n'y a point de loi. C'est
une nature nouvelle dirigée par l'Esprit, et formée
par la parole, croissant en toutes choses jusqu'à la
tête (Christ) — qui marche d'une manière digne du
Seigneur. Les commandements de la loi ne produisent
rien de pareil ; mais c'est en regardant par grâce à

Christ que nous sommes transformés dans la même image. Mais dans cette marche, par laquelle il manifeste Dieu, Christ est expressément placé devant nous comme notre modèle. « Soyez imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés, et s'est donné lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en odeur de bonne senteur. » Nous sommes appelés à être remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, et non point selon la loi. Nous sommes renouvelés en connaissance, selon l'image de celui qui nous a créés. Lisez la description de ce caractère : « Revêtez-vous comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité, vous supportant les uns les autres, et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre l'autre, comme aussi le Christ vous a pardonnés, vous aussi faites de même. » Si quelqu'un désire avoir un tableau complet de la vie chrétienne, de la vie en nous de Christ ressuscité, qu'il lise Coloss. III, 1-17.

Je crois que j'en ai dit assez et que j'ai fait assez de citations pour montrer la pensée de l'Écriture sur le point qui nous occupe, c'est-à-dire la manière dont elle envisage la loi, son action et ses effets, et aussi ce qu'elle enseigne sur la règle de conduite du chrétien comme quelqu'un qui est mort et qui est associé avec Christ ressuscité, et qui vit par lui. La loi est la mesure de la responsabilité de l'homme con-

sidéré comme tel vis-à-vis de Dieu. Elle est parfaite comme telle et pas davantage, et elle n'aurait pu être plus que la mesure de la marche de l'homme. Christ fut parfait en cela comme en toute chose; mais il alla plus loin, et manifesta Dieu lui-même dans sa souveraine grâce et dans sa bonté; et nous devons le suivre en cela, aussi bien que dans sa parfaite obéissance à Dieu. C'est lui, et lui seul, qui est notre modèle et notre exemple; ce n'est rien d'autre. C'est lui, et rien d'autre, qui est l'objet dans lequel le cœur a à se reposer, qui doit gouverner le cœur, et à la ressemblance duquel il doit se développer et croître. Il est le motif et le ressort de la conduite en nous, aussi bien que son parfait modèle, ce que la loi ne saurait être, car elle n'est pas la vie, ne la donne pas ni ne la nourrit.

Mais il se rattache à ce sujet d'autres points sur lesquels l'enseignement de ce que l'on nomme le parti évangélique me semble manquer en grande partie de l'appui de l'Écriture, et ne pas être d'accord avec ce qu'elle enseigne; tout cela sur des sujets pratiques importants. Et d'abord, relativement à l'unité essentielle de l'Église dans tous les âges et sous toutes les dispensations. Que dans tous les temps, depuis la chute, un pécheur soit sauvé de la même manière, aucun chrétien ne saurait en douter un instant. Mais le salut n'est pas l'Église, ni l'Église le salut. Si on dit, ne faut-il pas *maintenant* qu'un homme appartienne à l'Église de Dieu pour être sauvé? Je réponds, sûrement. Ce qui veut dire que, s'il est sauvé, il lui appartient, parce que c'est l'ordre divin maintenant; mais ce qui le sauve c'est Christ, et non pas l'Église. Christ sauvait un Juif, qui ainsi était sauvé; mais il appartenait à Israël, qui était l'ordre de Dieu en ce

temps-là, et n'appartenait pas à l'Eglise. La notion de l'Eglise juive, comme on parle, n'a rien absolument de scripturaire. Tout autant qu'un individu était sauvé, toujours il était sauvé par Christ; mais ce n'est point cela qui constituait l'assemblée. Il n'y a eu jamais d'Eglise juive. Il a existé une nation juive, et l'homme qui était appelé par la grâce en tant que Juif, appartenait à cette nation par la foi, et était tenu d'y demeurer attaché. Maintenant il n'y est point tenu, parce que dans l'Eglise il n'y a ni Juif ni Grec. Un homme était Juif par le fait de la naissance, et quand il était circoncis c'était un Juif en communion régulière. L'Eglise, au contraire, même envisagée simplement dans sa profession extérieure, est debout par la foi; jamais elle n'est composée de branches naturelles. Les Juifs étaient des branches naturelles. Dans la position qui leur avait été désignée de Dieu comme Juifs, ils n'étaient pas debout par la foi. Une église juive est une fausseté; rien dans l'Ecriture n'en autorise l'idée. Christ s'est donné pour la nation, mais il ne s'est pas donné pour la nation seulement, mais aussi afin de rassembler en un les enfants de Dieu dispersés, et c'est là ce qui a formé l'Eglise. L'Eglise ou l'assemblée, est le rassemblement de « ceux qui devaient être sauvés. » Cela n'avait jamais lieu dans le judaïsme. L'unité des Juifs était une unité nationale, et pas autre chose. Ils étaient un peuple saint par leur vocation comme peuple. Quand le christianisme fut fondé, le Seigneur ajouta à l'Eglise ceux qui devaient être sauvés : il ne fit jamais cela auparavant. C'était là l'Eglise, l'assemblée de Dieu dans le monde. Auparavant si un Juif venait à croire, il n'était ajouté à rien, c'était un Juif pieux, au lieu d'être un Juif impie, mais il appartenait à ce quoi il appartenait avant : il n'y avait rien

à quoi il fût ajouté par la foi. Nous, nous sommes tous baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps. Mais il est déclaré positivement que le baptême du Saint-Esprit a eu lieu après l'ascension de Christ, en un mot, le jour de la Pentecôte.

Pour ce qui est de l'Eglise invisible, c'est une idée qui n'est ni scripturaire, ni saisissable. Elle fut inventée notamment par saint Augustin dans le but de concilier la triste corruption de l'Eglise professante, avec la fidélité et la piété nécessaires à un vrai chrétien. Une ville située sur une montagne ne peut point être cachée : vous êtes la lumière du monde. Qu'est la valeur, l'utilité d'une lumière invisible, d'une Eglise sous un boisseau ? Il n'existe pas de *communauté* dans l'Eglise invisible. Que l'Eglise soit devenue invisible, je l'admets pleinement, mais je l'admets comme fruit du péché de l'homme. Dans tous les cas, cela ne s'applique point au judaïsme. Dans ce système, la nation — les enfants de Jacob — constituait le corps visible public, et que Dieu entendait être tel ; et jamais les individus saints (croyants) n'étaient rassemblés d'une autre manière. Dans le christianisme ils le furent. Christ s'est donné lui-même pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés. S'ils étaient rassemblés avant comme une Eglise — une assemblée, comment pouvait-il rassembler ce qui était dispersé ? Pourtant l'Ecriture le déclare, Christ s'est donné lui-même pour rassembler les enfants de Dieu qui étaient dispersés. Ils étaient enfants de Dieu, mais ils ne formaient point une Eglise, une assemblée. Ils étaient dispersés, et Christ vint introduire un autre état de chose. S'ils formaient déjà auparavant une Eglise rassemblée, comment Christ vint-il pour rassembler les dispersés ? Si cela signifie que Christ devait sauver en un corps

tous les rachetés à la fin du temps , alors ils ne furent jamais dispersés. Mais dans ce passage , la nation est mise en contraste avec les enfants de Dieu , et Christ vint pour changer cet état de choses , pour rassembler les enfants de Dieu dispersés , en d'autres termes pour fonder l'Eglise , l'assemblée. C'est pour cela qu'il dit « sur ce rocher » — la confession qu'il était le Fils du Dieu vivant — « je fonderai mon assemblée. » Avant il fait cela avant qu'il eût été confessé , et qu'il pût l'être , que Jésus était le Fils du Dieu vivant ? Tant Christ que les apôtres parlent de l'Eglise et du rassemblement des enfants de Dieu comme d'une chose distincte et nouvellement introduite. Tous les raisonnements relatifs à une prétendue Eglise juive prennent leur source dans un christianisme judaïsant , ou reposent sur l'idée entièrement fautive , que , parce qu'on est sauvé de la même manière , on forme une communauté visible , et même la même communauté. Mais pourquoi cela ? Les hommes pouvaient être sauvés sans former une communauté. L'individualité est tout aussi importante que la communauté ; plus encore quand il s'agit de choses divines. La conscience et la foi sont toutes deux individuelles , l'adoption est individuelle. Les Juifs formaient une communauté , mais non de personnes sauvées ; c'était une communauté nationale des fils de Jacob. L'Eglise constitue une communauté , mais en aucune manière une communauté de même espèce , qu'il s'agisse de simple profession ou de réalité : elle est debout par la foi. Le salut individuel n'implique nullement l'existence d'une communauté , et il peut y avoir communauté religieuse sans que le salut soit nécessairement impliqué. Telle était la nation juive.

Toute la théorie sur laquelle repose l'idée d'une

Eglise ayant existé dans tous les âges et sous toutes les dispensations, est complètement fausse. Les faits manquent également. Jusqu'au temps de la nation juive, il n'a pas existé de communauté de personnes liées par une profession qui les obligeât. Abel offre son sacrifice par la foi; mais on ne voit nulle trace de l'existence d'une communauté de gens faisant une profession à laquelle on fût tenu; pas davantage au temps d'Hénoch ni dans celui de Noé. L'idée d'une communauté visible avant le déluge n'est absolument qu'un rêve. Venant ensuite à l'époque qui lui succède, je trouve Job tout seul, et pas de communauté visible quelconque; et quant à Abraham, il est expressément dit à son égard: «je l'ai appelé, lui étant tout seul, et je l'ai béni» (Es. LI, 2) le point sur lequel ce passage insiste étant précisément, qu'Abraham était tout seul, et que le nombre n'était pas nécessaire pour la bénédiction. Lorsque j'arrive à la première communauté religieuse, je la trouve fondée sur un principe tout autre qu'une profession de foi qui obligeât ses membres. Un homme en faisait partie par sa naissance, avant d'être capable de faire quelque profession. Il en était, *ipso facto*, et ne pouvait être autre chose; seulement ses parents étaient obligés de le circoncire le huitième jour. La foi constitue le principe sur lequel l'Eglise visible est debout (Rom. XI). Celui sur lequel reposait le judaïsme était le droit de la naissance, quoique non pas de manière à annuler les droits-souverains de Dieu. Si l'Ecriture dit vrai, quoique toujours le salut ait été le même, l'Eglise, ou la communauté, l'unité des croyants, n'a jamais existé jusqu'à la Pentecôte. Son Chef n'existait pas non plus, dans cette condition dans laquelle il pouvait être son Chef, c'est-à-dire, comme l'Homme exalté, qui avait accompli la

rédemption. Après avoir été ainsi exalté, Dieu L'a donné pour Chef sur toutes choses, à l'Eglise, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous (Eph. 1, 20-23). Il a fait des deux un homme nouveau, édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit (Eph. II, 14-22.) Autrefois, dans la nation d'Israël, Dieu habitait dans le temple; maintenant, il demeure par l'Esprit dans une habitation formée, par la foi, de Juifs et de Gentils comme un homme nouveau; et cela seul est l'Eglise; mystère, qui, depuis le commencement du monde avait été caché en Dieu dans l'intention que la sagesse de Dieu, si diversifiée dans ses formes, fût *maintenant* donnée à connaître par l'assemblée, aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes. (Eph. III). Visible ou invisible, en tous cas, les autorités célestes ne pouvaient pas voir le mystère. Le silence avait été gardé à son égard dès les temps éternels (Rom. XVI), et il n'avait pas été auparavant manifesté ni révélé aux enfants des hommes. Les hommes n'étaient point édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. C'était un mystère caché dès les siècles et dès les générations. Il n'existait pas de fait. Il a pour fondement la destruction du mur mitoyen de clôture, et possède un homme *nouveau*; la vieille chose au contraire, reposait sur le maintien strict du mur moyen de clôture, et n'avait que le vieil homme. Si l'Ecriture signifie quelque chose, l'Eglise n'a pas eu d'existence jusqu'au jour de la Pentecôte, ou Christ, après avoir été exalté comme Chef sur toutes choses, à la droite de Dieu, envoyé le Saint-Esprit, afin de rassembler en un corps sur la base de la foi. Tous sont sauvés de la même manière, mais tous ne sont pas également assemblés. Or, Eglise signifie assemblée.

J'en viens maintenant à ce que l'on dit d'une justification commune à tous les saints, leur donnant à tous une même place avec Christ. On prétend, d'après Rom, III, 20 et on affirme, que la justice de Christ est l'unique fondement de notre justification. Ceci manque d'exactitude. L'apôtre a établi le fait, que sur leur propre terrain, tous, Juifs et Gentils, sont sous le péché, et que nulle chair ne sera justifiée devant Dieu par des œuvres de loi. Il ne parle nullement de la justice de Christ; mais il déclare que Dieu l'a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang, afin de montrer sa justice (la justice de Dieu) dans le support des péchés précédents, dans la patience de Dieu, pour montrer, dis-je, sa justice dans le temps présent, en sorte qu'il (Dieu) soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus. Qu'il s'agit de la justice de Dieu par laquelle il justifie, c'est ce que les versets 21 et 22 déclarent d'une manière positive en distinguant cela de Christ. C'est la justice de Dieu qui est manifestée, la justice de Dieu par la foi de Jésus-Christ envers tous et sur tous ceux qui croient. Dieu était démontré juste dans le pardon accordé aux saints de l'Ancien Testament envers lesquels il avait usé de patience, et cette justice était *maintenant* manifestée pour que nos âmes s'appuyassent sur elle. Bien plus, nous la sommes en Christ. Dire que tous les saints depuis la chute sont justes de la même manière, c'est parler selon l'Écriture; — mais c'est contraire à l'Écriture, que de prétendre qu'ils sont tous l'Église. Dieu a usé de support avec eux, sachant ce qu'il voulait faire; mais la justice n'était pas manifestée. Maintenant, en ce temps-ci elle l'est, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus. La différence que fait la manifestation de la justice, est

une différence sérieuse pour ce qui concerne notre état pratique.

J'arrive à un autre point, celui de la règle de conduite. Prétendre que dans tous les temps, Dieu doit donner aux hommes la même règle de conduite, n'est qu'une théorie basée sur une autre théorie. Sans doute Dieu est immuable dans sa nature, et il y a, dans celui qui est participant de la nature divine, certains principes qui sont aussi d'une vérité immuable. Mais dire que la loi est telle, ou qu'elle est la règle que Dieu nous a donnée à suivre, c'est avancer une chose fausse. Cela provient d'un usage non-scripturaire de l'expression de « loi morale. » Dieu a donné une autre règle à ses créatures pour leur obéissance. Est-ce qu'il n'a pas donné la loi de Moïse? la seule loi, remarquez-le, qu'il ait jamais donnée (sauf la défense de manger le fruit défendu). En d'autres termes, la seule loi pour laquelle Dieu ait jamais réclamé l'obéissance de ses créatures, est différente de la règle actuelle de conduite. Elle consiste en des commandements qui avaient été donnés aux Juifs à cause de la dureté de leurs cœurs, ce que le Seigneur a abrogé. « La loi n'a rien amené à la perfection » (Héb. vii, 19); et en conséquence, « il y a abrogation du commandement qui a précédé. » « Il a été dit aux anciens »... « mais moi je vous dis; » c'est ainsi que le Seigneur s'exprime. Prétendre qu'un Dieu saint, juste, bon et parfait ne peut nous donner qu'une seule règle de vie, c'est avancer une chose contredite par les faits et les déclarations les plus simples de l'Écriture. Dieu en a donné une autre qu'il a abrogée parce qu'elle n'avait rien amené à la perfection, et il y a introduction d'une meilleure espérance, par laquelle nous approchons de

Dieu. Il est vrai que Christ sut faire jaillir de cette loi les deux grands principes dont tout dépend, et qui présentent la perfection de la créature — l'amour suprême pour Dieu et l'amour de notre prochain à l'égal de nous-mêmes. Mais même ces deux traits ne sont point « l'expression du caractère divin, » et c'est pure déception que de dire que l'amour, dans son caractère abstrait, s'y trouve prescrit. Je nie absolument que la loi soit l'expression du caractère divin. Elle est l'expression tout à fait parfaite de ce que doit être la *créature*; et c'est évidemment ce qui devait être donné comme loi à la créature. Je crois que les anges l'accomplissent dans le ciel, qu'ils sont heureux et bénis en l'accomplissant. Mais par cela même qu'elle constitue la perfection d'une créature, elle n'est point l'expression du caractère *divin*. Dieu peut-il — c'est avec révérence que je parle — Dieu peut-il aimer son prochain comme lui-même? ou même peut-il s'aimer, dans le sens que la chose est dite avec raison d'une créature, de tout son cœur, de toute sa pensée et de toute sa force? Ces deux commandements expriment la perfection d'une créature dans un état de bénédiction, et ne présentent nullement le type du caractère de Dieu. L'idée est essentiellement fausse.

En outre, ce n'est point dans la loi que l'amour divin se montre dans sa perfection, ni dans sa *nature*, en tant que constaté envers nous dans toute son excellence. L'amour requis, commandé par la loi, est un *devoir* qui découle de la relation dans laquelle les objets à aimer sont placés à notre égard, et en vertu de laquelle ils ont droit à notre amour : — Dieu d'une manière suprême, et mon prochain comme moi-même. C'est l'accomplissement dans une mesure adéquate, d'après un motif adéquat, d'un devoir qui est le bonheur parfait.

L'excellence de l'amour de Dieu, comme il s'est particulièrement manifesté et constaté envers nous, consiste en ce qu'il n'y a ni motif, ni droit, ni objet digne d'être aimé, mais que l'objet de cet amour au contraire en est entièrement indigne. Dieu a aimé des pécheurs, il a envoyé son Fils lorsque nous étions morts dans le péché, afin que nous vécussions par Lui. En ceci est l'amour; non que nous ayons aimé Dieu — ce que la loi exigeait, mais en ce que Lui nous a aimés, et qu'il a envoyé son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. En un mot, Dieu constate *son* amour envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs Christ est mort pour nous. L'amour légal est basé, ainsi qu'une loi doit le faire, sur l'existence d'un droit. L'essence de l'amour divin, tel qu'il s'est révélé envers nous, consiste en ceci, qu'il n'existe pas de droit — bien plus, qu'il y a tout le contraire d'un droit. La seule analogie qu'il soit possible de voir à un tel amour, et qu'il ne convient pas d'introduire dans ce dont nous parlons ici, est celle que présentent ces paroles : « le Père aime le Fils » ou celles-ci : « c'est pour cela que le Père m'aime; » mais cela est infiniment au-dessus de notre condition et de toutes nos pensées, et si dans un sens nous y sommes admis, comme, Dieu en soit béni, c'est le cas en effet, c'est uniquement par un effet de la grâce souveraine qui nous a donné place en Christ et avec Christ.

La loi n'est point l'expression du caractère divin. Elle est la règle parfaite d'une créature, et en conséquence elle ne peut, d'après la nature des choses, s'appliquer à Dieu lui-même, parce qu'il n'est pas dans la relation d'une créature, et que la loi est l'expression de ce qui convient à de telles relations. Si elle est l'expression de ce que nous devons à Dieu,

elle ne peut être celle du caractère de Dieu. Adam fut placé sous une loi qui n'exigeait pas dans son esprit la connaissance du bien et du mal en soi, du juste et de l'injuste. Il n'y avait pas de mal à manger du fruit défendu, sauf en ce qu'il était défendu ; en lui-même l'acte n'était ni bon, ni mauvais. C'est en en mangeant que l'homme acquit la connaissance du bien et du mal : le péché et la conscience arrivèrent ensemble. Dieu ne permit pas que l'homme sortit du Paradis comme pécheur, pour commencer ce monde, sans emporter avec lui la conscience : il a pu la corrompre, l'endurcir ; mais elle était là, puisqu'elle a été corrompue et endurcie. C'est ce qui fait que par rapport aux Gentils, l'Apôtre raisonne sur le terrain de la conscience, quoiqu'il ne se borne pas seulement à cela ; mais il dit qu'il n'y a pas de loi écrite dans le cœur des Gentils ; s'il y en avait eu, ils seraient sous la Nouvelle-Alliance. Ce qui est écrit dans leur cœur, ce n'est point la loi, mais ce sont les œuvres particulières que leur conscience naturelle approuve ou condamne, œuvres trouvées aussi dans la loi. On dit souvent qu'Adam fut créé dans la justice et la sainteté. C'est une erreur complète. Il fut créé dans l'innocence. C'est le nouvel homme qui fut créé en justice et en vraie sainteté, que nous sommes appelés à revêtir — Christ, non pas Adam (Eph. iv, 24). Il est entièrement nouveau — *Kainon*, créé. Nous sommes là créés de-nouveau dans le Christ Jésus ; au moins, l'Écriture s'exprime de cette manière. Ainsi, en Coloss. III, 10 : « Ayant revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance selon l'image de Celui qui l'a créé. » En général, dans ce que l'on dit sur ce sujet, on confond Christ et Adam, la nouvelle création et l'ancienne. Adam était innocent, il n'avait pas la connaissance

du bien et du mal : là-dessus le témoignage de l'Écriture est formel, c'est le fond même de l'histoire de la chute; et il en résulte qu'il ne pouvait avoir la justice ou la sainteté qui impliquent la connaissance du bien et du mal. Si Dieu dit : « L'homme est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal, » il est bien évident qu'il ne connaissait pas le bien et le mal auparavant. Il en résulte aussi que c'est également erroné que de dire, comme on le fait d'ordinaire, qu'Adam était juste et saint, fait à l'image de Dieu dans la justice et la sainteté. Par la chute, l'homme acquit une connaissance du bien et du mal qui lui donna, ou plutôt, qui est un sentiment du bien et du mal, approprié à l'état dans lequel il se trouve, à ses devoirs dans les diverses relations qu'il soutient. En général, la loi mosaïque maintient ces relations, quoique non dans tous leurs détails selon l'institution originelle de Dieu. D'Adam à Moïse les hommes ne furent point placés sous une loi, mais ils avaient la connaissance du bien et du mal, et ainsi ils étaient loi à eux-mêmes. Mais il ne nous faut pas confondre cela avec une loi révélée ou donnée, par la raison qu'une loi révélée ou donnée de Dieu implique l'autorité expresse du législateur, et que celui qui y désobéit est coupable d'une transgression expresse de l'autorité du législateur. Néanmoins le péché était là, d'Adam à Moïse, mais non la transgression; car où il n'y a pas de loi il ne saurait y avoir de transgression. De là vient qu'il est dit (par allusion à Osée qui dit, en parlant d'Israël, « Ils ont transgressé l'alliance comme des hommes, » dans l'hébreu comme Adam) « La mort régna depuis Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux qui ne péchèrent pas selon la ressemblance de la transgression d'Adam. » Israël avait enfreint la loi; comme l'avait fait Adam;

et il n'avait pas péché seulement ; fait ce que la conscience condamnait, mais il avait violé l'autorité de Dieu qui s'était exercée en imposant la loi. Mais c'est se méprendre énormément sur l'argumentation de saint Paul ou sur la relation du chrétien avec la loi, que d'insister sur la différence qu'il y a entre les commandements moraux et les ordonnances cérémonielles. Il y a assurément une différence : ce que la conscience naturelle condamne comme mauvais, constitue coupable, si on le fait, quand même il n'y ait point de loi ; il est évident qu'il ne saurait en être ainsi pour le cas d'une cérémonie. Mais l'Apôtre va beaucoup plus profondément dans la question, et présente l'effet de toute loi comme un principe de relation avec Dieu, lorsqu'elle concerne un pécheur. Aussi, le voyons-nous mêler ensemble la partie morale de la loi et sa partie cérémonielle, non pas comme indifférent à leur distinction, car il ne l'est pas ; mais parce qu'il traite une question tout autre ! Il se sert de la loi pour convaincre de péché et tuer l'âme, lorsqu'on l'envisage moralement et qu'on la connaît dans sa portée spirituelle, et il délivre de la loi ainsi connue par la mort et la résurrection ; faisant voir aussi que si on l'applique après la rédemption, elle place l'homme sous une responsabilité fatale. Elle constitue, considérée dans son ensemble, un système dont la circoncision était le sceau initiateur, et il faut que l'homme accomplisse tout, ou qu'il soit maudit, car les termes de la loi étaient tels.

La loi, d'après l'enseignement et la manière de raisonner des Apôtres, était une dispensation spéciale et déterminée de Dieu, en vertu de laquelle la vie était promise à la condition de l'obéissance, et où tout tirait son caractère d'une justice reposant

sur ce principe : l'obéissance d'abord, puis la vie, là dedans, la justice. L'Évangile repose sur un principe opposé. Il ne donne pas la vie comme un résultat de l'obéissance ; et il ne nous présente pas non plus la justice comme obtenue de cette manière, ou d'après ce principe. Présenter la chose de cette manière après que la justice divine est devenue notre par la foi, c'est renverser et annuler la justice divine : c'est à cela, comme nous l'avons vu, à la tentative de ramener la loi, après Christ, que l'Apôtre résiste. Ce ne sont pas simplement les cérémonies qu'il met de côté. Sans doute qu'elles disparaissent comme ombres des biens à venir dont le corps est Christ, mais l'Apôtre argumente sur l'application ou l'usage de ce que l'on nomme la loi morale, l'usage des dix commandements, ou Tables de pierre, et les présente comme étant ruineux pour le chrétien — sauf s'il s'agit de convaincre de péché et de condamner. — Il met de côté la dispensation de la loi, se référant d'une manière toute spéciale aux dix commandements auxquels pourtant il associe l'ensemble du système, qu'il considère comme en étant inséparable, vu qu'il forme avec eux un grand tout indivisible sur la consommation duquel Israël ne pouvait pas arrêter ses regards, et qui devait prendre fin. Il avait été donné pour qu'on eût la vie par son moyen, mais par suite de l'état de péché de l'homme il s'était trouvé être pour la mort. Placer l'homme sous ce système après la rédemption, c'est détruire non pas l'homme, mais la rédemption, et amener une ruine définitive. Écoutez maintenant ce qu'il dit, 2 Cor. iii : « Or, si le ministère de la mort écrit en lettres, empreint sur des pierres, a été introduit avec gloire, de sorte que les fils d'Israël ne pouvaient arrêter leurs yeux sur la face de Moïse à cause de la gloire

de sa face, laquelle devait prendre fin, combien plus le ministère de l'Esprit ne sera-t-il pas avec gloire. Car si ce qui devait prendre fin a été introduit avec gloire, beaucoup plus ce qui demeure subsistera-t-il en gloire. Et nous ne sommes pas comme Moïse qui mettait un voile sur sa face, afin que les fils d'Israël n'arrêtassent pas leurs yeux sur la consommation de ce qui devait prendre fin. » Outre le contraste établi entre la loi et l'Évangile, je trouve ici deux choses qui vont ensemble. L'Apôtre nie la distinction entre les tables de pierre, les Dix commandements *comme dispensation de Dieu*, et toutes les autres institutions de Moïse; et il parle des tables de pierre comme d'un ministère de mort, et de l'ensemble du système que Moïse reçut et qui était accompagné de la gloire qui resplendissait sur sa face, comme d'un tout. Toute distinction qu'on voudrait faire entre les premières tables qui furent brisées, et les secondes que Moïse plaça dans l'arche est entièrement futile. Ce fut lorsque Moïse descendit la seconde fois que sa face resplendissait et non pas la première. La première fois Israël ne reçut jamais les Tables de pierre. En d'autres termes ce qui a pris fin, parce que c'était un ministère de mort, c'est ce qui fut placé dans l'arche. Que le lecteur consulte 2 Cor. III.

Ce n'est pas là un fait de petite importance, car quoique l'Apôtre se réfère nettement à la loi, cependant le ministère de la grâce ne lève pas la difficulté si l'homme est placé ensuite sous la loi. Dieu avait révélé la grâce (je ne dis pas la rédemption) lorsque Moïse monta pour la seconde fois, mais il avait remplacé Israël sous la loi parce que Moïse ne pouvait pas faire propitiation. (Voir Ex. xxxii, 32-33). Et c'est précisément cette dispensation par laquelle l'homme

fut ainsi placé sous la loi après la révélation de la grâce, lorsque la loi était dans l'arche, que l'Apôtre appelle une dispensation de condamnation et de mort. Car Israël fut ainsi seulement placé d'une manière précise sous la loi, accompagnée d'une miséricordieuse patience en grâce souveraine, avec la promesse de la vie comme résultat de l'obéissance, ou menace dans le cas contraire d'être effacé du livre de Dieu ; — cela était condamnation et mort. Israël ne reçut jamais les Tables la première fois : elles n'entrèrent jamais dans le camp. Quand Israël fit le veau d'or, Dieu lui avait déjà parlé du milieu du feu, et la face de Moïse ne resplendissait nullement la première fois qu'il était descendu de la montagne. Si la loi intervient après que la grâce a été révélée et que le pardon a été provisoirement accordé, elle n'a pour effet que la mort et la condamnation. Quant à la manière d'obtenir la vie par la loi telle que l'a donnée Moïse, voici ce que l'Apôtre déclare : « Car Moïse décrit ainsi la justice qui vient de la loi : l'homme qui aura pratiqué ces choses vivra par elles, » (Rom. x) c'est-à-dire que Moïse proposait la justice et la vie par la loi. De là, en Rom. vii, l'Apôtre, parlant d'après son expérience, déclare que « le commandement qui était donné pour la vie a été trouvé pour moi pour la mort. » Le lecteur peut consulter aussi Hébr. vii déjà cité et Hébr. viii, où l'Apôtre insiste sur l'abrogation du commandement qui a précédé, à cause de sa faiblesse et de son inutilité, et parce qu'il « n'a rien amené à la perfection. » De sorte que la première alliance, celle de Sinaï, car c'était une alliance, n'était pas sans défauts, et, en conséquence, il fallait qu'il en fût fait une nouvelle avec Israël. Aucun chrétien ne suppose qu'il est libre de tuer ou de voler : ce n'est pas de cela qu'il

s'agit. Mais s'abstient-il de ces actes parce qu'ils sont défendus dans la loi ? Tout vrai chrétien, j'en suis persuadé, répondra, non ; quoiqu'il reconnaisse que la défense est parfaitement juste. Celui qui s'abstiendrait du meurtre, simplement parce qu'il est défendu dans la loi, ne serait pas du tout chrétien. J'ajouterai seulement que les Apôtres ne se réfèrent point à la loi comme au grand modèle, et que tous les devoirs qu'ils prescrivent n'en sont pas des portions, car ils prescrivent des devoirs qui découlent de la grâce, et la grâce n'est point la loi. Il ne nous faut donc pas confondre la loi avec les devoirs envers Dieu et envers le prochain, présentés imparfaitement dans la loi et parfaitement présentés dans l'Évangile, non plus qu'avec les devoirs que la connaissance de l'amour de Dieu en Christ a ajoutés aux autres, le devoir d'être imitateur de Dieu, en tant qu'il s'est manifesté en grâce dans la personne de Christ. Le fait que j'étais sous la loi donnait au péché empire sur moi. La grâce de Dieu, — est-ce là la loi ? — est apparue et m'enseigne à vivre sobrement, et justement, et pieusement. Mais c'est précisément la raison pourquoi je n'ai pas besoin de la loi, parce que je suis mieux enseigné par la grâce qui me donne la puissance aussi bien que la règle. Sous la grâce, nous sommes enseignés de Dieu à nous aimer les uns les autres dans la nature même et dans l'esprit que nous avons ; d'où il résulte que c'est en aimant mon prochain comme moi-même que j'accomplis la loi, et non pas en l'ayant. Je l'accomplis parce que l'amour est produit en moi par la grâce, et non parce que je suis sous la loi. Que d'un bout à l'autre la Parole écrite guide et dirige cette nouvelle nature dans les sentiers de l'obéissance, c'est une chose parfaitement et heu-

reusement vraie. Que, après que je suis né de Dieu, ce que je ne suis pas en vertu de la loi, car une loi ne peut donner la vie, cette vie est formée, dirigée, instruite, prescrite même par toute parole qui sort de la bouche de Dieu, et tout particulièrement par les paroles de Christ, comme expression actuelle de cette vie dans sa perfection dans l'homme, c'est ce que je reconnais de tout mon cœur. Mais cela n'est point la loi; et ce que j'y apprends, c'est que je suis ressuscité avec Christ et que je dois chercher les choses qui sont en haut où Christ est assis; que je suis une épître de Christ empreinte dans mon cœur par l'Esprit du Dieu vivant, en contraste avec la loi gravée sur des tables de pierre.

Mais il est une autre portion de l'Écriture sur laquelle on s'appuie pour placer les chrétiens sous la loi; je veux parler du discours sur la montagne, et en particulier du passage Math. v, 17; mais je pense qu'on se méprend complètement sur ces paroles du Seigneur. Je ne crois pas que la loi ni son autorité soient détruites. Je crois que ceux qui ont péché étant sous la loi seront jugés par elle; et par la suite elle sera écrite dans le cœur de Juda et d'Israël sous la nouvelle alliance de laquelle nous avons la substance dans l'Esprit, quoique non pas dans la lettre. Elle ne passera point jusqu'à ce qu'elle soit accomplie. Mais Christ en est la fin, — le *telos*, l'achèvement, et le terme pour quiconque croit. Nous ne sommes point sous elle parce que nous sommes morts et ressuscités en Lui, et que la loi a de l'autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit, qu'elle s'applique à l'homme dans la chair, et que nous ne sommes pas dans la chair, mais dans l'Esprit en Christ ressuscité. — « Si vous êtes morts avec Christ.... pourquoi comme si vous étiez

encore en vie dans le monde, » etc., dit l'Apôtre. Un homme dans la chair doit être sous la loi (ce qui est, à vrai dire, la mort et la malédiction parce que la chair est asservie au péché), ou sans loi, ce qui sûrement ne vaut pas mieux ; mais celui qui est en Christ n'est ni dans l'une ni dans l'autre de ces positions : il est conduit par l'Esprit dans l'obéissance de Christ. Mais il faut nous rappeler que le royaume des cieux n'était pas venu lorsque le discours sur la montagne fut prononcé. Il n'y est point touché à la rédemption. Le royaume des cieux était proche, et le Seigneur donne là le caractère de ceux qui y entreraient, sans parler en aucune manière de la révélation accordée à un chrétien en tant que dans l'Eglise. Le lecteur se convaincra, sur le champ, que ce n'est pas là une idée simplement de moi, s'il lit le verset qui suit le passage cité où le Seigneur fait l'application de ce qu'il a dit : « Car je vous dis que si votre justice ne surpasse pas celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Le royaume allait être établi : il n'était ni pour les hommes sans loi ni pour les Pharisiens, mais pour les pauvres en esprit et personnes semblables. Mais ce n'est point là la description de l'état et de la position de responsabilité de ceux qui sont morts et ressuscités en Christ. Ce n'est point le langage de l'Évangile à un pécheur que de dire : « Si votre justice ne surpasse, etc., vous n'entrerez pas, » quoique cela demeure toujours vrai en principe. Alors c'était le résidu humble, pieux, converti, qui devait entrer ; non les injustes, ni les orgueilleux. Lorsque le royaume est établi, c'est la grâce souveraine qui est prêchée aux pécheurs. Il est certain néanmoins que celui qui entre réellement, aura une piété pratique du caractère qui est décrit ici, parce qu'il reçoit une

nouvelle nature, et que les préceptes contenus dans ce discours lui seront appropriés et le dirigeront, parce qu'ils conviennent à Christ et sont sa pensée, mais non comme le plaçant sous la loi. Il suit de là que lorsqu'il est dit : « Je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir, » c'est une déduction fautive que de faire signifier à ces paroles, je suis venu pour appeler les chrétiens à l'accomplir. Les chrétiens sont associés avec Christ là où Il est maintenant. L'Apôtre déclare que Christ est la fin de la loi en justice à tout croyant. La loi elle-même n'est point abrogée ; mais nous ne sommes pas sous elle. Elle est bonne si quelqu'un en use légitimement ; mais elle n'est point faite pour le juste ; mais pour les gens sans piété et pour les profanes. Ce n'est pas pour les chrétiens sûrement. Elle est utile pour convaincre de péché, pour amener la mort et la condamnation sur le pécheur, pour faire abonder l'offense et rendre le péché excessivement pécheur. Christ est tout pour le croyant ; en même temps que toute parole de Dieu est bonne, bien appliquée.

J'ai parlé du chapitre VII de l'épître aux Romains. L'Apôtre met en contraste l'état du chrétien avec celui d'un homme sous la loi. Je suis charnel, vendu au péché ; ne faisant pas une seule fois ce que je voudrais, faisant *toujours* ce que je hais. Dire « le vouloir est avec moi, mais je ne trouve pas le moyen d'accomplir le bien, » n'appartient pas certainement à la position chrétienne. Et n'est-ce pas plutôt l'état chrétien que décrit l'Apôtre quand il dit : « La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort ? » Il compare l'une avec l'autre la position sous deux maris, la loi et Christ ; et il déclare qu'étant morts par le corps de

Christ, nous sommes délivrés de la loi et ne sommes plus liés par elle. Le septième chapitre présente l'expérience, dans la pratique, de l'assujettissement au premier mari, quoique *envisagée* d'un point de vue plus haut, quand on en est dehors; le huitième est l'expérience de quelqu'un qui est marié à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin de porter du fruit pour Dieu. Faites attention: je ne dis pas que la personne dont il s'agit dans le chapitre VII n'est pas convertie; mais que c'est quelqu'un qui a encore à dire: Qui me délivrera. Celle du chapitre VIII est une personne délivrée. En conséquence, l'Esprit n'est pas nommé dans le septième; le huitième en est rempli.

J'arrive à quelques citations. Le passage I Cor. IX, 21: *Ennomos Christô*, signifie «justement sous Christ.» — «Accomplissez la loi du Christ» Gal. VII, 2, est un appel manifeste contre la loi. Les Galates voulaient avoir la loi après Christ, et l'Apôtre ne voulait pas en entendre parler. Il sait à peine s'il doit les reconnaître comme chrétiens; il ne veut pas en sauver un seul à la fin ou au commencement de sa lettre, et se montre plus sévère envers eux qu'à l'égard des Corinthiens avec toutes leurs abominations. Ils se mor-daient, semble-t-il, et se dévoraient les uns les autres touchant cela. Et il leur dit: «Portez les charges les uns des autres.» Si vous avez besoin d'une loi, voilà celle de Christ; voilà ce qu'il faisait; celle-là vous conviendra mieux. C'est-à-dire que loin de les ramener à la loi, il fait précisément *le contraire*. La même négligence de l'original a seule été cause qu'on a fait du péché la transgression de la loi. Le péché est *anomia*, l'iniquité, marche sans loi, et non *parabasis nomou*, transgression de la loi, (I Jean III, 4). C'est certainement avoir de Christ une vue *bien* défectueuse

que de ne voir dans sa marche que l'accomplissement de la loi. La grâce de Dieu, et les obligations de l'homme comme telles, ne sont pas la même chose; et même l'obéissance de Christ n'était pas limitée à l'accomplissement de la loi. La loi défendait le péché, mais elle ne pouvait commander au Fils de Dieu de se donner Lui-même pour les pécheurs. Toute cette manière de considérer la vie de Christ est, à ce qu'il me semble, extrêmement mesquine. Il est vrai qu'il y a du péché chez celui qui sait faire le bien et qui ne le fait pas. Mais dire que suivre Christ en laissant nos vies pour les frères c'est accomplir la loi morale, constitue une malheureuse confusion de termes qui n'a rien de scripturaire.

On allèguera que le psaume cxix parle de la loi d'une manière générale (et je désire peser toute l'Écriture, autant que j'en puis être capable, pour le bien de nos âmes et non argumenter simplement comme un controversiste) au point de vue de ce qu'on peut appeler la loi morale, et du plaisir que les saints y prennent. Ce terrain me paraît le plus solide que l'on puisse prendre. On peut aussi se référer au psaume xix. Or, je pense que ce que nous avons dans ces psaumes est beaucoup plus que la loi règle de conduite. Le psaume xix présente toute l'efficace de la Parole de Dieu, comme moyen de conversion donnant la lumière aux simples. Il fait allusion, dans quelques passages, à la loi écrite dans le cœur, ce qui était le désir sincère de tout Israélite pieux; on s'y confie dans les promesses, les menaces de la Parole de Dieu; ses jugements y sont envisagés dans le monde, et on compte sur eux — la Parole, comme fournissant une réponse à l'opprobre des hommes. — Elle est considérée comme vivifiant l'âme. C'est la Parole de Dieu, l'objet de

la confiance et le guide du saint en Israël, et non la règle de conduite d'un chrétien sauvé, que nous avons là. La pensée sur laquelle je voudrais insister est celle-ci : non pas que Dieu ne se sert pas maintenant de sa Parole en vue de toute efficace dans l'âme, mais qu'il ne l'emploie point comme loi. C'est une chose bien différente que de faire de la loi la règle de conduite. Ici la parole de Dieu est désignée sous le nom de loi. Cela est manifeste si nous regardons au psaume XIX. La loi de l'Éternel est parfaite, restaurant l'âme. Il est de toute évidence qu'il s'agit de la Parole de Dieu, selon qu'elle était connue alors, comme la loi dans un sens beaucoup plus large qu'une simple règle de conduite. Christ s'exprime de la même manière lorsqu'il dit : « Il est écrit dans votre loi », quand le passage qu'il cite se trouvait dans les prophètes. C'était la Parole de Dieu connue sous sa désignation principale et qui la caractérisait. Si quelqu'un objecte, en se plaignant, que je parle de la Parole dans sa forme et son caractère comme donnée alors à Israël (tout en admettant de la manière la plus complète, et même en insistant vivement là-dessus, l'inspiration et l'autorité divine de la Parole tout entière), je réponds sans hésiter que je la considère, en prenant garde d'être guidé par l'Esprit, comme appropriée à Israël, parce qu'elle a été donnée à Israël. Il faut que j'expose justement la parole de la vérité : et je crois qu'il est très-important que nous l'envisagions de cette manière. Dois-je dire, « selon ta miséricorde, tue mes ennemis, » — « Heureux celui qui saisira tes petits enfants, et qui les froissera contre les pierres » (Ps. CXXXVII, 9), « Afin que ton pied et la langue de tes chiens s'enfoncent dans le sang des ennemis, dans le sang de chacun d'eux » (Ps LVII, 23) ? Cela aura lieu

quand le gouvernement terrestre de Dieu sera en cours d'exécution; et moi, chrétien, j'en vois la justice, comme vérité générale, et, pour ce qui regarde ce gouvernement, je puis me réjouir de ce que la méchanceté a été ôtée après que la patience de Dieu a été pleinement manifestée, comme ce sera le cas. Cependant, ce n'est point là, et il n'est pas non plus considéré comme l'étant, le langage actuel du chrétien. Dans le psaume LIX, Christ est présenté comme demandant la vengeance et le jugement le plus terrible contre ses ennemis, vers. 22-28. Exprima-t-il jamais un désir semblable dans les évangiles où il nous est révélé comme un modèle pour nous, conformément à la grâce? Dans le temps même dont le psaume parle ses paroles furent: « Pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Est-ce là la demande que nous lisons dans le psaume « Répands ton indignation sur eux, et que l'ardeur de ta colère les saisisse? » Elles seront accomplies toutes deux. L'une est l'expression du miséricordieux désir personnel de Christ, tel que nous le connaissons comme révélé dans les évangiles: et c'est à ce désir que répond le Saint-Esprit par ces paroles de Pierre, « Et maintenant, frères, je sais que vous l'avez fait par ignorance de même que vos chefs aussi. Repentez-vous, et vous convertissez pour que vos péchés soient effacés: en sorte que viennent des temps de rafraîchissement de devant la présence du Seigneur, et qu'il envoie Jésus-Christ ». Et cela sera certainement accompli à la fin des jours. L'autre demande est l'expression de l'association de Christ par l'esprit prophétique avec le résidu juif en rapport avec le gouvernement de Dieu, ce qui amènera une légitime et juste vengeance sur la nation qui l'a rejeté, et avec tous ceux qui se sont attachés

et s'attacheront à la parole de ses serviteurs. Cela aussi sera accompli pleinement, comme l'avant-goût en est déjà venu sur eux — la colère au dernier terme *eis telos* (1 Thess. II, 16). Mais si nous confondons l'esprit juif des Psaumes avec l'Évangile, et que nous le prenions comme l'expression de nos sentiments, nous fausserons le christianisme. Sans doute nous y trouverons une délicieuse confiance dans l'Éternel sous le rapport de son gouvernement de ce monde, la consolation du pardon, l'heureuse confiance d'un cœur intègre, et de remarquables prophéties au sujet de Christ; mais où trouverons-nous les espérances célestes, l'union de l'Église avec un Christ glorifié, ou même les effets précieux découlant de la grâce divine, en tant que manifestée dans sa personne sur la terre, ou les affections bénies qui jaillissent de cœurs qui en sont nourris? Où trouver aussi le précieux esprit d'adoption?

Il n'est pas de saint qui ne connaisse les touchantes expressions de la piété que nous fournissent les psaumes; mais nul chrétien intelligent ne peut passer des écrits de Jean aux psaumes, sans se sentir dans une atmosphère différente. C'est une chose monstrueuse de supposer que, si les disciples en voyant Jésus étaient bénis comme aucun prophète, ou aucun roi ne l'avait été, et que néanmoins il leur était avantageux que Jésus s'en allât, parce que dans le cas contraire le Consolateur ne serait point venu, lorsque le Consolateur est venu il ne nous aurait pas donné en fait de joie, de piété, d'intelligence, de motifs, de connaissance de Dieu, de connaissance du Père, et du Fils, de l'Esprit d'adoption, en fait de conscience d'être en Christ, et d'avoir Christ en nous, et de communion avec le Père et avec le Fils,

ce que les saints de l'Ancien Testament ne possédaient pas. Aussi longtemps que l'héritier était en bas-âge il ne différait en rien d'un esclave, quoiqu'il fût Seigneur de tout. C'est là, ainsi que l'Apôtre a bien soin de l'enseigner, ce qui fait la différence de l'état des saints de l'Ancien Testament — Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous, de telle sorte que le plus petit dans le royaume des cieux serait plus grand que le plus grand de tous ceux qui sont nés de femmes avant. La vie et l'incorruptibilité ont été mises en lumière par l'Évangile. Je ne trouve pas qu'il y ait de la piété ou du respect pour la Parole à nier ou à peu priser les dons révélés de Dieu que le Nouveau Testament déploie devant nous. N'est-ce rien que le Consolateur soit venu ? Dans quel endroit de l'Ancien Testament les saints sont-ils invités à se livrer eux-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants ? N'est-ce pas là une règle de conduite ? Et cela est-il la loi ? Le dire, n'est tout simplement qu'un abus des mots.

Je n'ai, en terminant, que quelques paroles à ajouter. Je suis parfaitement sûr qu'on dira, et on le dit en effet, que ce n'est pas juste de confondre la doctrine qui enseigne à chercher la justice et la vie par la loi, avec celle qui fait de la loi, la règle de la conduite ; mais toute cette théorie sur laquelle on base cette distinction n'est qu'une erreur et une déception. Qui nous a donné le droit de prendre la loi pour une chose et de la laisser pour une autre, lorsque Dieu l'a présentée spécialement pour une ? L'Apôtre déclare que si nous avons à faire avec la loi, *elle nous prend, elle nous place sous une malédiction, et amène sur nous la mort et la condamnation.* Elle

ne nous demande point comment nous la prenons. Elle prononce sa propre sentence sur nous. Est-elle transgressée ? Elle maudit. *L'effet de la loi sur tous ceux qui sont placés sous elle, est la malédiction.* Je ne trouve dans l'Écriture rien qui autorise à dire : Je ne me place pas sous la loi de cette manière. L'Écriture vous y place ainsi, si vous êtes sous elle. A la vérité, si la loi est venue nous ne sommes plus naturellement sous le pédagogue ni sous sa malédiction. Quant à être sous la loi et ne pas être sous la malédiction lorsqu'on l'a enfreinte, c'est une imagination et une prétention des hommes qui n'a rien de scripturaire. Marchez dans l'Esprit et vous n'accomplirez pas les convoitises de la chair. Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes point sous la loi. Tel est le langage de la Parole de Dieu.

Mais avant de finir, j'ai à toucher un aspect encore plus heureux du sujet qui m'occupe : son côté positif. Quelle est la règle de la vie ? Je réponds, Christ. Christ est notre vie, notre règle, notre modèle, notre exemple, et notre tout : l'Esprit, notre vivant principe de vie et notre puissance pour suivre Christ : la Parole de Dieu, ce en quoi Il est révélé, et sa pensée manifestée pleinement. Mais, tandis que toute l'Écriture justement exposée est notre lumière comme étant la Parole inspirée de Dieu, au moins pour ceux qui ont fonction de la part du Saint, Christ et l'Esprit sont placés devant nous comme Modèle, Vie et Guide, en contraste avec la loi, et Christ comme étant exclusivement toute chose. Et cela est accompagné d'efficace (voyez 2 Cor. III), « Nous sommes manifestés comme étant la lettre de Christ, dressée par notre ministère,

écrite non avec de l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre mais sur les tables de chair du cœur... Mais, nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit. » Je demande si Christ n'est pas mis là en contraste avec la loi, si ce n'est pas exactement ce que je dois être, une épître de Christ, et s'il n'y a pas puissance dans la contemplation de Christ pour produire ce qui ne peut être dans une loi. Il en est de même en Gal. II, 20; v. 16, où, en contraste avec la loi, Paul fait voir que l'Esprit constitue la puissance de la piété; que si nous sommes conduits par lui nous ne sommes pas sous la loi, et que, contre les fruits qu'il produit, il n'existe pas de loi. Nous devons marcher par l'Esprit; mais cela n'est point la loi. Pareillement en Rom. XIII « Mais revêtez le Seigneur Jésus-Christ et ne prenez pas soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises. » Ce qui est la vie et en même temps l'objet de la vie c'est un objet qui a prise sur le cœur et le gouverne, un être à qui il nous a été promis d'être rendus conformes et à qui nous avons le plus ardent désir d'être aussi conformes que possible dès à présent — un être qui absorbe notre attention et la fixe, à l'exclusion de tout autre chose. Nous sommes prédestinés à être rendus conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères. Le plaisir que je prends en Lui est le ressort de mon activité, et le motif qui me gouverne. Je ne puis séparer la personne qui est mon modèle, et le motif qui me conduit. Mon amour pour la personne et la beauté que je vois en Elle sont la source du plaisir que je prends à Lui ressembler.

Ce n'est pas une règle couchée par écrit, mais une vivante manifestation d'un Etre qui étant ma vie doit être reproduit par moi : portant toujours en mon corps la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie du Seigneur Jésus soit manifestée dans notre corps mortel. Sans doute c'est par le moyen de la parole écrite que j'apprends à connaître ce qu'est sa pensée, ce qu'est sa volonté. Mais cela n'est pas une loi qui soit une règle, Christ n'étant qu'un exemple pour montrer comment on doit la suivre. C'est la Parole qui me fait voir quelle est la perfection de ce modèle qui gouverne le cœur. « Tel qu'est celui qui est poussière, tels aussi sont ceux qui sont tirés de la poussière ; et tel le céleste, tels aussi les célestes. Et comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste. » — « Nous savons que lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. Et quiconque a cette espérance en lui se purifie comme lui est pur. » Il est donc pour moi une source de tout ce en quoi j'ai un ardent désir de lui ressembler. Contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, je suis transformé dans la même image. Il n'y a pas de règle de conduite qui puisse faire cela. De sa plénitude nous avons reçu grâce sur grâce : une règle de conduite n'a pas de plénitude à communiquer. C'est pourquoi Il dit : « Sanctifie-les par ta vérité ; ta parole est la vérité. Je me sanctifie moi-même pour eux afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité. » C'est l'Esprit qui, prenant les choses de Christ, nous forme ainsi à sa ressemblance. Quelle vérité bénie est cela ! Comme toutes les affections du cœur sont par là engagées dans ce qui constitue la sainteté, lorsque je la vois dans Celui qui non-seulement m'a aimé, mais qui est

entièrement aimable ! De là vient que je suis appelé à marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards », « à croire en toutes choses jusqu'à Lui qui est le Chef. » Paul cherche à présenter tout homme parfait en Christ-Jésus. Christ est tout, et il est dans tous les saints comme vie pour réaliser tout ce qui se trouve en Lui.

De plus, je suis appelé par la gloire et par la vertu. L'objet que maintenant j'ai en vue, n'est pas sur la terre à présent : c'est Christ ressuscité ; et cela fait que ma conversation est dans le ciel. Aussi l'Apôtre dit-il : « Si vous êtes ressuscités avec Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut, et non pas à celles qui sont sur la terre. » C'est en regardant à Christ en haut, que nous arrivons à lui ressembler comme il était sur la terre, et à marcher d'une manière digne de Lui, car il a marché ainsi. Nous nous élevons au dessus des motifs qui nous lieraient à la terre. Nous devons être remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse, et intelligence spirituelle pour marcher d'une manière digne du Seigneur. Une simple règle ne peut point donner cela. La loi n'a pas de rapport avec cette vie céleste. C'est ainsi que nous devons discerner ce qui est le plus excellent. Abraham lui-même dans la partie la meilleure de sa vie ne marcha point en vertu d'une règle. Il attendait la cité qui a des fondements, et était étranger et pèlerin dans le pays de la promesse. Réduisez-moi à une simple règle de conduite, et vous me faites perdre le ressort de l'activité. Le discernement d'un chrétien dépend de son état spirituel et moral, et Dieu entend qu'il en soit ainsi. Il ne veut pas être un simple directeur comme on dit. Il nous fait dé-

pendre de la spiritualité, même pour savoir en quoi consiste sa volonté. Ce n'est pas qu'il y ait des conseils de perfection, car le discernement de la vie extérieure fait de ce qu'elle discerne, à la fois un plaisir et un devoir; et très-vraisemblablement nous n'arriverons pas en haut à la perfection de Christ. Néanmoins voilà ce qui est placé devant nous comme but à poursuivre : la mesure de la stature de la plénitude du Christ notre mesure, notre règle, notre force et notre secours en grâce; l'objet de nos délices, et notre motif dans la marche, l'Être béni qui possède un droit absolu sur nos cœurs.

En relisant cet article, je vois qu'il y manque une pensée qui peut jeter plus de clarté sur un point. Il ne faut pas confondre l'obéissance avec la loi. L'obéissance de Christ était d'un caractère différent de l'obéissance légale. Si mon enfant désire quelque chose, comme d'aller quelque part, que je le lui défende, et qu'il obéisse aussitôt, je parle de la promptitude de son obéissance. Christ n'a jamais obéi de cette manière; jamais il n'a eu un désir réprimé par une loi imposée. Il n'a jamais été nécessaire de lui dire, Tu ne le feras pas, quand il voulait faire quelque chose. Il agissait *parce que* son Père le voulait. C'était là son motif, l'unique cause de son activité. Il vivait de toute parole qui sortait de la bouche de Dieu : lorsqu'il n'y en avait pas, Il n'avait rien à faire. Ainsi la volonté de Dieu, quelle qu'elle fût, était sa règle; l'obéissance à la volonté souveraine n'est point l'obéissance à une loi limitée. Il peut ne pas y avoir pour nous de révélation de devoirs particuliers, mais de telles choses sont consignées dans l'Écriture, et la promptitude à

faire la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit, est une bonne chose; et le discernement spirituel devient un commandement. Saint Paul ne devait pas aller en Mysie et en Bithynie. Il se servait aussi du chapitre XLIX d'Esaië, et l'appelait un commandement quand il était appliqué. Il se peut que nous n'ayons aucune révélation comme il en eut, et que nous ayons beaucoup moins de discernement que lui; mais la promptitude à faire toute volonté de Dieu est toujours un principe juste. Ensuite, il y a la production active de fruits pour Dieu qui caractérise le christianisme en contraste avec la loi. Les fruits de l'Esprit, la production de fruits et de beaucoup de fruits, Galates V, 22, toutes choses qu'il est impossible de rapporter à la loi. Rom. VII, Jean XV; de même Philippe I, 44: « Etant remplis du fruit de la justice qui est par Jésus-Christ, à la gloire et à la louange de Dieu. » Sûrement tout cela n'est point en vertu d'une règle de loi.

Je voudrais précisément me référer d'une manière plus précise à Gal. II. Voici le raisonnement de Paul: Si je rebâtis ces mêmes choses que j'ai renversées, je me constitue moi-même transgresseur pour les avoir renversées. Or, j'ai laissé la loi, poursuit l'Apôtre, pour venir à Christ. Si je l'établis de nouveau, j'ai eu tort en la renversant; mais Christ m'a conduit à le faire, et ainsi il m'a conduit à ce qui est mal. Ainsi, en établissant de nouveau la loi, vous faites Christ ministre de péché. C'est la tentative d'établir de nouveau la loi après Christ, que l'Apôtre a à combattre partout. Nous avons vu qu'il ne s'agissait pas seulement de la justification. On avait abandonné la loi parce qu'elle ne pouvait pas justifier, mais on l'avait laissée complètement; et on était accusé d'antinomianisme. Là dessus, l'Apôtre répond non point en établissant de

nouveau la loi sous une autre forme, mais en déclarant qu'il y a une nouvelle nature, une marche selon cette règle, Christ, en regardant à Lui, et en marchant comme il a marché, et qu'il y a aussi l'Esprit en suivant lequel les chrétiens n'étaient point sous la loi, mais produisaient des fruits contre lesquels il n'y a pas de loi. Avec les âmes sincères qui sont sous la loi il est juste d'avoir de la patience. Dieu seul peut les délivrer; mais il est de toute importance pour la gloire de Christ, et même pour ceux qui sont sous la loi, que la vérité selon l'Écriture soit maintenue dans toute sa clarté.

JONAS.

Notre corruption morale est bien profonde : elle est complète; mais parfois elle se manifeste sous des formes très-repoussantes, desquelles nous reculons instinctivement, confondus à la pensée que nous avons pu produire de telles choses. Les privilèges confiés à l'homme ne servent qu'à développer cette corruption, au lieu d'y remédier.

Le désir de nous distinguer fut trouvé en nous dès l'origine de notre apostasie. Cette parole : « Vous serez comme des dieux, » fut écoutée; nous sacrifions de sang-froid à cette convoitise, à cet amour des distinctions, tout ce qui se trouverait sur notre chemin, sans égard au sexe ou à l'âge, comme au

commencement nous lui avons sacrifié le Seigneur lui-même (Genèse III.)

Nous prenons les dons que Dieu nous accorde, et nous nous en parons. L'Eglise de Corinthe agissait de la sorte. Les frères, au lieu de faire usage, pour le profit des autres, des dons qu'ils avaient reçus de Dieu, s'en prévalaient. Mais celui qui avait au milieu d'eux la pensée de Dieu, pouvait dire : « J'aime mieux prononcer cinq paroles avec mon intelligence, afin que j'instruise aussi les autres, que dix mille paroles en langue. »

Le Juif, tant favorisé, tant privilégié, pécha grièvement de cette manière. Romains 11 le condamne sur ce terrain. Sa séparation, ou mise à part d'entre les nations, était l'œuvre de Dieu; mais, au lieu d'en prendre occasion pour rendre témoignage à la sainteté de Dieu au milieu des souillures d'un monde révolté, il s'en prévalut pour s'élever. Il se glorifiait en Dieu et dans la loi, mais il déshonorait Dieu en transgressant la loi.

Jonas était de la nation d'Israël, et faisait partie des prophètes de Dieu. Ainsi il se trouvait doublement privilégié; mais en lui la nature est prompte à tirer parti de ces avantages en vue de ses propres fins. Jonas était assurément un saint de Dieu; mais cela seul, en présence des tentations et de la chair, n'assure pas un triomphe sur la nature.

Le Seigneur l'envoie comme prophète porter une parole contre Ninive — une parole de jugement. Quand il la reçut, Jonas savait (1) que Celui de la part duquel il était envoyé se réjouissait dans la miséricorde. C'est pourquoi il avait estimé que sa parole qui parlait

(1) 2 Rois XIV en avait donné une preuve à Jonas.

de jugement serait mise de côté pour faire place à la grâce qui abondait en Lui. (Voyez chap. IV, 2.)

Mais était-il préparé à cela? Pouvait-il, comme Juif, souffrir qu'une cité gentile fût favorisée et partageât le salut et la miséricorde de Dieu? Pouvait-il, lui prophète, souffrir que sa parole demeurât sans accomplissement, et cela en présence de gens incirconcis? C'était trop pour lui. Il monte sur un navire qui allait en Tarsis, au lieu de traverser la contrée pour se rendre à Ninive. Assurément, si nous l'envisageons dans un état semblable, nous pouvons bien dire que c'est un orgueilleux apostat, un autre Adam tournant le dos à l'Éternel, qui vogue sur les eaux de la Méditerranée. Comme Adam il fut transgresseur, et transgresseur par orgueil comme Adam; et comme Adam encore il dut entendre prononcer contre lui la sentence de mort. Tout cela est simple, véritable, mais profondément solennel!

Accepter le châtement de son péché, c'est le premier devoir d'une âme coupable. Nous ne devons pas chercher à nous justifier par nos propres efforts, lorsque nous avons péché, de peur que Horma (Nombres XIV, 45) ne devienne notre portion. Notre premier devoir est d'accepter, dans un véritable esprit de confession, le châtement de notre péché, et de nous humilier sous la puissante main de Dieu. (Lévitique XXVI, 44.) David le fit, et le royaume lui fut rendu. C'est ce que fait aussi Jonas maintenant: « Prenez-moi, et me jetez dans la mer, » dit-il aux mariniers au plus fort de la tempête; « et la mer s'apaisera vous laissant en paix, car je connais que cette grande tourmente est venue sur vous à cause de moi. » Ils agirent selon sa parole, mais avec une grâce qui pourrait rendre confus des gens plus excellents qu'eux, et qui annonce que la

main de Dieu opérait *avec* eux, comme elle était *contre* Jonas. Et Jonas fut bientôt enveloppé par les roseaux de la mer aussi bas que les racines des montagnes.

Ninive, la cité gentile, pouvait-elle être dans un état plus mauvais? La circoncision de Jonas n'était-elle pas semblable à de l'incirconcision? Un Juif, un prophète juif, dans les profondeurs de la mer, ayant des roseaux entortillés autour de sa tête, et cela à cause du déplaisir de Jéhovah! Sûrement, dans un tel état, il pouvait cesser ses vanteries et ne plus mépriser les autres. Était-il possible de se trouver beaucoup plus bas? L'orgueilleux Adam était caché derrière les arbres du jardin; l'orgueilleux Jonas est au fond de la mer.

Le Seigneur ne saurait tenir le coupable pour innocent. Le juge de la terre agit avec équité. Mais la grâce apporte le salut; et bientôt le *péché* seul de Jonas sera laissé au fond de la mer, Jonas lui-même étant délivré comme son premier père Adam, qui laissa derrière lui son péché et son vêtement pour rentrer dans la présence de Dieu.

Mais Jonas fut *enseigné*, aussi bien que *délivré*. Il apprit, dans le ventre du poisson, que, tout Juif qu'il était, le salut de Dieu lui était aussi indispensable qu'à quelque Gentil que ce fût. L'incirconcise Ninive lui avait semblé souillée et méprisable, et il aurait voulu la priver de la miséricorde de Dieu; mais maintenant, que deviendrait-il lui-même sans cette précieuse miséricorde? Il se trouvait en prison, et il le méritait. Qu'est-ce qui pouvait agir pour lui dans la condition où il était réduit, si ce n'est la grâce — libre, parfaite et souveraine? « Le salut est de l'Éternel, » peut-il dire maintenant. Ce n'est pas en lui-même, comme Juif privilégié, ni comme prophète doué de Dieu,

qu'il se réjouit désormais, mais en Celui à qui seul il appartient d'apporter le salut.

Alors s'élève cette question de joie et de triomphe : « Dieu est-il seulement le Dieu des Juifs?... Certes (il l'est) aussi des nations. » Le besoin que nous avons tous d'être sauvés, la dépendance où nous sommes de la souveraineté et de la grâce de Dieu, nous placent tous sur le même niveau. « C'est un seul Dieu qui justifiera la circoncision sur le principe de la foi et l'incirconcision par la foi. » Il faut que le Juif entre sur le principe de la même miséricorde qui sauve le Gentil. (Rom. XI, 30-34.) Jonas doit être comme Ninive.

Telle est la leçon que le ventre de la baleine apprit au juif Jonas. Quelle que pût être la position de Ninive — gentile et incirconcise, étrangère aux alliances de la promesse ou pire encore, elle ne pouvait avoir plus besoin du salut de Dieu que le Juif privilégié, le prophète de Dieu, à ce moment où il se trouvait comme en enfer à cause de sa transgression. Sans ce salut c'en était fait de lui ; mais il le reçut, et le poisson le dégorgea sur le sec lorsqu'il eut appris et confessé que « le salut est de l'Éternel. »

Jonas fut un signe pour les Ninivites. Prochainement, sa nation recevra la même leçon. Il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui de ce prophète ; et comme du sein de l'enfer ou du milieu des jugements de Dieu (dans lesquels elle se trouve maintenant comme peuple), elle apprendra que la grâce et la rédemption qui en est le fruit sont pour elle le seul moyen de salut, son unique refuge.

Mais nous savons que ce salut de Dieu, dans lequel Jonas est appelé à se réjouir, tire toute sa valeur du mystère de la croix, parce que celui qui seul pouvait le faire s'est assujéti à la domination de la mort

pour nous, pécheurs, et a subi le jugement dû au péché. Et c'est de ce précieux Sauveur, placé dans cette condition, comme dans le sein de la terre, durant trois jours et trois nuits, que Jonas devient le type, dans son séjour d'une égale durée dans le ventre du poisson.

Lorsque nous pensons à cela, nous pouvons dire que l'Écriture a bien lieu d'exalter le ministère qui lui est confié, comme le fit l'apôtre des Gentils à l'égard du sien. Elle a pour but de révéler Dieu et ses conseils; et sûrement elle le fait avec une merveilleuse et féconde sagesse, donnant parfois pour notre instruction, comme c'est le cas ici, des portions d'histoire; mais en ayant soin en même temps que ces récits historiques soient pour nous des exemples, des gages, et comme des figures anticipées de secrets plus avancés et infiniment plus riches, afin que notre instruction abonde encore davantage.

Comme type, Jonas préfigure à la fois le Seigneur Lui-même, et Israël en tant que nation, tel que les Évangiles nous le dépeignent. Israël doit passer par la mort et la résurrection; son iniquité ne sera point effacée qu'il n'ait traversé la mort. (Esaïe xxvi.) Toute l'Écriture le déclare, et ce qui se passe dans la vallée des ossements desséchés est une vive image de la chose. Mais au jour du royaume, il sera comme un peuple ressuscité. Grâce et louanges soient rendues à la mort et à la résurrection du Fils de Dieu pour cette bénédiction, aussi bien que pour toute autre! Je le répète, dans sa mort et sa résurrection Jonas présente typiquement et d'une manière très-significative l'histoire de sa nation et celle de son Sauveur (1). (Voir Math. xii, 40; Luc xi, 29-50.)

(1) Le péché de Jonas est celui dont se rendirent coup-

L'histoire de notre prophète est, comme nous le voyons, pleine de richesses. A la vérité du récit elle joint la signification profonde de la parabole. Et nous, élus de Dieu, nous pouvons tous, aussi bien qu'Israël, prendre place à notre manière, avec Jonas dans la mort et la résurrection, seul caractère, du reste, que nous puissions avoir en tant que pécheurs sauvés.

Mais, revenant à l'histoire même, nous pouvons remarquer maintenant qu'ayant été enseigné—ayant appris le besoin qu'il avait de la grâce de Dieu, Jonas est, pour la seconde fois, chargé d'un message pour Ninive; il s'y rend, et c'est avec des paroles de jugement sur les lèvres qu'il entre dans cette grande cité, la cité de Nemrod, qui représentait en ce temps l'orgueil et l'audace d'un monde révolté. « Encore quarante jours, » proclame-t-il par les rues, à la façon d'un hérault, « et Ninive sera renversée. »

C'est ainsi qu'il « chanta d'un air lugubre. » Il avait reçu cette commission. En retour, Ninive « selamenta. » Le roi se leva de son trône, et toute la nation se couvrit de sacs : dans une condition semblable, humilié sous la main de Dieu, un roi de Ninive trouvera le Seigneur comme l'avait trouvé avant lui un roi d'Israël. C'est David qui parle : « J'ai dit : Je ferai confession de mes transgressions à l'Eternel. Et tu as ôté la peine de mon péché. »—« Qui sait, » dit le roi Gentil, « si Dieu viendra à se repentir, et s'Il se détournera de l'ardeur de sa colère, en sorte que nous ne périssons

bles les Israélites. Ils ont, lui et eux, également repoussé toute pensée de grâce envers les Gentils. (1 Thess. II, 16.) Lorsque Paul commença à parler de la grâce de Dieu envers les Gentils, les Juifs ne voulurent plus l'écouter. Actes xxii, 24-22.)

point. » Il en arriva ainsi, en effet : « Dieu se repentit du mal qu'Il avait dit qu'Il leur ferait, et ne le fit point. »

De nouveau, je demande avec l'Apôtre ; « Est-il seulement le Dieu des Juifs ? » Et avec lui aussi je réponds encore : « Certes il l'est aussi des Gentils. » La grâce est divine. Le gouvernement peut avoir affaire avec un peuple et lui donner comme tel des réglemens. La grâce a affaire avec des pécheurs, quels qu'ils soient et où qu'ils soient. La terre a ses arrangements divers, mais le ciel garde sa souveraineté. Ninive est épargnée, comme le fut Jérusalem ; la main de l'ange destructeur est arrêtée sur une ville aussi bien que sur l'autre. (4 Chron. xxi, Jonas iii.)

Mais « ne l'allez point dire dans Gath. » Ne laissez pas entendre aux filles des Philistins quelle fut la conduite de Jonas au 4^{me} chapitre.

Lot retourna-t-il dans Sodôme ? Ezéchias se rendit-il coupable de vanité vis-à-vis des ambassadeurs de Babylone, après que l'ombre se fut retirée de dix degrés ? Après s'être humilié et avoir versé des larmes, Joas alla-t-il, de sa volonté propre, se battre contre le roi d'Egypte ? Est-ce en dépit des avertissements de son Seigneur que Pierre le renia ? Et vous, bien-aimés, n'avez-vous pas, comme moi, oublié des leçons apprises, ou perdu le souvenir de châtimens endurés ? Et faut-il maintenant que Jonas ne se souvienne plus du ventre du poisson ? C'est profondément étrange. Quoi ! une leçon tant solennelle, et qui aurait dû, semble-t-il, faire sur l'âme une si forte impression et y demeurer à jamais gravée, doit-elle être si promptement perdue pour elle !

Jonas est mécontent. La grâce déployée à l'égard de Ninive rendait un Gentil important aux yeux du Dieu des cieux et de la terre, et c'en était trop pour un Juif. La parole du prophète avait reçu un affront, comme l'orgueil le lui suggérait tout bas, de la main du Dieu de miséricorde.

Jonas donc se mit fort en colère. Il ne peut pas précisément encore monter sur un navire, et s'en aller à Tarsis ; mais c'est dans le même esprit qu'il

sort de la ville et fait cette requête : « O Eternel ! n'est-ce pas ici ce que je disais quand j'étais encore dans mon pays ? C'est pourquoi j'avais voulu m'enfuir en Tarsis ; car je connaissais que tu es un Dieu fort, miséricordieux, pitoyable, tardif à colère, abondant en gratuité et qui te repens du mal dont tu as menacé. Maintenant donc, ô Eternel ! ôte-moi, je te prie, la vie ; car la mort m'est meilleure que la vie. » Quelle méchanceté de cœur cela dévoile. Se préparait-il le ventre d'une autre baleine. Il le méritait bien. Quelles difficultés nous nous créons nous-mêmes ! Pourquoi Lot ne demeura-t-il pas dans la sainte et paisible tente d'Abraham ? Et pourquoi se préparait-il dans Sodome une première et une seconde fournaise ? Pourquoi David attira-t-il sur sa maison une épée qui devait, selon l'ordre de l'Eternel, y demeurer dégainée jusqu'au jour de sa mort ? « Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serions point jugés. Mais quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons point condamnés avec le monde. » La voix de l'Eternel crie dans la ville et l'homme de sagesse l'entendra ; mais Jonas était sourd. Il a déjà oublié la leçon que le ventre du poisson lui avait apprise, et maintenant c'est le kikajon séché et flétri qui doit lui fournir un enseignement.

En dehors de la ville, Jonas se fit une cabane pour s'y retirer dans son humeur boudeuse et méchante, irrité qu'il était contre l'Eternel. Alors l'Eternel fit croître un kikajon pour abriter Jonas dans sa cabane, et Jonas se réjouit extrêmement du kikajon. Mais Dieu prépara pour le lendemain un ver qui ronge et dessèche le kikajon ; de telle sorte que le soleil et un vent d'Est frappant la tête de Jonas désormais sans abri, le prophète s'irrite et demande à mourir.

Alors, le Seigneur, avec une douceur merveilleuse, change ces simples circonstances en une délicieuse page de la plus profonde et la plus touchante instruction. « Et Dieu dit à Jonas : Est-ce bien fait à toi de t'être ainsi dépité au sujet de ce kikajon ? Et il répondit. C'est bien fait à moi que je me sois ainsi

dépité, même jusques à la mort. Et l'Eternel dit : Tu voudrais qu'on eût épargné le kikajon, pour lequel tu n'as point travaillé et que tu n'as point fait croître, car il est venu en une nuit, et en une nuit il est péri; et moi n'épargnerais-je point Ninive, cette grande ville, dans laquelle il y a plus de six vingt mille créatures humaines qui ne savent point discerner entre leur main droite et leur main gauche, et où il y a aussi une grande quantité de bêtes? »

Les délices que Jonas prenait dans le kikajon ne sont que le faible reflet des délices que le Seigneur prend à visiter en grâce les créatures de sa main — en quelque endroit qu'elles se trouvent, à Ninive, à Jérusalem, ou ailleurs, n'importe. Si Jonas désirait que le kikajon eût été épargné, il fallait qu'il consentit à ce que Ninive le fût aussi. Il sera jugé par les paroles mêmes de sa bouche : Jonas rendra témoignage pour le Seigneur contre lui-même.

C'est, en vérité, une précieuse et excellente Parole.

Jonas avait été humilié pour apprendre à connaître la grâce de Dieu dans un de ses caractères, et maintenant il vient de l'apprendre dans un autre — le besoin qu'il avait de cette grâce et les délices que Dieu y prend. Le ventre du poisson (les profondeurs de l'enfer) où il s'était trouvé lui avait appris le besoin qu'il avait « du salut, » dans toute cette souveraineté, dans cette glorieuse hauteur, cette glorieuse profondeur qui lui appartient, et en vertu des quelles il pouvait s'étendre comme du trône de la puissance dans les plus hauts cieux, jusqu'aux lieux les plus profonds de la mer pour y délivrer un captif placé sous le juste jugement de Dieu.

Le kikajon desséché lui apprit (comme à nous les paraboles de Luc xv) comment l'Eternel, le Créateur des bouts de la terre, le Seigneur des troupeaux qui paissent en mille collines, dans l'Assyrie comme en Judée, prend ses délices dans ses créatures, les œuvres de ses mains, et trouve son repos et sa joie dans la miséricorde qui les épargne, lorsqu'elles se repentent et reviennent à Lui.

REMARQUES SUR DANIEL.

CHAPITRES X, XI, 1-35.

Les chapitres x, xi, xii, ne forment évidemment qu'un seul sujet continu, et nous font voir dans quelles circonstances Daniel reçut cette dernière prophétie, qui est, sous quelques rapports, la plus remarquable de toutes celles qui lui furent accordées. Dans toute l'étendue du livre divin, il n'y a pas d'exposé des faits de l'histoire aussi détaillé, aussi circonstancié que celui que nous avons là, sans compter qu'il embrasse depuis la monarchie des Perses sous laquelle Daniel contempla la vision jusqu'au temps où toutes les puissances de ce monde seront obligées de s'incliner devant le nom du Seigneur. Non que la prophétie ne présente pas une seule lacune depuis l'époque de l'empire des Perses jusqu'au règne de Christ, ce serait même contraire à l'analogie de tout le reste de la parole de Dieu; mais nous y trouvons, avant tout, un exposé des faits, concis et clair en même temps, jusqu'à ce que nous arrivions à un personnage remarquable qui était le type de celui qui sera, à la fin du siècle présent, le grand chef des adversaires du peuple de Dieu. Après nous avoir conduit jusqu'à ce personnage, la prophétie

s'interrompt, franchit l'intervalle et nous donne « le temps de la fin, » de sorte que nous pouvons comprendre la raison de cette lacune. Pour le moment je dois m'arrêter au point où l'interruption a lieu, avec l'espérance de considérer, Dieu voulant, la crise de la fin, à laquelle se rapportent les types, et qui commence au verset 36 du chapitre xi. Nous verrons qu'elle ne se borne pas à un mal d'une espèce particulière, et que la fin du chapitre traite des combats que se livreront les chefs de cette époque, dans la Terre sainte et ses environs. Puis le chapitre xii nous montrera les voies de Dieu avec son peuple jusqu'à ce que le peuple et Daniel lui-même soient établis dans leur lot à la fin des jours (*vers. angl.*) : Ceci, c'est-à-dire la bénédiction du peuple de Dieu, ou du moins du résidu fidèle, formant le grand objet de la fin.

« La troisième année de Cyrus, roi de Perse, une parole fut révélée à Daniel, qui était nommé Beltesatsar, » etc. Daniel, voyons-nous par là, n'avait pas profité du décret que Cyrus avait rendu deux années auparavant pour donner aux Israélites la liberté de retourner dans leur pays, conformément à la prophétie : il se trouvait encore sur le théâtre de la captivité des Juifs. Mais il y a plus que cela, et l'Esprit de Dieu attire notre attention sur l'état d'âme du prophète. Ce n'est pas dans la joie qu'il passait ses jours sur la terre étrangère, mais bien dans le deuil et dans le jeûne, et cela au milieu de cir-

constances où il avait naturellement toute chose à sa disposition. Il ne mangea point de pain agréable au goût, « et, comme il le dit lui-même, il n'entra point de viande ni de vin dans ma bouche, et je ne m'oignis point du tout, jusqu'à ce que trois semaines entières fussent accomplies. » Sûrement ce n'est pas pour rien que l'Esprit de Dieu nous a montré Daniel non-seulement avant le décret de Cyrus, mais aussi après, dans une telle attitude devant le Seigneur. Nous pouvons tous comprendre qu'à l'approche du moment où le petit résidu allait quitter Babylone et retourner au pays de ses pères, on dût trouver le saint et pieux prophète l'âme pénétrée d'une profonde affliction devant Dieu, et passant en revue le péché à l'occasion duquel un châtiment si terrible était tombé sur le peuple de la part de Dieu ; quoique en cela il fit précisément le contraire de ce que la chair aurait fait dans de telles circonstances : car lorsqu'il est accordé une grande bénédiction extérieure, c'est plutôt l'occasion pour l'homme de donner essor à ses sentiments de satisfaction. Mais nous voyons le contraire en Daniel. Il prit l'attitude de la confession, et confessa non pas seulement les péchés d'Israël, mais ses propres péchés : il les avait tous devant lui. Il n'y avait qu'un homme marchant dans la sainteté qui pût avoir un sentiment aussi profond du péché. Mais la même énergie du Saint-Esprit, qui produit une réelle humiliation, rend aussi capable d'entrer

en amour dans la triste et abjecte condition du peuple de Dieu. Des pensées de cette nature semblent avoir rempli l'âme de Daniel quand il découvrit, par la prophétie de Jérémie, que la délivrance d'Israël était fort proche. Il n'y eut chez lui ni transports de joie au sujet d'un ennemi tombé, ni cris de triomphe à cause que le peuple allait être rendu libre, quoique Cyrus lui-même regardât comme un grand honneur d'avoir été choisi de Dieu pour être l'instrument de ces deux dispensations. Un homme de Dieu pouvait fort bien arrêter sa pensée sur les effets que le péché avait produits, quand le Seigneur ne pouvait pas même parler d'Israël commè son peuple, quoique la foi dont Daniel était animé ne fit que le faire insister d'autant plus fortement auprès de Dieu sur le fait qu'Israël *était* son peuple.

Ici le décret avait été rendu conformément à son attente. Le monarque persan avait ouvert la porte aux prisonniers de l'espérance pour qu'ils pussent quitter Babylone; et ceux auxquels il avait plu de le faire, étaient retournés dans leur pays. Daniel n'était point parmi ceux-là; au lieu de n'anticiper désormais que de brillantes perspectives de gloire immédiate, il se présente à nous, et plus que jamais, dans l'attitude de l'humiliation devant Dieu. La révélation du motif de ce jeûne prolongé nous fait pénétrer dans les rapports du monde visible avec le monde invisible. Et ce n'est pas seulement de

dessus l'avenir, que le voile est levé, car c'est là ce que fait toute prophétie; mais l'énoncé de la vision que nous avons ici nous montre dans une lumière de grand intérêt, ce qui est de fait actuellement autour de nous, mais nous est invisible. Il fut permis à Daniel de le voir et de l'entendre afin que nous pussions savoir, et en avoir la conscience pour nous-mêmes, qu'outre les choses qui se voient, il y a des choses invisibles, beaucoup plus importantes que ce qui se voit.

Si S'il y a des luttes sur la terre, elles proviennent de luttes plus hautes, celles que les anges soutiennent contre ces êtres méchants, les instruments de Satan, qui cherchent sans cesse à traverser les conseils de Dieu par rapport à la terre. Cela apparaît ici d'une manière remarquable. Nous savons que les anges ont à faire avec les enfants de Dieu, mais peut-être n'avons-nous pas discerné aussi clairement qu'ils ont à faire aussi avec les événements extérieurs de ce monde. Dans cette portion du livre de Daniel, la lumière de Dieu brille sur ce sujet, de sorte que nous sommes rendus capables de comprendre qu'il n'y a pas un mouvement du monde qui ne se rattache aux voies providentielles de Dieu. Et les anges sont les instruments par lesquels sa volonté s'exécute : il est dit d'eux expressément qu'ils font son bon plaisir. D'un autre côté, il y a ceux qui se mettent constamment en travers de Dieu. Les mauvais anges ne manquent

pas. Si le cœur n'est pas éveillé là-dessus, on perd certainement quelque chose parce que cela fait sentir plus vivement la nécessité d'avoir Dieu pour force. S'il n'était question que des hommes, nous pourrions comprendre que, dans la conscience de sa force ou de sa sagesse, son d'autres ressources qu'elle pourrait avoir, une personne n'en craignit pas une autre. Mais s'il est vrai que nous avons à combattre avec des puissances qui nous sont immensément supérieures pour tout ce qui tient à l'intelligence extérieure et à la force (car les anges excellent en force, comme il nous est dit), il est clair que si nous devons être vainqueurs, nous sommes rejetés sur l'appui d'Un autre qui est plus puissant que tout ce qui peut être contre nous. La foi, par laquelle nous comptons ainsi sur Dieu, nous délivre de toute inquiétude à l'égard de tout ce qui a lieu dans le monde. Car quoiqu'il y ait des esprits malins, et que les hommes ne soient que comme les pièces qu'ils font mouvoir sur l'échiquier de cette vie, de fait néanmoins, il y a derrière la scène, inconnue aux acteurs, une main intelligente et souveraine qui dirige tous les mouvements. Cela donne un caractère beaucoup plus solennel à nos pensées sur tout ce qui arrive ici-bas.

Outre ces anges, un autre personnage apparaît sur la scène : « Un homme vêtu de lin, et duquel les reins étaient ceints d'une ceinture de fin or d'Uphaz. » Celui dont nous trouvons au

verset 6, une description si magnifique, et que vit seul Daniel, ne semble pas n'avoir été simplement qu'un ange. Il a pu apparaître dans quelques traits de la gloire angélique, mais je pense que c'est Celui qui apparaît souvent dans l'histoire tant du Nouveau que de l'Ancien Testament — le Seigneur de gloire lui-même. Ici il apparaît comme un homme, comme quelqu'un qui éprouvait la sympathie la plus profonde pour son serviteur sur la terre. Tous les autres s'étaient enfuis pour se cacher; Daniel était resté : cependant, il n'était point demeuré de force en lui; son extérieur fut changé jusqu'à être tout défait. Il faut que même un homme aimé de Dieu, un saint fidèle, fasse l'expérience que toute sa sagesse passée était inutile; car il était maintenant fort vieux, et il avait été singulièrement fidèle au Seigneur. A ce moment même c'était lui qui réalisait le mieux la vraie condition d'Israël, car il voyait bien qu'il devait s'écouler un long espace de temps avant que le Messie dût venir, et l'ange qui avait été l'instrument de la révélation avait annoncé que le Messie serait retranché et n'aurait rien. Il n'y avait donc rien d'étonnant qu'il fût dans le deuil. D'autres pouvaient se livrer à leurs brillantes espérances sur la venue prochaine du Messie, et sur l'exaltation par son moyen de leur nation dans le monde. Quant à Daniel, il menait deuil et jeûnait; et voilà que cette vision lui est accordée, et que ce personnage béni vient se révéler à lui.

Néanmoins, malgré tout l'amour dont il était l'objet, malgré toute sa connaissance des voies de Dieu et la faveur qui lui avait été montrée dans les visions précédentes, Daniel est rendu tout à fait conscient de son entière faiblesse. Toute sa force tomba en poussière en présence du Seigneur de gloire. Ce fait n'a pas pour nous une importance morale petite. Quelle que soit la valeur de ce que peut avoir appris un saint, le passé seul ne nous rend pas capables de comprendre la nouvelle leçon de Dieu. Pour cela Dieu lui-même est nécessaire — et non pas simplement ce que nous avons appris déjà. C'est là, à mon avis, une vérité importante et très-pratique. Nous connaissons tous la tendance des hommes à faire provision pour l'avenir, et je ne nie pas la valeur de la connaissance spirituelle, soit pour aider les autres, soit pour nous rendre capables nous-mêmes d'apprécier les circonstances d'une manière juste et sainte. Mais si le Seigneur révèle quelque chose de nouveau, alors en dépit de tout ce qu'il avait connu auparavant, Daniel est absolument sans force. C'est dans cette dernière vision qu'il est le plus abattu, et qu'il réalise plus que jamais le sentiment du néant de tout ce qu'il y a en lui. Il est rejeté complètement sur Dieu pour pouvoir se tenir debout et entrer dans ce que le Seigneur allait lui faire connaître. On voit la même chose en saint Jean, qui avait reposé dans le sein du Sauveur lorsqu'il était sur la terre, et qui, de tous

les disciples, était le plus entré dans ses pensées. Que le Seigneur néanmoins se présente devant lui, dans sa gloire, pour lui révéler sa pensée touchant l'avenir, et que devient même l'apôtre Jean? Le Seigneur doit mettre sa main sur lui, lui ordonnant de ne pas craindre. Il doit l'encourager par ce qu'il était Lui-même — le vivant qui avait été mort, mais qui était de nouveau vivant, et avait les clés de la mort et du hadès. C'était donc là ce que Jean devait écouter avec la plus parfaite confiance, parce que c'était ce que Christ était. Il n'y avait pas de puissance qui ne dût tomber devant lui.

Ici Daniel entre dans cela selon sa mesure. Il faut toujours que la mort de la chair soit réalisée avant que nous puissions jouir de la vie de Dieu. Ceci a de l'importance, au point de vue de la pratique. Dans la grâce qui apporte le salut, je ne commence point par apprendre la mort en premier lieu, la vie venant après comme suite de cette première œuvre. La vie en Christ vient à moi dans mon caractère de pécheur, et cette vie manifeste la mort dans laquelle je suis; s'il me fallait réaliser ma mort pour que cette vie vint à moi, cela reviendrait évidemment à dire que l'homme se trouve dans sa véritable position, comme préparation pour qu'il soit béni de Dieu. Ce n'est point là la grâce. « Ce qui était dès le commencement.... ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché de la Parole de la vie. » En d'autres termes, c'est la personne

de Christ lui-même qui vient et donne la bénédiction. Après quoi l'âme apprend que « Dieu est lumière et qu'il n'y a en lui nulles ténèbres. » Elle apprend que si nous disons que nous avons la lumière — communion avec Celui qui est lumière — et que cependant nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et ne pratiquons pas la vérité. Toute la connaissance pratique de ce que Dieu est et de ce que nous sommes, suit la manifestation qui nous été faite de la vie dans la personne de Christ. S'il s'agit de l'ordre selon lequel la bénédiction a lieu quant à un pécheur, c'est la grâce souveraine qui communique la vie dans la personne d'un autre; mais s'il s'agit de l'ordre selon lequel le progrès s'accomplit chez le croyant, il n'en est point de même. Le croyant ayant déjà obtenu la vie, doit mortifier tout ce qui lui appartient simplement selon la nature, afin que cette vie soit manifestée et se fortifie. Ceci est de toute importance pour le saint, comme le reste pour le pécheur. L'homme, dans son état naturel, ne croit pas qu'il est mort, et il travaille à acquérir la vie. Mais il est dépourvu de vie; il n'en a point. C'est Un autre qui, seul, la lui apporte et la lui donne dans une grâce parfaite, ne voyant que du mal en lui; mais venant avec du bien seulement et le lui apportant dans l'amour. Celui-là, c'est Christ. Mais dans le cas du croyant, comme il a déjà trouvé la vie en Christ, il faut qu'il y ait jugement du mal, afin que cette vie nouvelle et di-

vine se développe et s'accroisse. De sorte que, tandis que pour l'un, pour le pécheur, ce qui nous est présenté, c'est la vie faisant ressortir la mort, et rencontrant l'homme dans la mort dont elle le délivre; pour le croyant, c'est la mortification pratique de tout ce qui existe naturellement en lui. Il faut que la sentence de mort soit réalisée sur tout cela, pour que la vie ne rencontre pas d'obstacle dans sa croissance et sa manifestation.

Daniel fit l'expérience que tel était effectivement le moyen pratique d'entrer dans les merveilles que l'Esprit de Dieu allait placer devant lui, et d'en devenir le témoin convenable. De là vient, que, quelle que pût être la faveur dont il jouissait — et il était « un homme aimé de Dieu, » il faut néanmoins que la mort soit réalisée par son âme. « Et quand il m'eut dit cette parole-là, je me tins debout en tremblant. Et il me dit : Ne crains point, Daniel; car dès le premier jour que tu as appliqué ton cœur à entendre et à t'affliger en la présence de ton Dieu, tes paroles ont été exaucées, et je suis venu à cause de tes paroles. » Il lui est alors donné à entendre comment il se faisait qu'il y avait eu un tel délai : « Mais le chef du royaume de Perse a résisté contre moi vingt-et-un jours; mais voici, Micaël, l'un des principaux chefs, est venu pour m'aider, et je suis demeuré là chez les rois de Perse. » Ici, je crois, c'est une autre personne qui parle : ce n'est pas le premier et glorieux personnage

que Daniel avait vu, mais quelqu'un, de fait un ange, que celui-là employait comme serviteur. Le chapitre dernier prouvera clairement qu'il y a plus que la personne envoyée; et il est évident, d'après son langage, que celui qui parle est quelqu'un de dépendant. Daniel est encouragé en apprenant que, dès le premier jour qu'il avait appliqué son cœur à entendre et à s'affliger en la présence de Dieu, ses paroles avaient été exaucées. Il ne reçut pas la réponse le premier jour, ni le second; ce ne fut qu'après vingt-et-un jours qu'elle arriva; et cependant elle avait été envoyée de Dieu dès le premier jour. Naturellement Il aurait pu la donner sur-le-champ. Mais qu'en serait-il résulté? D'abord, on n'aurait pas compris aussi clairement la lutte terrible qui est constamment engagée entre les instruments de Dieu et les émissaires de Satan; et ensuite aussi, la foi et la patience n'auraient pas eu leur œuvre parfaite.

Je n'oublie point que le Saint-Esprit a été envoyé ici-bas, pour demeurer désormais dans le cœur des croyants d'une manière qui n'était pas connue alors. Car quoique l'Esprit de Dieu fût toujours à l'œuvre dans les saints prophètes et dans les saints hommes, cependant le fait de son habitation permanente ne pouvait point avoir lieu jusqu'à ce que Jésus fût glorifié, et qu'eût été accomplie l'œuvre de la rédemption, en vertu de laquelle le Saint-Esprit a été envoyé du ciel pour établir sa demeure dans le cœur de ceux

qui croient, sceau de la bénédiction qui leur appartient en Christ. En sorte que, outre ces soins extérieurs de la providence de Dieu si magnifiquement présentés ici, nous, chrétiens, nous possédons cette bénie personne divine, qui fait de nos corps, par sa demeure en nous, le temple de Dieu. Mais les luttés extérieures n'en continuent pas moins. Ce qui empêcha Daniel d'avoir la réponse manifeste à ses prières, peut nous empêcher aussi d'avoir la réponse des circonstances. Nous devons toujours compter immédiatement sur la réponse de la foi ; mais pour ce qui en est de la réponse des circonstances, gouvernées de Dieu, de manière à donner une réponse manifeste, il se peut que nous ayons à l'attendre. C'est ce qui arriva à Daniel, et la raison nous en est donnée. Le verset 43 nous apprend que, quoique Dieu ait envoyé la réponse dès le premier jour, le chef du royaume de Perse avait résisté vingt-et-un jours, juste le temps que Daniel avait passé dans le deuil et le jeûne devant Dieu. « Mais voici, Micaël, l'un des principaux chefs, est venu pour m'aider, et je suis demeuré là chez les rois de Perse. » C'est évidemment un ange qui parle. Ce serait manquer à ce qui est dû au Seigneur que de supposer que c'était lui qui avait besoin de l'aide d'un de ses propres anges. Mais il était fait ici mention de Micaël, parce qu'il était bien connu pour être l'archange qui veillait particulièrement à la garde de la nation d'Israël. De sorte que

quelque jeu que les gens se fassent de l'intervention et de la garde des anges, l'Écriture n'en est pas moins parfaitement claire sur cette vérité. Sans doute le Romanisme, comme nous le savons, en a fait des objets de culte ; mais la vérité elle-même est particulièrement intéressante. La parole de Dieu démontre que Dieu emploie les anges dans des services particuliers. Au reste, ce n'était pas là une vérité nouvelle. Jude mentionne comme une circonstance bien connue la dispute de Michel l'archange avec le diable, touchant le corps de Moïse. La même vérité apparaît encore en celle-ci : je veux dire la vigilance soigneuse que Micaël exerçait envers le peuple juif. Il savait combien il était enclin à l'idolâtrie, et qu'il voudrait se faire une idole, après sa mort, de l'homme contre lequel il s'était rébellé durant sa vie. C'est pourquoi, Micaël, en tant que l'instrument, de la part de Dieu, de la bénédiction d'Israël, dispute avec Satan, de manière que le corps de Moïse ne fut point trouvé — la parole de Dieu déclarant que l'Éternel l'avait enseveli quoique Micaël fût l'instrument employé par l'Éternel.

Le passage que nous étudions, nous fait voir ce rayon de lumière si intéressant jeté sur les circonstances terrestres. Les puissances de ce monde peuvent gouverner, mais les anges n'ont pas abandonné leurs fonctions. Le diable et ses anges d'un côté, et Michel et les saints anges avec lui, de l'autre, viennent de nouveau sur la scène

dans le dernier livre de la Bible. Le fait que Christ est venu et que le Saint-Esprit a été donné, ne fait point disparaître celui-là. Au contraire, nous savons qu'il y aura à la fin la lutte la plus terrible entre les saints anges et les anges méchants, lorsque les cieux seront purifiés pour toujours de ces puissances malignes qui les ont souillés si longtemps. Tout cela est d'un haut intérêt, comme faisant voir la parfaite patience de Dieu. Nous savons en effet qu'il pourrait écraser d'un mot le diable et toute son armée; mais il ne le fait pas. Il permet à Satan de s'aventurer dans les cieux inférieurs, et même de les posséder; et c'est pour cela qu'il est appelé « le prince de la puissance de l'air, » comme il est appelé ailleurs « le prince » et « le Dieu de ce siècle. » Mais je crois que c'est là seulement qu'il est prince. Il n'est jamais dit dans l'Écriture que Satan soit prince dans l'enfer. C'est, il est vrai, le thème favori des grands poètes, et aussi des petits; mais l'Écriture ne parle jamais d'une telle chose. Ce qu'elle nous enseigne, c'est que maintenant sa puissance s'exerce réellement dans les cieux ou sur la terre; mais que, quand il sera brisé, tant dans son usurpation céleste d'abord, que dans sa puissance terrestre ensuite, il sera jeté dans l'enfer, et qu'au lieu d'être roi dans l'enfer, il sera le plus misérable objet de la vengeance de Dieu. Ce qu'il y a de solennel, c'est qu'il règne ici à présent, et que les hommes ne

le sentent pas. Son règne le plus triste, le plus fatal, est celui qu'il a acquis et qu'il exerce maintenant, et non celui qu'il possédait auparavant. La mort de Christ, tout en étant le principe sur lequel il perdra plus tard toute sa puissance, a été le moyen, néanmoins, par lequel il est devenu le grand pouvoir usurpateur qui se met en travers de toutes les pensées de Dieu relativement à ce monde. Il y a là pour nous une pensée importante. Si Dieu permet une telle chose — s'il souffre dans le ciel lui-même, la présence de ce méchant, de l'ennemi de son Fils — si, après la crucifixion de Christ nous voyons Dieu déployer sa longanimité la plus grande, au lieu d'avoir été amené par elle à enlever à Satan toute sa puissance, quelle leçon pour nous de ne pas nous inquiéter à l'égard des circonstances! Aucun homme n'a foulé jamais ces régions inconnues; personne n'y a été pour nous en parler, excepté la parole de Dieu qui nous les révèle. Naturellement, nous ne savons pas tout; mais nous en savons assez pour voir qu'il y a cette redoutable puissance du mal en opposition avec Dieu, et que la puissance de Dieu est toujours et infiniment plus grande que la puissance du mal. Le mal n'est qu'un accident qui est entré dans le monde par la rébellion de la créature contre Dieu. Par ce mot « accident » je veux dire que la créature n'interrompait que pour un temps les desseins de Dieu, tandis qu'au fond, cela ne servait qu'à

les manifester avec plus d'éclat. Le plan de Dieu était de bénir le ciel et la terre, et ce plan tiendra. Le mal sera banni de la scène entière des œuvres de Dieu, et les méchants souffriront les terribles conséquences de la rejection qu'ils ont faite du Seul bon, et seul bienheureux.

Mais, en même temps que la certitude de tout cela a été révélée à la foi avant que Dieu exécute ce qu'Il a dans sa pensée, la lutte solennelle qui se livre dans le monde invisible est découverte à nos regards. La foi est mise ainsi à l'épreuve. Daniel avait à continuer d'attendre de mener deuil, de prier, de répandre tout devant Dieu. Nous voyons en lui la persévérance de la foi — priant sans cesse. Et combien sa foi ne fut-elle pas récompensée ! car lorsque l'ange vient, il lui révèle ce secret sur l'ordre de l'Être glorieux qui avait apparu d'abord à Daniel. C'était le chef du royaume de Perse qui lui avait résisté vingt-et-un jours ; mais Micaël était venu à son aide.

Remarquons aussi que le verset suivant renferme une indication importante, relativement aux principaux objets que Dieu a en vue dans cette prophétie. Seulement, les personnes qui ont beaucoup lu savent ce que ce chapitre a souffert de torture par l'introduction des pensées des hommes auxquelles on en demandait l'explication. Naturellement en toute première ligne on y a introduit le pape. Ensuite on n'a pas

manqué non plus d'y trouver l'audacieux soldat des premiers jours de ce siècle, Napoléon. En un mot, tout ce qui, dans le monde, a présenté un intérêt extraordinaire, on a tâché de le trouver dans le chapitre xi de Daniel. Le 14^e verset du chapitre x fait justice de toutes les idées semblables. « Je suis venu, » dit l'ange, « pour te faire entendre ce qui doit arriver à ton peuple aux derniers jours ; car il y a encore une vision pour ces jours-là. » Rien de plus clair que ces paroles. Elles sont mises comme une espèce de frontispice à la prophétie, pour faire voir que le peuple juif constitue la grande pensée de Dieu quant à la terre, et que le sujet principal de cette prophétie est ce qui doit arriver à cette nation dans les derniers jours : la suite de l'histoire nous y est bien présentée presque depuis les jours de Daniel, mais les derniers jours en sont le sujet. En général la prophétie peut bien donner un petit gage à un avenir tout prochain, mais nous n'en voyons jamais toute la portée que dans le dernier jour ; et alors c'est aux Juifs et à leur Messie que se rapportent comme à leur centre terrestre les pensées et le plan de Dieu. Je n'entends point nier que l'Eglise soit une chose beaucoup plus élevée que les Juifs, ni que les relations de Christ avec l'Eglise soient plus étroites et plus profondes que ses relations avec les Juifs. Mais vous ne perdez pas Christ et l'Eglise en croyant à ses liens avec Israël. Bien plus, si vous ne croyez pas à ces liens, vous les confondez avec

vos propres relations avec Christ, et les uns et les autres sont perdus, au moins pour ce qui est d'une connaissance précise et d'une pleine jouissance. Cela vient de ce qu'on ne considère pas l'Écriture comme un tout. On n'aurait pu tomber dans une pareille erreur, si on avait lu le chapitre x, comme étant une introduction au chapitre xi. Mais il y en a qui lisent l'Écriture tout à fait comme d'autres la prêchent. On prend quelques paroles, et on en fait le texte d'un discours qui n'a peut-être aucun rapport avec le sujet de ce passage, qui n'en a peut-être aucun avec quelqu'autre passage que ce soit de la Bible. Il est possible que, considérées en elles-mêmes, les pensées que l'on exprimera soient vraies, mais ce dont nous avons besoin, c'est une aide pour comprendre la parole de Dieu comme faisant un tout, aussi bien que les détails. Si vous preniez une lettre d'un ami et que vous vous attachassiez seulement à une phrase ou une partie de phrase que vous en auriez extraite et séparée du reste, pourriez-vous dire que vous la comprenez? Et cependant, ce que renferme l'Écriture a une portée infiniment plus grande et se rattache à infiniment plus de choses que tout ce que nous pourrions écrire nous-mêmes; et, en conséquence, il devrait y avoir des raisons bien plus puissantes de la prendre dans sa portée et ses relations réelles, qu'il n'y en a d'agir de la sorte pour les petites productions de notre esprit. Voilà la clé des erreurs que commettent

dans l'explication de l'Écriture bien des personnes estimables : il se peut qu'elles soient aussi dans la foi, mais pourtant il leur est difficile de s'élever au-dessus de leurs habitudes ordinaires. La prophétie qui nous occupe fait ressortir l'importance du principe sur lequel je viens d'insister. Prenez les livres ordinaires qui ont été écrits sur elle, n'importe quand, où, et par quels auteurs, et vous verrez qu'ils s'efforcent surtout de la rapporter à leur époque comme à son point central. Nous trouvons ici même la réponse à toutes ces vues erronées. Ce n'est ni Rome, ni la papauté, ni Napoléon, qui constitue le sujet de la prophétie, mais bien « ce qui doit arriver à *ton peuple* (le peuple de Daniel, les Juifs), aux derniers jours.

Nous trouvons donc Daniel exprimant, avec humilité de cœur son incapacité pour recevoir de telles communications. D'abord, quelqu'un ayant la ressemblance d'un homme touche ses lèvres et il est instruit à parler au Seigneur. Il confesse sa faiblesse, et déclare qu'il n'a conservé aucune vigueur. Mais « Celui qui ressemblait à un homme me toucha de nouveau, et me fortifia et me dit : Ne crains point, homme qui es reçu en grâce ! Paix soit avec toi, fortifie-toi, fortifie-toi, dis-je. » Les hommes sont absolument incapables de profiter de la prophétie, jusqu'à ce qu'ils soient complètement établis dans la paix, jusqu'à ce que leurs cœurs connaissent la véritable source de la force. Nous

voyons ici qu'il faut que Daniel soit mis sur ses pieds, que sa bouche soit ouverte, que ses craintes soient dissipées avant que l'Éternel puisse lui dévoiler l'avenir; il faut que son cœur soit en parfaite paix dans la force de l'Éternel et dans la présence de son Dieu. Le trouble de l'esprit, le manque d'une paix bien établie, sont pour beaucoup plus qu'on ne le pense dans le peu de progrès que l'on fait dans l'intelligence de plusieurs portions de la parole de Dieu. Il ne suffit pas d'avoir la vie et l'Esprit de Dieu, mais il faut que la chair soit brisée et qu'on se repose simplement, paisiblement, dans le Seigneur. Daniel a à passer à travers toute cette scène, pour devenir propre à ce qu'il doit apprendre; et dans notre mesure il en est de même de nous. Il faut que nous réalisions cette même paix et cette même force dans le Seigneur. Si la venue du Seigneur est un sujet de terreur pour moi parce que je ne suis pas sûr de la position que j'aurai devant lui, comment puis-je sincèrement me réjouir qu'elle soit si proche? Il y aura dans mon esprit un obstacle à ce que j'arrive à comprendre clairement la pensée de Dieu sur ce sujet. Et ce défaut d'aptitude ne tient point à ce que l'on manque de connaissance, mais au fait que l'on n'est pas entièrement établi dans la grâce, que l'on ignore ce que nous sommes en Christ-Jésus. N'importe quelles autres choses il peut y avoir, rien ne suppléera à cette triste lacune. Je parle de ceux

qui sont vraiment chrétiens, car quant aux simples savants qui se mêlent de ces matières, c'est aussi complètement en dehors de leur sphère, qu'il le serait pour un cheval de prétendre juger du mécanisme d'une montre. « L'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu... et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement... ce n'est qu'un Scribe de ce siècle qui se mêle de ce qui appartient à un autre monde. »

Maintenant nous trouvons un tableau rapide de ce qui devait arriver à Israël aux derniers jours. Le personnage qui parle est le même ici qu'au chapitre x. « Or, en la première année de Darius de Mède, j'assistais pour l'affermir et le fortifier. Et maintenant aussi je te ferai savoir la vérité : Voici, il y aura encore trois rois en Perse. » C'est la succession des monarques persans depuis Cyrus qui nous est donnée là. L'Écriture nous enseigne qui ils sont, quoique leurs noms ne soient pas mentionnés ici. Je voudrais vous renvoyer à Esdras iv, où vous verrez qu'il est fait mention de ces mêmes trois rois. En Esd. iv, l'occasion de les nommer vint des efforts que firent les ennemis d'Israël pour arrêter la construction du temple : « Et même ils avaient à leurs gages des gens qui leur donnaient conseil, afin de dissiper leur dessein pendant tout le temps du règne de Cyrus, roi de Perse, jusqu'au règne de Darius, roi de Perse. » Or, pour comprendre ce chapitre, il faut vous

souvenir que depuis le verset sixième jusqu'à la fin du verset 23, c'est une parenthèse. Le commencement et la fin du chapitre sont relatifs aux événements qui se passèrent sous le règne de Darius. Mais l'Esprit de Dieu revient en arrière, pour faire voir que ces ennemis d'Israël avaient été à l'œuvre depuis les jours de Cyrus jusqu'à ceux de Darius. Par conséquent, dans la parenthèse formée des versets 6-23 inclusivement, vous avez les divers monarques qui s'étaient succédés les uns aux autres entre Cyrus et Darius, et sur l'esprit desquels les adversaires s'étaient efforcés d'agir. « Pendant le règne d'Assuérus » c'est-à-dire, le successeur de Cyrus, appelé Cambyse dans l'histoire profane « au commencement de son règne, ils écrivirent une accusation calomnieuse contre les habitants de Juda et de Jérusalem. » Puis vient le nom de l'autre roi : « Et du temps d'Artaxercès, Bislam, Mithredat, Tabéel, écrivirent, etc. » C'est un personnage différent de l'Artaxercès mentionné dans Néhémie et qui vivait à une époque plus récente. Celui-ci porte dans l'histoire profane le nom de Smerdis le Mage; il acquit, pour un certain temps, la couronne par de mauvais moyens, et prêta l'oreille aux accusations portées contre les Juifs. Cet usurpateur fut mis à mort au moyen d'une conspiration, à la tête de laquelle se trouvait Darius, non pas le Mède, de Daniel, mais le Perse, dont parle le livre d'Esdras, et dont le nom historique est

Darius fils d'Histaspe. Il suit immédiatement les deux qui précèdent, en sorte que ces trois rois mentionnés en Esdras iv répondent parfaitement aux trois de Daniel xi, 2. C'est ainsi qu'une partie de l'Écriture jette de la lumière sur une autre, sans qu'il soit du tout nécessaire de recourir au territoire de l'homme.

« Voici, il y aura encore trois rois en Perse; ce sont ceux qui succédèrent à Cyrus et qui sont nommés dans l'Écriture comme nous l'avons vu : Assuérus, Artaxercès et Darius, et dans l'histoire profane, Cambyse, Smerdis le Mage et Darius fils d'Histaspe. « Puis, le quatrième possèdera de grandes richesses par-dessus tous; et s'étant fortifié par ses richesses, il soulèvera tout le monde contre le royaume de Javan. » Il s'agit là du célèbre Xercès, qui souleva tout le monde contre la Grèce. Ceci confirme une idée émise à l'occasion d'une vision précédente, que c'était en représaille de l'attaque des Perses contre la Grèce, que le bouc venait contre la Perse avec une telle fureur. Xercès fut l'auteur de cette grande entreprise. La réputation de ses richesses est proverbiale, et nul événement ne fit alors sur le monde une aussi profonde impression que cette expédition contre la Grèce, et les conséquences qu'elle eut. Ensuite au verset 3, la Perse, le bélier du chapitre viii, est laissée là, et nous avons le bouc de ce même chapitre ou plutôt sa corne. « Et un roi puissant se lèvera, et dominera avec une grande puissance et fera

selon sa volonté. » C'est là Alexandre. « Et sitôt qu'il sera en état, son royaume sera brisé et partagé vers les quatre vents des cieux. » Cela fut accompli réellement à sa mort : l'empire Grec fut subdivisé alors en plusieurs fragments. « Et ne sera point pour sa race, ni selon la domination avec laquelle il aura dominé : car son royaume sera extirpé et sera donné à d'autres outre ceux-là. » Il ne devait pas y avoir seulement un chef se débarrassant de la famille d'Alexandre et prenant possession de son royaume. Ce royaume devait être divisé en un certain nombre de parties, plus particulièrement en quatre, et de ces quatre divisions deux devaient acquérir une importance immense. Mais qu'est-ce qui constitue ici leur principale importance ? Lorsque Dieu parle des choses qui ont lieu sur la terre, c'est toujours d'après Israël qu'Il les mesure, parce que Israël est le centre des voies de Dieu relativement à la terre.

De là vient que ce sont les puissances qui ont à faire avec Israël, qui ont de l'importance aux yeux de Dieu : et telle est la raison pour laquelle il n'est rien dit des autres royaumes, et qu'il n'est parlé que de celui du Nord et de celui du Midi. Mais pourquoi sont-ils désignés de cette manière ? La Palestine est le lieu dont Dieu tient compte. L'expression roi du Nord désigne le nord du pays sur lequel sont arrêtés les regards de Dieu, et la puissance du sud désigne le sud du même pays. On nomme com-

munément ces contrées la Syrie et l'Égypte. C'est à ces deux divisions de l'empire d'Alexandre que tout le chapitre se rapporte, les autres étant laissées de côté. La prophétie ne prend connaissance que de celles qui eurent à faire avec Israël. Il nous est dit maintenant que « le roi du midi sera fort puissant. » — C'est le personnage bien connu comme un des Ptolémées ou Lagides — « et un de ses chefs » (*vers. angl.*); c'est-à-dire, un des généraux d'Alexandre. « Mais un des principaux chefs sera plus puissant que lui, et dominera, et sa domination sera une grande domination. » Celui-ci est une autre personne, le premier roi du nord qui s'élève en force au-dessus de Ptolémée. L'histoire profane le nomme Séleucus. Il est souvent question dans les Macchabées des descendants de ces deux rois et de leurs querelles, et on y trouve des récits détaillés des transactions prédites dans ce chapitre; mais les quelques paroles de Dieu nous en disent infiniment plus et mieux là-dessus que les longs récits de l'homme.

Mais voyons un peu quelques-uns de ces événements. « Et au bout de certaines années ils (les rois du nord et du midi) s'allieront. Et la fille du roi du midi viendra vers le roi de l'aquilon pour redresser les affaires. » Une remarque avant d'aller plus loin : ce n'est pas le même roi du nord, ni le même roi du midi que nous rencontrons dans tout le cours de ce chapitre,

mais c'est un grand nombre de rois différents. C'est toujours le même titre officiel qui continue, ainsi qu'on s'exprime en langage de droit : Le roi, ou la reine, ne meurt jamais. C'est précisément de cette manière que nous devons voir la chose ici. Ce verset 6 en est un exemple. « Et au bout de certaines années ils s'allieront. » Il ne s'agit pas des mêmes rois du nord et du midi que dans le verset 5, mais de leurs descendants. « Au bout de certaines années, ils s'allieront : car la fille du roi du midi viendra vers le roi de l'aquilon pour redresser les affaires. » Ils ne font pas seulement une alliance, mais un mariage entre leurs familles. « Mais elle ne retiendra point la force du bras. » La tentative d'établir une entente cordiale entre la Syrie et l'Égypte, au moyen d'un mariage, manquerait complètement. Il va sans dire que l'histoire a parfaitement vérifié cela. Il y a eu un tel mariage, et le roi du nord se débarrassa de sa première femme afin d'épouser la fille du roi du midi. Mais les affaires n'en devinrent que pires. Ils avaient espéré terminer par ce moyen leurs sanglantes guerres, mais en réalité il ne fut entre eux que le principe d'une inimitié incomparablement plus profonde. Selon ce que nous lisons ici : « Mais elle ne retiendra point la force du bras, et ni elle, ni son bras ne subsisteront point, mais elle sera livrée, et ceux aussi qui l'auront amenée, et celui qui sera né d'elle et qui la fortifiait en ces temps-là. Mais

le soutien du royaume du midi s'élèvera d'un rejeton des racines d'elle, et viendra à l'armée et entrera dans les forteresses du roi de l'aquilon, et y fera de grands exploits, et se fortifiera. » Ce n'était pas sa semence, mais son frère, de la même lignée qu'elle. Elle était une branche, et lui une autre. Le frère de cette Bérénice, fille du roi d'Egypte, vient pour venger le meurtre de sa sœur, et a le dessus sur le roi du Nord. Ce qui suit confirme l'explication que nous avons donnée de ce qu'il faut entendre par le royaume du midi. « Et même il emmènera captifs en Egypte leurs dieux avec les vaisseaux de leurs aspersions et avec leurs vaisseaux précieux d'argent et d'or; et il subsistera quelques années de plus que le roi de l'aquilon. » « Et le roi du midi entrera dans son royaume; mais il s'en retournera en son pays. » L'Egypte triomphe un certain temps, mais la fortune devait bientôt changer. Mais les fils de celui-là entreront en guerre, et assembleront une multitude de grandes armées. Puis l'un d'eux viendra certainement (l'autre a disparu) et se répandra, et passera; il retournera, dis-je, et s'avancera en bataille jusqu'à la forteresse du roi du midi. Et le roi du midi sera irrité. » Vient maintenant une autre guerre d'une date postérieure: quand le roi du midi rend le coup du roi du nord. « Le roi du midi sortira et combattra contre lui: savoir, contre le roi de l'aquilon; et il assemblera une grande multi-

tude, et cette multitude sera livrée entre les mains du roi du midi. » L'Esprit de Dieu se réfère là, à plusieurs faits remarquables. Les deux principaux acteurs sont les rois de Syrie et d'Égypte. *Mais il y a le pays qui se trouve entre eux*, une espèce de pierre pesante pour ces rois qui en font leur champ de bataille, qui appartenait toujours au vainqueur. Si le roi du nord était victorieux, la Palestine était soumise à la Syrie, et il en était de même si le roi d'Égypte l'emportait. Mais Dieu ne laissait jamais en repos ceux qui s'emparaient de sa terre. Des mariages et des alliances pouvaient intervenir entre eux, mais cela ne servait que de prélude à des explosions plus graves: les frères, les fils, les petits-fils, reprenant les querelles de leurs parents. « L'Écriture ne peut être anéantie. » Tout était là clairement exposé d'avance.

« Et après avoir défait cette multitude, il élèvera son cœur et abattra des gens à milliers; mais il ne sera pas fortifié. » Puis nous voyons que le roi du nord « reviendra et assemblera une plus grande multitude que la première; et au bout de quelque temps, savoir de quelques années, il viendra certainement avec une grande armée et un grand appareil. Et en ce temps-là, plusieurs s'élèveront contre le roi du midi; et les hommes violents de ton peuple s'élèveront afin de confirmer la vision. » Laissez-moi attirer l'attention sur ces paroles. Elles répondent tout d'abord à cette question qu'on

pouvait me faire : comment savez-vous que le peuple de Daniel ne signifie point le peuple de Dieu dans un sens spirituel ? La réponse se trouve dans ces mots : « les violents de ton peuple. » Cela ôte tout prétexte à l'allégation d'un sens spirituel ; car dans ce cas, il serait difficile de parler d'hommes violents (*vers. ang.*, voleurs) et confirme le fait, qui ne doit pas avoir besoin d'autres preuves, que, par le peuple de Dieu, c'est le peuple juif qu'il faut entendre et rien d'autre. Nous apprenons ici que quelques-uns d'entre les Juifs sont en relation avec un de ces rois du nord qui font la guerre. Ils sont appelés « les violents de ton peuple, » et prennent le parti d'Antiochus, le roi de l'aiglon, contre Ptolémée Philopator, ou plutôt son fils ; mais ils sont tous anéantis. Le monarque syrien pouvait nourrir l'espoir que par l'introduction de ce nouvel élément, par suite du fait qu'il gagnait l'appui des Juifs, Dieu serait peut-être avec lui. Mais non. Ils étaient les voleurs du peuple, — infidèles à Dieu et ne tenant point ferme leur séparation d'avec les Gentils. Il se peut qu'eux aussi pensent confirmer la vision, « mais ils tomberont. »

« Et le roi de l'aiglon viendra et fera des terrasses et prendra les villes fortes ; et les bras du midi, ni son peuple d'élite ne pourront point résister, car il n'y aura point de force pour résister. Et celui (*vers. angl.*) qui sera venu contre lui fera selon sa volonté (c'est-à-dire le

roi du nord), et il n'y aura personne qui tienne ferme devant lui; et il s'arrêtera au pays de noblesse; et il y aura consommation par sa force.» Une autre chose remarquable qui nous est présentée là, c'est de voir comme l'Esprit de Dieu tient encore à l'importance de cette petite bande de terre — le territoire de la Palestine. C'était le don de Dieu au peuple de Dieu. Quelque déplorable que soit sa condition, c'est encore le pays glorieux. Dieu ne se repent pas de ses desseins. « Il élira encore Israël, et les rétablira dans leur terre. » Et si, lorsqu'il est question des desseins terrestres de Dieu, il tient à eux de cette manière en dépit de tous les obstacles, que ne fera-t-il pas pour son peuple céleste? Qui pourrait douter qu'il le conduise à la gloire du ciel? « Puis il tournera sa face pour entrer par force dans le royaume de celui-là, et ses affaires iront bien, et il fera de grands exploits, et il lui donnera une fille de femmes, pour ruiner le royaume; mais cela ne tiendra point, et elle ne sera point pour lui. » C'est là une autre tentative de mariage; seulement c'est l'inverse de la première fois. Maintenant ce n'est pas la fille du roi du midi qui vient vers le roi du nord, mais c'est le roi du nord qui donne sa fille Cléopâtre au roi du midi, dans l'espérance qu'elle maintiendra l'influence de la Syrie à la cour d'Egypte. C'est ce que signifient les paroles « pour ruiner le royaume » (où selon la *vers. angl.* « la corrompant »), parce que c'était évidemment

contraire à l'essence même du lien du mariage : c'était une tentative de son père pour la faire servir à ses desseins politiques. « Mais cela ne tiendra point, et ne sera point pour lui. » Tous les mobiles, tous les prétextes, — les plus intimes secrets de leurs cœurs, sont manifestés ici. Il y a une autre honte, qui n'est pas connue de Dieu seulement, mais qui est révélée à ses serviteurs.

« Puis il tournera sa face vers les îles, et en prendra plusieurs. Mais un capitaine l'obligera de cesser l'opprobre qu'il faisait, et outre cela, il fera retomber sur lui son opprobre. » C'est-à-dire qu'Antiochus intervient dans les affaires de la Grèce, et prend plusieurs îles; mais cet autre capitaine, pour faire cesser l'opprobre, prend sur lui la lutte contre le roi du nord. Nous avons ici l'arrivée en scène d'une nouvelle puissance — la première allusion aux Romains. Ce capitaine qui vient contre le roi du nord pour faire cesser l'opprobre, désigne un consul romain. Il ne lui permet pas de toucher la Grèce. Ce fut un des Scipions qui intervint ainsi. « Puis il tournera visage vers les forteresses de son pays, il heurtera, il sera renversé, et il ne sera plus trouvé. Il est obligé de retourner en Syrie, mais il heurtera et sera renversé.

« Et un autre sera établi en sa place, qui lèvera des taxes dans la majesté royale » (*vers. angl.*). Les Romains, qui avaient défait le père, obligèrent le fils à payer un lourd tribut annuel.

C'est tout ce que fit le pauvre homme durant sa vie. « Et en sa place il en sera établi un autre qui lèvera des taxes et il sera détruit dans peu de jours, mais non dans une rencontre, ni dans une bataille. » Il fut tué par un de ses propres fils. « Et en sa place il en sera établi un autre qui sera méprisé, auquel on ne donnera point l'honneur royal ; mais il viendra en paix, et il occupera le royaume par des flatteries. Et les bras des grandes eaux seront engloutis par un déluge devant lui, et seront rompus ; et il sera le chef d'un accord. Mais après les accords faits avec lui, il usera de tromperie, et il montera, et se renforcera avec peu de gens. » C'est ici l'homme qui typifie le dernier roi du nord, appelé dans l'histoire profane Antiochus Epiphane, d'un caractère moral abominable, mais très-connu par ses rapports avec les Juifs, d'abord marqués par la flatterie et la corruption, et plus tard par la violence. C'est sur lui que l'Esprit de Dieu s'arrête le plus, parce qu'il se mêla le plus des affaires d'Israël, du pays de noblesse et du sanctuaire ; ce fut lui qui introduisit par la force l'idolâtrie dans le temple lui-même, en établissant même dans le saint des saints une statue qu'on devait adorer. Voilà ce qui lui donne de l'importance. Autrement il fut un homme peu connu, sauf pour son audacieuse méchanceté. Rien de plus simple : son histoire ne consiste qu'en intrigues, premièrement contre le roi du nord, et ensuite contre les Juifs ; et en

diverses expéditions dans quelques-unes desquelles il eut du succès au commencement, mais dans la suite fut complètement défait. Il entrera dans les lieux gras d'une province alors paisible, et il fera des choses que ses pères, ni les pères de ses pères n'ont point faites. Puis il réveillera sa puissance et son cœur contre le roi du midi avec une grande armée, et le roi du midi s'avancera en bataille, avec une très-grande et très-forte armée, mais il ne subsistera point. » Ces rois tâchent de former des desseins l'un contre l'autre; mais tout est renversé. « Et le cœur de ces deux rois sera adonné à s'entre-nuire, et ils parleront en une même table avec tromperie; ce qui ne tournera point à bien; car il y aura encore une fin, un temps ordonné. Après quoi il s'en retournera en son pays avec de grandes richesses, et son cœur sera contre la sainte alliance, et il fera de grands exploits, puis il retournera en son pays (c'est-à-dire, dans le Nord.) Ensuite il retournera au temps préfix, et il viendra contre le Midi; mais cette dernière expédition ne sera pas comme la précédente. » Suivent alors d'autres détails. « Car les navires de Kittim viendront contre lui. » Ce sont ces infatigables Romains qui interviennent encore. Ils avaient arrêté son père quand il avait attaqué la Grèce; et maintenant que le fils avait mis la main sur la gorge de sa proie, voilà que le consul romain arrivait et lui défendait aussitôt de rien

affaire de plus. Ainsi que chacun le sait, comme l'artificieux monarque cherchait à gagner du temps pour échapper, le consul traça un cercle autour de lui, et exigea, avant de l'en laisser sortir, une réponse aux demandes de Rome. Le roi fut obligé de la donner, et ce fut le coup de mort de toute sa politique. Il retourna dans ses états comme un misérable défait, le cœur tout furieux, quoique gardant, en présence des Romains, une humble apparence. Il s'en va donc pour répandre sur les Juifs toute la colère de son cœur, conformément à ces paroles : « dont il sera contristé, et il s'en retournera, et il sera irrité contre la sainte alliance, et fera de grands exploits, et retournera, et s'entendra avec les apostats de la sainte alliance. » Tout pauvres que fussent les Juifs, ils étaient les seuls témoins qu'il y eût pour Dieu sur la terre, et ce roi se hâte de répandre sa fureur sur tout ce qui, parmi eux, rendait témoignage à Dieu. C'est ce qui causa sa ruine et amena sur lui la vengeance de Dieu. « Il retournera et s'entendra avec les apostats de la sainte alliance. Et les forcés seront de son côté, et on souillera le sanctuaire qui est la forteresse, et on ôtera le sacrifice continuel, et on y mettra l'abomination qui causera la désolation. » Il abolira le service juif, et établira une idole, « l'abomination qui cause la désolation » dans le temple de Jérusalem.

C'est une erreur de supposer que cela est

relatif aux derniers jours. C'est seulement un type de ce qui aura lieu alors. La dernière partie du chapitre et le chapitre suivant, traitent du dernier jour dans le sens véritable du mot. Mais nous avons ici le point de transition de ce qui est passé à ce qui est à venir. Nous descendons par un ordre historique régulier jusqu'à Antiochus Epiphane, et là nous trouvons une grande lacune. L'Écriture elle-même le donne à entendre. Mais Antiochus fit sur une petite échelle ce que fera sur une plus grande le grand dernier roi du nord du dernier jour. Il est dit, verset 35... « savoir au temps de la fin, car cela est encore pour un temps déterminé. » (*vers. angl.*) Dieu s'arrête là, comme s'il disait, Je suis arrivé à l'homme qui vous montre en type ce qui vous arrivera aux derniers jours; et c'est la raison pour laquelle Il appuie si fortement sur ce roi, en leur exposant l'extrême méchanceté de son cœur et de sa conduite. L'Esprit interrompt alors le cours de l'histoire, et arrive immédiatement à la dernière scène.

Mais nous devons réserver ceci pour une autre étude. Ce que nous venons de voir, prouve que quelque générale que soit ailleurs l'esquisse des événements, Dieu peut donner et donne quelque fois, dans une prophétie, des détails singulièrement minutieux, et qu'il ne le fait nulle part, autant que dans ce même chapitre. Et quelle est la grande objection que les incrédules

soulèvent contre lui? Qu'il doit avoir été écrit après que les événements eurent eu lieu! Il est sûr qu'il n'y a pas d'historien qui nous donne sur ces temps un admirable récit tel que celui que nous avons dans ces quelques versets. Si j'ai besoin de connaître l'histoire de ces deux monarchies en lutte, la Syrie et l'Égypte, il faut que je m'adresse à Daniel. Combien nous pouvons-nous confier entièrement pour toute chose à la parole de Dieu? Il se peut que c'est une exception à sa règle générale, quand il donne tant de détails sur les rois du nord et du midi; mais il agit ainsi quelquefois. La grande chose qui fait l'objet de ses soins, ce sont les âmes de ceux qui lui appartiennent. Puissent nos cœurs répondre à l'intérêt qu'il nous porte!

CHAP. XI, 36-45.

A partir du verset vingt-et-unième c'est l'histoire du roi du nord, connu sous le nom d'Antiochus Epiphane, que ce chapitre nous a présentée. L'Esprit de Dieu est entré à son sujet dans beaucoup plus de détails, parce que ce roi, particulièrement sur la fin de son règne, s'étant mêlé des affaires des Juifs, de leur ville et de leur sanctuaire, sa conduite donnait lieu

à voir en lui un type du dernier roi du nord, qui suivra les errements de ses prédécesseurs, sauf que son crime sera incomparablement plus grand aux yeux de Dieu — si flagrant même, que son jugement ne peut plus tarder. Ceci explique une circonstance qui a souvent embarrassé les personnes occupées de l'étude de la prophétie de Daniel. Il est question, dans l'histoire prophétique d'Antiochus, d'une abomination de désolation (xi, 31); et on a supposé généralement que c'est à ce passage que notre Seigneur fait allusion en Math. xxiv, 45. Ceux qui placent dans l'avenir l'accomplissement de cette abomination ont cherché à le concilier avec les faits, en supposant que dans l'histoire d'Antiochus, l'Esprit de Dieu avait fait, par anticipation, comme une enjambée sur l'histoire du personnage à venir que ce roi représentait. Mais à mon avis il n'est point nécessaire que quelque chose d'aussi peu naturel ait eu lieu. Antiochus Epiphane n'était qu'un type, et le verset 31 ne va point au delà de son histoire, sauf en tant que figure d'un événement futur.

En d'autres termes, jusqu'à la fin du verset 31, tout est strictement historique — naturellement type de l'avenir, mais rien de plus. Et en conséquence la réponse à la difficulté que quelques-uns trouvent, dans la citation que notre Seigneur fait d'après leur supposition de Daniel xi, 31, est réellement aussi claire que possible. *Il ne cite point ce verset là.* Le passage auquel

Il fait allusion est dans le chapitre xii. Au chapitre xii, 11, vous trouverez une expression pareille à celle que nous avons ici. Or, depuis le temps que le sacrifice continuel aura été ôté, et qu'on aura mis l'abomination qui cause la désolation, il y aura mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Nous avons là une date précise qui rattache cette dernière érection de l'idole qui amène la désolation, avec la délivrance prédite par notre Seigneur, en Math. xxiv; et précisément l'épreuve la plus terrible de Jacob est ce qui précède sa délivrance. Il y a plus d'une raison pour croire que c'est effectivement ce passage de Daniel xii que cite notre Seigneur; et quelques-unes tiennent à des considérations qui sont plus du ressort de l'étude que de celui du ministère public de la Parole. Mais en résumé, les expressions que le Saint-Esprit emploie au chapitre xi, 31 et au chapitre xii, 11, sont différentes. Au chapitre xi, 31, les termes signifient l'abomination de celui qui désole; ou du désolateur: tandis qu'au chapitre xii, 11, la véritable signification est celle qui est donnée par les paroles de notre Seigneur — non pas l'abomination de celui qui rend désolé, mais l'abomination de la désolation. Ce sont donc deux phrases distinctes. Quoiqu'il y ait entre elles de la ressemblance, il y a aussi de la différence; et cette différence suffit pour faire voir que notre Seigneur ne parlait pas de l'abomination érigée par Antiochus, mais de celle

dont fait mention le chapitre XII. Il n'y a donc pas réellement de difficulté à lever; parce que la désolation dont il s'agit dans le chapitre est passée, et que celle (chapitre XI) sur laquelle notre Seigneur attire l'attention, est une désolation à venir.

D'autres considérations encore prouvent que la chose est ainsi. Les versets qui suivent, par exemple, nous présentent un état de choses différent de celui qui existera lors de la future tribulation d'Israël. « Et il fera pécher par flatteries ceux qui se porteront méchamment dans l'alliance; mais le peuple de ceux qui connaîtront leur Dieu, se fortifiera et fera de grands exploits. » Or, nous voyons d'après l'Apocalypse et d'autres parties de l'Écriture qui traitent de l'avenir d'Israël, que le résidu fidèle peut difficilement être dit faire de grands exploits. Il aura à souffrir; mais je ne pense point que des actes de puissance caractérisent de cette manière les personnes bénies, appelées à passer par la crise terrible de l'avenir. Aux jours d'Antiochus, il ne s'agissait pas tant de souffrir que de se fortifier et de faire de grands exploits; — précisément ce qui fut vrai des Macchabées et d'autres qui, incontestablement, furent moins une troupe de martyrs qu'un corps d'hommes qui excitèrent le courage d'Israël et résistèrent au cruel et profane fléau de cette époque. Puis, voici d'autres paroles: « Et les plus intelligents d'entre le peuple, donneront instruction à plu-

seurs ; et il y en aura qui tomberont par l'épée et par la flamme, ou qui seront en captivité et en proie durant plusieurs jours. » Une longue période, remarquez-le, de souffrance et de trouble succède à l'explosion de courage et de vaillance qui a eu lieu contre le désolateur, et cela continue encore dans d'autres versets. « Et lorsqu'ils tomberont ainsi, ils seront un peu secourus ; mais plusieurs se joindront à eux sous un beau semblant, et quelques-uns de ces plus intelligents tomberont, afin qu'il y en ait d'entre eux qui soient rendus éprouvés, qui soient épurés, et qui soient blanchis, jusqu'au temps de la fin ; car cela est pour un temps déterminé, » paroles qui montrent clairement que ces choses se passent avant le temps de la fin. L'Esprit de Dieu signale là des événements qui ont été déjà accomplis ; et ensuite nous trouvons le tableau de la désolation terrible qui va, comme il vient de nous être dit, « jusqu'au temps de la fin. » J'en conclus que l'Esprit de Dieu fait ressortir la désolation qui tomba alors sur Israël, et la souillure du sanctuaire, dont se rendirent coupables Antiochus ou ses généraux. Tout cela rappelait vivement les scènes des derniers jours ; mais en même temps, il y était ajouté certaines autres circonstances qu'on ne devait pas attendre pour ces jours-là. En d'autres termes, nous arrivons ici à ce que l'on peut appeler la longue et lugubre lacune qui sépare l'histoire passée d'Israël et ses luttes

dans son pays contre les attaques des peuples voisins, de la grande crise des derniers jours. C'est le point où l'interruption a réellement lieu. Certains désastres devaient continuer « jusqu'au temps de la fin ; car cela est encore pour un temps déterminé. » Il n'y a pas dans le chapitre de point où l'interruption de l'histoire puisse se placer aussi convenablement qu'à la suite du verset 35.

Mais maintenant, au verset 36, nous trouvons tout à coup un personnage brusquement introduit sur la scène. Il ne nous est pas dit qui il est, ni d'où il est venu ; mais le caractère qui lui est attribué, la scène qu'il occupe, l'histoire que l'Esprit de Dieu raconte en rapport avec lui, tout annonce, avec trop de clarté, que c'est le roi terrible qui s'établira dans le pays d'Israël, en opposition personnelle avec le Messie d'Israël, le Seigneur Jésus. C'est de lui que notre Seigneur parlait aux Juifs, quand il leur disait, que s'ils le rejetaient, lui qui était venu au nom de son Père, ils en recevraient un autre qui viendrait en son propre nom. Et ce n'est pas non plus le seul passage de l'Écriture où ce même faux Christ, ou plutôt cet Anti-Christ (car il y a une différence entre ces termes) soit désigné comme « le roi. » Non-seulement il lui est fait allusion plusieurs fois sous d'autres épithètes, mais dans la première grande prophétie de l'Écriture, celle d'Ésaïe, il est introduit d'une manière aussi brusque. Ésaïe, **XXX**

parle d'un ennemi d'Israël appelé l'Assyrien. Sans doute, si nos regards se portent dans le passé, Sennachérib était en ce temps-là le chef des ennemis des Juifs. Mais il ne fait que fournir à l'Esprit de Dieu l'occasion de révéler le futur et dernier adversaire d'Israël. C'est sa chute qui nous est présentée ici. « Car l'Assyrien, qui frappait du bâton, sera effrayé par la voix de l'Eternel. Et partout où passera le bâton enfoncé dont l'Eternel l'aura assené, et par lequel il aura combattu dans les batailles à bras élevé, on y entendra des tambours et des harpes. » A la suite de cette victoire il y aura grande joie pour Israël, au lieu du cortège de maux que la plupart des victoires amènent avec elles, celle-là sera suivie d'une véritable joie devant le Seigneur. « On y entendra des tambours et des harpes. » Il y aura pour l'ennemi une misère d'une proportion analogue. Quelquefois, cependant, il tombe sur l'orgueilleux ennemi, une misère plus terrible que la destruction temporelle, et qui est sans fin ; « car Tophet est déjà préparée, et même elle est apprêtée pour le roi : il l'a faite profonde et large ; son bûcher, c'est du feu et force bois, le souffle de l'Eternel l'allumant comme un torrent de souffre. » Cette manière de traduire peut laisser quelque obscurité dans l'esprit, et faire supposer que l'Assyrien et « le roi » étaient la même personne. Voici la vraie manière de rendre l'original : « Elle est préparée aussi pour le roi » — c'est-à-dire,

Tophet est préparée pour l'Assyrien, mais plus, pour LE ROI *aussi*; précisément, comme dans notre passage de Daniel, nous trouvons l'Assyrien, ou le roi du nord d'un côté, « le roi » de l'autre. La même fin terrible attend tous les deux. Mais je n'y fais allusion maintenant que pour faire voir que l'expression « le roi » n'est pas sans précédent dans l'Écriture, et qu'elle s'applique à un personnage bien connu, que la prophétie enseignait les juifs à attendre. Par une juste rétribution de la rejection qu'ils avaient faite du vrai Christ, Dieu les livrerait à l'esprit d'aveuglement qui leur ferait recevoir l'Antichrist. C'est là « le roi. » Il s'arrogerait les droits royaux du roi véritable de l'Oint de Dieu. Tophet était apprêtée pour le roi du nord, et aussi pour « le roi. »

Mais il y a encore d'autres passages. En Esaié LVII, il nous est présenté d'une manière aussi soudaine. Le chapitre LV décrit les qualités morales que Dieu produira dans son peuple. Puis, le chapitre LVII nous montre l'état d'iniquité terrible dans lequel se trouvera alors Israël. Mais en ce jour-là, Dieu ne voudra plus supporter autre chose que la réalité, et c'en sera fini des formes de la piété, servant de voile à l'impureté et à l'impiété. C'est là que « le roi » nous est soudainement présenté (verset 9.) « Tu as voyagé vers le roi avec des onguents précieux, et tu as ajouté parfums sur parfums; tu as envoyé tes ambassades bien loin, et tu t'es

baissée jusqu'aux enfers. » Avoir à faire avec lui, s'était s'abaisser jusqu'aux enfers. Rien d'étonnant que Tophet fut apprêtée « aussi pour le roi. » Tout cela prouve que dès le commencement, il y avait devant l'esprit d'Israël un être à l'égard duquel l'Esprit de Dieu lui enseignait à s'attendre qu'il régnerait sur le pays dans les derniers jours, et qui est appelé « le roi. »

Ceci nous fournit en même temps, pour Daniel xi, un fil d'une grande importance. Nous sommes arrivés au temps de la fin : la lacune est franchie, la longue et sombre nuit de la dispersion d'Israël est bien près d'être passée. Les Juifs se trouvent dans le pays. Mais dans quelle condition ? Est-ce sous Christ qu'ils y sont ? Hélas ! avant qu'il en soit ainsi, il faut qu'il s'y passe une autre et terrible scène. « Le roi » dont nous venons d'entendre l'Écriture nous parler, se trouve là, et sa conduite est juste celle que nous pouvions attendre d'après les indications du Saint-Esprit. « Le roi fera selon sa volonté. » Ah ! en est-il parmi nous qui sachent suffisamment combien c'est une chose terrible que de faire sa volonté ? Voilà où aboutit une telle voie. Dès le commencement, ce fut le premier grand trait caractéristique du péché. C'est ce que fit Adam, et la chute du monde en fut le résultat immédiat. Ici nous voyons un personnage qui en ce jour-là, peut sembler être le plus élevé des fils d'Adam ; celui

de tous qui a exercé l'influence la plus étendue. Mais il fait « selon sa volonté, » et il ne paraît y avoir rien de pire.

Devons-nous lire une histoire pareille à celle-là sans en retirer quelque profit moral pour nos âmes? Oublierons-nous quelle mauvaise chose c'est toujours que de faire notre volonté? Qui nul ne suppose que parce qu'il est peut-être dans une position où il lui appartient de commander, il se trouve par là même en dehors du danger. Hélas! il n'en est point ainsi : rien ne rend aussi incapable de bien commander que l'incapacité d'obéir. Il est bon de savoir d'abord ce que c'est que d'être sujet. Oh! puissent nos cœurs être profondément frappés de cette circonstance que le premier trait qui nous est signalé du « roi, » de l'Antichrist, c'est qu'il fait sa volonté. Que cela nous serve à nous éprouver pour voir jusqu'à quel point nous recherchons la nôtre, jusqu'à quel point, par suite de circonstances quelconques, nous faisons, ou nous nous permettons quelque chose que nous ne voudrions pas que personne au monde connût, pas même peut-être ceux qui nous tiennent de plus près! Hélas! l'on sait toute la difficulté et tout le danger qu'il y a là, par son propre cœur, par l'expérience et par l'observation. Et pourtant il n'est rien de plus contraire à une telle voie, que Christ que nous avons appris. Nous sommes sanctifiés « pour l'obéissance de Jésus-Christ et l'aspersion de son sang. »

Nous ne le sommes pas seulement pour la bénédiction, l'aspersion du sang — mais aussi pour l'obéissance de Jésus-Christ, pour le même esprit et le même principe d'obéissance ; car c'est là le sens de l'expression. Il n'en est pas de nous comme des Juifs qui étaient placés sous la loi, et dont l'obéissance avait pour caractère, qu'ils étaient obligés de faire telles ou telles choses sous peine de la mort. Nous sommes déjà vivants pour Dieu, conscients de la bénédiction dans laquelle nous nous tenons, et réveillés pour voir la beauté de la volonté de Dieu, car c'est sa volonté qui nous a sauvés et sanctifiés. Ce sont là notre vocation et notre œuvre pratique ici-bas. A proprement parler, les chrétiens n'ont pas d'autre affaire que d'accomplir la volonté d'un autre. Nous avons à faire la volonté de Dieu, conformément au caractère de l'obéissance de Christ, comme des fils qui faisons nos délices de la volonté de notre Père. N'importe ce en quoi peut se déployer notre activité ; ce peuvent être nos occupations naturelles de chaque jour. Mais gardez-vous bien de faire de vous, deux individus, — de vous conduire d'après un principe à l'égard de vos affaires et de votre famille, et d'après un autre dans l'église de Dieu et dans le culte. Repoussez soigneusement une semblable pensée. Nous avons Christ pour toute chose, et tous les jours. Christ n'est pas une bénédiction pour nous, simplement quand nous nous réunissons ensemble, ou que nous sommes appelés à mourir ;

mais si nous possédons Christ, nous le possédons à toujours, et, dès le premier moment, nous sommes affranchis de l'accomplissement de notre volonté. *Ce que nous apprenons, c'est la mort de Christ, mais c'en est fait maintenant de notre mort à la mort de Christ. Nous sommes délivrés, car nous sommes vivants en Christ ressuscité. Mais en vue de quoi sommes-nous délivrés? Afin d'accomplir la volonté de Dieu. Nous sommes sanctifiés pour l'obéissance de Jésus-Christ.*

Pour ce qui est « du roi » vous avez en lui le terrible principe du péché qui a été toujours à l'œuvre; mais qui dépasse ici toutes limites. Le moment est arrivé où Dieu ôtera tout ce par quoi, dans les voies de sa providence, il avait jusqu'alors retenu les hommes, et où il sera permis à Satan d'effectuer tous ses plans; et cela, aussi, dans le pays même sur lequel les yeux de Dieu reposent continuellement.

« Le roi fera selon sa volonté et s'enorgueillira et s'élèvera » non-seulement par-dessus tout homme, mais « par-dessus tout Dieu. » Et ce n'est pas seulement qu'il se place au-dessus de ces dieux prétendus, mais « il proférera des choses étranges contre le Dieu des dieux. » Et, chose étrange à dire (si l'on ne savait pas que Dieu est parfaitement sage, et qu'il faut attendre que l'heure de la maturité de ses conseils soit venue), malgré son horrible impiété « il prospérera jusqu'à ce que l'indignation ait pris fin; car la détermination en a été faite. »

En même temps il se trouve là un mot qui nous donne la clé du passage ; car cette portion de la parole de Dieu a présenté d'immenses difficultés à plusieurs. Bon nombre de personnes ont mis dans ce verset le pape de Rome, d'autres Mahomet ou Bonaparte. Mais il nous annonce que ce roi doit prospérer jusqu'à ce que l'indignation prenne fin. Quelle est cette indignation, et contre qui s'exerce-t-elle ? Dieu a-t-il de l'indignation contre son Eglise ? Jamais, certes : ce temps-ci est le temps de la parfaite patience de Dieu et non de son indignation. A qui donc se rattache-t-elle ? La parole de Dieu est de toute clarté sur cela. C'est lorsqu'il s'agit de ses voies avec Israël que Dieu parle de son indignation. J'ai déjà pleinement établi cela d'après Esaïe v-x, xiv, et autres passages, comme toute la nature de la révélation qui est donnée ici le confirme entièrement. Il est question en effet d'un personnage qui devait être roi d'Israël — non pas à Constantinople ou à Rome, mais dans la Palestine ; et le temps décrit est une explosion à venir de colère contre Israël dans la terre promise. Il (le faux roi) prospérera jusqu'à ce que l'indignation ait pris fin. Il est ajouté de plus qu'il ne se souciera point du Dieu de ses pères, ni du désir des femmes. L'expression, « le désir des femmes » est évidemment, selon moi, relative à Christ — Celui vers lequel, dans l'avenir, regardaient tous les Juifs et dont la naissance doit avoir été par-

dessus tout l'objet du désir des femmes juives. Que tel soit le sens de cette expression, c'est ce qui ressort clairement de sa liaison avec le reste, car elle se trouve entre celles de « le Dieu de ses pères » (Jéhovah), et « aucun dieu », quoiqu'il n'est nullement vraisemblable qu'elle ait été ainsi placée, si elle avait trait simplement aux relations naturelles. C'est probablement le désir d'appliquer tout cela au pape, qui a donné cours à cette interprétation. Mais comprenons bien que la prophétie concerne Israël et son pays ; et tout est parfaitement clair. « Il ne se souciera point du Dieu de ses pères, ni du désir des femmes. » Christ est distingué du Dieu de ses pères, peut-être à cause que le Fils devait se faire chair. Mais Christ n'est pas l'objet de plus d'égards que le Dieu de ses pères, et cette expression qui explique, pour le dire en passant, que ce personnage est lui-même un Juif : « le Dieu de ses pères. » « Car il s'élèvera au-dessus de tout. Mais il honorera dans son lieu, le Dieu Mahuzzim » (le Dieu des forces, *vers angl.*) Non qu'il aille en avant comme fit Antiochus, qui tâcha d'imposer par la violence le culte de Jupiter Olympien aux Juifs, mais qu'il adopte une superstition nouvelle. Cela réfute aussi l'application qu'on voudrait faire de ces détails à Antiochus, qui était un Gentil. Il s'agit d'un Juif, qui prendra la place de Christ, et qui naturellement, n'a d'égard ni pour le vrai Christ ni pour Jéhovah. C'est un personnage qui s'élève

en lui-même et s'oppose au vrai Dieu, c'est-à-dire, qui met également de côté les superstitions des hommes, et la foi du peuple de Dieu. L'orgueil constitue son principal caractère.

Mais ce n'est pas tout. L'Antichrist sera dans l'incrédulité, mais pas dans l'incrédulité seulement. Il aura rejeté le Dieu d'Israël et le Messie; il n'honorera aucun des dieux des Gentils; mais cet homme même, quoiqu'il se pose comme le vrai Dieu sur la terre, aura quelqu'un devant qui il se prosternera et fera prosterner les autres avec lui. Le cœur humain même dans l'Antichrist, ne peut se passer d'un objet d'idolâtrie. C'est ainsi qu'au verset 38, nous voyons cette contradiction apparente manifestée dans l'Antichrist. « Mais il honorera en son lieu le Dieu Mahuzzim (des forces). » Il fait un dieu en même temps qu'il se donne pour être dieu. « Il honorera, dis-je, avec de l'or et de l'argent, et des pierres précieuses et des choses désirables, le dieu que ses pères n'ont point connu. » C'est une invention qui est toute entière de lui. De plus, il partagera le pays entre ses partisans : « il les fera dominer sur plusieurs, et leur partagera le pays à prix d'argent, » (*vers. angl. pour le gain.*) Voilà ce que Dieu nous dit de ce roi qui se trouvera dans la Palestine aux derniers jours. Ces dernières paroles sont évidemment une preuve très-concluante, qu'il règne dans la Palestine. C'est « le pays » qu'elles disent. L'Esprit de Dieu ne parle jamais ainsi d'aucune

autre contrée. C'était le pays le plus près du cœur de Dieu — une espèce de centre pour tous les autres.

Maintenant voici que l'histoire change. « Et au temps déterminé (*vers. angl.* et au temps de la fin.), le roi du midi choquera avec lui de ses cornes. » Ce fait confirme ce qui a été dit précédemment que « le roi » se trouve au temps de la fin. » « Le roi du midi choquera avec lui de ses cornes, mais le roi de l'Aquilon se lèvera contre lui comme une tempête avec des chariots et des gens de cheval, et avec plusieurs navires. » L'Esprit de Dieu avait parlé longtemps auparavant des rois du nord et du midi : il importait de faire voir qu'au temps de la fin, ces puissances auraient des successeurs qui feront leur choc avec « le roi » dans la terre sainte. « Le roi du midi, » c'est-à-dire l'Egypte, et « le roi de l'Aquilon » c'est-à-dire le maître de la Syrie, possession actuelle du sultan. Ces deux personnages feront un mouvement contre « le roi. » Non qu'ils aient une politique commune : au contraire, ils semblent ennemis acharnés l'un de l'autre. Mais « le roi » s'élève d'une telle manière, s'arrogeant dans la terre sainte des prétentions telles, que Dieu permet que la catastrophe finale arrive. Le roi du midi vient le premier, et ensuite le roi du nord qui paraît être à cette époque le grand chef des forces militaires et navales de l'orient. « Le roi de l'Aquilon se lèvera contre lui comme

une tempête, avec des chariots et des gens de cheval, et avec plusieurs navires; et il entrera dans ses terres, et les inondera et passera outre. » « Il entrera aussi au pays de noblesse. » Ce ne peut être un autre pays que celui d'Israël. Le roi est là. Le roi du nord est un personnage entièrement différent, un adversaire « du roi » aussi bien que le roi du midi.

Après avoir introduit « le roi » sans nous dire d'où il est venu, l'Esprit de Dieu le laisse là sans nous dire ce qu'il advient de lui. D'autres portions de l'Écriture nous font connaître pleinement son horrible destinée; mais il était important de l'introduire comme un épisode dans le chapitre XI, afin de montrer le dernier grand conflit entre les rois du midi et du nord. En conséquence, le récit divin laisse là « le roi, » et le reste du chapitre ne s'occupe que du roi du nord. Il n'entre pas seulement dans le pays de noblesse, mais il continue ailleurs ses conquêtes. « Plusieurs pays seront ruinés, mais ceux-ci réchapperont de sa main, savoir : Edom, Moab, et le principal lieu des enfants de Hammon. » Nous voyons par Esaïe XI, que c'est là un fait très-remarquable. Ces peuples vivaient sur les frontières de la Terre-Sainte; et Dieu arrange les choses de manière que s'ils échappent au roi du nord, c'est pour qu'ils soient ravagés par les Israélites triomphants. Dieu ne veut pas permettre que les premiers ennemis d'Israël, et ses ennemis acharnés, reçoivent leur

juste rétribution des mains de quelque autre peuple que de celui auquel ils ont tant cherché à s'opposer et à faire du mal. En conséquence, il semblerait, d'après Esaïe, que, bien peu après les Israélites exécuteront sur eux le jugement de Dieu.

« Il mettra donc la main sur ces pays-là, et le pays d'Egypte n'échappera point. Il se rendra maître des trésors d'or et d'argent, et de toutes les choses désirables de l'Egypte. Les Libyens et ceux de Cus seront à sa suite. » Nous apprenons de là que le roi du nord n'agit pas comme un allié vis-à-vis le roi du midi. Il s'avance vers le midi, où, semblerait-il (vers. 43), il y aura un grand développement de prospérité matérielle, soit par suite des ressources du pays lui-même; ou plus probablement en conséquence de ce qu'il est devenu le grand marché commercial de l'Occident et de l'Orient, dans cette partie du monde.

« Mais les nouvelles de l'Orient et de l'aquilon le troubleront. » C'est après être descendu dans le midi, au delà de la Palestine, qu'il entend ces rumeurs à l'égard du nord et de l'Orient qui le jettent dans la perplexité. Il était lui-même venu du nord, et avait aussi conquis l'Orient; et maintenant il reçoit de ces quartiers des nouvelles qui l'agitent. Il s'empresse de s'en retourner du pays d'Egypte, et arrive en Palestine. « Et il dressera les tentes de sa maison royale entre les mers (c'est-à-dire entre la Méditerranée et la mer Morte) à l'opposite de la noble montagne

de la sainteté, mais il viendra à sa fin, et personne ne lui donnera du secours. Telle est la sentence du roi du nord jadis victorieux — et non la sentence « du roi » qui a été introduit, en passant, pour nous montrer en quelle occasion se livre le combat final entre le nord et le midi.

Je désire maintenant examiner s'il n'y a pas dans l'Écriture, d'autres passages intéressants à rattacher au sujet dont nous venons de nous occuper. La fin de Zacharie nous présente là dessus de précieuses lumières. D'abord juste un mot ou deux à la fin du chapitre xi. Voici ce que dit l'Esprit de Dieu : « Malheur au pasteur inutile qui abandonne le troupeau. » C'est évidemment, je pense, l'Antichrist — « le roi ; » car le verset 16 nous apprend que ce pasteur inutile est dans le pays. « Voici ; je m'en vais susciter un pasteur *au pays*, qui ne visitera point les brebis qui s'en vont être perdues ; il ne cherchera point celles qui sont délicates ; il ne guérira point celles qui sont malades, et il ne portera point celles qui sont demeurées en arrière ; mais il mangera la chair des plus grasses, et fendra leurs ongles. » Ce parfait égoïsme, cette orgueilleuse élévation de soi-même, cette action de dépouiller le troupeau au lieu de le nourrir et de porter les agneaux sur son sein, font un affreux contraste avec Christ, le Bon Berger. Puis il est déclaré expressément que le

faux berger, l'Antichrist ; doit s'élever dans le pays d'Israël, et que là il n'épargne pas le troupeau de Dieu. Au chapitre xii, nous trouvons une autre puissance. « Voici (verset 2), je ferai que Jérusalem sera une coupe d'étourdissement pour tous les peuples d'alentour ; et même elle sera une occasion de siège contre Juda et contre Jérusalem ; » c'est-à-dire que les nations s'assembleront contre Jérusalem ; précisément comme en Daniel xi, le roi du nord et le roi du midi. Les nations s'assemblent contre Jérusalem pendant que ce pasteur inutile y est. Jérusalem et les Juifs sont l'objet de l'attaque. « Et il arrivera en ce temps-là, que je ferai que Jérusalem sera une pierre pesante à tous les peuples ; tous ceux qui s'en chargeront en seront entièrement écrasés ; car toutes les nations de la terre s'assembleront contre elle. » La victoire semble pencher du côté des ennemis d'Israël. Mais nul ne peut alors s'endurcir contre ce peuple et prospérer, parce que le Seigneur se sera identifié avec lui en ce jour-là. « En ce temps-là, dit l'Éternel, je frapperai d'étourdissement tout cheval, et de folie l'homme qui sera monté dessus ; et j'ouvrirai mes yeux sur la maison de Juda ; » et ensuite la prophétie nous dit de quelle manière le Seigneur défendra son peuple en ce jour.

Mais ce qui rendra la chose encore plus claire, c'est ce que nous lisons, chapitre xiv, 2 : « J'assemblerai donc toutes les nations en bataille con-

tre Jérusalem, et la ville sera prise, et les maisons pillées, et les femmes violées, et la moitié de la ville sortira en captivité; mais le reste du peuple ne sera point retranché de la ville. » Nous trouvons dans ce passage quelques révélations de plus que ce que nous aurions pu recueillir du chapitre XII. C'est ainsi, par exemple, que nous apprenons que « la ville sera prise... et que la moitié de la ville sortira en captivité » traits qui distinguent évidemment ce siège futur, de ceux que Jérusalem a subis dans le passé. Lorsque les Caldéens s'emparèrent de la ville, ils firent captif tout le monde; lorsque ce furent les Romains, ils firent prisonniers tous ceux qu'ils épargnèrent. Ici nous trouvons un autre siège dans lequel la moitié seulement sera prise et l'autre moitié ne le sera pas. Et si quelque chose peut distinguer plus clairement encore à cet égard l'avenir, du passé, c'est qu'après avoir pris la moitié de la ville, les nations ne pousseront pas leur victoire plus loin. Si on demande pourquoi, le voici : « Car l'Eternel sortira, et combattra contre ces nations-là, comme il a combattu au jour de la bataille. Et ses pieds se tiendront debout en ce jour-là sur la Montagne des Oliviers, qui est vis-à-vis de Jérusalem, du côté d'Orient. » Qui peut prétendre que *cela* ait jamais été accompli? Qui peut dire que l'Eternel est venu de cette manière et s'est tenu debout sur la Montagne des Oliviers? Comment pouvez-vous faire accorder le passé avec une déclara-

tion telle que celle-là ? Depuis les jours du prophète, le Seigneur ne s'est jamais trouvé en vainqueur sur le sol de Jérusalem. Est-ce que ce cas s'est réalisé lors du siège de la ville par Titus ? Essayez-vous d'expliquer cette déclaration de Zacharie simplement comme une délivrance accordée dans les voies ordinaires de la Providence ? Mais, je le demande, les Juifs furent-ils alors délivrés ? Non, certes ; ils furent au contraire, emmenés captifs. Jérusalem jusqu'à aujourd'hui demeure foulée par les Gentils, et continuera de l'être jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis. Mais le passage indique les derniers temps des Gentils, le terme de l'oppression gentile. Quand ce jour sera venu, et que le Seigneur sortira pour combattre contre ces nations, ses pieds se tiendront debout sur la Montagne des Oliviers. Et comme preuve que cela ne doit pas être entendu allégoriquement, le Saint-Esprit ajoute que la Montagne des Oliviers se divisera en deux, preuve physique extérieure que l'Eternel Dieu y a posé ses pieds.

« Et la Montagne des Oliviers sera fendue par le milieu vers l'Orient et l'Occident, de sorte qu'il y aura une très-grande vallée ; et une moitié de la montagne se retirera vers l'aquilon, et l'autre moitié vers le midi. » « Vous fuirez par cette vallée de montagnes, » — c'est-à-dire qu'il y aura une vallée entre les deux moitiés ; — « car cette vallée des montagnes ira jusqu'à Atsal

(vers. angl.) Alors, l'Eternel, mon Dieu, viendra, et tous les saints seront avec toi.

Ce passage prouve donc très-clairement que Jérusalem doit soutenir un siège dans l'avenir, et que ce siège sera caractérisé par deux attaques. La première attaque réussira contre Israël; la moitié de la ville sera prise, et il s'en suivra pour cette moitié de la ville toutes les affreuses misères qui accompagnent un siège; mais l'autre moitié est réservée pour l'Eternel, qui amènera la troisième partie au feu. Il se placera à leur tête, et écrasera toutes les nations de la terre qui viendront contre Jérusalem. Ainsi la seconde attaque sera à la ruine de ceux qui la font. Si nous rapprochons cela de ce qui nous est dit en Daniel, combien est manifeste l'accroissement de lumière que la prophétie de Zacharie jette sur le sujet! Le roi du nord arrive le premier lorsque le roi du midi choque avec « le roi » dans la terre sainte. Il y a une attaque simultanée contre Israël, afin de détruire, dans le pays, le peuple qui, hélas! le mérite bien. Mais au milieu du mal se trouvera une semence sainte. Dieu se servira de ces assaillants pour exécuter l'œuvre de sa justice. Les méchants seront emportés, et lorsque Dieu aura purifié ceux qui se trouvent là, il se passera une autre scène. Le roi du nord, ayant été heureux dans sa première attaque, poursuit sa marche vers l'Egypte, contre le roi du midi. Il y arrive, mais il reçoit du Nord et de l'Orient des nouvelles qui le troublent.

En attendant, pouvons-nous demander, qu'il advenu du « roi » ? A-t-il été détruit dans la collision qui a eu lieu dans le pays entre les rois du nord et du midi ? Nullement. Qu'est-ce donc qu'il devient ? Comment tombe-t-il ? Par l'éclat de l'apparition du Seigneur venant du ciel : il est réservé pour la main de Dieu lui-même. Il sera jeté vivant dans le lac de feu et de soufre, « qui est aussi apprêté pour le roi. » C'est ainsi que l'Ancien Testament et le Nouveau sont unanimes dans le témoignage qu'ils nous donnent. Ce ne sera point selon la sentence ordinaire de l'homme ruiné qu'il périra ; et pour lui, Dieu se départira de tout le cours ordinaire de ses voies avec les méchants. De même que de temps à autre, Dieu, dans sa grâce, a retiré des hommes de ce monde sans les faire passer par la mort, ainsi il y en a auxquels il est destiné de Dieu d'être précipités tout vivants dans l'enfer — contraste terrible avec ceux qui sont en vie quand le Seigneur vient, et qui attendent d'être enlevés au ciel. Il en sera ainsi du méchant, le pasteur inutile — le roi. Mais il n'est pas le seul à qui ce sort soit réservé. Le roi du nord est un ennemi plus effronté encore. « Le roi » s'est élevé dans le pays, corrompant le peuple d'Israël et le faisant apostasier ; il a reçu sa sentence. Si le plus petit mot de ce jugement exécuté dans le pays devait parvenir au roi du nord, nous pourrions facilement comprendre combien il en devrait être troublé. Si c'est là le motif de son

prompt retour contre Israël, ou s'il revient parce que les dix tribus seraient en mouvement, c'est ce que je n'ai pas la prétention de dire. L'Écriture ne nous le dit point. Mais il s'avance de nouveau dans la Terre-Sainte; et cette fois, c'est pour tomber sous la main immédiate de Dieu — et non par l'épée d'un homme puissant, ni par l'épée d'un petit. Ce n'est pas l'homme, mais Dieu, qui exécutera sur lui la vengeance. Voilà pourquoi il y a deux attaques. Après son premier assaut contre Jérusalem, il est descendu vers le Midi et a poursuivi là, certaines conquêtes. Excité par les nouvelles qu'il reçoit, il se hâte de retourner, avec l'espérance que maintenant tout ira selon ses vœux. « Alors l'Éternel sortira, et combattra contre ces nations-là, comme il a combattu au jour de la bataille. »

Mais avant de terminer, il faut que je vous signale encore un ou deux autres passages. Prenez Es. xxviii et xxix, et vous verrez comme ils confirment abondamment ce que j'ai avancé sur cette dernière scène. En Es. xxviii sont mentionnées deux grandes puissances au service du mal, en rapport avec le pays en ce temps-là: — l'une « le roi » qui est en relation avec le peuple; et dans le pays; l'autre, le roi du nord, qui descend comme une puissance ennemie. Nous les trouvons tous deux dans ce chapitre. D'abord il est fait mention d'Ephraïm, et l'Éternel prononce malheur sur les « ivrognes d'Ephraïm, la

noblesse de la gloire duquel n'est qu'une fleur qui tombe... Voici, le Seigneur a en main un fort et puissant homme, ressemblant à une tempête de grêle, à un tourbillon qui brise tout, à une tempête de grosses eaux débordées; il jettera tout par terre avec la main.» Ces paroles, je pense, menacent de l'Assyrien, comme du terrible tourbillon venant du Nord, qui éclaterait sur Ephraïm. Au milieu du chapitre, nous trouverons une autre chose. Nous avons vu quelle était la conduite d'Ephraïm qui habitait sur les bords de la contrée. Mais quelle était la destinée de Jérusalem, la capitale? « Car vous avez dit (vers. 45) : Nous avons fait accord avec la mort, et nous avons intelligence avec le sépulcre. » Là, évidemment, il s'agit du « roi » qui sera à Jérusalem et qui fera un pacte avec « la bête » la grande puissance impériale de ce temps; à laquelle Satan aura donné son trône. Il y a parfaite harmonie entre ce que nous trouvons en Isaïe, dans l'Apocalypse, et dans Daniel. « Nous avons fait accord avec la mort, et nous avons intelligence avec le sépulcre; quand le fléau débordé traversera, il ne viendra point sur nous. » Remarquez cela. Le fléau débordé est le roi du nord, la puissance extérieure qui fond sur eux. Ceux de Jérusalem ont fait alliance avec la mort et avec le sépulcre, c'est-à-dire avec les instruments de Satan en ce jour: et ils espèrent échapper, par ce moyen, au roi du nord. J'ai déjà fait voir que la bête, la grande puis-

sance de l'Occident, sera en rapport avec « le roi » à Jérusalem ; que les contrées occidentales seront le grand siège de la bête ; qu'elle commandera à toute la partie de l'Europe qui appartenait proprement à l'empire romain. Quand cet empire sera réorganisé, le personnage en qui il se personnifiera sera le grand instrument par lequel sa force sera mise en usage. « Le roi » aura fait alliance avec lui, ou plutôt, ainsi que le chapitre ix s'exprime, lui, c'est-à-dire, le conducteur romain, fera alliance avec la masse des Juifs. A la fin, on les trouve tous deux dans Jérusalem, combattant contre le Seigneur et ses saints qui viennent du ciel. Ils croiront trouver leur prétendue force dans cette alliance, mais elle ne tiendra point. Le fléau débordé, l'Assyrien, les emporte, et la moitié de la ville de Jérusalem est prise. Avec quelle merveilleuse harmonie tout concorde dans l'Écriture ! Puis vient (Es. xxviii, 16), l'allusion à la pierre mise par le Seigneur pour fondement en Sion, parole destinée au résidu fidèle de ce jour-là, quelque vraie qu'elle soit pour nous qui croyons maintenant.

1. Esaïe xxix, est le dernier passage que je veux signaler. Là nous est décrite la désolation finale de la ville. « Malheur à Ariel ! à Ariel ! la ville où David s'est campé... Mais je mettrai Ariel à l'étroit ; et la ville ne sera que tristesse et que deuil, et elle me sera comme Ariel. Car je me camperai en rond contre toi, et je t'as-

siégerai avec des tours, et je dresserai contre toi des forts. » C'est le siège dont parle Zacharie. « Et tu seras abaissée, et tu parleras comme de dedans la terre, » etc. Voilà leur condition quand ils sont désolés. Mais voyez, verset 26. « Et la multitude de tes étrangers sera comme de la poudre menue.... Elle sera visitée par l'Eternel des armées avec des tonnerres et avec des tremblements de terre.... Et la multitude de toutes les nations qui feront la guerre à Ariel.... et ceux qui la serreront de près seront comme un songe d'une vision de nuit. » Le Seigneur est sorti et a combattu avec ces nations comme il combattit au jour de la bataille.

Voilà suffisamment éclaircie par diverses portions de la parole de Dieu, qui sont entièrement d'accord avec elle et dont elle reçoit de la lumière, la partie si intéressante du livre de Daniel dont nous nous occupons. Tout concourt à montrer de la façon la plus claire qu'il se prépare un terrible avenir pour l'apostat Israël et ses alliés de l'Occident, et un non moins terrible pour leurs adversaires confédérés de l'Orient. L'alliance avec le sépulcre ne tiendra pas. Lorsque les grandes puissances du monde auront, en apparence, tout balayé devant elles, et se seront rassemblées devant Jérusalem pour la dernière grande lutte, Dieu saisira cette occasion d'en agir avec elles, après la durée si longue de sa patience. Ce sera la dernière scène. Les hommes croiront toucher au moment d'avoir en leurs

main la monarchie universelle ; mais ce sera le jour où Dieu les appellera au jugement. Je parle d'un jugement des nations et des rois, et non du jugement des morts devant le grand trône blanc.

Dieu va agir avec la terre, avec les hommes au milieu de tous leurs plans et de tous leurs projets. La régénération du monde sera le grand jour où le Seigneur, après avoir ôté d'Israël les transgresseurs, et s'être servi du « roi » lui-même et du jugement tombé sur lui, pour séparer en Juda ceux qui sont sincères, d'avec les méchants, fera sonner l'heure du règlement de compte avec les nations. C'est là, ce me semble, la simple, la juste portée de la vérité de Dieu, qui nous est présentée ici. Nous ne devons pas supposer qu'il ne s'agit simplement que d'une seule grande puissance. Il y aura des principes différents à l'œuvre. Et c'est une chose solennelle de penser que ces contrées-ci où nous jouissons de tels privilèges, doivent être couvertes alors des plus profondes ténèbres. L'alliance avec la mort et avec le sépulcre sera telle, à cause qu'elle sera une alliance avec le monde de l'Occident et la haute civilisation. Que c'est humiliant pour le cœur de l'homme ! A une époque qui est passée, la civilisation n'a pas préservé les esprits les plus élevés d'une idolâtrie et d'une corruption dégradantes, et hélas ! c'est une scène pire encore que nous aurons à la fin : le christianisme finira dans la restauration de l'idolâ-

trie, dans de nouveaux faux dieux, dans l'adoration de l'homme lui-même comme Dieu. Tel est, je le crois, l'avenir qui nous est prédit de ce siècle. Mais il en est un qui peut garder son cœur de s'embarrasser dans tout ce qui mène à Christ lui-même. Pussions-nous être occupés de Lui, ne bâtissant pas sur les fondements des hommes, ne partageant pas leur espérance, ne nous confiant pas dans le progrès, ni même dans la religion, comme on l'appelle. Si Christ est mon objet en toute chose, alors il y a sûreté; mais elle n'est que là, il n'y en a nulle part ailleurs.

CHAPITRE XII.

La détresse dont le prophète parle au commencement de ce chapitre n'est pas une chose qui se passe longtemps après les luttes décrites à la fin du chapitre précédent, et qui s'en distingue, mais, comme il le dit lui-même, elle a lieu « en ce temps-là. » En sorte qu'avec les derniers événements du chapitre xi nous sommes réellement arrivés à la période la plus avancée dont il soit fait mention en Daniel. On a fait souvent la remarque, en effet, que Daniel ne pénètre jamais dans le règne de la gloire, mais nous mène juste au moment où il va être introduit. Il nous montre ce qui l'introduira, nous

décrit, sans donner beaucoup de détails, l'exécution du jugement qui le précède, et nous parle du royaume des cieux qui doit remplir toute la terre, mais il n'en fait pas la description. Le peuple des saints, ainsi qu'il appelle les Juifs, possèdera tous les royaumes qui sont sous les cieux : c'est à cette déclaration générale qu'il se borne à cet égard. Il est vrai que l'Esprit de Dieu était déjà entré plus pleinement par d'autres prophètes dans le sujet du règne du Messie sur Israël, et de la portion bénie de ce peuple; et qu'après la captivité, il allait encore en faire la matière de prédictions nouvelles par quelques autres. Ces nouvelles communications prophétiques que le Saint-Esprit avait dans sa pensée étaient d'une importance particulière, parce qu'il savait bien que plusieurs supposeraient que le retour des Juifs de la captivité de Babylone, était l'accomplissement de la prophétie. Aussi, fut-il pris beaucoup de peine dans quelques-unes des dernières prophéties, pour faire voir que rien n'était plus loin de la réalité, et que la bénédiction d'Israël était encore à venir. Les Juifs sont présentés comme étant dans une condition misérable, postérieurement à leur retour de Babylone, et l'Esprit de Dieu contemple, dans un lointain avenir, la période où ils seront réellement délivrés et bénis selon la pensée de Dieu. Le retour passé n'était qu'un gage de la pleine restauration que Dieu leur destinait. Mais Daniel n'entre pas dans ce temps de bénédiction. Il

vous amène jusqu'au moment où il va commencer, et, arrivé là, il termine. Son sujet particulier était les temps des Gentils, et c'est là qui fait le caractère remarquable de sa prophétie. Il est simplement un prophète de la captivité.

Le chapitre xii est relatif à ce qui se passe entre le jugement des Gentils, et l'introduction des Juifs dans la bénédiction qui leur appartient. Le chapitre précédent nous a fait voir « le roi et sa méchanceté, dans la Terre-Sainte, et nous a aussi entretenus des rois venus du nord et du midi. Quelque grande qu'ait pu être la puissance du grand chef du nord contre la Terre-Sainte, « néanmoins il viendra à sa fin, et personne ne lui donnera du secours. » Telle est sa fin misérable.

Mais maintenant s'élève une question intéressante. — Quelle sera en ce temps la condition d'Israël? La réponse se trouve dans les premiers versets de notre chapitre. « Or, en ce temps-là, Micaël, ce grand chef qui tient ferme pour les enfants de ton peuple, tiendra ferme. » C'est de ce peuple que Daniel était occupé. Il n'avait aucune idée de ce que nous appelons aujourd'hui *un peuple chrétien*, aucune idée qu'il vint un temps, déjà arrêté dans les conseils de Dieu, où il n'y aurait plus de différence entre Juifs-et Gentils, et où les uns et les autres seraient formés par la foi en un Christ crucifié; pour être un seul corps par le Saint-Esprit en-

voÿé du ciel. Tout cela était une nouveauté pour Daniel, et le Seigneur ne lui donne jamais d'anticiper un pareil état de choses. Aucune prophétie, soit de Daniel soit de tout autre, n'y fait allusion, quoique plusieurs révèlent d'autres particularités qui sont réalisées maintenant, comme nous voyons dans l'épître aux Romains, etc... L'expression « ton peuple » désigne simplement et uniquement, le peuple juif. Daniel s'y intéressait profondément et avec raison, comme Juif et comme un Israélite sincère, qui était sensible à la gloire de Dieu qui se rattachait à ce peuple. En conséquence, l'Esprit de Dieu leur communique qu'il s'opèrerait en ce temps-là un changement dans l'histoire d'Israël. Au lieu d'un simple contrôle exercé par Dieu dans les voies de sa Providence, comme, par exemple, la résistance de Micaël à tel ou tel chef, il y aurait ce fait important, que Micaël tiendrait ferme pour les Juifs, prendrait leur cause en main, et écraserait leurs adversaires ; mais cependant, cela ne se ferait point sans une lutte terrible. Leur défense constituait sa tâche habituelle. Mais maintenant il se lèvera pour compléter, par la délivrance des Juifs, les grands desseins de Dieu relativement à la terre.

« Et ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a point eu, depuis qu'il y a eu des nations jusqu'à ce temps-là ; et en ce temps-là, ton peuple, c'est-à-dire quiconque sera écrit dans le livre, échappera. » Nous trouvons dans ces paroles

un renseignement important qui nous fait distinguer aussitôt cette attitude ferme de Micah de tous les temps antérieurs. Bien loin que jusqu'à ce jour il y ait eu délivrance, la détresse qui tomba sur les Juifs sous Titus, fut plus terrible que celle qui les avait atteints sous Nebucadnetsar. Que devons-nous donc en conclure, si non que ce temps de détresse est encore à venir ? La description que le Saint-Esprit nous donne ici, ne trouvant, dans le passé, rien qui lui corresponde, il faut que son application soit future. Et de fait, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur Jérusalem et sur la condition actuelle des Juifs pour voir qu'il en est réellement ainsi. Est-ce qu'ils *sont* délivrés ? Bien au contraire, il n'y a pas de contrée sous le ciel qui, d'une manière ou d'une autre, ne rende témoignage qu'ils se trouvent dans un état de dégradation, et hors du pays de leur gloire, sur lequel les yeux du Seigneur reposent continuellement.

Quelques personnes regardent bien en effet comme futur ce dont il est question ici, mais elles prétendent que ce doit être pris dans un sens spirituel, qu'il faut l'entendre de l'Eglise du peuple de Dieu d'aujourd'hui. Mais d'abord, il suffit, pour réfuter une telle manière de voir, de répondre que nous avons eu une longue prophétie apportée par l'ange à Daniel, avec la déclaration positive qu'il s'agissait de ce qui arriverait à son peuple aux derniers jours. Ce fait seul exclut absolument de pareilles idées. Re-

marquez ensuite que d'un bout à l'autre de la prophétie, il n'est parlé de personne, à l'exception des Juifs, comme étant les objets de l'intérêt de Dieu jusqu'à ce temps-ci. Le sujet en question, c'est la Terre-Sainte et les luttes entre le nord et le midi qui l'entourent. Le christianisme ne connaît pas de Terre-Sainte. C'est tout simplement du judaïsme ou du paganisme de regarder un lieu comme plus sacré qu'un autre, maintenant que la pleine lumière du christianisme est venue. Mais s'il existe un pays qui soit glorieux dans le dessein de Dieu, c'est celui d'Israël. Seulement il perd ce caractère pendant la vocation gentile. Ce qui est maintenant en scène, c'est la révélation des choses célestes et non des choses terrestres. Et, par conséquent, tout ce qui était saint auparavant, à un point de vue purement terrestre, est passé pour le moment, éclipsé par une dispensation plus brillante! Aujourd'hui, Dieu a d'autres conseils en vue. En rejetant son Messie, l'ancien peuple a manifesté son impiété; et jusqu'à ce que, comme nation, il soit amené à Jésus, ou, selon les paroles de l'Apocalypse « à garder les commandements de Dieu, et à avoir le témoignage de Jésus-Christ », jusqu'à ce qu'un résidu ait obtenu une sorte de connaissance divine de Christ, Dieu ne le reconnaîtra point. En attendant, il s'est tourné vers une autre œuvre, celle de la formation de l'Eglise, à laquelle il n'est fait ici aucune allusion. C'est une vérité bénie,

que Dieu est allé vers les Gentils dans une riche miséricorde; mais de quelle consolation cela eût-il été en vue de ce qui pesait si lourdement sur le cœur du prophète? Tandis que tout est parfaitement convenable et clair, du moment que nous comprenons qu'il fait la description de l'état de son peuple et de son passage à travers la scène terrible dont il est question ici, la veille de sa délivrance et de la délivrance de Dieu. « Ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a point en depuis qu'il y a eu des nations jusqu'à ce temps-là; et en ce temps-là, ton peuple, c'est-à-dire quiconque sera trouvé écrit dans le livre, sera délivré. »

Je désire faire voir que ce n'est pas là le témoignage d'un écrivain sacré seulement, mais que c'est celui de plusieurs. Prenez le prophète de la douleur, Jérémie, chapitre xxx. Nous y trouvons une allusion manifeste à la grande détresse de Jacob, suivie de sa puissante délivrance. « Ce sont ici les paroles que l'Éternel a prononcées touchant Israël et Juda. » Qui peut contester le sens de cela? « Ainsi, a dit l'Éternel : Nous avons entendu un bruit d'épouvantement et de frayeur, et il n'y a point de paix. Informez-vous, je vous prie, et considérez si un mâle enfante; pourquoi donc ai-je vu tout homme tenant ses mains sur ses reins comme une femme qui enfante? Et pourquoi tous les visages sont-ils jaunes? » C'est un état de choses qui dépasse tout ce qu'on aurait pu attendre raisonnablement en temps ordinaire : les hom-

mies remplis de l'angoisse la plus profonde peinte même sur leurs visages, et leur courage tout dissipé, en présence de la terrible détresse. Le septième verset l'explique. « Hélas! que cette journée-là est grande! il n'y en a point eu de semblable. » Comme en Daniel, c'est un temps sans exemple.

« Et elle sera un temps de détresse à Jacob, mais il en sera pourtant délivré. » Jacob « ce vermisseau de Jacob, » est le nom dont se sert le Saint-Esprit pour désigner le peuple considéré dans sa faiblesse, comme Israël est son nom de puissance. C'est le temps de la détresse de Jacob, mais il en sera délivré. Jusque-là c'est la même suite de pensées qu'en Daniel. Il s'agit d'Israël et de Juda désignés par le nom qui exprime leur faiblesse, en tant qu'exposés du dehors à toute sorte de calamités. C'est un jour de détresse sans pareille, et l'Israël de ce jour-là en doit être délivré. Si je voulais parcourir Esaïe, je pourrais montrer la même chose du commencement à la fin, seulement d'une manière plus étendue. Je n'ai pas besoin de m'arrêter à des passages si bien connus. (chap. I, II, X, XIV, XVII, XXII, XXIV — XXXV, XLIX-LXVI.)

Mais on nous dira peut-être : Avez-vous à produire quelque témoignage tiré du Nouveau-Testament? Vous avez cité des passages de l'Ancien-Testament, pouvez-vous nous montrer quelque chose dans le Nouveau qui donne un accroissement de lumière, la pleine lumière de Dieu par son Fils bien-aimé? La pensée

peut venir, comme effectivement elle est venue à plusieurs, que le christianisme met les Juifs entièrement de côté; de telle sorte que nous devons voir dans l'expression « le peuple » simplement un type de ceux que Dieu forme pour sa gloire.

Notre Seigneur décide lui-même cette question en Math. xxiv. Il nous enseigne que Daniel décrit une destinée réservée à Israël, et qui ne doit être appliquée à aucun autre peuple sous le soleil. C'est là sa portion tant pour les douleurs que pour les délivrances. Les disciples lui avaient dit (verset 3.) : « Dis-nous quand ces choses arriveront, et quel sera le signe de ta venue et de la consommation du siècle. » Observez ici que la consommation « du siècle » est la seule vraie signification du terme original. Cela ne se rapporte point à la ruine du monde envisagé comme système matériel, mais à une certaine dispensation qui suit son cours dans le monde, et dont le nom est tout à fait différent. Le Seigneur avertit les disciples qu'ils étaient en danger d'être séduits : qu'il viendrait des personnes qui prétendraient être le Christ, qu'il y aurait des troubles extérieurs, que son témoignage ne devait changer en aucune manière le cours ordinaire des choses humaines; car nation s'élèvera contre nation, et royaume contre royaume, et que, pour ce qui regardait l'état physique du monde, il y aurait des famines, des pestes, et des tremblements de terre.

Il ne fait là que les préparer à une crise terrible qui devait venir. « Mais toutes ces choses sont un commencement de douleurs. » « Alors ils vous livreront pour être affligés, et vous ferez mourir, et vous serez haïs de toutes les nations à cause de mon nom. » Jusqu'au verset 15, ce sont des déclarations générales. Ensuite, le Seigneur restreint tout à coup la scène à Jérusalem et à la Judée. Il ne poursuit pas l'exposé de la prédication de l'Évangile du royaume à travers tout le monde, mais il borne ses regards à cette petite bande de terre où habitait le peuple de Dieu, et à cette ville près de laquelle il prononçait alors cette même prophétie. « Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation, dont il a été parlé par Daniel le prophète, établie dans le lieu saint (que celui qui lit comprenne), » etc. Nous trouvons dans ces paroles une exhortation positive à regarder au livre même, à l'étude duquel nous sommes précisément occupés. Le Seigneur parlait dans son discours du même sujet que Daniel avait prédit dans sa prophétie. « Alors que ceux qui seront en Judée, s'enfuient aux montagnes. » Je demande s'il peut y avoir de l'incertitude sur le sens de ces versets. Qui que ce soit peut-il être dans le doute, sur ce que signifie cette expression « le lieu saint? » Est-elle jamais employée pour désigner autre chose que le sanctuaire de Dieu à Jérusalem? Dans l'Écriture, le lieu saint, en tant qu'une place sur

la terre, est invariablement le lieu juif où l'on adore Dieu. L'abomination de la désolation exprime une idole qui amènerait la désolation sur les Juifs. Lors donc que cette idole, dont a parlé le prophète Daniel, sera placée dans le temple, ceux qui font cas de Christ devront prendre la fuite. Il n'y a pas un mot des Gentils ici, — pas une allusion à l'Eglise de Dieu là. Les personnes pieuses, mais des personnes juives, dans leur propre ville, sont averties, aussitôt qu'elles verront cette idole, de s'enfuir aux montagnes de Judée qui se trouvent dans le voisinage. « Malheur à celles qui seront enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là! Et priez que votre fuite n'ait pas lieu en hiver ni en un jour de sabbat. » Ce n'est pas du tout une scène chrétienne, mais bien une scène juive. Les chrétiens observent le jour du Seigneur. Par là, nous déclarons que nous reconnaissons Jésus comme Christ ressuscité, et ce jour est le grand symbole de notre bénédiction en lui, mais le sabbat était un signe entre Dieu et Israël.

« Car alors il y aura une grande affliction, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais. » Plusieurs, je le sais, appliquent ceci à la destruction de Jérusalem par Titus, et aux grandes calamités qui fondirent alors sur les Juifs. Mais il y a une différence essentielle, qu'on ne doit pas négliger.

Le peuple juif ne fut pas délivré alors : tandis que lorsque la prophétie de Daniel est accomplie, il est, et doit être délivré — il ne l'est pas à une époque postérieure, mais il l'est en ce temps-là. Si Daniel est un véritable prophète, c'est que sa prophétie n'a point manqué, mais qu'elle reste à accomplir. Notre Seigneur emprunte nettement et positivement sa citation à cette prophétie, et à ce même chapitre que nous étudions maintenant. Et que rattache-t-il à la délivrance d'Israël? Sa propre venue du ciel comme Fils de l'Homme. Qui peut dire qu'elle a eu lieu? Bien loin que les Romains fussent renversés au temps de Titus, il leur fut permis de réduire les Juifs en esclavage. Ces derniers ne furent point délivrés alors, et, jusqu'à ce jour, ils n'ont pas non plus été jamais les maîtres de leur propre temple, ni pu demeurer dans leur propre pays, même comme simples particuliers. S'il y a une race plus particulièrement proscrite dans la terre sainte, c'est la race juive. Les Turcs, ses possesseurs actuels, l'ont possédée pendant beaucoup de longues années; et tous, soit les Croisés, soit les Sarrazins, se sont accordés à en exclure les Juifs. De sorte que jusqu'ici il ne s'est rien passé de semblable à la venue du Fils de l'Homme pour délivrer Israël. Micaël n'avait pas encore tenu ferme pour eux en ce sens là.

Ainsi, ce que j'ai montré d'après l'Ancien Testament est amplement confirmé par le Nou-

veau. Tous les prophètes, l'un après l'autre présentent le même tableau, c'est-à-dire un temps de détresse, comme il n'y en a jamais eu, immédiatement suivie d'une délivrance, telle que jamais encore il n'en a été accordé de pareille à Israël. Il est parfaitement clair, comme nous croyons tous, que ce sont là des prophéties de Dieu, qu'il ne s'agit que d'attendre le temps auquel il convient à Dieu de les accomplir à la lettre. Selon que notre Seigneur le déclare dans ce même chapitre xxiv de Matthieu. « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » Ce n'est pas seulement dans sa teneur générale que la prophétie est vraie, mais il ne passera pas un seul iota ou un seul trait de lettre, que tout ne soit accompli.

S'il en est ainsi, nous possédons une clé importante pour l'intelligence de la prophétie de Daniel. Quelque prochaine que fût la destruction de Jérusalem par les Romains, le Seigneur ne laisse pas pourtant de porter ses regards sur une autre époque. Et ce qui rend ce fait d'autant plus remarquable, c'est qu'un des évangélistes nous annonce la destruction de Jérusalem par les Romains, mais aussi *la distingue de cette future période de détresse*. La principale allusion que la prophétie ait faite positivement à la ruine de Jérusalem par l'armée romaine, se trouve en Luc xxi. Et voyez quelle différence de langage : « Et quand vous

verrez Jérusalem être environnée d'armées. » Pas un mot au sujet de la présence de l'abomination de désolation dans le lieu saint. Saint Luc l'omet entièrement, et décrit ce que Matthieu ne mentionne pas. — Jérusalem environnée d'armées. « Quand vous verrez Jérusalem environnée d'armées, sachez alors que sa désolation est proche. Alors que ceux qui sont en Judée s'enfuient aux montagnes, et que ceux qui sont au milieu de Jérusalem s'en retirent, » etc. C'est-à-dire, que le Seigneur prescrit exactement la même ligne de conduite aux Juifs qui sont dans Jérusalem, soit à l'approche du sac de la ville par les Romains (comme en Luc), soit lors de la future désolation qui doit tomber sur elle (comme en Matthieu). Jusque-là il y avait analogie entre les deux événements : on devait s'enfuir, ne pas se confier en de vaines espérances de délivrance par quelque prétendu Messie, mais savoir de la bouche du Seigneur lui-même que Jérusalem devait tomber sous la puissance des Gentils. Si quelqu'un voulait échapper, il fallait qu'il sortît de Jérusalem. « Et que ceux qui sont aux campagnes n'entrent pas en elle. » Peu importe, ce qu'on pourra leur dire de la Pâque ou de quelque autre fête, leur voie de sûreté est d'éviter Jérusalem. Il n'y a pas encore de délivrance pour Israël. « Car ce sont là les jours de la vengeance, afin que toutes les choses qui sont écrites soient accomplies. » Luc ne dit pas, c'est là le temps de

détresse comme il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde. Les expressions sont de la plus singulière exactitude : Luc présentant d'abord la destruction de Jérusalem par Titus et Mathieu ne parlant que du dernier siège avant que les Juifs soient délivrés. « Car ce sont là les jours de la vengeance, afin que toutes les choses qui sont écrites soient accomplies. Or, malheur, à celles qui seront enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là ! Car il y aura une grande détresse dans le pays, et de la colère contre ce peuple. Et ils tomberont sous le tranchant de l'épée, et seront menés captifs dans toutes les nations. » Ce n'était donc *pas* là le temps de détresse de Jacob où il serait délivré. Au temps dont parle saint Luc, au lieu de la délivrance on tombe seulement dans les angoisses d'une captivité après les angoisses de la guerre.

« Et Jérusalem sera foulée par les nations jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis. » C'est ce qui s'accomplit à l'heure présente. « Les temps des Gentils. » continuent encore jusqu'à ce jour. Les Gentils ont constamment dominé, et sur toute la face de la terre les Juifs n'ont pas obtenu un pays ou une ville qu'ils puissent dire à eux. Qui possède leur ville et leur pays ? Les Gentils. « Les temps des Gentils » ne sont point expirés. « Jérusalem sera foulée par les Gentils, jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis. » Ils en sont les maîtres, et comme

tels, ils la fouleront jusqu'à ce que les temps assignés soient accomplis — et non pas à toujours. Il n'est dit nulle part que cet état de choses doit aller jusqu'au temps de la fin. Au contraire, la domination gentile sur les Juifs est près de son terme : le verset suivant nous l'enseigne. Nous avons déjà vu un énoncé très-régulier, très-méthodique des malheurs qui devaient arriver à Jérusalem ; et les temps des Gentils ont toujours couru depuis Titus jusqu'au moment actuel. Mais au verset 23, commence la scène finale, la seule chose dont il soit question en Math. xxiv, à partir du verset 15 — et cela en raison de la question faite par les disciples « Quel sera le signe de ta venue et de la fin du siècle? » Mais, comme en Luc ils demandent simplement « Quel signe y aura-t-il quand ces choses devront arriver? » (c'est-à-dire la destruction du temple), le Seigneur leur annonce la venue des Romains, et ensuite, descendant le cours du temps des Gentils, il continue jusqu'à la fin ; tandis que Mathieu se renferme dans ce qui est relatif à la fin, en réponse à la question qu'il rappelle. Telle est la raison toute simple de la différence de langage entre les deux évangélistes, et rien de plus beau que la manière dont la vérité se produit. Maintenant nous arrivons, ici en Luc, aux grands événements qui marquent la fin des temps des Gentils. « Et il y aura des signes dans le soleil, et dans la lune, et dans les étoiles, et sur la terre une angoisse des na-

tions en perplexité... les hommes rendant l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre habitable, car les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors on verra le Fils de l'Homme venant sur une nuée avec puissance et grande gloire. »

Ceux qui, par une interprétation figurée, appliquent Math. xxiv à la destruction de Jérusalem par Titus, sont obligés de faire de cette venue du ciel du Fils de l'Homme, une simple figure représentant l'action providentielle de Dieu, par le moyen de Titus, pour écraser les Juifs. Mais Luc xxi réfute complètement une pareille idée. L'Esprit de Dieu y fait voir, en effet, que Jérusalem a été prise, et que les temps gentils continuent de courir : c'est lorsqu'ils vont expirer que le Fils de l'Homme vient sur les nuées du ciel, avec puissance et grande gloire — des centaines d'années après Titus. La scène finale est introduite comme terminant les temps des Gentils, ou comme étant la conséquence du fait qu'ils ont pris fin. « Et quand ces choses commenceront à arriver, regardez en haut, et levez vos têtes, car votre rédemption approche. » Et puis, un peu plus loin (verset 32), nous trouvons cette expression remarquable : « En vérité, je vous dis que cette génération ne passera pas que toutes ces choses ne soient arrivées. » C'est un mauvais emploi de ce terme qui conduit à tant de confusion sur le sujet. Quand la phrase « cette génération » ar-

rive-t-elle dans le récit ? C'est après que le Fils de l'Homme est déjà venu avec puissance et avec gloire — et non lorsqu'on a vu Jérusalem environnée d'armées. Cette circonstance est importante pour aider à déterminer le vrai sens de l'expression. Si par ces mots « cette génération » il fallait entendre la durée d'une vie d'homme, ils n'occuperaient pas dans la prophétie une place convenable. L'idée qu'ils portent ordinairement avec eux eût pu être raisonnable, s'ils se fussent rencontrés juste quand il était question des armées assiégeant Jérusalem. Mais l'expression n'a pas de sens, si on la place après l'accomplissement des temps des Gentils. De sorte qu'il faut que « cette génération » prise dans une acception temporelle, embrasse évidemment une étendue de dix-huit siècles pour le moins. Quelle est donc sa force véritable, et que désigne-t-elle ? Elle désigne — ce qu'elle fait très-fréquemment dans l'Écriture — cette race d'Israël qui rejette Christ, et non une simple période de temps. L'Écriture l'emploie dans un sens moral pour décrire une race qui agit d'une façon particulière, bonne ou mauvaise. Voici comment s'exprime Moïse en faisant des reproches au peuple : « Ils se sont corrompus..... c'est une génération perverse et revêche.... Et il a dit, je cacherai ma face d'eux, je verrai quelle sera leur fin ; car ils sont une race perverse. » Ici, très-évidemment, c'est de leur condition morale comme peuple,

qu'il s'agit, et non du temps où cela a été manifesté.

Nous trouvons dans les Psaumes une clé de plus pour la signification propre de ce terme. Au Psaume XII, par exemple, se lisent ces paroles : « Toi, Eternel, garde-les, et préserve-les à jamais de cette race de gens » (même mot qu'en Luc). Si par le terme « génération » il fallait simplement entendre une durée de trente ou quarante années, quel serait le sens de ces mots « à jamais » ? Il ne s'agit nullement du cours de quelques années, mais de l'état moral d'un peuple, et du peuple d'Israël. Pareillement la portée des paroles de saint Luc est tout à fait manifeste : « Cette génération ne passera pas, que toutes ces choses ne soient arrivées. » Ce que veut dire le Seigneur, c'est que la race d'Israël continuera encore dans l'incrédulité et la rejection de Christ. C'est comme s'il disait, Je veux vous préparer pour cette vérité terrible, que cette génération qui rejeta Christ doit continuer jusqu'à ce que toutes ces choses soient accomplies. Or, en dehors de la prophétie, jamais on n'aurait pu prévoir un tel fait. On aurait pu supposer, au contraire, que, pendant que le christianisme s'étendait sur toute la terre et faisait des conquêtes en tout lieu, s'il devait y avoir une nation qui, plus qu'une autre, dût être amenée sous l'autorité de Christ, ce devait être Israël, aimé à cause des pères. Mais non. Les Juifs doivent poursuivre dans la même incrédulité. Il pourrait bien y avoir parmi

eux une suite de fidèles, mais la génération méchante, touchant laquelle Christ nous donnait alors un avertissement, ne passera pas jusqu'à ce que tout soit accompli. Et qu'est-ce qui viendra ensuite? Comme les Psaumes s'expriment encore, la génération à venir. Israël sera né de nouveau, un nouveau cœur lui aura été donné. Il sera alors le peuple qui louera l'Eternel. Cela est parfaitement d'accord avec le reste de l'Ecriture. Le Seigneur avait représenté Israël sous la figure d'un figuier stérile, et en conséquence, il avait prononcé une malédiction sur cet arbre. Lorsqu'il est dit, dans un des Evangiles, que ce n'était pas encore la saison des figes, cela signifie que le temps de leur maturité ou de leur récolte n'était pas encore arrivé. Par suite les figes n'auraient pu être enlevées de l'arbre. En eût-il porté, elles auraient dû être là. C'est simplement lorsque les figes n'étaient pas encore mûres, que notre Seigneur vint chercher du fruit; mais il ne s'y en trouva point. Il y avait abondante profession — des feuilles, mais pas de fruit. C'est pourquoi il dit, « que désormais aucun fruit ne naisse plus de toi à jamais ! » Telle est, en figure « cette génération. » Mais comment concilier cela avec le fait qu'Israël doit être bientôt à la gloire du Seigneur? Israël doit naître de nouveau. « Cette génération là » ne produira jamais de fruit pour le Seigneur : elle doit être détruite sous le jugement de Dieu, et une nouvelle race naîtra. Le type du

passé nous donne une figure frappante de l'avenir.

D'après ces prophéties, que nous venons de considérer, deux tirées de l'Ancien Testament et deux contenues dans le Nouveau, il est clair que le temps de détresse dont parle Daniel est entièrement futur ; et que saint Luc distingue expressément une période de trouble considérable qui était juste sur le point de survenir, et qui est en effet, survenue à Jérusalem, d'avec une dernière période de détresse beaucoup plus profonde qui est encore à venir. Nous revenons maintenant à Daniel, avec la lumière que nous avons recueillie d'autres passages des deux Testaments, qui prouvent que la parole de Dieu est positive et précise sur le fait qu'il faut qu'Israël traverse un océan de détresse inouïe, mais qu'il en doit être délivré. Au fond, c'est l'événement précurseur de la grande délivrance de la part de Dieu.

Mais il y avait encore une question qui restait sans réponse. Quelque important que ce fût pour Daniel de savoir que ses compatriotes seraient infailliblement délivrés, il y avait lieu encore à cette autre question : — Quelle sera la condition des Juifs qui ne se trouvent point alors dans le pays ? Qu'advientra-t-il de ceux qui n'étant pas à Jérusalem ou dans la Judée ne sont point, par conséquent, les objets immédiats de la délivrance que Dieu y opère ? Le second verset du chapitre nous donne la réponse. « Et plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre

se réveilleront — les uns pour la vie éternelle, et les autres pour les opprobres et pour l'infamie éternelle. » On applique constamment ce passage à la résurrection du corps ; et il est vrai que l'Esprit fait reposer sur cette résurrection là, la figure qu'il emploie ; mais on peut voir qu'elle n'a pas le moindre rapport avec la résurrection corporelle, soit la nôtre, soit celle d'Israël. Comme cela peut sembler difficile à plusieurs, je dois établir, par l'Écriture, que, dans le langage du Saint-Esprit, la résurrection est employée comme figure d'un heureux rétablissement du sein d'un état de ruine.

Esaië xxvi nous présente, ce qui je suppose ne sera mis en question par personne, un tableau de la détresse d'Israël — de sa détresse sous ses dominateurs Gentils. Il est dit au verset 13 :

« Éternel, notre Dieu, d'autres seigneurs que toi nous ont maîtrisés ; mais c'est par toi seul que nous faisons mention de ton nom. » Cela ne se rapporte point à l'Église, quoiqu'on nous en fasse si souvent l'application. Nous n'avons point eu d'autres seigneurs sur nous — mais les Juifs en ont eu. Ils ont été sous des maîtres pendant des centaines d'années, et ils y sont encore.

« Mais c'est par toi seul que nous faisons mention de ton nom. Ils sont morts ; ils ne vivront plus ; ils sont trépassés, ils ne se relèveront plus. » Ces seigneurs qui avaient domination sur eux ont disparu, ils sont morts. — Ils ne se relèveront plus. *Peut-il être question là de la ré-*

surrection prise dans le sens littéral? Si cela était, ils devraient se relever comme les autres. Ce qui est dit évidemment, c'est qu'ils périssent dans ce monde. En d'autres termes, l'Esprit leur applique la figure de la résurrection. C'en est fait d'eux; ils ne seront plus seigneurs sur Israël. « Parce que tu les as visités et exterminés, et que tu as fait périr toute mémoire d'eux. Eternel, tu avais accru la nation; tu avais accru la nation; tu as été glorifié. » Qui peut douter que ce passage parle d'Israël seulement? « Mais tu les as jetés loin dans tous les bouts de la terre. » Pourrait-on dire cela de l'Eglise? Lorsque l'Evangile s'étend sur tout le monde, c'est l'efficace de l'amour dans les hommes — l'activité de la grâce de Dieu qui circule partout. Il n'en est pas de même avec Israël. Pour lui; il a une ville qui est son lieu central, et où, s'il eût été fidèle, Dieu l'aurait maintenu; de sorte que sa dispersion à tous les bouts de la terre était l'effet d'un jugement divin qui l'avait frappé, et non celui d'une mission d'amour. « Eternel, étant en détresse, ils se sont rendus auprès de toi; ils ont répandu leur humble requête quand ton châtiment a été sur eux. » C'en a été le fruit. Israël s'humilie. Celui qui s'était engraisé et avait régrimé, était maintenant repentant, et le Seigneur prête l'oreille à sa confession, et regarde à son angoisse. « Comme celle qui est enceinte est en travail, et crie dans ses tranchées, lorsqu'elle est près d'enfanter; tels avons-

nous été à cause de ton courroux, ô Eternel! » Et puis, au verset 19, le Seigneur répond : » Tes morts vivront, même mon corps mort vivra, ils se relèveront. » Il les réclame comme siens, quoiqu'ils eussent tant péché et qu'ils se trouvassent dans cette déplorable, cette dégradée condition. « Mon corps mort vivra, ils se relèveront. » Remarquez ce qui suit, en le rapprochant de Daniel : « Réveillez-vous, et vous réjouissez avec chant de triomphe, vous, habitants de la poussière, car ta rosée est comme la rosée des herbes, et la terre jettera dehors les trépassés. » Peut-on douter, si l'on a suivi les raisons qui viennent d'être avancées, que l'Esprit ne parle point ici de l'Eglise, mais bien d'Israël, en contraste avec ses dominateurs Gentils, maintenant renversés, et qui ne le maîtriseront jamais plus? Israël, au contraire, quoique réduit à la plus triste condition, était seulement comme le corps mort que le Seigneur réclame comme sien, et, à ce titre, comme appartenant au Seigneur, il se relèvera.

Revenant maintenant à Daniel, voyez quelle lumière est jetée sur le passage. Non-seulement il y aura délivrance pour les Juifs, qui dans la terre sainte ont été témoins de tous les combats entre l'Antichrist et le roi du nord, mais aussi pour plusieurs de ceux qui dorment, c'est-à-dire, qui ne se sont pas encore avancés, qui ont été à l'écart des troubles de leur nation, qui sont restés dans une obscurité totale, comme,

pour ainsi dire, dormant dans la poussière de la terre. « Plusieurs de ceux-là se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour les opprobres et pour l'infamie éternelle. » Cela prouve clairement que ce n'est point la résurrection des justes, parce que lorsqu'elle a lieu personne ne se relève pour les opprobres et pour l'infamie éternelle. Le passage n'a absolument aucun rapport avec la résurrection corporelle, qui ne fait que fournir ici, simplement, une figure pour exprimer le rétablissement national d'Israël, qui est représenté comme dormant dans la poussière, afin d'exprimer la profondeur dans son état de dégradation. L'heure était arrivée maintenant où il allait se réveiller et éclater en chant de triomphe, selon les paroles d'Esaië.

Mais il nous faut arriver à un autre passage, le plus clair de tous peut être sur le sujet que nous considérons. Il se trouve dans la prophétie d'Ezéchiël, où la même figure est employée dans une prédiction très-manifeste de la restauration d'Israël. Esaië les appelait un corps mort, et parlait d'eux comme dormant dans la poussière, d'où ils devaient se réveiller. Daniel aussi appelait le changement qui s'opérait dans leur état, un réveil de leur sommeil au sein de la poussière : Ezéchiël va plus loin encore, et les représente non pas seulement comme morts, mais comme ensevelis dans leurs tombeaux. Or, s'il peut être prouvé que ce passage n'est

point relatif à une résurrection corporelle littéraire, mais bien à une restauration nationale d'Israël ; la chaîne d'évidence entre tous ces passages sera complète. C'est une chose manifeste qu'il en est ainsi, en effet, car, dans cette prophétie nous ne sommes pas réduits à en chercher le sens dans le contexte, mais il y en a une interprétation divine. Nous n'avons pas seulement la prophétie, mais nous avons la prophétie expliquée, et l'explication donnée à Ezéchiel, et par lui, de la prophétie, exclut toute autre pensée que celle que je me suis efforcé de produire devant vous. Au commencement du chapitre xxxvii, nous trouvons une campagne pleine d'ossements desséchés. « Et il me dit, fils d'homme, ces os pourraient-ils bien revivre? Et je répondis, Seigneur, Eternel, tu le sais? Alors il me dit, prophétise sur ces os, et leur dit : os secs, écoutez la parole de l'Eternel. Ainsi a dit le Seigneur l'Eternel à ces os. Voici, je m'en vais faire entrer l'esprit en vous, et vous revivrez. Et je mettrai des nerfs sur vous ; et je ferai croître de la chair sur vous ; et j'étendrai de la peau sur vous, puis je remettrai l'esprit en vous, et vous revivrez, et vous saurez que je suis l'Eternel. Alors je prophétisai selon qu'il m'avait été commandé ; et sitôt que j'eus prophétisé, il se fit un son, et voici, il se fit un mouvement, et ces os s'approchèrent l'un de l'autre. Puis je regardai, et voici, il vint des nerfs sur eux, et il y crût

de la chair, et la peau fut étendue par-dessus, mais l'esprit n'y était point. » Y a-t-il quelqu'un qui puisse penser sérieusement que c'est la manière dont l'Eglise ressuscitera d'entre la mort ? Y a-t-il une âme assez abusée pour voir dans ces paroles une description de la manière dont nos corps doivent ressusciter ? Des os venant ensemble d'abord ; ensuite la chair et la peau qui les recouvrent ; et puis la respiration qui est mise en eux ? Un esprit sobre peut-il prétendre que ce tableau a tout premièrement pour but de figurer l'œuvre de l'évangile dans la vivification des âmes ? Mais, dans ce cas, que signifient les os d'abord, etc ?

« Alors il me dit, prophétise à l'esprit ; prophétise, fils d'homme, et dis à l'esprit : Ainsi a dit le Seigneur, l'Eternel, Esprit, viens des quatre vents, et souffle sur ces morts, et qu'ils revivent. Je prophétisai donc comme il m'avait été commandé ; et l'esprit entra en eux, et ils revécurent et se tinrent sur leurs pieds, et ce fut une armée extrêmement grande. Alors il me dit, Fils d'homme, ces os sont toute la maison d'Israël. » Quoi de plus simple que l'explication que Dieu donne de la vision ? Il l'applique à toute la maison d'Israël, quoique, sans aucun doute, ce fût la vision d'une résurrection. Ezéchiel vit les os revivre, et les hommes se tenir sur leurs pieds. Mais puis, nous voyons Dieu nous donner le sens réel et l'application propre de cette vision. Pour la résurrection du corps, nous la

trouvons très-pleinement ailleurs dans le Nouveau Testament, par exemple, et aussi dans Job. Les Evangiles, les Epîtres, l'Apocalypse nous présentent la résurrection tant des justes que des injustes — une résurrection bienheureuse pour les uns, et une résurrection qui aura de terribles conséquences de malheur pour ceux qui y seront compris. Mais ici nous avons le même Dieu faisant usage de la résurrection, comme d'une figure pour décrire la bénédiction qu'il doit faire venir sur le peuple d'Israël. C'est d'une façon semblable qu'en Luc xv, Il applique la même figure à la conversion du fils prodigue : « Mon fils, que voici, était mort, et il est revenu à la vie, il était perdu, et il est retrouvé. » Paul l'emploie aussi pour nous présenter la bénédiction qui résultera bientôt pour le monde, du rétablissement d'Israël : « Quelle sera leur réception, si non la vie d'entre les morts? » Je maintiens donc qu'il n'y a pas d'autre interprétation de ce passage qui porte l'empreinte de l'Esprit de Dieu. On peut s'en servir pour prêcher l'Evangile, ou en faire une application figurée, et je n'ai pas d'objection à ce qu'on l'emploie de la sorte : mais la parole de Dieu nous fournit à la fois la vision et son interprétation, et je n'ai pas plus de motif de croire l'une que l'autre. Dieu déclare qu'elle signifie la maison d'Israël ; en conséquence elle ne signifie point la résurrection des corps. Lorsque les hommes seront ressuscités des morts,

dans le sens physique propre, il n'y aura rien de semblable à la maison d'Israël parmi ceux qui seront ainsi ressuscités. La résurrection a pour fin à toutes les relations qui tiennent au temps et au monde. Il en résulte que ce que nous voyons ici est tout simplement une figure qui lui est empruntée, et qui s'applique au futur rétablissement d'Israël — qui sera alors une nation sainte, mais pourtant une nation.

« Ces os sont toute la maison d'Israël; voici, ils disent : Nos os sont devenus secs, et notre attente est perdue; c'en est fait de nous. C'est pourquoi, prophétise, et leur dit, ainsi a dit le Seigneur, l'Eternel, mon peuple, voici, je m'en vais ouvrir vos sépulcres, et je vous tirerai hors de vos sépulcres, et vous ferai rentrer en la terre d'Israël. » Rien ne saurait être plus clair, et tout le chapitre rend témoignage de la même chose. Mais il y a plus que cela : « Et vous, mon peuple, vous saurez que je suis l'Eternel, quand j'aurai ouvert vos sépulcres, et que je vous aurai tirés hors de vos sépulcres. Et je mettrai mon Esprit en vous, et vous revivrez; et je vous placerai sur votre terre; et vous saurez que moi, l'Eternel, j'aurai parlé, et que je l'aurai fait, dit l'Eternel. » Ce qui suit jette là-dessus plus de lumière encore. C'est une autre vision qui se rattache à celle-là. Le prophète reçoit l'ordre de prendre deux bâtons et de les joindre l'un à l'autre, exprimant, par cet acte symbolique, un autre côté de la bénédiction

en réserve pour Israël. Si tout Israël devait être tiré hors de ses sépulcres, il eût été possible que les douze tribus formassent deux parties séparées, comme dans les anciens jours; mais maintenant survient une condition nouvelle, qui nous apprend que lorsqu'aura lieu le retour d'Israël à la vie, les intérêts, autrefois divisés, seront confondus et ne feront qu'un. Cela ne se rapporte en rien à l'Eglise, ni à notre état, quand nous serons ressuscités des morts. Nous ne serons point plantés dans le pays d'Israël sous David comme notre roi. Lors même que nous prendrions ici David comme type de Christ, telle n'est point encore notre relation. Nous sommes le corps et l'épouse de Christ, — nous ne sommes pas simplement un peuple sur lequel règne un roi.

Ainsi, le rapprochement de ces diverses portions de la parole de Dieu, prouve, avec force, que le passage de Daniel dont nous sommes occupés en ce moment, a trait uniquement à Israël. Et comme le premier verset nous présente la délivrance des Juifs dans leur pays au temps de leur plus rude détresse, de même le second nous signale ce qui est la clé pour l'intelligence de tant de prophéties, — la sortie de la race des Juifs des lieux où ils se cachent, et de leur profonde dégradation, état exprimé par leur sommeil au sein de la poussière et la manière dont ils s'en réveillent. Mais qu'il s'agisse de ceux qui se trouvent dans le pays, ou de ceux

qui sortent de la poussière de la terre et entre les Gentils, personne n'échappera; et ceux qui sont les objets des conseils de Dieu, c'est-à-dire qui seront « trouvés écrits dans le livre. » Quelques-uns peuvent se réveiller comme l'exprime la figure, pour prendre part dans la grande lutte de la fin; mais n'étant pas enregistrés dans le livre de Dieu, ils seront abandonnés aux opprobres et à l'infamie éternelle. Pour les autres, ce n'est pas simplement une délivrance nationale, mais bien davantage. Ceux qui échapperont seront véritablement nés de Dieu. A leur relèvement s'attache un caractère spirituel, aussi bien qu'un caractère national.

Mais poursuivons rapidement le reste de notre chapitre. L'Esprit de Dieu nous fait voir que plusieurs parmi eux auront une maturité remarquable. Ce sont ceux qui sont dits être « intelligents. » « Ceux qui auront été intelligents luiront comme la splendeur de l'étendue. » Ceux-là ont été distingués dans un temps de détresse parmi les Juifs. « Et ceux qui auront instruit les plusieurs dans la justice, luiront comme des étoiles à toujours et à perpétuité. » Nous sommes ainsi obligés de faire un changement dans la version, parce que l'expression « amené plusieurs à la justice » qui se trouve dans la version ordinaire, est tout à fait malheureuse. Le véritable sens est « ceux qui auront enseigné la justice *aux* plusieurs. » Il n'est pas question de

succès qu'ils ont obtenu; l'idée n'est point s'ils les ont réellement amenés ou non, à la justice, mais tout simplement que « ceux qui ont enseigné les plusieurs » ou la masse des Juifs, ont la promesse de la bénédiction. Il est possible qu'ils n'aient obtenu que de petits résultats, mais la question est s'ils ont travaillé pour Dieu, et maintenu les droits de sa vérité. Le même terme hébreu se trouve dans d'autres parties de l'Écriture, où il n'y a pas de doute qu'il signifie *justifier*. Les traducteurs, jugeant avec juste raison que l'expression « justifier » ne serait pas convenable dans une phrase qui décrit l'action de l'homme, tandis que la justification appartient certainement à Dieu, l'ont remplacée par celle de « amener à la justice. » Mais je prends la liberté de préférer la version que j'ai déjà mentionnée — « instruire dans la justice. » Il semblerait donc qu'il y aura certains Juifs qui auront montré, comparativement, un haut degré d'intelligence de la pensée de Dieu. Ils sont appelés « les intelligents. » Mais outre ces intelligents, il y en a d'autres qui, mûs par l'énergie spirituelle, sortent, comme nous avons vu, pour enseigner la masse des Juifs, déjà tombés alors, ou qui tombent plus tard, sous la puissance de l'Antichrist. L'expression « les plusieurs » est une expression technique en Daniel, pour désigner la masse incrédule, ou ceux qui sont perdus. Ceux qui instruiront les plusieurs dans la justice, brilleront comme des étoiles à toujours et à perpétuité.

Je saisis cette occasion pour dire que là le véritable sens d'un verset d'Esaië lui-même, singulièrement tourmenté les critiques : « par sa connaissance, mon serviteur juste, en justifiera plusieurs » (*vers. angl.*). Beaucoup de chrétiens l'ont sans doute rattaché avec celui-ci de l'épître aux Romains « *par son obéissance, plusieurs seront rendus justes.* » Mais il n'y a pas un rapport quelconque entre les deux pensées. Prenez-le dans le sens que nous venons de trouver au passage de Daniel, et tout est parfaitement clair. Je n'ai pas le moindre doute que telle est sa véritable signification. Il est question d'instruire dans la justice, et ce n'est point la justification qui fait là le sujet. Dans le cas du Seigneur, naturellement l'instruction sera parfaite, mais même là, ceux qui sont l'objet de son activité, sont désignés par le mot de « plusieurs » et ce ne sont point « les plusieurs » comme c'est le cas en Daniel. Ici nous trouvons que ces âmes pieuses, parmi les Juifs, possèdent une certaine connaissance de la vérité divine, et instruisent la masse dans la justice. Il ne sera pas question en ce jour-là de semer et de prêcher la grâce. Elles instruiront dans la justice : il se peut qu'elles expriment les pensées bénies de Dieu en rapport avec Israël, mais elles enseigneront dans la justice. Le sens de « justifier » ne serait point juste, que nous regardions à ceux qui agissent, ou à ceux à l'égard desquels ils agissent. Nous pourrions

peut-être le comprendre de l'action du Seigneur en Esaïe LIII. Mais même pour ce cas-là, demandez à qui que ce soit, ce qu'il faut entendre par la déclaration, qu'il en justifie plusieurs par sa connaissance, et vous verrez comme on devra aller loin pour chercher une réponse plausible. Quelques défenseurs de cette interprétation, s'achent d'entendre le verset comme s'il y avait « par la connaissance qu'ils auront, de lui, » mais cela ne peut tenir. La véritable signification, c'est que le Seigneur emploierait sa connaissance comme moyen d'en instruire plusieurs. En Esaïe et en Daniel, il est question d'instruire dans la justice, et non de justifier ni d'amener à la justice. Dans le verset qui suit, nous trouvons un principe important sur lequel nous devons dire quelques mots. « Mais toi, Daniel, ferme ces paroles, et cache ce livre jusqu'au temps déterminé, auquel plusieurs courront, et la science sera augmentée. » Ici Daniel est informé que les choses qu'il avait vues, et les communications qu'il avait reçues, tout en étant de Dieu sans aucun doute, n'étaient pas destinées à avoir encore leur application et leur utilité. Tout devait être un livre scellé jusqu'à une époque éloignée, en un mot, jusqu'au temps de la fin (*vers. angl.*). Dans un verset plus bas, Daniel pose la question : « Quelle sera l'issue de ces choses? » Et la réponse est : « Va Daniel, car ces paroles sont closes et cachetées, jusqu'au temps de la fin. Il y en aura plusieurs qui se-

ront nettoyés et blanchis, et rendus éprouvés, mais les méchants agiront méchamment; et pas un des méchants n'aura de l'intelligence; mais les intelligents comprendront; » langage qui montre clairement que l'intelligence des paroles de Dieu est une chose spirituelle, et non affaire simplement de capacité intellectuelle. S'il n'en était pas ainsi, les méchants pourraient comprendre tout aussi bien que les justes; tandis qu'il est expressément déclaré, que pas un des méchants n'aura de l'intelligence, mais que les intelligents comprendront, c'est-à-dire, ceux dont il a été question plus haut.

Remarquez comme cela a de l'importance. Dans le dernier chapitre de l'Apocalypse, nous voyons qu'il est parlé au prophète Jean, à la fin de sa prophétie. C'est un contraste très-frappant avec ce qui est dit à Daniel. *Celui-ci*, dans son dernier chapitre, reçoit l'ordre de tout fermer, de tout cacheter jusqu'au temps de la fin; il est dit, au contraire, à Jean, dans le dernier chapitre de l'Apocalypse, de *ne pas* cacheter les paroles de la prophétie de ce livre, parce que le temps est proche. » En d'autres termes, il y a un parfait contraste entre les injonctions faites aux deux prophètes. Pour le prophète juif tout est scellé jusqu'au temps de la fin; pour le prophète chétien il n'y a rien de scellé, tout est ouvert. D'où cela vient-il? Le voici: c'est que l'Eglise — le chrétien — est toujours censée être au temps de la fin. Le don du Saint-Esprit a

changé toute chose. A partir de là rien n'a été scellé pour le chrétien : toute la pensée de Dieu, ses affections, ses conseils, et même ses secrets relativement au monde, tout ce qui se trouve dans les Ecritures de vérité lui est accessible par la puissance de Dieu. Le chrétien, même le plus faible, le plus ignorant, a le Saint-Esprit qui fait en lui sa demeure. Aussi, écrivant aux jeunes enfants, saint Jean leur dit-il, « Vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses. » Toute la science du monde ne peut jamais rendre un homme capable de comprendre la Bible; tandis que si quelqu'un est né de Dieu, il peut comprendre tout ce que Dieu révèle : il n'a besoin que d'être conduit en avant, et plus parfaitement instruit. L'Apôtre ne parle point des connaissances actuelles du jeune enfant, qui pouvaient être fort légères. En qui donc nous glorifions-nous, et devons-nous nous glorifier? En Dieu, qui nous a départi un aussi merveilleux privilège. Quiconque possède le Saint-Esprit a, par là-même, une capacité divine pour entrer dans les choses de Dieu. Il n'a besoin que d'être dans des circonstances convenables, de compter sur Dieu, et d'apprécier sa parole, et ce qui est de Dieu sera manifesté et démontré être divin.

Cela se rattache au fait que l'Esprit de Dieu est donné à l'Eglise dans un sens particulier, qui n'était pas connu même des Prophètes; car quoiqu'ils eussent l'Esprit pour les inspirer, comme

naturellement nous ne l'avons pas, nous avons cependant le Saint-Esprit toujours demeurant en nous ; et une des conséquences de cette bénédiction, c'est que nous avons l'intelligence spirituelle ; « la pensée de Christ » qu'ils ne possédaient pas. C'est à cause de cela, comme vous pouvez vous le rappeler, que l'Esprit de Dieu en 1 Pierre 1, met en contraste la condition actuelle du chrétien avec celle des saints et des prophètes eux-mêmes, sous l'Ancien Testament. Il nous les montre « recherchant pour quand et pour quel temps l'Esprit de Christ, qui était en eux, rendant par avance témoignage, déclarait les souffrances qui devaient arriver à Christ, et les gloires qui suivraient ; et il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux-mêmes, *mais pour vous*, qu'ils administraient ces choses qui vous sont maintenant annoncées par ceux qui vous ont annoncé la bonne nouvelle, par l'Esprit-Saint envoyé du ciel. » C'est-à-dire que nous sommes placés dans la connaissance et la jouissance actuelles de choses dont il *leur* fut déclaré qu'elles ne les concernaient point, mais qu'elles nous concernaient nous, qui appartenons au Nouveau Testament. C'est là un point de haute importance. Ils possédaient la promesse, et c'était pour eux le salut. Mais nous avons beaucoup plus : nous avons une bénédiction positive, accomplie — la rédemption non pas simplement promise, mais effectuée. Et maintenant, le chrétien, délivré par la grâce de toute

incertitude quant à ses péchés, est libre d'entrer dans les choses bénies de Dieu. En conséquence, Dieu nous dit maintenant, Il ne vous faut pas cacheter le livre. La fin étant moralement arrivée, c'est dans le temps de la fin que nous sommes envisagés; et c'est la raison pour laquelle nous attendons à tout moment la venue du Seigneur. Là où prévaut la pensée juive, on a toujours devant soi la perspective d'un temps préalable de grande détresse. On ne voit point que Dieu a un dessein à l'égard d'Israël, aussi bien qu'envers l'Eglise; que lorsqu'il nous aura retirés à notre place propre dans la gloire céleste, il reprendra de nouveau ses voies avec les Juifs, et que ce sont eux, et non pas nous, qui seront appelés à traverser la grande tribulation, et à voir les signes qui proclameront l'approche du Fils de l'Homme vers la terre.

Cela sert aussi à expliquer comment il se fait que nous pouvons comprendre ces prophéties. Daniel ne le pouvait pas, selon qu'il le dit ici : « Ce que j'ouïs bien, mais je ne l'entendis point; et je dis : Mon Seigneur, quelle sera l'issue de ces choses? Et il dit, Va, Daniel, car ces paroles sont closes et cachetées jusqu'au temps de la fin. » Puis arrive le christianisme, et pas une d'elles n'est close — pas une n'est cachetée : elles sont toutes ouvertes. La fin est toujours proche pour nous : comme il est écrit 1. Cor. x, 11 « ces choses ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins

des siècles ont atteints. » Et c'est toujours ainsi que Christ est dit avoir été manifesté une fois en la consommation des siècles, pour l'abolition du péché, par le sacrifice de lui-même. L'Eglise est toujours supposée être à la fin, et par la vertu de l'Esprit, anticiper le résidu pieux et intelligent. A la vérité, l'Eglise commença par un résidu de Juifs qui avaient foi dans leur Messie. C'est ainsi que la Pentecôte commença par ce qui sera vrai de nouveau après que nous aurons été retirés dans le ciel. Car lorsque Dieu aura transporté les saints et que le temps de la fin sera venu à la lettre, il y aura une fois de plus un résidu de Juifs fidèles. « Mais les intelligents comprendront. » L'Eglise est toujours supposée se tenir dans ces privilèges, et est essentiellement au-dessus des découvertes ou des progrès du siècle.

Pour ce qui est des « jours » dont il est parlé à la fin du chapitre, qu'est-ce qu'ils signifient? Il est dit au verset 11. « Or, depuis le temps que le sacrifice continuel aura été ôté, et qu'on aura mis l'abomination de la désolation, il y aura mille deux cent quatre-vingt-dix jours. » Auparavant, il avait été dit dans le verset 7, par l'homme vêtu de lin, que ce serait jusqu'à un temps, à des temps, et une moitié de temps; — c'est-à-dire, mille deux cent soixante jours. Le verset 11 ajoute aux mille deux cent soixante jours, trente jours, ou un mois de plus. Ensuite au verset 12, nous trouvons encore une

autre époque. « Heureux celui qui attendra, et qui parviendra jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours. » C'est-à-dire qu'il est encore ajouté un mois et demi. De sorte que nous avons, d'abord, mille deux cent soixante jours; puis mille deux cent quatre-vingt-dix jours, et enfin mille trois cent trente-cinq jours. Quelle est, pouvons-nous demander, la signification de cela? et à partir de quel temps devons-nous calculer ces jours? La réponse est: « Depuis le temps que le sacrifice continué aura été ôté, et qu'on aura mis l'abomination de la désolation. »

Et maintenant je voudrais faire une remarque qui a quelque importance, comme rattachant ensemble tout ce qui a été dit, et présentant une preuve concluante en faveur de la vérité de l'interprétation que nous venons de donner de cette prophétie. Il s'agit du verset même que citait notre Seigneur en Mathieu xxiv. « Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation dont il a été parlé par Daniel le prophète, établie dans le lieu saint (que celui qui lit comprendra!). Alors, que ceux qui seront en Judée s'enfuient aux montagnes. » La question est, où Daniel parle-t-il de cela? Je réponds, dans le verset 11 de ce chapitre. C'est le seul verset qui réponde parfaitement à celui de Mathieu.

Il nous est déclaré qu'à partir de ce moment là, il doit y avoir mille deux cent quatre-vingt-dix jours, puis une autre période de quarante-

cinq jours, et ensuite la pleine bénédiction. Est-ce que cela a eu lieu? Si vous l'appliquez à quelque chose qui soit passé, comme par exemple, à la destruction de Jérusalem par Titus, et que vous comptiez mille trois cent trente-cinq jours depuis le temps où les Romains prirent la ville, la bénédiction est-elle réellement arrivée? Peu importe de quelle manière vous prenez les jours. Imaginez qu'ils représentent mille trois cent trente-cinq années depuis cette destruction de Jérusalem : trouvez-vous à leur terme la bénédiction des Juifs et la bénédiction des saints, conformément à la parole de Dieu que nous lisons ici? Rien de pareil. Qu'en conclure alors, si non que vous avez pris une date fausse. L'abomination qui amène la désolation n'est pas encore arrivée; quand elle le sera dans le sens qu'ont les paroles du Seigneur, il suivra une période de mille trois cent trente-cinq jours, après lesquels viendra la pleine bénédiction.

Mais un autre mot encore au sujet de ces différents nombres de jours : d'abord les mille deux cent soixante jours, puis les mille deux cent quatre-vingt-dix, et ensuite enfin, les mille trois cent trente-cinq. Je pense que la raison en est, que la bénédiction d'Israël ne sera pas introduite tout d'un coup. Le premier grand changement sera lors de la destruction du « roi. » Elle a lieu à l'expiration des mille deux cent soixante jours. Mais comme nous le voyons au chapitre

xi, après « le roi » c'est le tour du roi du nord, avec lequel il faut aussi en finir. Par conséquent, il y a une nouvelle période de délai. Mais je ne puis dire si elle coïncidera avec les trente jours de plus (ou 4290), ou bien avec les quarante-cinq jours suivants (4335). Ce dont, toutefois, nous pouvons être assurés, c'est que les mille trois cent trente-cinq jours nous mènent jusqu'à l'accomplissement de l'œuvre entière; et je suis enclin à penser que la destruction du roi du nord est l'un des derniers, si non le dernier, de tous ces actes de jugement qui doivent s'accomplir avant que commence l'époque de la bénédiction. Il est dit en Esaïe x, 12 : « Mais il arrivera que quand le Seigneur aura achevé toute son œuvre dans la montagne de Sion et à Jérusalem; j'examinerai le fruit de la grandeur du roi d'Assyrie et la gloire de la fierté de ses yeux. » Ces paroles me semblent indiquer que c'est le dernier acte de jugement du Seigneur en rapport avec la bénédiction d'Israël. Après la mort de l'Antichrist il y aura un ou deux intervalles, durant lesquels le Seigneur détruit encore ses ennemis et les ennemis d'Israël. « Heureux celui qui attendra et qui parviendra jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours.

Maintenant je ferme ce livre, en priant le Seigneur de le rendre aussi réellement profitable qu'il est intéressant. Un de ces fruits les plus importants aura été celui-ci — de délivrer l'en-

fant de Dieu, de l'idée que l'Eglise est tout, n'est pas là un système véritable. En juger ainsi, c'est tomber dans la même espèce de méprise que les anciens astronomes, quand ils considéraient la terre comme le centre du système du monde, parce qu'elle était le lieu où ils vivaient. C'est là ce qui gâte l'homme : il se fait le centre de toute chose. La même erreur se commet dans la théologie. On a fait de l'Eglise, parce que nous y sommes, la pensée centrale de l'Ecriture, tandis que c'est Christ qui est cette pensée centrale. Il est le centre de la bénédiction céleste, et l'Eglise se meut autour de lui ; il est le centre de la bénédiction juive, et les Juifs se meuvent autour de lui. Que ce soit au ciel ou en la terre, Christ est donc le Centre de toutes les pensées de Dieu en bénédiction ; et c'est quand nous tenons nos cœurs fixés à cela, qu'il y a paix, progrès et bénédiction abondante. La raison pour laquelle très-souvent les âmes n'ont pas la paix, c'est qu'elles sont occupées d'elles-mêmes, et qu'elles ne trouvent pas ce qu'elles pensent devoir être dans un chrétien. Au lieu que si je regarde à Christ, il n'y a point de difficulté. La question est alors : Christ mérite-t-il qu'un être tel que moi soit sauvé ? Puis-je répondre qu'il ne le mérite pas ? Il en résulte que je suis heureux, et Dieu peut m'employer à son service. Mais si je suis dans l'anxiété au sujet du salut de ma propre âme, comment pourrais-je être occupé au service des autres ? Nous n'en

aurons jamais fini avec le moi, jusqu'à ce que Christ soit devenu pour nous le centre de toute chose. Puisse-t-il l'être réellement ! Il est le centre de toutes les pensées de Dieu en amour et en justice, aussi bien qu'en gloire.

LA MER D'AIRAIN

2 CHR. IV.

« Et Salomon fit une mer de fonte de dix coudées depuis un bord jusqu'à l'autre, ronde tout autour et haute de cinq coudées, et un filet de trente coudées l'environnait tout autour. Et au-dedans il y avait des figures de bœufs qui environnaient la mer tout autour, deux à chaque coudée; il y avait deux rangées de ces bœufs qui avaient été jetés en fonte avec elle. Elle était posée sur douze bœufs, trois desquels regardaient le septentrion, trois l'occident, trois le midi et trois l'orient; et la mer était sur leur dos et tous leurs derrières étaient tournés en dedans. Et son épaisseur était d'une paume, et son bord était comme le bord d'une coupe à façon de fleurs de lis; elle contenait trois mille baths. . . ET LA MER SERVAIT POUR LAYER LES SACRIFICATEURS. » (2 chr. IV, 2-6.)

Afin de bien comprendre la doctrine qui nous est enseignée dans cette belle et expressive figure; il nous faut porter notre attention sur trois choses, savoir :

la matière dont la mer était faite ; son contenu, son usage.

I. *La matière.* — La mer de fonte de Salomon était faite d'airain, métal qui est le symbole de la justice divine, demandant jugement contre le *péché*, comme dans l'autel d'airain, ou demandant jugement contre l'*impureté*, comme dans la mer d'airain. Le chapitre premier de l'Apocalypse parle du Seigneur Jésus comme ayant « ses pieds semblables à de l'airain trempé dans le feu, comme s'ils eussent été embrasés dans une fournaise. » C'est sous cet aspect qu'on le voit marchant au milieu des chandeliers. Il ne peut tolérer le mal, mais doit le fouler sous ses pieds dans l'exercice du jugement. Ceci explique pourquoi l'autel où le péché était expié, et la mer où la souillure était lavée étaient l'un et l'autre faits d'airain. Tout dans l'Écriture a sa signification, et nous devrions chercher, dans un esprit de prière, à déterminer avec certitude en quoi elle consiste.

Or, c'est pour le cœur une chose très-consolante et qui l'affermir beaucoup, d'avoir l'assurance que le péché que Dieu pardonne gratuitement et l'impureté qu'il fait disparaître gratuitement, ont été l'un et l'autre pleinement et pour toujours jugés et condamnés à la croix. Pas un seul iota ou trait de péché, pas une seule trace d'impureté n'ont été négligés ; tout a été jugé d'une manière divine. « La miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement ; » et « la grâce règne par la justice. » (Jacq. II, 13 ; Rom. V, 21.) Le croyant est pardonné et purifié ; mais son crime et sa souillure furent jugés sur la croix. La connaissance de cette vérité si précieuse opère en nous d'une double manière — elle met le cœur et la conscience dans une

parfaite liberté, et en même temps elle nous inspire pour le péché et l'impureté une horreur qui va toujours en grandissant.

L'autel d'airain, dans sa muette et impressive éloquence, disait sa double histoire : que le péché *avait été* divinement condamné, et qu'en conséquence il *pouvait être* divinement pardonné. La mer d'airain rendait témoignage, d'une manière silencieuse mais parfaitement claire, au fait que la souillure *avait été* jugée divinement et *pouvait être* sur ce principe divinement nettoyée.

Quelle profonde consolation le cœur trouve en tout cela ! Et néanmoins c'est une *sainte* consolation. Je ne puis porter mes regards sur l'antitype de l'autel et commettre le péché à la légère. Je ne puis songer à l'antitype de la mer d'airain et contracter avec indifférence quelque souillure. Ma consolation est parfaite et solide, parce que je sais que je suis pardonné et purifié ; mais ma consolation est sainte, parce que je sais que Jésus eut à laisser sa vie pour me procurer mon pardon et ma purification. Dieu a été profondément glorifié ; le péché et la souillure ont été condamnés parfaitement. Je suis rendu libre pour l'éternité ; mais c'est la mort de Christ qui est le fondement de tout. Telle est la riche leçon de consolation et de sainteté à la fois que nous donne la matière de l'autel d'airain et de la mer de fonte. Dieu ne passe sur rien, et toutefois rien ne m'est imputé, parce que Christ a été jugé pour tout.

II. — Considérons maintenant le *contenu* de la mer de fonte de Salomon. « Elle contenait trois mille baths » d'eau. Si à l'autel je vois l'*airain* en rapport avec le *sang*, à la mer je trouve l'*airain* en rapport

avec l'eau. Ils désignent Christ, tous les deux. « Celui qui est venu par l'eau et par le sang, Jésus-Christ, non-seulement dans la puissance de l'eau, mais dans la puissance de l'eau et du sang. » (1 Jean v, 6.) « Mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. » (Jean xix, 34) Le sang qui expie et l'eau qui purifie découlent tous deux d'un Sauveur crucifié. Vérité précieuse et solennelle ! Précieuse ; parce que nous jouissons des effets bénis de l'expiation et de la purification ; solennelle, à cause de la manière dont nous les avons obtenus.

Mais la mer d'airain contenait de l'eau et non pas du sang. Ceux qui en approchaient avaient éprouvé déjà l'efficace du sang, et en conséquence n'avaient besoin que du lavage d'eau. Ainsi, il en était du type comme de l'antype. Sous la loi, un sacrificateur, dont les mains et les pieds avaient été souillés, n'avait pas besoin de retourner en arrière vers l'autel d'airain ; mais il allait en avant vers la mer d'airain. Il n'était pas besoin d'une nouvelle application du sang, en vue de le faire sacrificateur, mais il devait seulement se laver avec l'eau, afin d'être propre à s'acquitter de ses fonctions sacerdotales. De même aujourd'hui, si un croyant tombe, s'il pratique le péché, s'il contracte quelque souillure, il n'a pas besoin d'être lavé de nouveau dans le sang, comme la première fois, mais seulement de recourir à l'action purifiante de la parole, par laquelle le Saint-Esprit applique à l'âme le souvenir de ce que Christ a fait, de telle sorte que la souillure est ôtée, la communion rétablie, et le sacrificateur spirituel rendu propre de nouveau à s'acquitter de ses fonctions sacerdotales. « Celui qui a tout le corps lavé, n'a besoin que de se laver les pieds ; mais

il est tout net. » (Jean XIII, 10) « Ceux qui rendent le culte, *étant une fois purifiés*, n'auraient plus eu aucune conscience de péché. » (Héb. x, 2.) Est-ce que cela affaiblit la gravité de la souillure? Bien le contraire. Est-ce que la mer de fonte avec ses trois mille bathis d'eau affaiblissait l'idée qu'on devait avoir de la gravité de la souillure des sacrificateurs? Ne prouvait-elle pas plutôt quelle gravité elle avait; combien c'était une chose sérieuse au jugement de Dieu, combien il était impossible de s'avancer avec une seule tache aux mains et aux pieds?

Que le lecteur pèse bien ce sujet; qu'il l'examine à la lumière de l'Écriture; qu'il voie de le comprendre réellement. Dans un grand nombre de cas, on est loin d'être au clair quant à la doctrine contenue dans l'autel d'airain et la mer de fonte; et de là vient que tant de chrétiens sincères sont dans les ténèbres et dans le trouble sous le rapport spirituel, au sujet de leurs péchés et de leurs souillures de chaque jour. Ils ne voient pas la perfection divine de leur purification par le sang de Christ; et en conséquence, ils ont l'idée qu'ils doivent à chaque nouvelle occasion avoir recours, ainsi qu'au commencement, à l'autel d'airain comme s'ils n'avaient jamais été lavés en aucune manière. C'est là une erreur complète. Si Christ m'a purifié, je suis net d'une manière divine, et par conséquent je le suis pour l'éternité. Je suis introduit dans une condition à laquelle s'attache la pureté parfaite, et je ne puis jamais en sortir. Il est possible que j'en perde le sentiment, l'efficace, la jouissance. Pierre parle de quelques-uns qui oublient la purification de leurs péchés d'autrefois. Si on joue avec le péché et si le *moi* n'est pas jugé, il est difficile de dire à quoi un chrétien peut en venir. Que le Seigneur nous donne

de marcher tous les jours devant lui avec un cœur humble et sensible à tout ce qu'Il est, de sorte que nous ne tombions pas sous l'aveuglement et l'endurcissement du péché !

Mais qu'on se souvienne que la sauvegarde la plus efficace contre l'opération et l'influence du péché, consiste à avoir son cœur affermi dans la grâce, et à comprendre clairement notre position en Christ. Etre dans les ténèbres ou dans le doute relativement à ces choses, c'est le sûr moyen de tomber dans les pièges de Satan. Si je cherche à mener une vie sainte en vue d'affermir ma position devant Dieu, ou bien je tomberai dans le pharisaïsme, ou je me plongerai dans quelque péché horrible. Mais quand j'ai appris que tous mes péchés et toutes mes souillures furent jugés et condamnés à la croix, et que je suis justifié et accepté en un Christ ressuscité, alors je repose sur le vrai fondement de la sainteté. Et s'il m'arrive de tomber comme, hélas ! je le fais constamment, je puis porter ma chute à Dieu en la confessant et en me jugeant moi-même, et le connaître comme fidèle et juste pour me pardonner mes péchés et me purifier de toute iniquité. Je me juge moi-même sur la base de cette vérité, que Christ a déjà été jugé devant Dieu pour la chose même que je confesse en sa présence. S'il n'en était pas ainsi, ma confession ne servirait de rien. Le seul principe sur lequel Dieu peut être « fidèle et juste pour pardonner et purifier », c'est que Christ a déjà été jugé en ma faveur ; et très-certainement Dieu n'exécutera pas deux fois le jugement pour la même chose. Il est vrai, et précieusement vrai, qu'il faut que je confesse et que je me juge moi-même si j'ai mal marché. Une seule mauvaise pensée suffit pour interrompre ma communion ; et il faut que toute pensée

semblable soit jugée avant que ma communion puisse continuer. Mais c'est comme quelqu'un qui est purifié que je fais confession. Je ne suis plus considéré comme un pécheur qui ai à faire avec Dieu comme juge. Ma position maintenant est celle d'un enfant qui a à faire avec Dieu comme Père. Il a fait provision pour mes besoins journaliers, et une provision qui n'implique ni désaveu de ma place et de ma portion, ni ignorance de l'œuvre de Christ ; mais une provision qui me dit à la fois la sainteté et la grâce de Celui qui l'a faite. Je ne dois pas méconnaître l'autel à cause que c'est de la mer que j'ai besoin, mais je dois adorer la grâce de Celui qui a pourvu à la fois à l'une et à l'autre.

III.—Après tout ce que nous avons dit de la matière et du contenu de la mer de fonte de Salomon, il suffira de quelques mots relativement à son usage. « La mer servait pour laver les sacrificateurs. » Les sacrificateurs y venaient de jour en jour laver leurs *mains* et leurs *pieds*, de manière à pouvoir être toujours en état de remplir leur œuvre sacerdotale, type frappant des sacrificateurs spirituels de Dieu, c'est-à-dire de tous les véritables croyants dont les *œuvres* et les *voies* ont besoin d'être purifiées par l'action de la Parole. La cuve d'airain dans le tabernacle et la mer d'airain dans le temple, préfiguraient toutes deux ce « lavage d'eau par la Parole, » que Christ est maintenant occupé à poursuivre par la puissance du Saint-Esprit. Christ agit en personne *pour* nous dans le ciel, et par son Esprit et sa Parole Il agit *en* nous et *sur* nous. C'est ainsi, et ainsi seulement, que nous sommes rendus capables d'avancer. Il nous restaure quand nous nous égarons ; Il nous purifie de toute souillure ; Il nous corrige de toute erreur ; Il vit tou-

jours pour nous. Nous sommes sauvés par sa vie et nous maintient pleinement dans la puissance et l'intégrité de la position dans laquelle son sang précieux nous a placés. Tout est assuré en Lui. « Christ a aimé l'assemblée, et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par la parole; afin qu'il se présentât l'assemblée glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable » (Eph. v, 25-27).

Et maintenant un mot touchant les « bœufs » qui soutenaient la mer d'airain. Le bœuf est employé dans l'Écriture comme symbole d'un travail patient, et de là la place significative qui leur était attribuée sous la mer d'airain. De quelque côté que le sacrificateur approchât, il trouvait devant lui la juste image de la patience dans le travail. N'importe de quelle manière, par quel chemin il venait, ni la fréquence de ses venues : jamais il ne pouvait épuiser la patience qui s'était dévouée à l'œuvre de le purifier de toutes ses souillures. Quelle précieuse image ! En Christ nous en avons la substance. Nous avons beau venir à Lui fréquemment, nous ne pouvons jamais le fatiguer : sa patience est inépuisable. Il ne se fatiguera pas jusqu'à ce qu'Il nous présente à Lui-même sans tache, ni ride, ni rien de semblable.

Puissent nos cœurs adorer Celui qui est notre Autel, notre Cuve, notre Sacrifice, notre Sacrificateur, notre Avocat, notre Tout !

LE TRIBUNAL DE CHRIST.

Nous avons reçu dernièrement, de divers amis, des lettres dans lesquelles ils expriment un vif désir d'obtenir quelque lumière sur le sujet solennel dont nous venons de tracer le titre; et comme il est très-probable que bien d'autres âmes sont exercées sur le même point, nous ne voulons pas faire à nos correspondants une réponse trop précipitée.

Voici comment l'un d'entre eux s'exprime : « Je me trouve à présent dans une difficulté. C'est au sujet d'une chère âme qui depuis quelque temps a été fort malheureuse à la pensée que toutes les pensées secrètes, tous les motifs du cœur, seraient manifestés à tous devant le tribunal de Christ. Elle n'a ni craintes, ni incertitudes quant à son salut éternel, ou au pardon de ses péchés, mais elle recule à la pensée que les secrets de son cœur seront là rendus manifestes à tous. »

Un autre nous écrit en ces termes : « En présence des vérités béniées et d'une éternelle importance que nous enseignent Jean v, 24; 1 Jean i, 7-9; ii, 42; Hébr. x, 1-17, je désire savoir comment vous entendez les passages suivants que je vous transcris en entier, afin de souligner les mots auxquels je fais particulièrement allusion.

« Car il nous faut tous être manifestés devant le tribunal de Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps *selon* ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal » (2 Cor. v, 10). « Ainsi donc, chacun de nous *rendra compte pour soi-même* à Dieu »

(Rom. XIV, 12). « Mais celui qui agit injustement recevra ce qu'il aura fait injustement ; et il n'y a point d'acception de personne » (Col. III, 25).

C'est sur l'interprétation et l'application de ces passages que je suis préoccupé d'être au clair, et j'ai pensé que probablement vous ne jugeriez pas que je vous fasse perdre votre temps que de vous demander votre sentiment à ce sujet. »

Nous avons trouvé beaucoup d'intérêt, dans ces derniers temps, à considérer les divers motifs d'anxiété qui semblent exister dans le cœur en rapport avec le sujet solennel du « Tribunal de Christ. » Les passages mêmes que cite notre correspondant sont si clairs, si formels, et si précis sur la question, que nous n'avons justement qu'à les prendre tels qu'ils sont, et à leur laisser sur notre cœur et notre conscience toute l'autorité qui leur appartient. « Il nous faut tous être manifestés devant le tribunal de Christ. » « Chacun de nous rendra compte pour soi-même à Dieu. » « Celui qui agit injustement recevra ce qu'il aura fait injustement. »

Ces déclarations sont claires. Voudrions-nous en affaiblir la force, en émousser le tranchant, en détourner la pointe ? Que Dieu nous en garde ! Nous devrions plutôt nous appliquer à en faire un saint usage, en comprimant par leur moyen toutes les vanités, toutes les convoitises, toutes les humeurs de notre nature. L'intention du Seigneur est que nous nous en servions de cette manière. Il n'a jamais voulu que nous les fissions servir, dans un esprit légal, à ébranler notre confiance en Christ et en son parfait salut. Nous ne viendrons jamais en jugement quant à nos péchés. Jean v, 24 ; Rom. VIII, 1 ; 1 Jean IV, 17 ; sont on ne peut plus concluants là-dessus. Mais alors il

faut que notre service arrive sous les yeux du Maître. L'œuvre de chacun sera éprouvée, pour qu'il soit rendu manifeste de quelle espèce elle est. Le jour manifestera tout. Tout cela est bien solennel, et devrait nous conduire à veiller plus soigneusement sur nos œuvres, nos voies, nos pensées, nos paroles, nos motifs et nos desirs. Le sentiment le plus profond de la grâce et l'intelligence la plus nette de notre parfaite justification comme pécheurs, n'affaibliront jamais en nous le sentiment de la solennité profonde qui se rattache au tribunal de Christ, non plus que notre désir de marcher d'une telle manière que nous soyons acceptés de Lui.

Il est bon de voir cela. L'Apôtre travaillait de manière à être accepté. Il tenait son corps assujéti de peur d'être réprouvé. Il n'y a pas un saint qui ne dût agir de même. Nous sommes déjà acceptés *en* Christ, et comme tels nous travaillons pour être acceptés *de* Lui. Nous devrions chercher à donner à chaque vérité sa place propre, et le moyen pour cela c'est d'être beaucoup dans la présence de Dieu et de considérer chaque vérité en rapport immédiat avec Christ. Nous sommes toujours en danger de faire servir une vérité, à en déplacer une autre dans la pratique : et c'est là une chose dont il faudrait nous garder soigneusement. Nous croyons qu'il y aura devant le tribunal de Christ une pleine manifestation de chacun, et de chaque chose. Là tout viendra en évidence. Les choses qui parurent ici-bas fort brillantes et dignes d'éloges, et qui firent grand bruit parmi les hommes, seront toutes brûlées, comme autant « de bois, de foin, et de chaume. » Les choses qui étaient publiées au loin et qui servaient à environner un nom d'une auréole de gloire humaine, seront soumises à l'action pénétrante

du « feu », et, peut-être, la plupart réduites en cendres. Les conseils de tous les cœurs seront manifestés. Tous les motifs, toutes les intentions, tous les desseins seront pesés à la balance du sanctuaire. Le Seigneur éprouvera l'œuvre de chacun, et rien ne sera marqué au sceau de la sincérité que ce qui aura été le fruit de la grâce divine en nos cœurs. Tous les motifs mêlés seront jugés, condamnés et brûlés. Tout préjugé, tout jugement erroné, tout mauvais soupçon à l'égard d'autrui, tout cela et tout ce qui y ressemble sera produit au grand jour, et jeté au feu. Nous verrons les choses alors comme Christ les voit, nous les jugerons comme il les juge. Nul ne sera plus heureux que moi-même de voir tout mon chaume consumé. Même dès à présent, à mesure que nous croissons en lumières, en connaissance et en spiritualité, à mesure que nous nous tenons plus près de Christ et que nous lui ressemblons davantage, nous condamnons de bon cœur bien des choses qu'autrefois nous estimions toutes bonnes. Combien ne le ferons-nous pas davantage encore, quand nous serons dans tout l'éclat de la lumière du tribunal de Christ?

Maintenant quel devrait être l'effet pratique de tout cela, sur le croyant? Serait-ce de le porter à douter de son salut? De le laisser dans un état d'incertitude sur la question s'il est ou non accepté? De le faire douter de sa relation avec Dieu en Christ? Assurément non. Quoi donc alors? De le conduire à marcher de jour en jour dans une sainte vigilance, comme sous l'œil de son Seigneur et Maître — de produire en lui une attention soigneuse à sa conduite, la sobriété, et le jugement du moi — de le revêtir de fidélité, d'application et d'intégrité dans tous ses services et toutes ses voies.

Prenez un simple exemple. Un père s'éloigne pour un temps et, en prenant congé de ses enfants, il leur donne un certain travail à faire, et leur trace la ligne de conduite qu'ils auront à suivre durant son absence. A son retour, il se peut qu'il ait à louer les uns pour leur fidélité et leur application, tandis qu'il en devra blâmer d'autres précisément pour des motifs inverses. Mais est-ce qu'il renie ces derniers? Rompt-il la relation dans laquelle ils sont avec lui? En aucune manière. Ils sont ses enfants tout autant que les autres, quoiqu'il signale fidèlement ce en quoi ils ont manqué, et qu'il les reprenne pour cela. S'ils se sont mordus et dévorés les uns les autres; au lieu d'accomplir sa volonté; s'il y a eu de l'envie et de la jalousie, au lieu d'un empressement cordial à remplir les intentions de leur père — toutes ces choses recevront la censure qu'elles méritent. Comment pourrait-il en être autrement?

Mais voilà qu'il s'en trouve, comme l'amie de notre correspondant, qui « reculent à la pensée que les secrets de leur cœur seront là rendus manifestes à tous. » Eh bien! le Saint-Esprit déclare que « le Seigneur mettra en lumière les choses cachées dans les ténèbres et manifestera les conseils des cœurs; et alors chacun recevra sa louange de la part de Dieu. » 1 Cor. iv, 5. Il ne dit pas à qui ils seront manifestés; et cela non plus ne touche en rien la question, d'autant plus que toute personne sincère se préoccupera bien plus profondément du jugement du Maître que de celui d'un compagnon de service. Pourvu que je plaise à Christ, je n'ai pas besoin de m'inquiéter du jugement de l'homme. Et d'un autre côté, si je suis plus troublé de l'idée de voir tous mes motifs exposés à la vue de l'homme, que je ne le suis de ce qu'ils sont découverts à la vue de Christ, il est évident qu'il doit y

avoir quelque chose de mal. C'est une preuve que je suis occupé de *moi-même*. Je recule devant l'expectation de « mes secrets motifs. » Il est donc bien certain que mes secrets motifs ne sont pas bons, et plus ils seront jugés mieux ce sera.

Et après tout, qu'elle différence cela ferait-il, quand même tous nos péchés et tous nos manquements seraient rendus manifestes à tout le monde? Pierre et David sont-ils un tant soit peu moins heureux, à cause que d'innombrables millions ont lu le récit de leur honteuse chute? Certainement non. Ils savent que la relation de leurs péchés ne fait que magnifier la grâce de Dieu et démontrer la valeur du sang de Christ, et par suite ils s'en réjouissent. Il en est de même dans tous les cas : si nous étions davantage vidés du monde et occupés de Christ, nous aurions des pensées plus simples et plus exactes à l'égard du tribunal, aussi bien qu'à l'égard de toute autre chose.

Que le Seigneur tienne nos cœurs dans la sincérité envers Lui-même, en ce temps de son absence, en sorte que quand il paraîtra, nous ne soyons point honteux devant Lui? Puissent toutes nos œuvres être tellement commencées, poursuivies, et achevées en Lui, que nos cœurs ne soient point troublés à la pensée de les voir justement pesées et estimées dans la présence de sa gloire! Puissions être contraints par « l'amour de Christ », non par la crainte du jugement, à vivre pour Celui qui mourut et ressuscita pour nous! Nous pouvons, en toute sécurité et avec bonheur, laisser tout entre ses mains, voyant qu'il a porté nos péchés en son corps sur le bois. Nous n'avons aucun lieu de craindre, d'autant plus que nous savons que quand il sera manifesté nous lui serons semblables; car nous le verrons tel qu'il est. Du moment

que Christ apparaitra, nous serons transformés à sa ressemblance, nous entrerons dans la présence de sa gloire, et là nous reviendrons sur le passé. De cette sublime et sainte hauteur nous regarderons en arrière sur notre course ici-bas. Nous verrons alors les choses sous un jour tout différent. Il est possible que nous soyons bien étonnés de voir trouver bien défectueuses là-haut beaucoup de choses dont nous faisons grand cas ici-bas; et d'un autre côté, que bon nombre de petites choses qui furent accomplies dans l'esprit de renoncement et par amour pour Jésus, seront soigneusement rappelées et récompensées richement. Nous serons aussi en mesure de voir, à la clarté de la lumière de la présence du Maître, beaucoup d'erreurs et de manquements qu'auparavant nous n'avions jamais aperçus. Quel effet tout cela produira-t-il? Précisément de faire jaillir de nos cœurs d'éclatants et ravissants hosannahs à la gloire de Celui qui nous a portés à travers toutes nos peines et tous nos dangers, a supporté toutes nos erreurs et tous nos manquements, et nous a assigné une place dans son royaume éternel, pour là nous tenir dans les brillants rayons de sa gloire, et briller nous-mêmes à sa ressemblance à jamais.

SOPHONIE.

Souvent, dans les prophètes, *la gloire et le jugement se touchent*. Ce sont là les sujets qui les occupent d'ordinaire, avec l'iniquité qui amène le jugement et les caractères de la gloire qui doit suivre.

Mais ce jugement qui fond sur l'iniquité, et la gloire qui vient ensuite, sont des choses que la *histoire* de l'Écriture a montrées mainte et mainte fois ; comme aussi c'est mainte et mainte fois, que la *prophétie* les présente.

Tel fut le jour de Noé — un jour où le jugement introduisit la gloire, ou un monde nouveau. Au même, le jugement qui frappa l'Égypte fut accompagné ou suivi immédiatement de la délivrance des Israélites, de leur chant de victoire, de la présence de la gloire au milieu d'eux et de leur marche vers le pays de la promesse.

Ainsi, les jugements qui atteignirent les Cananéens et les Amorrhéens furent immédiatement suivis de la prise de possession, par Israël, de son héritage.

Le jour de Nébucadnetsar fut un jour semblable de jugement. L'Esprit de prophétie s'y arrête longtemps. Non-seulement il anticipe cette époque par la prédication de prophètes, tels que Esaïe et Michée, mais dans le temps même, ou à peu près en ce temps, il est abondamment répandu, comme Jérémie, Ezéchiel, Daniel, Habacuc et Sophonie en témoignent.

Ce jour, le jour de l'invasion et du triomphe des Chaldéens, fut assurément un temps de crise remarquable. L'iniquité du royaume de Juda était alors venue à son comble, comme celle des Amorrhéens au temps de Josué. Chose déplorable en vérité, que l'iniquité des Juifs fût arrivée à un point tel que les Gentils durent intervenir pour le jugement, comme jadis aussi l'iniquité des Gentils, ayant atteint sa mesure, le Juif, l'homme de Dieu, fut appelé pour la juger.

Mais le Chaldéen n'était pas seulement un personnage réel : il était encore un personnage mystérieux et typique. Dans les prophètes, il préfigure les derniers

jugements. Son épée ne s'abattit pas uniquement sur Juda et Jérusalem, mais elle vint frapper aussi les nations d'alentour. En ce temps, le Dieu de toute la terre se levait, et le monde devait rester dans le silence. C'était le tableau en petit, le commencement, du jugement de toutes les nations; c'était « le jour du Seigneur, » en esprit ou en principe. L'épée avait été aiguisée pour la tuerie, et la domination enlevée à « la fille de Jérusalem; » car la maison de David était réprouvée, et c'est, *aïdés de Dieu*, si l'on peut parler ainsi; que les Chaldéens s'emparèrent du trône.

Cependant ce n'est jamais sur le jugement que se clôt la scène. Comme nous l'avons dit, la gloire et le jugement se touchent dans les voies de Dieu. Le jugement nettoie le vaisseau, ensuite la gloire le remplit. Tout ce qui empêche la présence du Seigneur est enlevé par le jugement, et alors le royaume est établi comme Sophonie nous le fait voir, aussi bien que tous les autres prophètes. L'Apocalypse est le dernier grand témoignage rendu à cette vérité. Là encore le jugement prépare le chemin à la gloire, et cela d'une manière *définitive*; en d'autres termes, tous les scandales, ceux qui commettent l'iniquité, les puissances apostates et réprouvées, sont jugées et ôtées, et le jour glorieux du millénium commence son cours.

Les jugements sont continuellement répétés parce qu'aucun serviteur de Dieu n'a été trouvé fidèle, ou n'a pu rendre compte de son administration. Adam, puis les Juifs, les Gentils, et enfin les chandeliers (les sept Eglises), ont tous, en tout temps, été infidèles à Celui qui les avait établis. « Dieu assiste dans l'assemblée des forts; il juge au milieu des juges. » Le jardin d'Eden fut perdu par Adam; le pays donné aux pères le fut par les enfants, ou la terre de Canaan

par les Israélites; les Gentils; aussi bien qu'eux manquèrent de fidélité, et la puissance fut enlevée, la tête d'or, et donnée à la poitrine et aux bras d'argent, de là au ventre et aux hanches d'airain; puis aux jambes de fer, et enfin aux pieds qui étaient en partie de fer et en partie de terre. Rien ne fut remis à Dieu des choses qu'on avait reçues de lui. Les économes furent retranchés l'un après l'autre, et leur administration retirée, au lieu qu'ils auraient dû la remettre ou en rendre un compte fidèle. C'est ainsi qu'il en a toujours été et qu'il en est encore actuellement; nous ne trouvons d'exception qu'en regardant à Jésus. Pour lui, il rend compte de toute administration qui lui est confiée, et en temps convenable Il *la remet*, et elle ne lui est point reprise.

Quel volume, on peut dire, est contenu sur les gloires de Christ dans ces paroles de 1 Cor. xv, écrites pour nous: « Ensuite la fin, quand il aura remis le royaume à Dieu. » Cela le signale devant le monde entier, et en un frappant contraste avec toutes les générations des enfants des hommes, du commencement à la fin. Toute administration confiée à d'autres est retirée à cause de l'infidélité avec laquelle ils s'y sont comportés; mais Jésus remet la sienne, comme ayant accompli tout le dessein de Celui qui l'en avait chargé. En Christ, mais en Christ seulement, toutes les promesses de Dieu sont oui et amen. Il prendra le royaume; mais à la fin, ou au temps convenable, *il le remettra*. Précieuses paroles! Nous voyons le royaume retiré à Saül, puis à la maison de David, et après avoir été donné aux Gentils leur être enlevé aussi, toujours à travers des jugements et des bouleversements, jusqu'à ce que vienne Celui à qui il appartient de droit. Alors, pour la première fois, un économe rend

compte de son administration, et le royaume est remis.

En ce jour du Chaldéen, jour sur lequel nous arrêtons maintenant nos regards avec Sophonie, tout, pour ainsi dire, est jugé. De même qu'au temps apocalyptique, ou devant le grand trône blanc, tout est jugé *personnellement* ou *individuellement*; ainsi maintenant, le *jugement s'exerce d'une manière nationale* par l'épée de Nébucadnetsar. Juda et Jérusalem, aussi bien que les peuples d'alentour, les Edomites, les Philistins, les Ammonites, les Ethiopiens et les Assyriens, le Nord, le Midi, l'Occident et l'Orient, tous doivent venir à cette exposition commune et complète, et y venir aussi avec leurs traits distinctifs les plus minutieux. Le reste de Bahal, les noms des prêtres des faux dieux, les sacrificateurs, les idolâtres, ceux qui juraient à la fois par l'Éternel et par Malcham, les apostats et les indifférents, et ceux qui s'habillent de vêtements étrangers, tous sont jugés séparément. La lumière du Seigneur scrute ceux qui sont demeurés sur leur lie et ceux qui méprisent la crainte du jugement. Rien n'échappe! Tout est nu et à découvert aux yeux de Celui à qui nous avons affaire. Le juge de tout le monde agit avec équité; ceux qui ont mérité le plus de coups les reçoivent, tandis que d'autres sont moins battus. Dieu n'a point égard à l'apparence des personnes, il rend à chacun selon ses œuvres.

Mais « le résidu, selon l'élection de la grâce, » est reconnu ici, en Sophonie, comme partout ailleurs. Ceux qui en font partie sont appelés « les débonnaires du pays, » et ils sont exhortés à chercher l'Éternel et à s'attendre à lui dans l'espérance d'être mis en sûreté au jour de la colère de l'Éternel. (Chapitre II. 3; III. 8.)

Puis, comme nous l'avons dit, la gloire apparaît après le jugement. Quelques traits de la bénédiction millénaire nous sont présentés. Il nous est dit qu'un même esprit et d'un même langage, les nations de ce royaume, « le monde à venir, » adoreront l'Eternel, le Dieu d'Israël. La confusion de Babel aura pour fin, chose dont on eut déjà un exemple à la Pentecôte en Actes II. Les habitants des pays éloignés, ceux qui seront au delà des fleuves de Gous, reconnaîtront le Dieu Sauveur d'Israël. Israël sera purifié et garanti toujours de la crainte du mal, et aura le cœur plein de joie, parce que l'Eternel, son Dieu, sera au milieu de lui. Tels sont les jours du royaume. Les jugements ont purifié la scène; le résidu les a traversés; la terre est témoin du salut de Dieu, et le nom de l'Eternel est reconnu dans la joie et le service de son peuple restauré.

Ceux qui menaient deuil en Sion, ont changé en manteau de louange leur esprit d'accablement. On n'entend plus les lamentations de Jérémie, car la fille de Sion a été ramenée de captivité et toutes ses chaînes sont brisées; celle qui avait été emmenée captive et dont il était dit: « C'est Sion, personne ne la recherche, » a reçu un nom et des louanges au dessus de tous les peuples de la terre.

Voilà les choses qui nous sont présentées dans le troisième chapitre de notre prophète, et qui forment aussi, en général, le thème de tous les prophètes dans l'anticipation du règne du Seigneur, précédé de son jour.

Cependant la gloire resplendit ici sous un caractère attrayant. La harpe de Sophonie possède une note d'une douceur toute particulière. Les délices que le Seigneur lui-même prend en son peuple nous sont

rapportées dans un langage semblable au cantique de Salomon, avec son enthousiasme et son affection : « L'Éternel, ton Dieu, » est-il dit à Sion, « se réjouira à cause de toi d'une grande joie; il se taira à cause de son amour, et il s'égaiera à cause de toi avec chant de triomphe. » C'est là « la joie qu'un époux a de son épouse, » comme l'avait dit Esaïe longtemps avant Sophonie. (Voyez Esaïe LXII, 5.)

L'Éternel semble prendre la place que lui donne le ravissant cantique du roi d'Israël dans ces paroles : « Que tu es belle et que tu es agréable, amour délicieuse ! » (VII. 6.)

C'est la joie personnelle du Seigneur dans son peuple qui est anticipée par Sophonie — la plus brillante, la plus précieuse circonstance de toute son histoire. Elle peut nous faire souvenir d'un court passage de la nôtre propre en Thes. IV : « Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. »

Voilà tout ce que ce passage dit de nous, après notre transmutation. On aurait pu parler en détail de la gloire et des joies variées de l'Église dans le ciel; mais ce n'est que ceci : « Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » C'est aussi personnel que le passage de Sophonie; et si nous avons de l'affection, nous devrions dire que c'est la principale dans la longue liste de nos bénédictions.

Je voudrais signaler une autre chose encore. Dans le XIX^e de l'Apocalypse, il nous est parlé de deux soupers — « le banquet de l'Agneau » et le « grand souper de Dieu. » Le banquet de l'Agneau est une scène de joie dans le ciel. « Bienheureux sont ceux qui (y) sont conviés, » c'est un banquet de noces. Mais le grand souper de Dieu est le fruit du jugement solennel et terrible qui clôt l'histoire de la terre, telle qu'elle

est aujourd'hui ; c'est le jugement du présent monde apostat ; lorsque les corps des ennemis confédérés du Seigneur deviennent la nourriture des oiseaux de l'air.

Ezéchiél fait mention du dernier de ces deux soupers, et nous en donne une description aussi complète qu'Jean, dans l'Apocalypse. Sophonie y jette seulement un regard, en énumérant les actes du Seigneur au jour de sa colère. (Ezéch. xxxix ; Soph. i, 7.)

« La journée de l'Eternel est proche, » dit Sophonie ; « l'Eternel a préparé le sacrifice, il a invité ses conviés. » Ce prophète ne pénètre pourtant pas dans la scène, comme le font Ezéchiél et Jean, et nous n'apprenons pas par lui ce qu'est le sacrifice ou le festin, ni quels sont les conviés.

Certaines vérités ou certains mystères qui forment dans tel ou tel endroit le principal sujet, sont ailleurs présentés avec peu de développement ou même peut-être introduits comme accidentellement. Mais tout cela n'est pour nous qu'une manifestation de plus de l'harmonie délicieuse et sans apprêt qui respire dans toutes les parties du Livre, témoignant que c'est *la même main* qui fait vibrer toutes les cordes de cette merveilleuse harpe qui, pour le moment, est la « harpe de Dieu, » en attendant que d'autres harpes soient formées par la même main pour célébrer à jamais la gloire de *son nom* et les fruits de son œuvre. (Apocalypse xv, 2.)

FRAGMENTS ET PENSÉES.

Il faut bien se garder de remplacer l'Écriture par le Saint-Esprit; mais souvenons-nous que c'est l'Esprit qui, par le moyen de l'Écriture, nous fait connaître la pensée de Dieu.

C'est la fidélité de Dieu qui donne sa pensée dans le cas de deux ou trois réunis ensemble. Pour les cas individuels, voici ce que nous lisons : « Si ton œil est simple, tout ton corps sera éclairé. » « Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine. »

Peu importe sous quelle forme j'obtiens la pensée du Seigneur; je ne dois pas faire de question quant à la forme : « Nous avons la pensée de Christ. » Mais il est nécessaire que l'âme soit dans un état d'humilité.

Je n'admets pas le principe qu'il y ait dans le Nouveau Testament un commandement quelconque, simplement comme règle établie, prescrite. Tout ce qu'il contient m'oblige; mais c'est sur le principe que le Saint-Esprit soumet ma volonté à la pensée de Dieu.

Je n'envisage pas la Table du Seigneur comme affaire de commandement : mais c'est un privilège béni de se souvenir ainsi de Christ, et l'amour me rend obéissant à sa volonté. La raison pour laquelle je prie ce n'est point qu'il m'a été commandé de le faire, quoiqu'il puisse y avoir un commandement : c'est une œuvre bien pauvre que de prier seulement parce qu'on en a reçu l'ordre.

Il importe de se souvenir que lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu, on doit agir sans commandement.

C'est ce que fit Moïse quand il dressa le tabernacle hors du camp, parce qu'Israël y avait établi le veau d'or. Mais on peut avoir recueilli la pensée de Dieu de sa parole.

Jésus mit toujours, à tout ce qu'il fit, la saveur du ciel, et le monde ne put point supporter cela.

Nos souffrances ici tiennent à ce que nous avons une âme ressuscitée dans un corps qui n'est pas ressuscité, et qui est dans un monde en inimitié avec Dieu.

Le christianisme seul pouvait donner une grande force à l'individualité et à la conscience, et en même temps unir les hommes, sous la direction de Christ, autour d'un centre qui est Christ. Cela ne pouvait être effectué que par le Saint-Esprit qui ôte l'égoïsme, en même temps qu'il donne efficacité à la conscience, en donnant par la foi, au cœur, un objet en dehors de lui, — un objet qui agit sur la conscience individuelle, et qui nous unit tous, par une affection prédominante, à un centre d'affection, par une seule vie et la seule puissance du Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit agit comme l'Esprit d'union des enfants de Dieu; mais la conscience ne saurait être une affaire de société, ni rejeter sa propre responsabilité individuelle. Elle est *individuelle*, autrement Dieu ne serait pas le maître de la conscience.

Le Saint-Esprit dirige la conscience vers Jésus.

Si nous voulons éviter les principes du mal, ce doit être par le moyen de la conscience : il n'y en a pas d'autre.

Le chrétien qui agit d'après la conscience, évitera mille pièges dont il ne se doute pas.

REMARQUES SUR L'APOCALYPSE.

CHAPITRE I.

Versets 1-3. — Tout chrétien qui a l'intelligence spirituelle de la parole de Dieu, doit avoir remarqué plus ou moins pleinement le caractère particulier du livre dans l'étude duquel nous entrons maintenant. « Révélation de Jésus-Christ que Dieu lui a donnée. » Le Seigneur Jésus est évidemment envisagé ici, non pas dans la place d'intimité qui est à lui comme Fils unique dans le sein du Père, mais dans une place qui se trouve comparativement à une certaine distance vis-à-vis de Dieu. C'est bien sa révélation, mais néanmoins c'est une révélation que *Dieu lui a donnée*. Cela ressemble un peu à la remarquable expression que nous lisons en Marc XIII, 32, qui en a embarrassé un si grand nombre : « Mais, quant à ce jour ou à cette heure, personne ne le sait, pas même les anges qui sont au ciel, ni même le Fils, mais le Père. » Dans tout cet évangile Jésus est le serviteur Fils de Dieu ; et la perfection d'un serviteur consiste à ne pas savoir ce que son maître fait — à ne savoir, si nous pouvons parler de la sorte, que ce qui

lui est dit. Ici Christ reçoit une révélation de la part de Dieu ; car , quelque exalté qu'il soit , c'est la position qu'il a prise comme homme qui ressort éminemment dans l'Apocalypse. Et ce qui rend cela d'autant plus remarquable , c'est que de tous les écrivains inspirés du Nouveau Testament , aucun n'insiste sur la gloire souveraine et divine de Jésus avec autant d'abondance que saint Jean dans son évangile. Dans l'Apocalypse , au contraire , c'est le même saint Jean qui décrit sa gloire humaine dans les détails les plus grands et les plus complets. En restant fidèle à ce point de vue , l'Apocalypse est destinée « à montrer à ses esclaves , les choses qui doivent arriver bientôt. » Quelle différence entre ce langage et celui de Jean xv ! « Je ne vous appelle plus esclaves ; » et celui aussi de Jean xvi parlant de l'Esprit : « Celui-là me glorifiera , car il prendra du mien et vous l'annoncera ; » « Tout ce qu'a le Père est mien ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prend du mien et qu'il vous l'annoncera. » Aussi voyons-nous tout le long de cet évangile , du commencement à la fin , que le but du Saint-Esprit est de donner aux disciples le caractère et la conscience de leur position comme fils , avec et par Jésus , le Fils de Dieu dans le sens le plus élevé. C'est ainsi que nous lisons au chapitre 1 , 11 , 12 : « Il vint chez soi , et les siens ne l'ont point reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu , il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu ; » et qu'après sa mort et sa résurrection le Seigneur

dit, chapitre xx, 17, « Va vers mes frères, et leur dis : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Naturellement ils étaient serviteurs aussi, et il n'y avait pas l'ombre d'un désaccord en cela. Cependant la différence des relations est immense; et c'est à la plus basse des deux que l'Apocalypse s'adresse. La raison en est, je présume, en partie parce que Dieu révèle dans ce livre une certaine suite d'événements terrestres avec lesquels leur position la plus basse est le plus en harmonie (leur position plus élevée de fils étant plus appropriée à la communion avec le Père et avec le Fils); et en partie parce que Dieu semble ici préparer la voie pour en agir avec les siens dans le dernier jour, quand leur position comme ses *esclaves* sera plus ou moins manifestée, mais non pas la jouissance d'une position d'intimité comme *fils*: c'est à l'intervalle qui suivra le départ de l'Eglise de ce monde que je fais allusion.

Les paroles qui suivent, confirment fortement ce que nous venons de dire; car le Seigneur « les a envoyé signifier *par son ange*, à son esclave Jean. » C'est-à-dire, que la communication prophétique est faite, non pas directement, mais par le moyen d'un ange; et il n'est pas non plus fait mention de Jean comme du « disciple que Jésus aimait — qui aussi, durant le souper, s'était penché sur le sein de Jésus, » mais comme de « son esclave » « qui a rendu témoignage de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus-

Christ, de toutes les choses qu'il a vues. » Il est bon de faire remarquer que le mot *et*, qui dans les versions ordinaires précède ce dernier membre de phrase, doit disparaître entièrement, ce qui ne fait pas une petite différence dans le sens ; car cette partie de la phrase : « toutes les choses qu'il a vues » ne doit pas être considérée comme une troisième division du témoignage de Jean ajoutée aux deux autres, mais plutôt comme expliquant et limitant ce qu'il faut entendre par la parole de Dieu et le témoignage de Jésus-Christ. Les visions de Jean constituaient la parole et le témoignage dont il est question ici. La vraie manière de rendre le passage est celle-ci : « Qui a rendu témoignage de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus-Christ — de toutes les choses qu'il a vues. » Comp., chapitre xxii, 8.

Combien donc la révélation de Dieu que nous trouvons ici et le témoignage que Jésus rend dans ce livre, sont différents de ce que nous trouvons dans l'évangile de Jean ! La Parole de Dieu là, est le Seigneur Jésus lui-même qui, au commencement, était auprès de Dieu, et était Dieu : l'expression parfaite et personnelle de Dieu, et cela non pas simplement comme Créateur de toutes choses, mais en grâce parfaite. « En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. » « Et la Parole fut faite chair et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire ; gloire comme d'un fils unique de la part du Père) pleine de grâce et de vérité. » Dans l'Apocalypse,

au contraire, même lorsqu'il est parlé de Lui comme la Parole de Dieu, c'est comme l'expression du jugement divin, parce que dans tout son ensemble, le livre est éminemment un livre de jugement. « Il était vêtu d'une robe teinte dans le sang; et son nom s'appelle la Parole de Dieu » (Apoc. xix, 13). De même aussi, dans l'évangile, c'est au Père que Jésus rend témoignage, comme c'est partout la joie du Père de rendre témoignage du Fils. Et même, vers la fin de son ministère, le Fils lui-même résume la substance et le caractère du témoignage qui se trouve là dans ces quelques paroles : « Celui qui m'a vu, a vu le Père » (Jean xiv, 9). Tout cela place dans un plus grand contraste les traits distinctifs de l'Apocalypse; car le nom même du Père ne se présente que rarement dans toute l'étendue du livre, et lorsqu'il s'y trouve, ce n'est pas dans le but de révéler son amour, comme Père, à sa famille. Dans les ch. i, iii et xiv il est fait mention de lui comme tel, mais en rapport avec Jésus seulement. Le grand sujet du livre, c'est la manifestation de Dieu dans ses jugements ici-bas, en rapport avec la manifestation du Seigneur Jésus « Roi des rois et Seigneur des seigneurs. »

« Bienheureux est celui qui lit, et ceux qui entendent les paroles de la prophétie, et qui gardent les choses qui y sont écrites, car le temps est proche. » Quelle grave erreur pour des chrétiens en présence d'une déclaration pareille, de juger

inutile ce livre ou quelque'une de ses parties, et d'estimer qu'on peut le mettre de côté en toute sûreté, soit comme trop difficile à comprendre, ou, si on le comprend, comme n'ayant pas de portée pratique sur l'âme ! C'est une chose bien remarquable, certes, que le soin particulier avec lequel le Seigneur l'a recommandé, non-seulement ici au commencement, mais à la fin où nous lisons : « Ces paroles sont certaines et véritables, et le Seigneur, le Dieu des saints prophètes, a envoyé son ange, pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt. Et voici, je viens bientôt : bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre. » Ne semble-t-il pas que la préscience du Seigneur a anticipé dans de tels avertissements la négligence avec laquelle ce livre serait traité par les serviteurs, et qu'il voulait par là les prémunir solennellement contre elle, en recommandant le livre à leur attention et à leur étude d'une manière aussi énergique ? Pour le dire en passant, il est un peu remarquable qu'une recommandation analogue à celle que nous avons ici se trouve à la fin de 4 Thess, qui était la première des épîtres de Paul, et celle qui, plus que toutes les autres, développe la grande vérité de la venue du Seigneur (4 Thess. v, 27). En Apoc. 1, 3 le Seigneur prend soin d'encourager toute classe possible de personnes qui pourraient venir en contact avec ce livre. Non-seulement l'individu qui le lit est déclaré bienheureux, mais la même

bénédictio est prononcée sur ceux qui entendent ses paroles et qui gardent (ou observent) ce qui y est écrit. Et je suis bien certain que le Seigneur ne manque pas d'encourager ses saints qui comptent sur sa fidélité et sa bénédiction assurées. Il n'a jamais cessé de faire sortir du bien de son usage, et particulièrement dans les temps de danger, et nonobstant tout mépris et toute fausse interprétation.

Je suis convaincu que les objections que l'on fait à l'étude de la prophétie proviennent d'une racine, quelquefois profondément cachée, d'incrédulité, qui suppose que toute la bénédiction que l'on peut retirer d'un sujet, dépend de la mesure dans laquelle il se rapporte immédiatement à nous ou aux circonstances dans lesquelles nous sommes. Aussi, lorsque j'en entends s'écrier qu'elle n'est pas *essentielle*, je voudrais leur demander « *essentielle à quoi?* S'ils veulent dire que la prophétie n'est point essentielle au salut, j'en conviens. Mais alors dans quelle position se trouvent ces contradicteurs! Leur sollicitude à n'examiner que ce qu'ils estiment indispensable au salut, montre qu'ils n'ont pas conscience du salut eux-mêmes, et que ce besoin de leur âme est la seule chose à laquelle ils soient sensibles. Or, nous tenons tous que ce n'est pas la prophétie, mais l'évangile, qu'il faut présenter aux incultes. La venue de Christ en gloire, qui est le centre de la prophétie non accomplie, doit être pour leurs cœurs un sujet d'épouvante, au lieu

d'être simplement une question intéressante, et à discuter. Mais pour le croyant, la venue du Seigneur est « cette bienheureuse espérance. » Nous attendons du ciel le Fils de Dieu, et nous l'attendons non pas seulement sans anxiété aucune, mais avec joie; parce que nous savons qu'il est ce « Jésus qui nous délivre de la colère qui vient. » Tandis que, pour tout homme qui n'a pas la paix par la foi en son sang, occuper son esprit, soit de l'espérance de l'Église, soit des événements dont la prophétie traite, ne constitue qu'une diversion dont l'ennemi peut faire un terrible usage, si ce n'est pas une preuve de la mort complète de sa conscience quant à sa propre condition devant Dieu — quoique je sois loin de prétendre que Dieu ne peut pas faire servir cette vérité, à la réveiller. D'un autre côté, la connaissance de la prophétie nous est indispensable pour apprécier comme il faut la gloire de Christ et la gloire qui doit être révélée. Faire peu de cas de la prophétie, c'est donc mépriser à son insu cette gloire et la grâce qui nous l'a fait connaître : c'est la démonstration la plus manifeste de l'égoïsme de nos cœurs qui voudraient que toute parole de Dieu se rapportât à nous directement et non pas à Christ.

Dieu suppose que ses enfants aiment à être entretenus de tout ce qui glorifiera le Seigneur Jésus-Christ. Le résultat aussi est bien frappant et sérieux : quand c'est Christ qui est l'objet de nos cœurs, tout est paix; mais si notre propre

bonheur constitue notre première pensée, il y a toujours mécompte et incertitude.

Une autre forme sous laquelle se produit cet égoïsme, et contre laquelle il faut se tenir en garde, parmi ceux qui entendent les paroles de cette prophétie, c'est l'idée que ses visions se rapportent à l'Eglise — que les sceaux, les trompettes et les coupes, par exemple, sont d'une haute importance et d'un grand intérêt, parce qu'ils nous concernent nous-mêmes (c'est-à-dire l'Eglise), soit dans le passé, soit dans l'avenir. Mais c'est là une erreur complète ainsi que nous pouvons le voir d'après les paroles du verset que nous avons sous les yeux. Car le motif allégué en faveur de l'importance qu'il y a à faire attention à ce livre n'est pas que le temps est venu, ou que nous nous trouvons dans les circonstances décrites, mais bien qu'elles sont *proche* : « car le temps est proche. » S'il pouvait être profitable aux saints de Dieu, dans les jours de l'apôtre, quoique les jugements ne les concernassent pas personnellement, il peut pour le moins nous être aussi utile à nous-mêmes. Que le Seigneur nous donne d'apprécier de plus en plus la position dans laquelle il nous a placés, d'être tranquillement instruits de ces choses à l'avance.

Vers. 4-6. « Jean, aux sept assemblées qui sont en Asie. » (1) Déjà les trois versets que nous

(1) Ce mot Asie, ne désigne pas même l'Asie-Mineure

avons considérés nous révèlent, dans une certaine mesure, les traits particuliers de ce livre qui sont évidemment distincts de ceux que présentent les autres parties du Nouveau-Testament. Dieu revient sensiblement aux principes d'après lesquels il avait agi dans les temps de l'Ancien-Testament. Chacun peut s'apercevoir que le sujet ici n'est point l'édification positive de l'Eglise, non plus que la manifestation des voies spéciales de Dieu en grâce, mais bien le jugement du mal, soit dans les églises, soit dans le monde. Aussi en parfait accord avec cela, voyons-nous Dieu se présenter à son peuple sous un aspect et sous un titre différents. « Grâce et paix vous

mais seulement cette portion de sa côte occidentale qui formait la province proconsulaire romaine. Ce titre avait été donné au royaume de Pergame, précisément comme une partie du territoire carthaginois avait reçu le nom de province de Lybie ou d'Afrique. — Quelques-uns expliquent l'absence de toute allusion à Colosse et à Hiéropolis, par la circonstance que ces villes avaient été détruites par un tremblement de terre, peu après la date de l'épître de Paul à la première. Si Eusèbe et Tacite parlent du même fait (car leurs dates diffèrent), il semble que Laodicée, quoique enveloppée dans la même catastrophe, fut rebâtie avant le règne de Domitien. Mais en adoptant la date de l'historien romain (A. D. 61), comment cela s'accorderait-il avec la date attribuée communément à l'épître aux Colossiens de l'an 64? Comment ne pas être surpris aussi, que quelqu'un d'impartial accueille l'idée étrange de Théodoret, que saint Paul fut le fondateur des églises de Colosse, de Laodicée et d'Hiéropolis? Col. II, bien compris, met les Colossiens et les Laodicéens, parmi ceux qui n'avaient point vu l'apôtre dans la chair.

soient de la part de *celui qui est, qui était, et qui vient.* » C'est exactement ce qui, dans le Nouveau-Testament, correspond à *Jéhovah* dans l'Ancien. C'était Dieu se révélant comme Celui qui ne changeait pas ; le même hier, aujourd'hui et éternellement, et qui agissait au milieu d'Israël selon ses voies immuables. Mais maintenant Dieu parle dans le langage des Gentils et traduit, pour ainsi dire, ce nom de *Jéhovah* qui ne leur avait été jamais communiqué ainsi auparavant, en ces expressions : « Celui qui est, qui était, et qui vient. » Il va en revenir à son ancien peuple d'Israël ; mais avant qu'il le fasse, il faut nécessairement qu'il s'exécute sur cette masse professante qui s'appelle elle-même l'Eglise, un jugement qui la balaie. Et lorsque Dieu aura mis de côté les Eglises, il introduira de nouveau Israël — non plus sur le principe de la loi, mais sur celui de la grâce. La loi prononçait la sentence de mort sur l'homme pécheur, mais la grâce de Dieu l'a exécutée sur la personne du Fils de Dieu. Nous le lisons dans Héb. II, 9, « de sorte que, *par la grâce* de Dieu, il goûta la mort pour chacun. » De même que dans la mort du Seigneur Jésus-Christ, Dieu a exprimé sa haine pour le péché avec plus de force qu'en toute autre chose, ainsi en proportion, et comme réponse à cette mort, la grâce coule maintenant avec le plus d'abondance. En ce jour-là Israël connaîtra aussi cela pour lui-même.

La manière dont le Saint-Esprit est introduit

ici forme un trait caractéristique du livre; aussi frappant que celle dont il a été parlé du Seigneur Jésus lui-même. « Grâce et paix vous soient... et de la part des sept Esprits qui sont devant son trône. » C'est le même Saint-Esprit dont il est parlé dans d'autres portions de la parole de Dieu comme d' « un seul Esprit, » qui est mentionné ici comme « les sept Esprits qui sont devant son trône ». Il en est parlé comme d' « un seul Esprit », là où il est question du corps qui est un, de l'Eglise, comme en Eph. iv, 4. Mais ici c'est par l'expression de « les sept Esprits » qu'il est désigné, parce que lorsque Dieu aura terminé sa grande œuvre dans l'Eglise, il retranchera infailliblement le Gentil infidèle, et ne rassemblera plus Juifs et Gentils en un corps sur la terre. Au contraire, Israël doit être élevé au-dessus des Gentils. Ce sera un état de choses tout à fait différent, et en conséquence le Saint-Esprit est envisagé dans la variété de ses opérations (comme il est en connexion avec le Messie en Esaïe xi) et non dans son unité céleste. Il est ajouté « qui sont devant son trône » parce que le gouvernement de Dieu fait le grand sujet de ce livre.

En général, lorsque nous trouvons le souhait « grâce et paix vous soient » c'est « de la part de Dieu le Père et du Seigneur Jésus-Christ. » Mais dans ce passage l'ordre est différent: d'abord c'est « de la part de Celui qui est, qui était et qui vient; » c'est-à-dire Jéhovah; ensuite « de la

part des sept Esprits, » etc. ; et enfin, « de la part de Jésus-Christ, » etc. La raison pour laquelle l'ordre habituel est abandonné ici, c'est, je pense, parce qu'il y est question de Jésus, non pas tant comme notre Seigneur, ni dans sa gloire divine comme Fils de Dieu, mais spécialement en rapport avec la terre et avec ses droits légitimes sur le monde. Il est « le témoin fidèle, » tous les autres témoins ont été infidèles ; Lui seul a été le fidèle témoin pour Dieu sur cette terre. Mais en outre, Il était « le premier-né d'entre les morts » — la première personne qui fût entrée dans la vie de résurrection, de cette merveilleuse manière que la corruption ne peut jamais toucher. « Etant ressuscité d'entre les morts, Il ne meurt plus ; la mort n'a plus d'empire sur lui. » De plus, Il est le Prince des rois de la terre. » Toutes ces choses néanmoins sont rattachées avec ce qu'Il était, est, et sera *en tant qu'homme*. C'est Jésus envisagé dans ses rapports avec la terre.

Mais remarquez combien ce qui suit est beau. Aussitôt que Jésus est présenté à l'Eglise, et est annoncé comme « le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts et le Prince des rois de la terre, » elle ne peut se contenir plus longtemps. Les saints interrompent, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, le message de Jean, et éclatent en un cantique de louange — « A lui qui nous aime et nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits un royaume de sacrificeurs pour son Dieu et Père ; à Lui gloire et

force aux siècles des siècles ! Amen ! » C'est ainsi en effet que le texte correct donne ce passage : « A Lui qui nous *aime* », et non pas « qui nous *a aimés*. » C'est parfaitement vrai que Christ a aimé l'Eglise, et s'est donné lui-même pour elle, comme Eph. v le fait voir; et aussi qu'il *m'a* aimé et s'est donné pour moi, comme nous le lisons en Gal. ii. Mais le chapitre premier de l'Apocalypse me montre l'amour *actuel* de Jésus. Ce n'est pas qu'il soit toujours à nous *laver* de nos péchés : Il nous a lavés par son sang une fois pour toutes, et ainsi n'a pas à nous laver de nouveau. Naturellement il y a pourtant aussi la purification pratique journalière, le lavage d'eau par la parole, mais ce n'est pas de cela qu'il est question ici. C'est une œuvre efficace et qui dure jusqu'au bout à sa gloire. Mais qu'il est précieux de savoir que, pendant que c'est ici le livre même qui nous révèle les voies et les moyens par lesquels Dieu allait mettre de côté son peuple infidèle, et juger le mal du monde, de savoir, dis-je, qu'au milieu de tout cela nous pouvons regarder en haut dans une pleine confiance en son amour actuel, qui toujours demeure, et nous écrier : « A Lui qui nous aime et nous a lavés de nos péchés dans son sang... A Lui gloire et force aux siècles des siècles ! Amen ! »

Vers. 7. Après la salutation, « grâce et paix vous soient, » etc. vient une interruption. C'est

la voix des saints célestes qui éclatent en un chant de louange. Nous trouvons ensuite vers. 7 ces solennelles, mais précieuses paroles : « Voici, Il vient avec les nuées, et tout œil le verra, et ceux qui l'ont percé ; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. » Ceci ne fait pas partie du cantique, mais est un témoignage qui en est tout à fait distinct. Nous avons toujours ces deux choses : ce qui constitue la communion d'un saint de Dieu, et ensuite aussi ce qui est ou devrait être son témoignage.

La communion les uns avec les autres est une chose heureuse ; mais c'est la présentation de Christ et la connaissance de notre portion en lui qui produisent le culte. Outre cela, le croyant est instruit par Dieu de ce qui vient sur le monde : et ceci est une partie de notre témoignage, mais ce n'est pas la chose dont le cœur devrait être le plus rempli. Vous ne trouverez jamais beaucoup de communion chez une personne occupée seulement de la prophétie. Ce serait très-mauvais de mépriser la prophétie, et celui qui le fait tombera sûrement dans un piège ou dans un autre. Mais si quelqu'un est constamment occupé des détails de la prophétie, il n'y aura jamais chez lui de la puissance pour le culte, et il ne sera pas nécessairement délivré par là des voies du monde. On peut être capable de parler fort bien touchant les Juifs, le jugement de la bête, etc., et marcher néanmoins avec le monde. Mais si notre cœur est occupé de Jésus, et que

ces choses-là viennent comme sur un arrière-plan, nous trouverons alors que le Saint-Esprit nous montrera « les choses qui vont arriver. » C'est ainsi qu'il est dit en 2 Pierre 1, 49 au sujet de la parole de la prophétie : « A laquelle vous faites bien d'être attentifs. » Il importe extrêmement que je voie ce qui va arriver, et que je ne me laisse pas aller à une marche aisée ici-bas. Ce ne doit jamais être une consolation pour ceux qui suivent le courant du monde, de savoir que le Seigneur vient le juger. Mais il y a quelque autre chose qui devrait faire les délices de l'âme : l'aurore commençant à luire, et le lever de l'étoile du matin dans nos cœurs. Pierre ne parle point ici du jour qui vient sur le monde, mais veut prouver que la parole de la prophétie est une lampe admirable jusqu'à ce que vous ayez trouvé la lumière céleste, et l'étoile du matin levée *dans vos cœurs* — c'est-à-dire, l'espérance de la venue du Seigneur Jésus-Christ comme la portion propre de l'Eglise, et qui n'est jamais présentée dans l'Ecriture comme un événement prophétique. Christ attendu et connu comme quelqu'un qui peut venir à tout moment pour nous prendre à lui, telle est notre bienheureuse espérance. C'est l'apôtre Paul qui expose particulièrement l'espérance de l'Eglise. Jean aussi regarde à Christ comme à l'Epoux — à ce qu'il est pour le cœur. Lorsque le Seigneur Jésus-Christ vient pour nous prendre à Lui, il n'est pas dit venir « avec les nuées. »

La nuée était le symbole de la présence de Dieu en jugement. « Voici il vient avec les nuées. » C'est une révélation connue des saints célestes, et qui fait partie de leur témoignage, mais ce n'est point leur joie propre, la part de leur communion. « Oui, Amen. »

L'épître aux Colossiens expose très-pleinement l'association des saints avec Christ (chap. II, III). Il est ma vie, et je suis un avec lui. Ainsi, du moment que je trouve que Christ, mon Sauveur, est mort au monde, je deviens aussi mort au monde. Je ne trouve pas seulement que mon trésor là est jugé, mais je vois juger la religion même du monde, parce que Christ a été repoussé par la religion du monde. Quand il viendra sur les nuées, tout œil le verra. Mais tel ne sera point le cas lorsqu'il viendra chercher son Eglise. Maintenant Dieu rassemble les amis de Christ autour de son nom. L'Eglise est un corps qui est appelé pendant que Christ ne se voit point, et le chrétien, ayant sa portion en lui maintenant, est caché avec lui. « Votre vie est cachée avec Christ en Dieu. »

Dans ce verset, il ne s'agit donc pas du Seigneur venant rencontrer les siens et les réunir à lui-même dans l'air ; mais « tout œil le verra... et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. » Quand le Seigneur viendra prendre son Eglise, ce sera bien différent. Dieu nous a unis au Seigneur Jésus-Christ dans le ciel selon toute l'efficace de sa mort et de sa résurrection.

Pour autant qu'il s'agit de l'esprit, cela est vrai dès à présent, et ce sera vrai du corps lui-même lorsque Christ viendra. La résurrection de Christ m'appelle à vivre complètement pour Dieu, comme la mort de Christ me fait être aussi mort en principe au monde que si j'étais déjà réellement enseveli. Hélas! nous avons à reconnaître combien tristement nous manquons. Néanmoins, dit l'apôtre, « votre vie est cachée, » etc. C'est la vie de Christ que vous avez reçue en vous. Aussi longtemps que Christ est caché, vous êtes cachés aussi. Mais le temps vient où ce ne sera plus le cas. « Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui en gloire. » Lorsque Christ viendra prendre son Eglise, aucun œil ne le verra si ce n'est ceux pour lesquels il viendra. Le monde ne verra Christ que lorsqu'il viendra en gloire, amenant ses saints avec lui — révélé du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu (les Gentils) et contre ceux qui n'obéissent pas à l'Evangile du Seigneur Jésus-Christ (les Juifs). Si le monde devait voir Christ venant seul en gloire avant que l'Eglise soit prise à lui, il ne serait pas vrai que « quand Christ, qui est notre vie, sera manifesté, alors vous aussi serez manifestés avec lui en gloire. » Lorsque Christ est caché, vous êtes cachés; lorsque Christ apparaîtra vous apparaîtrez aussi. Il n'est pas possible

que le monde voie Christ venant prendre les saints, parce qu'autrement il le verrait sans eux et avant eux ; tandis que le tout premier moment de son apparition doit être celui de notre apparition avec lui. Et cela ne repose pas seulement sur un mot, c'est la doctrine de tout le passage, et elle est confirmée par d'autres preuves dans tout le Nouveau Testament.

Dans la mort de Christ nous sommes morts au monde ; en sa résurrection nous sommes ressuscités, et en conséquence nous devons avoir nos cœurs fixés aux choses célestes avant que nous les voyions. Et il y a plus que cela. Christ ne doit pas être toujours caché : Il va être manifesté, et, quand il le sera, nous serons aussi manifestés en même temps que lui. Il est évident qu'il faut que Christ et l'Eglise aient été ensemble avant d'être manifestés au monde, s'ils doivent apparaître ensemble. Cela est incontestablement enseigné en Apoc. xix, où il nous est dit (vers. 41) : « Je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc ; et celui qui était monté dessus appelé fidèle et véritable, » etc. « Et les armées qui sont au ciel, le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur. » Le cheval est l'emblème du pouvoir ; le cheval blanc, d'un pouvoir prospère, victorieux. C'est le Seigneur Jésus-Christ venant en jugement, ce qui sera le temps où il viendra dans les nuées du ciel. Ces armées qu'on voit le suivant du ciel, vêtues de fin lin, ne sont pas les anges. Le texte dé-

clare que le fin lin, (*bussinon*) est la justice des saints. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que partout où les anges sont décrits au chapitre xv, comme « vêtus d'un lin pur et éclatant » un terme différent (*linon*) est employé. Ce sont les saints célestes qui sont mentionnés dans le chapitre xix comme les armées du ciel, etc. Ils étaient donc dans le ciel avant que la voie fut ouverte à Christ pour sortir en jugement; et ils le suivent du ciel quand il vient. Je ne doute pas que les anges ne soient aussi dans son cortège, ainsi que cela ressort d'autres passages; mais il ne semble pas qu'il soit question d'eux ici.

Il y a dans la seconde venue du Seigneur deux périodes très-importantes et très-différentes : la venue de Christ pour recueillir à lui son peuple et c'est là ce que l'Eglise doit attendre constamment; et sa venue pour juger le monde après qu'il aura pris déjà les saints célestes, et que la méchanceté sera ensuite venue à son comble. Alors les cieux s'ouvriront tout-à-coup, et le Seigneur Jésus-Christ viendra, et l'Eglise avec lui, apparaissant ensemble dans les nuées du ciel avec puissance et grande gloire. Demande-t-on, quand tout cela se fera-t-il? Il ne fut point dit à Israël quand il devait être délivré de la servitude d'Egypte. Le Seigneur allait les délivrer, mais il ne le leur expliqua pas avant que cela eût lieu. De même le Seigneur va mener l'Eglise au ciel par son avènement. De plus, il viendra

et jugera la méchanceté du monde, et alors l'Eglise viendra avec Lui.

Verset 8. Ici, il me semble que nous avons Dieu comme tel, plutôt que le Seigneur Jésus (1), exprimant les titres divers de sa gloire comme une espèce de sceau de ce qui précède et une base pour ce qui suit et à quoi ils sont une introduction. « Moi je suis l'Alpha et l'Oméga, dit le Seigneur Dieu, qui est, qui était et qui vient, le Tout-Puissant. » Le premier nom est évidemment très-convenable au livre qui clot si admirablement les communications écrites de Dieu. Ce devait être profondément nécessaire aux saints de se souvenir de ce caractère-là de Dieu et de tous les autres exprimés ici, soit pour nous avant l'arrivée de l'épreuve, soit pour ceux qui seront appelés à la traverser.

Verset 9. « Moi, Jean, qui suis aussi votre frère et qui participe avec vous à l'affliction, au règne et à la patience de Jésus-Christ. » Ils allaient tous ensemble le même chemin. C'est avec in-

(1) A la fin du livre (ch. xxii, 12) le Seigneur prend des titres pareils; car s'Il est l'homme exalté, et s'Il doit venir et juger comme tel, Il est beaucoup plus, et aucune manière de désigner l'Eternel Dieu ne peut dépasser la dignité de sa personne. Mais les paroles du texte ordinaire, au verset 11, (« je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernière et ») sont là un interpolation, et gâtent l'harmonie du contexte. Tous les meilleurs manuscrits, versions, etc, les rejettent et ont « Dieu » au verset 8.

tention que Jean parle de lui-même non comme membre du corps de Christ, mais comme leur frère et comme leur co-participant dans l'affliction, peut-être à cause que après le départ de l'Eglise, il y aura des saints sur la terre et qui seront nos frères : il prend place avec eux. Quels que soient nos privilèges particuliers, le Saint-Esprit aime de nous voir entrer autant que possible dans la position des saints de Dieu, dans tous les temps. Le livre de l'Apocalypse fut écrit pour l'Eglise juste au moment où elle tombait dans un état de ruine. Le chapitre vi présente quelques-uns de ces co-participants de l'affliction. Mais ce qu'ils disent prouvent qu'ils ne font point partie de l'Eglise. « Jusques à quand, ô Maître Souverain, saint et véritable, ne juges-tu pas, et ne venges-tu pas notre sang? » etc. Nous trouvons dans le cas d'Etienne l'appel à Dieu qui appartient proprement au chrétien : « Seigneur ne leur impute point ce péché. » Le chrétien est toujours appelé à souffrir dans le monde. Ces saints de l'époque apocalyptique; comprendront que le Seigneur est sur le point de juger, et ils lui demanderont de le faire. Ce serait mal de le demander *maintenant*, car c'est encore le temps de la grâce. La foi règle toujours son langage sur ce que Dieu fait, et il agit maintenant en grâce et non en jugement. Nous sommes appelés à sortir de la voie du monde, et nos cœurs devraient être rattachés à tout ce qui est glorieux et céleste; car c'est l'objet ac-

tuel de Christ. Les robes blanches données dans le chapitre vi, à ces âmes qui avaient souffert, sont une marque évidente de l'approbation de Dieu. Elles devaient se reposer jusqu'à ce que leurs frères, qui devaient être mis à mort comme elles l'avaient été elles-mêmes, fussent accomplis. Le jugement doit prendre son cours alors.

« L'affliction, le règne et la patience. » Le royaume de Christ sera établi en puissance quand l'affliction et la patience auront complètement cessé. Mais à présent les circonstances de ce royaume sont la tribulation. Le royaume des cieux tel qu'il est présenté en Daniel, etc., n'était pas un mystère : il signifie le royaume des cieux sur la terre. Au lieu de trouver quand il vint sa place légitime comme Messie, Christ fut rejeté et monta dans le ciel ; et c'est là que viennent les mystères du royaume des cieux. Il en résulte qu'il doit y avoir souffrance, affliction et patience même dans le royaume de Christ. Lorsque Christ viendra en gloire, tout cela prendra fin. Ce sera alors le royaume et la puissance (voir Apoc. xii). Maintenant c'est le « royaume et la patience en Christ. » Cette expression « patience » est remarquable. Nous avons communion avec Jésus dans cette attente patiente : nous attendons ce qu'il attend. Un homme qui est né de nouveau maintenant ne se trouve point dans le royaume et la puissance, mais dans le royaume et la patience en Christ Jésus. De là vient que la conséquence naturelle d'un tel état de choses c'est

la souffrance ici-bas. Aussi voyons-nous ici Jean jeté dans l'île de Patmos pour la parole de Dieu et pour le témoignage de Jésus-Christ.

C'est ainsi que Jean ne s'adresse point aux églises proprement dans son caractère d'apôtre, mais comme leur frère et leur compagnon, dans l'affliction, et le *règne* et la patience en Christ Jésus. Une chose remarquable que le christianisme a amenée, c'est que Dieu nous a ouvert un autre royaume d'un ordre différent du royaume terrestre, ou juif, un royaume dans lequel il y a de l'affliction, eu égard aux circonstances naturelles, et une espérance patiente comme la grande grâce qui correspond à cet état de choses et qui le distingue. Mais l'Eglise s'est dérobée à sa position de souffrance et de patience; elle a recherché et pris dans le monde une position de puissance; — position qui avait appartenu de droit uniquement aux Juifs, et qui, à cause des péchés d'Israël avait été dévolue aux empires Gentils par la souveraineté divine. En présence de la chute et du mal il ne convient à personne de parler haut; et là où il y a réellement séparation d'avec le mal, il ne se trouvera rien de semblable. Partout où il s'agit de cesser de mal faire, il est de toute nécessité qu'on regarde au Seigneur, de peur qu'on ne dise: « c'est là ce que j'ai fait et ce que d'autres n'ont pas fait. » Dites plutôt que tout est de la grâce du Seigneur. Mais les chrétiens qui ont le désir de se tenir séparés du mal qui existe

autour d'eux, sont en grand danger de se prévaloir un peu de ce qu'ils font quelque chose que d'autres ne font point. En présence du mal que nous avons quitté, et de celui qu'il nous a été encore donné de juger au milieu de nous, ce n'est pas le temps d'avoir de nous des pensées élevées. Lorsque Dieu déploiera la puissance envers la terre, les siens auront communion avec lui dans ce qu'il fera, comme ce fut le cas au pays d'Égypte, dans le désert, et en Canaan. Mais dans le christianisme, il ne s'agit pas de puissance sur la terre, mais de Jésus crucifié en faiblesse, et de puissance exercée pour le ressusciter d'entre les morts. Il y aura de nouveau un terrible déploiement de la puissance de Dieu quand il jugera non-seulement les vivants mais aussi les morts. Mais pour nous, le feu de la colère de Dieu est tombé sur Christ, son jugement a été sur la tête de son Fils bien-aimé.

Et maintenant c'est la gloire céleste que Dieu est occupé à imprimer sur le cœur des siens. Il forme leur caractère par ces deux grandes choses que nous trouvons en Christ : l'une est la croix, et l'autre la gloire dans laquelle il a été pris désormais. C'est avec ce qu'il a fait en Christ qu'il veut que nous ayons communion. Christ devrait être aussi complètement empreint sur nos cœurs et dans nos voies que la loi l'était sur les tables de pierre. La vie d'une créature peut se perdre, mais ce que le chrétien possède est la vie de Christ, — et la vie de Christ peut-elle ja-

mais périr? Christ a passé par la mort, afin de donner une vie d'un caractère tel que la mort ne pût la toucher. Lorsque l'Éternel Dieu fit l'homme, il le fit de la poussière de la terre, mais il souffla dans ses narines le souffle de la vie; et c'est pour cela que l'âme est immortelle. L'homme a reçu cette vie directement du souffle de l'Éternel Dieu. Le péché cependant peut l'atteindre; et aussi la mort seconde — la misère éternelle dans le lac de feu pour l'âme et pour le corps. Mais la vie que Christ souffla après qu'il fut ressuscité des morts (Jean xx, 22) était une vie que la mort ne pouvait jamais vaincre, ni plus jamais assaillir, sur laquelle rien n'avait droit; et cette vie est celle de tout croyant. Et pourtant il y en a qui s'imaginent que la vie d'un croyant peut se perdre! Tout ce que je puis dire, c'est que Dieu n'en agit pas, avec ceux qui pensent ainsi, conformément aux pensées qu'ils ont de Lui. La vie est aussi forte dans l'Arminien que dans le Calviniste, parce que c'est la vie de Christ. Lorsqu'un homme a conscience d'avoir manqué et d'avoir péché contre Dieu, il est en grand danger de penser que c'en est fait de sa bénédiction. Mais non; vous avez marché contrairement à la vie et contrairement à celui qui en est la source; mais la vie elle-même est encore là, et ne saurait être atteinte; elle est éternelle. Si on est occupé à regarder au dedans de soi, à sa vie spirituelle, on n'aura jamais de consolation. C'est ici la preuve

que je suis chrétien, c'est que j'ai reçu le témoignage de Dieu à son amour pour moi en Jésus.

« Je fus en esprit, dans la journée du Seigneur. » Le « jour du Seigneur » (en Grec, *Kuriakê*, jour *seigneurial*, *dominical*, *dimanche*) n'est pas du tout la même chose que « le jour du Seigneur » *hêmera tou Kuriou* de 2 Thess. II, 2, et autres passages. La même expression (*Kuriakos*) était employée pour désigner la cène du Seigneur, parce que ce n'était point un souper ordinaire, mais un saint mémorial du Seigneur, et d'institution divine. Pareillement, le jour du Seigneur n'est point un jour ordinaire, mais un jour particulièrement mis à part, non comme commandement, mais comme expression du privilège le plus élevé, pour le culte du Seigneur. Le sabbat était le dernier jour que Jéhovah réclamait de la semaine de l'homme; le jour du Seigneur est le premier jour de la semaine de Dieu, et dans un sens, pouvons-nous dire, de l'éternité de Dieu. Le chrétien *commence* par le jour du Seigneur, afin que cela donne, pour ainsi dire, un caractère à tous les jours de la semaine. En esprit le chrétien est ressuscité, et chaque jour appartient à Dieu; en conséquence il doit ramener au modèle de ce commencement béni, le jour du Seigneur, tous les jours qui suivent dans la semaine. Rabaisser le jour du Seigneur au niveau d'un autre jour, ne fait que manifester avec quel plaisir le cœur se livre à tout ce

qui est de nature à emporter un petit morceau de Christ. Celui qui obéit à Christ seulement parce qu'il est obligé de le faire, ne possède absolument pas l'esprit d'obéissance. Nous ne sommes pas sanctifiés seulement pour l'aspersion du sang, mais aussi pour l'obéissance de Jésus-Christ — pour l'obéissance de fils sous la grâce, non pour celle de simples serviteurs sous la loi. La licence qui méprise le jour du Seigneur est détestable, mais ce n'est pas une raison pour que les chrétiens lui enlèvent son caractère, en confondant le jour du Seigneur, le jour de la création nouvelle, avec le sabbat de la nature ou de la loi.

En ce jour-là donc, de brillantes visions de gloire passèrent devant les yeux du prophète. D'abord Jean nous parle de ce qu'il vit en cette occasion : c'est ce que nous avons dans le reste du chapitre premier (vers. 12-20). C'était la vision de la gloire de la personne de Christ au milieu des sept chandeliers d'or. « Les choses qui sont » (vers. 19) nous sont présentées dans les chapitres II et III qui décrivent la condition de l'Église en ce temps-là. La troisième division de l'Apocalypse renferme « les choses qui doivent arriver après celles-ci. » Le mot « *ensuite* » est très-vague; car il peut signifier des milliers d'années après. L'expression « après *celles-ci* » rend beaucoup mieux le sens de la phrase. Elle désigne les choses qui suivront immédiatement « les choses qui sont » maintenant — c'est-à-dire,

qui se passeront immédiatement après l'économie de l'Eglise. Celles-là, nous les trouvons à partir du chapitre iv jusqu'à la fin du livre. Les « choses qui sont, » continuent encore (dans l'application la plus importante du livre). Et qu'est-ce qui suivra? « Les choses qui doivent arriver après celles-ci, » lorsque l'Eglise aura cessé d'exister sur la terre.

Considérons un peu ce que vit l'apôtre. Avant tout, il entend derrière lui « une grande voix comme d'une trompette, disant, » etc. « Et je me tournai pour voir la voix qui m'avait parlé, et, m'étant tourné, je vis sept chandeliers d'or. » Evidemment c'était en analogie avec le luminaire du tabernacle; seulement en ce cas-ci, les luminaires étaient séparés, de sorte que le Seigneur pouvait marcher entre eux. Au milieu des sept chandeliers Jean voit « quelqu'un semblable au Fils de l'homme. » Jean v nous apprendra la portée de ceci, et pourquoi il est question en cette circonstance du Fils de l'homme et non du Fils de Dieu. Le Fils de Dieu est celui qui vivifie, parce qu'il est une personne divine; il vivifie en communion avec le Père. Donnant ainsi la vie, il est appelé le Fils de Dieu; mais en tant que Fils de l'homme, il exécute le jugement, parce que Dieu veut qu'il soit honoré dans la nature même dans laquelle l'homme l'a outragé. Cela nous montre en même temps la portée de ce que nous trouvons dans l'Apocalypse. C'est comme Fils de l'homme sur la terre

que Christ est présenté ici, et comme tel il va exécuter le jugement sur les sept églises aussi bien que, dans peu, sur le monde. La « robe qui allait jusqu'aux pieds, » dont il était vêtu, n'exprime pas l'activité dans l'œuvre à accomplir, mais bien plutôt la dignité du jugement sacerdotal. L'« or » de la ceinture était le symbole de la justice divine, comme le lin est celui de la justice humaine. Le verset 14, comme je le suppose, doit commencer ainsi; « *Mais* la tête et les cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige. » De sorte que, tout en étant le Fils de l'homme, et étant vu dans le vêtement et la position du sacrificateur occupé à discerner et à juger, on voit aussi en lui les emblèmes de la gloire divine, comme cela ressort de la comparaison de ce passage avec Daniel vii. Ce qui est dit par Daniel de l'Ancien des jours, est appliqué par Jean au Fils de l'homme — l'Ancien des jours étant le Dieu éternel. Jean voit ici que le Fils de l'homme est lui-même l'Ancien des jours. Celui qui a écrit « la Parole était auprès de Dieu, et la Parole était Dieu » et « la Parole fut faite chair, » etc., voit aussi maintenant, dans une vision prophétique, l'humanité se combiner avec les emblèmes propres à la divinité, dans la personne du Fils de l'homme. La tête et les cheveux « blancs comme de la laine blanche, comme de la neige » expriment la plénitude de la sagesse divine. « Les yeux, comme une flamme de feu désignent la pénétration qui

le caractérisait. « Les pieds étaient semblables à de l'airain, » etc. Ils ne pouvaient contracter aucune souillure, et sont inflexibles dans la force de jugement. (versets 12-15.)

Et « il avait dans sa main droite sept étoiles, » l'emblème des anges, ou représentants de ceux qui ont l'autorité au milieu d'elles, des sept églises. La parole de jugement sortait de sa bouche, — parce que dans le Seigneur Jésus-Christ prononcer la parole, c'est en même temps frapper le coup. « Il a dit, et ce qu'il a dit a eu son être. » « Son visage était comme le soleil quand il luit dans sa force. » Les anges des assemblées étaient représentés comme des « étoiles, » seulement comme subordonnés naturellement au Seigneur. L'autorité suprême est dans le Seigneur; elle est universelle dans son étendue, et les étoiles sont dans les églises, ses luminaires administrateurs, qu'il maintient par sa puissance. Il juge par sa parole ceux qui l'ont ou qui la rejettent.

Lorsque Jean voit cette merveilleuse vision du Fils de l'homme, il tombe à ses pieds comme mort. Mais le Seigneur met sa droite, puissante pour soutenir, sur son pauvre serviteur qui est là tout tremblant, et même comme mort devant lui, et lui dit : « Ne crains point, je suis le premier et le dernier, et le vivant, et j'ai été mort, et voici, je suis vivant au siècle des siècles. » Si le Seigneur Jésus-Christ ne fût pas mort, nous ne l'eussions pas connu dans ce

caractère béni et cette énergie de vie dans lesquels il est maintenant — la vie avec plus d'abondance. Le christianisme présente Christ comme ayant passé par la mort, et comme ressuscité en triomphe pour Dieu et pour son peuple. Jean va entendre parler de jugements; mais la connaissance que la droite de Celui qui était vivant aux siècles des siècles avait été sur lui, et les paroles de sa bouche lui donneraient force et courage pour tout ce qui devait arriver. Et c'est dans cet esprit là que ce livre a été écrit et devrait être lu. « Voici, je suis vivant aux siècles des siècles et je tiens les clés de la mort et du hadès. » L'ordre de ces deux derniers mots dans le texte ordinaire est une erreur. Le hadès *suit* la mort; il ne marche pas devant elle (Apoc. vi.). Voyez aussi le chapitre xx où la mort et le hadès sont mentionnés plusieurs fois dans leur ordre régulier. Il en est de même ici dans les manuscrits qui ont le plus d'autorité. Quand le Seigneur déclare qu'il tient les clés de la mort et du hadès, il insinue qu'il est le maître absolu de tout ce qui appartient à la vie, soit pour le corps soit pour l'âme. C'est pourquoi, aussi, au verset 19, il faut intercaler un petit mot qui ajoute un peu à la force et à la connexion de ce qui est dit. « Ecris, *donc*, les choses que tu as vues, » etc. Parce que je suis ressuscité d'entre les morts, et que je suis vivant à toujours, et l'unique maître de la mort et du hadès, écris donc. Celui qui avait commandé à Jean d'écrire

(vers. 11, 19) était le Fils de l'homme avec les caractères de l'Ancien des jours; mais il était aussi le Seigneur vivant, le Seigneur ressuscité, la sécurité contre la terreur et la mort, Celui qui fortifiait ses serviteurs en présence de la gloire: « Ecris donc, les choses » etc. La nature humaine pouvait bien être confondue à la vue de tout ce qui apparaissait; mais Celui qui était révélé à Jean se caractérisait lui-même à la fois comme Dieu, et comme l'Homme qui avait passé par la mort, et avait détruit son pouvoir pour les siens. Et cela devait être écrit, ainsi que l'état présent de l'Eglise, et les choses qui le suivraient. (vers. 17-19).

Le verset 20 explique le mystère des étoiles et des chandeliers comme il a été déjà indiqué. C'est le lien de connexion entre la vision de Christ et le jugement de l'Eglise, ou maison de Dieu sur la terre (Apoc. II, III) aussi longtemps que son existence là est reconnue comme l'objet de son gouvernement. Après cela, c'est le jugement du monde de la part du trône de Dieu dans le ciel et c'est invariablement des Juifs et des Gentils, mais *jamais des églises*, que traite cette partie du livre. A mesure que nous avancerons, on verra tout cela plus clairement.

LE JOUR DES PROPITIATIONS

LÉVITIQUE X, 1, 2. XVI

DISPOSÉS DE MANIÈRE A FAIRE VOIR QUE LES ORDONNANCES
DU JOUR DES PROPITIATIONS ÉTAIENT DES TYPES DES VOIES
DE DIEU, TANT ENVERS L'ÉGLISE QU'ENVERS ISRAËL ;

AVEC DES NOTES EXPLICATIVES A LA FIN.

N. B. Les lettres (A) (B) désignent les actes qu'Aaron accomplit, d'abord *alternativement*, et ensuite aussi *simultanément*, (trois fois en chaque cas) pour sa maison et pour le peuple, — point très-important à remarquer dans la lecture de ce chapitre.

LÉVITIQUE X

CHUTE DE LA SACRIFICATURE. (Voir Note 4.)

(Versets 1, 2.)

Or, les enfants d'Aaron, Nadab et Abihu, prirent chacun leur encensoir, et y ayant mis du feu, ils mirent dessus du parfum et offrirent devant l'Éternel un feu étranger, ce qu'il ne leur avait point commandé. Et le feu sortit de devant l'Éternel et les dévora, et ils moururent devant l'Éternel.

LÉVITIQUE XVI

RÉSULTAT DE LA CHUTE CI-DESSUS.

(Versets 1, 2.)

Or, l'Éternel parla à Moïse après la mort des deux

enfants d'Aaron, lorsque s'étant approchés de la présence de l'Éternel, ils moururent. L'Éternel donc dit à Moïse : Parle à Aaron, ton frère, et lui dit qu'il n'entre point en tout temps dans le sanctuaire, au dedans du voile, devant le propitiatoire qui est sur l'arche, afin qu'il ne meure point, car JE NE MONTRERAI DANS UNE NUÉE SUR LA PROPITIATOIRE.

(A) **Aaron et sa maison.** (V. Note 2.)

Les offrandes pour le péché et pour l'holocauste *choisies*.
(verset 3.)

Aaron entrera en cette manière dans le sanctuaire : avec un VEAU du troupeau pour le *péché*, et un BÉLIER pour l'*holocauste*.

Aaron revêtu des vêtements de lin

(Verset 4.)

Il se revêtira de la sainte *chemise* de lin, ayant mis les *caleçons* de lin sur sa chair, et il se ceindra du *baudrier* de lin et portera la *tiare* de lin qui sont les *saints vêtements*, et il s'en vêtira, après avoir lavé sa chair avec de l'eau.

(B) **L'assemblée.**

Les offrandes pour le péché et pour l'holocauste *choisies*.
(Verset 5.)

Et il prendra de l'assemblée des enfants d'Israël DEUX jeunes BOUCS en offrande pour le *péché*, et un BÉLIER pour l'*holocauste*.

(A) **Aaron et sa maison.**

L'offrande pour le péché présentée. (Verset 6.)

Puis Aaron offrira son VEAU de l'offrande pour le péché, et fera propitiation tant pour lui que pour sa propre maison.

(B)

L'assemblée.

Les offrandes pour le péché *présentées* — le sort jeté.
(Verset 7-10.)

Et il prendra les DEUX BOUGS et les présentera devant l'Éternel à l'entrée du tabernacle d'assignation. Puis Aaron jettera le sort sur les deux boucs; un sort pour l'Éternel et un sort pour le bouc qui doit être Hazazel. Et Aaron offrira le bouc sur lequel le sort sera échu pour l'Éternel, et le sacrifiera en offrande pour le péché (*pour être égorgé*). Mais le bouc sur lequel le sort sera échu pour être Hazazel, sera *présenté vivant* devant l'Éternel pour faire propitiation par lui, et on l'enverra au désert pour être Hazazel.

(A)

Aaron et sa maison.

(V. Note 3.)

L'offrande pour le péché *égorgée* — le sang porté *avec du parfum* en dedans du voile préfigurant l'intercession de Christ pour l'Église maintenant. (Versets 11-14.)

Et Aaron amènera son VEAU en offrande *pour le péché* et fera propitiation pour lui et pour sa maison; et il égorgera son veau qui est l'offrande pour le péché. Puis il prendra plein un encensoir de la braise du feu qui est sur l'autel devant l'Éternel, et ses pleines paumes de PARFUM, de drogues pulvérisées, et il APPORTERA DE LA MAISON DANS LE VOILE; et il mettra le parfum sur le feu devant l'Éternel, afin que la nuée du parfum couvre le propitiatoire qui est sur le témoignage; ainsi il ne mourra point. Il prendra aussi du SANG du veau, et il en fera aspersion avec son

doigt au devant du propitiatoire vers l'orient ; il fera , dis-je, aspersion de ce sang-là sept fois avec son doigt devant le propitiatoire.

(B)

L'assemblée.

L'offrande pour le péché *égorgée* — le sang porté en dedans du voile préfigurant l'intercession de Christ pour *Israël plus tard.*

(Verset 15.)

Il égorgera aussi le BOUC du peuple , qui est l'offrande *pour le péché* , et il APPORTERA SON SANG AU DEDANS DU VOILE , et fera de son sang comme il a fait du sang du veau , en faisant aspersion vers le propitiatoire , sur le devant du propitiatoire.

(Versets 16, 17.)

Et il fera expiation pour LE SANCTUAIRE, le nettoyant des souillures des enfants d'Israël et de leurs fautes selon tous leurs péchés ; et il fera la même chose au TABERNACLE D'ASSIGNATION , qui demeure avec eux au milieu de leurs souillures. Et personne ne sera au tabernacle d'assignation quand le sacrificateur y entrera pour faire propitiation dans le sanctuaire jusqu'à ce qu'il en sorte et qu'il ait fait propitiation pour LUI-MÊME et pour sa MAISON et pour toute l'ASSEMBLÉE D'ISRAËL.

L'AUTEL D'OR DU PARFUM SANCTIFIÉ. (Voir Note 4.)

(Versets 18, 19.)

Puis il sortira vers l'autel qui est devant l'Eternel (Voir Ex. xxx, 4-10) et fera expiation pour lui ; et prenant du sang du VEAU (pour Aaron et sa maison) et du sang du BOUC (pour l'assemblée) il le mettra sur

les cornes de l'autel, tout à l'entour. Et il fera par sept fois aspersion du sang avec son doigt sur l'autel et le nettoiera et le sanctifiera des souillures des enfants d'Israël.

LE PÉCHÉ CONFESSÉ. — LE BOUC AZAZEL ENVOYÉ AU DÉSERT.

(Voir Note 5).

(Versets 20-22).

Et quand il aura achevé de faire expiation pour le sanctuaire, et pour le tabernacle d'assignation, et pour l'autel, alors il amènera le **BOUC VIVANT**; et Aaron posant ses deux mains sur la tête du bouc vivant **CONFESSERA SUR LUI TOUTES LES INIQUITÉS DES ENFANTS D'ISRAËL**, et toutes leurs fautes selon tous leurs péchés, et il les mettra sur la tête du bouc, et l'enverra au désert par un homme exprès. Et le bouc portera sur lui toutes leurs iniquités dans une terre inhabitable, (*littér.* de séparation); puis cet homme laissera aller le bouc par le désert.

Aaron change de vêtements.

(Voir Note 6.)

(Versets 23-24.)

Et Aaron reviendra au tabernacle d'assignation et **QUITTERA LES VÊTEMENTS DE LIN** dont il s'était vêtu quand il était entré au sanctuaire, et les posera là. Il lavera aussi sa chair avec de l'eau dans le lieu saint, et se **REVÊTIRA DE SES VÊTEMENTS**; puis étant sorti,

(A) (B) **Aaron, sa maison et l'assemblée.**

(Note 7.)

Les offrandes pour l'holocauste égorgées. (Verset 24.)

il offrira son *holocauste* (le BÉLIER, v. le verset 3) et l'*holocauste* du peuple (le BÉLIER, v. le verset 5) et fera propitiation pour lui et pour le peuple.

(A) (B) **Aaron, sa maison et l'assemblée.**

La *graisse* de l'offrande pour le péché brûlée sur l'autel.

(Verset 25.)

Il fera aussi FUMER SUR L'AUTEL la GRAISSE de l'offrande pour le péché (c'est-à-dire du VEAU pour Aaron et sa maison, et du BOUC pour l'assemblée).

CELUI QUI A EMMENÉ LE BOUC HAZAZEL SE LAVE.

(Voir Note 8.)

(Verset 26.)

Et celui qui aura conduit le BOUC HAZAZEL lavera ses vêtements et sa chair avec de l'eau, puis il rentrera au camp.

(A) (B) **Aaron, sa maison et l'assemblée.**

L'offrande pour le péché brûlée hors du camp.

(Versets 27, 28.)

Mais on tirera hors du camp le VEAU et le BOUC qui auront été offerts en offrande pour le péché, et desquels le sang aura été porté au sanctuaire pour y faire propitiation, et on brûlera au feu leur peau, leur chair et leur fiente. (Voir Hébr. XIII, 11, 12.) Et celui qui les aura brûlés lavera ses vêtements et sa chair avec de l'eau ; après quoi il rentrera au camp.

LE JOUR DES PROPITIATIONS ORDONNANCE PERPÉTUELLE.

(Voir Note 9.)

Jour d'affliction et de repos. (Versets 29-31.)

Et ceci vous sera pour une ordonnance perpétuelle.

LE DIXIÈME JOUR DU SEPTIÈME MOIS (*c'est-à-dire le jour sur lequel tombait l'année du Jubilé, tous les quarante-neuf ans*), VOUS AFFLIGEREZ VOS AMES et VOUS NE FEREZ AUCUNE OEUVRE, tant celui qui est du pays que l'étranger qui fait son séjour parmi vous. Car en ce jour-là le sacrificateur fera propitiation parmi vous afin de vous nettoyer ; ainsi vous serez nettoyés de tous vos péchés en la présence de l'Éternel. Ce vous sera donc UN SABBAT DE REPOS, et vous affligerez vos âmes ; c'est une ordonnance perpétuelle.

[LES SUCCESSIONS D'AARON. (Voir Note 10).]

Le jour des propitiations célébré « une fois l'an ».

[Versets 32-34]

Et le sacrificateur qu'on aura oint et qu'on aura consacré pour exercer la sacrificature en la place de son père, fera propitiation, s'étant revêtu des vêtements de lin, qui sont les saints vêtements. Et il fera expiation pour le SAINT SANCTUAIRE, pour le TABERNACLE D'ASSIGNATION, et pour l'AUTEL, et pour les SACRIFICATEURS, et pour tout le PEUPLE DE L'ASSEMBLÉE. Ceci donc vous sera pour une ordonnance perpétuelle, afin de faire propitiation pour les enfants d'Israel de tous leurs péchés UNE FOIS L'AN.

ET ON FIT COMME L'ÉTERNEL L'AVAIT COMMANDÉ A MOÏSE.

NOTES EXPLICATIVES.

NOTE 1.

(Lévitique x, 1, 2; xvi, 1, 2.)

La chute de la sacrificature selon l'ordre d'Aaron, pleinement développée en Caïphe, lorsque lui et la nation rejetèrent leur roi, conduisit à l'établissement de la sacrificature de CHRIST qui ne passe point à d'autres. C'est à cause de cela, ce semble, que le péché de Nadab et Abihu est mentionné au commencement du chapitre xvi. Cet acte du sacrificateur, offrant du feu étranger, était, *en germe*, la chute de la famille d'Aaron dès le début. Ce fut là ce qui conduisit le Seigneur à établir une nouvelle ordonnance (savoir le grand acte d'expiation accompli en ce jour-là), où, dans les services que faisait Aaron une fois par an, tant *pour lui-même et sa famille* que, dans le même temps, *pour le peuple*, nous discernons *en type* l'acte accompli par Christ une seule fois et pour toujours, tant pour sa sainte sacrificature, l'EGLISE maintenant sur la terre, que pour ISRAËL ci-après.

Remarquez que l'action de Caïphe déchirant ses vêtements, chose qu'il était absolument défendu de faire au souverain sacrificateur (Lév. xxi, 10), a une grande signification. Il fit cela au moment où il accusait Le Saint de blasphème, et où, de concert avec les anciens des Juifs, il le déclara digne de mort. De là, en déchirant ainsi ses vêtements, il montrait, sans en avoir conscience, que la sacrificature lévitique était totalement souillée, *que son office était fini*, et qu'elle allait être remplacée par la sacrificature de Celui qui

ne manquera jamais , par lequel nous nous approchons avec une pleine assurance de foi.

Plus on étudiera de près ce chapitre (Lév. xvi), et plus on en apercevra clairement la divine ordonnance. On y voit Aaron agissant *alternativement pour sa maison et pour le peuple*, la distinction entre eux étant si soigneusement définie qu'il n'y a jamais de confusion. Tout s'y rapporte au sacrificateur et au peuple, en même temps qu'aux victimes offertes pour chacune de ces deux classes.

Observez aussi que les sacrifices y sont de *deux espèces*, savoir : l'*offrande pour le péché* et l'*holocauste* ; la première représentant Christ « fait péché » pour son peuple, et à cause de cela abandonné de Dieu sur le bois ; la seconde signifiant les délices que le Père a néanmoins prises dans son Fils au moment même où il était chargé de la malédiction pour son peuple.

Ce qui précède est le point de vue dispensationnel le plus étendu de ce chapitre. Dans un autre sens plus limité, si on le regarde comme exclusivement juif, il s'applique, sans aucun doute, à la rédemption de la maison d'Aaron et du peuple. Plus tard, c'est sous ce point de vue qu'il est présenté en Lév. xxiii, 26-32, savoir comme préfigurant *la repentance et le pardon d'Israël*. (Voir Note 9.)

NOTE 2.

(Versets 3-17.)

Dans le choix, la présentation, et la mort des victimes, ainsi que dans l'entrée d'Aaron dans le sanctuaire *alternativement*, comme nous voyons ici pour les sacrificateurs et pour le peuple, nous voyons Christ,

la véritable offrande pour le péché, d'abord choisie par Dieu (5-5), ensuite venant en qualité de serviteur obéissant sur la terre (6-10), et enfin donnant sa vie sur la croix, et alors étant monté au ciel, faisant la intercession, soit pour son *Eglise*, soit pour *Israel* (11-13).

Remarquez que c'est avant qu'Aaron soit revêtu (4) des saints vêtements de lin, ce qui le présente comme type de Christ s'avancant pour faire la volonté du Père, que sont choisies les victimes pour lui et pour sa maison (3). Puis après, quand il a revêtu ses vêtements, il choisit les sacrifices pour la congrégation (5). C'est ainsi que, *de toute éternité*, avant que le cours des âges commençât, Christ fut mis à part, afin de mourir pour son Eglise. Tandis que de l'autre côté, c'est *dans les limites du temps*, après qu'il eut paru sur la terre, qu'il fut révélé comme Celui qui devait souffrir pour Israel. Cela caractérise certainement l'appel d'Israel et celui de l'Eglise, l'histoire de l'un étant en connexion avec *le temps*, celle de l'autre étant liée avec l'éternité. (Voyez Deut. xxxii, 8 ; Apoc. xiii, 8 ; xvii, 8.)

Cela, il est vrai, peut se montrer plutôt d'une manière *négative* que d'une manière positive. En Eph. i, 4, 5, il est parlé de l'Eglise comme élue en Christ avant la fondation du monde, tandis que rien de semblable n'est dit d'Israel, ni de Christ en connexion avec Israel. Il est vrai que les conseils de Dieu sont d'éternité en éternité ; mais sous ce rapport il y a cependant une différence marquée entre l'aspect sous lequel la vocation de l'Eglise et celle d'Israel par rapport au *temps* et à l'*éternité*, nous sont présentées dans l'Ecriture.

NOTE 3.

(Versets 11-17.)

Le grand sacrificateur ayant égorgé le sacrifice pour le péché *pour lui et sa maison*, porte le sang de la victime avec du parfum dans le sanctuaire (11-14). Ainsi, Christ, après avoir souffert la mort, être ressuscité et monté au ciel, intercède là pour son *Eglise (non pas pour Israël encore)* à la droite de Dieu.

Ensuite, ayant fini son œuvre au dedans du voile pour lui et sa maison, Aaron s'avance, et entrant une seconde fois dans le sanctuaire, y fait propitiation *pour le peuple* (15). Ainsi, lorsque l'intercession de Christ pour son Eglise aura pris fin (celle-ci ayant été élevée par le Seigneur, 1 Thes. iv, 16-18), son intercession *pour Israël* commencera. Nous avons là comme un aperçu rapide de la dernière semaine de Daniel, le temps du pouvoir de l'Antichrist, où Christ intercèdera pour son résidu souffrant, noyau de la nation sainte auquel le royaume est destiné, et au milieu duquel il marchera et agira aussi en esprit.

En connexion avec cela, nous pouvons remarquer Apoc. viii, 1-4, où nous lisons ce qui suit : « Et lorsqu'il (l'Agneau) eut ouvert le septième sceau, il se fit un silence au ciel d'environ une demi-heure. Et je vis les sept anges qui se tenaient devant Dieu, et il leur fut donné sept trompettes. Et un autre ange vint, et se tint devant l'autel, ayant un encensoir d'or, et beaucoup de parfums lui furent donnés pour donner efficace aux prières de tous les saints, sur l'autel d'or qui est devant le trône. Et la fumée des parfums avec les prières des saints monta de la main de l'ange devant Dieu. »

Maintenant, qu'est-ce que cela signifie ? Peut-être est-ce la description symbolique du commencement de l'intercession pour Israël après que l'Eglise a disparu de la terre ; le cri aussi du résidu, auquel répond le jugement du monde méchant, indiqué par l'ange qui jette du feu sur la terre. De plus encore, ce silence dans le ciel peut exprimer une interruption, une pause dans l'intercession de Christ, entre l'ascension de l'Eglise et l'appel du résidu. Et s'il en est ainsi, nous pouvons penser que ce silence, cette pause, et même l'enlèvement de l'Eglise, se trouvent en Lévi. xvi dans l'intervalle qui a lieu entre les services d'Aaron pour lui et sa maison aux v. 14-14, et ses actes au v. 15 pour l'assemblée d'Israël.

Il est intéressant de remarquer que dans l'intercession d'Aaron pour l'assemblée, il n'est point fait mention de parfum comme lorsqu'il s'agit de lui et de sa maison. Ceci exprime les profondes délices que Christ prend dans son Eglise, son corps élu, l'épouse, la femme de l'Agneau, plus profondes de beaucoup que celles que son peuple juif excitera jamais. Il est vrai que la citation ci-dessus, Apoc. viii, 4-4, parle de parfum, qui doit toujours accompagner l'intercession de Christ, qu'il soit question de l'Eglise ou d'Israël. Cependant, comme Lévi. xvi présente un contraste entre Israël et l'Eglise, le fait que le parfum est mentionné dans les v. 14-14 et qu'il ne l'est pas au v. 15, a certainement une grande portée.

Remarquez que ce qui est dit aux v. 16 et 17, ne décrit pas un progrès dans l'œuvre d'Aaron, leur but étant simplement de montrer que le sang du veau et celui du bouc servent tous deux pour la purification non seulement des sacrificateurs et du peuple, mais aussi pour celle du sanctuaire, et que par là les lieux

saints aussi bien que les *personnes* de la maison d'Aaron et de l'assemblée sont purifiés.

NOTE 4.

(Versets 18, 19.)

L'autel d'or des parfums, symbole du culte, ainsi purifié par le sang du veau pour les *sacrificateurs* et par celui du bouc pour le *peuple*, préfigure la communion dans laquelle l'Église et Israël par la suite, la première dans le ciel, le dernier sur la terre, donnent gloire à Christ, le Sauveur de l'une et de l'autre. L'Église a *maintenant*, en esprit, libre accès auprès de Dieu par son sang; *plus tard*, le chemin sera par le même sang ouvert pour Israël.

Ce n'est point, remarquez-le, l'autel d'airain des holocaustes, mais l'autel d'or des parfums qui est ici désigné. Cela est évident par Ex. xxx, 1-10. La sanctification de cet autel, soit avant que le bouc Azazel soit renvoyé, soit avant qu'Aaron change de vêtements, montre que le résidu juif apprendra le cantique de la rédemption, qu'il s'unira à l'Église, alors en haut dans le ciel, pour louer l'Agneau avant qu'Israël, *en tant que nation*, soit accepté — avant que Christ paraisse dans sa gloire. Comme exemple de cela, dans Apoc. xiv, 1-5, les 144,000 qui se tiennent avec l'Agneau sur la montagne de Sion, qui ont été préalablement scellés pour la bénédiction sur *la terre* (vii, 1-8) apprennent leur cantique, d'autres qui sont *dans les cieux*; non qu'on puisse dire que ces autres qui sont entendus *jouant de leurs harpes* sont l'Église, mais à tout événement, il est clair que leur place est *en-haut* et qu'ils s'unissent à l'Église pour célébrer l'Agneau.

NOTE 5.

(Versets 20-22.)

Azazel, ou le bouc émissaire, lâché dans le désert, chargé des péchés du peuple, exprime la parfaite déclaration que Christ fait publiquement à la vue du ciel et de la terre, que les péchés de toute la maison d'Israël sont pardonnés, qu'Israël est en même temps reconnu de nouveau comme le peuple de Dieu. Le bouc qui a été tué, dont le sang a été porté par Aaron dans le sanctuaire, montre simplement le Seigneur mourant pour Israël ; tandis que de l'autre côté, le bouc Azazel présente Celui qui mourut comme de nouveau vivant d'entre les morts, et maintenant, après l'écoulement des temps de dispersion et de tristesse abolissant les péchés de son peuple. Dan. ix, 24. C'est ainsi que les grandes doctrines fondamentales de la mort et de la résurrection de Christ répandant son sang, et de l'application que le Saint-Esprit fait ensuite de ce sang, sont enseignées par le moyen de ces deux boucs mystiques.

NOTE 6.

(Versets 23, 24.)

Ces vêtements-ci d'Aaron, emphatiquement nommés « ses vêtements, » étaient, semblerait-il, ceux qui étaient faits « *pour gloire et pour ornement.* » (Ex. xxviii, 2) et qui lui appartenaient d'une manière spéciale, comme souverain sacrificateur. Ici, ils sont en contraste avec les saints vêtements de lin nommés plus haut, qu'il portait exclusivement quand il avait à faire avec le péché; nommément, lorsqu'il offrait les sacrifices pour le péché. Quand cette partie de son œuvre est terminée, il en change, et il sort revêtu de

ceux qui font de lui un type de CHRIST DANS SA GLOIRE. Ainsi revêtu comme nous le voyons, il offre l'holocauste, expression, non pas de Dieu visitant le péché sur la personne bénie de Jésus, mais des délices du Père dans l'œuvre de rédemption du Fils. C'est une chose bénie de voir que les vêtements des sacrificateurs, fils d'Aaron, quoique plus simples et moins précieux de beaucoup que ceux d'Aaron, étaient faits aussi comme les siens, *pour gloire et pour ornement*. Exode xxviii, 40, — type précieux de l'unité de Christ et de son Eglise dans cette espérance qui leur est réservée à tous deux dans le royaume.

NOTE 7.

(Versets 24, 25.)

Jusqu'ici tous les sacrifices étaient *pour le péché*, expression de Christ portant la colère de Dieu sur la croix. Maintenant, les *holocaustes* (savoir les *deux béliers*, ainsi que la *graisse* du veau et du bouc), expression des délices infinies de Dieu dans son Fils, résument les sacrifices de ce jour mystique. Remarquez que « la graisse » quoique partie des animaux offerts pour le *péché*, était néanmoins, en elle-même, un *holocauste*, une expression parfaite et bénie de la perfection intrinsèque et de l'excellence de Christ, montrant que Celui qui portait la colère de Dieu était dans le même moment, « *une bonne odeur à l'Eternel*. » (Lév. 1, 9.)

NOTE 8.

(Versets 26-28.)

Christ ayant pleinement accompli l'œuvre de propitiation, ayant été *fait péché* pour son peuple, apparaîtra une seconde fois *sans péché* (sans imputation

de péché) à salut (Héb. ix, 28). C'est pourquoi, comme type de cela, nous avons déjà vu au v. 24 le grand sacrificateur se lavant dans le lieu saint, revêtant ses vêtements de gloire et ensuite sortant. Ainsi, maintenant aussi, aux v. 26, 28, expression de la même vérité bénie, nous voyons celui qui a emmené le bouc Azazel au désert et celui aussi qui brûle hors du camp les sacrifices pour le péché, lavant leurs vêtements, lavant leur chair dans l'eau, et ensuite rentrant de nouveau au camp.

NOTE 9.

(Versets 29-31.)

En Lévit. xxiii, où le jour des propitiations se trouve à la fin du chapitre, il est fait allusion seulement à *cette dernière partie de l'ordonnance* qui parle de l'affliction des âmes du peuple et de la cessation de toute œuvre. Il n'y est pas fait la moindre mention des services lévitiques qui sont si minutieusement décrits ici. La raison de cette différence semble être que, quoique le but de Lévit. xxiii, aussi bien que celui du chapitre que nous examinons, soit d'exposer les voies dispensationnelles du Seigneur depuis le commencement jusqu'à la fin, le jour des propitiations y est considéré *sous un seul aspect* et employé pour un seul dessein, savoir pour signaler le temps dans l'histoire du monde où Israël se repentira. Pour compléter le tableau de la dispensation juive que présente ce chapitre, il ne fallait pas davantage que cette partie spéciale de l'ordonnance où est préfigurée cette repentance, et où le peuple est présenté comme affligeant son âme en ce jour de rédemption. Cela est un nouvel exemple de l'harmonie que l'Écriture présente toujours, de l'ordre et de la beauté qu'on peut remarquer dans les voies de Dieu avec son peuple.

NOTE 10.

(Versets 32-34.)

« Une fois l'an », il se faisait ainsi propitiation pour les enfants d'Israël. De même Christ a été offert *une fois* pour porter les péchés de plusieurs, et (comme nous le voyons préfiguré dans ce magnifique chapitre) *Il apparaîtra une seconde fois sans péché à salut, à ceux qui l'attendent.* Hébr. ix, 28. Nous avons là un sommaire de tout ce qui était purifié dans ce jour d'expiation, savoir, le *saint sanctuaire*, le *tabernacle d'assignation*, l'*autel d'or*, les *sacrificateurs* et le *peuple* (tant les *lieux* que les *personnes*). Ainsi Christ, ayant fait la paix par le sang de sa croix, ne finira pas son œuvre jusqu'à ce qu'il ait réconcilié à Dieu toutes les choses qui sont sur la terre ou dans le ciel. Voyez Eph. i, 10. Coloss. i, 20.

Combien douces et expressives sont les dernières paroles de ce chapitre : « ON FIT COMME L'ÉTERNEL L'AVAIT COMMANDÉ A MOÏSE. » Ainsi, à l'ordre de Moïse, Aaron obéit. De même, Christ, serviteur obéissant, ayant terminé l'œuvre qui lui avait été donnée à faire sur la terre, ne se reposera pas qu'il n'ait accompli tout le dessein de Dieu en rédemption.

Résumé qui fait ressortir l'ordre et l'harmonie que cette portion de l'Écriture présente.

LÉVITIQUE X.

CHUTE DE LA SACRIFICATURE. (V. 1, 2.)

LÉVITIQUE XVI.

RÉSULTAT DE LA CHUTE CI-DESSUS. (V. 1, 2.)

(A) **Aaron et sa maison.**

Les offrandes pour le péché et pour l'holocauste
choisies. (V. 3.)

**Aaron revêtu des vêtements
de lin.**

(V. 4.)

(B) **Le Peuple.**

Les offrandes pour le péché et pour l'holocauste
choisies. (V. 5.)

(A) **Aaron et sa maison.**

Le sacrifice pour le péché *présenté.* (V. 6.)

(B) **Le Peuple.**

Le sacrifice pour le péché *présenté*; — le sort jeté.
(V. 7-10.)

(A) **Aaron et sa maison.**

Le sacrifice pour le péché *égorgé*, le sang avec le parfum porté au dedans du voile préfigurant l'intercession de Christ pour l'*Eglise maintenant.* (V. 11-14.)

(B) **Le Peuple.**

Le sacrifice pour le péché *égorgé*, le sang porté au dedans du voile préfigurant l'intercession de Christ pour Israël *ci-après.* (V. 15-17.)

<p>Aaron change de vêtements</p>

(V. 23-24.)

L'AUTEL D'OR DU PARFUM SANCTIFIÉ. (V. 18-19.)

LE PÉCHÉ CONFESSÉ ; LE BOUC AZAZEL ENVOYÉ AU DÉSERT.

(V. 20-22.)

(A) (B) **Aaron, sa maison et le peuple.**

Les offrandes pour l'holocauste égorgées. (V. 24.)

(A) (B) **Aaron, sa maison et le peuple.**

La graisse des sacrifices pour le péché offerte en holocauste. (V. 25.)

CELUI QUI A EMMENÉ LE BOUC AZAZEL, LAVÉ. (V. 26.)

(A) (B) **Aaron, sa maison et le peuple.**

Le sacrifice pour le péché brûlé hors du camp.

(V. 27-28.)

LE JOUR D'EXPIATION ORDONNANCE PERPÉTUELLE.

Jour d'affliction et de repos. (V. 29-31.)

SUCCEPSEURS D'AARON.

Le jour d'expiation sera célébré *une fois l'an.*

(V. 32-34.)

LA CHARITÉ.

• Et je vous montre un chemin
bien plus excellent. »

• La fin du commandement, c'est
l'amour. »

(Lisez 1 Cor. xii).

Je me propose, dans ces lignes, de développer un peu, avec l'aide du Seigneur, ce chemin d'une excellence qui surpasse de beaucoup, qu'on manque si souvent, et qui est si peu compris.

« La fin du commandement, c'est l'amour qui procède d'un cœur pur, et d'une bonne conscience, et d'une foi sincère. » Mais rien ne saurait être plus éloigné d'une juste intelligence de ce « chemin, » ni de cette « fin du commandement » que ce qui se présente dans les pensées et les vues qui ont cours parmi ceux qui sont distingués en nos jours par leur profession de christianisme. Dans la chrétienté ordinaire on ne voit pas la racine de la charité, sa nature divine n'est point connue, et en conséquence son développement est impossible et n'est point recherché. Tout ce que l'on voit dans l'exposé divin de ce « chemin incomparable, » c'est un séduisant tableau, une magnifique description, une peinture hyperbolique d'un idéal qu'on ne doit jamais s'attendre à voir réaliser dans la pratique ; ou si jamais on lui donne un corps, on le réduit à la manifestation des sentiments de bienveillance simplement de la nature humaine, et on essaie de lui faire rendre tout

ce qu'on pense qu'il peut fournir dans l'art de gouverner et de discipliner les passions, et de soumettre la hauteur naturelle du caractère à l'action de la bride et du mors, à l'influence de freins de convention. Je ne parle pas ici de la restriction du sens de ce mot, *charité*, simplement à une distribution d'aumônes, mais de la signification qu'on attache à toutes ces phrases courantes, « en parfaite charité, » « charité universelle, » « vivre dans la charité, » « mourir dans la charité. »

Mais « Dieu est charité. » La charité c'est « l'amour, » et Christ sur la terre était la personnification divine de l'amour. En dehors de cela, les pensées que les hommes ont de l'amour et les résultats dans les hommes naturels de ces pensées, ne sont qu'une pauvre et indigne caricature de l'original divin : ce n'est sûrement pas le déploiement de ce que tous les dons de l'Esprit de Dieu devaient tendre à cultiver, toute la foi et toute la vérité devaient entretenir, et toute la révélation soutenir ; et au-delà de quoi il n'y a pas d'acquisition à faire dans la vie céleste, soit dans ce monde, soit dans celui qui est à venir. C'est plus profondément, bien plus profondément que cela, qu'il nous faut chercher ce dont la nature est essentiellement d'entrer dans tout véritable exercice d'âme envers Dieu et de survivre à tout ce qui sert à son développement, et qui dépasse tous les mystères et toute la connaissance, ainsi que la durée de toutes les merveilles qui peuvent être révélées à la foi et à l'espérance.

Dans des jours tels que les nôtres il est difficile de discerner clairement quelles sont *les fins de Dieu* dans le croyant individuellement, ou collectivement dans le corps : et quand on les discerne, il est encore plus difficile de les réaliser d'une manière conséquente. Cela

provient, non de quelque défaut de clarté et de précision dans la parole divine ; mais de la manière dont nos vues sont tant défigurées par ce qu'il y a de faux dans la chrétienté qui nous entoure, et de l'éloignement du cœur pour l'efficace morale de la croix. Il est difficile de dégager son esprit de ces fausses et pernicieuses influences ; qui sont à l'œuvre et agissent sur nous de tout côté de la part d'un christianisme qui, lié à la croix, peut être dit selon l'énergique expression de l'apôtre « penser aux choses de la terre ; » et cela, lorsque nous ne devrions être redevables pour la formation de nos pensées et de nos désirs qu'aux précieuses révélations de notre Dieu dans sa parole.

L'assertion, que même comme chrétiens il nous arrive souvent de manquer les fins de Dieu, n'a rien qui doive nous surprendre, puisque nous voyons par l'épître ouverte devant nous, que les Corinthiens, avec la constitution apostolique de leur église, et avec toute la plénitude de leurs dons spirituels, avaient failli à discerner les fins de Dieu en deux points des plus importants (il y en avait d'autres aussi, et d'une nature morale), et qu'ils dûrent y être solennellement rappelés par l'Esprit du Seigneur. Ils perdirent de vue *la fin de Dieu* dans leur rassemblement à la table du Seigneur, de sorte que « ce n'était pas manger *la cène du Seigneur*, » mais *la leur propre* : et ils étaient tellement fourvoyés dans l'usage qu'ils faisaient de la vérité révélée et des dons spirituels, qu'ils s'attirent le reproche d'être « charnels, » de marcher à la manière des hommes, et d'être des enfants quant à l'usage et à l'estime qu'ils faisaient de ce qu'ils avaient reçu de Dieu. Il n'y aurait donc pas lieu de s'étonner que des chrétiens individuellement perdissent souvent de vue aujourd'hui la fin de Dieu à leur égard comme ses ra-

chetés ; ni que l'assemblée, quelque bien constituée qu'elle pût être, et quelque complets que puissent être ses ministères de vérité comme vérité, et tout en se glorifiant peut-être secrètement de sa connaissance, eût besoin d'être rappelée à la considération solennelle que « la connaissance *enfle*, mais l'amour *édifie* » — et d'entendre cet avertissement de l'Esprit « Et je vous montre un chemin bien plus excellent ! » Nous pouvons bien nous tenir pour assurés qu'il n'y a pas de principes, quelque scripturaires qu'ils soient, ni de vérités, quelque profondes qu'elles puissent être, qui soient capables de garder l'âme dans les sentiers de Dieu, si on ne recherche pas « l'amour » comme la fin de tout.

Mais qu'est-ce que cette charité, sans laquelle tout don n'est qu'une vaine fanfare, et toute la connaissance que comme un simple jeu d'enfant ?

En Christ sa manifestation fut parfaite, même dans son caractère *objectif*. Son exercice découlait de Lui sans avoir à vaincre une résistance quelconque, et sans qu'il y eût à faire abnégation du moi. Car comme « Dieu est amour, » ainsi Christ était la parfaite manifestation de cet amour dans un homme, au milieu des circonstances humaines. Véritablement il *était* l'amour, d'autant plus qu'il était « Dieu manifesté en chair. » Mais en nous c'est tout le contraire. L'amour commence en nous par l'abnégation, l'abnégation active, de tout ce qui caractérise la nature ou le vieil homme. Sa puissance se trouve dans le nouvel homme ressuscité en Christ. C'est Christ en puissance de vie dans l'âme : « Pour moi, vivre, c'est Christ, » « Christ vit en moi. De là vient qu'il est impossible que cette « voie bien plus excellente, » cette fin de Dieu en ses saints, soit comprise ou recherchée là où l'âme n'est

pas en possession de la confiance de son acceptation, et où l'on ne s'est pas saisi réellement de la vérité bénie que l'on est « ressuscité avec Christ. » C'est une énigme sans espérance là où cela est une énigme; car la manifestation d'une chose ne saurait se trouver où la chose elle-même n'existe pas. C'est une énergie de vie qui développe sa forme propre, et ce ne peut être que de la source vivante qui est au dedans — la nature divine, « ce qui est né de Dieu. » Elle seule pourra porter le poids de jours comme les nôtres; car elle est victorieuse et ne saurait être vaincue. L'amour ne demande pas de motif: il est lui-même son motif. Il ne fait pas dépendre son exercice du succès, de l'estime, ou de l'approbation qu'il obtient au dehors. Et il avait bien compris sa puissance celui qui pouvait dire: « Mais soit, bien que vous aimant beaucoup plus, *je sois moins aimé.* » Mais on ne voit l'exemple parfait de l'amour qu'en Jésus sur la croix. La puissance n'était pas là, en effet, pour le soutenir, ni la sympathie non plus; il n'y avait pas d'avantage l'estime de ceux qui avaient vu comment il s'était exercé durant sa vie, dans la guérison de leurs malades, le nettoyage de leurs lépreux, ou la résurrection de leurs morts; enfin, il y manquait aussi l'estimation de ceux qui, là, étaient redevables à sa vie de leur vie et de leur salut, et qui devaient connaître les fruits abondants de l'amour, après que l'amour aurait achevé sa victoire au milieu de la rejection, de l'abandon, des souffrances et de la mort.

Ce chapitre, dont le moins attentif ne peut faillir à remarquer la place particulière, est d'une application pratique si évidente au « labourage de Dieu, » que celui qui exerce un don ou un ministère quelconque, le fait en vain, quant à lui-même, si son activité ne découle pas de cette source d'amour. Et il n'est

pas moins évident que le but de Dieu n'est point atteint en ceux au service desquels ce ministère s'emploie, si la charité n'est pas vivifiée et entretenue, et si les exercices qui la caractérisent ne sont pas réveillés dans l'âme. La fin de Dieu en ses saints — sa « voie parfaite » en leur faveur — est la charité. De sorte que le ministère de l'amour commence par l'amour en celui qui l'exerce, et se termine dans l'entretien de l'amour chez ceux en faveur desquels il est exercé ; selon que l'apôtre dit à Timothée que « la fin du commandement (ou de la charge), c'est l'amour :

Si donc il s'agit du don des langues — quoiqu'elles manifestent d'une manière admirable la puissance et même la bonté de Dieu, à venir ainsi vers les hommes dans leurs divisions et leurs divers langages, qui sont les fruits du péché, — il n'en est pas moins vrai que « si je parle dans les langues des hommes et des anges, mais que je n'aie pas l'amour » — si l'amour ne dirige pas leur exercice, et si elles n'ont pas pour résultat d'éveiller l'amour, je ne suis qu'un vain son aux yeux de Dieu et quant à tout résultat divin : « Je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante. »

Mais il y a quelque chose de plus profond. S'il est question de ce qui intéresse l'esprit, qui si souvent s'arrête tout court en attendant des fins de Dieu, et fait son but de son propre charme, de son propre plaisir, même quand il s'occupe de la radieuse révélation de la vérité, c'est de nulle valeur. La prophétie, la pénétration de tous les mystères, la possession de toute connaissance, dons sur lesquels nous faisons reposer tant de satisfaction pour nous-mêmes, et dont nous attendons, espoir fréquemment déçu ! tant de fruits pour les autres, n'atteignent en aucune manière le but. Le

labourage de l'amour ne s'avance point par des instruments comme ceux-là. « La foi » elle-même qui sait comment introduire la puissance de Dieu, — la foi qui pourrait « transporter les montagnes, » vacillera dans cette « voie parfaite. » Si je n'ai pas plus que cela, et si je ne cherche pas davantage, « *je ne suis rien.* »

Mais plus encore. La bonté peut avoir chez moi son essor le plus étendu, le zèle peut avoir atteint ses extrêmes limites, sans que, néanmoins, je sois jamais peut-être arrivé à ce céleste chemin. Quand même je distribuerais tous mes biens en aliments pour les pauvres, et que mon zèle ferait de moi un martyr, si « l'amour » n'est point la source, cela ne me profite de rien. La philanthropie peut avoir ses dévôts, et le zèle ses martyrs : « l'amour » seul est profitable.

« L'amour est de Dieu, et quiconque aime, est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas, n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour. » Quelque largement que différent dans leur teneur générale l'enseignement de l'apôtre Paul et celui de Jean, ils se confondent en cela ; et certes, il n'en pouvait être autrement puisqu'ils ont en vue l'un et l'autre le but final de Dieu.

« L'amour » donc « est de Dieu ; » et pour aimer, il nous faut être « nés de Dieu. » L'amour est l'exercice et la manifestation de quelque chose qui est divin dans son essence et dans son caractère. Il doit s'exercer dans un monde où son énergie sera mise à l'épreuve, et au milieu de circonstances où tout doit faillir excepté lui. Mais « l'amour ne périt jamais. » Dans l'exemple béni du Seigneur Jésus nous voyons comment tout, dans un monde contraire, ne fut pour lui que l'occasion d'une éclatante manifestation de l'amour, jusqu'à ce qu'il eut atteint dans la mort de la croix son ineffa-

ble couronnement. Cet amour ne peut donc pas différer de lui-même. De sorte que, si dans son exercice il doit rencontrer la souffrance ou une occasion de montrer de la bonté, l'amour est ceint pour son œuvre; car « l'amour use de longanimité, et il est plein de bonté. » Bien plus : faut-il qu'un autre soit avancé, et moi rejeté dans l'ombre? Soit : « l'amour n'est pas envieux. » Il ne regarde pas les autres d'un œil jaloux, et n'est point insolent ou téméraire. Et comme il ne cherche pas à rabaisser la gloire d'autrui, il ne s'enfle pas non plus de ses avantages. Il marche toujours dans la plus profonde modestie; il n'y a rien de déshonnéte dans ses voies. Il ne cherche point ses intérêts, et ne s'irrite point des manques d'égards qu'il rencontre. Quant au mal, il ne le pense pas, ni ne le soupçonne. « Il ne se réjouit pas de l'injustice; » mais il trouve sa joie dans les triomphes de la vérité: « Il supporte tout » ce qu'il faut supporter, « croit tout » ce qu'il convient de croire, « espère tout » tout le temps qu'il y a lieu d'espérer, « endure tout » aussi longtemps qu'il y a lieu au support.

« L'amour ne périt jamais. » « Pour la prophétie, » quoique ayant trait aux communications divines, « elle prendra fin; » « quant aux langues, » quoique le brillant témoignage de Christ comme Seigneur monté en haut, « elles cesseront; » et pour ce qui est de « la connaissance, » telle que l'esprit de l'homme peut la saisir, quoique communiquée d'une manière céleste « elle aura sa fin. Ce ne sont que des pas sur la voie — d'élémentaires progrès vers ce au-delà de quoi il n'est pas de progrès. Quand ce terme sera atteint, toutes ces choses auront disparu de notre vue, ou nous ne les verrons plus qu'en regardant en arrière du haut de notre position au sein de ce qui paraît éternel, comme,

parvenu à l'âge viril, l'homme fait un retour sur les choses de son enfance avec une estime rectifiée et amoindrie de leur valeur.

Mais « maintenant ces trois choses demeurent, la foi, l'espérance et l'amour, mais la plus grande de ces choses c'est l'amour. Quelque profondes que soient les vérités sur lesquelles l'assurance de la foi repose et en dehors desquelles il ne saurait y avoir de progrès pour l'âme dans les sentiers du Seigneur, et tout éternelles que sont ces vérités, cependant *la fin de Dieu* est plus en avant encore. L'assurance de la foi elle-même n'est pas la fin que Dieu poursuit à notre égard. Il y a quelque chose de plus profond encore. Les révélations qui unissent l'âme à Celui « que nous aimons quoique nous ne l'ayons pas vu » prendront fin, et ne seront plus la base de « la foi » quand « nous Le verrons tel qu'il est. » Même les radieuses perspectives de l'espérance, avec toutes les sublimes splendeurs et toutes les gloires qu'elle anticipe, arriveront à leur terme et n'existeront plus en tant qu'espérance, mais l'amour restera encore. Et ce n'est pas dans un sens abstrait qu'il est dit que l'amour restera, comme caractérisant la nature de Dieu, et par conséquent comme étant aussi éternel que Lui-même, toute bénie qu'est à jamais cette pensée; mais il reste *maintenant* comme la voie que nous avons à suivre, voie qui ne périt jamais. Mais combien il est sûr que rien de ce qui tient à la nature ne peut nous rendre capables de suivre cette voie! Bien plus, combien certainement tout ce qui nous est naturel, comme hommes, doit être mis de côté, pour que nous puissions accomplir ici un pas en avant! C'est le chemin de la croix, le chemin de la mort à la chair. C'est un sentier qui n'est connu que de Dieu — un sentier que « l'œil du milan n'a

point vu, » mais qui est néanmoins « le sentier de la vie ; » mais un sentier que rien que l' « œil simple » ne trouvera.

Bien différent de ces dons et de ces ministères de connaissance qui portent dans leur exercice le sceau et l'empreinte de la puissance, et que l'homme peut convoiter et apprécier, « l'amour » ne regarde qu'à Dieu pour l'approbation de ses travaux, et ne peut être estimé que par ceux dont le cœur est façonné par sa puissance céleste.

On peut avoir part au service de la vérité et y prendre plaisir, mais la vérité dans sa portée la plus haute ou son plus profond caractère ne gardera point l'âme, si, pour soi-même et dans la lumière de Dieu, on ne recherche pas les fins de « l'amour. » La vérité peut être l'objet de désirs ardents, et on peut se glorifier dans des principes justes ; mais l'amour seul tiendra au temps de l'épreuve. Tout, excepté lui, laissera ceux qu'il attire pareils à la balle en présence du vent qui l'emporte, lorsque viendra l'heure de la souffrance pour la vérité.

« L'amour ne périt jamais, » et « le fondement de Dieu demeure ferme, » et nous pouvons ajouter, « le Seigneur gardera les siens ; » cependant, celui qui dans le labourage de Dieu ne regarde pas à « l'amour » comme source de sa force, et ne le recherche pas comme son but final dans les âmes, ne fait que poser le fondement d'une déroute complète et d'une ruine assurée, résultat commun à tous les précédents réveils dans l'église de Dieu.

L'amour a égard, nécessairement, à tout ce à quoi Dieu a égard ; car « Dieu est amour. » Il ne peut s'exercer à maintenir rien de ce qui est contraire à Dieu. Son caractère essentiel est inconnu là où l'esprit

nourrit à son sujet une pensée semblable. Il poursuit les fins de Dieu, et seulement elles. Et que sont-elles si non la gloire de Christ, et qu'il y ait chez ceux qui lui appartiennent une juste appréciation de son œuvre?

JOEL

L'époque de ce prophète ne nous est pas indiquée. Nous pourrions en conclure qu'il importe peu à quel temps il florissait, mais nous pouvons le déduire du caractère de sa prophétie, et ainsi le silence de l'Esprit sur ce point est plus qu'expliqué : il est justifié.

Le prophète fut chargé du message de la parole du Seigneur en un jour de pénible calamité nationale, alors que le pays était continuellement désolé, soit par les invasions incessantes de l'ennemi tout occupé de ravager et détruire, soit par la famine qui, d'année en année, reparaisait dans le pays comme conséquence des plaies qui y régnaient.

Mais à travers ces calamités du moment, les grandes tribulations qui doivent clore l'histoire d'Israël sont envisagées par le regard à portée lointaine de Celui qui connaît la fin dès le commencement, et qui, dans sa grâce, voudrait sonner l'alarme aux oreilles de son peuple afin qu'il puisse se préparer pour un jour de visitation.

Rien n'est plus commun que cela chez les prophètes. Ils considèrent les circonstances présentes comme les

gages de temps encore futurs. Et c'est ce que le Seigneur fait aussi lui-même. En Luc XIII, ayant parlé de la cruauté de Pilate envers les Galiléens et de la ruine de la tour de Siloé, Jésus prenant, si je puis m'exprimer ainsi, le style des prophètes, dit à cette génération : « Si vous ne vous repentez, vous périrez tous de la même manière. »

Au jour de Joël, la vigne et le figuier, le palmier, le grenadier et le pommier ont séché. Le vin doux est tari, l'huile manque, et la moisson est périée. Les sacrificateurs et les ministres sont convoqués pour mener deuil, et un jeûne solennel est proclamé afin que les anciens et tous les habitants du pays se rassemblent. Le service de la maison de Dieu est suspendu ; le gâteau et l'aspersion sont retranchés, et la joie et l'allégresse qui appartiennent à la maison ne sont plus. Dans les champs les grains sont pourris, et dans les villes les greniers sont vides ; les troupeaux partagent aussi la misère de ces temps. Sous le poids de telles angoisses, le prophète lui-même commence à crier à Dieu. Il entre, pour ainsi dire, le premier dans la voie de l'humiliation et de la confession, choses qui conviennent si bien à un tel moment de l'histoire du peuple.

Dans le second chapitre nous avons encore le détail de misères nationales, mais considérées comme plus étroitement liées à ce grand et dernier jour où le jugement sera exercé, et qui terminera par une visitation de justice et de colère l'histoire d'Israël apostat. L'appel à la repentance est répété dans l'espérance qu'un retour à Dieu dissipera son indignation. Et quoique ces appels du prophète aient été parfaitement appropriés à la calamité de cette époque, nous savons que c'est le même esprit d'humiliation et de confession

qui reparaitra dans les jours à venir de sa nation, la veille de sa délivrance. Un esprit de grâce sera alors répandu et chacun mènera deuil à part. Le peuple reconnaîtra son péché et en acceptera le châtement. Si la trompette a sonné « l'alarme » pour avertir de l'approche de l'ennemi, elle sonnera de nouveau, non pas cette fois pour faire entendre un cri d'alarme, mais pour convoquer le peuple à une assemblée de deuil. De sorte que, dans ce trait caractéristique du jour de notre prophète, nous pouvons retracer encore les circonstances *morales* du dernier jour de l'histoire d'Israël. La calamité apparaît comme le jugement du Seigneur en justice; la repentance arrive comme le fruit de l'Esprit en grâce. Et alors, comme fruit de cette repentance, le système israélite tout entier est vivifié de nouveau, une pleine fertilité est garantie à ce pays maintenant aride et désolé, les temps de rafraîchissement et le rétablissement de toutes choses sont anticipés, et « mon peuple ne sera point confus à toujours » répète plusieurs fois le Seigneur. La promesse de l'Esprit est donnée, et nous voyons les temps du « jour du Seigneur » se terminer par la destruction des ennemis et la délivrance de l'Israël de Dieu. Tout cela est la combinaison du xxiv chapitre de Mathieu et du n° des Actes : l'un de ces chapitres nous fournissant un exemple de la réalisation de la promesse; l'autre détaillant les terreurs de ce jour qui mettra fin aux ennemis confédérés d'Israel, afin de délivrer le résidu de Dieu qui a invoqué sur lui le nom du Seigneur, et d'introduire les élus pour l'amour desquels ces jours de terreur doivent être abrégés.

Tous les grands traits caractéristiques de ce jour à venir sont réellement groupés ici. La descente de l'Esprit — la délivrance des élus qui ont été amenés à

crier au Seigneur — le jugement de la nation apostate opéré par la main de son grand adversaire, de même qu'au temps de « la grande tribulation » — la destruction de cet ennemi, la confédération gentile, par le Seigneur lui-même, après que le soleil, la lune, et les étoiles ont été bouleversés — et ensuite le règne paisible et glorieux du roi de Sion succédant à tout cela : ces choses que nous voyons éparpillées, si je puis parler ainsi, dans tous les prophètes, se trouvent réunies ici ; elles sont vraiment groupées ensemble. Nous pouvons manquer de discernement pour les placer dans leur ordre, ou pour établir les rapports qui doivent exister entr'elles et en faire un tableau vivant ; mais elles n'en contiennent pas moins de riches principes de vérité dont la connaissance peut nous édifier, et par lesquels nous pouvons justifier les voies de cette sagesse qui a ordonné de telles choses, qui les révèle maintenant, et qui les accomplira en leur temps.

Il faut que nous nous arrêtions ici un moment pour remarquer que le don de l'Esprit le jour dont parle le 11^e des Actes et selon que cette prophétie l'avait annoncé, ne fut pas suivi des jugements que doivent accompagner, et auxquels doivent rendre témoignage l'obscurcissement du soleil et de la lune et la chute des étoiles. Ce n'est pas là ce qui arriva après la descente du Saint-Esprit. Et pour quelle raison ? Parce qu'Israël ne fut point alors obéissant. Et c'est en faveur d'Israël que ces jugements s'exécuteront ; ils s'appesantiront sur la tête de ses oppresseurs et cloront ainsi le jour de la tribulation d'Israël. Mais ils ne suivirent pas le don de l'Esprit dont il est parlé en Actes 11, tels qu'ils nous sont dépeints en Joël 2. Et de nouveau je répète que c'est parce qu'Israël ne fut alors ni repentant, ni obéissant. « Si vous ne croyez

ceci, certainement vous ne serez point affermis » (Esaïe VII, 9). C'est là une vérité qui demeure dans le cas des nations. Israël étant alors incrédule, rejetant (jusque dans le meurtre d'Étienne) le témoignage de l'Esprit, la nation ne fut ni délivrée, ni affermie.

C'est pour cela que l'Esprit, donné au jour de la Pentecôte, mena, si je puis parler de la sorte, dans une tout autre direction. Il baptisa en un corps des élus d'entre les Juifs et d'entre les Gentils, pour en former un peuple destiné pour le ciel et devant être l'Épouse de l'Agneau, dans le jour de gloire où l'Esprit sera donné de nouveau. Le résidu d'Israël ayant reçu ce don sera tellement ramené à la foi, à la repentance, et à l'obéissance, que toute cette prophétie de Joël pourra s'exécuter sur les nations.

Mais il faut que j'ajoute encore quelques mots sur ce qui est dit dans le III^{me} chapitre de Joël et dans le III^{me} des Actes.

De quelle manière profonde et intéressante l'Esprit complète par un apôtre la parole de l'Esprit prononcée par un prophète ! Comme nous le savons, on pourrait en fournir beaucoup d'exemples, mais pour le moment je ne m'occupe que du commentaire de Pierre sur Joël, c'est-à-dire, de la parole prononcée par Pierre en Actes II au sujet de la parole de Joël au second chapitre.

Joël nous parle de l'Esprit, ou du fleuve de Dieu, comme nous l'appellerons. Il en suit la marche ou plutôt le courant parmi les fils et les filles, les vieillards et les jeunes gens, les serviteurs et les servantes en Israël ; il mentionne son flux riche et abondant, et nous parle de la fertilité qu'il produit.

Pierre admet tout cela. Au jour de la Pentecôte, comme il prêchait à Jérusalem, il contemple ce même fleuve de Dieu, tout émerveillé, pour ainsi dire, de la

prospérité et de la fertilité qu'il apporte, et qui se présentent aux yeux de l'Apôtre en ce moment-là, quand il prend son cours à travers l'assemblée de Dieu. Mais Pierre fait plus que cela et plus encore que n'avait fait Joël. Il retrace le cours de ce fleuve en arrière et en avant : — en arrière depuis sa source, et en avant jusqu'à son embouchure.

Il le prend à sa source, et il fait cela avec le plus grand soin. C'est là ce qui l'occupe dans le discours qu'il prononça à cette grande occasion. Il nous parle de Jésus accomplissant son service dans ce monde, puis crucifié, ressuscité et monté en haut; il dit comment le Fils de Dieu a servi ici-bas, en grâce et en puissance, comment les hommes l'ont crucifié par des mains iniques, comment Dieu l'a ressuscité des morts, et enfin comment il est maintenant élevé à la droite de Dieu dans les cieux. Il démontre soigneusement ces choses par les Ecritures. Et ayant suivi le Seigneur Jésus dans la vie, la mort et sa résurrection, jusque dans les cieux; c'est là qu'en Lui—l'Homme ressuscité et glorifié — il découvre la source de ce fleuve puissant.

Il le suit de même en avant jusqu'à la fin ou au terme de son cours. L'apôtre nous annonce qu'il doit atteindre les enfants de cette génération, et tous ceux qui sont loin autant que le Seigneur en appellera.

Quel commentaire nous est ici fourni par un apôtre sur un prophète! Combien nos cœurs et notre intelligence des voies de Dieu sont élargis par ce moyen! De quelle manière vraiment touchante et à la fois étonnante et glorieuse, le Seigneur Jésus est introduit ici comme étant en rapport avec ce fleuve de Dieu! Il en devient la source aussitôt que Lui, qui avait été le ser-

viteur crucifié et rejeté, est devenu l'Homme ressuscité et glorifié (4).

Nous atteignons maintenant le troisième chapitre. Le Seigneur vient avec une récompense. D'autres passages des Ecritures parlent de cela — de la rétribution du Seigneur au sujet de son procès avec Sion, et aussi de la récompense de son temple. Mais la même pensée remplit l'esprit quand on lit ce chapitre. Maintenant que la fin est envisagée les choses changent. Les derniers sont les premiers, le captif devient le spoliateur, Israël est à la tête et non à la queue, comme la nation en avait déjà reçu l'assurance et le gage à l'époque patriarcale de la nation, alors qu'Abraham fut recherché par le Gentil, et qu'en présence du roi de Guérrar, l'homme le plus puissant de la terre, il prépara, lui, le sacrifice, traita l'alliance et fit les présents (Genèse xxi)

Dieu s'est chargé de tous les intérêts de son peuple. Il convoque à la bataille toutes les armées des nations comme il avait autrefois convoqué ou attiré au torrent de Kison, Sisera, chef de l'armée de Jabin, avec ses chariots et la multitude de ses gens, afin qu'ils y rencontrassent leur fatal arrêt. Les hoyaux doivent être transformés en épées et les serpes en javelines, jusqu'à ce que les Gentils, enflés d'orgueil et pleins de confiance en leurs propres ressources, comme les Egyptiens à la mer rouge, rencontrent le jour du Seigneur — le jugement de Dieu dans la vallée de Josaphat (4)

(4) Précisément comme nous l'apprend Jean vii. Là ce même fleuve est suivi dans son cours à travers les entrailles des saints. Mais il est déclaré qu'il ne pouvait commencer de couler alors, parce que Jésus n'était pas alors glorifié. Ici, en Actes ii, il a commencé son cours, parce que maintenant *Jésus est glorifié*.

de la main de ses vaillantes armées qui descendent du ciel. Le soleil, la lune et les étoiles seront dans les ténèbres — non dans la clarté, quoiqu'ils aient été créés pour cela, et qu'ils en aient, pour ainsi dire, été remplis ; les cieux et la terre seront alors ébranlés au lieu de continuer la marche tranquille et régulière qu'ils ont suivie durant des milliers d'années, et tout cela afin de témoigner des terreurs de ce jour.

Car la fin est venue, et il faut que le jugement purifie la scène pour que la gloire la remplisse. Le Seigneur doit habiter en Sion, et Juda et Jérusalem doivent être en repos et en sûreté. Les jours paisibles de Salomon vont être réalisés dans leur plénitude milléniale, et la terre elle-même va être une habitation tranquille et heureuse.

LA CAPTIVITÉ DE JUDA A BABYLONE.

La captivité de Babylone, considérée comme une ère dans le cours des dispensations divines, eut une grande importance et une haute signification, et nous pouvons bien la traiter comme une station principale dans notre voyage sur ce sentier de lumière et de sagesse, qui est tracé dans l'Écriture pour les pèlerins de Dieu, nous y arrêter quelques moments et regarder autour de nous.

On peut dire d'elle, d'une manière générale, qu'elle fut le grand jugement final sur le peuple d'Israël dans

(4) *Josaphat* signifie jugement de Dieu.

les temps de l'Ancien Testament ; mais elle fut précédée par une longue série d'autres jugements d'un caractère inférieur ou moins important, qu'il sera bon d'esquisser en quelques traits rapides, afin que nous puissions être touchés et humiliés par le jour qu'ils jettent sur l'incapacité et l'infidélité de l'homme, toutes les fois qu'une administration lui est confiée et qu'il est placé dans une condition de responsabilité.

Ces jugements commencèrent, puis-je dire, par la retraite de Moïse, pendant quarante ans, au pays de Madian. Israël, alors en Egypte, perdit son libérateur, parce qu'il ne connut pas que Dieu voulait le racheter par sa main, comme nous le lisons Act. vii, 25.

Après avoir quitté l'Egypte et être entré dans le désert dans leur marche vers Canaan, les enfants d'Israël sont condamnés à y errer quarante autres années pour n'avoir point reçu le rapport des espions, et avoir au contraire décrié le pays de la promesse.

Quand ils ont atteint Canaan, et y sont établis comme une nation, ils sont jugés maintes et maintes fois, par la main des peuples voisins pour leur iniquité réitérée, mais à la fin ils le sont d'une manière plus signalée par la dispensation qui les place sous la tyrannie du roi Saül. (Voyez Osée xiii, 14).

Dans la suite, ils forment un royaume florissant : Dieu leur donne l'élite de son peuple, l'homme selon son cœur, pour régner sur eux. Celui-ci était un des dons de Dieu ; Saül avait été un de ses jugements. Les règnes de David et de Salomon furent la manifestation de la puissance et de la gloire en Israël. Mais la maison de David étant tombée sous la réprobation, le jugement la visita par la révolte des dix tribus.

C'est ainsi qu'est érigé le royaume des dix tribus — érigé comme jugement sur la maison de David, de

la même manière que le royaume de Saül avait été suscité précédemment comme jugement sur la nation d'Israël. Mais ce royaume des dix tribus se montrant apostat à son jour, le jugement le frappe (menant Israël en captivité) par la puissance du roi d'Assyrie. En attendant, la maison de David était un objet de support. Semblable à une place démantelée, n'ayant comme son héritage que deux tribus au lieu de douze, elle provoque encore la colère de l'Éternel; et alors le jugement visite Juda par la main du Chaldéen, comme auparavant il avait visité Israël par la main de l'Assyrien. Juda est captif à Babylone. Ainsi ce fut là, comme je l'ai dit, le grand jugement définitif sur le peuple de Dieu durant les temps de l'Ancien Testament. L'Éternel Dieu d'Israël avait rattaché son nom et sa gloire à la maison de David, et à la ville de Jérusalem; et lorsque cette maison fut tombée et que cette ville fut ravagée, le jugement eut achevé son œuvre dans cette mesure et pour ce temps.

A partir de là, notre affaire est avec les captifs de Juda à Babylone. — Israël en Assyrie est perdu de vue : le Saint-Esprit ne s'en occupe pas, et il est appelé « Israël qui a glissé » comme un peuple dont l'existence distincte est perdue et a fini pour le présent; mais les prophètes de Dieu anticipent sur son avenir, et nous pouvons prévoir qu'il sera un jour manifesté, ramené dans son pays et de nouveau rétabli dans une position de splendeur et de prospérité.

Mais avant de considérer l'état des captifs de Juda à Babylone, je voudrais signaler la condition nouvelle dans laquelle toutes choses sont mises par le fait même de la captivité. La *Gloire*; (le symbole de la présence de Dieu) le *Gentil*, et le *Juif*, en sont tous affectés et entrent aussitôt dans de nouvelles conditions.

La Gloire quitte la terre, et se retire dans le ciel. Elle avait été avec Israël depuis les jours de l'Égypte jusqu'à maintenant. Elle s'était assise sur le char de nuée, avait conduit Israël hors d'Égypte et à travers le désert, et puis s'était assise dans le sanctuaire entre les chérubins : Israël était le lieu où le peuple de son habitation sur la terre. Mais à présent, comme Ezéchiel le vit, elle prend congé de la terre pour le ciel, ou pour la montagne, (Ezéch. I-XI).

Les Gentils parviennent à la suprématie à l'époque de la captivité de Juda. L'épée est mise d'une manière formelle et solennelle aux mains du Chaldéen par Dieu lui-même, qui demande qu'on se soumette à lui comme à celui qui est établi pour être le chef, dans le monde, de l'autorité politique, de la puissance nationale. Mais la *Gloire* n'accompagne pas l'épée. La Chaldée n'est pas le siège d'une théocratie; le culte divin n'y est point établi.

Le *peuple d'Israël* devient étranger sur la terre. « Ichabod », la gloire est partie, est de nouveau vrai de lui dans un sens plus terrible que jamais. Il est ruiné pour le moment, en tant que nation jadis honorée, glorieuse, puissante et indépendante. Juda n'est plus qu'un captif et un étranger.

Telles sont les conditions nouvelles dans lesquelles tout est entré maintenant — la gloire, les Gentils, et le peuple d'Israël.

Mais je dois faire remarquer ici, car c'est un sujet plein d'intérêt et de prix pour nos âmes, qu'il se trouve manifesté, dans chacun de ces trois sujets, un *caractère* en raison de leurs conditions nouvelles.

La *gloire* montre d'une manière extrêmement bienveillante et miséricordieuse, beaucoup de répugnance à abandonner son ancienne demeure. Nous voyons

cela dans les premiers chapitres d'Ezéchiel ; la gloire nous y apparaît dans une activité , on peut le dire , agitée , inquiète . Le temps est venu pour elle de quitter Jérusalem , et elle sent la douleur d'un pareil moment . Elle va et vient entre le seuil de la maison qui la rattachait encore avec le temple , et les ailes des chérubins qui attendaient pour l'emporter ; et c'est là un spectacle de profonde et mystérieuse consolation ; quel secret ne révèle-t-il pas à nos cœurs ! La sainteté , qui doit partir ne peut refroidir l'amour qui voudrait rester si c'était possible : et quelle image il y a là de Jésus dans les Evangiles . Israël ne pouvait être le lieu de repos , soit de la gloire , soit de Jésus , car il était souillé ; mais la gloire s'arrêtera sur le seuil , et Jésus pleurera quand il sortira de la ville . La gloire ne cherchera pas sur la terre une autre demeure . Elle a choisi Sion pour le lieu de son repos , et si son repos là est troublé , elle abandonnera la terre ; elle restera fidèle à Israël , quoique Israël l'afflige et la renvoie . Voilà les perfections qui donnent à la gloire son caractère , au jour de son départ de Jérusalem — le jour de la captivité de Juda à Babylone .

En se même jour il se trahit chez les Gentils une chose bien différente . Nul trait de beauté morale ne les distingue . Tout le contraire . Ils deviennent orgueilleux . L'élévation dans laquelle la main de Dieu les a placés , les élève dans leur propre estime . Ils ne s'inquiètent pas des souffrances du peuple de Dieu ; mais se prévalent de son abaissement , et s'élèvent autant qu'ils le peuvent sur ses ruines . De même qu'Ezéchiel nous montre , ainsi que nous l'avons déjà vu , le caractère moral de la gloire quittant Jérusalem , de même Daniel nous découvre la profane hauteur des Gentils

en ce même jour. Elle devient intolérable, comme nous savons, et finit par le jugement.

Pour le *peuple d'Israël* maintenant humilié, ce sont de précieux exercices d'esprit et de cœur. Le ps. cxxxvii est un soupir qui révèle un état d'âme fort béni au milieu des captifs près des fleuves de Babylone; et des caractères tels que Jorobabel, Esdras et Néhémie, parmi ceux qui sont revenus de la captivité, et tels qu'Esther et Mardochée, au sein de la dispersion, nous révèlent une génération ou un résidu dans une condition spirituelle bien supérieure à ce que l'on a vu d'ordinaire en Israël. C'est ainsi que, comme il en arrive généralement avec les hommes, la prospérité était sous le rapport moral pernicieuse au Gentil à cette époque, tandis que l'humiliation et l'épreuve étaient salutaires au Juif.

Cet intervalle de la captivité devait cependant prendre fin. La verge de la tribu de Juda ne pouvait être rompue jusqu'à ce que le Silo vint (Gen. xlix). Pour que cette promesse, réitérée par les prophètes de diverses manières maintes et maintes fois, ait son accomplissement, il faut que les Juifs reviennent de la captivité et soient dans le pays pour recevoir, s'ils le veulent, le Messie promis, Celui qui, comme nous l'avons vu dans Ezéchiel, les avait quittés avec tant d'hésitation et tant à contre-cœur.

Un retour a donc lieu, et il est signalé par des fruits nombreux de ce salutaire exercice d'âme que j'ai déjà fait remarquer comme caractérisant les captifs. Il ne présenta rien de la gloire qui avait accompagné leur ancien retour du pays de Pharaon. Sous ce rapport l'exode de Babylone fut bien inférieur à l'exode d'Egypte : il n'eut ni verge de puissance pour opérer ses merveilles, ni nuée mystique pour conduire, ni

médiateur placé en faveur du peuple dans des relations intimes avec l'Éternel, ni provisions fournies des greniers du ciel. Mais il y eut dans le voyage l'énergie de la foi et des cœurs auxquels Dieu suffisait, et qui étaient attentifs à sa présence, à sa pensée, à sa volonté, et à sa gloire.

Ce retour cependant ne fut pas universel : il ne fut pas même simultané chez tous ceux qui y prirent part. Il y eut encore la dispersion, aussi bien que les Juifs revenus de la captivité. Esdras, Néhémie et Esther, nous disent quelque chose de l'histoire des uns et des autres. Mardochee appartenait à la dispersion, et, de ceux qui retournèrent, quelques-uns vinrent à un moment plus avancé, comme Jorobabel; d'autres plus tard, comme Esdras en un temps, et Néhémie dans un autre.

Mais je voudrais demander ici sur quel ordre ou quelle autorité les captifs à Babylone furent mis à même d'effectuer leur retour. On dira, et avec juste raison, que Dieu l'avait ainsi décidé et promis par la bouche de son serviteur Jérémie. Il avait déclaré que lorsque la captivité aurait compté soixante-dix ans, elle finirait; et, conformément à cela, Daniel, qui vécut pendant toute la durée de la captivité, mais ne retourna jamais à Jérusalem, fit sa supplication pour cette miséricorde promise, juste comme les soixante-dix ans approchaient de leur terme. Le retour, nous le reconnaissons donc pleinement, doit être daté, pour ainsi dire, de la souveraineté et des conseils de Dieu. C'est là que gît sa grande source. Mais il y a eu aussi pour lui un ordre secondaire et plus immédiat, son *occasion*, comme nous avons l'habitude de dire; et elle se voit avec autant d'évidence dans le décret de Cyrus, roi de Perse, décret qu'il rendit la première année même de

son règne, ou aussitôt que Dieu eut transmis l'épée de la main du Chaldéen dans la sienne propre.

L'honneur de délivrer Israël ne fut point accordé à Babylone qui l'avait fait captif. Cet honneur était réservé à un autre, et à un autre qui avait été aussi clairement désigné par les prophètes de Dieu, que l'avait été la période de soixante-dix ans.

Il est fait mention de Cyrus en Es. XLIV et XLV; sa propre personne apparaît là, et y avait été deux ou trois cents ans avant sa naissance; et il est désigné comme celui qui devait être le fondateur du temple à Jérusalem. Nous ne saurions affirmer qu'il en fut ainsi, mais nous pouvons bien penser qu'il apprit de quel qu'un des captifs cette étonnante circonstance; et dans ce cas, ce fut là l'instrument par lequel l'Éternel excita son esprit à un degré suffisant, et plus que suffisant, pour lui inspirer la grande et généreuse action qu'il accomplit, et dont le récit termine les livres des chroniques et commence le livre d'Esdras (1).

Si jamais il a eu connaissance de ces oracles divins, nous avons lieu de nous étonner qu'il n'ait pas fait davantage, plutôt que d'être surpris qu'il ait fait autant. Nous aurions pu nous attendre qu'il fût devenu un prosélyte; car dans ce passage Esaïe lui fait connaître que ce n'était pas un autre que le Dieu de ce peuple, qui était alors au nombre de ses sujets et même de ses captifs, qui était allé devant lui pour lui ouvrir la voie aux conquêtes et à la domination.

(1) On a raconté que la prophétie de Daniel relative à Alexandre, avait été montrée au monarque grec. Cette prophétie d'Esaïe peut bien aussi avoir été montrée pareillement à Cyrus, le monarque perse.

Mais que les choses se soient ou non passées de cette manière, son décret, comme nous le savons, fut la cause immédiate du retour, et la pleine autorité sur laquelle il s'effectua.

Quelques mots encore, cependant, sur cet événement et cette ère si considérables. Les temps des Gentils, comme le Seigneur lui-même s'exprime, commencèrent avec la captivité de Babylone; les Gentils obtinrent alors la suprématie, ainsi que nous l'avons fait déjà remarquer, un royaume succédant à un autre. Ces temps des Gentils continuent encore. Le retour de Babylone n'a pas amené de différence à cet égard, car cet événement n'affecta en rien la suprématie gentile. Mais ces temps prendront fin par le jugement de la bête apocalyptique et de ses confédérés (Apocal. XIX), quand la pierre coupée sans mains frappera la statue.

Nous pouvons dire de plus, quant à Israël, que cette captivité opéra une réformation dans son sein. Depuis ce temps jusqu'à nos jours, « l'esprit immonde » comme le Seigneur lui-même s'exprime encore, a été « dehors. » L'idolâtrie n'a pas été pratiquée depuis cette époque, mais quoique la maison juive soit ainsi vide et balayée, elle n'est pas ornée de ses véritables richesses et de son véritable ornement (1).

Le Messie n'a pas été accepté; et, en principe, Israël est retourné à Babylone où il restera jusqu'au jour de la rédemption et du royaume, sous la grâce et le pouvoir du Seigneur Jésus et en sa présence.

(1) Dans quelque temps, l'esprit immonde doit revenir, et, amenant avec lui d'autres esprits immondes plus méchants que lui, compléter l'apostasie du juif et amener de nouveau sur lui le jugement.

Les Captifs de retour à Jérusalem.

ESDRAS. I-IV.

Dès l'entrée du Livre d'Esdras commence l'histoire des captifs revenus de Babylone ; nous les voyons dans les circonstances où ils se trouvent, et dans la conduite qu'ils tiennent, et nous retirons de l'instruction des unes aussi bien que de l'autre.

Une grande partie de leur condition nous présente un tableau de la nôtre propre, et leur conduite nous enseigne, nous encourage, ou nous avertit. Leur histoire nous frappera tellement par sa ressemblance avec la nôtre que nous pouvons les appeler nos frères dans un sens un peu particulier, en vertu de la parenté morale de notre condition respective.

Au terme de leur voyage de Babylone à Jérusalem, nous les trouvons immédiatement dans un état moral extrêmement beau ; ils font usage de ce qu'ils possèdent, ils font tout ce qu'ils peuvent, mais ils n'élèvent pas de prétention à l'égard de ce qu'ils n'ont pas, et de ce qu'ils ne peuvent pas. Ils ont la *Parole*, et ils s'en servent. Ils tirent le meilleur parti possible des généalogies, de manière à maintenir la pureté de la sacrifice et du sanctuaire ; mais ils ne prétendent pas faire ce dont l'Urim et le Thummim les rendraient capables, car ils ne les ont pas.

Cela est de toute beauté ; ils ne refusent pas de faire ce qui leur est possible, sous prétexte qu'ils ne peuvent pas faire tout ce qu'ils voudraient. Ils veulent agir dans leur mesure, et non lui chercher dispute par la

raison qu'elle est petite. Et néanmoins ils ne cherchent pas à s'étendre au-delà de ses limites, mais ils attendent qu'il en vienne un autre avec une mesure plus grande et plus parfaite.

Ils se montrent prompts à élever un autel au Dieu d'Israël. Ils n'éprouvent pas le besoin de bâtir premièrement leur temple. Un autel servira pour les holocaustes et pour la fête des tabernacles; et, comme un peuple *revenu à la vie*, comme un peuple qui a conscience d'être de nouveau sur un saint fondement, ils dressent leur autel et commencent leur culte; le jour mystique, le premier jour du septième mois.

C'est là quelque chose de fort beau! Ce fut comme le sentiment instinctif qui poussa Noé aussitôt qu'il fut sorti de l'arche à offrir les sacrifices, ou comme celui qui porta David, dès qu'il fut arrivé au trône, à rechercher l'arche de Dieu.

Israël n'éleva pas d'autel en Egypte: il fallut qu'il pénétrât dans le désert avant de pouvoir offrir un sacrifice, ou célébrer une fête à l'Éternel. L'Egypte était le lieu de la chair et du jugement; et il fallait qu'il en fût délivré et sorti, avant que Dieu put recevoir convenablement culte de sa main. De même à Babylone. Israël n'y éleva pas d'autel. On pouvait bien ouvrir sa fenêtre et prier tourné du côté de Jérusalem; trois ou quatre captifs pouvaient bien faire monter en commun leur prière vers Dieu pour implorer sa miséricorde et demander l'esprit de sagesse; en un jour de perplexité ils peuvent bien, tous ensemble, suspendre leurs harpes aux saules, en refusant de chanter sur la terre étrangère les cantiques de Sion — mais ils ne dressèrent pas d'autel dans ce pays des incirconcis. Mais à présent que les voilà de nouveau à Jérusalem, l'autel est édifié, et les sacrifices sont offerts: Israël est revenu à la vie,

et le culte est rétabli. On remarque tout de suite chez les captifs de retour, les deux choses que Dieu a liées l'une à l'autre : la gloire de son nom et la bénédiction de son peuple.

Ce n'est pas tout. Aussitôt que le fondement du temple est posé on entend une chose étrange, — qui ne pouvait être, pour les oreilles naturelles, qu'un bruit de sons discordants, mais qui était une mélodieuse harmonie de voix saintes pour l'oreille de Dieu et de la foi. Ce sont des pleurs et des cris d'affliction, et aussi des cris de joies. Mais, pesé aux balances du sanctuaire, tout cela était de l'harmonie, car tout était *vrai*, tout était « à cause du Seigneur. »

De même aujourd'hui ; il se peut que quelques-uns observent un jour et que d'autres refusent de le faire : et cela peut paraître du désordre. Mais chacun faisant ce qu'il fait « à cause du Seigneur », l'ordre le plus élevé est maintenu. (Voir Rom. xiv). C'est ainsi que l'Esprit en juge.

Il y a cependant plus que cela. Il y a véritablement, et en abondance, de la confusion, aussi bien que l'apparente discordance accidentelle que nous venons de signaler. Tout l'état de choses est incurablement embrouillé et confus. Que doit avoir éprouvé un Juif pieux, quand il s'est trouvé de nouveau dans le pays où David avait vaincu, où Salomon avait régné, où avait habité la gloire, où les sacrificateurs de Jéhovah s'étaient acquittés de leur service !

C'est sur lui-même, qu'en ce moment-là, un Israélite semblable aura porté ses premiers regards ; et quel effet étrange ne se sera-t-il pas fait à lui-même, en se voyant dans le pays où il se retrouve alors, *sujet d'une puissance Gentile!* Puis, portant son attention sur ses frères, il aura eu à se dire que quelques-uns d'entre

eux étaient là avec lui, mais que d'autres se trouvaient encore au loin au milieu des incirconcis ; et ensuite, considérant de plus près et plus à fond le peuple du pays, il aura eu à apercevoir une race corrompue, moitié pieuse, moitié païenne, au lieu qui avait été donné jadis en partage à la postérité d'Abraham et à elle seule !

Quel spectacle de telles choses ne durent-elles pas être pour les juifs pieux ! Combien ils avaient besoin de lumière et d'énergie pour se diriger et pour se conduire à l'égard de cette masse étrange de difficultés et de contradictions ! Mais cette lumière et cette énergie se montrent magnifiquement parmi eux. Ils avaient gardé leur Nazaréat à Babylone, et ils sont décidés à le garder en Judée, si c'est nécessaire. Ils n'ont pas voulu manger de la viande du roi là où ils étaient captifs, et ils ne voudront point avoir ici alliance avec les Samaritains dans la construction du temple. Ils savent discerner les choses qui diffèrent ; ils connaissent le Perse et ils connaissent le Samaritain ; ils s'inclinent devant l'épée et l'autorité de l'un, en tant qu'établi sur eux par la volonté expresse de Dieu ; et ils refusent l'aide que l'autre leur offre, parce qu'il est infidèle lui-même au Dieu de leurs pères.

C'est là comme une anticipation du propre jugement du Seigneur aux captifs de retour qui vivaient de son temps : « Rendez à César les choses de César, et à Dieu les choses de Dieu. » Et leur conduite en cette occasion me rappelle celle de leurs pères dans le désert, quand ils reconnurent les Edomites et les Amorrhéens dans leurs relations respectives avec eux, de la même manière que leurs descendants reconnaissent ici les Samaritains et les Perses. Ils ne font rien dans un esprit de rébellion. Ils veulent être soumis aux

« puissances qui existent » comme les sachant « ordonnées de Dieu. » Mais pour ce qui est de l'impureté religieuse, ils la répudient. Tout cela est plein d'instruction et parfaitement approprié à l'état actuel des choses parmi nous, car ces circonstances ou les principes qu'elles impliquent reparaissent au milieu des saints d'aujourd'hui.

La foi reconnaît encore que « le salut » est le fondement du « culte » (Jean IV). C'est-à-dire, que tout le temps que nous sommes dans la chair, Dieu n'obtient rien de nous, et que, une condition de discipline, telle que Babylone fut pour Israël, témoigne seulement que tout ce qui tient au service et au son des harpes est suspendu aux saules.

La foi fait néanmoins usage de la parole écrite en toutes choses ; elle ne prétend à rien au-delà de sa mesure, tout en faisant ce dont elle est capable conformément à sa mesure. Elle ne rejette pas ce qu'elle a, sous prétexte qu'elle n'a pas davantage. Elle ne dit pas : « Il n'y a point d'espérance, » et ne s'assied pas paresseusement, à cause que la puissance sous certaines formes glorieuses ne nous appartient plus maintenant ; mais elle ne voudra pas faire une imitation de la puissance, ou façonner une vaine ressemblance de ce qui maintenant est parti. Elle attend le jour où tout sera établi dans l'ordre éternel et dans une beauté parfaite, par la présence de Celui qui est la véritable lumière et la véritable perfection, et qui arrangera dans le royaume toutes choses selon Dieu.

Pareillement, la foi écoute encore d'une oreille bien différente de celle de la nature. Ainsi que j'y ai déjà fait allusion, je puis dire encore ici que Rom. XIV, comme Esd. III, nous montrent que ce qui n'est que

discordance pour l'oreille de la chair et du sang, est harmonie pour celle de Dieu.

Et sûrement je puis ajouter que la foi reconnaît encore la confusion. Si nous la remarquons en Israël aux jours d'Esdras, nous la voyons aussi parmi les saints et les églises au temps de la 11^{me} épître à Timothée; et ce temps-là n'était que le commencement de la longue période actuelle de la chrétienté ou de « la grande maison. » Nous sommes environnés d'éléments étranges, contradictoires, comme le furent les captifs revenus de Babylone. La souveraineté Gentile, dans le pays; l'offre de l'aide et ensuite l'amère inimitié des Samaritains; quelques membres de l'Israël de Dieu restés encore à Babylone, tandis que d'autres sont revenus à Jérusalem; tout cela ne leur présentait pas des matériaux plus étranges, plus singuliers ou plus irréguliers à distinguer, d'après lesquels ils avaient à agir, que ne nous en présente actuellement la grande maison de la chrétienté avec ses vaisseaux purs et ses vaisseaux impurs, les uns à honneur et les autres à déshonneur.

L'histoire de ces captifs n'est pas moins propre à nous encourager qu'à nous instruire: car, pendant qu'on ne voit plus au milieu d'eux l'ancienne gloire et l'ancienne puissance, que l'Urim et le Thummim ont disparu, que c'en est fait de l'arche de l'alliance, qu'on ne connaît plus la verge mystique ni la colonne de nuée, il se trouvait cependant plus d'énergie et de lumière, et un plus profond exercice d'âme dans les captifs revenus de Babylone que dans ceux qui avaient été rachetés d'Egypte.

V-VI.

C'est bien en vérité comme nous venons de le voir.

Nous trouvons bientôt, cependant, qu'il y a davantage à dire, et que si nous retirons *instruction* et *encouragement* de l'histoire des captifs revenus à Jérusalem, il est aussi certain qu'elle est bien de nature à nous donner de sérieux *avertissements*. Quoique de retour désormais à Jérusalem, ils ont besoin d'un réveil comme ils en avaient eu besoin lorsqu'ils se trouvaient encore à Babylone.

Le décret d'Artaxercès avait arrêté la construction du temple. La nature ou la chair en prend avantage; et les captifs se mettent à embellir leurs propres demeures, aussitôt qu'ils ont du loisir et qu'ils sont déchargés de leur travail dans la construction de la maison du Seigneur.

Quel avertissement il y a là! On a dit qu'il est plus facile de gagner une victoire que d'en profiter. Nous pouvons être vainqueurs dans le combat, mais être défaits par la victoire. Les Juifs revenus au pays avaient remporté une victoire lorsqu'ils repoussèrent les offres et l'alliance des Samaritains. Ils eurent raison d'être affectés de toute aide qui aurait compromis leur sainteté. Mais maintenant ils abusent de la victoire. Les Samaritains avaient obtenu du roi des Perses un décret pour arrêter la construction du temple; et le loisir ainsi amené devient un piège pour le résidu. Ils l'emploient à lambrisser et à embellir leurs propres maisons. Chose très naturelle, mais bien humiliante à voir. Abraham avait bien mieux agi. Avec ses serviteurs nés dans sa maison, il remporte la victoire dans sa rencontre avec les rois confédérés; mais alors une victoire ne fait que conduire à une autre, car immédiatement après il refuse les offres de roi de Sodome. Ici, au contraire, le *loisir* triomphe de ceux qui avaient tout dernièrement vaincu les *Samaritains*. En cela, ils

ressemblèrent davantage à David, s'ils furent différents d'Abraham. David fit noblement son chemin depuis le jour du lion et de l'ours jusqu'à celui du trône; mais il trahit un cœur insouciant et relâché dès la première occasion qui l'occupe comme roi. Il place l'arche de Dieu sur un chariot neuf traîné par des bœufs!

« Est-il temps pour vous d'habiter dans vos maisons lambrissées pendant que cette maison demeure désolée? » dit l'Esprit par la bouche du prophète Aggée, dans ses avertissements et ses reproches.

Avertissement humiliant et toutefois salutaire! Nos cœurs savent bien comment la nature est prompt et ardente à tirer avantage de ces occasions qui lui sont fournies. Mais quoique les captifs soient laissés sous la domination des Perses, l'Esprit de Dieu, néanmoins, n'est point lié et peut ranimer son ancienne grâce en leur envoyant ses prophètes. *Car c'était là son ancienne grâce.* Telle avait été constamment son ancienne voie dès avant l'époque du roi Saül jusqu'aux jours de Sédécias; c'est-à-dire, depuis le premier roi d'Israël jusqu'au dernier, depuis 4 Sam. jusqu'à 2 Chron. xxxvi. Tout le long de cette période, génération après génération, des prophètes avaient été envoyés maintes et maintes fois, pour reprendre, instruire, ou encourager les rois et leur peuple. Samuel et Nathan, et Gad, Sémahja, Ahija, et Hazaria, Elie et Elisée, avec plusieurs autres, avaient été employés à ce service pendant qu'Israël formait une nation; et maintenant Aggée et Zacharie sont envoyés aux captifs de retour, comme des prophètes de la même famille: témoignage plein de douceur que la grâce de Dieu allait encore prendre envers son peuple la même voie qu'elle avait prise jadis, afin qu'ils sussent bien, dans

tous les âges et dans toutes les conditions, qu'ils n'étaient point à l'étroit dans son cœur.

Dieu ne voulut pas les établir sur le même pied qu'au commencement. « Il n'eût pas été moralement convenable de le faire, soit eu égard à la position dans laquelle le peuple se trouvait avec Dieu, soit à cause de la puissance qu'il avait établie parmi les Gentils, soit enfin par rapport à l'instruction de son peuple, dans tous les âges, relativement au gouvernement de Dieu. » Cette observation est fort juste. Les choses demeurent, pour ce qui est du gouvernement, comme la main de Dieu les avait placées. Le Gentil garde sa position de suprématie sur la terre, et la gloire ne retourne pas en Israël. Le trône de David ne se relève pas de la poussière, l'Urim et le Thummim ne sont point rendus, non plus que l'arche de l'Alliance, — mais l'Esprit n'abandonne point son service. Il suscite des prophètes et les envoie pour faire l'œuvre de prophètes comme jadis, lorsque le trône de David se trouvait à Jérusalem, et que le temple et sa sacrificature étaient dans toute leur gloire et toute leur beauté.

Il y aurait du profit à observer la manière dont ces prophètes s'y prirent dans leur ministère pour ranimer les captifs de retour. Mais ce n'est pas ce que je fais ici. Cependant sous l'effet de leur parole, la maison est de nouveau l'objet de l'attention et de la sollicitude générales, le zèle du peuple se ranime, la foi est de nouveau vivante, et partout se déploie l'activité du service; et pendant quatre années environ, depuis la seconde année de Darius où Aggée et Zacharie commencèrent de prophétiser, jusqu'à la sixième où la maison fut achevée, on travaille avec une ardeur toujours nouvelle.

La dédicace de la maison a lieu alors, et on y trouve

un beau témoignage de l'état moral de ce résidu. Ce qu'il peut faire n'est que peu de chose, — bien peu, certes, — mais il le fait. Salomon, à la dédicace de la première maison, avait offert un sacrifice de 22,000 bœufs et 420,000 brebis, tandis que les captifs ne peuvent offrir que quelques centaines de veaux, de béliers et d'agneaux. Mais ils font ce qu'ils peuvent, — et qui osera dire que la pite de cette autre veuve des premiers temps, n'était pas plus considérable que toutes les offrandes de leurs ancêtres plus riches? Ils faisaient ce qui était en leur pouvoir sans rougir de leur pauvreté. « Je n'ai ni argent, ni or, mais ce que j'ai je te le donne. » Une faiblesse semblable a du prix, de tels sacrifices sont particulièrement agréables lorsque « dans une grande suite d'afflictions, l'abondance de la joie et la profonde pauvreté abondent dans les richesses de la libéralité. »

Et ensuite ils célèbrent leur pàque. Ils peuvent faire cela et ils le feront. Il leur est possible de faire la dédicace de la maison et de célébrer la fête, et ils veulent le faire. Les sacrificateurs et les lévites sont *également* purifiés maintenant comme ils ne l'avaient pas été au temps du roi Ezéchias (2 chron. xxix, 54; et Esd. vi, 20). En sorte que, nous pouvons bien le dire, quoiqu'on puisse remarquer ici un défaut absolu de toute manifestation de gloire comme celle qui brilla aux jours de Salomon, on y respire à un plus haut degré le charme de la grâce et de la puissance morale, précisément comme le contraste déjà signalé entre l'exode de Babylone, qui avait eu lieu environ vingt ans auparavant, et l'exode d'Égypte. Dans le deuxième exode d'Israël et dans la seconde dédicace se font remarquer des traits de beauté personnelle qui n'avaient pas apparu dans la même mesure aux

jours bien plus brillants de l'Égypte et de Salomon.

VII — X.

En arrivant à ces chapitres nous avons franchi un espace de soixante ans environ, et nous nous trouvons dans la compagnie d'une nouvelle génération de captifs, et nous allons assister à un second exode de Babylone. Cette portion du livre nous présente l'histoire d'Esdras lui-même. Elle se compose de deux parties : son voyage depuis Babylone (vii, viii); son œuvre à Jérusalem (ix, x).

Dans l'une et dans l'autre, nous le trouvons éminemment un homme de Dieu. Les circonstances dans lesquelles on le voit sont tout à fait ordinaires : l'action ne se distingue par aucun miracle, et aucun déploiement de gloire ou de puissance ne l'accompagne; nous ne rencontrons pas non plus l'inspiration qui, dans le dernier réveil, remplissait les prophètes Aggée et Zacharie, ainsi que nous l'avons vu dans les chapitres v et vi. Tout est ordinaire : les ressources d'Esdras sont uniquement ce que les nôtres sont aujourd'hui — la *parole* et la *présence* de Dieu. Mais il en fit usage constamment, et bon et fidèle usage. Avant de commencer à agir, il disposa son cœur à rechercher l'Éternel, et il profita dans l'étude et la méditation de ses statuts à un point que nous pouvons tous remarquer. Dès le premier moment, nous le voyons en grande communion avec le Seigneur et dans son secret, et il en est ainsi dans tout le cours de son activité jusqu'à son terme. Il ne cessera pas de poursuivre l'application de la parole de Dieu à travers toutes les difficultés et tous les obstacles.

Il ramène de Babylone à Jérusalem, un résidu relativement petit; mais il manifeste et développe un

esprit de foi et d'obéissance dans une mesure remarquable.

Au début du voyage il a soin de sauvegarder la pureté des choses saintes. C'est dans le même esprit qu'avait agi le sacrificateur Jéhojadah lorsqu'il ramenait Joas au trône; il ne voulut point sacrifier la pureté de la maison de Dieu à aucune nécessité des temps (2 chron. xxiii). Ainsi, maintenant, en ramenant son résidu à Jérusalem, Esdras ne veut pas sacrifier la sainteté des vaisseaux de la maison à un obstacle ou à une difficulté quelconque de son temps; il attendra que des lévites arrivent pour les porter, quoiqu'il puisse en résulter pour lui un retard de douze jours sur les bords de la rivière d'Ahava. En tout cela il est bien au-dessus du roi David. A un moment où il pouvait disposer des ressources d'un royaume, David ne garda pas le Livre de Dieu ouvert devant lui, et plaça, avec précipitation, l'Arche de Dieu sur un chariot neuf. Mais Esdras se comporte comme quelqu'un qui a toujours devant lui la Parole de Dieu; et tout en étant animé du zèle de David il prend garde à sa promptitude et à son inattention (4 chron. xii).

Combien il y a de douceur à voir un saint ainsi placé dans des circonstances où tout respire la faiblesse, ne disposant que de ressources ordinaires, se comporter de cette manière devant Dieu dans l'accomplissement de son service et de ses devoirs!

De plus, Esdras est un homme qui ne fera pas un pas en arrière, comme nous le voyons ensuite. Il s'était glorifié du Dieu d'Israël auprès du roi de Perse, et il ne veut pas, en commençant un périlleux voyage, lui demander assistance pour ne pas contredire par ses actes la confession de ses lèvres. Il

obtiendra de Dieu, par un jeûne, la force qui lui est nécessaire, plutôt que du roi au moyen d'une *demande*.

Ce sont des bien beaux traits que tout ce que nous venons de voir de ce cher Israélite nous révèle dans son caractère. Il fit usage de la parole de Dieu et de la présence de Dieu. Richement instruit comme scribe, il était fort avancé dans la secrète communion du Seigneur. Au dedans il était diligent à l'étude et à la méditation, mais au dehors c'était un homme d'action, plein d'énergie et de dévouement. Il n'aurait pas voulu aller au-delà de sa conscience, ou sacrifier la parole de Dieu à une difficulté ou à un obstacle quelconques — et si la confession qu'il avait faite dépassait pour un moment la mesure de sa foi et qu'il ne se trouvât pas tout à fait à la hauteur de la position qu'elle lui avait fait prendre, il s'attendra à Dieu pour que son cœur soit fortifié, et il ne se comportera pas timidement ou avec lâcheté de peur que sa confession n'en reçoive de l'opprobre.

Et cependant toutes les circonstances au milieu desquelles il se trouvait, étaient d'une nature aussi ordinaire que celles où nous nous trouvons nous-mêmes. En ce temps il possédait, comme je l'ai dit, la parole de Dieu et la présence de Dieu, et nous les avons aussi; mais cela était tout — il n'avait pas même l'inspiration d'un Aggée ou d'un Zacharie pour l'encourager. C'était tout simplement la Grâce de Dieu dans la puissance du Saint-Esprit, appelant un saint à un nouveau service par la Parole.

Si nous avons été *instruits, encouragés et avertis* par d'autres portions de l'histoire du *résidu* retourné de la captivité, nous avons bien lieu de dire maintenant que celle-ci est bien propre à nous *humilier*.

Dans la même condition qu'Esdras, avec quelle froideur et quelle faiblesse nos âmes entrent dans son esprit de service fervent et de secrète communion.

Le voyage s'accomplit, le second exode de Babylone est effectué, et Esdras et ses compagnons atteignent Jérusalem sans avoir éprouvé aucun dommage en chemin. La bonne main de leur Dieu était avec eux et s'était montrée suffisante sans assistance de la part du roi. Les trésors furent tous délivrés dans le temple, selon qu'ils avaient été pesés et comptés à la rivière d'Ahava. Aux jours de Noé, tout ce qui était entré dans l'Arche, en sortit sain et sauf et en bon état. En quelque temps que ce soit, il ne tombe pas à terre un grain de semblables trésors, et ici tout ce qui avait quitté la Chaldée arrive à Jérusalem.

Le moment arrivé, Esdras a à considérer ce qui se passe autour de lui dans Jérusalem. Ses regards rencontrent des choses auxquelles il s'attendait peu et dont la vue est accablante. Le déclin s'était vite établi parmi les captifs, et la corruption avait prodigieusement travaillé. Quel spectacle pour le cœur d'un tel homme ! En lui nous retrouvons un nouvel et heureux exemple de ce pieux sentiment qui fait pleurer pour les péchés d'autrui — précieuse ressemblance avec Christ et, certainement qui, vue dans cet homme de Dieu, est bien propre en outre à en humilier plusieurs parmi nous.

Israël avait épousé de nouveau la fille d'un dieu étranger. La semence sainte s'était mêlée au peuple du pays. Le Juif avait contracté alliance avec le Gentil.

Pour maintenir un peu de pureté dans la marche d'une dispensation, il est indispensable que l'énergie vivifiante soit fréquemment à l'œuvre, et que, sous

l'effet de cette puissance de vie, les âmes réalisent une nouvelle séparation pour Dieu et sa vérité. Il en est ainsi maintenant avec Esdras à Jérusalem. Mais nous nous arrêterons ici un moment à considérer quelques principes divins. Lorsque le péché fut entré et que la créature et la création furent devenues souillées, l'Éternel Dieu dut établir un témoignage pour lui-même, que désormais il y avait rupture entre lui et ce qui avait été l'œuvre de ses mains et le représentant de ses gloires. L'ordonnance de ce qui est net et de ce qui est souillé remplit ce service au commencement (Gen. viii, 20).

Dans le développement des voies de Dieu, nous trouvons deux autres de ses opérations revêtues d'un caractère semblable. Je veux dire ses jugements et son appel. A l'époque du Déluge, il sépara, la souillure de lui et de sa création par le jugement, en vue de faire de la terre la scène de sa présence et de son gouvernement dans le monde nouveau ou monde post-diluvien. Mais quand ce monde-là se fut souillé comme l'ancien monde, il distingua entre ce qui est net et ce qui est souillé, en *appelant* Abraham pour Lui, pour qu'il Le connût et qu'il marchât avec Lui séparé du monde. Ce sont là des exemples de ce que Dieu a toujours fait depuis, de ce qu'il fait encore et de ce qu'il continuera de faire.

Au fond, la séparation d'avec le mal est le principe de la communion avec Dieu. Sans doute, la vérité, la connaissance de Dieu, la vie en Christ constituent le principe positif ou secret de la communion; mais cela doit être accompagné de la séparation d'avec le mal. Car si nous nous trouvons avec le Dieu bien heureux lui-même, il faut que ce soit dans des conditions convenables à sa présence.

Esdras découvre bientôt que les captifs revenus ont dans la pratique oublié tout cela. Ils s'étaient mêlés avec les peuples du pays. Ils s'étaient plongés de nouveau dans ce mal dont l'appel de Dieu les avait séparés. Ils étaient souillés. Car c'est « par la vérité qu'a lieu la sanctification ; » c'est « par la parole » que se fait le lavage d'eau ; et si la sainteté n'est pas selon la parole de Dieu, et selon la parole de Dieu comme il l'applique alors, dans la dispensation du moment, elle ne possède pas de qualité divine : il n'y a point en elle de Nazaréat, de séparation pour Dieu. Les enfants de la captivité avaient pris et donné en mariage, avec les Gentils. Esdras met à l'œuvre de la réformation, et ils y met dans le même esprit dans lequel il s'était déclaré pour Dieu avant et pendant son voyage. C'est là ce que nous devons remarquer tout particulièrement dans Esdras. Il était personnellement le saint de Dieu, un homme séparé pour Dieu, aussi bien qu'un vaisseau doué et rempli. Ce caractère apparaît en Esdras plus qu'en aucun de ceux qui avaient servi avant lui parmi les captifs. C'était un vaisseau qui s'était véritablement purifié pour l'usage du maître ; et la réformation est accomplie à Jérusalem dans le même esprit et avec le même zèle dans lesquels s'était fait le voyage depuis Babylone ; aussi la bénédiction de Dieu repose-t-elle sur elle. Il n'y a point de miracle, point de manifestation de gloire, pas de puissante énergie annonçant une présence extraordinaire de Dieu ; on n'aperçoit rien qui sorte de la mesure commune, ou qui dépasse les ressources ordinaires ; et le service est accompli conformément à la parole écrite, pour la gloire du Dieu d'Israël, et dans l'esprit de culte et de communion. C'est-à-dire que nous avons là tout simplement un exemple de ce que le service pourrait, et, comme nous

pouvons l'ajouter, devrait être aujourd'hui parmi nous. Dans tout le cours de son service, Esdras ne prête jamais l'oreille à ce qui est expédient, il ne cède pas aux difficultés, ni ne se refuse à ce qui demande des soins et de la peine; il maintient les principes et poursuit à travers tous les obstacles l'application de la parole de Dieu.

Ma conviction profonde est que les saints de Dieu de notre époque peuvent tirer beaucoup de profit pour leur édification de l'histoire du résidu qui revint de la captivité, et qu'ils trouveront en abondance dans son étude de quoi les instruire, les encourager, les avertir et les humilier.

LE CANTIQUE DE SALOMON.

CHAP. I.

Il n'y a rien que les hommes de ce monde redoutent plus que la *solitude* et la *réflexion*. Ils aimeraient mieux être surchargés d'invitations et d'affaires que d'avoir du temps pour réfléchir. La conscience mal à l'aise veut, en de tels moments, faire entendre sa voix; mais ses avertissements doivent être étouffés par ce mot commode, *devoir*, et son honnête discours est bientôt et volontiers oublié. Il y a là des péchés — beaucoup de péchés; et la pensée de Dieu comme juge du péché est une pensée redoutable. L'état de l'âme est tel qu'elle ne peut supporter la lumière, c'est pourquoi elle aime les ténèbres. On recherche avec

ardeur toutes les branches dans lesquelles se déploie l'activité de la vie présente, afin d'échapper au poids écrasant de la réflexion. Les plaisirs du monde servent aussi, en temps et lieu convenables, à atteindre la même fin.

Ainsi, on prend tout le soin possible pour éviter la solitude et n'avoir pas l'occasion de réfléchir dans le calme et d'une manière sérieuse. On n'accorde ni pensée ni temps aux solennelles réalités éternelles de l'âme; on néglige entièrement la plus haute, la plus noble, la meilleure partie de l'homme, on n'en prend aucun souci, et on ne pourvoit à rien de ce qui la concerne, malgré ses profonds, ses pressants, ses éternels besoins. « Car que profitera-t-il à un homme s'il gagne le monde entier, et qu'il fasse la perte de son âme? Ou que donnerait l'homme en échange de son âme? » Marc VIII, 36, 37.

Hélas! tel est l'homme — l'homme sans la connaissance de Dieu — sans la connaissance de sa condition comme pécheur — et sans la connaissance de Jésus comme le Sauveur des pécheurs.

Mais détourne pour un moment ton attention, ô mon âme, d'une scène si déchirante pour le cœur, quelque forts, quelque tendres même que soient les liens qui t'attireraient vers elle et te pousseraient à en retirer des êtres bien chers, et à les gagner à Christ. Entretiens soigneusement un esprit de *méditation* dans les douces solitudes de la séparation de l'âme d'avec le monde, où tout rayonne de la présence du Sauveur, et respire les joies ineffables du « Cantique des Cantiques. » Plus est large la séparation d'avec le monde, plus la communion est profonde, plus est riche la bénédiction. Point de sympathie pour lui dans l'esprit et le cœur; et réellement, quoique au milieu de lui,

bien loin cependant de son agitation et de ses scènes impies. Un profond abîme sépare désormais les croyants de ce présent siècle mauvais : « Ils ne sont pas du monde, » dit Jésus, comme moi je ne suis pas du monde. » La position de Christ en résurrection détermine la nôtre en tant que vus en lui. Le calme, le repos réfléchi de l'âme en communion avec la personne du Seigneur glorifié, sont les moments les plus doux pendant qu'elle se trouve ici-bas sur la terre ; et on peut les trouver dans une chambre de maladie, au milieu des scènes champêtres, ou au siège même et au centre de l'activité de ce monde. Tout dépend de l'état du cœur. Etre seul, et pourtant pas seul, quelle position bénie !

Mais pourquoi appeler ce précieux petit livre « Le Cantique des Cantiques ? » Précisément parce qu'il est de Salomon, ou plutôt de Christ qui au temps convenable sera roi à Jérusalem dans la gloire du vrai Salomon. C'est d'après le même principe qu'il est appelé « Roi des rois et Seigneur des seigneurs. » La prééminence en toutes choses lui appartient. Il y a plusieurs doux cantiques dans l'Écriture. Moïse, Marie et ses compagnes, Débora et David chantèrent tous d'une manière bien douce la bonté du Seigneur. Il est dit de Salomon lui-même « qu'il fit mille et cinq cantiques ; » mais pour celui-ci il l'appelle « Le Cantique des Cantiques. » Il surpasse de beaucoup tous les autres. C'est la mélodie profonde de cœurs remplis de l'amour divin et qui trouvent leurs suprêmes délices dans sa parfaite et libre expression. « Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier. » Oh ! si seulement nous étions toujours capables de chanter le cantique du Sauveur, avec le cœur et aussi avec l'intelligence !

VERS. 1. « *Qu'il me baise des baisers de sa bouche.* »

Quelle affection pure, sereine, et ardente respire dans cette remarquable effusion! C'est comme l'élan d'affection, simple, et néanmoins plein de chaleur, entre les plus proches parents, quand ils se rencontrent après une longue absence. Le cœur est tellement plein de son objet que tout le reste est perdu complètement de vue, formes, cérémonies, circonstances: l'âme est transportée par l'heureuse conscience qu'elle a de la place qu'elle occupe dans le cœur de Jésus. Qu'il y en a peu dans ce monde auxquels on pourrait s'adresser avec tant de simplicité et tant d'affection: et cependant c'est là le langage d'un pécheur sauvé, au saint et glorieux Sauveur. Comprends-tu cela, ô mon âme? Le cœur qui peut parler ainsi à l'Époux divin, à Jésus glorifié dans le ciel, ne connaît ni doutes, ni craintes. De nos jours plusieurs traitent de présomption la confiance entière, parfaite, exclusive de toute crainte, dans la grâce et l'amour de Christ, et s'ils osent s'aventurer à se confier en lui, c'est avec force doutes et force craintes; et ils en agissent ainsi à son égard après qu'il a écrit en caractères de sang son amour pour les pécheurs perdus, et qu'il l'a gravé à toujours comme sur le roc. Que doivent-ils donc penser de la hardiesse de l'Épouse? Qu'elle s'est oubliée elle-même, qu'elle a oublié sa place? Ah! non, elle ne s'est point oubliée. Mais voici le secret: la conscience ayant été purifiée de tout péché par l'unique sacrifice de Jésus jadis abaissé, le cœur est maintenant libre et heureux dans la présence du Christ ressuscité et glorifié. Or, le sang de Christ pour la conscience, et la personne de Christ pour le cœur, voilà tout ce qu'il faut à tout pécheur pour qu'il se sente chez lui et heureux dans la chambre du Roi. Ces deux choses renferment toute bénédiction, et tout chrétien les possède l'une et

T'autre. Seigneur, aide tous tes enfants à le croire.

Dans ce précieux petit livre, remarque-le bien, ô mon âme, nulle mention de péché, de pardon, ou de justification. Pourquoi cela? Ces questions ont été réglées auparavant, et maintenant le cœur est dans la jouissance d'une pleine et parfaite liberté dans la présence du Seigneur. Toutes les questions pareilles sont réglées en chaque cas lorsque le pécheur est amené pour la première fois aux pieds de Jésus; elles sont réglées sur le solide fondement de l'œuvre accomplie et parfaite du Sauveur, et ne peuvent plus jamais, non jamais, être soulevées, pour ce qui concerne Dieu et la foi! Satan et l'incrédulité de nos propre cœurs peuvent bien chercher à agiter la question pour toujours réglée, mais toutes pensées semblables devraient être traitées comme venant de ces sources. « J'ai connu que, quoi que Dieu fasse, c'est toujours lui-même; on ne saurait qu'y ajouter, ni qu'en diminuer. » (Eccl. iii, 14). De là vient que le cœur qui est instruit de ces choses, se sent libre, heureux, et chez lui, dans la présence immédiate du Seigneur, et cela aussi dans le sens le plus élevé. « Qu'il me baise des baisers de sa bouche. »

Ici, le cœur soupire, non pas après le sentiment du pardon, mais après une preuve plus directe de l'amour de Jésus. C'est Christ lui-même qui l'occupe : ce n'est pas tant quelqu'une de ses qualités, ou quelque grâce particulière reçue de lui, comme lui-même personnellement. En le possédant lui, l'âme possède toutes ses qualités et toutes ses bontés, selon qu'elle s'écrie : « Qu'IL me baise. » Elle ne songe pas à expliquer de qui elle parle de cette manière. Il y a dans l'amour une énergie de condensation, aussi bien qu'une énergie d'expansion. Cela nous rappelle le cœur aimant de

Marie auquel avait été ravi son objet, lorsqu'elle dit : « Seigneur, si tu L'as emporté, dis-moi où tu L'as mis. » Jésus était le premier et le dernier dans sa pensée, il ne s'en trouvait pas d'autre dans son cœur duquel il fût nécessaire de le distinguer, et il n'y en avait point avec qui elle pût le comparer. Sa pensée n'en connaissait pas d'autre, et elle ne s'occupait d'aucun autre. Rien ne pouvait satisfaire son cœur sinon la personne de son Seigneur, mort ou vivant. Merveilleuse affection ! Oh ! si Jésus avait dans mon pauvre cœur une place pareille ! « Encore un peu, » et il le possèdera tout entier, et pour toujours. Oh ! hâte l'heureux jour, mon Seigneur, toi le bien-aimé de l'Eglise, ton Epouse.

Dans l'Écriture Sainte un *baiser* est le signe de la réconciliation, le gage de la paix, et l'expression de l'affection. Il est dit de David et de Jonathan qu'ils se baisèrent l'un l'autre, et pleurèrent tous deux jusque-là que *David pleura extraordinairement* (1 Sam. xx, 41). Douce image du vrai David toujours dépassant tout notre amour. « Où le péché abondait, la grâce a surabondé. » Joseph aussi « baisa tous ses frères et pleura sur eux, et après cela ses frères lui parlèrent » (Gen. xlv, 15). De même, le père de l'enfant prodigue le baisa lorsqu'il était encore dans ses haillons. Et après qu'il fut purifié de toutes ses souillures et fut revêtu de la plus belle robe, trouve-t-on que c'eût été trop pour lui de demander de pareilles démonstrations d'amour ou de s'y attendre ? Assurément non ! Est-ce donc trop pour l'Epouse dans les Cantiques — pour le croyant en Jésus, de désirer une expression semblable de l'amour du Seigneur ? Certains sommes-nous qu'elle la désirait, non point qu'elle nourrit quelque doute à l'égard de cet amour, mais parce qu'elle pre-

naît ses délices dans sa manifestation. L'amour seul peut satisfaire l'amour.

« Car tes amours sont plus agréables que le vin. »

Maintenant l'amour de Jésus est préféré à toutes les joies de la terre. Le vin est le symbole des délices naturelles des hommes — des joies et des plaisirs de la terre. Mais que sont désormais toutes ces choses, sous leur forme la plus attrayante, pour l'âme qui fait ses délices de l'amour de Jésus? Elles ont perdu leur charme pour les yeux et pour le cœur, et ne seraient plus maintenant que fatigue et pesant fardeau. Jésus lui-même est les délices de l'âme. « Lequel, quoique vous ne l'avez pas vu, vous aimez, et croyant en lui quoique maintenant vous ne le voyez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse (1 Pierre 1, 8).

La vigne a ses racines dans la terre. Le Nazaréen tout le temps qu'il était soumis à son vœu, ne devait rien goûter du fruit de la vigne, depuis les pepins jusqu'à la peau du raisin (Voyez Nomb. vi). Il devait être entièrement séparé, pour le Seigneur, des plaisirs du monde. Tout croyant est un Nazaréen, selon le propre vœu du Seigneur bien-aimé. « Je vous dis que désormais je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'à ce jour-là quand je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. » (Math. xxvi, 29.) Associés avec lui que nous sommes, nous nous trouvons sous l'effet de son vœu, et devons être de vrais Nazaréens pour Dieu. Mais cela ne peut être qu'en trouvant toute notre joie, toutes nos délices, toute notre satisfaction dans *l'amour de Jésus*. Il est maintenant occupé à attendre patiemment, loin des joies de la terre, le brillant matin Millénial où il sortira de nouveau dans son caractère de véritable Melchi-

sédec, pour rafraîchir les armées victorieuses d'Israël, les enfants d'Abraham, avec le pain et le vin du royaume (Gen. xiv.). Nous aussi nous devrions attendre patiemment jusqu'alors, car nous sortirons avec lui dans la gloire céleste. Alors la période du vœu sera pleinement accomplie. Le roi sera de nouveau uni dans Jérusalem à son peuple terrestre, et toutes les nations se réjouiront dans leur joie et leur bonheur. Et la fille de Sion connaîtra alors le sens de ces paroles prononcées depuis longtemps aux noces de Cana en Galilée : « Toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant. »

VERS. 2. *A cause de l'odeur de tes excellents parfums, ton nom est comme un parfum répandu, c'est pourquoi les filles t'ont aimé.* » Elle nous donne maintenant quelque idée du nom de Celui qu'elle aime, « ton nom est comme un parfum répandu. » Il est pour son cœur une odeur des plus exquises. Tous les noms de Christ, ses titres, ses attributs et ses relations diverses, sont pleins de douceur à son goût. Son nom c'est Lui-même; il est l'expression de sa nature, de sa souveraine prééminence en toutes choses, et de toutes ses grâces. Les expressions lui manquent pour dire les richesses de la bonté de Jésus; c'est pourquoi elle dit que son « nom est comme un parfum répandu. L'odeur du parfum de Christ ne s'arrête point à elle; les filles, ses compagnes, participent à son abondance, attirées et rafraîchies par les doux parfums de son nom. Heureuse pensée! Ce n'est point un parfum cacheté, mais un parfum « répandu ». Oh! quelle communion il y a dans l'amour de Jésus! Arrête-toi un peu ici, ô! mon âme, et médite sur la plénitude du nom de Jésus; « car en lui toute la plénitude de la Dèité habite corporellement. » Quel

centre, quelle source est ce nom ! L'Eglise de Dieu est maintenant rassemblée autour de lui comme autour de son unique centre, par le pouvoir vivifiant et la demeure du Saint-Esprit, conformément à cette parole : « Car où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux. » Mais, avant longtemps, les cieux et la terre seront unis par sa puissance et par sa gloire. La Jérusalem terrestre et les villes de Juda avec toutes les nations d'alentour, la Jérusalem céleste, et les myriades d'anges — l'assemblée universelle, et l'Eglise des premiers nés écrits dans les cieux seront toutes attirées et unies par ce doux et précieux nom, le seul nom à qui il appartient d'unir. Le Père a préparé dans son dessein cette merveilleuse gloire pour son Fils, et il arrivera certainement, « que dans l'administration de la plénitude des temps (le millénium) il réunira en un (sous un chef) toutes choses sous le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux, que celles qui sont sur la terre en lui. » (Eph. I, 10.) Alors le parfum du nom de Jésus sera porté en tout lieu sur les ailes de la brise, et toutes les familles et toutes les langues s'uniront dans ce chant de louange, « Eternel, notre Seigneur, que ton nom est magnifique par toute la terre ! » Ps. VIII.

Et lorsque les mille ans de la bénédiction et de la gloire milléniales auront achevé leur cours, que les cieux et la terre se seront enfuis, et que le jugement final sera passé, ce nom n'aura rien perdu de son parfum, de sa puissance, et de sa gloire. Il unira alors dans les liens de l'amour le plus doux, de la sainteté la plus haute, les nombreuses sphères, les myriades des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Christ sera la source, la puissance, le motif et l'objet de la

joie de tous les cœurs, de la mélodie de toutes les langues! Chaque montagne de myrrhe et chaque colline de parfum seront redevables de leur douceur à sa présence; et son nom sera encore comme un parfum répandu: oui «répandu» et «répandu» à jamais. Ce n'est que myrrhe, aloès et casse, de tous ses vêtements, dans les palais d'ivoire. Et à mesure que les âges succéderont aux âges, les grâces si riches et si variées de son amour seront encore «répandues» dans une profusion infinie, faisant distiller la myrrhe de toutes les mains, de tous les cœurs et de toutes les lèvres, et remplissant toute la scène des vastes royaumes des bienheureux, du parfum éternel de son nom.

VERS. 3. «*Tire-moi et nous courrons après-toi.*» Plus nous connaissons Christ, plus nous désirerons le connaître. Plus nous serons rapprochés de lui, plus nous désirerons en être plus rapprochés encore. Comme Paul s'exprime: «afin que je Le connaisse», et nul sur la terre ne le connaissait aussi bien; et encore; «afin que je gagne Christ», et jamais il n'y a eu de saint plus sûr de son prix que Paul. Quoique prisonnier à Rome et dans le dénuement, il pouvait dire avec vérité: «Pour moi vivre c'est Christ, et mourir c'est gain». Quelle riche expérience, quelle paisible assurance, quelle joie sans borne, éclatent dans sa lettre aux Philippéens!

Il y a pour nous en Christ une telle infinité de bénédictions, que plus nous en avons saisi, moins nous croyons en avoir saisi. A mesure que nous goûtons davantage de la réalité et de la plénitude de son amour, nous devenons plus véritablement capables de dire qu'«il surpasse toute connaissance». Ce sont des largeurs et des longueurs, et des profondeurs et

des hauteurs que nous ne sommes jamais en état de comprendre; et sa présence est la source d'une joie telle, que, même pendant que nous en jouissons, le cœur soupire si ardemment après une proximité plus grande encore, qu'il se sent comparativement comme à distance.

Si je devais lire dans le cœur aimant de l'Épouse à travers ces paroles, «Tire moi, et nous courrons après toi», je dirais que son désir d'être près de la personne du Seigneur est si grand, que tout proche et toute chère qu'elle est, elle éprouve quelque chose comme le sentiment qu'il y a quelque distance entre elle et Lui. De là, les profonds soupirs de son cœur, «Tire-moi». Oh! tire-moi, mon Seigneur, plus près, tout près de toi. Il y a croissance en grâce, en comparant avec le vers. 4 — progrès dans son appréciation de la personne de Christ, dans la mesure dans laquelle elle s'en saisit. Elle éprouve un plus ardent désir d'une communion plus étroite. Cela ressemble à ce que nous trouvons dans plusieurs psaumes. «O Dieu tu es mon Dieu! car je te cherche au point du jour; mon âme a soif de toi, ma chair te souhaite en cette terre déserte, altérée et sans eau..... mon âme s'est attachée à toi pour te suivre, et ta droite me soutient.» (Ps. LXIII.) La communion la plus bénie avec le Seigneur s'accorde parfaitement avec le plus vif désir d'être plus étroitement rapproché de lui. Peux-tu dire cela de toi, ô mon âme? Sais-tu cela par ta propre expérience? Examine toutes tes paroles et toutes tes voies comme devant le Seigneur, et juge-les. Le Saint-Esprit nous déclare que Christ a éprouvé ses paroles comme dans un fourneau «sept fois»: et nous, hélas! combien il nous arrive sou-

vent de parler et d'écrire, sans même les éprouver *une fois*, nos paroles ou nos écrits.

Le Seigneur tire et nous courons. Ces deux faits sont magnifiques, liés l'un à l'autre. « Nous courrons » ; mais remarquez bien les deux derniers mots — « *après toi* » : ils contiennent beaucoup plus que nous ne saurions dire ici. Ils sont de la plus haute importance. « *Après toi* » : non pas après nos *propres* idées, ni même après l'homme le meilleur qu'il puisse y avoir sur la terre, mais « *après toi* ». Comme il est dit dans ce magnifique psaume seizième : « Je me suis *toujours* proposé l'Éternel devant moi » ; non pas de temps à autre seulement, mais « *toujours* ». Que ne serait pas notre marche sur la terre, si tel était notre cas ! Combien elle serait séparée de tout ce qui n'est pas Christ. Certainement, lorsque nous disons au Seigneur « *tire-moi* », nous devrions, comme l'Épouse et ses compagnes, ajouter en toute sincérité : « nous courrons après toi ».

Mais remarquez une autre pensée extrêmement précieuse que suggère le sujet de notre méditation. Celui qui tire, marche devant. C'est ainsi que le Seigneur va devant son peuple dans le désert, et voit le danger et y pourvoit avant que son peuple y arrive. Nombreux sont les dangers dont nous sommes délivrés par lui et dont nous ne savons rien. « Et quand il a mis ses propres brebis dehors, il va devant elles, et les brebis le suivent. » L'ennemi nous a peut-être tendu un piège dans le chemin que nous nous étions disposés à suivre, mais notre divin Conducteur, voyant le piège prend un autre sentier, nous mène dans une autre direction, et nous échappons ainsi au piège qui aurait pu nous être fatal. Et cependant je puis me montrer si désappointé et si mécontent de ce

que quelque chose m'a empêché d'arriver au lieu que je m'étais proposé d'avance! Donne-nous, bien-aimé Sauveur, de pouvoir toujours et uniquement « courir après toi. »

« Lorsque le Roi m'aura introduite dans ses cabinets, nous nous égaierons, et nous nous réjouirons en toi; nous célébrerons tes amours plus que le vin; les hommes droits t'ont aimé » Maintenant nous avons le résultat, le fruit béni, de l'attrait du Seigneur, et de la course du fidèle. La prière était l'expression chez ceux qui l'adressaient d'une faiblesse dont ils avaient conscience et d'un état de dépendance, tout cela se combinant avec un esprit de sainte diligence. Ils ont couru comme il faut et ont atteint le but. *Et maintenant ils sont couronnés de joie et d'allégresse.* Mais n'oublie jamais, ô mon âme! que c'est la grâce qui tire, la grâce qui court, la grâce qui couronne, et que tout découle de l'océan sans rivage de l'amour du Sauveur. « Nous nous souviendrons de ton amour plus que du vin » (*vers. angl.*). Elle se sert maintenant du mot « *se souvenir* »; elle connaissait l'amour de Christ avant, mais elle en jouit avec un intérêt fort accru. Il est pour elle comme l'air; cet amour l'environne, elle est dans cet amour. « Le roi m'a introduite dans ses cabinets »

Mais pour quelle raison Christ est-il appelé ici « *le Roi?* » C'est dans une pensée prophétique, en vue de sa relation avec Israël après son rétablissement. Pour ce qui est de son droit, de son titre à la royauté, Christ est toujours roi; mais l'Écriture ne lui donne jamais le nom de Roi de l'Église. Il est roi, et digne de tout hommage; mais il est désigné dans l'Écriture comme Tête de son corps, l'Église, et comme Roi des Juifs. Et comme tel, il vint d'abord dans la

bassesse et dans une grâce exquise, et se présenta à la fille de Sion: mais, hélas ! elle refusa de le recevoir. Il fut méprisé et rejeté, crucifié et mis à mort ; mais Dieu le ressuscita et lui donna la gloire ; justifiant ainsi, par la résurrection, ses droits et ses titres, non-seulement comme *Roi des Juifs*, mais aussi comme Tête de son corps, l'Eglise, et comme centre de toute la gloire à venir. (Comp. Zach. ix, Jean xi, Act. ii, Eph. i Philip. ii.). De la même voix dont ils avaient crié : « Hosanna ; Béni soit le Roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur, » les Juifs s'écrièrent aussi : « Ote-le, ôte-le ! Crucifie-le ! » Hélas ! telle est la courte durée de la popularité humaine ! A la fin ils comblèrent la mesure de leurs péchés. Leur relation avec Dieu fut rompue ; le Messie fut retranché — on méprisa le témoignage du Saint-Esprit — et, pour le moment, c'en fut fait de tout ce qui tient au royaume.

Mais la parole du Seigneur n'en demeurera pas moins ferme à toujours. L'incrédulité et le péché de de l'homme ne sauraient jamais anéantir la fidélité de Dieu. Dans la rédemption accomplie par Christ il fut posé un fondement pour la restauration future d'Israël, en grâce, selon le dessein immuable de Dieu, et pour la mise des enfants dans la pleine possession et la pleine jouissance de toutes les bénédictions promises aux pères. « Or, je dis que Jésus-Christ a été serviteur de la circoncision, pour la vérité de Dieu, afin de *confirmer les promesses faites aux pères*. (Rom. xv, 8). Rien de plus clair que les prédictions que contient la parole de Dieu sur le règne futur du Seigneur Jésus, en rapport avec le trône de David et toute la maison d'Israël. Naturellement son règne et sa gloire ne seront pas limités aux tribus restaurées et au

pays d'*Israël*; mais Jérusalem et les villes de Juda constitueront le centre *terrestre* de son royaume millénial. Absolument comme la Jérusalem céleste, la cité du Dieu vivant, sera le centre *céleste* des nombreux cercles de sa gloire céleste qui se rattacheront à elle (Héb. xii, 22-24.).

Mais comme c'est « le Roi » qui est l'objet de notre méditation, nous nous arrêterons un peu aux prophéties qui nous le révèlent et nous le montrent dans ce caractère. « Car l'enfant nous est né, le Fils nous a été donné et l'empire a été posé sur son épaule, et on appellera son nom l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort et puissant, le Père d'éternité, le Prince de paix. Il n'y aura point de fin à l'accroissement de l'empire et à la prospérité sur le trône de David et sur son règne pour l'affermir et l'établir en jugement et en justice, dès maintenant et à jamais. *La jalousie de l'Eternel des armées fera cela* » (Es. ix, 6, 7.) Cette ancienne prédiction que la jalousie de l'Eternel des armées accomplira au temps convenable, fut en substance répétée à Marie par l'ange. « Tu enfanteras un Fils et tu appelleras son nom JÉSUS. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume. » (Luc i, 31-33.) Les prophéties sur ce sujet, non encore accomplies, sont innombrables.

Mais est-ce que jadis Jéhovah n'était pas roi dans Jérusalem? Oh! oui, très-certainement, il l'était! Depuis le temps où Israël fut délivré et tiré d'Égypte jusqu'aux jours de Samuel, Jéhovah était leur roi. Alors ils désirèrent un roi comme en avaient les nations voisines, et rejetèrent Jéhovah comme leur

roi. Mais cela aboutit à une chute complète, comme toute chose avec Israël sous la loi. Depuis les rivages de la mer Rouge jusqu'à la cime du Calvaire et à la lapidation d'Étienne, nous ne trouvons qu'une histoire continuelle de chutes: et non pas dans une position seulement, mais dans toutes les positions successives où le peuple fut placé. Que nous envisagions Israël comme sous la loi — comme une vigne qui avait été transportée hors d'Égypte et plantée dans le pays — comme la femme que Jéhovah avait épousée — ou comme le témoin de Dieu sur la terre, partout nous trouvons non-seulement qu'il manqua sans cesse, mais que toujours il fut *incorrigible* dans son péché. En conséquence, les justes jugements de Dieu tombèrent sur lui à la fin. Leur bien-aimée Jérusalem fut environnée d'armées, leur temple et leur cité furent rasés jusqu'à terre, et ceux qui échappèrent au tranchant de l'épée furent dispersés par l'amer déplaisir du Seigneur aux quatre vents des cieux.

Depuis cette époque jusqu'à aujourd'hui, la condition d'Israël a été « délaissée et en désolation »; mais elle ne le sera pas toujours. Il est bon de remarquer dans un sujet tel que celui-ci, la différence qu'il y a entre les voies de Dieu en *gouvernement* à l'égard de son peuple, et ses voies en *grâce*. Selon le juste gouvernement de Dieu, les Juifs ont été et sont encore sous le châtiment de sa main à cause de leurs péchés et de leur impénitence, mais la grâce et l'amour de son cœur pour eux demeurent invariablement les mêmes. Remarquez les propres termes de l'alliance, « Ainsi j'affligerai la postérité de David à cause de cela, *mais non pas à toujours.* » 1 Rois xi, 59). C'est là un principe d'une importance immense, non pas seulement

avec Israël et avec l'Eglise, mais avec tout chrétien individuellement. L'apôtre fait allusion au même grand principe, quand il traite de la rejection et du rétablissement d'Israël. « Elles ont été retranchées à cause de.... mais ils sont bien-aimés selon l'élection, à cause des pères. Car les dons et la vocation de Dieu sont sans repentir. » Rom. xi.

Le prophète Osée décrit d'une manière touchante l'état actuel et la future restauration des Juifs. « Car les enfants d'Israël demeureront plusieurs jours sans roi et sans gouverneur, sans sacrifice et sans statue, sans éphod et sans théraphim. Mais après cela les enfants d'Israël se retourneront et rechercheront l'ÉTERNEL leur Dieu et *David leur Roi*; ils vénèreront l'Éternel et sa bonté aux derniers jours.» Précieuse pensée! Ils « rechercheront encore l'Éternel leur Dieu et David leur Roi. » Et qu'est-ce que le livre des Cantiques? N'est-il pas pour le résidu l'assurance et la réassurance de l'affection immuable du Roi? Les Israélites fidèles des derniers jours peuvent lire ici l'amour, l'infatigable, le patient amour, l'amour qui ne fait jamais de reproches, de « l'Éternel leur Dieu, et de David leur Roi. » Dans le passé, tout faillit sous la loi; ils étaient là sur le fondement de la partie conditionnelle de l'alliance. Dans l'avenir ils seront sur le fondement de l'Alliance inconditionnelle de Dieu, et leur bénédiction aura pour mesure la valeur du sacrifice de leur Messie jadis rejeté, et la plénitude de l'amour de Dieu. Mais qui peut mesurer ce qui est incommensurable? Tel sera l'amour du Roi pour son Epouse Juive.

Le livre de Ruth est comme l'illustration, de la manière la plus simple et la plus touchante, du passé, du présent, et de l'avenir d'Israël.

Il ne resta pas de fruit de la vie d'épouse de Nahomi. « Ne m'appellez pas Nahomi, » dit-elle, (ce nom signifie *mon plaisir*), mais « appelez-moi Mara, » *amertume*, « car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume. » Son mari, Eli-Mélec, (nom qui signifie : *Mon Dieu est roi*) et ses deux fils étaient morts au pays de Moab. Nahomi était maintenant veuve, abandonnée, sans enfants, et, naturellement, sans ressources. « Appelez-moi Mara... Je m'en allai pleine de biens, et l'Éternel me ramène vide. » Image frappante de la nation Juive qui, ayant perdu Dieu, comme son roi et son mari, est maintenant comme veuve et abandonnée. Mais un faible résidu, dans la personne de l'humble et débonnaire Ruth, s'attache à Nahomi, et, virtuellement, s'abrite sous les ailes du Dieu d'Israël. « Bienheureux les débonnaires, car ils hériteront de la terre. » Les champs dans lesquels elle entra d'abord comme une glaneuse, devinrent sa propriété. Mais le plus proche parent qui a droit de rachat refuse de racheter l'héritage, s'il faut qu'en même temps il prenne pour femme Ruth ; et cela est constaté en présence de dix témoins. Ces dix hommes de la ville peuvent représenter les dix Commandements qui furent donnés avant la venue du Christ ; mais il n'y eut pas de fruit pour Dieu sous la loi. Voyez Rom. vii, 4-4.

· Désormais, Booz (ce qui signifie : *en Lui est la force*) épouse de tout son cœur la cause du faible résidu de la maison d'Eli-Mélec. Il est type de Christ ressuscité, qui a été « déterminé Fils de Dieu, en puissance, par la résurrection des morts. » (Rom. i, 4). Une circonstance qui donne à ce tableau une si parfaite beauté, c'est que Ruth n'avait directement aucun droit sur Booz. Il n'était pas le plus proche dans la parenté ; ainsi ce n'était absolument que *grâce*. Il faut désor-

mais que tant Israël que les Gentils parviennent à l'héritage sur le fondement de la *grâce pure*. « Et Ruth enfanta un fils.... Alors Nahomi prit l'enfant, et le mit dans son sein, et elle lui tenait lieu de nourrice, » et les voisins dirent : « Un fils est né à Nahomi. » Scène touchante ! Aimable esprit de grâce ! Le cœur de la veuve est mis à même de chanter comme aux jours de sa jeunesse. La délaissée est devenue, pour ainsi dire, une mère d'enfants ; le sein qui avait perdu tous ses enfants possède de nouveau un héritier : tout est joie et allégresse ! Quelle délicieuse image nous avons là du plein retour d'Israël à l'honneur, à la gloire et à sa haute position dans le pays ! Avant longtemps, le véritable Booz prendra en main la cause du résidu fidèle, et rétablira Israël dans sa terre sur un pied complètement nouveau. Tel est le radieux sujet de passages sans nombre de l'Écriture.

En voici un exemple : « Alors les Nations verront ta justice, et tous les rois ta gloire : et on t'appellera d'un *nouveau nom* que la bouche de l'Éternel aura expressément déclaré. Tu seras une couronne d'ornement en la main de l'Éternel, et une tiare royale dans la main de ton Dieu. On ne te nommera plus la délaissée, et on ne nommera plus ta terre la désolation ; mais on t'appellera Hephtsi-bah (c'est-à-dire, mon bon plaisir est en toi), et ta terre Beulah (c'est-à-dire, mariée) ; car l'Éternel prendra son bon plaisir en toi, et ta terre aura un mari. » (Es. LXII). Et encore : « Néanmoins, voici : je l'attirerai après que je l'aurai promenée par le désert, et je lui parlerai selon son cœur. Et je lui donnerai ses vignes depuis ce lieu-là, et la vallée de Hachor pour l'entrée de son attente ; et elle y chantera comme aux jours de sa jeunesse, et comme lorsqu'elle remonta du pays d'Égypte.... Et je t'épou-

serai pour moi à toujours, je t'épouserai, dis-je, pour moi, en justice et en jugement, et en gratuite, et en compassion. Même je t'épouserai en fermeté et tu connaîtras l'Éternel. » (Osée II). Merveilleuse, incomparable grâce ! La grâce de Dieu au premier des pécheurs ! L'amour est la source, la grâce coule, le perdu est retrouvé. L'amour est toujours le même. Le Seigneur aime Israël — Il aime l'Église — Il aime individuellement le croyant — Il aime d'un amour parfait toute âme qui est attirée à Lui. L'amour le plus profond c'est le sien, et ses joies sont les joies les plus profondes. Oh ! amour sans pareil — grâce illimitée — céleste joie, et éternelles délices — Halleluiah ! « Le roi m'a introduite dans ses cabinets. »

VERS. 4, 5. « O filles de Jérusalem, je suis brune mais de bonne grâce ; je suis comme les tentes de Kédar, et comme les courtines de Salomon. Ne prenez pas garde à moi de ce que je suis brune, car le soleil m'a regardée ; les enfants de ma mère se sont mis en colère contre moi, ils m'ont mise à garder les vignes, et je n'ai point gardé la vigne qui était à moi. »

L'Épouse a parlé des embrassements du Roi, de son amour, de son nom et de ses cabinets. Maintenant, remuée par quelque chose qui s'est présenté, elle rappelle et confesse sans réserve ce qu'elle est en elle-même. Mais en même temps elle affirme avec bonheur ce qu'elle est aux yeux de Christ ! Vérité nécessaire dans tous les temps, si nous voulons nous conserver dans un bon équilibre d'esprit. Plus nous connaissons complètement l'indignité, la bassesse de la chair, plus nous apprécierons la valeur de Christ, et plus nous comprendrons l'œuvre du Saint-Esprit. Tant que la dépravation totale de la nature humaine ne sera pas reconnue dans l'âme comme une réalité,

il y aura de la confusion dans notre expérience, quant aux vaines prétentions de la chair et aux divines opérations de l'Esprit.

Il n'y a absolument rien de bon dans notre nature charnelle. Le plus avancé dans la vie divine a dit : « En moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien. » Comme c'est absolu, sans exception ! « Point de bien. » Mais ne pourrait-on pas l'améliorer par des soins avec la prière et la vigilance ? Non, jamais ; elle est entièrement incurable. Il y a longtemps, longtemps, que cela a été affirmé par le Dieu de vérité. Lisez Gen. vi. « Et Dieu vit que la malice des hommes était très-grande sur la terre, et que toute l'imagination des pensées de leur cœur n'était que mal en tout temps... Et Dieu dit à Noé, la fin de toute chair est venue devant moi. » Or, qu'est-ce que la fin, ou le résultat de *toute chair*, sinon « le mal », « rien que le mal, » et « le mal en tout temps ? C'est-à-dire, évidemment, le mal sans aucun bien, et le mal sans relâche ; et remarquez-le, c'est ce qui est dit de *toute chair*, et non de quelqu'une seulement : de telle sorte qu'elles y sont toutes comprises. Il est vrai que chez quelques-uns il se peut que nous trouvions une nature polie, cultivée, aux mœurs douces, et aux manières élégantes, et chez d'autres une nature rude, inculte, grossière ; mais dans les uns comme dans les autres c'est la nature charnelle. Il est possible que nous ne soyons pas capables de plier une barre de fer, cependant elle peut être étendue sous le marteau de telle sorte qu'elle devienne tout à fait flexible, mais c'est encore le *même fer*. Son apparence a changé, mais sa nature est la même.

Mais, en admettant que tout cela est vrai de notre triste nature morale, pourquoi l'appeler « une vérité

nécessaire à un bon équilibre d'esprit. » Parce qu'elle nous rend capables de distinguer entre la chair et l'Esprit, et de savoir d'où peut venir telle pensée, telle suggestion, ou tel penchant. Il est de toute importance de voir qu'ils sont tous les deux en nous, et que l'un est le bien sans mélange, et l'autre le mal sans mélange aussi. Une confusion inextricable, le trouble, l'angoisse, et, dans certain cas, une mélancolie profonde, sont les malheureux résultats de l'ignorance où l'on est sur ce point, je veux dire sur le sujet des deux natures. Il ne saurait provenir rien de bon de notre nature charnelle. Supposez que je rencontre une personne profondément inquiète à l'égard de son âme, et ardemment désireuse de connaître Christ et le salut. Je sais d'une manière certaine que le Saint-Esprit est à l'œuvre dans cette âme. De semblables désirs pour Christ et le salut sont bons, et ne sauraient jamais provenir d'une nature qui hait à la fois Dieu et Christ, et qui aime mieux ce monde que le ciel. Il est possible sans doute que l'âme éprouve beaucoup d'angoisse, et soit remplie d'incertitudes et de craintes quant à l'issue, et même qu'elle refuse d'être consolée : mais dans la pensée de Dieu elle est sauvée déjà ; elle se réjouira lorsqu'elle croira la vérité. La bonne œuvre était commencée dans l'âme du fils prodigue, lorsque pour la première fois il dit en lui-même : « Je me lèverai et je m'en irai vers mon Père. » L'Esprit de Dieu satisfera pleinement tout désir qui procède de lui. Christ lui-même est la parfaite réponse à tous les désirs du cœur.

L'Écriture Sainte nous enseigne trois points d'une importance journalière pratique, savoir : que la chair est opposée à l'Esprit, que Satan est opposé à Christ, et que le monde est opposé au Père (Gal. v ; Gen. iii :

4 Jean 11). Ce sont là nos trois grands ennemis, et il en résulte qu'il importe beaucoup de savoir de quel côté nous sommes. C'est ainsi, par exemple, qu'au lieu de me mettre en perplexité pour rechercher où commence le monde et où il finit, en quoi consiste la *mondanité*, je n'ai qu'à me demander simplement : « Cela, est-il du Père ? » Dans des centaines de cas, il serait impossible de dire où la *mondanité* commence et finit, en regardant à la chose elle-même; mais vous pouvez vous assurer bientôt « si elle est du Père. » Et quand nous voyons qu'elle n'est pas du Père, la question est résolue : il faut qu'elle soit du monde.

L'Écriture ne connaît pas de principe *intermédiaire*, de principe *neutre*. La même règle s'applique aux deux autres points que nous avons indiqués. Tout ce qui n'est pas de l'Esprit est de la chair, et tout ce qui n'est pas de Christ est de Satan.

Mais, quoique nous soyons entrés dans ces détails pratiques en méditant les paroles de l'Épouse, nous ne pensons nullement que de semblables pensées occupent son esprit, l'expérience de l'âme, chez les Juifs, étant plutôt d'un caractère plus extérieur, temporel et typique.

« Je suis brune. » Ces paroles sont relatives à son aspect extérieur, à son teint — elle est brûlée par le soleil. La chose a eu lieu selon l'avertissement du prophète : « Au lieu d'un *beau* teint elles auront le teint tout *hâlé*. » (Es. III, 24). Et à cause de cela elle ressent vivement le curieux regard des filles de Jérusalem. « Ne prenez pas garde à moi de ce que je suis brune, car le soleil m'a regardée. » Il fut un temps où la fille de Sion était belle et glorieuse, un sujet de louange sur la terre. « Ta renommée, dit le prophète, se répandit parmi les nations à cause de ta beauté; *car elle*

était parfaite à cause de ma magnificence que j'avais mise sur toi, dit le Seigneur, l'Éternel. » (Ezéch. xvi). Mais pour son ingratitude et son infidélité, elle fut réduite à la triste condition d'une pauvre esclave brûlée par le soleil. Le prophète Jérémie, dans ses « Lamentations » sur la chute de Jérusalem, décrit aussi de la manière la plus touchante, non-seulement ce qu'elle fut jadis, mais ce qu'elle est devenue à la suite de l'affliction et de la souffrance : « Ses hommes honorables (*vers. angl.* : ses Nazaréens), étaient plus nets que la neige, plus blancs que le lait; leur teint était plus vermeil que les pierres précieuses, et ils étaient polis comme un saphir. Leur visage est plus noir que les ténèbres, on ne les connaît point par les rues; leur peau tient à leurs os; elle est devenue sèche comme du bois. » Certes, il peut bien s'écrier dans l'amertume de son âme : « Comment l'or est-il devenu obscur? Comment le fin or s'est-il changé? » O mon âme, si tels sont les redoutables, les amers et tristes fruits du péché dans ce monde où « la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement, » quels ne seront-ils pas dans le monde à venir où il n'y a plus d'espérance, et où le désespoir s'empare de l'âme coupable? Peux-tu reporter tes regards sur la croix, et y voir *tes péchés, tous tes péchés*, jugés, ôtés, et ensevelis dans les profondeurs de l'oubli éternel? Dieu et la foi connaissent seuls la puissance de cette croix, et se glorifient dans son éternelle efficacité. Juge donc pleinement, *aujourd'hui*, tout le mal qui se trouve en ton cœur et toutes tes voies, sachant que Christ a été jugé pour tout cela à la croix. Ce qui a été imputé à Christ ne te sera jamais imputé. « Bienheureux est l'homme à qui l'Éternel *n'impute point son iniquité*, et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude. » Ps. xxxii.

Lorsque je vois que Christ a porté, et a ôté pour toujours, par le sacrifice de Lui-même, le péché sur lequel je pleure, toute fraude s'en va. Je n'ai aucun désir de cacher, d'atténuer, ou d'excuser mon péché. Il fut ôté à la croix, et maintenant il est *pardonné* sur ce fondement. En présence d'un tel amour et d'une bonté pareille, *la crainte* est bannie; je me sens dans une entière liberté et le cœur au large, et ne puis que célébrer le Seigneur pour la grâce infinie dont il a usé envers moi.

Le terme « noire » (*la vers. angl. a* : « Je suis noir ») sert généralement dans l'Écriture à exprimer un état d'affliction, de souffrance et de persécution. « Ma peau, dit Job, est devenue noire sur moi, et mes os se sont desséchés par l'ardeur qui me consume. » (Chap. xxx, 30). Il en est particulièrement ainsi d'Israël rebelle. Mais dans notre passage, la confession que fait l'Épouse est rattachée avec beaucoup de charme à la foi en Christ, et devient ainsi moralement la fidèle expression de tous les croyants : « Je suis noire, mais de bonne grâce. » En moi-même noire comme le péché — plus blanche que la neige en Christ.

Tel sera, *dans le dernier jour*, le langage du résidu craignant Dieu, qui aura passé par les profondeurs de la détresse de Jacob, et que l'ardeur de « la grande tribulation » aura, à vrai dire, douloureusement hâlé. Non-seulement ces Juifs pieux seront persécutés sous l'Antichrist, le grand oppresseur, mais même leurs frères selon la chair se tourneront contre eux : « Ecoutez la parole de l'Éternel, vous qui tremblez à sa parole; vos frères qui vous haïssent et qui vous rejettent comme une chose abominable à cause de mon nom, ont dit : que l'Éternel montre sa gloire : *Il sera donc vu à votre joie, mais eux seront honteux.* » (Es. LXVI, 5).

C'est là, croyons-nous, ce à quoi fait allusion l'Épouse maintenant joyeuse : « Les enfants de ma mère se sont mis en colère contre moi ; ils m'ont mise à garder les vignes. » Comme une autre Ruth, les vignes auxquelles elle fut forcée de travailler sont devenues siennes. Et heureuse désormais dans l'amour de son grand libérateur et son riche Seigneur, elle peut parler librement de ce à travers quoi elle avait passé, et de ce qu'elle était encore à ses propres yeux : « noire comme les tentes de Kédar — gracieuse comme les courtines de Salomon. »

Les fils d'Ismaël, à ce qu'on rapporte, se servent des peaux rudes, velues, de leurs boues noirs pour la couverture extérieure de leurs tentes, qui ont ainsi dans le désert, à l'œil du voyageur, un aspect extrêmement noir sous les rayons d'un brillant soleil. Et très-certainement, placé, dans sa meilleure condition, sous les rayons du soleil de justice bien autrement brillant. l'homme serait de beaucoup plus noir que la tente de l'Arabe sauvage. Même une lampe allumée, comme on l'a dit : si on la place dans les rayons du soleil on n'en peut rien voir que la mèche noircie. Mais, ô pensée trois fois heureuse ! si le sentiment de notre laideur peut nous troubler encore, il ne trouble plus le bien-aimé Seigneur. Il l'a éloignée de ses yeux tout entière et pour toujours : et l'œil de la foi voit avec lui. Le jugement de Dieu et celui de la foi sont toujours les mêmes : tes péchés qui étaient en grand nombre *sont* pardonnés. Le sang de Jésus-Christ nous purifie de *tout* péché.

L'expression « courtines de Salomon » peut avoir trait au magnifique voile du temple de Salomon, type de la sainte humanité de Jésus. Tous les croyants, cependant, seront rendus semblables à l'Homme parfait

maintenant qui est dans le ciel, le chef de la nouvelle création. « Comme nous avons porté l'image de celui qui est terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste. » (1 Cor. xv, 49). Les « Filles de Jérusalem » introduites ici, sont évidemment distinctes de l'Épouse, quoique étroitement unies avec elle, ainsi que le montre la place importante qu'elles occupent dans cette magnifique scène. Si l'Épouse représente la cité bien-aimée, Jérusalem, la capitale terrestre du grand Roi, les filles de Jérusalem peuvent représenter les *villes de Juda*, circonstance qui nous explique leur présence et leur place en maintes occasions, quoiqu'elles n'atteignent jamais dans la faveur du Roi la position de l'Épouse. Selon la parole du Seigneur, Jérusalem doit avoir toujours la prééminence : « Car j'ai maintenant choisi et sanctifié cette maison, afin que mon nom y soit à toujours ; et mes yeux et mon cœur seront toujours là. » 2 Chron. vii, 16.

VERS. 6. *Déclare-moi, toi qu'aime mon âme, où tu pais, où tu fais reposer ton troupeau sur le midi ; car pourquoi serais-je comme une femme errante vers les parcs de tes compagnons.* » Maintenant un changement béni a eu lieu dans l'occupation de l'Épouse. L'Époux remplit son cœur et ses regards. Le moi a disparu ! Quelle grâce ! Il ne s'agit plus maintenant du moi noir, ni du moi gracieux. C'est toujours malheureux en définitive d'être occupé du moi. Si les regards se portent sur le moi, *au dedans*, au lieu de se porter *au dehors*, et sur Christ, il en résulte des angoisses et des douleurs sans nombre.

Ce magnifique verset, ô mon âme, renferme trois choses qui méritent bien que tu les médites sérieusement.

I. L'affection ardente du cœur. Elle ne dit point,

remarque-le, « ô toi que mon âme » *doit* aimer, ou même *désire* aimer, mais « ô toi qu'*aime* mon âme. Il y a dans son cœur une brillante flamme d'amour pour la personne de son Seigneur et Sauveur. Elle L'aime Lui-même. « Déclare-Moi, Toi. » C'est là l'étroite intimité, « Moi, » « Toi, » — « Toi, » « Moi. » Condition heureuse pour une âme ! Qu'est-ce, ô mon âme, que tu en connais ?

Le mot *appréciation* me semble plus propre à exprimer le peu que je connais de ce sujet béni, que l'idée d'une vive et ardente affection réellement *sentie*. Qu'y a-t-il parmi tout ce qui existe, je le demande, dont je me soucie plus que de mon Sauveur, — que je voulusse lui préférer ? Qu'est-ce que cela ? Est-ce de l'amour ? Quel autre — quoi d'autre — est aimé davantage ?

Mais, perspective radieuse ! le jour approche où ces yeux verront le Roi dans sa gloire. Et alors ce cœur si froid, si paresseux, sera ravi de sa beauté, et brûlera à jamais pour Lui seul de la flamme pure d'un amour parfait.

II. C'est de Lui-même *directement* qu'elle désire recevoir sa nourriture. « Déclare-moi... où tu pais ton troupeau. » Elle ne va point aux pasteurs d'Israël qui se souciaient plus de la toison que du troupeau, mais au Souverain Pasteur lui-même. Elle avait été amenée à Lui dans son caractère de Roi, maintenant elle lui fait appel comme *Berger*. Comme David jadis, il est le Roi-Berger ; et avec quelle bonté, quel amour et quelle tendresse, ne rassemblera-t-il pas encore les brebis d'Israël maintenant dispersées ! Peut-on voir rien de plus miséricordieux et de plus beau que les versets que voici : « Car ainsi a dit le Seigneur, l'Éternel : Me voici, je redemanderai mes brebis, et je les recher-

cherai. Comme le pasteur se trouvant parmi son troupeau, recherche ses brebis dispersées, ainsi je rechercherai mes brebis, et les retirerai de tous les lieux où elles avaient été dispersées au jour de la nuée et de l'obscurité. Je les retirerai donc d'entre les peuples, et les rassemblerai des pays, et les ramènerai dans leur terre, et les nourrirai sur les montagnes d'Israël auprès des cours des eaux, et dans toutes les demeures du pays. Je les paîtrai dans de bons pâturages, et leur parc sera dans les hautes montagnes d'Israël; et là elles coucheront dans un bon parc, et paîtront en de gras pâturages sur les montagnes d'Israël. Moi-même je paîtrai mes brebis, et les ferai reposer, dit le Seigneur, l'Éternel. » Ezéch. xxxiv.

III. Son cœur soupire après le repos que goûte à midi le troupeau si favorisé de Christ. « Déclare-moi... où tu fais *reposer ton* troupeau sur le midi. » Communion personnelle, nourriture divine, et tranquille repos, telles sont les riches bénédictions après lesquelles maintenant son âme soupire avec ardeur. Fatiguée d'avoir vainement cherché le repos et la nourriture loin de Dieu, elle soupire après les verts pâturages et les eaux paisibles de son amour et de sa grâce. Ceux qui ont erré sur les sombres montagnes que ne réjouit jamais la lumière de la face de Dieu, connaissent leur terrible stérilité. Mais lorsque le rétablissement est complet et heureux, le tendre gazon est plus doux que jamais. L'Église ayant goûté le bonheur qui se trouve dans la communion avec le Seigneur, tout son désir, maintenant, est qu'elle croisse et ne s'interrompe jamais.

La pensée que les autres peuvent douter de sa sincérité, la trouble extrêmement. « Car pourquoi, ajoute-t-elle, serais-je comme une femme errante

(*Vers. angl., note marg., « voilée »*) vers les parcs de tes compagnons? » Quels sont ces « compagnons », c'est ce qu'il est peut-être difficile de dire, à moins qu'ils ne soient des *sous-bergers* qui pourraient ne pas la comprendre, ou ne pas sympathiser avec elle comme le Berger-Royal lui-même. Il connaissait son cœur : elle pouvait se confier au sien. Le terme « voilée » semble suggérer l'idée d'une personne suspecte (Gen. xxxviii, 15). C'est quelque chose de très blessant pour une âme honnête, une âme droite, mais ce n'est pas extraordinaire. Plusieurs de ceux qui font profession d'être les pasteurs des brebis de Dieu, sont peu en état de comprendre la voie d'une âme qui marche avec le Seigneur en dehors de toutes prescriptions, de toutes règles d'homme, et qui désire plaire au Seigneur, quand même il lui faudrait pour cela déplaire à tout le reste. Il existe une énergie de l'amour qui élève bien au-dessus de tous les arrangements humains, et qui met en communion *immédiatement* avec le Seigneur, et non pas *médiatement* : une énergie qui ne peut s'accommoder de la lente routine des formes humaines. Une personne animée d'un esprit semblable sera très vraisemblablement mal comprise, et représentée sous un faux jour par ceux qui suivent des chemins plus battus : comme Anne, la mère de Samuel, qui priait avec une énergie intérieure, spirituelle, qu'Héli, le sacrificateur de Dieu, ne comprit point. Mais le Seigneur connaît le motif du cœur, et la source de l'énergie.

Mais voilà que juste au moment où la bien-aimée souffrait dans son âme des bas soupçons des autres, le Bien-Aimé apparaît pour sa consolation. C'est la première fois que nous entendons la voix de l'Époux. Mais quelle grâce en découle pour elle ! quel-

les paroles que celles qui tombent de ses lèvres! « O la plus belle des femmes! » est la première expression de son cœur, et elle suffit certainement pour adoucir la plus grande amertume d'âme.

L'Épouse pouvait ressentir du trouble de sa propre apparence, et de l'indignité des pensées des autres; mais une pareille assurance de l'amour et de l'estime de Christ est bien propre à éloigner tout son chagrin, et à remplir son cœur d'une joie sans bornes. Au lieu de la voir comme elle est en elle-même « noire comme les tentes de Kédar — comme une esclave du dehors flétrie par le soleil — Christ lui assure qu'il l'estime non-seulement, belle et gracieuse, mais *la plus belle des belles*.

VERS. 7. « *Si tu ne le sais pas, O la plus belle d'entre les femmes! sors après les traces du troupeau, et pais tes chevrettes près des cabannes des bergers.* » La réponse de l'Époux est prompte et nette, mais rien de plus. Elle n'exprime aucune approbation quant aux questions faites par l'Épouse, questions fort importantes assurément. Pourquoi en est-il ainsi? Le Bien-Aimé ne prend-il pas plaisir à entendre de telles questions de la part de sa bien-aimée? Il ne le dit pas, quelle que soit leur importance. Il prend son plaisir en elle-même, et il lui en donne l'assurance dans les termes les plus forts. « O la plus belle d'entre les femmes! » Son amour est invariablement le même. Heureuse pensée! Rien de ce qui peut se trouver dans ses voies, rien de tout ce que les autres peuvent dire à son sujet, ne saurait jamais altérer l'affection de son cœur pour son épouse, quoique, hélas, il y ait, dans ce qu'elle dit et ce qu'elle fait, bien des choses qu'il ne saurait approuver. Le croyant est, personnellement, parfait en Christ et aux yeux de Christ. Il est

«justifié de toutes choses», mais, dans la pratique, sa vie est pleine de manquements.

Dans ce cas ci, la manière dont il s'adresse à elle, et sa réponse à ses questions, respirent un esprit différent. Pourquoi cela? demandé-je encore. Mon âme voudrait savoir la pensée du Maître. Que ne m'est-il accordé de voir un brillant rayon de la lumière du Saint-Esprit illuminer la page sacrée! Je connaîtrais alors, non pas simplement la lettre de l'Écriture, mais les pensées et les sentiments de l'Esprit d'où elle découle. Apprends donc, ô mon âme, que jamais l'Écriture n'exprime d'approbation, excepté quand elle est compatible avec la vérité et la sainteté. Combien souvent ne nous arrive-t-il pas de prier pour des choses que nous avons? Qu'il nous arrive souvent de demander lumière et direction quant à notre marche, lorsque la lumière d'un ciel sans nuage brille sur le chemin que nous devons suivre! Naturellement la brebis est, de toutes les créatures des champs, la plus facile à s'égarer.

N'y a-t-il pas dans ce petit mot «si», quelque chose qui semble impliquer que Christ s'attendait à ce qu'elle eût connu le sentier de son troupeau? Comme s'il avait dit — sûrement tu le sais. Ma pensée sur toutes ces questions, comme pasteur d'Israël, est clairement devant toi : pourquoi ne pas lire, mon amour, et comprendre? Il ne peut faire des reproches, cependant son amour est fidèle. C'est de la même manière qu'il dit à Philippe : «Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe.» Avec quelle douceur il conduit! Quelle bonté même dans les reproches de son amour!

Les jeunes chrétiens se préoccupent très peu ordinairement de la communion chrétienne, telle qu'elle

est enseignée dans la parole de Dieu. En général, ils suivent la marche qui leur convient le mieux ou qui leur est le plus agréable, sans que leur conscience soit travaillée sur la question s'ils marchent sur les traces du troupeau. Ils peuvent avoir raison ou avoir tort quant à la voie qu'ils suivent, mais ils n'ont jamais examiné la parole de Dieu avec abondance de prières, pour s'assurer de sa pensée sur ce point. Si l'Eglise eût continué de marcher sans division, telle qu'elle était à la Pentecôte, il n'y aurait pas eu lieu à un exercice de conscience et à un examen semblables; mais l'Eglise professante se trouvant aujourd'hui divisée en tant de sections, il est convenable que tout enfant de Dieu sonde les Ecritures afin de connaître et de faire sa sainte volonté.

Il est douloureux de voir, néanmoins, tant de chers rachetés du Seigneur considérer ce sujet comme n'étant *pas essentiel* et n'ayant *pas d'importance*. Une pareille pensée, qu'il me soit permis de le dire affectueusement à ceux qui la tiennent, n'a jamais procédé de la Bible. Elle est très déshonorante pour Dieu et très préjudiciable à l'âme. Les épreuves par lesquelles nous voyons passer l'Epouse, dans les diverses parties de ce livre, paraissent entièrement dues à sa négligence des instructions données ici. Nous sommes convaincu que *la communion ecclésiastique vient en importance immédiatement après le salut de l'âme*. Si le chrétien y est indifférent et n'a pas la conscience exercée sur la pensée du Seigneur à cet égard, il peut être certain de marcher selon sa propre volonté. Et alors quelles doivent être les conséquences? Dieu est dépouillé de sa gloire; sa parole est mise de côté; le Maître n'est point suivi; l'Esprit est contristé, et l'âme perd sa fraîcheur. En de telles circonstances, « le

premier amour » décline bientôt, et la paix et la joie font place aux doutes et aux craintes.

Il s'en trouve comparativement bien peu, croyons-nous, qui gardent longtemps leur premier amour dans toute sa fraîcheur divine. Bientôt on ne se souvient que faiblement du sentiment vif que l'on avait d'abord du « grand amour » du Seigneur, et de la manière dont Il est venu au devant de toutes nos nécessités. C'est là déchoir de notre premier amour. Et comment cela se fait-il? Au lieu de continuer d'avancer dans une plus parfaite connaissance du Seigneur et de ne chercher qu'à lui plaire, nous choisissons notre propre chemin, nous suivons notre propre volonté, et par là nous contristons le Saint-Esprit : par suite, les ténèbres s'épaississent sur l'âme, la lumière est, pour ainsi dire, repoussée, et nous devenons faibles et incertains en toutes choses.

En Math. xi, le Seigneur fait mention de *deux sortes de repos* que nous pouvons bien signaler ici : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et êtes chargés, et moi, je vous *donnerai* du repos. » Ce repos-là est le don immédiat de son amour par la foi en lui : tous les croyants, sans exception, le possèdent. Dès que nous venons à Jésus, tous nos pénibles et vains efforts après le salut prennent fin, et le lourd fardeau du péché sous lequel nous gémissions est pour toujours éloigné. Mais le Seigneur dit en outre : « Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous *trouverez le repos* de vos âmes. » Quant au *repos de la conscience*, Il le donne au moyen du pardon de nos péchés, du moment que nous croyons en lui : pour ce qui est du *repos du cœur*, nous le trouvons dans l'obéissance et la soumission à sa volonté : « Prenez mon joug sur vous, et

apprenez de moi... et vous *trouverez le repos* — repos et paix en toutes circonstances, quelque difficiles qu'elles soient. Ce passage fait comprendre pourquoi chez tant de chrétiens, des inquiétudes d'âme suivent de si près les joies de la conversion, et pourquoi, lorsque des difficultés surviennent, tout en connaissant le pardon des péchés, ils sont inquiets et agités. La soumission à Christ, dans les détails de la vie, tant sociale qu'ecclésiastique, et le devoir d'apprendre de Lui sont, hélas! perdus de vue par la généralité des enfants de Dieu. Etre sous le même joug avec Christ, c'est marcher côte à côte et pas à pas avec Lui : « Prenez *mon joug sur vous*. » Ce serait là en vérité marcher étroitement avec le Seigneur, et de cette manière nous *trouverions* à coup sûr *le repos*, car toute notre faiblesse retomberait sur lui. Lorsque deux êtres sont ensemble sous un même joug, le fort peut constamment donner assistance au faible; et sûrement le plus faible chrétien placé sous le même joug que Christ, le Puissant, n'a rien à redouter : il ne saurait y avoir une difficulté pour lui. Toutes nos vaines frayeurs s'évanouiraient devant Christ, et les roues de notre chariot se mouvraient légèrement à travers les sables les plus profonds du désert.

Mais il sera dit par quelques-uns que tout cela est assez clair quant à la marche et à la sainteté individuelles, mais que ce qui tient à notre marche et à notre position ecclésiastiques n'est pas aussi clairement révélé. Rien ne serait aussi peu convenable que de voir de jeunes chrétiens s'ériger en juges des diverses dénominations sous lesquelles se sont rangés ceux qui font profession de christianisme. Mais il est permis à tous, et c'est le devoir de tous, jeunes et vieux, de s'enquérir de la pensée du Seigneur sur cet important sujet. Nous

sommes placés sous une responsabilité collective, aussi bien que sous une responsabilité individuelle : et la parole du Seigneur nous parle aussi clairement de l'une que de l'autre.

Rien de plus clair, assurément, sur la communion ecclésiastique que Math. xviii, 20 : « Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux. » Ces paroles posent nettement la base de toute communion chrétienne — Christ pour centre, et les croyants rassemblés autour de lui par le Saint-Esprit. Remarquez que le Seigneur ne dit pas, où deux ou trois se *rencontrent*, ni, où deux ou trois *s'assemblent*, mais, où deux ou trois *sont* rassemblés : faisant allusion par là à une énergie qui rassemble, et non pas simplement au choix ou à l'exercice de la volonté humaine. Le Saint-Esprit, nous le savons, est l'énergie qui rassemble autour du nom de Jésus. (Jean xiv, xvi). Christ est le centre donné de Dieu — Son Esprit, la puissance de rassemblement autour de ce centre — ses enfants, ceux qui « *sont* rassemblés. » C'est là l'Eglise de Dieu ; et c'est ce que nous devons rechercher, non pas dans les mots ou dans l'esprit seulement, mais dans un corps réellement existant.

« Je prierai le Père, » dit le Seigneur bien-aimé, comme il était sur le point de quitter ses disciples, « et il vous donnera un autre Consolateur, *pour demeurer avec vous éternellement*, savoir, l'Esprit de vérité, lequel le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et ne le connaît pas ; mais vous le connaissez, parce qu'il demeure *avec vous*, et sera *en vous*. » (Jean xiv, 16, 17). Nous avons, dans ces paroles, la puissance qui rassemble, qui forme, et qui maintient l'Eglise de Dieu. Tous les croyants sont rassemblés à Christ comme à leur centre unique,

constitués en *un seul corps*, et maintenus en une vivante unité par la demeure du Saint-Esprit.

Remarquez particulièrement trois choses par rapport à la présence du Saint-Esprit dans l'Eglise : 1^o « Pour demeurer avec vous *éternellement*. » Non pas un temps limité, comme il en avait été du Seigneur lui-même, mais *éternellement* ; 2^o il demeure *avec vous* : envisagés comme formant une assemblée, Il sera *avec vous* ; 3^o et sera *en vous* : habitant en chaque croyant *personnellement*. Plus tard les apôtres enseignèrent clairement dans leurs épîtres ces précieuses vérités : « Ne savez-vous pas que *votre corps* est le temple du Saint-Esprit qui est en vous ? » (1 Cor. VI, 19). « En qui aussi vous êtes édifiés ensemble, pour être une *habitation de Dieu par l'Esprit*. » (Eph. II, 22). Oh ! la merveilleuse vérité ! Vérité précieuse et bénie ! L'Esprit « en vous, » « avec vous, » « éternellement. » Quel riche douaire que celui de l'Epouse de l'Agneau !

Maintenant arrêtons-nous un peu à un fait qui illustre d'une manière pratique le passage Math. XVIII, 20. « Le soir donc de ce jour-là, qui était le premier de la semaine, et les portes du lieu où les disciples étaient assemblés, à cause de la crainte qu'ils avaient des Juifs, étant fermées, Jésus vint, et se tint là au milieu d'eux. Et il leur dit : Paix vous soit..... Et ayant dit cela, il souffla en eux, et leur dit : Recevez l'Esprit-Saint. » (Jean XX). Nous trouvons là un vrai et délicieux tableau de l'Eglise de Dieu. Christ au milieu, comme centre, et les disciples réunis autour de Jésus ressuscité. La paix, le culte, le service, et l'esprit d'adoption les caractérisent.

Une assemblée réunie sur cette divine base ne reconnaîtra pas seulement la présence de Christ au milieu d'elle, mais elle reconnaîtra le *Saint-Esprit* comme con-

ducteur suprême, et comme source de l'édification et de la consolation. On s'attendra au Seigneur, pour être guidés par son Esprit, à la gloire de Dieu. 1. Cor. XII, XIV.

Ayant ainsi devant moi le précepte et l'exemple d'une manière aussi claire, ai-je besoin encore de venir au Seigneur et de lui demander où il paît son troupeau? Que peut-il dire de plus qu'il n'a dit? Je puis être complètement incapable de dire en quoi diffèrent les diverses sections de l'Eglise professante, et ne pas être pour cela embarrassé pour m'assurer si l'une ou l'autre est en harmonie avec l'enseignement aussi clair de la parole de Dieu. Ce que j'ai à demander au Seigneur, c'est donc plutôt qu'il me garde de tout chemin de traverse, qu'il me garde de suivre ma propre volonté, et qu'il daigne me conduire par son Saint-Esprit dans la voie de la vérité. Mais n'oublie jamais, ô mon âme, qu'Il s'est engagé Lui-même à être là où ses disciples sont rassemblés en son nom. C'est là qu'ils paissent, c'est là qu'ils se reposent. Sa présence suffit pour remplir l'âme jusqu'à la faire déborder. « Ta face est un rassasiement de joie. » Le plus attrayant ministère, les observances les plus séduisantes, les plus chères associations, ne sont pas Christ. Sa sanction peut ou non leur manquer : ce que je désire, ce dont j'ai besoin, c'est de me trouver où la foi peut dire avec certitude : *Christ lui-même y est.*

Quand c'est ton cœur, Jésus, qui nous rassemble
 Dans un céleste et mutuel amour,
 Oh ! quel bonheur d'adorer tous ensemble
 Et d'annoncer ta mort et ton retour.

Quelle douceur dans ce culte de frères,
 Dont ton Esprit est le seul directeur,

Dans ce concert de vœux et de prières
Par tous offert d'un accord et d'un cœur.

Oui, là, Seigneur, la présence se trouve
Pour mettre en paix, en joie, en liberté,
Et tout fidèle en ressent, en éprouve
Et le pouvoir et la réalité.

« *Pais tes chevrettes près des cabannes des bergers.* »

Ayant appris de la parole de Dieu le vrai fondement et le vrai caractère de la communion chrétienne, nous sommes sous la responsabilité de guider dans ces sentiers, sur les traces du troupeau de Dieu, les jeunes chrétiens qu'il y a parmi nous. C'est là que sera trouvée la nourriture divine, qui convient aux vieux et aux jeunes. L'agneau apprend vite à suivre les traces de sa mère, et à se nourrir de la même pâture. Le Royal Berger d'Israël prend soin des agneaux de son troupeau. « Il paîtra son troupeau comme un berger; il assemblera les agneaux entre ses bras, il les placera en son sein; il conduira celles qui allaitent. » (Es. xl, 44). Les plus faibles du troupeau étaient l'objet de ses tendres soins, quand il conduisit son peuple hors d'Égypte et par le milieu de la mer. « Il n'en demeura pas un ongle. » Et le matin il se trouvait autour de leurs tentes de la nourriture pour tous, tout le temps qu'ils voyagèrent à travers le sombre et aride désert.

Notre miséricordieux Seigneur voulait iqu'il en fût ainsi maintenant, dans les assemblés de ses saints. Et là où le Saint-Esprit, est libre dans ses opérations, il fournira sûrement du lait aux petits enfants, et de la viande solide aux hommes faits. L'Église est mentionnée comme « l'habitation » la *tente* ou le tabernacle de Dieu. (Eph. ii, 22). Avec quelle ardeur et quelle affection ne devrions-nous pas prier pour que

tous les agneaux de Jésus fussent rassemblés dans cette *tente* dressée au désert où Dieu lui-même daigne habiter ! Puisse la présence de Jésus avoir plus d'attrait pour leurs cœurs que toutes les autres choses !

Ecoute-le, ce bon Sauveur, disant ; ô mon âme, « Je suis là au milieu d'eux. » Sois donc où se trouve Jésus. Quel autre, quoi d'autre, pourrait remplacer son absence ? Qu'est-ce que serait sur la terre la plus belle assemblée sans lui ? Que serait le ciel lui-même sans sa présence ? Zéro. Qu'est le désert par le fait de sa présence ? Le paradis de Dieu. Partout, en quelque lieu que ce soit, sa présence est le lieu de la bénédiction, de la joie, de la félicité. Oh ! que Dieu daigne rassembler tous les précieux agneaux de Jésus, de ces derniers jours, dans le véritable bercail du Berger et du Surveillant des âmes.

VERS. 8-11. « *Ma grande amie, je te compare au plus beau couple de chevaux que j'aie aux chariots de Pharaon. Tes joues ont bonne grâce avec les atours, et ton cou avec les colliers.* » Maintenant, Il ne parle absolument que d'elle. Il laisse là le sujet des questions, et s'adresse directement à l'Épouse qu'il entretient d'elle-même personnellement. Et comme il exprime pleinement et ouvertement son admiration et son amour ! « *Ma grande amie, je te compare.... tes joues ont bonne grâce.... ton cou avec les colliers.* »

Mais combien souvent n'arrive-t-il pas que la pensée humaine revêt des charmes les plus doux l'objet de son admiration, et ensuite aime et adore sa propre image ? Il n'en est point ainsi de la pensée divine. Ici, tout est réel. Le Seigneur pare de ses propres attraits l'Épouse de son cœur, et alors il l'admire. Telle est la manière d'agir de Dieu. « Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pé-

cheurs, Christ est mort pour nous. » Maintenant qu'Il l'a ornée de sa propre beauté, il n'y a rien en elle qui puisse blesser ses regards ou contrister son cœur. » Tu es toute belle, ma grande amie, et il n'y a point de tache en toi. « Les choses vieilles sont passées, voici toutes choses sont faites nouvelles. » Elle possède la même vie et la même position que son Seigneur ressuscité et vivant. Quelle dignité, quelle gloire et quelle bénédiction !

Dans la grandeur de son amour, Jésus « s'est donné lui-même pour nous ; » et maintenant, dans son caractère de crucifié et ressuscité, nous sommes co-héritiers avec lui : « Je ne vous donne pas comme le monde donne » (Jean XIV, 27). » La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée. » (Jean XVII, 22). En admirant son Epouse, quoi qu'elle soit encore dans le désert, il est conséquent avec lui-même, car elle est parfaite de sa propre perfection. Rebecca fut enrichie et parée des bijoux d'Isaac, longtemps avant d'avoir atteint la tente de sa mère.

..... « C'est ainsi que jadis à Caran les parents de Rébecca contemplèrent, tout étonnés, la splendeur dont elle venait d'être revêtue. De riches bracelets environnaient ses bras, et sur son visage brillait, sous la forme d'un pesant anneau d'or, la preuve d'une valeur incontestable de la bonté d'Isaac. Pouvait-elle douter, quelqu'un pouvait-il douter en la voyant parée de tous ces présents, de l'amour assuré et du cœur généreux de celui dont ils étaient les messagers étincelants ? »

Et de l'Epouse de Jéhovah, il est dit : « Je te parai d'ornements, je mis des bracelets en tes mains, et un

collier à ton cou. Je mis une bague sur ton front, des pendants à tes oreilles et une couronne de gloire sur ta tête.... Et ta renommée se répandit parmi les nations à cause de ta beauté ; car elle était parfaite à cause de ma magnificence que j'avais mise sur toi, dit le Seigneur, l'Eternel. » Ezéch. xvi.

« Nous te ferons des atours d'or, avec des boutons d'argent. » Un *collier* d'or, est le signe, nous le savons, d'une haute faveur, d'une dignité élevée, comme dans le cas de Joseph et celui de Daniel. Mais que signifient ces merveilleuses paroles du Roi ? Il a admiré son Epouse, « ses atours, » « ses colliers, » et maintenant il est poussé à faire encore davantage pour elle : « Nous te ferons des atours d'or avec des boutons d'argent. »

Quelques-uns ont eu la pensée que le pluriel « nous » pouvait avoir rapport au mystère de la sainte Trinité. Il fut dit durant les œuvres de la création : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance. » Et dans l'œuvre de la rédemption, nous le savons aussi, l'occasion se présenta pour la manifestation des diverses personnes de la Divinité. « Si quelqu'un m'aime, dit Jésus, il gardera ma parole ; et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui. » et de *l'Esprit*, il dit : « Vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous, et sera en vous. » Jean xiv.

Mais que devons nous entendre par « atours d'or avec des clous d'argent ? » N'est-ce pas, peut-être, d'une couronne qu'il s'agit ? Une couronne d'or parsemée d'argent. Il semble qu'Ezéchiel le dit : « Je mis une bague sur ton front, des pendants à tes oreilles, et une couronne de gloire sur ta tête. Tu fus donc parée d'or et d'argent. » Quoi donc ? La royale tribu de Juda

restaurée portera-t-elle encore cette magnifique couronne dans le pays d'Israël, dans la ville sainte de Jérusalem? Merveilleuse grâce! Amour divin! Et sera-ce le don de la Trinité tout entière?

Juda pourrait-il ne pas se souvenir, ou pourrais-je jamais oublier, que ton front royal, ô Roi de Salem, a été jadis, dans ces mêmes lieux, ceint d'une couronne d'épines? Nulles pierres terrestres ne brillaient dans cette couronne, mais les riches gouttes vermeilles sorties de tes saintes veines faisaient son éternelle importance et son impérissable valeur. Réveille-toi, réveille-toi, mon âme! Médite sur la grâce et sur l'amour de Jésus. Quelles seront tes pensées, quels sentiments éprouveras-tu, quand cette main autrefois percée placera autour de ta tête une auréole de gloire inflétrissable? Tes yeux seront-ils séduits par l'éclat de la couronne, ou éblouis par la gloire? Oh! non, certainement! la première vue de cette « face resplendissante » fixera tes regards et ravira ton cœur à jamais!

Il y a toujours quelque chose de fort agréable à l'âme dans la manière dont le Seigneur exprime son amour. Il lui dit à elle-même ce qui est dans sa pensée. Et c'est ce qui répond au premier désir de l'amour, la communion personnelle. Jésus sait bien comment remplir le cœur de la joie la plus profonde. Mais en sera-t-il toujours de même? Oui, oui, ô mon âme! Son amour durera à jamais. Jésus ne change point. Il est le même aujourd'hui, hier et éternellement. Dans le passé, dans le présent, et dans l'avenir, il demeure le même. Mais comme le cœur prend plaisir à le voir s'adresser ainsi à lui immédiatement, individuellement et d'une manière aussi nette! Entre les myriades des rachetés il n'en est pas un seul qui soit oublié ou

négligé par lui. « Il m'a aimé, et s'est donné lui-même pour moi, » sera, dans le cantique de tous, la note vibrante. Son amour, dans sa plénitude et sa douceur éternelle, remplit tous les cœurs jusqu'à les faire déborder, et change tous les cœurs en harpes de la mélodie la plus suave, pour chanter à jamais son amour qui n'a pas eu de commencement et n'aura jamais de fin.

Il y a une sagesse divine et de l'instruction pour l'âme dans le choix de sa première comparaison. « Ma grande amie, je te compare au plus beau couple des chevaux que j'aie aux chariots de Pharaon. » Ici l'Épouse mystique du vrai Salomon se voit rappeler le souvenir de l'Égypte hors de laquelle Il l'a rachetée à bras étendu, et de « Pharaon » au pouvoir de fer duquel Il l'a soustraite : allusions bien riches d'instructions précieuses pour les enfants d'Israël, et aussi, moralement, pour nous. L'amour qui nous a délivrés de l'Égypte, qui nous amène en Canaan avec toutes ses gratuités tout le long du chemin, est une chaîne parfaite non interrompue, de grâce et de vérité; et de plus, toutes les diverses parties de cette chaîne demeureront éternellement dans notre souvenir. La grâce qui nous trouve dans le monde, nous conduit au cœur de Dieu, sa source première. « Mais, maintenant, dans le Christ Jésus, vous qui étiez autrefois loin, vous avez été approchés par le sang de Christ. » Eph. 1, 13.

Le cheval de chariot, avec son magnifique harnais, peut être considéré comme le symbole de la force, de l'harmonie, de la promptitude, de la royauté, de la bonne volonté dans le service. A peine le conducteur du char a-t-il pris sa place, que ses coursiers sont prêts à partir : ils sont impatients de tout délai, et leurs piaffements, les mouvements de tous leurs mus-

cles lui disent assez que s'il est prêt, ils sont tout prêts aussi. Et puis, comme ils obéissent, malgré leur puissance, au signe le plus léger de la rène. Vois-tu, ô mon âme, dans ce service empressé, heureux, une fidèle image de ton propre service? Est-ce ainsi que tu sers? Ou bien, hélas! de quelle manière? Point de promptitude empressée, point d'harmonie, point de suite dans ton travail, point de soumission à la main qui conduit. Quoi! les choses sont-elles ainsi? Examine toutes tes voies sous les regards de l'œil du Maître. Y a-t-il sur la terre quelque chose que tu redouterais davantage que de te voir écarté de son service? Souviens-toi, oh! souviens-toi! que, quoique comme fils, tu doives avoir place à jamais dans la maison de ton Père — que, quoique en tant que pécheur sauvé par grâce, tu sois sauvé pour toujours — cependant, comme serviteur, si tu perds ton temps dans la paresse, ou que tu gâtes ton œuvre, il est possible que ton service te soit retiré et soit confié à un autre. O le plus patient des Maîtres, garde ton serviteur toujours ceint, toujours obéissant, toujours prêt pour le service, et n'ayant d'oreilles que pour saisir ta pensée.

« *Tandis que le Roi a été assis à table, mon aspic a rendu son odeur.* » Il y a une différence infinie entre les qualités aimables naturelles, et les grâces de l'Esprit. As-tu bien considéré cela, ô mon âme? Dans les sacrifices, il était défendu d'offrir du miel, symbole de la douceur naturelle. Un peu de miel au bout d'un bâton peut bien, au jour de la bataille, éclaircir les yeux et rafraîchir le cœur d'un guerrier, mais il ne saurait rafraîchir le cœur de l'Éternel des armées. Ses aimables qualités sont réellement précieuses pour la famille, pour notre cercle de société, et pour le monde en général, mais elles ne sauraient absolument pas

convenir à l'autel de Dieu ou à la table du Roi. Dans sa douceur comme dans son âpreté, la nature est également rejetée par le Saint d'Israël. « Et ceux qui sont dans la chair, ne peuvent point plaire à Dieu. » Rom. VIII, 8.

Il faut que nous ayons une nouvelle nature, que nous ayons dans notre âme la vie de Jésus ressuscité, avant d'être en état de faire quelque chose qui plaise à Dieu, ou de lui offrir un sacrifice agréable. « Il vous faut être nés de nouveau. » « Le fruit de l'Esprit est l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance. » (Gal. v, 22, 23). La vie divine, fructifiant par le Saint-Esprit est pour le Sauveur des pécheurs le plus embaumé, le plus rafraîchissant des fruits. « L'Aspic, » a pour lui, « un parfum de bonne odeur » et sa vertu demeure à toujours. (Philipp. iv). Le vase d'albâtre de nard pur qui jadis remplit des plus suaves odeurs la chambre de Béthanie, n'a pas encore perdu son parfum pour Jésus. « Ce qui était en son pouvoir, elle l'a fait, » telle fut l'approbation sans mesure que son amour donna immédiatement à cet acte, en l'accompagnant en outre de ces paroles : « En quelque lieu que cet évangile soit prêché dans le monde entier, ce que cette femme a fait sera aussi publié en mémoire d'elle. »

« L'amour est la providence la plus sûre,
Puisque son or est bon par delà le temps ;
Évalué pour le besoin de l'homme « *trois cents deniers.* »
Avec Christ c'est, « *elle a fait ce qui était en son pouvoir.* »

C'est une erreur de supposer que nous n'avons rien à offrir au Roi tandis qu'il est assis à table. Il est vrai que nous lui donnons de ce qui est à lui ; mais pour

cette raison, il y a dans tout cela d'autant plus de douceur pour lui et pour nous. Quoi de plus doux que la grâce? L'Israélite devait apporter une corbeille pleine des prémices de tous les fruits, et la présenter à l'Eternel son Dieu (Deut. xxvi). Le véritable culte est composé de communion. Si l'Époux a ses « excellents parfums » l'Épouse a son « aspic, » néanmoins, ce n'est que grâce. La table est la table de Christ, — le parfum et l'aspic sont siens aussi. « Tu dresses la table devant moi à la vue de ceux qui me serrent; tu as oint ma tête d'huile; ma coupe est comble. » Ps. xxiii.

Le cœur ne s'élève jamais à la hauteur du culte jusqu'à ce qu'il soit comble. Alors il n'a rien à demander. Le véritable culte consiste dans le débordement du cœur. Et combien il est doux, précieux et béni! Quand le Saint-Esprit sert à nos âmes de la plénitude de Jésus, comme le cœur est vite comble. C'est cet état du cœur débordant de la plénitude de Christ qui constitue le véritable culte, le culte céleste. De là résulte la différence importante qu'il y a entre une réunion de prières et une réunion de culte. Nous devrions nous rendre à la première avec des vaisseaux vides, et ainsi crier au Seigneur comme si nous voulions assaillir les cieux, plutôt que de nous retirer sans avoir obtenu notre réponse. Mais quant à l'autre, nous devrions y aller, le moi complètement jugé, et bien préparés à nous repaître des choses exquisés du Roi, des dépouilles de sa victoire, des fruits de la rédemption. De cette manière nous verrons tous nos besoins et tous nos désirs satisfaits. Mais n'avons-nous rien à demander une fois assis à table? Rien, à moins que le Roi n'ait oublié quelque chose dont vous avez besoin — si ce n'est un *cœur d'une capacité plus vaste*. Nous

trouver dans le lieu même de la présence du Seigneur — le plus saint de tous — et nous nourrir des plus riches provisions de sa table, pouvons-nous être autre chose que *satisfaits*? Pouvons-nous faire autre chose que célébrer, admirer, adorer, aimer et bénir le Seigneur notre Dieu et notre Père?

L'Épouse a maintenant atteint le degré le plus élevé de la bénédiction. Elle jouit paisiblement de la présence du Roi pendant qu'Il est assis à table. L'activité du service a fait place au repos du culte. Le hâle, la persécution, la pauvreté, la souffrance, tout est oublié dans la plénitude de cette joie que donne la présence de Jésus. Et maintenant le vase est rompu, le nard pur coule, le parfum remplit la maison, la tête et les pieds de Jésus sont oints, et son cœur est ravi des progrès de l'amour de l'Épouse.

VERS. 12. « *Mon bien-aimé est avec moi comme un sachet de myrrhe; il passera la nuit entre mes mamelles.* » Si le cheval de chariot suggère la pensée de la *bonne volonté dans le service*, et que « l'aspic » soit le symbole du *culte divin*, ne pouvons-nous pas voir dans le « sachet de myrrhe » l'emblème d'un témoignage pour Christ, journalier et de chaque instant? Et quoi de plus naturel comme conséquence d'une profonde et solide communion avec le Seigneur? Dans d'aussi heureuses saisons, le cœur n'est-il pas fortifié par le témoignage? Notre service sera sans intérêt et sans puissance, si nous négligeons la communion personnelle. Qu'est-ce qui rendit David capable de déployer un tel courage dans la vallée d'Ela? Est-ce la témérité de sa jeunesse sans expérience? Oh! non, certainement non! Mais sa foi s'était élevée, par la secrète communion, jusqu'aux pensées mêmes de Dieu relativement à son peuple: de là sa valeur en rase campagne.

« Béni soit l'Éternel, mon rocher, qui dispose mes mains au combat, et mes doigts à la bataille. »
Ps. CXLIV, 1.

La même vérité nous est enseignée par notre bien-aimé Seigneur, en Jean VII, 37. « Et en la dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là et cria, disant : si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » C'est en vain que nous chercherons à devenir des moyens de rafraîchissement et de bénédiction pour les autres, si nous ne buvons, et ne buvons chaque jour et en abondance, à la source pour nous-mêmes. Chaque nouveau témoignage pour Christ devrait être le fruit d'une communion nouvelle avec lui. Que les serviteurs du Seigneur ont besoin de se rappeler cela ! Ne l'oublie pas, ô mon âme, mais comme Moïse au pays de Madian, *assieds-toi près du puits* — le puits des eaux vives. « Et s'assit près d'un puits. » (Ex. II). Ainsi près du puits, il fut à même de secourir les sept filles du sacrificateur de Madian et son troupeau. Nous pouvons voir dans cette scène un tableau qui nous présente Christ ouvrant à son Épouse la source de son amour rédempteur, mais elle contient sûrement pour un évangéliste une fort instructive leçon. Quelle grâce que d'être ainsi, de cœur, près du puits de la vie — des sources de l'eau du ciel, et par là, de devenir pour les autres le canal de ces eaux vives.

Comme la femme près du puits de Sychar, le cœur de l'Épouse déborde. Il faut qu'elle répande au loin la gloire du nom de son Sauveur. Son bien-aimé est plus précieux à son cœur que ne l'est au marchand un sachet de ce coûteux aromate. « Mon bien-aimé est avec moi comme un sachet de myrrhe. » Appréciation bénie de Christ ! Heureux fruit d'un état d'intimité

avec lui dans la communion! Et remarque aussi, ô mon âme, l'affection qu'il crée dans le cœur. Elle peut dire avec vérité : « Mon bien-aimé. » Oh! heureuse Epouse, Epouse privilégiée! Je ne m'étonne point de ta sainte et bonne résolution, « il passera la nuit entre mes mamelles. » Elle place là au plus près de son cœur, sa myrrhe au parfum si doux ; son purifiant aromate. Et maintenant, quelque part qu'elle aille, le parfum de son précieux trésor est répandu au loin.

Un sachet de myrrhe porté dans le sein parfume les vêtements, et répand de tous côtés son parfum dans l'intérieur ou au dehors ; qu'on travaille ou qu'on se repose, dans le sanctuaire ou dans notre cercle de société, d'une manière silencieuse mais sûre, la suave odeur, semblable à l'air, remplit la scène. Et même après que la personne s'est retirée, le doux parfum demeure comme témoignage du prix de ce qui est le plus près de son cœur. Délicieux emblème! Est-ce là, ô mon âme, ta fidélité à Jésus? Repose-t-il embaumé dans ton cœur, et la douce saveur de son nom t'accompagne-t-elle partout où tu vas, et reste-t-elle quand tu es partie? Vérité de nature à atteindre l'âme jusqu'au fond! « Trahissez jusqu'à ce que je vienne; » telles furent ses paroles d'adieu à ses disciples, lorsqu'il fut rejeté; et sur le mémorial de son amour et de sa mort, il a écrit avec une merveilleuse grâce : « Faites ceci en mémoire de moi. » Il ne nous a pas demandé de faire pour lui quelque chose de considérable, ou d'offrir sur son autel quelque coûteux sacrifice? Non; mais simplement de nous occuper de lui durant son absence, comme Christ que la terre a rejeté, et de lui donner une place dans nos cœurs. « Souvenez-vous de moi » fut sa dernière demande — pensez à moi — rap- portez toutes choses à moi dans vos cœurs. L'avons-

nous fait? L'ai-je fait? Est-ce que je le fais maintenant? La fiancée de l'Agneau L'a-t-elle placé ainsi dans son sein, et l'a-t-elle porté ainsi durant la longue, longue nuit ténébreuse de son absence? Hélas! hélas! les requêtes de ton amour ont été oubliées. Des rivaux ont été admis et entretenus, et c'est une chose bien triste de te voir dehors dans ton infatigable amour, frappant à la porte, jusqu'à ce que, selon le mystique langage du Cantique des cantiques, ta tête soit pleine de rosée, et tes cheveux de l'humidité de la nuit. « Mais la nuit est fort avancée, et le jour s'est approché. » Oui, il approche le jour heureux où, par ta patiente grâce, les affections de ton peuple céleste et de ton peuple terrestre répondront parfaitement à tes propres affections.

VERS. 13. « *Mon bien-aimé m'est comme une grappe de troëne dans les vignes de Henguédi.* » Le sachet de myrrhe est caché dans le sein loin du regard, mais la grappe de troëne est un objet pour les yeux, et se porte ouvertement à la main. La myrrhe est la sève vivante qui découle de l'arbre à travers les parties rompues de l'écorce, quelque chose comme le sang qui s'échappe des veines, ou comme les larmes qui coulent des yeux. Les fleurs de troëne consistent en grappes épaisses et sont aussi belles que parfumées. « De sorte que le Christ habite dans vos cœurs par la foi, » est la prière de l'apôtre. Et nous devons « porter toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps. » 2 Cor. iv, 40.

Quelles pensées différentes suggèrent un arbre tout en fleurs et un arbre tout déchiré avec la sève de vie distillant de ses veines. L'un est le symbole de la mort, et l'autre celui de la puissance de la vie. Le

tendre bourgeon se frayant son chemin à travers l'écorce durcie par l'hiver, est toujours une frappante et intéressante image de la résurrection ; les fleurs et les fruits sont les manifestations de la puissance de la vie et de riches bénédictions pour l'homme. La petite semence qui est jetée en terre, et sur laquelle les moites de terre sont entassées, peut sembler pour un temps perdue sans espoir ; mais le printemps revient avec son énergie restauratrice, et la puissance de la vie surmonte toutes les circonstances contraires : l'herbe tendre paraît, et au temps convenable fait ondoyer son épi d'or en triomphe au-dessus de tout.

Avec quelle douceur tout cela, et plus que cela, fut figuré dans la verge d'Aaron qui bourgeonna par l'intervention de Dieu en grâce (Nomb. xvii). En une seule nuit, la verge sèche d'Aaron — un morceau de bois mort — poussa des boutons, fleurit, et porta du fruit. Type précieux de Jésus ressuscité, dont maintenant la résurrection est féconde ! Ici des types et des figures nous apprennent que nous avons besoin de Jésus ressuscité, comme notre grand Souverain sacrificateur, pour nous conduire par le désert et dans le pays de Canaan. La grâce règne par la sacrificature et sauve le peuple. Il ne nous faut rien moins que le ministère sacerdotal de Jésus. Celui qui mourut pour nous *rendre nets*, est désormais vivant pour nous *maintenir nets*. (Jean xiii, 4-17). Il est à la fois notre sacrifice et notre sacrificateur. Le sang d'expiation et l'eau de purification sortirent tous deux du côté percé de Jésus. Ce fut là l'ouverture de la source *pour le péché et pour la souillure*.

Quel ravissant objet pour le regard, aussi bien qu'un délicieux parfum pour le cœur, est notre Seigneur ressuscité, exalté et glorifié ! Sa personne, son minis-

tère, ses diverses relations sont d'un prix infini, toujours le même. « Mon bien-aimé est blanc et vermeil; un porte-enseigne entre dix mille..... tout ce qui est en lui est aimable. » (Ch. v). « En lui toute la plénitude de la Déité habite corporellement. » (Col. II, 9). « Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut; et non pas à celles qui sont sur la terre. » (Col. III, 1, 2). Quelles grappes de riches attrait il y a là, si seulement nous avons des yeux pour les voir, et des cœurs pour les goûter!

Les vignes de Henguédi, à ce qu'on nous rapporte, étaient célèbres pour leurs fruits excellents et leurs précieux aromates. Ce qui est beau à l'œil, délicieux au goût et parfumé pour les sens, devait s'y trouver en abondance. Et ces lieux sont aussi renommés pour la retraite qu'ils offrirent à David et à ses gens, quand Saül les persécutait. (1 Sam. xxiv, 1-4). En bas les fertiles vallées; et dans les montagnes environnantes les forteresses fournissaient à la fois un refuge, la nourriture et un lieu de repos à l'Oint du Seigneur, et à ceux qui avaient uni leur sort au sien.

Et cependant, avec quelle faiblesse toutes les bonnes choses de la terre représentent les richesses insondables de Christ! Toute abondance procède de lui. Il n'y a rien de riche qu'il n'ait pas enrichi, rien de doux à quoi il n'ait pas donné sa douceur, rien de plein qu'il n'ait pas rempli: et malgré cela, tout ce que nous connaissons maintenant de sa plénitude, n'est que comme une goutte dans l'Océan. Tout ce qu'il y a de bon descend d'en haut, et parle de lui. Tout bien véritable qui se trouve dans la créature, te rappelle, ô mon âme! Celui en qui toute perfection a

son centre, l'Homme Christ—Jésus—Dieu avec nous. Que tu sois dans les champs ou dans le jardin, dans la vallée ou sur la montagne, ou dans le cercle habituel de tes devoirs de chaque jour, à chaque seconde tu peux penser au « Bien-aimé » absent. La myrrhe découlante, et le trône fleuri sont bien propres à rappeler à ton esprit la croix et la gloire; et à attirer ta pensée sur Celui « qui a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification. » Rom. iv, 25.

Jamais arbre n'a porté de fruits pour Dieu et pour l'homme, pareils à ceux de la croix du Calvaire. Là, le péché fut ôté conformément aux droits de la gloire divine; et là, aussi, l'ennemi fut vaincu, et toute sa puissance détruite complètement. La croix est le fondement de notre pardon, de notre paix, de notre réconciliation, de notre acceptation et de toute bénédiction; dans le temps comme dans l'éternité. Elle est la cause qui nous fait tout obtenir. Là, Dieu a été révélé en amour parfait et en parfaite justice: comme haïssant le péché, et néanmoins, aimant le pécheur. L'amour triompha à la croix; mais la sainteté et la justice, la vérité et l'équité s'y déployèrent et y furent glorifiées: Sur cette base solide, le premier des pécheurs est pleinement et libéralement pardonné, dès l'instant même qu'il croit en Christ; et son pardon est aussi parfait que l'œuvre de la croix. Le péché et les péchés furent « ôtés » à la croix par le sang de la croix; et sur ce principe, le péché de notre nature et les nombreux péchés de notre vie sont tous pardonnés par la foi en ce sang précieux.

La foi peut s'écrier dans un saint triomphe: « Il a été livré pour nos offenses. » Et où sont donc nos péchés? Abolis — disparus — et disparus pour toujours. « Il a aboli le péché. » Celui qui mourut pour

nos péchés a été ressuscité des morts pour la gloire du Père, » et c'est ainsi qu'a été réglée à toujours la question du péché. « Il a été ressuscité pour notre justification. » Le fait que Jésus est ressuscité, est le propre témoignage de Dieu que le croyant est justifié. C'est là le sûr, l'inébranlable fondement de la foi. Tout est paix. « C'est accompli. » Christ est ressuscité.

Et maintenant, venons-en aux conséquences de la foi, aux nombreuses et odorantes grappes de la plus riche bénédiction de l'âme. « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel nous avons eu accès aussi, par la foi, à cette faveur dans laquelle nous sommes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu.... Et non-seulement cela, mais nous nous glorifions même en Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation. » Rom. v, 1-11.

VERS. 14. « *Te voilà belle, ma grande amie, te voilà belle; tes yeux sont comme ceux des colombes.* » Qu'est-ce, demandera, quelqu'un, qui peut rendre un être souillé et défiguré par le péché, ainsi « beau » aux yeux de Jésus? Où, quand, de quelle manière, cela peut-il se trouver? C'est là tout ce qu'il faut pour remplir, jusqu'à la faire déborder, la coupe de bonheur de l'âme. Que seraient toutes les richesses, les honneurs et les gloires de ce monde, comparés à de telles paroles prononcées par des lèvres semblables : « Te voilà belle, ma grande amie ! » C'est là, très-certainement, la félicité suprême pour l'âme. Mon ami, l'Évangile de la grâce de Dieu fournit la réponse à ta question. Sache donc, qu'aussitôt qu'une âme est attirée à Jésus, elle est reçue par lui et placée dans la lumière de la

présence de Dieu, dans la pleine valeur de son œuvre accomplie, et dans l'incomparable beauté de sa Personne adorable.

Telle est la grâce — la grâce de Dieu dans l'Évangile de son Fils, en faveur de quiconque croit. « *Qui-conque croit est justifié.* » Et tous ceux qui croient sont « acceptés dans le Bien-aimé » par l'œuvre accomplie de la croix (Eph. I, 11). Son sang précieux purifie de *tout péché* (1 Jean 1). Et alors, oh ! que l'âme est « belle ! » « Que la beauté (*vers angl.*) de l'Éternel notre Dieu soit sur nous. » Ps. xc, 17). Quelle parfaite beauté ce doit être ! « La beauté de l'Éternel notre Dieu. » La beauté des anges sera parfaite selon leur rang, mais le pécheur sauvé par grâce resplendira à toujours de la beauté du Seigneur.

Tout cela, répliquera peut-être quelqu'un, je le pense, je puis le croire, mais une place pareille, une pareille bénédiction ; peut-elle jamais être à moi ? « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, » telle est la réponse que fait le ciel à toute âme inquiète qui cherche, sa déclaration à tous relativement à la grâce parfaite. Crois au Seigneur Jésus, confie-toi en lui, souillé et difforme comme tu l'es, et tu es entièrement « beau » à ses yeux, plus promptement que ta pensée ne passe d'un sujet à un autre. « Crois seulement. » L'œuvre est finie depuis longtemps, bien longtemps. L'Évangile semble trop simple pour avoir besoin d'explication. C'est une relation à croire, une invitation à accepter, une voix d'amour qui te supplie d'être réconcilié avec Dieu, une proclamation de pardon et de paix par Jésus-Christ. (Act. x, 56 ; XIII, 58-59). Ce n'est point, remarquez-le, la *promesse*, mais la *prédication* du pardon et de la paix. Et cela fait une prodigieuse différence. Remarquez de plus, que ce

n'est ni par la *loi*, ni par la *promesse*, que l'âme est ainsi richement bénie, mais par *Jésus-Christ*. Du moment que tu as foi en lui, ton pardon, ta justification et ta réconciliation sont proclamés par la fidélité de Dieu.

Prenez un exemple qui contienne une image des voies de Dieu, en grâce, avec les pécheurs. Au chapitre troisième de Zacharie, nous voyons Jéhosuah se tenant debout devant le Seigneur. Il est un type des voies de Dieu, en grâce, à l'égard de Jérusalem. A mon avis, ce chapitre nous fait voir comment il se fait que l'Épouse du roi est ainsi « belle » à ses yeux. Cela est important pour la question qui nous occupe. Il nous présente aussi l'histoire de tout pécheur sauvé par grâce. Jéhosuah est vêtu de vêtements sales ; et Satan est là pour le contrarier. L'ennemi cherche toujours à empêcher la bénédiction des âmes : mais le Seigneur abrite celui qui est sans défense. Il ne met point dehors celui qui vient à lui. Il reprend l'adversaire et le réduit au silence : et il parle et agit en faveur de Jéhosuah. C'est ce qu'il fait toujours. Aie bon courage. Les vêtements sales sont ôtés ; ses péchés sont tous pardonnés. Il ne reste pas un haillon qui puisse donner prise à Satan. Ainsi purifié de toutes ses souillures, « il est vêtu de nouveaux vêtements. » La robe de Dieu est mise sur lui : et maintenant, combien il est « beau ! » Mais ce n'est pas tout. Une tiare nette est placée sur sa tête. Sûrement, « la beauté de l'Éternel notre Dieu » est maintenant sur lui ! Il est ce que Dieu l'a fait dans « les immenses richesses de sa grâce. » « A lui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits un royaume de sacrificateurs pour son Dieu et Père ; à lui gloire et force aux siècles des siècles ! Amen ! » La couronne

royale et la couronne sacerdotale sont toutes deux à nous — à nous en vertu de son droit. Voilà leur gloire ! La plus élevée, quant à la dignité, appartenant au caractère royal ; la plus intime, quant au culte, appartenant au caractère sacerdotal. Et quelle douceur dans la pensée que l'œuvre est tout entière de Dieu, du commencement à la fin, et qu'ainsi elle ne peut jamais faillir. « L'Éternel a élu Jérusalem..... N'est-ce pas ici ce tison qui a été retiré du feu?... J'ai fait passer de dessus toi ton iniquité... Je veux te vêtir de vêtements neufs... Et je dis : qu'on lui mette une tiare nette sur la tête. » C'est tout absolument de Dieu — par Christ Jésus, par le moyen de l'œuvre de la croix. « Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission. » La grâce règne — Dieu est glorifié — la foi triomphe — Satan est confondu, et le pécheur sauvé éternellement.

Une autre chose qu'il convient que tu saches, mon cher ami, c'est que, si ton désir de posséder Christ et de jouir de sa faveur est réel et sincère, il doit y avoir déjà la grâce dans ton cœur. Il faut que le désir vienne de Christ. Là où il ne se trouve rien de plus que tout simplement l'action de la nature, on ne saurait soupir ardemment après le Seigneur et sa faveur précieuse. La foi, le salut et le désir vont ensemble, quoique dans sa timidité, le croyant hésite souvent à dire : « Il est tout mon salut et tout mon désir. » La preuve la plus manifeste de l'existence de la vie divine dans l'âme, c'est lorsque le cœur est occupé de Christ ; le lien de connexion est formé et ne peut être jamais rompu. La foi seule entre dans sa bénédiction. Oh ! reposez-vous, demeurez en Christ.

Étant associés avec Jésus ressuscité, nous sommes un avec lui en résurrection (Eph. II). C'est là ce qui

nous donne, à ses yeux, notre merveilleuse place. Tous ceux qui sont amenés à ce nouvel état — à cet état de résurrection, sont *beaux* comme Christ est *beau*. Seulement, qu'en toutes choses il a la prééminence, selon qu'il est écrit : « Tu es *plus beau* qu'aucun des fils des hommes. » De là vient que les mêmes termes de tendresse et d'admiration sont appliqués à l'un et à l'autre, et que les mêmes choses sont dites de tous les deux, l'Épouse étant le reflet de l'Époux. Si les vêtements de l'Épouse sont parfumés de myrrhe, il est dit de l'Époux : « Tous tes vêtements sont parfumés de myrrhe, d'aloès et de casse. » Quel sujet béni cette grande vérité ouvre à notre méditation ! *Unité avec Christ en tant que ressuscité et glorifié !* Que le monde nous paraîtrait petit dans toutes ses relations, et sous toutes ses faces, si nous les envisagions de ce point de vue où la foi nous place réellement !

Ce qui est dit ici *d'une manière prophétique*, d'Israël, ou du résidu : « (Te voilà belle, ma grande amie) » est vrai aujourd'hui dans un sens plus profond de l'Église de Dieu, l'Épouse de l'Agneau. En même temps le grand principe du Cantique est commun à l'un et à l'autre. L'amour *du Seigneur* est parfait. Il aime Israël; il aime l'Église; et au temps convenable Il créera dans le cœur, tant de ceux qui font partie d'Israël que de ceux qui appartiennent à l'Église, des affections qui répondront parfaitement aux siennes. Aussi, la valeur morale de ce livre et son application aux chrétiens sont-elles d'une haute importance. C'est la communion des cœurs. Néanmoins, il est toujours bon de se souvenir de la différence qu'il y a entre la position dans laquelle sera le Juif au dernier jour, et celle qui appartient *aujourd'hui* au chrétien.

Quoique le temps des noces de l'Agneau ne soit pas

encore arrivé, la relation entre Christ et l'Eglise est déjà formée. Ainsi que l'apôtre le déclare : « Jevous ai fiancée à un seul mari pour vous présenter au Christ comme une vierge chaste. » (2 Cor. xi, 2). Vérité bénie ! La fiancée du Sauveur, le Fils du Père ! Mais connais-tu, ô mon âme, les affections qui appartiennent à cette étroite et tendre relation ? Au lieu de l'incertitude pénible qui souvent agite l'esprit de ceux qui ne voient cette relation qu'en avant dans l'avenir, possèdes-tu cette affection calme et cette joie paisible qui découlent naturellement d'une union dans la jouissance de laquelle on est positivement établi. Si cela est, ton cœur soupirera ardemment après le retour du Seigneur. L'affection est le vrai fondement de ce cri : « Viens, Seigneur Jésus, viens bientôt. »

L'Époux ajoute encore dans l'entretien actuel : « Tes yeux sont comme *ceux des colombes*. » Il y a beaucoup d'instruction dans la manière dont l'Écriture nous associe avec la colombe. Depuis le huitième chapitre de la Genèse jusqu'à l'époque du Nouveau-Testament, elle occupe dans la Parole une place intéressante. La première fois que nous faisons connaissance avec la *colombe*, nous la trouvons en rapport avec l'*arche* de Dieu et l'*olivier* : précieux types du salut et de la paix de Dieu. Elle arracha, et retint ferme la feuille d'olivier, lorsque les jugements de Dieu couvraient la terre. Et tant que les eaux ne furent pas diminuées, elle ne put trouver de repos pour la plante de son pied, jusqu'à ce qu'elle fut revenue dans l'arche. Le monde sous le jugement n'était pas un lieu pour elle. Ensuite, nous trouvons que de toute la tribu emplumée, la *colombe* seule était offerte en sacrifice sous la loi, et typifiait ainsi le Seigneur lui-même. Le même type sert pour Christ et pour son Épouse. Merveilleuse

unité! « Car de même que le corps est un, et a plusieurs membres, mais que tous les membres de ce seul corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps; ainsi, aussi est le Christ » (1 Cor. xii, 12). Remarquez-le, l'apôtre parle de ce qui est une figure de l'Eglise, mais au lieu de dire comme conclusion : « Ainsi, aussi est l'Eglise, » il ajoute : « Ainsi aussi est Christ. » Il voit l'Eglise en Christ : ils sont *un seul corps*.

La colombe typifie encore le Saint-Esprit. « Et Jean rendit témoignage disant : J'ai vu l'Esprit descendant du ciel comme une colombe, et il demeura sur lui. » On rapporte aussi que lorsque la colombe est éloignée de sa compagne, elle reste solitaire et gémit : « Je gémissais comme la colombe, » et « nous ne cessons de gémir comme des colombes » (Es. xxxviii, 14 ; lix, 11). Il semble que la colombe représente la simplicité, la pureté, l'innocence, la fidélité. Quand l'œil du chrétien est simple, chaste et fixé constamment sur Christ, on peut dire de lui alors : « Tes yeux sont comme ceux des colombes. »

VERS. 15, 16. « *Te voilà beau, mon bien-aimé; que tu es agréable! Aussi notre couche est-elle féconde. Les poutres de notre maison sont de cèdre, et nos soliveaux de sapin.* » Cette réplique est d'une grande beauté. L'Épouse ne parle point d'elle, elle entend de quelle manière Christ exprime son amour et son admiration, mais elle ne dit pas un mot d'elle-même : pas même qu'elle est *indigne* d'un tel amour. Quelque profonde que soit son émotion, le moi est laissé de côté. C'est là l'humilité véritable. Nous pouvons parler de la méchanceté du moi, et de l'indignité du moi, et avoir un cœur rempli d'orgueil. La vraie humilité ne dit absolument rien du moi, soit en bien, soit en mal. Mais c'est une leçon difficile à apprendre. Christ est

notre unique modèle parfait. Ce bien-aimé Sauveur s'humilia : Il prit la dernière place. Le premier Adam s'éleva, et il fut abaissé. Le dernier Adam s'est abaissé lui-même et Dieu l'a haut élevé. Suis donc Jésus, ô mon âme ! Attends-toi uniquement à Dieu, confie-toi en lui. « Car quiconque s'élève lui-même sera abaissé, et celui qui s'abaisse lui-même sera élevé (Luc XVIII, 14). C'est là un principe d'une vaste application : il s'étend à tous les détails de la vie, et son importance pratique est immense. Apprends tous ses effets dans les deux Adam. Vois-le chaque jour à l'œuvre dans les deux natures. La pauvre nature humaine est toujours prête à écouter le mensonge du tentateur, « Vous serez comme des dieux : » tandis que la nature divine est contente de la place où Dieu l'a mise, jusqu'à ce qu'il dise : « Monte plus haut. »

Mais où en est la vieille nature dans le chrétien ? Les Ecritures disent clairement, qu'elle a pris fin à la croix. « Vous êtes morts, » est une parole assez claire. Or, ceux qui sont du Christ *ont crucifié* la chair avec les passions et les convoitises. » Et encore : « Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ est en moi ; et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. » (Col. III ; Gal. II). Si nous marchions dans la lumière et l'efficacité de cette grande vérité fondamentale, l'humilité serait notre caractère ; la chair serait mortifiée dans sa vanité et son orgueilleuse prétention, et l'esprit doux et humble de Jésus serait manifesté.

L'oiseau qui prend le plus haut son essor,
bâtit son humble nid sur la terre ; et celui qui
chante avec le plus de douceur chante dans

l'ombre alors que tout repose. L'alouette et le rossignol nous apprennent quelle gloire est accordée à l'humilité.

Lorsque Marie choisit la *bonne part*, elle s'assit humblement aux *piéds* de Jésus : et l'humble cœur de Lydie devint un temple convenable pour Dieu. La plus belle et la mieux parée est celle qui est revêtue d'humilité.

Le saint qui porte dans le ciel la plus brillante couronne se prosterne en *humble* adorateur; le poids de la gloire le fait s'incliner *le plus bas*, alors que son âme s'élève *le plus*. La place la plus rapprochée du trône doit toujours être le siège de l'humilité.

Lorsque Christ est l'unique objet que nous contemplons, le cœur est pleinement satisfait. Nous sommes assez riches pour prendre la dernière place, et tout ce qu'il faut pour nous rendre heureux se trouve en lui. Il n'est pas seulement *beau* pour les yeux, mais il est aussi *agréable* au cœur. Il y en a beaucoup qui sont *beaux* et ne sont pas *agréables*, et beaucoup qui sont *agréables* et ne sont pas *beaux*, mais Christ est à la fois l'un et l'autre. « Te voilà beau, mon bien-aimé; que tu es agréable. » Oh! quel ensemble de qualités, quelles perfections, quelles harmonies se trouvent en Jésus! Ici, et ici seulement, le cœur peut trouver le repos; tranquille, parfait repos. C'est pourquoi l'Eglise ajoute de la manière la plus significative: « Aussi notre couche est-elle verte. » (*Vers. angl.*). Les verts pâturages et les eaux tranquilles de l'abondante grâce de Jehovah sont depuis longtemps familiers à notre esprit, comme les symboles expressifs du repos et du rafraîchissement dont jouissent les brebis de Christ

sous ses tendres soins de Berger. « L'Éternel est mon berger; je n'aurai point de disette. Il me fait reposer dans des parcs herbeux; il me mène le long des eaux tranquilles. » « Des pâturages d'herbe tendre.... des eaux tranquilles » sont la nourriture journalière de ceux dont les pieds se trouvent « après les traces du troupeau. » Mais le berger ne dresse jamais sa tente en dedans des murailles de la ville; car il n'y a là ni bourgeons d'herbe tendre, ni eaux tranquilles. C'est en dehors des sombres murs, au milieu des champs qu'il fait reposer son troupeau. Dans ce livre, « la ville, » sans aucun doute, est le type du monde, le contraire des lieux célestes. L'Épouse ne trouve que la honte et la souffrance lorsqu'elle est surprise dans la ville. Jamais l'Époux ne se trouve là; ses retraites favorites sont les vignes, les jardins, les montagnes de myrrhe, les coteaux des drogues aromatiques et les vallées où fleurissent les muguets.

Mais il y a dans ses dernières phrases un mot qui indique une pleine communion, une communion heureuse, consciente d'elle-même avec le « Bien-aimé. » Je veux dire ce petit mot « notre » « *notre* couche, » « *notre* maison, » « *nos* soliveaux. » C'est comme ces petits mots: « nous, » et « avec » dans l'épître aux Ephésiens. Oh! l'heureuse union, — unité bénie: « notre, nous, avec. » Unité éternelle avec Christ. Être un avec lui dans la vie, un dans la justice, un dans l'acceptation, un dans la paix, un dans le repos, un dans la gloire céleste, éternelle!

Certainement, les scènes de la terre les plus brillantes seraient sans joie, et la maison à plusieurs demeures le serait aussi, sans la présence du Seigneur bien-aimé, du divin Époux du cœur. Mais voici les termes sûrs de la promesse: « Et ainsi nous serons toujours *avec*

le Seigneur. » Et encore : « Afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi. » C'est assez, ô Seigneur ! C'est assez ! Avec toi, et comme toi ! Considère soigneusement cela, ô mon âme ! Ici se trouve pour toi le calme, le parfait repos. Avec toi, et comme toi, Seigneur, pour toujours dans le Paradis de Dieu, dans la maison où il y a plusieurs demeures, remplir la parfaite mesure de notre félicité, de notre dignité, et de notre gloire éternelles !

CORRESPONDANCE.

Bien cher Frère,

En lisant l'article que vous avez publié sur le sujet du « Tribunal du Christ, » j'ai été frappé de cette pensée, que c'est non-seulement une chose bonne à connaître pour nous exciter à la vigilance et à la prière au milieu des imperfections et des pièges d'icibas, mais encore une chose *essentielle* à la plénitude de notre bonheur dans l'éternité. En effet, maintenant nous ne connaissons qu'en partie, et en bien faible partie, sous le rapport pratique. Outre qu'il y a le sentiment de nombreux manquements, de bien des pensées condamnables, de bien des actes que, pour ne pas avouer notre petitesse, nous cherchons à couvrir d'un vain secret ; — la conscience aussi, même une conscience honnête, n'est pas toujours à l'abri des pernicieuses influences du mal qui nous enveloppe en

se mûrissant pour le jugement. La sphère que le peuple de Dieu traverse actuellement n'est-elle pas souvent partagée entre la mondanité d'une part, et l'indifférence pour la gloire de Christ, de l'autre? Qui voudrait, comme Daniel, jeûner et pleurer dans les palais de Babylone? Qui de nous refuserait, sans regret comme sans ostentation, la portion de la viande d'un roi pour être nourri de légumes et d'eau? Or, dans un tel état moral, je dis que la conscience — la même où elle est écoutée — réalise difficilement la mesure d'exercice devant Dieu, qui l'associera à la pensée de Dieu pour nommer « *souillure* », sans distinction de circonstances, *tout ce qui tend à effacer l'opprobre de Christ*. Faut-il chercher bien loin cet esprit charnel d'asservissement qui fait imiter le monde jusque dans ses formes extérieures les plus vaniteuses? Que ferons-nous de sa gloire, si nous sommes imitateurs de sa frivolité? Eh bien! soumettez cet esprit charnel à la conscience individuelle, il sera très-rarement jugé d'une manière assez sérieuse et assez profonde. Nous supportons le contact des éléments humains, et à peine nous demandons-nous si ce à quoi nous touchons est décidément mauvais. Nous caressons nombre de choses qui portent le caractère du monde et qui finiront avec lui, et s'il s'élève une question intérieure sur ce penchant, nous nous répondons, pour le dire ensuite tout haut : Il n'y a pas de mal à cela. « Il n'y a pas de mal à cela ! » Oui, telle est la mesure d'exercice de bien des enfants de Dieu, et l'esprit dont nous sommes tous plus ou moins entachés et sous la sauvegarde duquel on voit aujourd'hui, parmi nous, poursuivre un but matériel d'une façon toute mondaine.

Or, quand le Seigneur nous aura pris auprès de

lui pour être là où il est, que nous aurons été faits semblables à lui, que nous le verrons tel qu'il est, face à face, ce qui est en partie aura sa fin, parce que ce qui est parfait sera venu. Alors nous pourrons jeter en arrière un regard rempli de la lumière et de l'intelligence divines, magnifier comme il convient tout cet amour journalier de Jésus que nous apprécions si peu maintenant, et dans l'énergie et l'abondance duquel il soigne et chérit l'assemblée. Mais, le souvenir de nous-mêmes, de nos misères, de ces pensées, de ces paroles, de ces actes si peu réfléchis et qui revêtiront en ce jour-là leur vrai nom et leur vrai caractère, ce souvenir auquel rien — absolument rien — n'échappera, qui pourrait le supporter? Qui même voudrait entrer dans le ciel, où le repos parfait est uni à la parfaite gloire, avec une pareille perspective?

On demande peut-être que tout cela soit oublié. Mais l'oubli n'est pas un élément compatible avec le caractère divin, sauf en ce qui concerne les choses déjà jugées dans la présence de Dieu. Le péché est oublié, parce qu'il a été jugé en la personne de Christ sur la croix : « Je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités. » Et le Père, qui discipline fidèlement, oublie volontiers les infidélités de ses enfants indociles et désobéissants du moment qu'ils trouvent devant lui une parole de confession et de repentir dans leurs cœurs. Mais c'est pour le service qui constitue notre responsabilité à l'égard du Maître, qu'il y a un « tribunal du Christ ». Il se plaira à honorer tout ce en quoi il aura été glorifié, sans oublier le moindre service, pas même un verre d'eau ; mais il devra consumer par le feu tout ce qui n'aura pas été fait en vue de lui-même, sans oublier une seule pensée vaine ou ce que nous appelons une action insigni-

fiante. Paul, en parlant de la fornication, de l'impureté, de l'avarice, comme de choses qui ne devaient pas même être nommées parmi les Ephésiens, n'ajoute-t-il pas : « Ni chose déshonnête, ni parole folle, ni plaisanterie, lesquelles ne sont pas bienséantes, mais plutôt des actions de grâces? » Et si nous sommes dans l'obligation morale de recevoir une semblable exhortation, combien le Seigneur en tiendra-t-il solennellement compte au jour où tout ce que nous aurons fait dans le corps, soit bien, soit mal, sera examiné! Mais pourquoi douter un seul instant de notre acceptation certaine, après que toutes les déficiences de notre faible service auront été brûlées? O réjouissante pensée! Ici, comme en tout ce qui regarde notre portion céleste, il y aura final et complet triomphe de la *grâce* en laquelle nous avons été reçus et par le pouvoir de laquelle nous subsistons! Et dans la plénitude du triomphe, nous pourrions alors considérer avec une entière joie tout ce qui restera de notre marche dans le désert, et exalter Celui qui nous y soigne avec une si grande tendresse et qui fait tant pour nous, tandis que nous faisons si peu pour lui!

Veuille le Seigneur, en dirigeant l'attention des âmes vers cet important sujet, faire qu'il contribue à les établir dans la grâce, au lieu de les troubler — et nous remplir d'un dévouement plus vrai et d'une pieuse crainte de lui déplaire, fût-ce par la plus petite légèreté!

Votre affectionné.

FRAGMENTS ET PENSÉES.

LE JUBILÉ.

Lév. xxv, 8-46.

Quelqu'un a remarqué avec raison que l'institution du Jubilé contenait un double témoignage — témoignage de la confusion que l'homme produit, et témoignage de l'ordre que Dieu apporte. Durant quarante-neuf ans, Dieu permettait que sous la main de l'homme bien des choses tombassent dans le désordre. Un homme tombait dans la pauvreté, un autre dans les dettes, un autre dans la servitude, un autre dans l'exil. L'un, par son extravagance, avait dissipé son héritage; l'autre, par son esprit de finesse ou de parcimonie avait ajouté au sien.

C'est ainsi qu'il en allait durant le jour de l'homme. Mais en un moment la trompette du Jubilé transformait complètement les choses. A peine ce son béni s'était-il fait entendre, que le débiteur était déchargé de sa dette, l'esclave mis en liberté et l'exilé rendu à sa patrie. L'année du Jubilé était l'année de Dieu et Il ne voulait ni débiteurs, ni esclaves, ni exilés. Tous devaient être libres et heureux, et abondamment pourvus pendant toute l'année de Jéhovah. Tout va bien lorsque c'est le Seigneur seul qui est exalté.

Il est intéressant et d'une utilité pratique de remarquer maintenant de quelle manière diverse l'on devait être affecté par l'approche de l'année du Jubilé. Celui qui avait perdu ses biens devait être dans la joie parce qu'il allait les recouvrer. Celui qui en avait gagné devait se sentir affligé parce qu'il allait les perdre. Mais celui qui n'avait fait ni l'un ni l'autre — qui n'avait

ni perdu ni gagné — l'Israélite plein de droiture qui avait conservé son patrimoine et qui s'en était contenté, celui-là devait envisager le Jubilé, non pas en rapport avec ses gains ou ses pertes, mais simplement comme un noble témoignage à l'ordre de Dieu, et comme assurant la bénédiction de la nation tout entière.

C'est là ce qu'il en était du Juif par rapport au Jubilé, et c'est là ce qu'il devrait en être du chrétien par rapport à la glorieuse apparition du Fils et à sa venue des cieux. Nous devrions regarder en avant à cette heure bénie, simplement comme étant le moment de l'exaltation de Christ — le moment où Il sera pleinement revêtu de la domination de tous les royaumes de ce monde — le moment où un terme sera mis au désordre et à la confusion amenés par l'homme, pour que l'ordre de Dieu puisse être établi à toujours. Moment béni et longtemps attendu!

Que l'on remarque ici que la croix est, à la fois, le remède à la confusion de l'homme et le fondement de l'ordre de Dieu. Cela ressort d'une manière frappante de l'ordonnance du Jubilé. « Puis tu feras sonner la trompette de jubilation le dixième jour du septième mois; le jour, dis-je, des propitiations, vous ferez sonner la trompette par tout votre pays. » La trompette du Jubilé et le jour des propitiations sont inséparablement liés. Le sang versé sur la croix est le fondement de tout. Dans le temps du rétablissement de toutes choses le fleuve de l'eau de la vie sortira du trône de Dieu et de l'Agneau. (Apoc. xii, 4).

DU MINISTÈRE.

(1 Cor. xii, xiv).

Dans ces trois chapitres, que je recommande à l'é-

tudé sérieuse de mon lecteur, nous avons trois points importants en rapport avec le sujet du ministère dans l'Eglise de Dieu.

I. Dans le chapitre xii, nous trouvons l'unique base divine du ministère, savoir : l'union des membres du corps, selon la volonté de Dieu, comme nous le lisons au 18^{me} verset : « Mais maintenant Dieu a placé les membres — chacun d'eux — dans le corps comme Il l'a voulu. » C'est là le grand principe. « Dieu a placé... » comme Il l'a voulu. Ce n'est pas un homme qui se place lui-même ou qui en institue un autre de quelque manière, ou dans quelque but que ce soit. Une telle idée n'apparaît même pas dans ce divin traité sur le ministère. « Il y a diversité de dons, mais le même Esprit ; et il y a diversité de services, mais le même Seigneur ; et il y a diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous. » (Vers. 4-6). La sainte Trinité est présentée ici en rapport avec le ministère. C'est le don de l'Esprit administré sous la seigneurie du Fils, et rendu efficace par le Père. Ces trois choses sont absolument essentielles à tout vrai ministère.

II. Puis, dans le beau chapitre xiii, nous trouvons que la source ou le principe moteur du ministère c'est « l'amour » (*agapé*). Un homme peut posséder le don le plus éclatant, mais s'il n'est pas exercé dans l'amour — si l'amour n'est pas le motif qui le fait agir — cela ne profitera de rien. Un homme pourrait se lever dans une assemblée pour montrer sa facilité à parler en diverses langues, son don de prophétie, son intelligence des mystères, sa connaissance de la doctrine, ou sa puissante éloquence, et cependant ne pas faire le moindre bien à l'assemblée ou à un seul de ses membres, simplement parce que l'amour n'est pas le

ressort de son service. Il est important de bien peser cela. C'est un point qui est digne de la plus sérieuse recherche de tous ceux qui entrent dans un ministère quelconque. Le ministre ou serviteur devrait toujours s'éprouver par cette question : « Est-ce l'amour qui me fait agir ? » S'il n'en est pas ainsi, il ne sera d'aucune utilité. Puisse le Saint-Esprit appliquer cette vérité avec puissance !

III. Enfin le xiv^{me} chapitre nous révèle le but ou le résultat du ministère, savoir : « *L'édification.* » C'est là la fin de tout ministère. L'apôtre « aimait mieux prononcer cinq paroles » dans ce but « que « dix mille » pour sa propre satisfaction. « Afin que l'assemblée reçoive de l'édification. » Tel est le point principal sur lequel l'Esprit-Saint insiste tout le long de ce chapitre, et c'est aussi l'objet que l'amour aura toujours en vue, quel que soit le don que possède l'individu. L'amour n'a d'autre but à atteindre que le bien de tous. Il est évident que personne ne peut retirer quelque profit ou quelque édification de l'ouïe d'une langue inconnue, à moins qu'il n'y ait un interprète. Il en est nécessairement de même quant aux paroles que je n'entends pas. Si je *n'entends* pas ce que quelqu'un dit, soit en priant, soit en enseignant, j'en suis aussi peu édifié que si je ne *comprendais* pas son langage.

Souvenons-nous donc de ces trois choses — de la base, de la source, et du but de tout vrai ministère. Pussions-nous les peser sérieusement et chercher à les comprendre et à les réaliser pour la gloire de Dieu et pour le bien de son Eglise.

Pour autant que le chrétien entre dans les voies du monde, c'est une complète prostitution.

Tout ce qui concourt à rendre le monde heureux

en dépit de Dieu, est dans l'esprit et le train de Babylone; et pour un chrétien, se trouver dans ces choses, c'est être dans Babylone.

Babylone, c'est l'esprit de mondanité chassé de devant Dieu, comme coupable de la mort de Christ, et qui néanmoins s'adonne à embellir le monde. Tous ces principes babyloniens, tout ce que vos yeux peuvent convoiter pour vos salons et pour vos plaisirs, sont tout autant de choses qui vous séparent du ciel. C'est Babylone sur une petite échelle.

Souvent, ce qui est important selon la pensée de l'homme, ne l'est pas pour Dieu; car Dieu a en vue Christ.

L'homme met sa gloire dans une vérité qui ne lui coûte rien, d'autant plus qu'elle est généralement reçue; et il en prend avantage pour se refuser à admettre plus de lumière qui demanderait de la foi.

Le ciel est familier avec le mal en tant que jugé; et avec ce qui est bon pour en jouir.

Tout ce qui nous arrive est préconnu de Dieu, qui le dispose d'avance de manière à ce que son enfant puisse rester debout au milieu des difficultés. Tout ce que j'ai à faire est de dire que Dieu sait parfaitement dans quelle position je me trouve, et la manière qu'Il a préparée pour me tirer de mes difficultés, si je demeure fidèle.

Lorsque Jésus était ici-bas, le ciel regardait sur la terre; maintenant que Jésus est dans le ciel, l'Église sur la terre regarde en haut.

Dans une révélation encore plus complète, comme lors de la conversion de Paul, elle est envisagée comme ne faisant qu'un avec Jésus qui se trouve là.

La prophétie est une révélation des choses à venir, destinée à agir sur ma conscience maintenant.

Il y a toujours avant les châtimens des avertissements que nous avons négligés.

Une âme inconvertie n'a pas l'idée d'un Dieu de tendresse et de bonté qui « essuie les larmes. »

C'est une chose précieuse d'avoir toujours en vue le véritable objet de Dieu, qui ne peut être moins que sa gloire.

Si on veut aller au fond des conseils de Dieu, il faut regarder à sa gloire.

La contemplation de la gloire sanctifie véritablement et fournit un objet bien au-dessus de tout ce qui pourrait nous arrêter ici sur la terre.

Jamais nous ne marcherons bien ici-bas, même dans les plus petits détails, si la grande fin n'est pas constamment devant nos yeux.

Si j'ai un objet de ce côté-ci de la gloire, quand même ce serait la prospérité de l'Eglise, dans les détails, mon âme en souffrira.

Nous avons besoin de foi pour perdre notre fortune et pour pardonner; mais si c'est là sortir de la société de l'homme, c'est entrer dans celle de Dieu.

L'égoïsme du monde comprend la grâce qui se trouve dans un chrétien capable de pardonner; mais en principe cette grâce est pour lui de la folie.

Si vous recherchez l'argent, que vous preniez vos mesures pour placer vos enfants dans le monde, ou que vous formiez des projets pour l'avenir, vous ne pouvez désirer que Jésus vienne, et si vous ne le pouvez vos cœurs ne sont donc pas bien avec Jésus.

Il faut plus de grâce réelle et plus de foi pour *prier* pour l'Eglise de Dieu, que pour travailler et prêcher: quoi que l'un ne puisse pas être bien fait sans l'autre.

C'est relativement aisé d'aimer et d'être humble quand nous avons la conscience, que par notre service nous constituons les autres nos débiteurs; mais quand il n'y a ni énergie pour le service, ni pouvoir pour communiquer quelque chose, ce qui est dans le cœur est mis à l'épreuve.

ERRATA.

Page 321, ligne 20, lisez : *davantage*

— 324 — dernière, lisez : *ce qui est parfait et éternel.*

— 332 — — lisez : *Lui qui*

REMARQUES SUR L'APOCALYPSE.

CHAPITRE II.

Versets 1-7. — Le chapitre précédent se terminait par ces mots : « Les sept étoiles sont les anges des sept assemblées, et les sept chandeliers que tu as vus sont les sept assemblées. » Il résulte évidemment des versets 4 et 11 du chapitre 1, et de ce qui suit, que c'est aux sept églises qui existaient alors dans la province d'Asie, que ceci s'appliquait originairement. Mais tout en reconnaissant qu'il y avait des raisons particulières de s'adresser à ces églises locales, je n'ai pas le moindre doute qu'elles furent choisies dans le dessein, d'une portée plus vaste, de tracer le tableau des divers états dans lesquels l'Eglise en général se trouverait successivement, depuis les jours apostoliques jusqu'au terme de son existence sur la terre. De là vient que la vision comprenait sept chandeliers, sept étant le symbole bien connu de quelque chose de complet dans l'ordre spirituel. Il pouvait y avoir d'autres églises aussi bien ou mieux connues, et le grand apôtre des Gentils s'était déjà expressément adressé à l'une de ces sept; mais Ephèse est prise de nouveau, et six autres églises lui sont associées de manière à présenter une esquisse mystique et parfaite des traits moraux les plus importants qui se trouvaient alors dans

l'Eglise, et qui en même temps devaient se développer d'une manière successive dans l'histoire subséquente du corps professant sur la terre (1).

(1) Quiconque croit à l'inspiration de l'Apocalypse, admet naturellement l'*application universelle* des tableaux contenus dans Apoc. II, III, comme celle des Actes dans le Nouveau-Testament, ou celle des histoires de l'Ancien. Mais l'idée que les sept églises représentent toutes les églises, ou l'état et le caractère général des choses, aux jours de Jean, me semble pure confusion. Le fait est que chacune d'elle représente un état moral distinct, dans lequel le corps professant pouvait se trouver en tout ou en partie à un temps donné. En un mot, que les assemblées locales présentassent alors les traits spéciaux décrits ici, la chose est parfaitement vraie; mais elles ne pouvaient pas toutes caractériser l'état général de l'Eglise et ce moment-là, parce que ce sont des conditions morale différentes et même opposées qui ressortent dans chacune d'elles. Si nous admettons par conséquent, comme nous devons le faire, que leur portée s'étend au-delà des assemblées locales, ou de la conduite des individus simplement, elles ne peuvent avoir trait naturellement qu'aux phases successives d'un état spirituel, bon ou mauvais; dans l'histoire de l'Eglise professante. Les partisans extrêmes de l'école protestante dans l'interprétation de l'Apocalypse, ne savent peut être pas généralement que leur savant chef, Mède, s'exprime ainsi dans ses plus mûres « *Courtes observations sur l'Apocalypse* » (œuvres, page 905) : « Si nous faisons attention à leur nombre sept, nombre d'une révolution de temps, et qu'en conséquence, dans ce livre, les sceaux, les trompettes et les coupes sont au nombre de sept; si nous réfléchissons au choix que fait le Saint-Esprit, et par suite duquel il ne prend pas toutes les églises, ni l'église la plus célèbre du monde comme Antioche, etc, et qui avaient sans doute autant besoin d'instruction que celles qui sont nommées ici, —

Bien des choses qui sembleraient fort importantes aux yeux des hommes et même des chrétiens sont laissées de côté, car le Seigneur ne voit pas comme l'homme voit.

Mais on verra, je pense, qu'il a placé en première ligne, les traits, bons ou mauvais, qui devaient réapparaître, et qu'il a fait très-convenablement ressortir ce qu'il prévoyait devoir être de la plus haute importance pour celui qui aurait des oreilles pour entendre jusqu'au moment de son retour. Et cette application étendue me semble confirmée avec force par la clause relative à ces églises dans la triple division que donne le chapitre 1, verset 19. Elles sont désignées comme « *les choses qui sont.* » Sans doute, elles existaient alors au temps de Jean; mais si elles devaient continuer d'exister, et si les semences qui étaient alors semées, devaient germer

si tout cela est considéré attentivement, ne semble-t-il pas qu'outre ce point de vue littéral, ces sept églises furent prises comme des modèles et des types des divers âges de l'Eglise catholique, à *principio ad finem*, de manière à être pour nous comme une esquisse prophétique de la septuple condition de toute l'Eglise visible, selon les âges divers, correspondant à la description de ces sept églises? Et si on accorde ceci, savoir que l'intention du Seigneur était d'en faire autant de modèles d'un pareil nombre de conditions de l'Eglise se succédant dans un ordre semblable à celui dans lequel ces églises sont nommées, alors certainement la première église (l'état Ephésien) doit être la première, et la dernière être la dernière, » etc.

encore plus dans la suite, et donner une signification encore plus grave aux paroles et aux avertissements de Notre-Seigneur, cette expression « les choses qui sont » était encore plus convenable pour désigner l'état de l'Eglise sur la terre tel qu'il existait alors. C'est ainsi qu'Ephèse est le premier grand exemple de déclin par suite du relâchement ou abandon du premier amour. Mais n'était-ce pas là un fait notoire pour toute la chrétienté, considérée comme un tout, avant que le dernier apôtre eût délogé pour être avec le Seigneur ? S'il s'est trouvé dans ces jours-là et plus encore dans les temps postérieurs, un pareil état moral, quoi de plus convenable et de plus naturel que de faire tourner des circonstances morales au profit d'un enseignement général ? Ainsi encore, sans mettre en question que le message adressé à Smyrne s'appliquait parfaitement à ce temps-là, il est aisé de voir qu'il fait admirablement ressortir les grandes et réitérées persécutions qui éclatèrent sur les chrétiens de la part des païens. De même l'élément que Balaam figure se montrerait naturellement avec une netteté plus grande, lorsque, au lieu de persécuter l'Eglise, le monde la protégerait. Vient ensuite Jésabel : elle constitue un immense progrès dans le mal ; mais quoique dans les jours où l'Apocalypse fut écrite, il existât sans aucun doute des choses qui donnaient lieu à ces allusions ; peut-on nier que l'esquisse fût remplie d'une manière bien frap-

pante après que le trône du monde eut établi le Christianisme par ses édits, et que, à une époque plus avancée encore, l'église professante eut contracté une alliance coupable avec ce qui n'est, au fond, que paganisme et inimitié pour la vérité de Dieu ? Ce coup-d'œil jeté sur le chapitre II fera voir, tout rapide qu'il est, pourquoi je considère ces églises comme ayant une portée prophétique réelle, quoique indirecte, sur les diverses conditions subséquentes de l'Eglise, telles qu'elles se présentaient au jugement scrutateur du Seigneur. Il est clair, d'un autre côté, que la véritable position de l'Eglise, celle dans laquelle habituellement elle attend du ciel le Seigneur, eût été faussée, si ce rapport avait été marqué au point d'être apparent dès le principe, et de donner, si l'on peut s'exprimer ainsi, une histoire claire et chronologique ; car le Seigneur n'a parlé nulle part à l'Eglise, ni à son sujet, de manière à lui faire nécessairement attendre des siècles sur la terre. Naturellement, le Seigneur savait qu'il en serait ainsi ; mais il n'a rien révélé qui fût de nature à mettre obstacle à la pleine jouissance de la bienheureuse espérance du retour du Seigneur comme perspective immédiate. Et il en est de même ici.

Quelques-uns ont pris avantage de ce manque de netteté pour nier que ces sept églises eussent ce caractère de succession et de prolongation de temps auquel j'ai fait allusion ; mais l'évidence apparaîtra plus entière à mesure que nous

examinerons chaque église en particulier. Une autre considération qui doit avoir un grand poids, c'est qu'après ces deux chapitres, il n'est plus fait allusion nulle part à l'existence d'églises sur la terre. Dans les remarques finales du livre (xxii, 16), le Seigneur dit qu'il a envoyé son ange pour rendre témoignage de ces choses dans les assemblées ; mais dans toute la série des visions et dans tout ce qui est donné à entendre de la condition des hommes ici-bas, après Apoc. iii, il est gardé, relativement à l'Eglise sur la terre, le silence le plus inexplicable si l'Eglise s'y trouve réellement : rien de plus simple si cet état de chose a pris fin. Tout cela s'accorde parfaitement avec chapitre i, 19 : « Les choses qui sont, et les choses qui doivent arriver *après celles-ci.* » Lorsque c'en est fini avec les églises, et qu'on ne les voit plus comme telles sur la terre, la partie proprement prophétique du livre commence à avoir son cours. Il semble, en outre, que l'introduction d'un nouvel état de choses n'implique pas nécessairement le rétablissement de ce qui avait existé avant lui. En un mot, après l'apparition de l'état de choses nouveau, il peut y avoir encore co-existence de l'ancien, et chacun d'eux peut continuer dans sa propre sphère. En voilà assez sur les Eglises dans leur ensemble. La responsabilité sur la terre est le sujet dont il s'agit : non pas les privilèges de l'Eglise ou des saints en Christ, mais l'obligation sous laquelle les Eglises se trouvent de Le représenter, et l'appréciation qu'il fait de leur état.

Après cette courte préface, nous en viendrons plus particulièrement à Ephèse. Observons d'abord, qu'il est dit à Jean d'écrire à l'ange de l'Eglise qui se trouve là; ce n'est plus « aux saints et fidèles qui sont à Ephèse dans le Christ Jésus » que la lettre est adressée; ni aux saints avec les surveillants et les serviteurs, comme dans le cas de l'Eglise de Philippiques. Pourquoi cela? Les voies du Seigneur sont toujours pleines de grâce, mais elles sont justes aussi; et l'Eglise était une chose en chute, de sorte qu'il ne pouvait plus s'adresser à elle avec la même familière tendresse qu'auparavant. C'est pourquoi, comme l'Eglise s'est éloignée de Dieu de la façon la plus sérieuse, Jean doit adresser sa lettre, non pas à l'Eglise, mais à son ange ou représentant. Les anges dont il s'agit dans ces épîtres étaient des hommes, et ne doivent pas être confondus avec les êtres d'une nature spirituelle qui sont appelés de ce nom (1). L'apôtre Jean est employé

(1) Origène et Andréas adoptèrent le premier sens, mais Epiphane et d'autres le rejettent expressément. Plusieurs parmi les modernes supposent que ce terme est emprunté à la synagogue, et répond au *chazan* de celle-ci. Dans ce cas, l'ange de l'Eglise ne saurait être un ancien; bien moins encore le président des anciens, comme le prétend Vitranga, mais plutôt celui que l'on appelle le clerc ou le sacristain. Le terme employé par le Nouveau-Testament pour désigner ce chazan ou ange de la synagogue, paraît être *hupérètès*, celui qui prenait soin des livres, etc. (Luc iv, 20); le chef de la synagogue était distinct, et il y en avait plusieurs.

par le Seigneur à leur envoyer un message, et Dieu agirait contrairement à toutes ses voies en employant un homme comme messenger auprès des anges proprement dits. Les anges servaient souvent d'intermédiaires entre Dieu et l'homme, mais jamais les hommes entre Lui et les anges. Je crois, en outre, que l'ange à qui cette lettre est adressée, tout en étant un homme, n'occupe pas nécessairement une position officielle telle que celle d'un évêque, etc. Ce pouvait être un évêque, ou non. L'ange implique toujours l'idée de représentation. Nous trouvons dans l'Ancien-Testament l'ange de Jéhovah, l'ange de l'Alliance, etc., et il est fait mention en Daniel d'anges qui étaient identifiés avec Israël, etc. Le Nouveau-Testament parle d'anges des petits enfants qui voient dans le ciel la face de leur Père, expression par laquelle il faut évidemment entendre leurs représentants. C'est ainsi qu'en Actes xii, on disait de Pierre, que c'était son ange. J'en conclus donc qu'ici l'ange, tout en étant un homme, est d'une manière ou d'une autre, le représentant de l'assemblée. En conséquence, il pouvait être dit, « j'ôterai ton chandelier, » etc. Voir sous ces mots une position officielle déterminée prêterait à beaucoup d'objections, non pas seulement parce que ce serait introduire une nouveauté, mais parce que cette nouveauté serait en opposition avec tout ce que l'Écriture enseigne ailleurs relativement à l'assemblée. Mais je n'ai aucun doute qu'il se

trouve de fait dans les assemblées une ou plusieurs personnes que le Seigneur associe à l'assemblée d'une façon toute spéciale, et comme la caractérisant: cette personne est moralement identifiée avec l'assemblée, et reçoit du Seigneur soit louange, soit condamnation, selon l'état de l'assemblée. Ici l'état de l'assemblée est directement imputé à l'ange. Le fait que c'est à lui que parle le Seigneur, et non à l'assemblée, place pour ainsi dire cette dernière, à une plus grande distance de lui. Qu'est-ce qu'un fait pareil ne nous dit pas de la terrible condition dans laquelle l'Eglise était tombée! Le Seigneur ne pouvait plus s'adresser directement à ces assemblées. Il *avait* parlé sans intermédiaire même aux Corinthiens; car, quelque coupables qu'ils fussent, ils ne s'étaient pas ainsi détournés de lui. Mais ici le message consiste en ces paroles désolantes: « Tu as abandonné ton premier amour. » Pourtant, si Christ n'avait pas une église fidèle, au moins il avait un fidèle serviteur dans la personne de Jean: et c'est à lui qu'il est parlé en tout premier lieu. Et qu'on se souvienne toujours que depuis lors l'Eglise ne s'est jamais relevée de cette chute et de cette position relativement éloignée. L'Eglise, la maison de Dieu, est dans un état complet de ruine ici-bas; et dans un état pareil, la première chose qui nous convienne c'est de le sentir.

Ceci ne touche en aucune manière la question du salut éternel; mais c'est abuser de la cer-

titude du salut que de s'en servir pour amoindrir nos obligations envers Dieu. De fait, il n'existe jamais, avant la conversion, de profond sentiment du péché; car s'il pouvait en exister alors, il serait accompagné d'un complet désespoir. Mais quand nous avons reçu notre pardon et que nous sommes dans une paix parfaite, nous pouvons regarder à notre péché et le juger pleinement. Un ange saint ne connaît pas Dieu comme nous devrions le connaître — je ne dis pas comme nous le *connaissons*, quoique ce soit vrai aussi. Un ange pénètre dans les merveilles de la puissance de Dieu « obéissant à la voix de sa parole; » mais les choses profondes de Dieu se montrent, chose merveilleuse à dire, au sujet de notre péché, et dans la personne de son Fils unique, « vu des anges » il est vrai, mais en relation vivante avec nous.

Le Seigneur se présente à Ephèse comme « celui qui tient les sept étoiles dans sa droite, qui marche au milieu des sept chandeliers d'or » (vers. 1). Il est venu pour examiner, pour juger — non pas encore naturellement le monde des impies — mais l'assemblée qui est à Ephèse. Quelle différence entre l'aspect sous lequel il nous est présenté ici, et celui sous lequel nous le voyons et l'Eglise aussi en Eph. 1, 11! Là, il est assis à la droite de Dieu dans les lieux célestes, et Dieu nous y a fait asseoir aussi ensemble dans les lieux célestes en Christ Jésus. Ici il marche au milieu des chandeliers. Sa main est indispen-

sable, car personne que lui ne pourrait faire face aux difficultés. Mais n'est-ce pas quelque chose de solennel qu'il soit présenté de cette manière à cette même Eglise, à laquelle Paul avait ouvert la plénitude de sa grâce céleste, et la plénitude de la bénédiction qui lui appartenait en Christ? Et maintenant le voilà obligé, pour ainsi dire, de marcher et de revendiquer les droits de son autorité, non point parmi ceux qui ne l'ont pas connu, mais là où l'on avait jadis si bien connu son amour — maintenant, hélas! oublié et déshonoré.

« Je connais tes œuvres, et ton travail, et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants, et que tu as éprouvé ceux qui se disent être apôtres et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs, et tu as patience, et tu as supporté des afflictions pour mon nom, et tu as travaillé » (vers. 2, 3). Ainsi, il se trouvait là plusieurs choses louables. Il y avait de la patience, et c'est le premier signe, si non le plus grand, que Paul donne de son propre apostolat. Il y avait plus encore : car rien n'est plus facile à laisser que la patience quand elle a soutenu beaucoup d'épreuves. Mais ici, à Ephèse, on persévérerait dans la patience (comp. vers. 2, 3). En outre, là où il y a de la patience, il peut y avoir tendance à passer par-dessus le mal, ou du moins à supporter les méchants. Mais ce ne fut pas le cas ici. Les Ephésiens avaient supporté des afflictions pour le nom de Jésus, mais ils ne

pouvaient supporter les méchants, et ils avaient éprouvé ceux qui prétendaient à la position la plus élevée, celle d'apôtres, et les avaient trouvés menteurs; ils avaient continué de cette manière, et ne s'étaient point lassés. Qu'il est doux de voir le Seigneur dans sa douleur, si nous pouvons parlé de la sorte dans le désappointement de son amour, commencer ainsi par tout ce qu'il y avait de bien! Mais tout en trouvant chez eux des choses qu'il pouvait louer, il avait contre eux qu'ils avaient perdu leur premier amour. Ils n'avaient plus la conscience de l'amour du Seigneur pour eux, et il en était résulté que leur propre amour pour Christ avait pâli. C'était leur appréciation de l'amour du Seigneur qui les rendait capables d'aimer.

Puis-je précisément faire remarquer, que le mot « quelque chose » ajouté dans les versions ordinaires au verset 4 paraît affaiblir le sens? Il pourrait suggérer l'idée que le Seigneur n'avait que peu de chose contre eux, tandis que, dans la vérité, il était extrêmement affligé. Ne pas sentir son amour, et par conséquent ne pas le lui rendre, était la chute la plus profonde, surtout chez ceux qui en avaient autrefois joui. Mais maintenant il s'était éteint, et qu'en résulterait-il avec le temps? « Souviens-toi donc d'où tu es déchu, et te repens, et fais tes premières œuvres, autrement je viens à toi promptement et j'ôterai ton chandelier de son lieu à moins que tu ne te repentes. » Il est beaucoup

plus facile d'avoir du zèle pour agir que pour se repentir. Mais cela même ne saurait satisfaire le cœur de Jésus, à moins qu'ils ne revinssent à leur premier amour qui avait produit leurs premières œuvres : sinon il faut que le chandelier soit ôté. Je doute, tant pour des raisons externes que pour des raisons internes, que le mot « promptement » doive se trouver dans le verset 5. Car lorsque le Seigneur vient pour juger les voies des siens, peut-on dire que c'est ainsi qu'il vient ? Quand il vient, soit pour combattre contre les Nicolaïtes, soit pour nous prendre avec lui ; c'est promptement sans contredit (Apoc. II, 16 ; III, 11 ; XII, 7, 12, 20). Mais il donne du temps pour la repentance, même s'il s'agit de Jézabel, et combien plus à ses chers Ephésiens.

L'enlèvement du chandelier n'implique point que l'Eglise ne pourrait pas continuer en apparence comme auparavant, mais qu'elle perd sa place comme témoin pour le Seigneur digne de confiance. Rien ne saurait tenir lieu de la proximité avec le Seigneur, soit pour l'Eglise, soit pour l'âme. Et cette proximité était perdue désormais, non pas simplement pour l'assemblée d'Ephèse, mais même dès-lors, pouvons-nous dire, je pense, pour l'Eglise en général. Le témoignage extérieur pouvait bien continuer, mais ce n'est pas là ce que le Seigneur apprécie le plus, quoiqu'il l'apprécie, en tant qu'il est simple, sincère et fidèle. Cependant il ne

peut pas ne pas estimer le plus dans les cœurs qui lui sont consacrés, le fruit de son propre amour, de son amour personnel, parfait, qui s'immole lui-même. Il a sur la terre une épouse qu'il désire voir sans autre objet que lui-même, et se conservant pour lui pure du monde et de ses voies. Dieu nous a appelés pour cela; il ne nous a pas appelés pour le salut seulement, ou pour lui être en témoignage par une vie de piété, mais par-dessus tout, pour Christ — comme une épouse pour son Fils! Ce devrait être là certainement notre première et notre dernière pensée, notre pensée continuelle et la plus chère; car nous sommes fiancés à Christ, et il a, lui du moins, prouvé la plénitude et la fidélité de son amour pour nous. Mais que dire du nôtre?

En regardant à Christ l'Eglise apprend à se tenir dans la poussière, tout en se réjouissant toujours néanmoins dans le Seigneur. Le sentiment de la chute en nous-mêmes et dans les autres serait accablant, si ce n'était que nous avons le droit de trouver notre joie en Celui qui n'a jamais failli, et qui, malgré tout, nous aime, nous, qui avons rendu pour lui un si faible, si infidèle témoignage. Le vrai moyen de ne pas nous retirer sans avoir été bénis et fortifiés, c'est d'aller à *lui*, même pour de pénibles confessions. Nous lui devons de reconnaître et de sentir notre péché; mais être occupés de notre péché simplement ne donne jamais de la force. Christ doit posséder la gloire, et assurément Celui qui

nous a délivrés de la colère à venir, qui peut nous sauver de l'enfer, a le pouvoir de nous délivrer de toute faute sur la terre. Pour un chrétien, faire confession de son péché, s'attacher à Jésus, c'est réclamer le nom de Celui qui vient à son secours, et alors la victoire est sûre.

Mais quelle consolation et combien elle est propre à rassurer, de voir qu'à la suite du reproche qu'il a dû adresser, le Seigneur parle encore de choses qui peuvent avoir son approbation ! « Mais tu as ceci, que tu hais les œuvres des Nicolaïtes, lesquelles, moi aussi, je hais. » (vers. 6.) Le Nicolaïsme semble avoir consisté dans l'abus de la grâce. Les saints d'Ephèse avaient failli au devoir de demeurer attachés au bien, mais ils avaient communion avec le Seigneur dans l'horreur du mal. On dit souvent : « il n'y a pas d'église parfaite sur la terre. » Je voudrais demander en réponse, ce qu'on entend par « une église parfaite. » Se trouvera-t-il un chrétien qui ose me dire que nous ne devons pas viser à tout ce qui est conforme à la sainteté de Dieu ? Je réclame précisément pour l'Eglise ce que l'on est tenu de m'accorder pour tout chrétien individuellement. Comme il se trouve sûrement des fautes dans l'individu, il y en aura aussi dans l'Eglise. Mais alors il y a cette bénédiction, que, comme le Saint-Esprit habite dans l'individu pour le guider et le bénir, ainsi le même Esprit habite dans l'Eglise, et Christ la purifie par

le lavage d'eau, par la parole. Il y a deux choses dans l'assemblée aussi bien que dans l'individu — le Saint-Esprit qui est la puissance du bien, et la chair qui convoite contre lui. De même que, dans un homme, on peut dire que l'âme est répandue dans tout le corps dont elle anime toutes les parties ; ainsi en est-il de l'Esprit dans l'Eglise de Dieu. Lorsqu'on prétend qu'il faut tolérer le mal parce qu'il n'y a pas d'homme qui soit exempt de péché, c'est de l'antinomianisme ; et je crois que c'est là le principe même des Nicolaïtes. De même que l'individu doit se tenir prêt à aller à la rencontre du Seigneur, sans laisser rien qui ne soit réglé au moment de sa venue, pareillement le Seigneur attend la même chose de l'assemblée, parce qu'il y a dans l'Eglise de Dieu une puissance divine contre le mal.

Vient ensuite la promesse précédée de l'avertissement. « Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées : A celui qui vaincra, je lui donnerai à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de mon Dieu. » (vers. 7.)

Il y a eu le paradis de la création où l'homme fut placé et mis à l'épreuve; mais il tomba. Les églises étaient tombées aussi. Mais maintenant une nouvelle scène s'ouvre. Ce n'est plus le jardin d'Eden, mais le paradis de Dieu — « de mon Dieu » dit le Seigneur Jésus. Et il ne renferme pas d'arbre qui puisse introduire la dou-

leur et la mort. L'arbre de vie seul y est. L'Eglise d'Ephèse était déchue; il est vrai de son premier amour : mais quand même elle ne compterait qu'un seul membre qui sentit bien et profondément l'injure faite à la grâce du Seigneur, un seul membre qui vainquit ; cette promesse était donnée à ce membre pour la consolation et pour la joie de son âme. Et la grâce du Seigneur est tout aussi parfaite aujourd'hui. Puisse-t-il n'y avoir ici personne qui n'ait des oreilles; et s'il y en a qui en aient, puissent-ils écouter et vaincre !

SMYRNE.

Vers. 8-11 — A Ephèse, nous avons vu l'Eglise abandonner sa première position. L'état qui suit est d'une nature différente. L'Eglise de Smyrne est dans la détresse ; les saints de Dieu souffrent. Ils ont pensé peut-être que la terrible persécution qui leur était survenue était quelque chose d'étrange : mais il est plus vrai, au contraire, que le cœur du Seigneur est contristé par un chrétien qu'il laisse exempt de souffrance pour son nom. Le Seigneur avait lui-même connu la tribulation au plus haut degré : mais, dans son cas, ce n'était que l'épreuve du bien qui était en lui et la manifestation de sa perfection. Et tout pauvres que nous sommes, nous pouvons aussi connaître l'épreuve indépendamment du mal qui est en nous. Dans les châti-

ments qu'il dispense à un chrétien, le Seigneur a deux sortes de motifs : ou bien c'est parce qu'il y a quelque chose de mal, ou qu'il y a danger que ce mal soit peu senti par le chrétien. Lorsque David fut hors de sa tribulation il tomba dans un piège ; et c'est quand il se trouva dans la détresse qu'il épancha son cœur, sous l'inspiration du Saint-Esprit bien entendu, en ces doux accents que nous lisons aujourd'hui avec tant de charme. Il est dangereux pour l'âme de désirer sortir de l'épreuve. Le but de l'épreuve peut être de nous montrer ce que nous sommes en réalité, ou, ce qui vaut mieux, de prouver ce que Dieu est pour nous, et ce qu'il nous est : mais elle est aussi envoyée pour nous empêcher de tomber dans le péché, et, dans son amour, le Seigneur détourne souvent de cette manière le mal qu'il voit et que nous ne voyons pas. Je ne doute point qu'il y ait une autre espèce de souffrances plus profondes, savoir la communion avec les souffrances de Christ, qu'il ne faut pas confondre avec la fidèle discipline du Seigneur, quoiqu'elles puissent, je pense, être trouvées parfois réunies.

Il semble qu'à Smyrne le Seigneur veut pourvoir à ce déclin du premier amour qui était survenu, et dans ce but il envoie la tribulation. Une telle conduite de sa part, grâces lui en soient rendues, n'est pas extraordinaire, car il est bon et fidèle. Et dans quel caractère parle-t-il à cette église ? « Le premier et le dernier qui a été mort

et qui vit, dit ces choses. » Avant tout, son titre est celui d'une personne divine. Ici l'Esprit réclame pour Jésus ce qu'Esaië avait auparavant réclaté pour Jéhovah. (Es. xli. 4.) Et qu'y avait-il qui ne pût point être revendiqué pour Lui, pour celui « qui a été mort et qui vit? » Quelle consolation pour ceux qui étaient dans l'épreuve. Qui est-ce qui s'adresse à eux dans leur affliction? Celui qui s'était trouvé au plus profond de la souffrance et avait passé par la mort elle-même; Celui qui était le Premier et le Dernier, et qui avait formé toutes choses, Celui qui avait été mort et qui de nouveau était vivant. Et c'est auprès de celui-là même que dans mon épreuve j'ai à me réfugier. Cela fait voir quel rapport il y a entre la résurrection des morts et la consolation de ceux qui sont dans l'épreuve (Comparez 2 Cor. r-v.). Jésus était Dieu, mais il était homme aussi. Il fut l'homme éprouvé par la souffrance, et il était l'homme triomphant, et comme tel il était capable de les consoler dans leur affliction. « Je connais tes œuvres et ton affliction, et ta pauvreté (mais tu es riche), et l'outrage de ceux qui se disent être juifs et qui ne le sont pas, mais qui sont la synagogue de Satan » (vers. 9.). Le mot « juif » est pris ici dans un sens figuré. C'était le nom de la nation qui avait été connue anciennement comme le peuple de Dieu, au dessus de tous les autres; et ces symboles étaient empruntés à l'Ancien-Testament. Il semble que celui-ci

désigne des personnes qui, ayant pris position d'enfants de Dieu, étaient retournés à leur religion héréditaire. D'un côté, il y avait cette détresse extérieure que le Seigneur permettait pour leur bénédiction, et de l'autre, il y avait des gens qui professaient les principes juifs (Phil. in, 2.). Mais le Seigneur dit : « Ne crains rien des choses que tu vas souffrir. » « Ne vous occupez point de ce que l'on dit, ni de ce que l'on fait contre vous. » « Voici, le diable va jeter quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés. » C'est ainsi que, par la grâce de Dieu, l'ennemi lui-même est employé comme instrument pour le bien des enfants de Dieu dans les persécutions qu'il soulève contre eux. D'un autre côté, il n'y a rien qui serve plus efficacement à Satan pour les détourner, qu'une espèce de tranquille, commode demi-christianisme. Que Dieu garde les siens d'avoir deux visages, deux caractères, en sorte qu'il ne leur arrive jamais d'être mondains avec les mondains, et de prendre ensuite l'air et le langage d'un chrétien avec ses frères !

Ce n'est pas pour le Seigneur une chose nouvelle que de faire ainsi concourir à la bénédiction de ses saints les efforts et l'inimitié de Satan. La même chose se voit dans le cas de Job : et même l'épreuve de ce serviteur du Seigneur fut beaucoup plus profonde. A chacun de ces assauts successifs de la part de Satan, Job conserva son intégrité et bénit le Seigneur ; mais le Sei-

gneur fit connaître *Job* à *Job* lui-même — précisément la chose qui était nécessaire pour qu'il réalisât la bénédiction de lâcher le moi pour le Seigneur. Ensuite il lui montra *Dieu*, et à la fin *Job* fut aussi profondément consolé qu'il s'était profondément abaissé.

Job ne pensait point qu'il était trop occupé de lui-même; et c'était précisément cela que *Dieu* avait à lui montrer. Il aimait à rappeler le temps où les fruits de la piété qui se manifestaient en lui attireraient le respect et l'estime des hommes. Mais *Dieu* lui montra combien c'était une chose mauvaise de regarder aux effets de la grâce en lui-même ou sur les autres. Ce que l'ennemi de *Dieu* et de l'homme ne put point effectuer, les amis de *Job* le firent. Il avait pu tenir ferme contre les tentations de *Satan*, mais il fut provoqué à la folie par ses amis venus pour prendre part à sa douleur, et qui donnèrent leurs malencontreux avis. Quand quelqu'un parle beaucoup de la grâce, on peut être sûr qu'il n'en est pas entièrement rempli. *Job* même dut être mis dans la fournaise pour découvrir qu'il y avait en lui beaucoup d'autres choses que la grâce. Mais quoique *Satan* l'eût tenté sans succès, et que ses amis l'eussent seulement provoqué, quand le Seigneur intervient, *Job* est aussitôt complètement humilié. Il se voit à la lumière de la présence de *Dieu*, et s'écrie : « Mon œil t'a vu. C'est pourquoi j'ai horreur de moi-même, et je me repens sur la poudre et sur la cendre. » Mais la

fin du Seigneur est pour le moins aussi bonne que son commencement. Il est toujours miséricordieux et plein de tendres compassions. C'est lorsque Job ne pense plus rien de lui-même que la grâce prend véritablement son cours, et qu'il prie pour ses amis. « Et l'Éternel tira Job de sa captivité quand il eut prié pour ses amis. »

Smyrne succède à Ephèse. Comme je l'ai déjà donné à entendre, l'Église de Smyrne s'appliquerait, à mon avis, au temps où l'Église fut appelée à passer par la tribulation qui suivit l'époque apostolique — les persécutions infligées aux chrétiens par les empereurs romains, etc. Voici, le diable va jeter quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés : et vous aurez une affliction de dix jours » (vers. 10.). Les souffrances des chrétiens, la manière dont ils moururent pour Christ sont les quelques points lumineux, les quelques brillantes manifestations de la vie dans le deuxième siècle et au commencement du troisième.

« Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie » (vers. 10.). C'est une doctrine importante que celle qui est relative à la diversité de gloire réservée aux serviteurs de Dieu. Car, tandis qu'il est essentiel de maintenir que la même grâce qui a pardonné le brigand sur la croix est précisément celle-là même qui a sauvé Paul de Tarse, ce serait néanmoins une grande erreur de supposer que le brigand aura, dans la gloire, la même récompense que

saint Paul. Cependant, nous ne devons point être effrayés en entendant dire au Seigneur: « je connais tes œuvres: » car quoique les vaisseaux qui doivent contenir la bénédiction puissent ne pas avoir une capacité égale, la petite coupe se trouvera aussi pleine que la grande, et pleine, si je puis m'exprimer ainsi, des mêmes matériaux de joie et de bénédiction. Dans l'état de gloire, il ne sera naturellement plus question d'épreuve, de fidélité ou d'infidélité. Mais il existe des différences spirituelles avant que nous y soyons, et lorsque nous y serons, les distinctions dans le royaume de Christ répondront au caractère et à la mesure du service accompli ici-bas, quoique il faille réserver aussi la souveraineté de Dieu.

Puis venait la parole suivante de consolation bien appropriée aux fidèles de Smyrne: « Celui qui vaincra n'aura point à souffrir de la seconde mort » (vers. 11.). Ne craignez point la première mort: elle n'est qu'une servante pour vous introduire dans la présence de Dieu. La seconde mort *ne vous touchera point*. Le Seigneur est comme ce bois de jadis qui fut jeté dans les eaux de Mara: Il est descendu pour nous dans les eaux les plus amères de la mort qui ont été par là changées pour nous en eaux douces et rafraîchissantes.

PERGAME.

Versets 12-18. — Ici le Seigneur s'annonce à

l'Eglise de Pergame comme celui qui était armé de la puissance qui scrute toute chose par la parole de Dieu, la parole de jugement. Dans l'Apocalypse, l'épée aiguë est au commandement du Seigneur Jésus comme l'instrument du jugement. Ce que fait l'épée dans la main de l'homme, la parole pénétrante de jugement le fait, et le Seigneur l'applique avec puissance : elle décide toutes les questions qui ont à faire avec lui. Il y a toujours un grand et beau rapport entre l'aspect ou le titre sous lequel le Seigneur se présente et l'état de l'église à laquelle il s'adresse. C'était parce que la parole n'avait plus dans l'Eglise cette énergie vivante de jugement, que le Seigneur Jésus prend soin de montrer qu'elle n'avait jamais perdu son efficace entre ses mains. Comme la première église nous présente le déclin déjà entré même dans les jours de l'apôtre Jean, et Smyrne le temps des persécutions de la part des païens, de même nous avons ici un état de choses tout à fait différent. Pergame est la scène du pouvoir de Satan pour flatter et séduire, pouvoir dont il fit usage aussitôt après que la violence de la persécution se fut épuisée. Ce plan de l'ennemi était plus dangereux que le second; car lorsque nos cœurs sont poussés à quelque chose de mal, rien ne prouve mieux que Dieu est contre nos voies que le fait qu'il nous abandonne à notre volonté. « Ephraïm s'est associé aux idoles, abandonne-le. » Dans le cas de Smyrne, c'était tout le contraire : là le Sei-

gneur arrêta la puissance de Satan au moyen de la persécution du dehors que Dieu faisait servir à empêcher les progrès de la corruption au dedans.

Après cela, le Dieu de ce monde promit aux chrétiens toute sorte d'avantages mondains. L'empereur lui-même offrit de devenir chrétien, quoiqu'il différât le baptême jusqu'à son lit de mort. Rien ne prouve avec plus d'évidence combien l'Eglise était entièrement déchue, et combien elle s'était éloignée du nom du Seigneur, que son acceptation des conditions de l'empereur et du patronage du monde. Ceux même qui étaient sauvés avaient perdu complètement de vue ce qu'était l'Eglise, comme n'appartenant pas au monde, mais étant du ciel. L'empire romain était essentiellement la puissance du monde. L'Eglise avait été appelée pour être le témoin vivant de deux grandes choses : premièrement, de l'amour de Dieu, et secondement, de la ruine du monde. Mais quand nous voyons l'Eglise donner la main au monde, tout est fini, et l'Eglise tombe tout droit dans l'esprit de ce siècle. Si sous quelques rapports il y a gain pour le monde en cela, il y a perte pour l'Eglise en toute manière; et il ne faut point s'en étonner; car c'est au prix de la volonté et de la gloire de Christ. C'est bien « le trône » de Satan qui est le sens de la phrase. Le terme original est le même que celui qui est employé pour « siège » aussi bien que pour trône dans d'autres portions de ce

même livre ; mais ici c'est bien proprement un « trône, » parce qu'il est parlé de Satan sous le rapport de l'autorité. Il est évident que tout cela décrit d'une manière exacte l'état des choses au temps de Constanin. Au lieu d'être sur le bûcher et dans la souffrance pour Christ, l'Eglise était maintenant unie au monde dans une simple profession de christianisme ; car, comme le monde ne pouvait pas s'élever réellement jusqu'à elle, elle dut descendre au niveau du monde. Rien d'étonnant que là dessus le Seigneur dise : « Tu habites là où est le trône de Satan. » Néanmoins, il reconnaît tout ce qu'il peut, même là où se trouve cette misérable association — son assemblée habitant là où est le trône de Satan. Ces chrétiens tenaient encore ferme son nom et n'avaient pas renié la foi qui avait sauvé leurs âmes ; mais c'était tout. Ils venaient précisément de sortir de la grande persécution dans laquelle Antipas avait été mis à mort. Mais à présent au lieu de souffrir, l'Eglise de Pergame habitait tranquillement avec le monde. Comme Lot, ils affligeaient aussi leurs âmes justes à cause de l'impiété de ceux au milieu desquels ils vivaient.

En conséquence, le Seigneur met en avant les choses à l'égard desquelles il avait à les avertir. « Tu as là des gens qui tiennent la doctrine de Balaam » (Vers. 14.). Quel est le trait principal que nous apercevons en Balaam ? Sa cupidité le conduisit à frayer avec le méchant roi de Moab et à le servir en maudissant le peuple

de Dieu. Après que Dieu lui a donné une réponse, il n'en va pas moins encore une seconde fois vers Dieu, parce que son cœur voulait suivre son propre chemin. Et c'est une chose bien solennelle de voir que si Dieu vous abandonne, vous pouvez obtenir ce que vous désirez. Plus tard, Balaam tombe dans un mal encore pire. C'était certes un homme dont le cœur n'était pas avec Dieu. Il dit quelques choses vraies, mais il n'avait pas son esprit à ces choses. Il parle toujours de dehors, pour ainsi dire, comme un homme misérable, loin de la bénédiction qu'il voyait. « Je le vois, mais non pas maintenant ; je le contemple, mais non pas de près. » Il poursuit ainsi pas à pas, jusqu'à ce qu'il se prête à être le corrupteur, par le moyen du monde, même des élus de Dieu. C'est ainsi qu'il en fut de l'Eglise. Les philosophes eux-mêmes commencèrent à s'occuper de la vérité chrétienne, et nous trouvons dans les écrits des Pères une grande partie de ce que nous avons ici. Ce que la fornication est dans les choses morales, le commerce illicite des chrétiens avec le monde le fut dans les choses de Dieu. Il y eut, je n'en doute pas, des témoignages dont on ne fit que très-peu de cas, sauf dans le ciel ; mais un des hommes qui exercèrent l'influence la plus étendue et la plus durable, Augustin, était véritablement un saint de Dieu, et quoique ce ne soit pas beaucoup dire, la plus grande lumière de l'Eglise d'occident. Il avait tenu ferme le nom

de Christ et n'avait point renié sa foi. Tout le monde est d'accord que ces épîtres s'appliquaient dans l'origine aux églises auxquelles Jean écrivait : mais beaucoup ne voient pas qu'elles s'appliquent aussi aux différentes périodes de l'Eglise et en décrivent les divers états successifs.

La doctrine des Nicolaïtes (1) paraît être un mal du *dedans*, comme celle de Balaam en était plutôt un du *dehors*. C'était maintenant érigé en principe et en doctrine. La lettre à Ephèse parle des *œuvres* des Nicolaïtes; mais la chose alla plus loin et plus profond. C'était une corruption de la grâce, un changement de la grâce en dissolution. Rien de plus terrible que cet abus de la grâce par ceux qui la connaissent et qui la prêchent. Et si nous sondons nos cœurs et nos voies, nous reconnaitrons que c'est là ce que nous sommes tous enclins à faire. Le Seigneur nous a complètement rendus libres par la mort de son Fils, et quel droit cet amour ne possède-t-il pas sur nos cœurs? Ne nous arrive-t-il pas fréquemment d'en agir avec la grâce de Dieu envers nous, de la même manière que nos enfants en agissent à notre égard dans leur plus grand endurcissement, quand ils considèrent tout comme affaire de droit? Quoique la création

(1) La véritable leçon du verset 15 est « pareillement » au lieu de « ce que je hais » qui a été probablement copiée de n, 6. Le sens est qu'il y avait des gens qui tenaient la doctrine Nicolaïte, aussi bien que des gens qui tenaient celle de Balaam.

ait été assujétié à la vanité par suite du péché d'Adam, il n'y a pas cependant de mal moral rattaché aux bêtes, etc. Mais il n'en est pas de même pour l'homme. Connaissant le mal, il ne laisse pas de continuer à vivre dans le mal; et même après que nous avons obtenu la certitude de la délivrance, si la joie du salut a passé en quelque mesure nous nous mettons à faire servir la grâce du Seigneur à notre propre satisfaction. C'est là quand on poursuit sans conscience dans cette voie, ce qui constitue le Nicolaïsme. Dieu entendait que sa grâce nous liât complètement à lui-même. Nous pouvons voir une personne tomber dans le mal, et c'est là, certes, une chose bien triste chez un chrétien; mais il y a une bien plus grande quantité de choses mauvaises que les autres *ne voient pas*. Dieu nous fournit l'occasion de nous juger nous-mêmes, quand personne d'autre, peut-être, ne sait rien du mal que nous jugeons en nous. Si nous ne le jugeons pas, alors la fin ici-bas est que le monde nous juge; et nous pouvons tenir pour sûr, qu'il faut qu'il y ait eu une masse énorme de mal secret, pour que Dieu permette que nous fassions une chute telle que le monde même juge notre conduite comme mauvaise. Mais il ne faut pas nous décourager. C'est justement là où la vérité est prêchée et retenue avec le plus de fidélité, que Satan s'efforcera d'introduire la pire des hérésies pour attirer l'opprobre sur le témoignage de Dieu. Si un homme tombe du

faîte le plus élevé, sa chute, naturellement, sera d'autant plus terrible, comme aussi elle sera beaucoup plus manifeste pour le monde, que s'il était simplement tombé dans la plaine.

Le Seigneur ne dit point : « je combattrai contre toi par l'épée de ma bouche, » mais « contre eux » (verset 16). A la vérité, l'épée du jugement peut agir en ôtant par la mort les membres de l'Eglise, comme cela eut lieu pour les saints de Corinthe qui furent jugés par le Seigneur ici-bas, afin que plus tard ils ne fussent pas condamnés avec le monde. La discipline chrétienne n'a pas pour but d'ôter ceux qui ne sont pas chrétiens du milieu de ceux qui le sont; mais en l'exerçant, l'assemblée envisage plutôt sa purification de chrétiens qui marchent mal, afin de maintenir dans son sein l'honneur et la sainteté du Seigneur. La miséricorde est le grand motif de la discipline, après le maintien du caractère de Christ dans l'Eglise. C'est le fond des voies du Seigneur envers nous, et certainement il en devrait être ainsi de nous à l'égard des autres.

Le mélange de l'Eglise avec le monde eut pour conséquence immédiate d'isoler le chrétien fidèle. L'Eglise n'est devenue invisible que par le péché. Ce n'était pas l'intention de Dieu, non plus que selon son cœur, qu'elle le fut jamais, quoique je croie que tout a été permis et ordonné avec sagesse. Dieu ne fit point une lumière pour qu'elle fut cachée, mais pour qu'elle fut mise

sur un chandelier. Néanmoins le fait était tel désormais : le catholicisme régnait, si vous prenez le point de vue à longue portée, et bientôt frayait la voie au papisme. Au saint dont le cœur est sincère au milieu de cette ruine et de cette confusion « Je donnerai, dit Jésus, à manger de la manne cachée » (verset 17). La manne représente Christ lui-même, tel qu'il descendit du ciel et prit une place d'abaissement dans le monde. C'est la place que Christ prit ici-bas qui est rappelée à ceux qui se laissaient glisser dans le monde. La manne *cachée* a trait à l'usage qui fut fait de la manne pour l'arche : on en porta dans le lieu saint une certaine portion comme mémorial devant Dieu.

Le sens de cette promesse n'est pas simplement que nous participerons en Christ, et pour en jouir avec lui, à toute sa gloire, selon qu'il est exalté en haut, et qu'il sera manifesté devant le monde; mais que Dieu nous donnera une communion spéciale avec Christ tel qu'il était ici-bas. Ce qu'il y aura de particulièrement doux dans la gloire, ce sera de sentir que le Bien-Aimé qui nous aura introduits dans toute la jouissance et toute la paix du ciel, est celui-là même que nous avons connu dans tout son sentier et sa rejection dans ce monde, avec lequel nous y avons participé toujours ici avec tant de faiblesse, nous nourrissant de Lui, comme de notre portion même à présent. Le caillou blanc était la marque d'un entier acquittement. Puissions-nous regarder

ainsi en avant à Christ ; et que Dieu nous donne de savourer ses propres délices en son Fils, tel qu'il était ici-bas dans sa position de rejeté des hommes ! Puissions-nous, de plus, posséder le caillou blanc, la portion des fidèles dans un état de choses, tel que celui de Pergame, où l'Eglise et le monde se réjouissaient ensemble. Quand ils seront dans la gloire, ces fidèles jouiront de la même nourriture qui les soutient maintenant. Christ sera votre nourriture même dans la gloire et vous aurez le caillou blanc « et sur le caillou, un nouveau nom écrit que nul ne connaît que celui qui le reçoit ; » c'est-à-dire l'expression de la satisfaction du propre cœur de Christ à l'égard de la manière dont vous avez souffert pour lui et l'avez servi ici-bas. Assurément ce que le cœur appréciera le plus, c'est ce que Christ donnera entre lui-même et le cœur seulement — ce que nul ne connaîtra que nous-mêmes et lui. Puissions-nous posséder des marques de l'amour que nous avons pour *lui*, lors même que personne ne dût les connaître maintenant que lui-même.

THYATIRE.

Verset 18. — Il se fait, dans ce chapitre, un grand changement qui commence avec l'épître à Thyatire. Dans les trois premières églises l'avertissement (« que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées ») précède la promesse ; mais les quatre dernières

possèdent la promesse avant d'être invitées à écouter.

Or, il doit y avoir une raison pour cela, une raison sage et suffisante pour laquelle le Saint-Esprit ait adopté dans les trois premières épîtres un arrangement uniforme, et s'en soit écarté et en ait adopté un autre aussi uniforme dans les quatre dernières. Rien n'a lieu par hasard dans la parole de Dieu. Comme toutes ses voies envers l'homme ainsi que toutes les œuvres de la création portent l'empreinte de son dessein dont il les a revêtues lui-même, à plus forte raison en est-il de même de cette parole qui développe ses voies et manifeste sa gloire morale. Cette considération est pour nous d'une importance pratique immense : car souvenons-nous en, le secret de la force est dans une connaissance de Dieu et de ses voies en Christ, enseignée par l'Esprit. Entrer dans les pensées et les sentiments de Dieu tels qu'ils sont manifestés dans ce qu'il fait et ce qu'il dit dans la révélation qu'il a donnée lui-même de lui, et jouir de ces pensées et de ces sentiments, voilà ce qui gagne et garde le cœur du croyant, le purifie et lui donne de la force. Israël ne comprit pas les voies, et en conséquence ne comprit jamais le cœur de Dieu, et son propre cœur s'égara, comme il est dit : « c'est un peuple dont le cœur s'égaré ; car ils n'ont point connu mes voies » (*vers. angl.*). Moïse, au contraire, appréciait le cœur de Dieu, et en conséquence il

est dit à son sujet que « l'Éternel a fait connaître ses voies à Moïse. »

Dans les trois premières églises, l'invitation à écouter est donc adressée formellement à toute l'assemblée dont il s'agit ; mais dans les quatre dernières, le changement de place qui a eu lieu pour elle semble restreindre son application : le Seigneur ne s'attend plus, pour ainsi dire, à ce que quelqu'un écoute, excepté ceux qui vaincront, et à partir de là, cette classe est distinguée du reste. Le mal avait maintenant gagné le corps professant, et la promesse n'est plus présentée et ne pouvait plus l'être dans son ancienne forme qui ne faisait aucune distinction. Nous recueillons de celle qui survient ici qu'un résidu commence à être de plus en plus clairement indiqué.

Quelque chose d'analogue se présente ailleurs. C'est ainsi que dans les paraboles de Math. xiii, les trois dernières sont incontestablement distinguées des précédentes, et s'adressent à un degré supérieur de spiritualité. Les quatre premières furent prononcées dehors à la multitude, les trois dernières le furent dans la maison aux disciples seulement. Toutes les fois que nous trouvons dans la Bible une série de paraboles, de visions, ou de choses semblables groupées ensemble comme le sont celles-là, il y a d'ordinaire, pour ne pas dire invariablement, une ligne de démarcation entre celles qui commencent avec une portée géné-

rale, et celles dont l'application devient plus spéciale et plus restreinte à mesure que nous approchons du terme. Cela est vrai d'une manière frappante de ces épîtres apocalyptiques, dont les quatre dernières séparent les vainqueurs de la masse infidèle qui les entoure. En un mot, la formation d'un résidu fidèle, qui d'abord n'était, je suppose, séparé que d'une manière morale du corps qui portait le nom du Seigneur, maintenant, hélas! contrairement à la vérité, devient de plus en plus nette. En Thyatire, il semble que l'Esprit de Dieu rend ce principe clair et pleinement manifeste, comme il apparaîtra désormais.

Le Seigneur Jésus se présente ici dans son caractère de Fils de Dieu, suivi d'une description empruntée généralement à la vision que l'apôtre avait vue dans le chap. 1. « Ecris aussi à l'ange de l'assemblée qui est à Thyatire : le Fils de Dieu qui a ses yeux comme une flamme de feu, et dont les pieds sont semblables à de l'airain très-luisant, dit ces choses. » (vers. 18)

Si nous nous reportons à ce que les Ecritures disent du Seigneur Jésus ainsi considéré, deux choses nous frappent plus particulièrement. Comme Fils de Dieu, il est la source de *la vie*, et celui qui la donne souverainement (Jean v). La vie que nous tirons par la foi (car Celui qui croit *a* la vie éternelle) du Seigneur Jésus-Christ, est la vie dans une efficace telle que les corps

mêmes de ceux qui la possèdent en lui, sortiront des sépulcres en résurrection de vie ; tandis que les autres qui ne l'ont pas en doivent sortir en résurrection de jugement (Jean, v, 28, 29). Dans la résurrection de jugement nul ne saurait être sauvé. Nul chrétien ne paraîtra devant le tribunal de Christ comme un criminel qui va être jugé. Tous les chrétiens y comparaitront (comme il faut que tous les hommes y comparaissent) ; mais le résultat devant le monde sera, nonobstant en certains cas la perte de leur récompense, leur glorieuse manifestation comme hommes justifiés. Mais s'il s'agissait pour vous ou pour moi de comparaître afin de voir si nous sommes justes, et si nous pouvons échapper *ainsi* à la condamnation, pourrait-il y avoir pour nous un rayon d'espérance ? Malgré cela, il ne saurait jamais y avoir, ou du moins il ne devrait jamais y avoir un doute à l'égard du salut absolu de ceux qui ont la vie dans le Fils de Dieu et par lui. Le tribunal de Christ les manifestera clairement comme des personnes justifiées ; mais nous n'avons pas à attendre notre comparution devant le tribunal pour savoir que nous sommes justifiés : nous déshonorons la grâce de Dieu et l'œuvre de son Fils, en ne sachant pas maintenant ce « dont le Saint-Esprit nous est aussi un témoignage. » La foi possède dès à présent et ici-bas un droit divin à une pleine justification, conformément à la valeur et à l'acceptation du Seigneur Jésus aux yeux de Dieu.

Ceci m'amène à la seconde des choses auxquelles j'ai fait allusion comme se rattachant au « Fils de Dieu. » Il donne *la liberté* aussi bien que la vie. « Si donc le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres » (Jean VIII, 36.) Ce sont là les deux grands aspects de la bénédiction qui caractérise Jésus comme Fils de Dieu. Il procure non pas seulement la vie, mais aussi la liberté. Non pas qu'elles aillent ensemble toujours ou nécessairement : car, comme on l'observe trop souvent, un homme peut posséder la vie spirituelle, et néanmoins être dans un triste esclavage. C'est aussi ce que nous pouvons voir, en Rom. VIII. Une personne convertie possède la vie, mais peut être en même temps le plus misérable des hommes pour ce qui regarde son expérience propre. « Misérable homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? » Nous trouvons au chap. VIII la réponse de la grâce. « Car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ-Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. » Maintenant, la liberté va avec la vie du Fils de Dieu ; car il est le Seigneur ressuscité qui mourut pour moi et m'affranchit de tous les droits de la loi et de toute autre chose qui pouvait faire obstacle à ma bénédiction. Le serviteur ne demeure pas toujours dans la maison ; il peut recevoir avis de la quitter ; mais pareille chose n'arrive jamais au Fils. Et c'est à ce titre, comme fils, que Dieu nous place dans sa maison, dans une position de pleine et sainte liberté.

Quel titre propre à faire réfléchir sérieusement, mais combien précieux, le Seigneur eut à prendre là, surtout si ce n'était pas seulement les besoins d'alors de l'assemblée de Thyatire qui occupaient son cœur, mais s'il se représentait, en outre, cet état d'éloignement de la vérité, et même ces profondeurs de Satan, qui caractérisèrent les siècles du moyen-âge ! A Ephèse, lorsque les apôtres avaient presque tous disparu du monde, déclin du premier amour ; à Smyrne, la persécution de la part des pouvoirs païens ; puis à Pergame, ce qui est évidemment signalé, c'est l'époque où le Christianisme obtint la prépondérance dans le monde, et où par conséquent l'Eglise consumma et ratifia la perte de sa sainte et céleste séparation sur la terre. La puissance du monde ne remporta jamais de plus grande victoire que lorsque elle fut vaincue extérieurement par la croix, lorsque le monde romain fut traité comme né de Dieu, simplement en vertu de la profession du nom de Christ dans le baptême, lorsque, en un mot, devant le soleil levant de la chrétienté tomba en apparence le paganisme, mais en réalité le Christianisme. Il se peut que, sous bien des rapports, cet événement ait été une grâce pour le genre humain, comme certainement il a été le plus grave qui se soit accompli dans le gouvernement du monde depuis le déluge ; mais qui pourrait estimer la perte que firent les saints et le déshonneur qui rejaillit

sur leur Seigneur, lorsque le corps chrétien échangea la position, dans laquelle il est appelé maintenant à souffrir en grâce, en attendant d'être dans la gloire avec Christ à sa venue, contre une position actuelle d'autorité dans le monde, et même sur le monde? Avec Thyatire, nous arrivons à une période encore plus sombre — conséquence naturelle de la jouissance pour un peu de temps de ces plaisirs du péché. Quand l'empire se rangea sous la profession chrétienne et revêtit magnifiquement la croix de la splendeur de l'or, il en résulta non-seulement que les enfants de Dieu furent comblés de cavernes et de faveurs, au lieu d'avoir à errer, vêtus de peaux de brebis et de chèvres, ou à se cacher dans les cavernes et les trous de la terre, mais que leurs ennemis furent inévitablement attirés, que l'état moral dont Balaam est l'expression se développa et l'homme courut avidement après l'erreur pour une récompense. Mais l'état de choses qui a son symbole est pire encore que celui-là et typifie d'une manière frappante la sanguinaire et idôlatre prophétesse qui chercha à être la maîtresse universelle dans les siècles de ténèbres, comme on les appelle, et qui certes étaient bien ténébreux en effet. C'est de cet état de choses que l'Eglise de Thyatire était d'avance, je crois, la remarquable figure.

Mais le Seigneur aime à louer tout ce qu'il peut, et c'est dans une sombre époque qu'il

prend plaisir à pouvoir donner son approbation à quelque chose. « Je connais tes œuvres, et ton amour, et ta foi, et ton service (car tel est l'ordre véritable,) et ta patience, et que tes dernières œuvres surpassent les premières. » (vers. 49.) « Mais j'ai contre toi, que tu laisses faire à la femme Jésabel qui se dit prophétesse, et enseigne, et égare mes esclaves, en les entraînant à commettre la fornication et à manger des choses sacrifiées aux idoles. » Ainsi, il y avait beaucoup d'énergie, et un esprit de service dévoué; mais en même temps, le mal le plus grave menaçait l'assemblée de Thyatire et déjà alors était à l'œuvre.

Quand Jésabel était assise en reine en Israël, la ruine et la confusion se trouvaient partout; mais le Seigneur ne laissa pas de se susciter à lui-même un témoignage convenable. C'est alors que nous trouvons un Elie et un Elisée, et même un autre témoin là où naturellement on pouvait le moins s'y attendre, dans la maison même où le mal régnait en souverain: quelqu'un qui cacha dans une retraite et nourrit les prophètes du Seigneur persécutés par Jésabel. Comme le Nouveau Testament nous montre des saints dans la maison de César, de la même manière précisément il y eut jadis un Abdias qui craignait fort l'Éternel, établi sur la maison d'Achab « qui s'était vendu pour faire ce qui déplaît à l'Éternel, selon que sa femme Jésabel l'induisait. » C'est aussi alors qu'il y eut ce résidu de sept mille

qui n'avait pas fléchi le genou devant Bahal. Sans doute que le Seigneur eût dit de ce résidu ce que nous lisons dans l'épître à Thyatire : « Tes dernières œuvres surpassent les premières. » La méchanceté de ceux qui entouraient ces fidèles ne faisait que rendre leur fidélité plus précieuse au Seigneur ; et peut-être, pouvons-nous ajouter, les loue-t-il davantage que s'ils avaient vécu dans des jours moins difficiles : précisément de la même manière que, d'un autre côté, il ne peut pas ne pas traiter plus sévèrement le mal commis dans un temps spécial de lumière et de grâce. Que d'Ananias et de Saphira il y a eu depuis les jours de la Pentecôte qui n'ont pas été visités d'une manière aussi ouverte et avec aussi peu de ménagements que lorsque une grande grâce reposait sur tous ! C'est là une pensée encourageante pour nous qui nous savons exposés non pas, il est vrai, à l'orage de la persécution, mais à une saison bien plus périlleuse. Il n'y a jamais eu de temps où l'homme ait eu meilleure opinion de lui-même, et c'est là un péché d'autant plus grave que le témoignage de la vérité de Dieu au fait opposé a été répandu au loin de toute part. Je ne nie pas qu'il se fait aujourd'hui de grands efforts parmi les chrétiens. Mais « l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et se rendre attentif vaut mieux que la graisse des moutons ; » et jamais il n'y a eu moins de soumission à la volonté de Dieu qu'en ce temps-ci. L'esprit d'association est très-répandu, et cela sonne bien ;

on prend beaucoup conseil ensemble ; mais faire alliance est une chose, et s'appliquer à garder l'unité de l'esprit en est une autre bien différente. Et voici ce que le Seigneur déclare : « Je regarderai à celui qui est affligé, et qui a l'esprit brisé, et qui tremble à ma parole. » Ce qui est réellement important pour les chrétiens ce n'est point de se trouver ensemble, seraient-ils même tous les chrétiens, mais d'être ensemble dans la voie du Seigneur, et n'ayant pour but que la gloire du Seigneur, « seule chose » qu'ils aient à faire. N'y en eut-il que deux ou trois réunis ainsi en son nom, il nous a assuré lui-même que sa présence et sa bénédiction seraient là, malgré toutes les apparences contraires ; tandis que lors même que nous nous trouverions ensemble deux ou trois mille, si ce n'était pas en obéissance immédiate au Seigneur Jésus, nous ne recueillerions en définitive que la douleur et la honte, quoiqu'il eût put sembler un temps. Si nous cherchons à plaire aux hommes nous ne saurions être serviteurs de Christ.

C'est donc, à ce qu'il me paraît, au moment où le Seigneur a devant ses yeux l'état d'une église qui pouvait bien préfigurer le sombre développement d'un jour à venir (durant lequel les saints seraient dans un grand esclavage et où une action complètement étrangère s'exercerait au milieu d'eux, les persécutant, tandis que l'autorité de Christ serait nulle dans la pratique), c'est, dis-je, à un pareil moment, que le Sei-

gneur met en avant son titre de « Fils de Dieu » dont les yeux étaient comme une flamme de feu et les pieds comme de l'airain très-luisant. Jadis Pierre l'avait confessé pour le Christ, le Fils du Dieu vivant; et là-dessus, immédiatement après l'avoir déclaré bienheureux et l'avoir solennellement nommé du nom nouveau qu'il lui avait donné; le Seigneur ajouta: « Sur ce rocher je bâtirai mon assemblée. » Maintenant, hélas! le Seigneur anticipe le jour où l'église professante perdrait l'équilibre et se mettrait virtuellement à sa propre place à lui, alléguant que c'était elle, la dame, et non pas lui, le Seigneur, qui devait être écoutée dans les matières de foi. En conséquence nous le voyons ici revendiquer sa gloire personnelle et les attributs de son jugement inflexible et qui scrute tout, pensée sérieuse mais consolante pour ceux des siens qui se trouveraient au milieu de cette triste confusion, et parfaite ressource que leur procurait sa sagesse pour les délivrer de ce qui allait s'établir, ou était déjà établi. C'est aussi de la même manière que sa promesse (26, 27) devait les préserver de rechercher un royaume actuel, un soi-disant millénium spirituel sans Christ, où ils auraient soit la liberté de jouir du monde, soit même le droit de le gouverner.

Dans l'église de Thyatire il se trouvait des personnes fidèles, aimantes, et zélées particulièrement pour les bonnes œuvres; mais il y avait aussi cette tache terrible, qu'on y souffrait

« cette femme Jésabel. » Jésabel, comme nous l'apprenons ici, était une fausse prophétesse qui enseignait et induisait *les serviteurs de Christ* à commettre fornication et à manger des choses sacrifiées aux idoles. C'était pire que l'iniquité de celui qui aima le salaire d'injustice, un pas plus en avant même dans la voie de Balaam. « Et je lui ai donné du temps afin qu'elle se repentît, et elle ne veut pas se repentir de sa prostitution. Voici, je la jette sur un lit, et ceux qui commettent adultère avec elle dans une grande affliction, s'ils ne se repentent de *ses œuvres*; et je ferai mourir de mort ses enfants; et toutes les assemblées connaîtront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs; et je vous donnerai à chacun selon *vos œuvres*. » (Vers. 21-23.)

Que pouvait-il y avoir de plus abominable que le mal que nous voyons ici? Jésabel, comme c'était connu de tous, ajouta la violence à la corruption, fut la conseillère du meurtre, l'active ennemie de tous les témoins de Dieu, la protectrice en public et en particulier des prêtres des idoles et des prophètes de Bahal. Et maintenant il y avait dans Thyatire ce qui, au yeux du Seigneur, figurait la sombre et cruelle idolâtrie qui devait être expressément enseignée et imposée par une prétendue autorité infallible au sein de l'église professante. Même à ce moment-là le germe actuellement existant ne pouvait être caché à celui dont les yeux étaient comme une flamme de feu. Jésabel était là, et

« ses enfants » aussi. C'était une source de mal profonde et permanente. Mais le jugement qui devait la frapper, elle et toute sa race, était sévère quoiqu'il pût paraître avoir tardé. Le Seigneur discerne divers degrés de relation avec le mal ; mais aucun ne resterait impuni.

Les mots « quelque peu de chose, » au verset 20, doivent disparaître. Il ne s'agissait pas d'un petit sujet de plainte, mais bien d'un qui était d'une gravité et d'une complication extraordinaires. Cette phrase se glissa là du verset 14, je pense, et il se trouve d'ailleurs entre les deux versets assez de ressemblance pour qu'un copiste ait eu l'idée de leur complète assimilation. Mais un examen plus attentif montre, ainsi que nous l'avons vu, que la différence entre eux est grande, surtout si nous devons lire « la femme Jésabel. » Le péché de fornication ou d'adultère est ici le symbole de ce commerce impie avec le monde qui, pour le chrétien ou pour l'Église, est une relation analogue à celle qu'aurait constitué pour un Israélite le mariage avec une Cananéenne. L'action de manger des choses sacrifiées aux idoles mit en communion avec ce qui se rattachait directement à la puissance de Satan ; « car les choses que les nations sacrifient, elles les sacrifient à des démons et non pas à Dieu. » Et c'est une chose facile d'avoir communion avec les démons, que les hommes y attachent peu d'importance ou que les chrétiens jugent sainement de son énormité.

Outre celle qui était le principal instrument de la corruption et la source du mal, il est fait mention de deux classes de personnes qui étaient positivement coupables : les serviteurs de Christ qu'elle induisait à un commerce criminel avec le monde, et ceux qui étaient la postérité directe de Jésabel « ses enfants. » Le Seigneur en agirait avec chacun selon ses œuvres. Il était le juste juge, et il faut que l'homme, comme tel, soit jugé, et que tous, saints ou pécheurs, soient manifestés devant son tribunal. Combien n'est-il pas remarquable cependant que le Seigneur évite de dire que les *saints* seront jugés. « Je vous *donnerai* à chacun, » dit-il, « selon vos œuvres. » Il en est de même au chapitre xxii, 12, et bien d'autres passages semblables. D'un côté il nous est déclaré positivement que le croyant ne viendra pas en jugement (car, Jean v, 24, signifie jugement et non pas « condamnation, » quoique certainement tel en doive être le résultat). De l'autre côté, nous savons par Apoc. xx, 12, 13, que les prêchans doivent se trouver devant le trône, et là, être jugés selon leurs œuvres. Leur résurrection est une résurrection de *jugement* (et en effet de condamnation) en contraste avec celle des justes qui est une résurrection de *vie*. Ainsi, il est certain que si je suis jugé pour le salut ou pour la perte, conformément à ce que mes œuvres méritent, il faut que je sois perdu, car j'ai péché et j'ai le péché ; néanmoins, il est également sûr que

le Seigneur n'est point injuste pour oublier l'œuvre et le travail de l'amour, et ainsi il donnera à chacun selon ses œuvres. Christ lui-même, l'amour de Christ, est le seul bon motif d'un chrétien en quoi que ce soit, mais il y a des récompenses pour ceux qui ont souffert pour Christ, ou qui ont été chassés pour la justice ou pour le nom de Jésus.

Le résidu apparaît avec une grande clarté dans le verset qui suit : « Mais je vous dis à vous, savoir, aux autres (*litt.* au reste, au résidu), qui sont à Thyatire » (vers. 24), paroles qui nous montrent quelques fidèles, qui sont appelés « les autres », le reste, distingués de la masse dans Thyatire. Le Seigneur avait parlé de ses serviteurs qui avaient été induits à jouer avec le mal de Jésabel, et des propres enfants de cette méchante femme, classe pour laquelle il n'y avait aucune miséricorde à attendre de lui. Puis il s'adresse à une autre classe, le résidu : « Je vous dis à vous, les autres (le reste). » Le corps extérieur corrompu continue, et il y a un résidu que désormais le Seigneur avait particulièrement en vue. Il les suppose ignorants, peut-être, et dit seulement « autant qu'il y en a qui n'ont pas cette doctrine, qui n'ont pas connu les profondeurs de Satan (comme ils disent), je ne mets pas sur vous d'autre charge, mais seulement tenez ferme ce que vous avez, jusqu'à ce que je vienne » (vers. 24, 25). Tout cela n'était peut-être que négatif, mais ils s'étaient gardés purs

de ce mal, et en tenant ferme le peu qu'ils avaient ils auraient sûrement leur récompense à la venue du Seigneur. Dans ces siècles de ténèbres il y eut des personnes qui souffrirent pour Christ et qui lui rendirent témoignage. Tels furent les Albigeois et les Vaudois ; et je considère la phrase « vous, les autres, qui êtes dans Thyatire » comme se rapportant à ces diverses associations persécutées qui retinrent avec force ce qu'elles avaient reçu de Dieu. Elles ne possédaient pas de grandes connaissances, mais elles étaient un résidu séparé et souffrant du mal répandu autour d'elles, du mal de Jésabel. La consolation qui leur est présentée ne consiste pas dans quelque promesse d'amélioration dans l'état de l'Eglise, mais bien dans une espérance qui est en dehors de tout sur la terre, savoir la venue personnelle de Christ.

Il ne saurait y avoir en quelques mots une esquisse plus admirable que celle que nous avons ici. Ce n'est pas aussi une chose peu remarquable que le livre de l'Apocalypse ait été autant prisé par ces saints. A la vérité, il en a été toujours plus ou moins ainsi aux époques de persécution : non que ce soit là le meilleur motif, car c'est lorsque le Seigneur amène son peuple à attendre son retour que ce livre est le plus apprécié ; mais sa tendresse pour les siens dans la souffrance en un temps de ténèbres est extrêmement douce au cœur ; et quelle promesse ! — « Et celui qui vaincra et qui gardera *mes* œuvres jus-

qu'à la fin, je lui donnerai autorité sur les nations, » etc. (vers. 26, 27). Ce que l'Eglise du moyen-âge rechercha avec arrogance et méchanceté, les saints qu'elle persécuta ou méprisa doivent néanmoins le posséder lors de la venue et du règne de leur Seigneur, et en conséquence cette venue et ce règne sont présentés ici comme l'objet convenable de leur espérance. L'Eglise coupable ne fut pas plus cruelle envers les véritables saints qu'ambitieuse de puissance sur le monde. Mais il est bon d'attendre la voie et le temps du Seigneur. C'est lorsque la puissance terrestre aura été mise de côté et jugée, que ceux qui ont souffert avec Christ régneront avec lui. Mais la promesse va plus loin que l'autorité sur les nations, et le pouvoir de les paître avec une verge de fer..... selon que Christ aussi a reçu de son Père. « Et je lui donnerai l'étoile du matin » (vers. 28). Ceci est très-précieux; ce n'est pas seulement la promesse d'être uni à Christ au jour de son pouvoir, où la force des hommes sera brisée comme les vaisseaux d'un potier, mais « de nous réunir ensemble à lui » avant ce jour-là.

Le lever du soleil appelle l'homme à ses laborieuses occupations, mais l'étoile du matin brille pour ceux-là seuls qui ne dorment pas comme les autres, pour ceux qui veillent comme des enfants de lumière et du jour. Sans aucun doute nous serons avec le Seigneur quand le jour de gloire se lèvera sur le monde; mais l'étoile du

matin précède le jour, et Christ ne dit pas seulement : « *Je suis...* l'étoile brillante du matin ; » mais « *je donnerai l'étoile du matin* ». Il viendra et recevra ses saints célestes avant qu'ils soient manifestés avec lui en gloire. Puissions-nous lui être fidèles en refusant les aises, les honneurs et le pouvoir du siècle présent ! Puissions-nous le suivre en portant notre croix et en renonçant chaque jour à nous-mêmes. Il ne nous oubliera pas lors de son jour, et avant de venir, il nous donnera l'étoile du matin.

CHAPITRE IV

SARDES

Vers 1.-6. Tout lecteur intelligent doit s'apercevoir, je pense, que nous entrons avec ce chapitre dans un ordre de choses complètement nouveau, ou du moins que c'est une espèce de nouveau point de départ. Il est vrai que les traits que nous avons signalés dans le chapitre qui précède peuvent exister encore et être constatés en même temps que ceux qui sont révélés ici. Il se peut, par exemple, que ce qui caractérisait l'Eglise d'Ephèse, l'abandon du premier amour, continue encore. Partout où il y a persécution de la part des puissances du monde, l'épître à Smyrne peut avoir son application. De même Pergame se trouve partout où Satan cherche à séduire l'Eglise par l'amour du gain ; et là où existent les maux d'une corruption

plus avancée, de l'idolâtrie et de la persécution intérieure, c'est Thyatire que vous avez. Mais quoique tous ces divers états puissent se présenter dans un temps ou dans un autre, et même co-exister à un moment donné, ce n'en est pas moins une condition différente qui nous est présentée en Sardes, et une condition qui répond à l'état général du protestantisme après la réformation. Ce n'est plus un mal aussi manifeste, comme l'idolâtrie ou les autres horreurs décrites précédemment : mais ce qui s'offre désormais à nos yeux était un état de choses de formes extérieures et plus régulières et d'un aspect orthodoxe. Comme les quatre Eglises du chapitre deuxième font suite l'une à l'autre et décrivent ce qui a existé avant l'apparition de Luther, à son tour Sardes décrit ce dont la réformation fut suivie, lorsque le feu et la terreur de la vérité et la première fraîcheur de la bénédiction eurent passé et qu'un froid formalisme se fût établi. La manière dont le Seigneur se présente est merveilleusement appropriée à un état pareil. « Celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles dit ces choses. » Cette expression « les sept esprits de Dieu » a trait à la plénitude de puissance de l'esprit de Dieu considéré dans ses diverses perfections, et dans les diverses voies dans lesquelles il opère, non-seulement dans l'Eglise, mais aussi envers le monde. Au Chap. v, lorsque tout ce qui concerne les Eglises est fini, le Seigneur Jésus est représenté d'une

manière symbolique comme un agneau immolé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés sur toute la terre — le Saint-Esprit en tant qu'agissant en vue du gouvernement de la terre. Ce n'est point le Saint-Esprit dans toute la plénitude de la bénédiction dans laquelle il a introduit l'Eglise dans son unité. Mais quelle que fût la condition de l'Eglise, le Seigneur Jésus était celui qui avait toute la puissance de l'esprit de Dieu, et c'est lui seulement qui possède toute l'autorité extérieure. Il n'y a pas eu deux choses plus séparées que celles-là au temps de la réformation. Il y avait à cette époque un vaste corps se nommant l'Eglise, qui réclamait le pouvoir de décider de tout en qualité d'épouse de Christ; et on mettait aussi fortement en avant la prétention à l'infailibilité, parce que ceux qui prétendaient au droit absolu comme vicaires de Christ de régler les affaires de l'Eglise, de décréter la doctrine, etc., devaient naturellement être infailibles. Ce corps avait été à l'œuvre pendant des siècles, attirant le pouvoir à lui; mais à la fin la lutte s'engagea, et il fut démontré que c'était le plus grand assemblage de mal contre Dieu et contre son Fils, qu'il y eût eu jamais sur la terre. Il a pu, dans les jours les plus mauvais, renfermer dans son sein de véritables saints de Dieu, et quelques-uns, tels que Cyprien, ont même, je pense, contribué à lui faire obtenir cette fausse position d'autorité: saint Bernard, par exemple, sanctionna la per-

sécution des Vaudois. Mais il est bon de se souvenir qu'il ne saurait y avoir de séduction plus grande que de demeurer dans une position mauvaise, parce que nous y trouvons de véritables saints de Dieu; car la grande visée de Satan est d'obtenir que les personnes pieuses fassent de mauvaises choses. Quand, à la fin, la crise arriva et qu'une certaine partie du monde se souleva contre ce mal horrible, on sépara la pensée de l'autorité ecclésiastique de celle de la puissance spirituelle. Au lieu d'un corps qui les réclamait l'une et l'autre, le désordre se mit partout, et on se soumit au pouvoir du monde pour s'affranchir de la domination du Pape.

Le protestantisme eut donc toujours tort dès le début sur la question ecclésiastique, parce qu'il considéra le pouvoir civil comme revêtu de l'autorité ecclésiastique; en sorte que si, sous la papauté, le gouvernement du monde avait appartenu à l'Eglise, le monde devint désormais dans le protestantisme le gouverneur de l'Eglise. Il ne s'agit point de la question de l'état et de l'Eglise, question beaucoup trop étroite et trop basse pour qu'un chrétien la discute. La grande affaire pour lui est de se trouver dans le sentier de Christ, en lui donnant gloire. « Je connais tes œuvres, que tu as le nom de vivre, et tu es mort. » Ces paroles ne sont autre chose que la description des institutions religieuses extérieures qui furent l'effet de la réformation parmi ceux qui n'étaient pas réellement chrétiens. Le

Seigneur Jésus signale ce qu'il désapprouve dans le protestantisme.

Dans les pays protestants, il y a eu toujours une certaine mesure de liberté de conscience. Mais le but de Dieu n'est pas simplement que l'âme soit délivrée de maux grossiers ou de petits détails; c'est qu'elle garde vis-à-vis de Dieu la position convenable, et qu'elle laisse au Seigneur sa gloire et sa voie—la liberté d'opérer par le St-Esprit, conformément à sa volonté. Quand il a la place qui lui appartient, le fruit précieux de ce fait en amour et sainte liberté le fait sentir d'une manière bénie. Ce dont nous avons besoin c'est la liberté du Saint-Esprit, et non une liberté humaine provenant des autorités du monde, quoique Dieu nous garde de dire un mot contre les autorités qui existent et qui agissent dans leur sphère. C'est le péché des chrétiens de les avoir mises dans une fausse position. Le Seigneur Jésus touche au fond même de toute l'affaire dans la manière dont il se présente à l'Eglise de Sardes. Qu'il s'agisse de la puissance spirituelle ou de l'autorité extérieure qui en découle, le Seigneur la revendique toute comme lui appartenant. Nous avons vu dans la lettre à Ephèse qu'il tenait les sept étoiles dans sa main droite, mais ici les deux choses sont réunies, la puissance spirituelle intérieure et l'autorité extérieure. Il a les Esprits de Dieu et les étoiles. Il n'est pas dit ici qu'il tient les étoiles dans sa main droite, mais qu'elles sont à lui, aussi bien que la plénitude de la capacité spirituelle.

Dans la plus grande partie des Eglises protestantes on a laissé, pour ainsi dire, les sept étoiles dans les mains des puissances qui existent. D'un autre côté, ceux qui se révoltaient contre ce mal tombaient dans le mal non moins triste de traiter l'Eglise comme si c'était elle qui avait les sept étoiles sous sa garde. L'Ecriture ne renferme absolument rien à l'appui de la doctrine d'après laquelle soit le monde, soit l'Eglise aurait en ses mains cette sorte d'autorité. Le Seigneur Jésus la possède encore tout entière. Il ne l'a point abandonnée, et la seule chose qu'il faille c'est que l'Eglise reconnaisse ce qu'il est, et il agira en conséquence. Quand il y aura la foi pour le reconnaître dans sa place de Tête de l'Eglise, il fournira assurément à tous les besoins. S'il prête l'oreille au plus faible cri de son agneau, n'entrera-t-il pas dans les besoins les plus pressants de l'Eglise, qui est toujours son objet de prédilection ? Ce n'est que dans la gloire céleste qu'il a pris son caractère de Chef de l'Eglise, et il est là non pas seulement pour être Chef, mais afin d'agir comme tel. Or, en quoi consiste sa fonction de Chef de l'Eglise ? Il exerce l'autorité en ayant des personnes pour agir sous lui ici-bas, et le résultat en est l'existence du gouvernement et des dons dans l'Eglise de Dieu, choses qui ne sont point atteintes par l'état de ruine de l'Eglise. En prévision du temps où on secouerait l'autorité illégitime du corps qui s'appelait l'Eglise, et de toute la confusion qui suivait, le Seigneur se pré-

sente comme celui qui est au-dessus de tout cela. Quelle que puisse être ici la condition des choses, la force est en Christ; et nous la trouverons en regardant non à l'état de l'Église, mais à Christ.

Lorsque les apôtres étaient ici-bas, ils étaient autorisés à agir pour Christ d'une manière toute spéciale; mais après leur départ, la source réelle de l'autorité en vertu de laquelle ils avaient agi, subordonnés à Christ, ne fut point tarie; le Seigneur Jésus l'a encore tout entière sous sa garde. Il y avait à Sardes le nom de vivre, mais en réalité c'était la mort. C'est de leur condition en tant que corps et non comme individus que parlait le Seigneur. « Sois vigilant, et affermis ce qui reste encore qui s'en va mourir, car je n'ai pas trouvé tes œuvres parfaites (complètes) devant mon Dieu. » Là encore nous avons un trait frappant de ce qui eut lieu dans le protestantisme. Dans le désir d'éviter l'abus que le système romain avait fait des œuvres, les chrétiens ne leur donnèrent évidemment pas dans leurs pensées la place qui leur est due chez ceux qui ont été amenés à Dieu, car Dieu attend des siens une marche toute particulière et très-séparée de celle que les autres suivent; ce qu'il reproche à Sardes c'est d'avoir manqué en cela. Les saints de Dieu, même à Thyatire, étaient approuvés de Dieu pour leur zèle, nonobstant tout le mal qui était là. *Leurs* dernières œuvres surpassaient les premières. Le protestantisme a af-

faibli l'idée de l'obéissance sous le prétexte qu'on ne saurait trouver « la perfection » soit dans l'Eglise, soit dans l'individu. Aussi, partout où le protestantisme a prévalu, le niveau des œuvres a-t-il été considérablement abaissé ; mais notre Dieu entend que ses enfants prennent la perfection pour la mesure d'après laquelle ils doivent se juger — je ne dis pas qu'ils doivent atteindre. Il y a en lui la grâce pour remédier aux fautes ; mais c'est tout autre chose de s'arrêter bas en partant, parce qu'on n'a pas devant les yeux le niveau divin. Le Seigneur en revient toujours à cela.

Il vaut mieux, en cherchant à avoir ce niveau devant nous, faillir à le réaliser, que de réussir toujours, si nous l'avons abandonné. Car qu'est-ce que le Seigneur estime le plus, sinon un cœur qui a besoin de *lui* plaire ? Supposez un enfant qui vienne à son père et lui dise : « Vois quelle jolie chose j'ai faite » ; si son père lui avait commandé de faire quelque chose de différent, ne lui dirait-il pas : « Est-ce ce que je voulais que tu fisses ? » Le Seigneur a sa volonté, et c'est elle qui pourvoit à nos premiers besoins, et qui est la source même de notre salut. Mais elle est bien loin de la pensée naturelle du cœur qui n'aime pas de se soumettre à la volonté d'un autre, disposition qui n'est rien moins qu'une partie du mensonge de l'ennemi. C'est évidemment la volonté de Dieu qui a accompli notre sanctification par celui qui a dit : * Voici, je viens pour faire ta

volonté. » En Rom. x, l'apôtre met la manière dont nous avons part à la chose en contraste avec les sentiments des justes. Leur pensée était que s'ils accomplissaient tout ce qu'ils pouvaient de la loi, Dieu était miséricordieux et accomplirait le reste : mais l'apôtre fait voir que le salut se trouve dans la soumission à la justice de Dieu. La volonté de Dieu est la source même et la puissance de notre bénédiction, non-seulement en matière de pardon, mais tout le long du chemin. Prenez les voies de Dieu dans l'Eglise. Ce sont là les sujets qui furent particulièrement négligés par la réformation. La vérité, quant à ce qui concerne l'individu, telle que la justification par la foi, fut proclamée avec force et sur une large échelle ; mais elle devint le grand sujet que l'on eut en vue, et la conséquence fut que les gens ne surent jamais qu'ils étaient entièrement justifiés. Du moment que je fais de ma bénédiction l'unique ou la principale chose que je cherche dans la Bible, je ne connaîtrai jamais rien comme il faut ; mais si ce sont les pensées de Dieu, ce qu'il a en vue que je recherche, je saurai aussitôt que je suis certes sauvé et béni. Je ne puis regarder à la croix de Christ sans voir en même temps ma complète ruine et ma parfaite délivrance. Tant qu'un homme doute d'être aussi mauvais que Dieu le déclare, il aura à attendre avant de jouir des richesses de sa grâce ; mais si je m'abandonne sans hésiter entre les mains de Dieu, il n'y a pas une bénédiction qui ne coule

pour moi. Nous nous voyons aussi mauvais ou pires qu'Israël, et nous sommes placés alors dans un cercle de bonté et de miséricorde supérieure à tout ce qu'Israël ait jamais possédé.

A la réformation, tout cela fut comparative-ment perdu de vue ; et en se dégageant du terrible filet du papisme, on tomba dans le péché de placer la puissance ecclésiastique entre les mains de l'autorité civile. D'un autre côté, d'autres qui évitaient ce mal, firent de ce qu'ils regardaient comme une véritable Eglise, le dépositaire de cette puissance ; tandis que c'est Christ lui-même opérant encore par le Saint-Esprit, qui maintient sa Seigneurie, vérité qui est enseignée au long dans les épîtres. En supposant que quelqu'un agit comme pasteur ou comme docteur, par quelle autorité doit-il le faire ? Tandis que ceux qui devaient veiller aux affaires locales étaient établis dans leur office par les hommes ; jamais, dès le commencement, il n'a rien existé de semblable partout où il s'agissait de ministère spirituel. Même quand il fut question de choisir un successeur au siège vacant de Judas, les apôtres ne firent pas le choix eux-mêmes ; ils le remirent de leurs propres mains dans celles du Seigneur (Act. I.). Et lorsque plus tard le Seigneur choisit un autre apôtre, nous trouvons, il est vrai, « un Ananias » envoyé pour le baptiser, mais rien absolument de nature à suggérer la pensée que Ananias ou toute autre personne l'ait fait apôtre. Dans ce qui est dit plus loin (Act. XIII)

de l'imposition des mains aux apôtres Paul et Barnabas, il ne s'agissait point de donner des ordres ou une mission; car ce fut fait par des hommes qui leur étaient inférieurs sous le rapport des dons et de la puissance spirituelle; mais c'était tout simplement un acte par lequel leurs frères les recommandaient au Seigneur avant leur départ pour un voyage missionnaire particulier vers les Gentils. Nous sommes en droit d'attendre que le Seigneur conserve son autorité dans l'Eglise. Dans tous les âges, nous le voyons secourir ses bien-aimés et faire son œuvre par ses serviteurs. Quand quelqu'un éprouve le besoin de prêcher, il pense naturellement qu'il lui faut une autorisation; mais si nous recourons à quelque autorité, il faut que ce soit à l'autorité compétente. Et quoiqu'il puisse se trouver un caractère fort respectable selon le monde là où se trouvent ces titres extérieurs, cette question s'élève toujours: le Seigneur a-t-il voulu qu'une autorisation fût nécessaire à quelqu'un pour pouvoir prêcher dûment l'Évangile? Les apôtres établissaient des anciens et des diacres; mais ces personnes pouvaient être prédicateurs et docteurs; ou ne l'être pas; leur office d'ancien ou de diacre était tout autre chose. Philippe fut un prédicateur de l'Évangile, mais ce fut parce qu'il possédait un don de la part de Christ comme chef de l'Eglise, et non point parce qu'il était un des « sept ». On s'est habitué à l'abandon des principes de Dieu; et on appelle cette ma-

nière d'agir « l'ordre », parce que c'est la coutume qui prévaut aujourd'hui dans l'Eglise protestante. Et c'est ainsi que lorsque nous abandonnons les vrais principes, nous n'avons qu'une mauvaise pratique. Le Seigneur attache une grande importance à ce que nous le reconnaissons comme celui qui a dans ses mains toute la puissance et toute l'autorité. Du moment que je reconnais cela, cela oblige ma conscience. Si je sais qu'une chose est mauvaise, ma conscience est liée : il se peut que je ne sois pas en état de voir tout de suite quel est le droit chemin à prendre ; mais le premier pas est évidemment de se retirer de ce qui est mal, et ceci est d'obligation positive.

La liaison entre la fin du deuxième verset (« je n'ai pas trouvé tes œuvres parfaites devant mon Dieu ») et ce qui suit (« souviens-toi donc comment tu as reçu et entendu » etc.) est extrêmement douce. Le Seigneur leur rappelle ce qu'ils avaient reçu de Dieu lui-même au commencement. Loin de nous la pensée que parce que les choses ne sont point comme elles étaient alors, toute Eglise a le droit de se gouverner comme elle l'entend. Ce serait une véritable rébellion de prétendre que, parce que la reine ne demeure pas en Irlande, les Irlandais sont maîtres de se donner telles lois qu'ils voudront ; de même il est aussi mauvais ou pire de penser que puisque les choses sont changées, que les apôtres n'y sont plus, et que la confusion est survenue dans l'E-

glise, les gens sont libres d'abandonner la parole de Christ et d'accomplir leur propre volonté : le Seigneur nous a laissé *la sienne*. La parole même de Dieu qui m'annonce ce que j'étais autrefois, mais que je suis lavé, sanctifié, et justifié au nom du Seigneur Jésus et par l'esprit de notre Dieu, cette même portion de la parole entre dans toutes les questions relatives à l'assemblée et à la manière dont le Saint-Esprit opère en elle par qui il veut (1 Cor.). Il est possible qu'il n'y ait point de langues, de dons de miracles, ni de guérisons ; mais le Saint-Esprit est-il ici ? Ce qu'il continue de faire, il le fait conformément au même principe, et en vertu de sa même présence qu'au commencement, quoique ce soit dans une mesure de puissance bien différente.

Remarquez aussi, qu'il est parlé de la venue du Seigneur comme d'un sujet de menace pour le monde. « Si donc tu ne veilles pas, je viendrai sur toi comme un larron. » etc. (vers. 3). Il viendrait sur eux quand ils ne s'y attendraient pas — subitement et pour leur malheur. Ils s'étaient unis au monde et ils devaient prendre garde d'avoir la même portion que le monde. Si vous avez choisi les aises du monde, vous avez à redouter le même jugement que lui. Ce n'est pas dans ce sens que le Seigneur parle à l'Eglise de sa venue. C'est, en réalité et dans toute l'étendue des termes, sur la masse professante et non sur les véritables croyants que le Seigneur viendra comme un larron. « Toutefois

tu as quelques noms à Sardes qui n'ont pas souillé leurs vêtements ; et ils marcheront avec moi en vêtements blancs, car ils en sont dignes. Celui qui vaincra, celui-là sera vêtu de vêtements blancs » (vers. 4, 5). Le Seigneur leur présente cette douce consolation, que comme ils avaient cherché à agir fidèlement sur la terre, ils marcheraient avec lui en vêtements blancs. Comme ici-bas ils avaient marché dans la pureté, ils apparaîtraient en haut devant Dieu dans la pleine justification de leurs voies. Mais il n'est question en cela que des individus : l'état de l'Eglise considérée comme un tout était évidemment mauvais. Dès qu'on s'est convaincu que l'association dont on fait partie est contraire à la parole, on devrait sentir ce qui est dû au Seigneur et y avoir égard. Il semblerait incroyable, si on ne savait pas qu'il en est ainsi, qu'il y a eu et qu'il y a des hommes de Dieu, guides du troupeau, qui non seulement restent dans le mal dont ils ont connaissance, mais encore lui cherchent un palliatif dans les circonstances d'un juste Asa ou d'un pieux Josaphat, qui cependant *n'otèrent pas* les hauts-lieux. Quelle triste chose que les révélations solennelles de Dieu soient ainsi tordues de manière à les faire servir au but de l'ennemi, et qu'un avertissement réitéré soit employé pour la justification du péché. « La lampe du corps c'est l'œil ; lors donc que ton œil est simple, tout ton corps aussi est éclairé ; mais lorsqu'il est mauvais ton corps aussi est ténébreux. Prends donc garde que la lu-

mière qui est en toi ne soit ténèbres. » Ce n'est pas assez d'avoir des pensées justes et ensuite d'en rester-là; si le Seigneur a donné un jugement n'est-ce pas dans le but que nous y conformions notre marche? Satan cherche à faire paraître bien triste le sentier du Seigneur, comme il colore une marche mondaine d'un semblant d'humilité, d'ordre et de choses semblables. Mais la parole rend toute chose claire aujourd'hui, comme la puissance le fera dans peu, même pour le monde.

Puissions-nous marcher à présent avec le Seigneur, et sûrement nous marcherons plus tard avec lui en vêtements blancs! Au lieu de l'effacer, il confessera notre nom devant son Père et les Saints Anges.

PHILADELPHIE.

Le ton de l'Épître à Philadelphie me semble confirmer l'idée que nous avons émise au sujet de Sardes, que dans cette portion de l'Apoc. (iii) ce n'est pas tant l'Église primitive, ou celle du moyen-âge, qui nous est présentée, que ce qui se passe, ou se développe dans les temps modernes. Ce nouvel état de choses commence par Sardes; ce n'est pas un mal flagrant qui le caractérise, mais un trait d'une triste et fatale nature — *c'est un état de choses négatif*. Toute personne sincère qui a mûrement réfléchi sur le protestantisme doit savoir que c'est-là la chose affligeante que nous avons à reconnaître, nous qui

avons été protestants, et qui par conséquent en partageons la honte. On s'attache trop, au moins d'une manière trop complaisante pour le moi, à certains sujets de controverse qui cachent en grande partie nos besoins et nos fautes propres; on tire vanité d'être purs de certains maux, tels que la suprématie du Pape, l'infaillible autorité de l'Eglise, le culte de la Vierge, des Saints et des Anges, la doctrine de la messe, du purgatoire, etc. Mais en supposant que sur tous ces sujets-là, on soit dans des sentiments parfaitement orthodoxes, on pourrait se trouver dans mille maux d'un autre caractère, et, en dépit de toute orthodoxie extérieure, avoir un cœur tout à fait étranger à l'amour et à la gloire du Seigneur. C'est précisément ce que nous avons vu en Sardes — le nom de vivre, mais néanmoins mort. De même qu'en Israël, lorsque le Seigneur était sur la terre, l'ancienne idolâtrie avait parlé, l'esprit immonde avait quitté la maison et n'y était plus retourné; ainsi l'état de la maison balayée et ornée correspond bien à ce qui suivit la réformation. Mais il faut distinguer entre cela et l'œuvre que Dieu donna à faire aux réformateurs. Que nul ne parle de manière à déprécier ces hommes, soit Luther, soit les autres; mais quoique Dieu fût à l'œuvre avec eux dans ce grand mouvement, il eût été meilleur et plus saint qu'ils eussent laissé les gouvernements terrestres aux fonctions qui leur sont propres. Sans doute, leurs protecteurs les garantirent de la persécution et

leur assurèrent les honneurs ; mais au lieu d'aider à l'œuvre de Dieu, cela devint un grand obstacle. Et ainsi, lorsque la ferveur du premier zèle eût passé, l'état de choses répondit à l'Eglise de Sardes.

En Philadelphie, nous trouvons quelque chose de tout-à-fait différent. La première chose qui nous frappe, ce n'est point ce que fait, ou ce qu'a le Seigneur, mais ce que le Seigneur est *lui-même*. S'il y a quelque chose qui délivre d'un sec et froid dogmatisme, c'est, je le sens, la personne du Seigneur Jésus apprécié d'une manière toute spéciale. Je le vois dans l'épître à Philadelphie : le Seigneur s'y présente d'une manière plus personnelle que dans aucune autre de ses épîtres. Il est vrai qu'il y est dit avoir la clé de David ; mais avant qu'il soit question de cela, il déclare qu'il est le saint et le véritable. Le caractère du Seigneur ne se montre pas dans les autres épîtres sous le même point de vue moral. Ce que nous avons ici, c'est à mon avis, ce que le Seigneur a opéré dans l'Eglise durant ces dernières années. L'impulsion donnée à l'évangélisation par la dissémination de la Bible a caractérisé l'Eglise extérieurement ; mais au dedans l'Esprit s'est servi du sentiment qu'avaient les saints de son état de ruine pour les conduire à la parole, et par là, à une plus pleine appréciation de la personne de Christ — l'unique objet dans lequel nous puissions trouver le repos par le Saint-Esprit, comme il était le repos du Père quand il marchait ici-bas.

Il y a quelque chose d'extrêmement beau dans la manière dont le Seigneur se fait ainsi connaître après l'épître à Sardes qui était dans un état mondain de mort. Christ s'est fait connaître *lui-même*, et il est la résurrection et la vie. Et qu'est-ce qui pourrait communiquer une vie nouvelle, placer l'Eglise dans l'attitude qui lui convient, ou amener un résidu à la marche et aux sentiments convenables à un temps de ruine, si ce n'est le Seigneur se présentant lui-même personnellement. C'est ce qui caractérise l'évangile de Jean : la personne même du Seigneur Jésus-Christ, non pas seulement dans ses droits propres, mais comme baptisant du Saint-Esprit dans l'exercice du pouvoir miséricordieux qui convient à sa gloire. Dans sa première partie il place devant nous la personne de Christ ; et dans la seconde, l'autre consolation que le Seigneur devait envoyer du ciel lorsqu'il s'en serait allé. Il est beau de voir ainsi la place que l'évangile de Jean occupe dans les écritures de Dieu. Il fut écrit fort tard, le dernier de tous les évangiles, et en vue d'un temps de déclin. Il n'y est pas question de Jérusalem ou des Juifs comme objets immédiats de Dieu, même sous le rapport du témoignage. Il en est fait mention comme d'un peuple mis de côté, avec lequel Dieu n'a rien à faire pour le moment. Aussi le Seigneur parle-t-il de la Pâque comme d'une « fête des Juifs, » etc. En Mathieu, au contraire, nous voyons Israël reconnu pour la vérité de Dieu. Le sanglier

de la forêt peut ravager et la bête dévorer, mais c'est encore le pays d'Israël; et Jérusalem est appelé la sainte cité même quand il s'agit de la mort et de la résurrection de Christ. Dans l'évangile de Jean tout cela est fini. Non-seulement Jérusalem et les Juifs perdirent tous leurs droits sur Dieu, l'ayant abandonné comme Jehosak, et ayant aussi abandonné la loi et les prophètes, mais ils avaient rejeté Christ; et même quand le Saint-Esprit vint, ils le rejetèrent aussi et ne voulurent plus l'écouter, de sorte qu'il n'y avait aucune ressource. Dieu s'était manifesté de toutes les manières possibles. Aucune manifestation de Dieu, l'homme étant sous la loi, ne pouvait faire aucun bien. Les individus se saisissaient tout ce temps de la grâce de Dieu, mais la nation était sous la loi. Le point de départ de l'évangile de Jean est que tout était ténèbres, et que la Vraie Lumière brille là, quoique les ténèbres ne la saisissent point. « En elle était la vie. » Cela demeure toujours vrai, quoique ce soit en jugement que celui qui est la lumière et la vie agit ici.

Mais revenons aux Eglises. Il y avait eu successivement abandon du premier amour, souffrance de la part de la puissance païenne, tentation de Satan au moyen du pouvoir du monde, action séductrice de Jésabel entraînant à l'idolâtrie, et en un mot, toute sorte de mauvais commerce avec le monde et la persécution. Mais à présent voici un état tout moderne — pureté au dehors, mais

le cœur abandonné à lui-même (Voyez 2 Tim. III.). C'est Sardes qui nous présente ce tableau : quelques-uns marchent purement, mais non entièrement soumis de cœur au Seigneur. Mais se contentera-t-il de cela ? Il faut que le Seigneur se suscite à lui-même un témoin, et la seule manière par laquelle il peut rendre quelqu'un propre à être son témoin, c'est en se présentant lui-même aux affections. Aussitôt que nous voyons le Seigneur lui-même, il y a de la force pour le servir avec joie.

Ici, le Seigneur dégoûté de l'état de Sardes vient, disant en quelque sorte, « J'ai besoin de posséder le cœur — il faut que je l'aie. » Il écarte le voile introduit par le péché de l'Eglise professante. Quand on voit ce bien-aimé, pour ainsi dire, un peu plus près, il y a quelque chose qui répond (mais, hélas, avec quelle faiblesse !) à son désir de posséder le cœur, et ce sera parfaitement accompli quand nous le verrons tel qu'il est.

« Tu as peu de force. » Ce n'est pas la coutume de Dieu de communiquer une grande mesure de force dans un temps de ruine générale. A l'époque du retour de la captivité de Babylone, le Seigneur agit beaucoup en grâce. Il n'y eut pas extérieurement de la puissance ; au contraire, tout était chez les Juifs d'une apparence si méprisable, que leurs ennemis disaient, en se moquant, qu'un renard romprait leur muraille. Mais nous les voyons animés du même esprit que celui qui

se montre dans Philadelphie. Ils ne construisent pas de fortifications pour se garantir des Samaritains (l'Eternel était une muraille de feu autour d'eux); mais la *première* chose qu'ils érigent c'est un autel au Seigneur. *Le Seigneur* était le premier objet de leurs cœurs. S'il était leur rempart, ils pouvaient attendre avant d'en construire un autre. On ne vit rien parmi eux qui rappelât l'ange frappant les premiers-nés, ni miracle opéré en leur faveur, ni promesse de plaies devant frapper leurs ennemis : mais cette parole leur est adressée : « Mon esprit demeure au milieu de vous, ne craignez point. » Toutes les fois qu'Israël avait peur de ses adversaires, il était sans force ; mais quand il regardait au Seigneur, il oubliait les ennemis. De même aujourd'hui, c'est quand nous nous appuyons sur lui, que les cœurs de ses adversaires sont le plus saisis de terreur. Un cœur sincèrement adonné au Seigneur est ce qui parle à la conscience des autres. Quelle joie de savoir que le cœur du Seigneur était tourné vers eux ! C'est là ce qui produit des sentiments convenables envers lui, et les uns envers les autres. Le nom même de cette Eglise exprime la relation que le Seigneur avait établie ; et il importe beaucoup de se souvenir que c'est une relation sainte que nous soutenons les uns avec les autres. Il est sûr néanmoins que des personnes qui ont réciproquement de la sollicitude pour leurs intérêts célestes ne seront pas indifférents les uns envers les autres sous

les autres rapports, quoique l'Eglise ne soit pas un club dont les membres sont prêts à se prêter mutuelle assistance, qu'on ait raison ou qu'on ait tort. Ce serait là du socialisme, de la franc-maçonnerie, et non la fraternité selon le Seigneur.

Les premières paroles sont la clé de toute l'épître « Le saint, le véritable (vers. 7.). » Voyez la première épître de Jean. Cette expression n'est pas fréquemment employée à l'égard du Seigneur, mais nous la trouvons là. Dans le deuxième chapitre de cette épître, il est écrit à l'adresse des jeunes enfants de la famille de Dieu : « Vous avez l'onction de la part du saint, et vous connaissez toutes choses. » Le saint, le véritable a tout ce qu'il leur faut. Il pouvait y avoir de la faiblesse chez eux, mais il a la clé de David. Dans la généalogie de notre Seigneur en Mathieu se lit l'expression : « David, le roi », et on ne trouve pas cette désignation : « le roi, » ajoutée au nom de Salomon ou de tout autre. La raison en est que c'est par David que la royauté s'est d'abord caractérisée en Israël. Il était l'homme selon le cœur de Dieu. Et pour ce qui est de David marchant dans la foi, il ne pouvait rencontrer de difficultés sur son chemin. Il est vrai que le type se montra imparfait — il n'y a pas de type parfait, parce que le type n'est pas Christ, quoiqu'il soit un témoin de Christ. C'est *l'homme* qui fait défaut ; mais là où la puissance de Dieu opéra en David des choses brillantes,

bénies et bonnes, nous trouvons le germe, pour ainsi dire, de ce qui se montre pleinement dans le Seigneur. La « clé » de David représente sa puissance, le moyen par lequel il eut accès à tout ce qu'il possédait. C'est ainsi qu'il est dit (Es. xxii) « Je mettrai la clé de la maison de David sur son épaule ; et il ouvrira, et il n'y aura personne qui ferme, etc. » Telle était la conséquence, il avait tout sous sa main ; c'était à lui à prendre soin de tout.

Le Seigneur se présente comme ayant la clé de David. Ils ne devaient donc pas regarder au pouvoir du monde, ni à l'homme ; car si Christ avait la clé, c'est de cela qu'ils avaient besoin. L'énergie de l'homme, Jésabel, les faux prophètes pouvaient être à l'œuvre autour d'eux, mais il y avait ce bien-aimé, le saint et le véritable ; et il était d'autant plus nécessaire qu'ils étaient faibles. Ils avaient si peu de force que peut-être, ils n'étaient pas même capables d'ouvrir la porte ; mais il leur dit qu'il la leur avait ouverte ; il les avait introduits dans un vaste lieu où il n'y avait rien qui ressemblât à la servitude ou à la gêne. Il est évident que le Seigneur est désigné ici selon ce qu'il est personnellement et moralement ; non pas seulement comme la grande source de la sainteté et de la vérité, mais comme le saint et le véritable. Nous trouvons l'un et l'autre de ces caractères dans la première épître de Jean : « nous sommes dans le véritable, savoir, dans son Fils Jésus-Christ ; » mais cela

va plus loin encore, « il est le Dieu véritable et la vie éternelle. » C'est donc la personne qui est placée devant eux : c'est ce qu'ils désiraient ardemment. Ils appréciaient Christ. Ils avaient le désir de le connaître davantage, et il connaissait leur cœur. C'est ainsi qu'il est dit : « Si ton œil est simple, tout ton corps sera éclairé. » Ils étaient las de ce qui n'était que la forme de la piété ; ils savaient qu'il était possible d'être perdu ou de déshonorer le Seigneur dans l'orthodoxie aussi bien que dans le monde. Ils se tournent vers le Seigneur, et il se présente lui-même comme le Saint et le Véritable ; non pas comme leur étant contraire, mais comme rempli de tendresse et de grâce, et plaçant devant eux une porte ouverte, et leur donnant l'assurance que personne ne la fermerait.

« Tu as peu de force, et tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom » (vers. 8.). Il y a là trois déclarations à leur sujet. Ils sont dans un état qu'aucune marque, aucune puissance extérieures ne signalent. Ils sont inconnus au monde comme Il l'était lui-même, mais ils ont gardé sa parole ; et plus que cela, ils n'ont point renié son nom. Considérez *ce que* c'est que garder la parole de Christ. Il est évident qu'on s'était écarté de sa parole. Il est possible qu'elle eût circulé ; mais avait-elle été l'objet d'une tendre affection ? L'avait-on aimée, l'avait-on sondée, comme on cherche un trésor caché ? Est-ce en vue d'elle, et pour la mieux comprendre, qu'on

se réunissait pour prier et lire? il s'agit ici d'un mouvement dans l'Eglise où la personne du Seigneur devient plus que jamais l'objet du cœur et où la Parole est mieux traitée comme *sa* parole. Ce n'est pas simplement l'évangélisation, toute précieuse qu'elle est à sa place, que nous avons en Philadelphie, mais un cercle intime de saints qui aiment, servent, adorent Christ pour lui-même.

Cette épître nous révèle aussi la valeur du nom du Seigneur Jésus. En 1 Cor. 1, ce n'est pas aux Corinthiens seuls que le Saint-Esprit s'adresse, mais « à tous ceux qui en tout lieu invoquent » ce nom. En d'autres termes, la première épître aux Corinthiens n'est pas plus que la seconde, d'une application particulière : elle est pour tous les chrétiens en quelque lieu que ce soit. De fait, c'est de toutes les épîtres celle où la teneur générale de l'adresse est le plus fortement marquée; et la raison en est peut-être que l'Esprit de Dieu prévoyait qu'elle serait, plus que toute autre, mise de côté. En ces temps où il n'y a pas de manifestation extraordinaire de puissance, les gens pourraient dire : cette épître-là n'est pas pour nous, elle appartient à une époque qui est passée. Il est vrai qu'il n'y a pas lieu à donner des règles pour l'exercice du don des langues, si vous ne l'avez point reçu. Mais nous avons le Saint-Esprit, et béni soit Dieu, l'Eglise ne saura jamais ce que c'est que d'être sans le Saint-Esprit. Reportez-vous à son heure la plus som-

bre, — le moyen-âge, le romanisme, etc. Le Saint-Esprit était toujours là, non pas, à la vérité, justifiant le mal ou sanctionnant la désobéissance, mais il était là pour l'assurance de la foi, conformément à la déclaration du Seigneur : « Il demeurera avec vous éternellement. » L'idée d'attendre que le Saint-Esprit soit de nouveau répandu *sur nous* est entièrement fautive : c'est-là l'espérance juive. Adresser une telle demande, c'est, pour l'Eglise, nier qu'elle soit l'Eglise. Ce peut être bon pour elle de se prosterner devant le Seigneur et de reconnaître qu'elle a agi comme si elle ne l'avait pas. Mais bénissons Dieu de ce que nous avons l'Esprit non-seulement comme habitant dans les individus, mais comme nous liant ensemble pour être une demeure de Dieu. A la vérité, la *manifestation* de ce fait n'a plus lieu, mais néanmoins le fait demeure ; absolument de la même manière qu'en parlant d'un homme qui se trouve dans de mauvaises circonstances, on dit qu'il est ruiné, quoique *l'homme* existe encore. C'est un motif de nous humilier d'autant plus, parce que l'Eglise possédait l'Esprit et qu'elle a mal marché néanmoins. On a beau dire, si nous avions maintenant une Pentecôte et que le Saint-Esprit fût envoyé de nouveau, nous marcherions comme il faut : le fait est qu'après avoir eu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, on s'est dévoyé et on est tombé. Ce que Dieu nous demande maintenant ce n'est pas d'attendre de nouveaux dons de puissance,

mais de nous humilier devant lui de ce que nous avons marché, même comme chrétiens, en opposition à sa volonté de la manière la plus triste, et de ce que, quoique nous eussions le Saint-Esprit, un veau d'or a succédé à un autre au point qu'il y a autant de péché qu'il y en a eu en Israël. C'est-là ce que le Seigneur nous appelle à sentir. Philadelphie sympathisait avec lui.

Ce que l'Esprit présente dans cette église est donc évidemment une compagnie méprisée, mais la parole de Christ particulièrement appréciée, et son nom maintenu. Nous avons appris que l'Eglise n'est jamais obligée de marcher dans le péché. « Que tout homme qui *prononce le nom du Seigneur* se retire de l'iniquité. » Il peut y avoir iniquité morale et convoitises mondaines; et qu'y a-t-il d'aussi mauvais, en fait d'iniquité de l'Eglise, que ce qui est contre la personne même de Christ? Si on marche contrairement à l'ordre extérieur de l'Eglise, c'est mal, mais ce n'est pas à comparer avec le péché commis contre la personne du Seigneur Jésus. Ce péché-là est toujours le pire, et celui qui éprouve les âmes. Le premier de tous les devoirs est que le cœur soit sincère pour Christ. C'est ce que Dieu attend.

Ici Christ se présente donc personnellement à l'Eglise, non pas en exprimant son amour d'une *manière générale*, mais en manifestant une *affection particulière* de son cœur pour eux. De là vient qu'il est dit : « Je les ai aimés. » Le Sei-

gneur aime *tous* les siens, mais il est également vrai qu'il a des affections *spéciales*. Il peut y avoir un lien particulier entre lui et les saints qui sont particulièrement en danger ou dans l'épreuve. Sa grâce éloigne les obstacles et fait qu'on se réjouit dans sa force. Ils connaissent sa place dans la gloire, mais ce qui touche leurs cœurs c'est qu'il *les aime* au milieu de toute cette gloire. Son amour, voilà la base et la source de leur amour.

« Tu as peu de force. » Je sais que vous êtes faibles; mais vous avez « gardé ma parole et n'avez pas renié mon nom. » Remarquez ici le lien personnel — « *ma* parole, » « *mon* nom. » Le nom de Christ saisi par l'âme, est le salut. Lorsque le cœur s'est soumis à son jugement sur le péché, Dieu place lui-même devant cette âme le nom de Christ: et quand elle trouve qu'elle n'a pas de nom sur lequel s'appuyer pour se tenir devant Dieu, il lui dit: il y a ici un nom, le nom de mon Fils. La foi suppose un homme qui s'abandonne lui-même comme ne valant rien, et qui dit: « Dieu a été bon pour moi, quand j'ai été méchant pour lui. » Dieu a mis ce nom comme une pierre fondamentale pour le pauvre pécheur. Elle semble faible; elle est appelée une « pierre de trébuchement, » comme elle l'est pour l'incrédulité; mais je dois *croire* en elle. Si je ne fais que *regarder* à l'évangile, je suis perdu, parce que dans ce cas, je raisonne à son sujet; mais si je le *crois*, je suis sauvé. Que fit Abraham? Il ne

raisonna pas ; il *ne considéra pas* son corps qui était amorti, mais il donna gloire à Dieu. S'il s'était senti fort, il aurait pu se donner gloire à lui-même. Tel est le grand but en vue duquel Dieu travaille : que nous connaissions notre propre néant.

Mais est-ce là l'unique usage du nom de Christ ? Non ; Il rassemble autour de lui-même. Jésus est le grand objet, le point d'attraction autour duquel le Saint-Esprit assemble. Supposez qu'il s'agisse de l'introduction d'une personne qui suit les vues calvinistes, ou les vues arminiennes, comme on les appelle, n'ayant jamais bien appris la ruine de l'homme ; vous direz peut-être : « Je n'aime pas qu'on me trouble. » Mais la question est, ce que dit Christ. N'a-t-il pas le pouvoir de juger cette question ? L'a-t-il laissée à notre discrétion ? Christ a scellé de son nom cette personne et en conséquence je dois la recevoir. Un autre arrive et dit : « J'apprends que vous recevez tous les chrétiens ; mais je ne crois pas que Christ fût exempt de chute, soit dans sa nature, soit quant à sa relation avec Dieu. » « Non, » telle est ma réponse ; « vous ne pouvez faire servir le nom de *chrétien* à déshonorer *Christ*. » Mais toutes les fois que quelqu'un fait humblement confession du nom de Christ (qu'il appartienne à l'église établie, ou qu'il soit dissident, la question n'est pas là) nous sommes tenus de le recevoir. C'est une chose fort triste que toutes ces dénominations diverses soient dans l'Eglise : elles pren-

dront toutes fin bientôt. Mais il ne nous faut pas contredire le nom de Christ *maintenant*. Le nom du Seigneur est là et c'est un passe-port dans toute l'Eglise. Il ne s'agit pas de nous joindre *quelqu'un* ; il nous est joint certes, s'il est uni à Christ. Il est vrai que le Seigneur a ses serviteurs, mais nous ne recevons dans l'Eglise aucun autre centre que Christ.

Un autre usage du nom de Christ se trouve dans la discipline. Quel est le but de la discipline ? Ce n'est point de maintenir *notre* caractère, mais de laisser au nom de Christ la place et l'honneur qui lui appartiennent, en conservant à ce nom tout son éclat, même là où est le trône de Satan. Dans le camp même de l'ennemi il se trouve un nom qui ne saurait être abaissé. Le Saint-Esprit est là, non pas simplement pour nous donner de la consolation, mais nous ayant délivré de toute inquiétude à l'égard de nos péchés, il nous donne liberté pour nous occuper de Christ et travailler dans son service. Ce dont il s'agit dans le maintien de la discipline, c'est de savoir s'il faut se retirer de l'iniquité. Jamais le Seigneur ne reconnaît comme l'Eglise un état de choses où l'iniquité est sanctionnée. C'est une chose bien différente qu'il y ait du péché, et que le péché soit sanctionné. Toute sorte d'iniquité peut surgir : cela eut lieu dans les églises apostoliques. L'incestueux fut retranché à Corinthe parce qu'il *était* chrétien, comme il est dit « afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus. »

On aurait pu croire d'après la terrible nature de son péché qu'il n'était pas possible que ce fût un chrétien. Le Saint-Esprit nous montre par là que si un chrétien s'écarte de Christ, il est capable de tout excepté d'aller positivement contre Christ lui-même. Car je pense que le Saint-Esprit nous garderait toujours de cela, comme dans le cas du jugement de Salomon. La fausse mère était résolue à avoir, à tout prix, sa moitié de l'enfant, tandis que la mère réelle aimait mieux céder la sienne que de laisser toucher à sa vie. Mais il peut arriver à un chrétien (quelque contraire à la nature des choses que cela soit) de tomber dans un état où il n'a pas de saines pensées au sujet de Christ; et quand il s'y trouve, de manière à ne pas avoir un juste sentiment du nom de Christ, quel bien peut-il provenir de lui? Il n'en était pas ainsi des saints de Philadelphie. Ils ne reniaient pas son nom; et le Seigneur emploie à leur égard les expressions d'amour les plus tendres. Partout où l'on avait des prétentions ecclésiastiques, la remarque en a été faite avec raison, on était contre eux. Ils étaient regardés avec dédain par ceux qui se disaient Juifs, mais touchant lesquels Christ fait cette déclaration, « je les ferai venir et se prosterner devant tes pieds » etc. (vers. 9.). Les Philadelphiens se trouvaient au milieu d'une profession qui n'avait rien de réel, et le Seigneur leur promet de les défendre par sa propre puissance. Qu'il est précieux de ne pas chercher à nous défendre nous-mêmes, mais d'aller en avant avec le Seigneur!

Il est d'une importance extrême de bien voir que la gloire du nom de Christ n'obligera jamais à choisir entre deux maux, et c'est, à mon avis, ce que Dieu a voulu nous faire sentir dans ces derniers temps. *Il y a un sentier hors du mal.* Non que la chair de l'homme ne puisse introduire le mal; mais si quelqu'un *persiste* dans quelque péché, vous dites qu'il ne marche pas comme un chrétien; il ne saurait être *reconnu* comme chrétien, quoique nous puissions prier pour lui, etc. Supposez encore une réunion de chrétiens. Le mal entre, je ne puis pas dire que ce ne sont pas des chrétiens. Non, mais je puis introduire l'autorité du nom de Christ pour ôter le mal: Christ possédant l'autorité d'une manière absolue, c'est à nous à nous soumettre entièrement à lui. L'Eglise appartient à Dieu. Si elle était à nous, nous pourrions faire nos propres réglemens; mais malheur à celui qui veut soumettre l'Eglise de Dieu à ses propres règles! C'est-là, à ce qu'il paraît, ce que sentirent les saints de Philadelphie: ils appréciaient l'autorité du nom de Christ; ils avouaient leur faiblesse, mais ils savaient que le nom de Christ était assez fort pour les garder. Qu'avaient-ils à redouter? En reconnaissant le nom de Christ pour centre de rassemblement, nous ne prétendons pas que le mal n'entrera point: mais nous confiant dans la puissance du Seigneur Jésus et de son Esprit, nous ne voulons pas sanctionner le mal. Laissons seulement la porte ouverte pour que le Seigneur

entre. Il peut y avoir bien des choses propres à mettre notre patience à l'épreuve, mais nous n'avons qu'à nous attendre au Seigneur. C'est là ce que le Seigneur veut, que nous ayons confiance en ce qu'il est et ce qu'il a, en prenant dans l'esprit de prière la place de la faiblesse et de la dépendance, quelque pénible que ce puisse être.

« Tu as gardé la parole de ma patience, » etc. (vers. 10.). Evidemment le Seigneur contemple, à l'occasion de ces églises, l'état de choses qui existera à la fin; et comme l'heure de la tentation est encore à venir, la place est laissée pour l'application de cette promesse aussi à la fin. « Tu as gardé la parole de ma patience. » Christ vient pour prendre son Eglise, et ensuite pour être le juge de toute la terre. Mais nous n'attendons pas des signes. Dieu, dans sa miséricorde, en accordera aux Juifs, mais l'Eglise n'a jamais été appelée à se guider dans ses pensées sur ce qu'elle voyait, comme Thomas. « Bienheureux sont ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. » C'est quand on ne voyait plus le Seigneur que l'Eglise est née dans le monde; et depuis lors elle a été dans l'attente, mais jamais elle n'a dû faire dépendre de certains signes son espérance. C'est lorsque Christ prit sa place en haut comme tête, que son corps, l'Eglise, fut formé; car il ne pouvait y avoir de corps que premièrement il n'y eût une tête. Dieu veut que l'Eglise attende Christ lui-même, et non pas des signes. Il fera entendre sa

voix. Et les morts en Christ ressusciteront.... et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Christ attend cela avec patience. Autant que j'ai pu le voir, le Seigneur ne parle pas de sa venue, comme s'il devait y avoir quelque chose de hâte en elle. Il attend avec patience que le moment en arrive. Il tarde dans son amour pour qu'il ait une prolongation de miséricorde pour le monde et pour que des âmes puissent lui être amenées. L'Eglise sait qu'il attend et elle est appelée à la même patience pour avoir communion avec lui dans sa patience.

« Je te garderai *de* l'heure de la tentation (vers. 40). » Ce n'est point ici la portion des Juifs. Pour eux, lorsqu'arrive le temps de l'épreuve, le Seigneur leur dit : « Viens, mon peuple entre dans tes cabinets », etc. Notre place est celle d'Abraham. Il n'eut point à fuir vers la petite Tsohar comme Lot qui fut, il est vrai, sauvé du jugement, mais pas tant à son honneur. Le Seigneur avait un saint dont les pensées étaient aux choses du ciel, aussi bien qu'un saint qui pensait aux choses de la terre. Abraham ne se trouva jamais dans cette heure de tentation. Ainsi l'Eglise sera gardée de l'heure qui vient. Telle est notre confiance — non pas simplement que nous serons gardés durant et à travers cette heure, mais que nous le serons de l'heure elle-même. Prenez une autre figure de ce jugement, le déluge. Enoch fut complètement préservé du déluge, tandis que Noé fut porté sur ses eaux. C'est

ainsi que dès le commencement Dieu nous donne des témoignages bénis de cette double manière d'être préservés, d'un côté comme Enoc et Abraham, en esprit, et de l'autre comme Noé et Lot. Ces derniers se trouvèrent dans les circonstances de l'épreuve; et tel sera le cas du résidu converti d'Israël à l'époque des terribles jugements. L'espérance du chrétien est d'être avec le Seigneur dans le ciel, et c'est ce que l'Eglise doit attendre. Et certainement le cri est là: «Voici, l'époux vient, sortez à sa rencontre.» Je vous le demande, êtes-vous sortis? Il y en eut dont il est dit, non pas que c'étaient des croyants lorsque le cri se fit entendre, mais qu'ils étaient sortis. Avez-vous abandonné tout ce qui est contraire à Christ? Ce que vous savez — non pas ce que je sais — lui être contraire? Je vous demande si vous êtes prêts à aller au devant de lui. Dans ce cas vous n'avez rien à craindre. Tenez pour sûr que rien de ce que votre pauvre volonté désire retenir ne vaut la peine d'être gardé. C'est gain que de sortir de tout pour aller à la rencontre du Seigneur; c'est joie que d'être dans son sentier. Ce cri a-t-il rempli votre cœur? Ne vous contentez-pas de dire: «J'ai de l'huile dans mon vaisseau, et il importe peu où je suis.» Pensée égoïste et impie! Dieu veuille que tel ne soit pas votre sentiment! il m'a sauvé pour que je pense à lui. Il désire que je sorte pour aller au-devant de lui, — que je chérisse la précieuse pensée de sa venue. Main-

tenant, gardez-vous sa parole? *Vous le savez.* C'est-là une question entre votre conscience et le Seigneur. Quand vous aurez gardé ce que vous connaissez, vous en apprendrez davantage, et vous trouverez que son service n'est que joie et liberté.

« Je viens bientôt; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne. » C'est-là une parole précieuse. Le Seigneur annonce qu'il vient comme un voleur par rapport à Sardes qui avait pris le monde pour son maître: faisant ainsi du monde souillé la place du Seigneur. Pour Philadelphie il vient comme quelqu'un qui a une couronne à donner. *Le Seigneur lui-même venant à notre rencontre*, est le joyau qu'il nous a donné à garder. Que le Seigneur nous donne de le tenir fermé, afin qu'il ne nous soit pas enlevé! Nous sommes faibles maintenant, mais le Seigneur dit: « Si vous vous contentez d'être maintenant dans la faiblesse, je vous ferai être une colonne dans le temple de *mon* Dieu. » Une colonne est l'emblème de la force, de ce qui soutenait le temple, en contraste avec la faiblesse. Il est dur de se contenter d'être faible; et c'est rassurant pour la chair de sentir sous soi la puissance du monde. Mais si nous consentons à paraître faibles maintenant, le Seigneur nous déclare ce qu'il fera pour nous alors: « Je vous ferai être une colonne dans le temple de mon Dieu (vers. 12). Selon que j'ai connu *mon* Dieu, je vous mettrai en communion avec moi. Vous vous con-

tentez d'attendre ma venue, et personne ne prendra votre couronne. Pour ceux qui pensent à Christ maintenant, Christ pensera alors à toute la joie qu'il peut leur donner. Puisse être là notre consolation pendant que nos cœurs l'attendent!

LAODICÉE.

Vers. 14. — 22. Nous avons vu le contraste signalé qu'il y a entre l'état de Sardes et l'ordre de choses précédent. Une grossière corruption, le mal manifeste, la persécution, la haine de la sainteté et de la vérité de Dieu avaient régné dans Thyatire, quoiqu'il s'y trouvât un résidu, et un résidu fidèle. Si Thyatire représente les siècles de ténèbres où le Seigneur avait ses saints fidèles cachés dans les réduits et les coins du monde, nous avons en Sardes un état de choses d'une bonne apparence, — le nom de vivre, et la mort presque partout; cependant il y en avait même à Sardes qui n'avaient pas souillé leurs vêtements. S'il se trouve une distinction aussi marquée entre Sardes et Thyatire, il y a aussi une ligne de démarcation profonde entre Philadelphie et Laodicée.

Considérons le caractère que Dieu attribue à cette église, et ce qu'il manifeste de sa condition. Si parmi ces églises il y en a deux qui soient en contraste l'une avec l'autre d'une manière plus marquée, ce sont précisément ces deux dernières. La raison en est, je pense, que lorsque Dieu agit d'une manière spéciale, qu'il manifeste sa

grâce sous une nouvelle forme et sous un jour nouveau ; cela amène toujours à sa suite, depuis la chute de la chrétienté, une ombre particulièrement obscure. C'est ainsi que Philadelphie présentait un brillant tableau. Il y avait de la faiblesse, mais on était parfaitement en paix, car le Seigneur avait ouvert la porte, et il la tiendrait ouverte. Mais quelle différence nous trouvons quand nous considérons Laodicée ! Ce n'est plus le Seigneur veillant aux besoins des saints de Philadelphie, ayant la clé de David, et se présentant comme l'objet de leurs affections, comme le Saint et le Véritable, dans sa grandeur morale qui faisait appel à toute l'adoration de leur cœur. Il parle ici d'une toute autre manière : « L'amen, le témoin fidèle et véritable dit ces choses » etc. Ce qui n'était qu'une profession orgueilleuse allait prendre fin. Il était « l'Amen, » le seul sur lequel on pût s'appuyer, l'unique « fidèle et véritable témoin » quand tous les autres avaient failli. Ce fait que Christ se présente comme le témoin fidèle et véritable, suppose que ceux auxquels il écrivait n'étaient pas fidèles. La lettre à Philadelphie n'impliquait point cela à l'égard des membres de cette église. Pauvres qu'ils étaient, ils prenaient la place de la faiblesse ; et comme ils avaient pensé à sa parole et à son nom, le Seigneur, leur dit : Lorsque je vous aurai dans mon temple, j'écrirai sur vous « mon nouveau nom » et je vous ferai être une colonne « dans le temple de mon Dieu. » Il ne dit pas le *trône*, expression

qui aurait signifié la puissance, mais le *temple* qui exprime une pensée plus profonde que le trône. Le temple est le lieu du culte, où Dieu est exalté dans la gloire de la sainteté. Précisément comme lorsqu'il s'agit du culte à rendre à Dieu, nous voyons David porter un éphod. Sa propre femme qui voyait en lui le gendre de son père Saül, du roi, le méprisa parce qu'il n'était pas sorti en un vêtement convenable à la royauté. Mais le cœur de David était occupé de Dieu, et à ses yeux c'était son plus grand honneur de porter l'éphod et de pouvoir s'approcher ainsi du Seigneur. De même à Philadelphie : c'est-là que se trouvaient particulièrement ceux qui avaient l'intelligence du culte, parce qu'ils appréciaient la personne et le caractère du Fils de Dieu : et c'est ce qui attire le cœur. Voyez l'aveugle né : (Jean ix), il adora Jésus lorsqu'il se fut révélé à lui comme le Fils de Dieu. C'est-là une chose dans laquelle même les vrais chrétiens entrent fort peu. On peut recevoir des faveurs de la main de Dieu, et lui en rendre grâce, et néanmoins connaître peu ce qui est réellement le culte. Le culte est quelque chose de plus élevé et de plus rapproché du Seigneur : Il n'apprécie pas simplement les faveurs qui nous sont dispensées de Dieu, mais il apprécie surtout ce qu'est le Dieu qui nous les accorde. Le vrai culte est toujours cela. Le Père cherche des adorateurs, mais c'est pour les attirer à la source d'où a coulé la grâce. Pour ce qui est *du mot* de culte

lui-même, il n'est point employé dans la lettre à Philadelphie (sauf au verset 9 où il l'est dans un sens tout autre, pour exprimer simplement que ceux qui aujourd'hui étaient des moqueurs, auraient à s'humilier et à rendre honneur à ceux qu'ils avaient méprisés). Le culte consiste à s'approcher de Dieu, dans l'appréciation non-seulement de ce qu'il fait, mais de ce qu'*il est* : et ce qui nous rend toujours capables de rendre culte, c'est la pleine, la simple connaissance de notre position de proximité avec Dieu ; de l'œuvre de Christ et de ses résultats bénis en notre faveur.

Job n'était point dans la présence de Dieu lorsqu'il était tout occupé de lui-même. (« Quand l'oreille qui *m'*entendait..... et l'œil qui *me* voyait..... » Nous pouvons bien dire qu'il était dans la présence de lui-même et non dans celle de Dieu. C'est toujours un pauvre signe, que d'être occupé de soi. Le Seigneur ne veut pas que nous nous arrêtions à contempler le changement opéré en nous ; ce ne serait pas là oublier les choses qui sont derrière, ce qui, pour le dire en passant, ne signifie pas l'oubli de nos péchés, mais celui de nos progrès. Si le Seigneur nous a donné de faire un pas en avant, c'est pour que nous soyons plus près de lui, et que nous croissions dans la connaissance de Dieu. Par là il y aura toujours progrès dans la connaissance de nous-mêmes, mais ce ne sera jamais à l'effet de nous admirer. Par le fait même que nous appar-

tenons à Christ, il est l'objet qui heureusement nous garde dans l'humilité. Lorsque Job fut à la fin amené réellement dans la présence de Dieu, il se trouva dans la poussière. Il ne savait pas ce que c'était que d'adorer Dieu complètement, jusqu'à ce qu'il fut amené-là ; lorsque son œil vit Dieu. Auparavant, il avait regardé plutôt à ce que Dieu avait effectué en lui, mais à présent il se voyait comme n'étant *rien*. Et c'est après cela que nous le trouvons intercédant même pour ses amis, et que nous avons les holocaustes, etc. C'était-là l'esprit d'intercession et aussi de culte. Il me semble que tel était l'esprit auquel avait été amenée l'église de Philadelphie. Ses membres avaient l'intelligence du culte, parce que, selon leur mesure, ils connaissaient Celui qui était depuis le commencement. Le Seigneur aime que nous soyons forts en Christ, que nous croisions en lui. A Laodicée on ne pensait nullement à cela — on ne songeait pas à entrer dans les richesses de la grâce du Seigneur. Il n'y a rien à l'égard de quoi nous devons sentir autant combien nous sommes pauvres, comme à l'égard du culte, justement à cause que nous pouvons un peu l'apprécier. C'est le sentiment spirituel, quoique la mesure en soit certes bien faible, qui nous rend sensibles à notre peu de puissance pour le culte. Tenez pour sûr que c'est l'esprit de culte qui constitue notre véritable pouvoir dans le service : selon ce que le Seigneur dit en Jean x, « Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera

sauvé ; et il *entrera et sortira*, et trouvera de la pâture. » Ce n'est plus la bergerie juive et l'esclavage de la loi, mais la parfaite liberté, le privilège d'entrer pour rendre culte, et de sortir pour l'activité du service, trouvant partout nourriture et bénédiction. Qu'il est doux de penser que l'heure approche où nous entrerons pour ne plus jamais sortir de nouveau ! Ce sera toujours le service en relation immédiate avec le Seigneur lui-même — la jouissance de la présence de Dieu et de l'Agneau, — le culte éternel !

Mais quels sont ceux pour lesquels c'est-là une agréable et heureuse promesse ? Ceux qui avaient apprécié le culte et en avaient joui ici-bas. Comme il est dit dans le ps. LXXXIV : « Ils te loueront encore » (*vers. angl.*). Le lieu où demeurait le Seigneur était empreint même dans les cœurs de ceux qui y allaient, « au cœur desquels sont les chemins battus. » Ils devaient se trouver au lieu où Dieu était, et demeurer là. Le Seigneur ne se révèle pas ici de la même manière personnelle, mais ce sont plutôt certaines qualités, certains titres qui lui appartiennent, qui nous sont présentés. Il était « l'Amen. » Quant à *eux*, ils avaient manqué en tout — ils avaient été un témoin infidèle, et Il était assez bon pour leur dire : « Vous n'avez pas répondu à une seule pensée de mon cœur. Je viens maintenant me présenter à vous comme vous devriez tous être. » Il était aussi « le commencement de la création de Dieu » (*vers. 14.*). La chrétienté est un témoin

rejeté. Christ est en relation avec la création nouvelle. « Je connais tes œuvres, c'est que tu n'es ni froid, ni bouillant » (vers. 15.). C'est le latitudinarisme. Ce n'est pas l'ignorance qui rend latitudinaire, mais le cœur qui reste indifférent à la vérité après que la vérité lui a été présentée. On ne veut pas de la vérité, parce qu'on sent qu'elle doit avoir pour conséquence, si on la suit, le sacrifice et la séparation d'avec le monde. Il nous faut user de support avec l'ignorance d'un cœur honnête, sincère, partout où elle se trouve; mais l'indifférence pour la vérité est une chose tout autre, et odieuse aux yeux du Seigneur.

Le latitudinarisme n'est donc jamais la condition des âmes simples et droites, mais bien celle des personnes qui ont entendu la vérité et qui ne sont pas préparées pour la croix. La vérité de Dieu doit être une pierre de touche pour les cœurs. Elle n'est pas simplement quelque chose que j'ai à apprendre, mais elle me *met à l'épreuve*. Si la brebis est dans une condition saine, elle entendra la voix du Berger, et n'entendra pas même la voix des étrangers; mais si la brebis n'aime pas le son de la voix du Berger, et va après d'autres, elle s'embrouille tellement qu'elle est à peine capable de le distinguer d'eux. Ce mal surgit dans Laodicée, et à ce qu'il me semble provient du mépris que l'on a fait du témoignage rendu dans l'église précédente. Laodicée est le fruit du rejet du témoignage qui formait Phila-

delphie. Là, Christ se montrait lui-même, et au cœur qui le recevait, il disait : « Comme mon nom a été tout pour vous sur la terre, ainsi je vous donnerai mon nouveau nom au temps de la gloire. Toute affection vraie et bénie que j'ai produite dans vos cœurs ressortira dans la gloire avec un éclat plus brillant. » Mais pour Laodicée, le Seigneur lui dit : « Tu n'es ni froid ni bouillant. » Il faut qu'il y eût quelque chose qui réchauffât un peu ces personnes, puisque leur état n'était pas entièrement froid. Elles manquaient d'honnêteté, de droiture. Laodicée est précisément le dernier état de choses que le Seigneur ne peut plus supporter : c'est un temps où l'on avait en un certain sens possédé beaucoup de vérités, mais sans que les cœurs fussent touchés par elles. Si le cœur avait été sincère en quelque petite mesure que ce fût, malgré son ignorance il aurait joui de ce qui était venu du Seigneur. Ce n'est pas des « pères » mais des « jeunes enfants » qu'il est dit en 1 Jean II, qu'ils ont une onction de la part du Saint, et qu'ils connaissent toutes choses. La capacité pour juger de ce qui n'est pas de Christ, dépend de la sincérité du cœur pour Lui. C'est ce qui fait que le plus jeune croyant, s'il a l'œil simple, peut discerner avec certitude là où le théologien se perd dans des généalogies sans fin.

Tout esprit qui rabaisse et renie Christ (le Christ de Dieu) est de l'antichrist. Il y a eu, il y a maintenant plusieurs antichrists, et c'est où

Christ a été nommé qu'il faut les attendre. Si Christ n'eût pas été connu, il n'aurait pu y avoir d'antichrist, l'ombre noire qui a suivi la vérité : et si le Seigneur est à l'œuvre dans cette voie de miséricorde, Satan est à l'œuvre aussi. Etre « tiède », c'était être faux, en prétendant à la vérité ; et le Seigneur dit : « Je m'en vais te vomir de ma bouche. » Il ne se trouve pas ailleurs, que je sache, une pareille expression de mépris employée par le Seigneur. Est-ce de cette manière que nous mesurons les choses ? Nous aurions dit probablement que c'est de l'état de Jésabel qu'il fallait être le plus inquiet ; mais eussions-nous pensé qu'être *tiède* était le pire de tous les états ? Et c'est celui-là pourtant, qui excita toute l'indignation du Seigneur ; et c'est Lui seul qui est sage. « Parce que tu dis : je suis riche et je suis dans l'abondance, » etc. (vers. 16.). Ces paroles sont la preuve évidente qu'à Laodicée on avait beaucoup entendu parler de la vérité. On s'estimait riche. La diffusion de la connaissance extérieure de Dieu est ce qui hâte la dernière crise — le jugement final de Dieu et la mise de côté de tout ce qui porte faussement et bénévolement son nom.

Vers. 17. « Et tu ne connais pas que tu es le malheureux et le misérable, et pauvre, et aveugle, » etc. Tel était l'état des Laodicéens, parce qu'ils avaient rejeté le témoignage de Dieu. Le témoignage de Dieu produit toujours en celui qui le reçoit le sentiment de son néant, mais n'affai-

blit jamais sa confiance en Dieu. Il peut y avoir des pierres de touche pour la foi et le cœur, — les épîtres de Jean en sont remplies, — mais l'Esprit de Dieu ne conduit jamais quelqu'un à *douter* que Dieu soit pour lui. Il peut travailler, et sûrement il le fera, dans quelqu'un qui s'est détourné du Seigneur, afin de le ramener; il peut nous faire sentir notre faiblesse; mais ce n'est nullement sa manière d'agir que de produire le doute dans l'âme; et lorsque nous nous livrons à la défiance, c'est toujours un signe que la chair est à l'œuvre, « convoitant contre l'Esprit. » Partout où est l'Esprit de Dieu, il tend à rendre l'homme capable de s'humilier entièrement, et de juger la folie de la chair et d'y renoncer. Il y a, et il doit y avoir, réalité, et zèle, et sincérité, dans la présence de Dieu. « *Je suis riche, et je suis dans l'abondance, et je n'ai besoin de rien.* » Mais l'Esprit de Dieu déclare que c'en est là que présomption charnelle, le cœur ne connaissant pas son dénuement, et refusant la grâce. Il y avait eu une chaleur momentanée qui avait rendu cet état aussi odieux au Seigneur. Mais c'est là précisément ce que font les hommes qui parlent de l'Eglise de l'avenir. Selon eux, les premiers temps sont l'enfance de l'Eglise; ensuite elle est devenue un grand méchant enfant; et maintenant ils attendent une Eglise de l'avenir où l'homme ne sera plus sujet, mais agira pour lui-même, — agira comme un homme. — Hélas! à quoi toutes ces aspirations n'aboutiront-elles pas? car Dieu sera laissé com-

plètement en dehors de la prétendue Eglise, et on se sera débarrassé de son autorité. Tel est l'esprit qui maintenant travaille sur une vaste échelle. Et les enfants de Dieu sont tièdes à l'égard d'une œuvre pareille ? à l'égard de l'exclusion de la vérité de Dieu ? Souvenez-vous de ce que le Seigneur dit ici : « Je m'en vais te vomir de ma bouche. » Ce serait une erreur grossière de supposer qu'il n'y avait pas de chrétiens parmi eux. Mais ce n'est pas d'individus qu'il s'agit ; mais de l'assemblée, et comme telle le Seigneur déclare qu'il la vomirait de sa bouche. On ne peut se rassembler en grandes masses sans que l'esprit de Laodicée en résulte, s'il n'est pas aussi la source d'un rassemblement de ce genre. De nos jours, l'Esprit de Dieu ne rassemble pas avec une grande puissance, et que le Seigneur soit béni, si quelques-uns se réunissent autour de son nom ! Que les enfants de Dieu se souviennent qu'ils doivent répondre au Seigneur Jésus-Christ, qu'ils soient ou non représentés par Laodicée, qu'ils tiennent pour Christ ou pour ce qui porte simplement le nom de Christ, comme un voile pour l'indifférentisme. Néanmoins le Seigneur ne les abandonne pas : « Je te conseille, dit-il, d'acheter de moi de l'or éprouvé par le feu, » etc. (vers. 48). En général, l'or est le symbole de ce qui est divin, de la justice divine ; et le vêtement blanc, ou de lin, désigne la justice des saints, comme nous le voyons par le chap. xix. La justice divine était sortie de leurs pensées : ils n'appréciaient ni la justice de

Dieu, ce qu'un chrétien est fait en Christ, ni la justice pratique à laquelle mène l'Esprit. Aussi leur conseille-t-il d'acheter de lui l'or véritable et des vêtements blancs, afin qu'il y eût la sainteté qui leur convenait devant les autres. « Et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies. » Là était le secret. Ils ne voyaient rien comme il faut, pas même le besoin qu'ils avaient de la justice divine. « Pour moi, je reprends et châtie tous ceux que j'aime; aie donc du zèle et te repens » (vers. 19). Tenez pour certain que c'est là ce que la voix du Seigneur fait entendre aujourd'hui. Ici, hélas! c'était ce dont les Laodicéens avaient besoin. Le Seigneur s'occupe des siens: il place constamment devant eux quelque chose de nature à leur donner d'humbles pensées d'eux-mêmes, et ne leur dit pas de faire ou d'entreprendre quelque œuvre nouvelle, mais les appelle « à se repentir. » Il ne leur demande point de déployer leurs ailes pour un essor plus grand vers l'avenir, mais d'examiner où ils en sont et de se repentir.

Souffrir pour Christ et avec Christ est un privilège beaucoup plus élevé que de *faire* quelque chose. Quand l'apôtre Paul demande: « Que ferai-je? » le Seigneur répond, « Je te montrerai combien tu dois *souffrir*, » etc. C'est là ce que le Seigneur apprécie tout particulièrement, — non pas nos souffrances comme hommes, mais nos souffrances pour Christ.

Ici c'étaient des personnes aussi dégradées qu'orgueilleuses, qui étaient invitées à avoir du

zèle et à se repentir, à s'humilier devant Dieu au sujet de leur triste condition. Mais le Seigneur fait entendre aussi une parole de grâce, « Voici, je me tiens à la porte et je frappe » (vers. 20). C'est pourtant une chose bien solennelle que le Seigneur fût là, prenant ainsi la position de quelqu'un qui est dehors. Néanmoins il était prêt à entrer où il trouvait une âme sincèrement à lui. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, » etc. Est-il nécessaire de dire que ceci ne s'adresse point au monde pour ceux qui doivent être sauvés ? En Jean x, le Seigneur se présente dans une grâce parfaite, disant : « Je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé, » etc. Mais ici c'est à l'Eglise qu'il parle. Il n'avait point de sympathie pour leur contentement d'eux-mêmes. Il se tenait dehors, frappant à la porte pour le cas où il se trouverait dedans, un cœur qui ne serait pas trop occupé des circonstances, choses et personnes, et qui lui ouvrirait. A quelqu'un de tel, il dit : « J'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. » Mais en tout cela il ne s'agit que des individus. En présence d'un complet abandon de la vérité, devons-nous dire : « Il n'y a point d'espérance ? » Nullement : le Seigneur se tient à la porte et il frappe. Il est possible qu'il n'y en ait pas beaucoup qui répondent à son appel, mais il y en aura quelques-uns, et voici la promesse : « Celui qui vaincra, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme j'ai vaincu, et je me suis assis

avec mon Père sur son trône. » On se trompe en supposant que c'est là une promesse comparativement glorieuse : nous sommes portés à penser ainsi, parce que naturellement nous attachons du prix à l'éclat. Mais ce n'est pas la *puissance* que Dieu estime le plus. Son saint amour manifestant son caractère divin, surtout dans l'abaissement de Christ descendant jusqu'à l'homme et mourant pour lui, — voilà, plutôt que la puissance ou la gloire, la mesure selon laquelle il faut apprécier. Il lui était infiniment plus facile de faire mille mondes que de donner son Fils pour qu'il souffrît. Je ne mets pas en doute tout ce que renferme de grâce une telle promesse faite au vainqueur de Laodicée, nonobstant un mal pareil, mais notre association avec Christ dans le royaume ne constitue pas la plus grande bénédiction dont nous sommes appelés à jouir. Et la promesse dont il s'agit ne va pas au-delà. Ce que nous aurons avec Christ et en Christ lui-même est beaucoup plus précieux. En Jean xvii, 23, le Seigneur fait voir que la manifestation de la gloire a pour but sa justification devant le monde. Toute la gloire qui doit être révélée dans l'avenir est destinée à être une preuve pour le monde, afin qu'il connaisse que le Père nous aime comme il a aimé son Fils. Mais pour *nous*, nous sommes autorisés à le savoir à présent par le Saint-Esprit. Nous n'avons pas attendu jusqu'alors pour connaître cet amour qui nous a donné la gloire, — bénédiction plus profonde que la manifestation au

monde, ou que les trônes dans le royaume. L'affection personnelle du Seigneur pour les siens est une portion meilleure, que tout ce qui doit être déployé devant les hommes ou les anges.

Le Seigneur termine ici ce qui est relatif aux églises : il était arrivé à la dernière phase. La sagesse de Dieu nous a donné dans ces chapitres ce qui n'exige pas, pour être compris, une grande mesure d'intelligence. Tout ce qu'il faut, c'est d'avoir l'œil fixé sur Christ. Outre les messages destinés aux églises locales du temps de saint Jean, nous avons vu dans ces épîtres une esquisse de toute l'histoire de l'Eglise jusqu'à la venue du Seigneur. Car, à proprement parler, ce ne sont pas les lettres adressées par ordre du Seigneur aux sept églises, mais les églises elles-mêmes et leurs anges qui constituent « les choses qui sont », c'est-à-dire la condition actuelle des choses aux jours de Jean. Tout en étant originai-
 rement rattachées aux faits qui existaient alors, les épîtres vont bien au-delà, et s'étendent par une application morale prolongée jusqu'au temps où il n'y a plus d'assemblée reconnue, la dernière (quoiqu'il y ait eu de la miséricorde pour les individus) ayant été sommairement rejetée par le Seigneur, dans son caractère de témoignage public. Après cela, il n'est plus jamais fait mention des églises sur la terre. Au contraire, la toile s'abaisse, et c'est une scène entièrement nouvelle

qui s'offre à nos regards. Le voyant ne se tourne plus pour voir Celui qui parlait derrière lui sur la terre, mais il entend la même voix en haut, dans le ciel, où il est maintenant invité à monter. Le gouvernement du monde de la part du trône dans le ciel, les circonstances et les faits qui l'accompagnent et qui en résultent, telles sont les choses qui se déroulent quand la période assignée à la condition de l'Eglise a pris fin. Nous trouvons des saints dans le caractère individuel, soit parmi les douze tribus d'Israël, soit issus de toutes les nations mentionnées comme telles, mais cela ne fait que rendre le contraste encore plus frappant. Désormais, quand ils sont un peu particulièrement désignés, ils sont nommés comme Juifs et comme Gentils, à cause qu'il n'y avait plus d'Eglise sur la terre; car la signification et l'essence même de l'Eglise est qu'il n'y a ni Juif ni Gentil, parce qu'ils sont tous un en Christ. Je crois que les détails des sept épîtres renferment l'instruction pratique la plus grande. Il est vrai que l'Esprit les adressait aux églises; mais « celui qui a des oreilles » a expressément ordre de faire attention, et cela, aux appels du Seigneur envoyés à eux tous.

NOTE.

Il peut être bon, maintenant que nous connaissons la portée des sept épîtres, de signaler les objections faites par l'évêque Newton contre leur signification la plus large. « Plusieurs prétendent,

et parmi eux des hommes aussi savants que More et Vitranga, que les sept épîtres constituent une prophétie d'autant de périodes successives, et d'états de l'Eglise, depuis le commencement jusqu'à la fin de tout. Mais il ne paraît pas qu'il y ait, ou qu'il doive y avoir, sept périodes de l'Eglise, ni plus ni moins. Ces épîtres renferment aussi plusieurs caractères internes qui étaient particuliers à l'église de cet âge, et ne peuvent s'appliquer aussi bien à celle de quelque autre temps. Entre autres arguments contre cette manière de les entendre, il y a aussi cette raison évidente, que ce même livre décrit le dernier état de l'Eglise comme le plus glorieux de tous, tandis que dans le dernier état que nous présentent ces épîtres, l'état de Laodicée, l'Eglise est représentée comme « malheureuse, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nue » (œuvres de Newton, vol. 1, p. 549, éd. 1782).

Maintenant, il est clair que ces mots : « il ne paraît pas » sont plutôt une assertion qu'une preuve. *Pourquoi* ne paraît-il pas ? D'autres pourraient faire la même objection, et peut-être avec tout autant de force, contre les sept sceaux, les sept trompettes, et les sept coupes. Il a plu à Dieu de spécifier dans chacun de ces cas sept points saillants, pour ainsi dire, comme son récit complet de chacun. « Les principaux sujets de ce livre », venait précisément de remarquer l'Evêque, « sont composés de sept, sept églises, sept sceaux, sept trompettes, sept coupes ; selon que le nombre sept était aussi un nombre mystique dans tout l'Ancien Testament. » Si cette réponse est satisfaisante pour les sept coupes, pourquoi ne l'est-elle pas pour les sept épîtres ? Sans doute, il peut falloir plus de spiritualité pour un juste discernement dans le dernier cas que dans le pre-

mier, une de ces deux séries se rapportant à des jugements extérieurs dans le monde, tandis que l'autre prend connaissance de telles et telles conditions spirituelles remarquables, bonnes ou mauvaises, dans l'histoire de l'Eglise comme le Seigneur a trouvé bon de les signaler. Aussi pouvait-on, *à priori*, s'attendre à trouver parmi les chrétiens une plus grande divergence de jugement dans leur manière d'appliquer Apoc. II et III, que dans leurs vues à l'égard des autres parties du livre. Lors même donc que ce que dit Newton sur le manque d'accord touchant les diverses périodes de l'Eglise, serait véritable, le principe général n'en demeurerait pas moins ferme. Mais tel n'est point le cas : et il y a un accord frappant à l'égard des trois ou quatre premières églises. Naturellement, nous n'insistons pas sur cet accord comme s'il devait faire le moins du monde autorité, mais comme une réponse suffisante à l'accusation de désespérante divergence mise en avant par l'évêque Newton. Il serait facile de répliquer par les systèmes si contraires d'interprétation des sceaux, des trompettes et des coupes. Il est singulier, cependant, que l'Evêque rende témoignage dans la page suivante à la signification mystique de l'épître à Smyrne. Car « l'affliction de dix jours » est expliquée là de la plus grande persécution que l'Eglise primitive ait jamais endurée, la persécution de Dioclétien qui dura dix ans, et affligea cruellement toutes les églises orientales. Sentant qu'une telle application, non pas dans les promesses qui s'y rattachent, mais dans le corps de l'épître, est fatale à l'application exclusivement littérale qu'il en fait, l'Evêque admet là-dessus que « la partie relative aux promesses ou aux menaces prédit quelque chose de leur condition future », et af-

firme que « dans ce sens, mais non pas dans un autre, ces épîtres peuvent être appelées des épîtres prophétiques » (p. 550.). Mais comment s'arrêter là ; une fois que vous reconnaissez, comme il le fait pour l'épître à Smyrne, une portée qui s'étend au-delà de l'Eglise purement locale de ce temps, une fois que vous y faites entrer tout l'Orient, et que vous reportez sa date au commencement du quatrième siècle ? Et certes, cette terrible persécution ne fut pas limitée en Orient, car tout l'empire, sans en excepter l'Espagne et la Bretagne, se souilla du sang chrétien. Si le principe est vrai dans une de ces épîtres, pourquoi ne le serait-il pas dans toutes ? Et, de fait, le déclin général n'est-il pas signalé aussi clairement dans la lettre à Ephèse, que la persécution l'est dans celle à Smyrne ? Et Pergame ne décrit-elle pas les influences corruptrices de l'exaltation mondaine de l'Eglise, d'une manière aussi manifeste que Thyatire exprime l'orgueilleuse et obstinée fausse prophétesse du papisme ? Sans doute, le caractère peu satisfaisant que notre Seigneur rattache à Sardes doit être pénible et embarrassant pour ceux qui ne voient que le protestantisme ordinaire et son honnête orthodoxie. Et peut-être voit-on encore avec plus de déplaisir un autre témoignage subséquent au protestantisme, qui place, ceux qui le portent dans la faiblesse et le mépris, en dehors du monde religieux, avec la venue de Christ comme leur bénie et encourageante espérance. Mais il est évident que le tableau de la dernière assemblée, dans sa déplorable tiédeur et le rejet qu'en fait le Seigneur, était la grande difficulté pour l'évêque Newton, à cause de son incompatibilité avec sa théorie touchant le dernier état de l'Eglise, « décrit dans ce livre

même comme le plus glorieux de tous. » Mais c'est là une erreur complète. L'Apocalypse ne décrit *jamais* l'Eglise sur la terre après Laodicée. La glorieuse description à laquelle fait allusion l'Evêque est probablement celle que nous trouvons en Apoc. xix-xxi, où l'Eglise tout entière est *glorifiée en haut*. En un mot, cette raison est évidemment sans force. L'épouse de l'Agneau doit régner, mais cela n'est point en contradiction avec le témoignage solennel de l'épître à Laodicée, que le dernier état de la chrétienté ici-bas doit être comme celui d'Israël avant elle « pire que le premier. » Le témoignage général du Nouveau-Testament tout entier confirme le témoignage porté par cette portion particulière, comme cela ressort de Luc xvii, 26-37 ; 2 Thess. ii, 1-12 ; 2 Tim. iii, 1-5 ; 2 Pier. ii, iii ; 1 Jean ii, 18 ; Jude 11-19.

(La suite des remarques sur l'Apocalypse dans les livraisons suivantes, si le Seigneur le permet.)

DU MAINTIEN DE LA VÉRITÉ TELLE QU'ELLE EST RÉVÉLÉE.

Le maintien de la vérité telle qu'elle est révélée est le seul vrai témoignage, l'unique moyen de relèvement pour l'homme en état de chute : tel est le point sur lequel je me propose de m'arrêter un instant. Le principe que je voudrais démontrer est celui-ci : que l'homme ne connaît de Dieu que ce que Dieu lui-même

nous en a révélé ; que tout serviteur doit s'en tenir aux termes dans lesquels cette révélation a été posée, et que chaque fois qu'il a failli à les maintenir soigneusement, il a manqué d'autant à assurer sa propre bénédiction, et, bien plus, a prouvé qu'il n'avait ni capacité, ni titre à annoncer le vrai Dieu, car il était en arrière de la révélation.

Quand on considère la nature de l'éloignement de l'homme de Dieu, on reconnaît que le maintien de la révélation est le moyen principal, nécessaire du relèvement ; c'est évident, c'est, dirai-je, convenable. En ajoutant foi aux suggestions du serpent, en acceptant un mensonge, et agissant en conséquence, l'homme s'est laissé dépouiller du don de comprendre les voies de Dieu. Il n'a pas nié l'existence de Dieu, mais il en a reçu de Satan une fausse idée ; il n'a pas cessé de reconnaître son pouvoir, mais il s'est méfié de ses intentions à l'égard de l'homme. De là l'inimitié de la chair contre Dieu ; tel qu'il est en réalité, on ne le connaît plus. Si d'un côté la chute a développé l'esprit humain, ç'a été aux dépens de son intelligence première de Dieu, et il faudrait le priver d'un grand nombre de ses facultés actuelles pour l'amener à retourner de son propre mouvement à un état dans lequel il se confierait simplement en Dieu, en un mot, à un état d'innocence, chose impossible puisque nous sommes nés dans un état différent. Plus l'esprit humain fait des efforts pour parvenir à une notion exacte de Dieu, plus il devient convaincu qu'il en est naturellement éloigné. Les plus grands philosophes, après les études les plus approfondies, ne sont parvenus à produire que des systèmes qui, tout en admettant les besoins de l'homme, déclaraient que le vrai Dieu demeurerait incompris. Ils accordaient à l'Être Suprême les meilleurs

attributs qui se trouvaient en activité chez l'homme, mais ils n'ont pas découvert, et ils ne le pouvaient pas, car leur propre cœur les en empêchait, la nature de Dieu dans son amour pour les pécheurs.

IL FAUT DONC QUE DIEU SE RÉVÈLE LUI-MÊME.

Mais cette révélation est tout à fait indépendante de l'esprit humain; elle n'est pas instinctive, et jamais elle ne pourrait provenir de lui. Aussi, est-ce la voie même de Dieu qui annonce à Adam l'intérêt qu'il porte à l'homme et les vues à son égard. Le relèvement, la paix et la bénédiction d'Adam, dépendent de la manière dont il accepte et maintiendra ce qui lui a été révélé. Il est vrai qu'il a besoin d'un esprit nouveau, de la régénération, pour recevoir et conserver cette révélation, mais plus il était fidèle à en retenir la portée et l'esprit, et plus aussi non-seulement il assurait son relèvement et sa bénédiction, mais rendait par là, de la seule manière qui lui était possible, fidèle et digne témoignage à son créateur. Mais qu'il s'en dessaisisse d'un iota, et il verra à ses dépens que la main qui le bénissait s'est retirée de dessus sa tête, et qu'il a failli à sa vocation de témoin de Dieu sur la terre. Ève (1), qu'Adam avait ainsi nommée à la lumière de la révélation, abandonne ce guide, le seul qui puisse la conduire à travers les incertitudes dont l'esprit naturel obstrue le chemin de l'homme nouveau, en désignant son premier-né comme le fils de la promesse, (2) et que de chagrins et d'humiliations n'attire-t-elle pas sur sa famille! L'esprit naturel non-seulement ignore la révélation, mais on ne peut pas

(1) Ève signifie *Vivante, Vivifiante.*

(2) Caïn veut dire: *Acquisition*: « Et elle dit: J'ai acquis un homme de par l'Éternel. »

même se fier à lui pour l'interpréter. La voix de Dieu la déclare, et c'est à son esprit à l'expliquer. L'homme n'y est pour rien, quoique tout s'accomplisse d'une manière sensible et intelligente dans des vaisseaux humains. Aussi toute variation dans les vérités révélées ne peut provenir que de l'homme naturel et doit non-seulement empêcher la bénédiction, mais mettre obstacle à leur effet comme témoignage rendu au vrai Dieu.

Si ce principe nous paraît tellement positif en ce qui a rapport à la première révélation, combien plus n'en apprécierons-nous pas l'importance à mesure que la révélation s'étend et nous dévoile d'une manière plus complète le Dieu dont nous nous sommes éloignés, et dont nous avons présenté une idée si peu juste dans son propre monde.

Suivons un peu ce sujet à travers les Ecritures. La fin du VIII^e chapitre de la Genèse, et le IX^e contiennent une révélation nouvelle : L'Eternel ne maudira plus la terre à cause de l'homme ; l'homme régnera sur tout ce qui est sur la terre, mais rien ne doit dominer sur lui sous peine d'une rétribution adéquate. L'arc dans la nuée était le signe de cette alliance. Si Noé et ses descendants s'en étaient tenus strictement à ces termes, ils se seraient assuré la bénédiction, et auraient maintenu le témoignage de Dieu sur la terre purifiée. Malheureusement Noé faillit. Il est subjugué par les fruits de la terre, et son propre fils le divulgue ; il tombe victime de ce qui devait lui demeurer assujetti. Ainsi, pour s'être laissé maîtriser par une chose que sa convoitise avait propagée, il perd sa position, son témoignage est annulé, et une malédiction pèse sur son enfant : il n'y eut pas fidélité à la révélation, et la tour de Babel fut le fruit de cette infidélité.

Dans un tel état de choses la révélation dont nous venons de parler, quelque précieuse qu'elle fût, ne suffisait plus aux exigences du moment. En conséquence, en Genèse XII, Dieu communique une révélation nouvelle à Abraham dès qu'il est entré dans le sentier où Dieu l'appelle à marcher, celui de l'abandon de son pays et de sa parenté, pour Lui être en témoignage dans un monde qui ne le connaissait point. Les expressions dans lesquelles elle est conçue, indiquent l'étendue des bénédictions, et du témoignage d'Abraham. Dieu veut faire de lui une bénédiction et lui donner le pays, bien que les Cananéens l'habitent encore. Tant qu'Abraham s'en tient à ces termes, il demeure un fidèle et heureux témoin pour Dieu en Canaan, mais dès qu'il les perd de vue et se retire en Egypte, la bénédiction cesse de reposer sur lui et il dément sa qualité de témoin. Son relèvement, point important à remarquer, date de son retour aux termes de la révélation. « Il vint au même lieu où était l'autel qu'il avait bâti *au commencement*. » En s'y attachant de nouveau, il est mis en état de refuser les plaines de Sodome et de venir en aide à son frère mondain et déçu au jour de sa détresse, en un mot, de rester durant toute sa vie, un témoin honoré de Jéhovah. Melchisédec peut le bénir, et tandis que triomphant par la vérité, il consacre les dîmes, les *dépouilles opimes*, au Roi de justice et au Roi de paix, Lot qui l'a abandonnée, demeure privé de bénédiction. Quelles n'étaient pas la grandeur et la richesse de la bénédiction et du témoignage qui résultaient de la fidélité même d'un seul aux termes de la révélation de Dieu ! La promesse d'Isaac faisait partie de cette révélation ainsi que le rite de la circoncision qui s'y rattachait. Abraham et Sara doivent tous deux le reconnaître (Gen.

xxi, 4-8); et leur joie et leur témoignage sont assurés. Le devoir d'observer cette pratique subsiste même après des révélations ultérieures, car ces dernières ne sont pas toujours la confirmation des précédentes. Si Moïse, en Madian, néglige la circoncision, dès l'instant qu'il prend la place de témoin, il doit se repentir de son oubli et en reconnaître les conséquences funestes. Israël, dans le désert, ne s'y conforme pas non plus, mais le premier jour passé sur la terre promise est consacré à sa soumission à ce rite. Tandis qu'il était possible de se borner à une révélation antérieure sans être forcé d'accepter la dernière venue, du moment qu'on se soumettait à celle-ci, il fallait obéir à la précédente. Ce principe est d'une grande importance, et découle naturellement, car chaque révélation nouvelle n'est qu'une manifestation plus complète du vrai Dieu, que notre cœur ignore; de même que toutes les révélations réunies conduisent au Seigneur Jésus-Christ qui seul a fait connaître le Père. Mais continuons.

Avant que Moïse se sentit capable d'assumer sur lui la responsabilité de conduire les enfants d'Israël hors d'Égypte, son âme fut fortifiée par une nouvelle communication du Seigneur (Exode vi) : « Je suis apparu à Abraham, à Isaac, et à Jacob, comme le Dieu fort, tout-puissant, mais je n'ai point été connu d'eux par mon nom de *Jéhovah*. J'ai fait aussi cette alliance avec eux; etc. » Dieu se manifeste comme le Dieu de l'Alliance, et nous verrons que les succès et le témoignage de Moïse dépendaient de sa ferme adhésion à cette révélation. Aux heures les plus critiques, il pouvait dire : « L'Éternel combattra pour nous, » et le premier autel qu'il bâtit, il l'appela : *Jéhovah-Nissi* « L'Éternel ma Bannière » (Ex. xvii, 15), en souvenir de la délivrance opérée par son moyen. Dans ses

moments de perplexité, de péché, de difficulté, il ne perdit jamais confiance. Il suffisait qu'un seul homme s'en tint aux termes de cette alliance pour obtenir le pardon de tous. C'est sur ce terrain que Moïse s'appuie pour intercéder en faveur d'Israël quand celui-ci se prosterne devant le veau d'or. De même à Kadès-Barné (nomb, xiv), s'il obtient grâce pour le peuple, c'est en plaidant avec le Seigneur, afin de lui montrer combien son témoignage souffrirait, s'il ne réalisait pas son alliance, ou ne se conformait pas à sa propre révélation. Quels magnifiques résultats de la fidélité d'un homme : Israël trouvait grâce, et Dieu était justifier sur la terre !

Je le répète, nulle révélation antérieure, quelque portée qu'elle eût, n'aurait suffi aux exigences du moment, et s'il eût négligé de l'observer, le disciple le plus précieux aurait été rejeté. Moïse, dont la foi était restée inébranlable durant tant d'années, faillit aux frontières de la terre promise et devient par là inhabile à y entrer. Plus d'une fois sa fidélité avait sauvé tout Israël, mais dès qu'il tombe lui-même il est seul puni.

Pour Josué la promesse était qu'aussi certainement que les eaux du Jourdain livreraient passage au peuple, aussi certainement l'Éternel chasserait devant lui les sept nations de Canaan. « Voici, l'Arche de l'Alliance du Dominateur de toute la terre, s'en va passer devant vous au travers du Jourdain. » Que Josué ait foi en ces paroles et tout sera facile, Israël triomphera en même temps que le Seigneur sera glorifié. C'est parce que le peuple n'en tint pas compte, c'est parce qu'il oublia ou ne crut pas que Dieu était avec lui et chasserait devant lui toutes les nations, qu'il ne fut pas béni. Avant de mourir Josué rassembla les douze

tribus avec leurs anciens et leurs chefs, afin de raviver et de fixer dans leurs âmes les termes de la révélation donnée par son intermédiaire. Plus tard encore, à Sichem, quand ils se présentent devant le Seigneur, il renouvelle ses exhortations, il fait tous ses efforts pour obtenir d'eux qu'ils conservent la vérité telle qu'ils l'ont reçue, leur montre les bénédictions qui s'en suivront et la perte irréparable qu'ils feront s'ils dévient de cette ligne de conduite. En terminant, dans le but de prouver combien il apprécie la vérité de Dieu, et tenant pour certain qu'ils lui seront tous infidèles, il dresse une pierre qui devra témoigner contre eux : « Voici, cette pierre nous sera en témoignage, car elle a entendu toutes les paroles de l'Éternel, lesquelles il nous a dites, et elle sera en témoignage contre vous, si vous oubliez votre Dieu. »

Cette pierre, dont le Seigneur Jésus était l'antitype, était plus digne de foi qu'aucun homme en Israël, et, en sa qualité de témoin impérissable, c'était la seule ressource à laquelle le peuple, en état de chute, pût recourir. C'est ainsi que dans l'appel à Laodicée, nous voyons Christ présenté à l'Église déchuë et en état de ruine, comme le *témoin fidèle* et véritable, c'est-à-dire sous le caractère qui était exigé par la condition des choses, et comme étant seul digne d'être appelé témoin. Tout bon serviteur doit mettre toute sa sollicitude à maintenir la vérité dans toute sa plénitude, aussi Josué songe-t-il à glorifier le nom de Dieu sur la terre, non en s'appuyant sur quelque révélation passée, mais en veillant à conserver dans toute son intégrité celle qui lui avait été confiée à lui-même et qui convenait à son époque. Il n'en est pas autrement pour ce qui concerne la Canaan spirituelle : toute infidélité entraîne pour nous autant de souffrances mo-

rales, qu'elle causait à Israël des souffrances physiques. Maintenant comme alors, ce n'est qu'aux disciples obéissants et soumis qu'il appartient de défendre les droits de Dieu. Il peut toujours compter sur Christ comme sur le témoin fidèle, et se confier en Dieu et en sa vérité, alors même que l'assemblée entière imiterait l'exemple de Démas.

La principale révélation faite à David avait trait à Salomon et au Temple; et en conséquence nous voyons ce roi sur le terme de sa vie agitée, préparer et ordonner tout ce qui se rapportait à la construction de ce sanctuaire. La permanence de son royaume et la gloire de Dieu dépendaient de son inébranlable attachement à la vérité qui lui avait été communiquée; il y resta fidèle. Il acheva sa carrière terrestre en travaillant à ce but, déclarant combien son cœur y était attaché, bien qu'il dût se retirer de la scène avant de voir ses préparatifs appréciés. C'est le plus beau moment de la vie de David, car alors il maintient la révélation la plus complète que l'homme eût encore reçue, et à sa lumière, il part avec l'espoir d'hériter la gloire promise, laissant pour successeur le type de celui qui devait venir. Rendre témoignage à l'Éternel l'absorbait exclusivement et, dans ses dernières années, il concentra sur ce point tous ses efforts avec une ardeur qui ne fut pas égalée jusqu'à ce qu'apparut le vrai David, le Fils unique, celui qui pouvait dire: « Le zèle de ta maison m'a dévoré. » Je ne crois pas que cette révélation confiée à David ait été surpassée par aucune jusqu'à la venue de celui qui en est l'accomplissement. Tous les prophètes et autres serviteurs de Dieu qui vécurent dans l'intervalle furent distingués par leur fidélité et leur service en proportion du soin qu'ils mirent à s'en tenir aux termes dans lesquelles elle avait

été donnée. Que ce fût un Esaïe ou un Esdras, un Ezéchiël ou un Nébémie, un Jérémie ou un Daniel, ils regardaient tous, chacun dans sa sphère et sa mesure, au Roi de gloire et au temple, comme à la source de leur consolation, au milieu des épreuves du moment, aussi bien que comme au témoignage le plus sûr et le plus infailible de Dieu. Pendant cette douloureuse période, de longues et humiliantes épreuves furent infligées au peuple de Dieu; mais pour tous comme pour Aggée, ce fut cette révélation qui rétablit et renouvela leur témoignage, et plus ils la maintinrent ferme au milieu de toute leur chute dans l'exil, dans leur manque de puissance, plus il leur fut facile de surmonter les obstacles qu'ils rencontraient. Toute mesure de vérité a sa valeur à sa place, mais il est évident que nulle autre ligne de conduite n'aurait amené pour eux ces résultats, soit comme amélioration de leur condition, soit comme témoignage de Dieu sur la terre. On peut l'admirer surtout aux jours d'Aggée, alors qu'ils rebâtissent le temple et prêtent une oreille attentive aux paroles de Zacharie concernant le Roi de gloire et le Sanctuaire.

Enfin, dans la plénitude des temps, il vint celui qui était la somme et la substance de toutes les révélations antérieures. « La parole fut faite chair et habita au milieu de nous pleine de grâce et de vérité, et nous vîmes sa gloire, gloire comme d'un Fils unique de la part du Père. » Il surpassa tout ce qui avait précédé. Jean-Baptiste avait annoncé sa venue, mais quand il eût paru, la révélation fut : « Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est celui qui baptise de l'Esprit Saint; et j'ai vu et j'ai rendu témoignage que celui-ci est le Fils de Dieu. » Tout dépend maintenant de la fidélité avec laquelle cette vérité est con-

servée. « Celui qui honore le Fils, honore le Père. » La plénitude de la Divinité habite en Lui corporellement, et s'il y a quelque défaut dans la manière dont on adhère à Lui comme au parfait révélateur de la pensée et des conseils du Père, cela doit porter un grand préjudice à la bénédiction personnelle et mettre obstacle au témoignage rendu à Dieu, attendu que l'empreinte de sa substance est effacée. Une fois Christ venu, tout attachement à quelque manifestation antérieure de la vérité que ce soit, ne peut plus être un vrai témoignage ; car, plus cet attachement est vif, plus il implique qu'il n'y en a pas de plus parfaite. Comment un disciple oserait-il laisser peser un pareil doute, quand la plénitude de toutes choses, Christ, le Fils de Dieu est apparu ! Celui qui baptise du Saint-Esprit est seul capable de porter secours à l'homme dans le plus bas état de chute, et le relever d'une manière sûre et prompte. Aussi, Paul, s'adressant aux Corinthiens que la mondanité dominait, leur dit : « Je me suis proposé de ne savoir parmi vous autre chose que *Jésus-Christ et Lui crucifié*, » et aux Galates corrompus par une fausse doctrine : « Pour l'enfantement desquels je travaille de nouveau jusqu'à ce que *Christ* soit formé en vous. »

Quand nous parlons de Christ, entendons-nous bien. Christ, le Fils du Dieu vivant, fut ici-bas, comme homme, révélant l'amour du Père envers les pécheurs ; à la fin, il entra tellement lui-même dans ses pensées d'amour que sur la croix il supporta le châtiment dont l'homme était passible ; après l'avoir enduré, après avoir satisfait tous les droits de Dieu, il s'assit à la droite de la Majesté dans les lieux célestes, maintenant la parfaite acceptation de son peuple en la présence du Père. C'est Lui qui a exprimé et manifesté

tous les desseins du Père envers l'homme, Lui parfait serviteur de Dieu et parfait sauveur des hommes. *Tel est Christ, révélateur de Dieu.* Pour le présenter sous ce point de vue, je dois me garder de le mutiler ; je ne dois pas le montrer tel qu'il était sur la terre, quelque glorieux et complet qu'y fût son service, mais bien tel qu'il est dans le ciel et comme descendant du ciel sur la terre. Et plus la condition de l'Eglise est défectueuse, plus aussi faut-il, si je désire la voir restaurée et son témoignage renouvelé, que je m'attache avec force à la révélation de Dieu, laquelle Christ est en toute plénitude. Plus la révélation est complète, mieux cela vaut pour l'homme, car plus Dieu se manifeste clairement et plus il est aisé à l'homme de s'approcher de lui avec confiance et de renoncer à ses penchants naturels.

Mais quelle est l'étendue de la révélation qui nous a été communiquée en dernier lieu ? La connaissons-nous ? En maintenons-nous l'intégrité ? Je ne veux pas dire : en saisissons-nous la vérité tout entière, car elle est infinie, mais pouvons-nous en dessiner les contours et nous efforçons-nous d'en mesurer l'ensemble ? Quelle est donc l'esquisse de la révélation de Dieu, manifestée par l'incarnation, la mort et la résurrection du Fils ? On peut bien dire qu'elle est comprise dans ces mots : « Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père est celui qui nous l'a fait connaître, » parce que, de même que toutes les communications précédentes n'avaient été que des figures de Lui, ainsi tout ce qu'il a déclaré depuis sa venue, répand un grand jour sur ce qu'il est en lui-même. Le Fils est le centre, le cœur de toute la révélation et la connaissance la plus élevée qu'on puisse atteindre, celle des pères (4 Jean II, 13.)

Mais de quelle manière le Fils a-t-il fait connaître

le Père? La réponse, nous le savons, est, par sa vie ici-bas, sa mort, sa résurrection et son ascension. La vie du Seigneur Jésus sur la terre faisait connaître le Père, en ce qu'elle était la manifestation de l'intérêt que Dieu portait à l'homme; le cœur de celui dont les compassions ne font pas défaut était près de l'homme. Toute misère était allégée, l'incrédulité réprimée. Le Seigneur pouvait dire : « Celui qui m'a vu a vu le Père. » — En sa mort, il répondit à l'amour de Dieu; la grâce et la vérité vinrent par lui. Il subit la punition du péché; ses paroles furent : « Ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donnée? » Il fut offert pour les péchés de tous, manifestant d'une façon plus éclatante que jamais, le vrai Dieu et son affection pour l'homme. Les disciples purent apprécier la révélation de Dieu, tandis qu'ils marchaient à côté de Jésus, mais le voleur sur la croix en eût pleine connaissance en la voyant dévoilée dans sa mort; et rien de moins que cela n'aurait pu convenir à ses besoins, ou fournir le vrai témoignage. — Non-seulement Christ a vécu dans ce monde comme homme, et y est mort pour l'homme, il est aussi *ressuscité*, démontrant qu'il était le Fils de Dieu en puissance selon l'Esprit de sainteté. En ceci il nous fait encore mieux connaître le Père. Livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification, sa mort est notre rançon et sa résurrection le terrain sur lequel est fondée notre paix. Marie-Magdeleine et les disciples d'Emmaüs avaient reçu les uns et les autres une partie de la révélation. Ils savaient ce que Jésus était sur la terre et qu'il était mort, mais ils ignoraient qu'il était ressuscité et était devenu les prémices de ceux qui dormaient; c'est pour cela qu'ils n'eurent pas la bénédiction d'une mesure plus complète de vérité, et furent incapables de rendre le témoi-

gnage qui se rapportait et convenait à ce moment, jusqu'à ce que Jésus lui-même les en instruisit à sa manière pleine de grâce, et alors quelle bénédiction et quel témoignage efficace ! — L'ascension de Christ à la droite de Dieu, fut aussi l'occasion d'une révélation plus parfaite de celui qui avait fait connaître Dieu, parce que l'une de ses conséquences fut la descente du Saint-Esprit, dont la mission spéciale était de « rendre témoignage de moi. »

Ce qu'est ce témoignage, voilà la plus complète révélation confiée à l'Eglise; elle comprend nécessairement ce que l'apôtre Paul appelle « le conseil de Dieu ». « Je ne me suis point épargné à vous annoncer tout le conseil de Dieu. » La première vérité dont le Saint-Esprit nous donne l'assurance est notre parfaite adoption devant Dieu : Christ lui-même en est le modèle et le Saint-Esprit le gage. Il atteste que quoique nous fussions morts dans nos fautes et dans nos péchés, nous sommes ressuscités ensemble avec Christ, et assis ensemble avec lui dans les lieux célestes. Combien malheureuses et combien incapables de témoigner de la grâce de Dieu sont les âmes qui ne possèdent pas la certitude, que Dieu a tellement retrouvé en Christ sa propre pensée et les désirs de son cœur, qu'il peut être juste et justifier tous ceux qui sont de la foi de Jésus ! Voilà ce que le Saint-Esprit nous annonce. Il n'opère pas l'assurance, mais il garantit à l'âme régénérée que Christ est monté auprès du Père; et voici la confirmation et le gage de ce fait, c'est que quand il eut accompli la purification de nos péchés, il s'assit à la droite de la Majesté dans les hauts-lieux. Plus nous en apprécions la valeur, plus l'amour du Père est satisfait; plus nous y répondons et plus aussi nous lui rendons honneur. Le même Esprit nous est

les arrhes de l'héritage qui nous est réservé en notre qualité de cohéritiers, c'est pourquoi il scelle notre adoption et garantit notre gloire future avec Christ; de sorte que nous sommes en même temps heureux dans notre position tout près de Dieu comme pécheurs sauvés, et mis en cohérité avec Christ: aussi est-ce avec un ardent désir que nous attendons sa venue et sa gloire, que nous savons intimement unies l'une à l'autre. Il est clair que nulle révélation précédente ne prouvait en aucune manière la bénédiction et la puissance du témoignage au même degré que celle-ci.

Ce n'est pas tout. Dans un monde qui a rejeté le Fils de Dieu, le Saint-Esprit bâtit une habitation pour Dieu: le corps de Christ et sa plénitude. Cette vérité, tenue secrète auparavant, est celle qui touche le plus à la personne de Christ et fait briller le plus sa gloire: d'abord, que le Saint-Esprit, comme fruit de l'œuvre de Christ, posant sur cette pierre angulaire les âmes rachetées, les édifierait en un temple pour Dieu, dans un monde qui l'avait rejeté; puis, que cet édifice, ces monuments de sa grâce, quoique composés de divers membres, seraient baptisés par le même Esprit pour être un seul corps comme plénitude de celui qui remplit tout en tous. — Qu'est-ce qui *pouvait* être plus important ou plus béni qu'une révélation semblable? De toutes, c'est assurément la plus grande, la plus parfaite, celle qui honore le plus Christ et qui est la plus glorieuse pour nous. Elle est l'objet tout entier de la mission du Saint-Esprit ici-bas. Le reste de son œuvre ne tend qu'à ce but. C'est ainsi qu'il accomplit la parole, « il rendra témoignage de moi, » c'est-à-dire, en agencant et façonnant les âmes en un seul corps, et les baptisant pour être le corps de Christ et sa plénitude.

Si cette grande et suprême action du Saint-Esprit n'est pas comprise, où y a-t-il place pour la bénédiction du moment? Comment un témoignage quelconque peut-il être rendu concernant la nature du conseil de Dieu? Aucune des vérités antérieurement révélées peut-elle suppléer à celle-ci, soit pour l'effet qu'elle exerce sur l'âme, soit pour le caractère du témoignage de Dieu? Non, certainement. C'est celle-ci qui est la plénitude de la vérité révélée. Regardons autour de nous, examinons les diverses mesures de vie, d'intelligence, que possèdent les chrétiens, cherchons quelle vérité pourrait être en bénédiction aux âmes dans un tel état de choses. Serait-ce une des révélations antérieures, une révélation partielle de Christ? Elles ont rapport à Christ, dira-t-on; très-bien! Je souscris de tout cœur à cela; mais le Saint-Esprit nous témoigne en premier lieu que Christ est notre paix, et secondement nous instruit de notre responsabilité vis-à-vis de lui. Sans lui nous n'en aurions pas connaissance, car d'où nous viendrait une assurance paisible sinon de la déclaration que Jésus est à la droite de Dieu, et de la certitude que m'en donne l'Esprit-Saint? Celui-ci seul est capable d'en convaincre mon intelligence, parce qu'il m'annonce de quelle manière Dieu a été satisfait. Qu'est-ce qui pourrait encore me faire mieux comprendre ma responsabilité que ceci, savoir, que je suis partie intégrante du corps de Christ; baptisé en un seul corps dont tout les membres contribuent à la bénédiction les uns des autres, non-seulement pour être l'habitation de Dieu, mais la *plénitude* du Christ rejeté? Merveilleuse grâce que celle qui nous accorde une telle vocation, si, marchant selon l'esprit de Christ, à la lumière de cette révélation, nous ne nous bornions pas à penser au réveil des âmes, mais tout en nous

réjouissant de leur réveil comme une mère de la naissance de son premier-né, nous pourvoyions avec une paternelle sollicitude à leur bien et à leur prospérité future! — En voyant la vie là, si nous étions en sympathie avec Christ, nous ferions en sorte, en qualité de membres de son corps, qu'elle répondit au but. Nous veillerions à ce qu'elle fût au ciel *avec* Christ, et ici-bas *pour* Christ, comme faisant partie de lui. Si le Saint-Esprit désire voir tous les membres heureux dans leur union avec Christ, et comme tels unis les uns aux autres, occupant chacun la place qui lui est propre; si la personne de Christ était ici-bas entourée de soins et d'attachement, comment son corps mystique serait-il l'objet d'un intérêt moins vif?

Mais de quelle manière montrer notre intérêt et nos soins, si nos yeux ne sont pas éclairés par la révélation que Dieu a donnée de lui-même? Si nous nous attachons à une précédente, nous demeurons en arrière de ses intentions et ne pouvons être ses témoins. Le réveil ou la vivification des âmes, ou leur guérison, est l'œuvre du Saint-Esprit, mais si nous nous arrêtons là nous ne comprenons pas la pleine révélation de Christ et ne pouvons agir en conséquence. L'âme peut entrevoir une partie de son œuvre et en retirer une certaine bénédiction, mais l'amour de Christ reste inconnue et l'on ne saurait y répondre. On n'est pas uni à lui comme os de ses os et chair de sa chair; on ne lui rend pas témoignage comme à Celui qui a été rejeté et glorifié. De fait, le grand but du Saint-Esprit n'est pas complètement mis de côté, mais il n'est pas atteint. Les conversions, il est vrai, sont pour Christ et ne sauraient être opérées sans la puissance de Dieu; cependant elles demeurent à l'état de moyens en vue d'un but à atteindre. L'œuvre du Saint-Esprit est au-

tant de faire asseoir les âmes avec Christ dans les lieux célestes, que de les vivifier. Ce n'est pas assez pour lui de les faire simplement naître de nouveau. Il cherche à les faire avancer dans la connaissance entière de la révélation de Dieu qu'il a manifestée comme le témoignage spécial de l'Eglise pour Christ. On dira : l'Eglise est tombée ; c'est vrai ; mais le Saint-Esprit est encore ici pour témoigner de Christ ; son œuvre est toujours la même ; son but ne saurait jamais être abaissé au niveau de l'état de chute de toutes choses autour de nous, et son but est de nous faire devenir une habitation pour Dieu, comme corps de Christ, comme membres les uns des autres, baptisés, en vue de cela, par lui-même.

Qu'est-ce que la chute, sinon l'abandon d'une révélation communiquée ? Celle-ci étant le centre, le foyer de toute bénédiction, s'en détourner, voilà la chute ; y retourner, voilà le relèvement. En la perdant de vue, le témoignage est gâté ; en la conservant, la chute est corrigée, et le témoignage rétabli. Tous les témoins qui ont été avant nous l'ont éprouvé, et il y en a une grande nuée.

Un mot en finissant. Tout don spirituel est conféré à l'Eglise seule. Les dons lui appartiennent, celui d'évangéliste aussi bien que celui de docteur. Tous viennent de l'Eglise et sont pour sa bénédiction ; de sorte que quiconque possédant un don spirituel l'exerce sans rapport avec l'Eglise, nie le véritable centre de son service, et l'Eglise ne peut en conséquence recevoir aucune assistance de lui, comme nous voyons que c'est souvent le cas en effet d'hommes d'ailleurs très-bien doués. Ils sont exclusivement occupés de leur don et des effets qu'il produit, et non de la pensée du Seigneur dont ils l'ont reçu. Ils peuvent, sans

doute, l'aimer et le servir, mais ils ne recherchent pas son conseil, et voilà pourquoi, bien que leur don produise des effets quelquefois bénis, l'Eglise — objet spécial des soins et de l'intérêt du Saint-Esprit — n'en est pas édifiée.

Puisse le Seigneur nous rendre capables non pas seulement de saisir mais de maintenir cette révélation pleine et parfaite, laquelle, tenue cachée pendant de longs siècles, nous a été manifestée comme le point lumineux destiné à nous guider au milieu des ténèbres qui s'appesantissent sur la terre.

Christ lui-même, en personne et en figure, étant le centre et l'étendue de cette révélation, nous y tenir fermement, éclairera et redressera notre étroit sentier; car elle nous fera vivre constamment avec sa pensée, ses sympathies, ses rapports avec tout ce qui nous environne, et nous tiendra dans la sphère d'activité du Saint-Esprit qui est ici pour *rendre témoignage* de CHRIST.

ABDIAS.

Dans les prophètes, l'Esprit porte constamment ses regards au-delà d'Israël et de Juda pour envisager les nations des Gentils. « Un envoyé » comme le dit Abdias « a été dépêché parmi les nations » mainte et mainte fois. C'est ainsi que Nahum fut envoyé à Ninive et qu'Abdias est maintenant dirigé vers Edom.

Mais dès le commencement l'Eternel avait quelque

chose contre Edom, comme de nouveau il a des reproches à lui adresser par le moyen de son prophète. « J'ai haï Esaü et j'ai mis ses montagnes en désolation et son héritage pour les dragons du désert. » Esaü était un profane. Il vendit pour un mets sa part de droit à la promesse messianique; c'était « un homme de campagne » et « un habile chasseur. » Il prospéra dans son temps; les champs faisaient ses délices et il sut en tirer profit. Son cœur était affectionné à la vie présente, et toutes ses facultés furent employées à son plaisir et à sa satisfaction personnelle.

L'histoire d'Esaü devait être singulière. Elle devait aussi, et cela fréquemment, être une occasion de tristesse pour le peuple de Dieu, mais l'on verra que ce fut Israël qui attira sur lui-même cette tristesse ou ces afflictions.

« Le plus grand sera asservi au moindre. » Telles furent les paroles que Dieu prononça en faveur de Jacob avant que les enfants fussent nés. Mais Jacob n'attendit pas avec la patience de la foi que le Seigneur, en son temps, accomplit sa promesse, c'est pourquoi la promesse fut accompagnée de difficultés et d'entraves. Sûrement elle se vérifiera à la fin, mais à cause de l'incrédulité et de l'artifice de Jacob, l'aîné inquiétaer fortement le plus jeune.

En raison de cela, Esaü obtint du Seigneur une promesse par le moyen de son père Isaac. « Ton habitation sera en la graisse de la terre et en la rosée des cieux d'en haut. Et tu vivras par ton épée, et tu seras asservi à ton frère; mais il arrivera qu'étant devenu maître tu briseras son joug de dessus ton cou » (Génèse xxvii, 39, 40).

Tout cela arriva en effet. David, qui descendait de Jacob, établit plusieurs garnisons en Edom, et les Idu-

méens lui furent asservis et lui apportèrent des présents. Mais Joram ; qui descendait aussi de Jacob, perdit plus tard les Iduméens qui cessèrent d'être ses serviteurs et ses tributaires. Ils se révoltèrent sous son règne et continuent ainsi jusqu'à ce jour (2 Sam. viii, 14 ; 2 Chron. xxi, 8, 10).

Mais néanmoins, « le plus grand sera asservi au moindre. » Cette promesse est oui et amen. Amos est pour nous un témoin de cette vérité lorsqu'il dit qu'Israël possèdera Edom (chap. ix). Et notre prophète, Abdias, témoigne aussi de la même vérité quand il rapporte que les libérateurs monteront en la montagne de Sion, pour juger la montagne d'Esau (Voyez le verset 24).

De bonne heure l'Éternel avait donné la montagne de Séhir en héritage à Esau ; et ce qu'il lui avait donné, il voulait aussi le lui garantir (Deut. ii, 5). C'est pourquoi il ne permit pas qu'Israël, durant son voyage à travers le pays d'Edom, touchât, d'une main hostile, le moindre fragment de cette possession. Mais longtemps après cela, non-seulement après le voyage des enfants de Jacob, mais après les temps de David et de Joram, Edom attira sur lui-même de nouvelles difficultés, comme nous le lisons dans notre prophète. Il s'égayait au jour de la captivité de Jacob, et regarda son frère avec plaisir et malice quand il fut « livré aux étrangers. » Il se réjouit du mal arrivé à Jérusalem par l'épée des Chaldéens. Moab même aurait pu être une retraite pour les captifs de Sion (Es., xvi, 4), mais Edom se teuait sur le passage pour exterminer ses réchappés (4).

(4) Aucun temps n'est assigné à cette prophétie, mais elle doit avoir été prononcée entre la destruction de Jérusalem et celle du pays d'Edom par les Chaldéens, l'épée de Dieu en ce jour-là.

Pour le Seigneur cela suffit. Il a une parole à prononcer contre Edom à cause de cela, et il le fait par la bouche d'Abdias. Le sujet de l'indignation de Dieu contre *les Gentils*, c'est qu'au jour où il dut châtier son peuple, les nations intervinrent pour aider au mal. Nous lisons cela en Zacharie i, 15. Combien plus devons-nous attendre à trouver l'Éternel indigné contre *Edom*, le frère de Jacob, pour avoir vu, avec joie, le jour de sa calamité!

Et l'Éternel des armées est ému pour Jérusalem, d'une fort grande jalousie, car Sion est son siège sur la terre; il a lié son nom à celui d'Israël. « Israël est le lot de son héritage. » Il est « le Dieu d'Israël. » C'est pourquoi, mépriser ce peuple c'est ne faire aucun cas de sa gloire ou défier sa puissance. Baylone et Edom peuvent donc bien être considérés ensemble comme cela a lieu dans le psaume cxxxvii. Edom se réjouit de la ruine que Baylone a produite. Nemrod et Esaü sont tous deux reconnus comme des chasseurs devant Dieu; l'un défiant avec hardiesse le Dieu de jugement, l'autre méprisant avec impiété le Dieu de bénédiction. Baylone ne fut jamais relevée et Edom non plus. Baylone va être foulée et la montagne de Séhir réduite « en désolations éternelles » (Jér. li; Ezé. xxxv.). Nemrod, sorti des reins de Cham, et Esaü, le circoncis, descendant d'Abraham, selon la chair, sont tous deux plongés dans le même abîme.

Sûrement nous pouvons répéter que s'emparer ainsi d'Israël ou mépriser et haïr Sion, sont des faits pleins de hardiesse qui, soit qu'ils aient été accomplis par l'Assyrie, par Baylone, par Edom ou tout autre, parlent hautement de dédain et de mépris envers Dieu lui-même, parce que Dieu était avec Israël, comme l'exprime Ezéchiel: « l'Éternel était là » (Voyez xxxv.

40.) Et les ennemis d'Israël auraient dû sentir la réalité de ce fait. Même eussent-ils été employés par le Seigneur comme une verge pour châtier son peuple, ils auraient dû remplir leur mandat dans la conscience de ce qu'était ou de ce qu'avait été Israël, précisément dans le même esprit dont étaient animés les mariniens et le maître du vaisseau, lorsqu'ils jetèrent Jonas dans la mer. Mais il n'en fut point ainsi. L'Assyrien dit aussitôt : « Ne ferai-je pas aussi à Jérusalem et à ses dieux, comme j'ai fait à Samarie et à ses idoles ? » Le Chaldéen avait emporté « les vaisseaux de la maison de Dieu dans la trésorerie de son dieu. » Et maintenant l'Iduméen était *entré dans la porte du peuple de Dieu au jour de sa calamité*. Assurément dans toutes ces choses on retrouve le même esprit qui animait l'Égypte apostate, lorsque, dans les premiers jours, elle parla ainsi : « Qui est l'Éternel, pour que j'obéisse à sa voix et que je laisse aller son peuple ? »

C'est ainsi que les choses sont allées et qu'elles iront encore, comme nous l'apprenons par le jugement du Fils de l'homme, lorsqu'il est assis sur le trône de sa gloire : « En tant que vous n'avez pas fait ces choses à l'un de ces plus petits, vous ne me les avez pas faites non plus. » (Matth. xxv. 45).

Tous les prophètes qui ont parlé d'Edom sont d'accord pour dépeindre le caractère de ce peuple ; ils ont découvert en lui les mêmes causes du déplaisir de Dieu. Esaïe, Jérémie, Ezéchiel, Joël, Amos, Abdias et le Psalmiste ont une même charge contre Edom. L'impunité, l'orgueil et une inimitié immortelle contre Israël, telles sont les marques distinctives d'Edom, les taches qui signalent Esaü. La haine contre Israël se retrace dans l'histoire comme dans les prophètes (Voyez 2

Chron. xxviii, 17.) Le monde était la portion d'Esau, tandis qu'Israël était encore étranger et voyageur. Ses enfants possédaient leurs duchés et leurs cités, et ils étaient rois; ils habitaient dans les fentes des rochers où les aigles ont leurs nids, tandis que les enfants de Jacob étaient encore sans demeures, errants dans des pays qui ne leur appartenaient point, ou dans des déserts arides.

Conformément à tout le caractère moral que leur attribue l'Écriture, les Iduméens sont appelés le peuple que Dieu a maudit. (Esaïe, xxxiv) et « le peuple contre lequel l'Éternel est indigné à toujours » (Mal. 1.). S'adressant à Edom, le Seigneur dit encore: « Quand toute la terre se réjouira je te réduirai en désolation. » (Ezéch. xxxv. 44.)

Je ferai observer qu'Hamalec descendait d'Esau; et nous savons quelle place Hamalec occupe dans les pages inspirées. Agag était Hamalécite et Haman Agagien; il en était de même de Doëg. Il était Iduméen, et c'est ainsi qu'il est toujours appelé; sûrement c'était un vrai Iduméen, homme de sang. Et quand le Seigneur se lève pour venger Israël et pour juger la controverse de son peuple, c'est le pays d'Edom que les prophètes nous présentent comme étant la scène de ce solennel événement, le rendez-vous des nations confédérées contre le Seigneur, le lieu où il les rencontre en jugement (Es. lxiii.).

Nous pouvons, je crois, remarquer dans toute l'Écriture que Dieu a quelque chose de particulier à traiter avec ce peuple. Edom était uni à Israël par les liens du sang. Israël, dans son voyage à travers le désert, avait épargné Edom, d'après le commandement spécial du Seigneur. Les droits de Dieu et aussi ceux d'Israël sur Edom, sont tout particuliers et il me sem-

ble que ce peuple est traité comme un serviteur qui a mérité plusieurs coups, ayant connu la volonté de son Seigneur et ne l'ayant pas faite.

Mais, quelque courte que soit la prophétie prononcée par Abdias, elle ne se termine pas sans qu'il soit fait allusion au royaume qui doit être introduit après le jugement. Et c'est ce qui a lieu chez tous les prophètes. La résurrection vient après la mort, et le royaume et ses gloires succèdent au jugement. Jésus, notre Seigneur, ne parle jamais de sa mort seulement, mais aussi de sa résurrection qui suivit. Ses prophètes qui parlèrent par son Esprit, ne disent rien des jugements qui doivent purifier la terre, sans parler de la gloire qui apparaîtra ensuite. Fidèle à ce principe, Abdias, comme nous le voyons à la fin, raconte que Sion sera établie et qu'elle deviendra le sujet de l'admiration. Son roi, le roi de gloire, habitera en elle quand Edom sera réduit en désolation. Quand la montagne d'Esau aura été jugée, le salut brillera sur la montagne de Sion et la sainteté y trouvera son sanctuaire.

PSAUME LXXXIV.

Il y a des choses auxquelles nous sommes tellement accoutumés par l'usage même que nous en faisons constamment, que la force de leur signification en est presque détruite. Ce peut être une mauvaise ou une bonne parole, mais des expressions qui en affecteraient

d'autres profondément, ne produisent ainsi aucun effet sur nous. Cette observation n'est que trop fondée à l'égard des vérités de l'Écriture elle-même. Quelle impression ne recevrons-nous pas d'une déclaration telle que celle que nous lisons en Jean III : (« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, etc. ») si nous l'entendions pour la première fois, et si nous savions entrer dans toute la richesse de sa signification ! Il en est de même du passage ouvert devant nous : « Éternel des armées, combien sont aimables tes tabernacles, etc. » La pensée de nous trouver à la cour de Dieu, comme des gens qui habitent la maison propre de Dieu, ne nous remplirait-elle pas de surprise et de joie si elle nous était présentée pour la première fois, et si nous comprenions toute sa portée ? Quel effet une vérité semblable n'aurait-elle pas sur nos cœurs si elle était crue pleinement, — Dieu allant nous faire habiter avec lui-même dans sa propre maison !

Comme nous le savons, il demeure avec nous dès à présent ; mais nous n'habitons pas encore dans sa maison. Dieu n'a jamais demeuré avec Adam, ni Adam avec Dieu. Dieu avait fait pour l'homme une demeure convenable et y avait placé Adam. Il venait le visiter, mais il n'habitait pas avec lui ; et même, la première fois qu'il nous est dit que Dieu descendit vers l'homme, nous l'entendons prononcer cette parole : « Adam, où es-tu ? » Le paradis terrestre n'était pas la demeure de Dieu. C'est dans l'Apocalypse que nous lisons que le tabernacle de Dieu est avec l'homme et que l'Agneau en est la lumière et le temple.

« Éternel des armées, combien sont aimables tes tabernacles ! Mon âme désire ardemment et même elle soupire après les parvis de l'Éternel. » Le cœur qui a

trouvé Dieu désire ardemment demeurer avec lui. C'est ce désir qui poussa les disciples, sur la montagne de la Transfiguration, à demander que trois tentes y fussent faites. C'était évidemment un sentiment pieux; mais ils ne pouvaient supporter la pensée que Jésus s'en irait. Ils désiraient qu'il restât avec eux; ils voulaient le garder ici-bas. Il n'était pas possible qu'il restât, mais il leur laissa ainsi qu'à nous de consolantes paroles. « Que votre cœur ne soit point troublé..... Il y a plusieurs demeures (plusieurs chambres) dans la maison de mon Père. Je vais vous préparer une place..... Je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi. » Ce passage fait ressortir d'une manière très-bénie cette chose nouvelle, savoir que l'homme habitera avec Dieu dans sa propre maison. Le Seigneur Jésus ne pouvait rester ici-bas avec ses bien-aimés disciples, parce que c'est une terre souillée; mais il veut avoir les siens avec lui-même, là où la sainteté se trouve et où toutes choses sont appropriées aux exigences et aux droits de sa sainteté. Son peuple habitera avec lui! « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où je suis, ils y soient aussi avec moi. »

Lorsque Moïse récite les actes de la puissance et de la grâce de Dieu dans la délivrance de son peuple (Ex. xv), la première pensée qui se fait jour dans son cœur, c'est le désir de Lui faire une maison : « Il est mon Dieu fort; je lui dresserai un tabernacle. » Mais le verset 13 nous présente plus pleinement la pensée de la foi : « Tu l'as conduit par ta force à la demeure de ta sainteté » — le cantique de la rédemption à la louange de la force et de la puissance de l'Éternel. Au verset 17, nous trouvons la promesse claire et positive

de cette chose nouvelle — un lieu d'habitation avec Dieu, que ses propres mains ont établi. C'est là ce que Dieu veut faire pour eux. Il ne se propose pas simplement de procurer à son peuple un repos dans le désert; mais son dessein béni est de l'introduire dans son sanctuaire, qu'il a lui-même établi. Quoi! l'homme demeurer avec Dieu! merveilleuse perspective! La pensée de cette nouvelle bénédiction est bien propre à remplir l'âme de la joie la plus profonde.

Le cœur qui soupire après Dieu trouve le repos à l'autel de Dieu. « Tes autels, ô Éternel des armées! » etc. « Mon cœur..... tressaille de joie après le Dieu fort et vivant. Le passereau même a bien trouvé sa maison, et l'hirondelle son nid où elle a mis ses petits. » Avec quelle beauté cette parenthèse nous montre le tendre soin que Dieu prend de toutes ses créatures! Il ne manque pas de procurer une demeure au plus insignifiant et un nid au plus agité des oiseaux. De quelle confiance cela devrait nous remplir! Quel profond repos nous devrions goûter! Le repos qui est la portion de l'âme qui s'abandonne aux soins vigilants et pleins de tendresse de Celui qui pourvoit d'une manière si parfaite aux besoins de toutes ses créatures! Nous savons ce qu'empporte l'expression de « nid », toute semblable à celle de « maison. » N'est-ce pas un lieu de sécurité — un abri contre la tempête — un asile où l'on est caché de devant tout mal — une protection contre tout ce qui peut nuire — un lieu pour se reposer, et se livrer à de douces joies? Ce terme a dans l'Écriture la même signification familière que celui de « maison. » Le fils prodigue avait bien le sentiment de l'abondance qu'il y avait dans la maison du Père et de tout ce qu'il y trouverait de jouissance, avant qu'il tournât son visage vers elle; mais c'était

le Père qui connaissait les exigences de la maison et qui, avant d'y admettre le fils, dut le revêtir d'une manière convenable à la maison.

« Oh ! que bienheureux sont ceux qui habitent en ta maison, et qui te louent incessamment. » C'est là cette chose nouvelle — que les hommes habiteraient dans la maison propre de Dieu ; qu'ils y seraient non pas simplement comme en visite, mais comme y demeurant. Celui qui fait une visite n'a pas connaissance de tout ce qui appartient à la maison ; mais rien ne saurait être caché à quelqu'un qui y habite ; il est chez lui, et il faut qu'il connaisse tous les privilèges et toutes les bénédictions de la maison. Assurément, il ne saurait y avoir que parfait bonheur dans cette maison où Christ a tout préparé, où Dieu est chez lui, et a disposé toute chose selon sa sagesse, sa puissance et sa gloire — l'Agneau étant le flambeau et le temple. Or, il est indispensable que ceux qui y habitent possèdent les qualités morales de la maison ; leurs goûts, leurs plaisirs et leur nature doivent être appropriés à la maison.

Dans les temps anciens, Dieu vint dans le temple selon une manière juive ; mais le peuple fut tenu éloigné de cette gloire — le contraire précisément du fait de demeurer avec Dieu. C'était, il est vrai, un peuple privilégié, un peuple que la grâce de Dieu avait séparé des nations ; mais il ne connaissait pas la bénédiction permanente, croissante de la maison.

Ce n'est pas tout : il y a le chemin qui mène à cette maison, la route du lieu où Dieu et son peuple doivent habiter. Dieu a demeuré avec les siens ; mais il veut qu'ils habitent avec lui, et son cœur a pourvu au chemin. Lorsque nous étions des pécheurs — tout simplement des pécheurs, — et que nous ne pouvions rien

faire que le péché, il l'a entièrement ôté. « Christ a souffert, le juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu. » Il nous a donné une nouvelle nature douée de la capacité morale de jouir du bonheur d'habiter avec lui dans sa propre maison.

Dieu a habité avec l'homme; l'Homme-Dieu, Christ Jésus, a demeuré ici-bas, et sa gloire s'y est déployée dans la grâce et la vérité.

En Ex. xxix, nous apprenons une vérité de plus touchant le tabernacle et l'autel; mais la grande pensée que tout ce chapitre nous présente, ce n'est pas seulement que Dieu demeure avec son peuple, mais qu'il veut que son peuple habite avec lui.

En Ezéchiel, nous voyons la gloire qui s'était d'abord arrêtée sur le temple, partir graduellement, à contre cœur, mais néanmoins d'une manière réelle. Mais ce n'était point là la plénitude de l'habitation de Dieu dans le chrétien, non plus que sa présence dans l'Eglise qui est son corps. « Vous êtes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. »

Comme Dieu est occupé de cette chose nouvelle — la pensée de sa propre maison! sa parole l'annonce; « les prophètes en parlent; » la grâce nous en met en possession; la foi nous en donne la jouissance, le Seigneur Jésus en est le chemin. La première épître de Jean expose cette vérité de la manière la plus complète (Voir les chap. III, IV.).

Maintenant, comment se fait-il que nous nous sentions merveilleusement plus unis à un chrétien que nous ne connaissons peut-être que depuis une demi-heure, qu'à des personnes que nous avons connues toute notre vie? N'est-ce pas la réalité de la vérité que Dieu est là? Dieu demeure en nous, et nous demeurons en lui. C'est quelque chose de plus qu'une nou-

velle nature, car le passage continue ainsi : « Nous savons qu'il demeure en nous, savoir, par l'Esprit qu'il nous a donné. » Dans le chapitre suivant nous trouvons cette merveilleuse parole : « Quiconque confesse que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu. Et nous avons connu et cru l'amour, » etc. Quelle joie cette connaissance ne donne-t-elle pas au cœur ! Quelle consolation l'âme ne goûte-t-elle pas dans une telle proximité avec Dieu ! Comme la pensée de cette maison est de nature à remplir de joie ! — cette maison où Dieu nous mène, où nous apprendrons à le connaître parfaitement, et où nous l'aimerons sans entrave.

Combien l'œuvre de Dieu est complète, combien elle est parfaite ! Il a donné Jésus pour qu'il mourût pour nous, et Il a envoyé ici-bas le Saint-Esprit pour nous apprendre, et en donner l'assurance à nos cœurs, que le Seigneur Jésus-Christ avait fait toute chose pour nous. Il nous a qualifiés pour cette maison, et nous avons en lui tout ce dont nous avons besoin. Il nous donne les qualités morales qui conviennent aux habitants de la maison, la nouvelle nature qui peut jouir de la gloire dont elle resplendit. « Oh ! que bienheureux sont ceux qui habitent en ta maison et qui te louent incessamment. » Il n'y a que la louange qui convienne à ceux qui habiteront dans la maison de Dieu ; ce sera leur occupation incessante et ils y seront infatigables — la louange continuelle. « Oh ! que bienheureux est l'homme dont la force est en toi, et ceux au cœur desquels sont les chemins battus. » Si par la foi je demeure dans la maison de Dieu, je goûte un repos parfait. Si je compte sur sa force, quelles que puissent être mes difficultés, je jouis d'une paix entière. La communion avec Dieu donne toujours de la

confiance en son pouvoir. C'est là la clé du psaume que nous méditons. Si mon cœur a appris à connaître l'amour que Dieu a pour moi et quels sont ses des-seins à mon égard, je puis me confier en lui pour tout ce qui tient au chemin. L'amour de Dieu s'est manifesté dans son Fils — s'est révélé dans le don qu'il en a fait; et le Fils donnera la grâce et la force qu'il faut pour le chemin. « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés. » Dieu a pleinement pourvu à tous nos besoins. Il nous a vivifiés — il nous a purifiés, — il nous a scellés. Si Paul dut dire : Non que je sois déjà parfait, il savait quel était le chemin qui menait à cet état, le chemin de la maison, le chemin qui le menait chez lui. Si mon cœur est tourné vers cette glorieuse demeure, je ne m'occuperai pas tant des aises ou des agréments du chemin, que du soin de savoir que c'est le chemin. La gloire de l'héritage m'intéressera beaucoup plus que le caractère des circonstances qui se présentent sur le chemin qui y conduit. Il se peut que tout me soit contraire — que tout me paraisse réuni pour faire obstacle à ma marche en avant. Devrais-je tâcher de me procurer des jouissances, et désirer de m'établir dans un lieu et dans un monde qui s'efforce de me tenir loin de ma maison, loin de chez moi, me privant du honneur de la bénédiction? Non; l'unique chose qui devrait m'occuper c'est *le chemin pour sortir de là*. Tout ce qui se passe ici-bas ne me rendra pas bien malheureux, si seulement je puis savoir que cela me mène là-haut. Est-ce le chemin pour aller chez moi? Me mènera-t-il à la maison? Voilà ce qui sera pour moi plus important de beaucoup que tout autre chose. Il est possible que ce soit une route dangereuse; rude, extrêmement difficile; mais est-ce le chemin de là-haut? Pourvu que je

sache qu'il l'est effectivement, je ne m'inquiéterai pas des difficultés de la montée, ni ne redouterai les dangers de la descente. Chercherai-je une route plus facile, une route plus unie? Non, je ne me préoccupe que d'une chose : est-ce la route? est-ce le chemin qui mène là? Si on me dit qu'il y a un lion sur le chemin — à la bonne heure, je suis sans crainte : Dieu est ma force — je ne saurais aller sans lui! « N'y a-t-il pas douze heures au jour? » Telles furent les paroles de Jésus. Ce bien-aimé Sauveur eut à souffrir; il en peut être de même de nous; mais tout ce que je demande c'est si c'est bien le chemin — le chemin de la maison à laquelle mon cœur est affectionné — le chemin de la maison bénie que le Seigneur a préparée. Cela met fin à toute question, et délivre de dix mille douleurs. Je ne m'inquiète pas des difficultés, ni des dangers non plus; est-ce le chemin? J'y suis gardé par la puissance de Dieu, et son amour y veille sur moi jusqu'au bout.

« Passant par la vallée de Baca, ils la réduisent en fontaine » (vers. 6.). La vallée de Baca est un lieu de souffrance et d'humiliation, mais un lieu aussi de bénédiction. Pour Paul, c'était l'écharde dans la chair, — quelque chose qui le rendait méprisable dans l'exercice de son ministère parmi les Galates. Cette épreuve était très-humiliante, et elle lui arracha trois fois une prière pour en être délivré. Mais lorsqu'il eut entendu Dieu lui dire : « Ma grâce te suffit, » il n'insista plus pour qu'elle fût retirée. Non; mais plutôt il se glorifia dans son infirmité, afin que la puissance de Dieu fût connue. Ce fut là pour Paul le lieu de la bénédiction; il trouva l'écharde une fontaine. La vallée de Baca fut changée en un lieu d'intimité, de communion ineffable avec Dieu. Pour quelques-uns de nous, cette vallée

peut être la perte des objets de notre plus vive et plus profonde tendresse, ou quelque chose qui contrarie notre volonté, — quelque chose qui nous humiliera; mais c'est un lieu de bénédiction. Nous retirons beaucoup plus de rafraîchissement pour nos âmes des dispensations douloureuses que des dispensations agréables. La vallée de Baca est réduite en fontaine. Quel est celui des événements agréables de votre vie dont vous pouvez dire que vous l'avez réduit en fontaine? Le rafraîchissement et la bénédiction viennent de ce qui nous a affligés, humiliés, de ce qui nous a vidés du moi! C'est là la manière dont Dieu nous montre ce qu'il est; et ainsi, en nous faisant passer par la vallée de Baca, Il la change en fontaine. De même, 1, Thess. v : « Rendez grâces en toutes choses. » Comment cela peut-il se faire? Paul rendit-il grâces pour l'écharde, — la chose précisément qu'il supposait devoir faire obstacle à l'utilité de son ministère? Non, tout le temps qu'il regarda à la chose elle-même: mais seulement lorsque son regard se fixa sur la main et le cœur qui la lui avaient envoyée. Il y a bien des dispensations pour lesquelles, considérées en elles-mêmes, nous ne pouvons pas rendre grâces: — la rupture de la corde la plus intime de notre cœur, ou la mise en pièces de l'objet de nos affections les plus chères et les plus profondes. Il faut que nous voyions d'abord l'amour qui l'a voulu et la main qui l'a fait; et alors nous pouvons rendre grâces.

« La pluie aussi comble les marais. » Le Seigneur peut faire jaillir des sources dans le désert pour satisfaire aux nécessités de son peuple ou faire tomber la pluie du ciel pour subvenir à ses besoins. Il ne connaît ni difficultés ni impossibilités: s'appuyer sur lui, c'est l'inébranlable sécurité. Il conduira les siens sûrement

à travers toutes leurs épreuves; et chaque nouvelle victoire devrait accroître la force de leur confiance en lui.

« O Dieu; notre bouclier! vois et regarde la face de ton oint. » Dieu est notre bouclier en toute douleur. Mais, s'écriera peut-être quelqu'un, mes maux me viennent de mon péché! Ce serait triste qu'il en fût ainsi: mais, même dans ce cas, nous pouvons dire au Seigneur: « Regarde la face de ton oint. » Dieu peut toujours regarder son Fils avec délices; il prend toujours son bon plaisir en lui: et nous pouvons mettre en avant ce que Christ est. Il n'est pas de position dans laquelle un saint ne puisse aller à Dieu pour avoir du secours. Non, lors même que sa souffrance soit le fruit de son péché; et il n'y a pas d'autre manière de vous délivrer de votre péché et de sortir de votre souffrance, qu'en allant à Dieu et en vous cachant derrière son oint. Vous ne pouvez pas choisir de dire: Regarde à moi; mais vous pouvez *toujours* dire: « Regarde la face de ton oint. » Christ est votre seul abri. Il est un asile contre toute tempête. — Oh! même contre celle qu'a amenée sur vous votre propre péché. L'unique moyen de revenir à Dieu, c'est de vous cacher en Christ, — de vous abriter derrière lui.

Un autre mot encore relativement au chemin, et j'ai fini. Que sont vos voies? Qu'est votre marche sur le *chemin* vers le lieu où vous allez? Est-elle conforme au caractère de la *maison*? Vos voies sont-elles en harmonie avec la maison pour laquelle Dieu *vous a préparés*? — avec sa propre demeure qu'il a préparée *pour vous*? Vous comportez-vous de manière à vous réjouir à la pensée que ce monde va se dissoudre? L'espérance de la venue du Seigneur fait-elle vos délices de chaque jour? Êtes-vous sous son heureuse in-

fluence dans les mille détails de votre vie journalière? ou bien marchez-vous tellement la main dans la main avec le monde que la pensée même de la venue de Christ vous remplisse de honte? Oh! que le Seigneur vous fasse la grâce de prendre garde à vos voies, et puissiez-vous marcher d'une manière agréable à ses yeux, vous préoccupant davantage de sa gloire que de vos aises! « Il n'épargne aucun bien à ceux qui marchent dans l'intégrité. » « O que bienheureux est l'homme qui se confie en l'Eternel! »

LES FAUX APPUIS JUGÉS.

Lorsque l'âme descend à une association inférieure à la profession qu'elle fait, c'est assurément qu'il se trouve en elle une prédilection secrète pour cette association, prédilection qui lui a été cachée à elle-même aussi bien qu'aux autres par la profession. De là, dans l'ordre que Dieu suit envers les siens, la nécessité que la prédilection secrète de l'âme soit mise au grand jour, et que la profession soit purifiée d'un élément qui, semblable à un ver dans le bourgeon, l'empêchait de fleurir, et faisait obstacle au parfait développement de la lumière qui nous avait enhardis à faire la profession. Un homme ne contracterait pas volontiers une association pour laquelle il ne se sentirait pas de penchant; mais ce n'est que dans sa misère que son inclination est nettement constatée. Chez un chrétien, les tendances actives de sa nature sont d'abord

plus ou moins endormies ; et tout le temps qu'il n'y a pas de pression pour les réveiller et leur faire appel, il se sent dans une scène nouvelle, et la puissance qui l'a rendu capable d'y entrer le soutient un certain temps. Jusque-là sa profession est réellement conséquente. Mais, malgré cela, il peut se trouver en lui un élément mondain qui n'a pas été crucifié ; et cet élément se manifestera lorsque surgiront les maux de la terre, ou la persécution à cause de la parole. Car, quoique la simple persécution de la part de l'homme ne fasse que fortifier l'âme réellement et profondément affermie dans la vérité, cependant ; règle générale, la persécution ou la détresse fait nécessairement appel à tout élément naturel qui n'a pas été mortifié ; et le penchant le plus fort s'élançe de son obscurité et prend la direction.

Lorsque tout est serein et facile autour de nous, nous pouvons maintenir notre profession sans beaucoup de difficulté ; mais si la famine est dans le pays, comme dans le cas d'Abraham, et que nous soyons occupés d'elle et non pas de Dieu, nous consulterons notre nature, et notre nature nous révélera par son conseil, ses ressources : ressources qui ne sont ni plus ni moins que ses secrets penchans non crucifiés.

La nature conseille à Abraham de descendre en Egypte pour y chercher du secours contre la disette : elle ne le dirige pas, remarquez-le, vers la *Syrie*, car la *Syrie* était le lieu d'où il était parti à l'appel positif du Dieu de gloire ; et c'est rarement qu'il arrive à une âme d'abandonner ce qu'elle a professé ouvertement, ou de retourner à des sentiers qu'elle avait abandonnés d'une manière absolue. Mais il y a une Egypte pour toute âme renouvelée, même après qu'on a écarté la *Syrie* : c'est-à-dire que, quoiqu'on ait aban-

donné le monde, ou mieux la chair, il se trouve en nous une nature non crucifiée, que notre profession ou notre position comme chrétien a cachée jusqu'ici, et que la pression des circonstances manifeste lorsque, dans la tristesse et la solitude, nous retournons en Egypte (c'est-à-dire la nature, non pas précisément la chair), pour y chercher du secours et le soulagement de nos souffrances. Il en fut ainsi d'Abraham : quand il descendit en Egypte, tout témoignage de sa profession fut perdu ; et il en sortit couvert de reproches pour son infidélité.

Mais ce ne fut pas tout. Quelque douloureuse et pénétrante que fût pour lui cette discipline manifeste et publique, une souffrance plus grande encore et plus personnelle l'attendait, et une souffrance par laquelle son âme fut plus profondément enseignée à s'élever au-dessus des ressources de la nature qui l'avait conduit en Egypte. Il faut donc que quelque chose *acquis en Egypte* serve de moyen de crucifier cet élément de sa nature qui l'y avait fait descendre. La manière dont cela fut opéré est décrite en détail dans cette page remarquable de l'histoire d'Abraham qui traite d'Ismaël, fils d'Agar, la *femme égyptienne* : et ne pensez-vous pas qu'après toute la peine qu'il endura à son sujet, lorsqu'il eut à le chasser, chose qui « déplut fort à Abraham au sujet de son fils » (et qui pourrait s'en étonner?), il se soit repenti de tout son cœur d'avoir jamais mis les pieds en Egypte ? Mais (tant sont bénies et pleines de tendresse les voies de notre Dieu), ce ne fut qu'après la naissance d'Isaac que cette pénible demande lui fut faite, quoique la chose fut nécessaire longtemps auparavant pour que l'élément qui se trouvait en son âme en opposition avec la foi fut réduit au silence par sa crucifixion.

C'est ici la manière dont Dieu nous enseigne : *d'abord*, il nous attache à lui-même, et *ensuite* il nous détache de la nature. Ce ne fut qu'après le sevrage d'Isaac et la fête qui l'accompagna, qu'Ismaël fut chassé sur la demande de Sara et le commandement du Seigneur. Que d'années s'étaient écoulées depuis qu'Abraham était descendu en Egypte, y cherchant des adoucissements aux ennuis de tout genre, à la famine qui l'assiégeaient en Canaan ! Pourtant ce n'est que maintenant qu'est crucifié l'élément qui l'y avait conduit par l'expulsion prompte et irrévocable de son fils comme vagabond dans ce monde glacé ! Mais l'âme d'Abraham, maintenant comblée des manifestations de l'amour de Dieu pour lui dans le don d'Isaac, est préparée à abandonner, quoique avec douleur, le fruit de sa propre nature, auquel, durant vingt-cinq ans, il avait été permis de rester, objet seulement d'une rejection partielle.

Le Seigneur nous apprendra combien son amour est tendre et parfait, et combien sa sainteté est absolue, en nous détachant de tous les appuis qui font obstacle à ce que nous jouissions pleinement de Lui-même.

NOTES SUR LE PSAUME 1^{er}.

Il est nécessaire d'avoir le pied solidement posé sur le Rocher, Christ, la grâce étant le principe sur lequel est fondé notre salut. Il faut ensuite continuer à marcher « dans la consolation du Saint-Esprit. » Les saints commencent par la grâce pure : puis, ils essaient et ils doivent

essayet *de marcher*. Mais ils sont aisément portés à oublier que c'est toujours sur le Rocher que leur pied repose.

Un grand nombre de Psaumes présentent le juste et le méchant: Ce méchant est toujours, soit Satan, soit l'Antichrist. Dans quelques autres, il est question d'un juste et de beaucoup de méchants.

Il existe un contraste dans la manière dont Christ est présenté en Ps. 1. et en Eph. et Jean xvii. Ici c'est simplement Christ comme homme. Il ne s'agit pas de la louange et de la gloire dont Christ est en possession maintenant à la droite de Dieu. Il est vrai que Dieu lui donne cette gloire comme à celui qui était parfait ici-bas. Il est sur un terrain beaucoup plus élevé: car il n'était pas seulement placé dans la fournaise, et éprouvé là où se trouvaient les méchants — mais il était mis réellement dans la fournaise, et aucun mal ne fut trouvé en lui. Il vit la voie des méchants, le banc des moqueurs, et n'en demeura pas moins parfaitement pèlerin et étranger « séparé des pécheurs ». Mais Dieu avait des pensées plus élevées encore, lorsque du haut de son trône éternel, il déclara à son fils, que s'il prenait la coupe de douleurs, subissant le châtiment dû au péché, il l'exalterait bien haut, en lui donnant un nom au-dessus de tout nom. C'est là que se révèle toute la grandeur des conseils de Dieu, relativement à Christ. En tant qu'homme, Jésus est vu dans une sphère étroite et limitée, et c'est sur ce que son Fils était là, que Dieu dirige nos regards.

Je ne pense pas que le pécheur puisse trouver un véritable *repos* de cœur, s'il ne considère qu'elle espèce de personne Christ était ici-bas. Dieu n'a pas dès l'abord présenté son Fils dans toute sa grandeur; mais il l'a montré tel qu'il marchait sur la terre, disant, en quelque sorte: « Lisez mon caractère dans ce que vous trouvez en Lui. Vous pouvez supposer que je suis comme Dieu précisément ce qu'il est sur la terre. » Etre amené à voir les pensées de Dieu à l'égard de Christ, me paraît être la source même de notre première pensée consolante sur Dieu. Quand vous aurez été fatigués de tout ce qui se trouve dans le moi, ne vous est-il pas tout à coup venu à l'esprit d'une manière vivante que Dieu prend ses délices en Christ, ayant trouvé en lui tout ce qu'il peut admirer? Il y a deux choses: d'abord Dieu a trouvé quelqu'un en qui il peut se reposer pleinement; en second lieu, il est si occupé de Christ que je puis m'approcher comme accepté dans le bien-aimé. Je suis convaincu que notre proximité de Dieu est inséparable des délices que Dieu prend en Christ. Dieu est occupé de son fils, de cet être parfait; et je le sais. C'est bien

différent de mesurer ce que Christ est pour Dieu, ou d'être occupé de ce dont *je* suis le centre. La première de ces choses est le seul fondement d'une paix stable.

Vers. 1. — Le premier psaume ne pourvoyant en rien à la faute la plus petite, il ne peut présenter que *Christ*. Naturellement il décrit notre caractère moral, si nous sommes des saints, mais il n'y a que Christ qui puisse prendre une telle position. Paul, Pierre eussent-ils pu employer un langage tel que celui du psaume ? Nullement. Il décrit bien le caractère du chemin dans lequel nous tâchons de marcher, mais aucun saint ne peut dire « c'est là ce que je suis. » Qu'est-ce qui caractérisait Paul ? c'est qu'il était un blasphémateur ; mais il avait obtenu miséricorde. Quel soin il mit lui-même à prendre cette position ! mais Dieu entra malgré tout. Ce premier verset nous déclare que nous sommes certes « bienheureux » non pas sur le fondement de ce que nous sommes, mais bien sur le principe de ce que *Christ* est. Nous avons ici le triple caractère du mal de l'homme : en premier lieu, son état sans Dieu, comme les pauvres Gentils ; secondement, son caractère de pécheur, tout homme s'égarant dans son propre chemin, comme les Juifs ; troisièmement, l'Antichrist au siège des moqueurs.

Vers. 2. — Ici on entre plus profondément dans ce qu'était Jésus, le Seigneur bien-aimé. Je crois qu'il y a là un mot de consolation pour nous. La contemplation du Seigneur Jésus comme homme est une précieuse mine de consolation appropriée aux besoins de notre esprit, tels que nous sommes ici-bas. C'est pour lui une position subordonnée, au-dessous de la gloire, par laquelle il se soutient dans ces positions. Christ regarde à Dieu et dit : « Je t'aime toi et tout ce qui t'est cher. » Regardez au Seigneur Jésus comme aimant son prochain : le pauvre Juif, ou d'une manière plus générale, l'homme, les Gentils ou l'Eglise, comme le frère aîné, le premier-né d'entre les morts. C'est ainsi qu'il est ému par le sentiment de nos infirmités, sympathisant avec nous ici-bas. Je vous le demande : savez-vous ce que c'est que d'être en la présence de Christ et de sentir votre cœur chargé.

Les Juifs, les Gentils, les frères, sont tous chers au cœur de Christ. J'en suis aussi sûr que je suis sûr qu'il est dans les cieux, et je ne puis dire à Dieu autre chose que ceci : « Celui qui est assis à ta droite t'aime, toi, et ce que tu aimes. » Ce n'est pas simplement un fait, mais c'est ce que nous ferions bien de nous graver *dans le cœur*. Le cœur de Christ n'a-t-il pas été occupé de vous toute la nuit dernière, et ne le sera-t-il pas à jamais ?

Quand a-t-il *commencé* de penser à vous ? Ah ! Il a commencé là où il était — avec son Père ? L'homme de ténèbres aime les ténèbres, et pense que Christ commence avec nous dans nos ténèbres. Mais il n'en est pas ainsi de Christ : Il commence avec Dieu, ses frères sont de Dieu. Il aime les siens, parce que Dieu les aime. Et comment ne les aimerait-ils pas !

CANTIQUES.

Oh ! Jésus, quand je pense à toi,
A ta parfaite grâce,
Mon cœur brûle au-dedans de moi,
De te voir face à face.

Quoique de fatigue accablé,
Ici-bas je chemine
Comme en un lieu sec, désolé,
Où ne croît que l'épine ;

Quoique des ennemis nombreux
Assaillent ma faiblesse,
Et de leurs pièges dangereux
M'environnent sans cesse ;

Je puis néanmoins chaque jour
M'attacher à ta trace,
Et de ton ineffable amour
Savourer l'efficace.

Aussi, mon cœur reconnaissant,
Aux doux concerts des anges
Veut-il unir son joyeux chant,
Et dire tes louanges.

Seigneur, mon Repos, mon Rocher,
Mon Soleil, ma Justice,
De ta présence m'approcher,
Fait mon constant délice.

Veille, ô Jésus, mon Rédempteur,
M'animer d'un saint zèle!
Fais qu'à jamais ton serviteur
Te demeure fidèle,

Jusqu'au grand jour où tes élus,
Vainqueurs par ta victoire,
Tous de robes blanches vêtus,
Contempleront ta gloire!

J. B.

Pour nous, chrétiens, oh ! quel bonheur
Quand nous verrons la face
De Jésus, notre Rédempteur,
Au ciel où rien ne passe !

Etre avec lui dans les hauts-lieux,
Portant tous son image.
Et dire avec les bienheureux
Sa gloire d'âge en âge ;

Etre avec Lui, voir sa beauté,
Savourer sa tendresse,
Jouer de sa riche bonté,
Quelle immense allégresse !

Car avec lui, c'est le repos,
C'est la fin de nos larmes,
De nos douleurs, de nos travaux,
Des soucis, des alarmes.

Ecoutez la voix de l'Époux
Qui nous crie sans cesse :
Je viens ! je viens ! consolez-vous,
Bientôt plus de tristesse !

Courage donc, ô pèlerins !
Levons en haut la tête,
Hâtons nos pas, ceignons nos reins ;
La délivrance est prête.

J. F.

